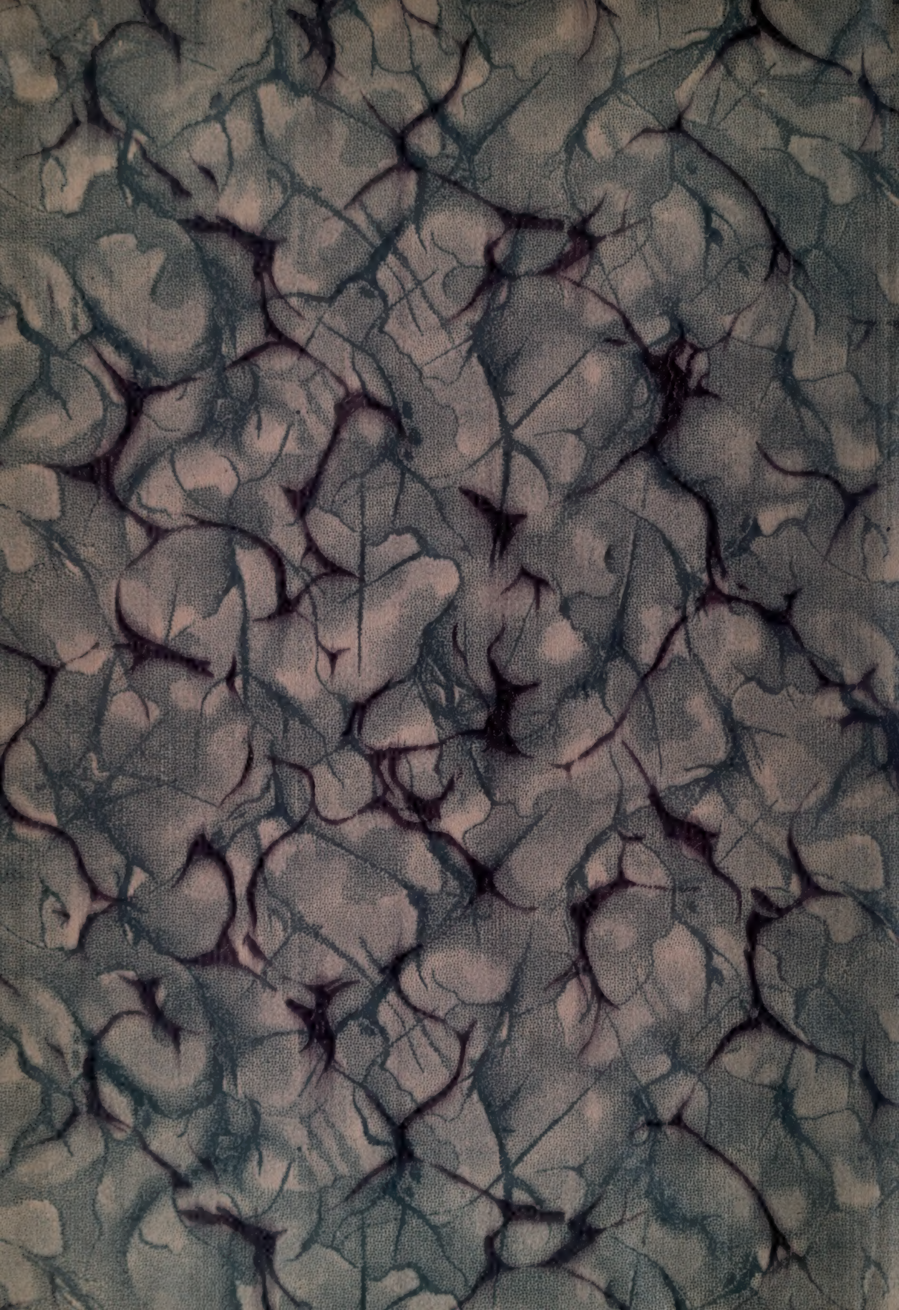
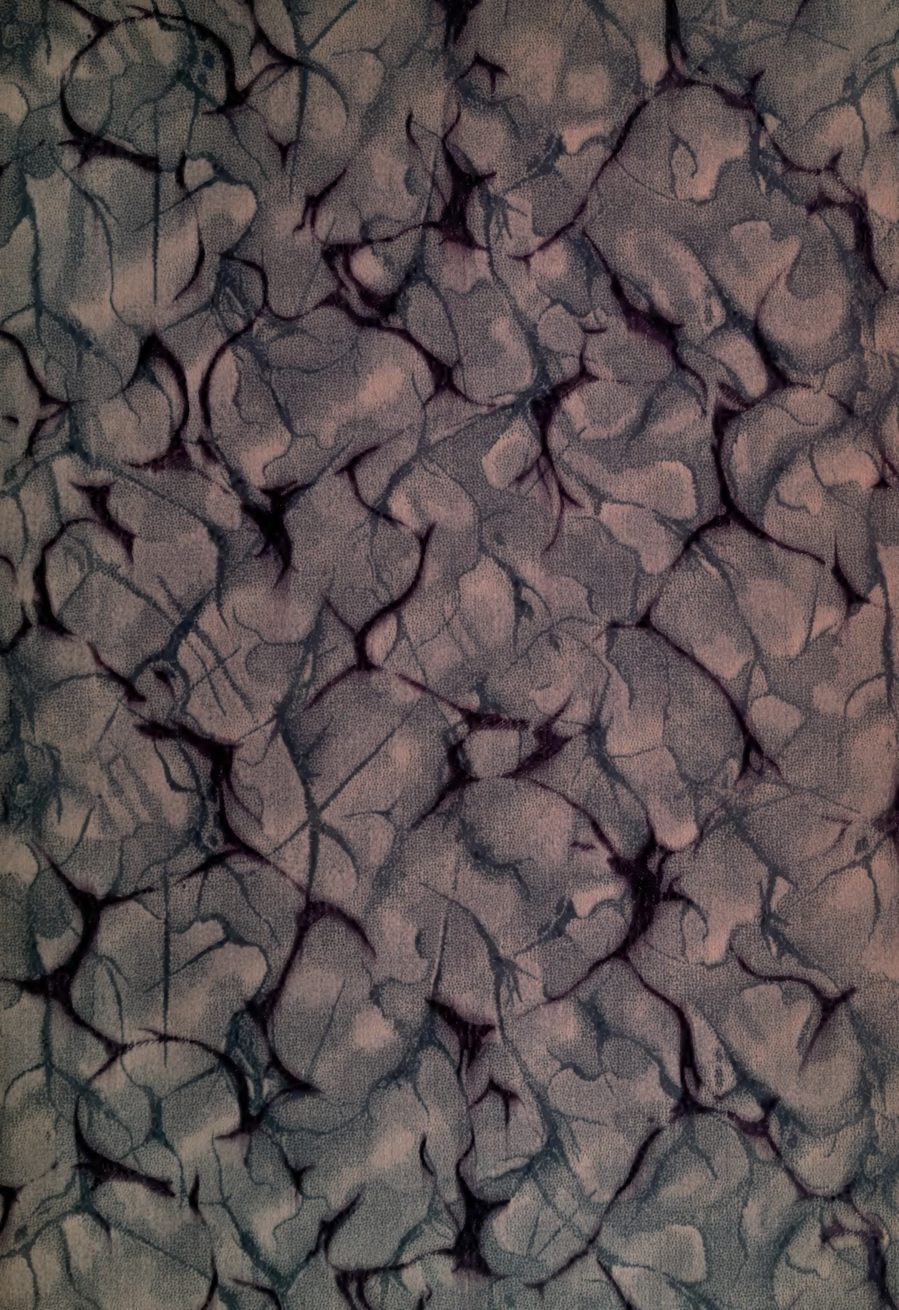






CHATEAUBRIAND

ŒUVRES CHOISIES

TOME I



Girodet, Trioson pinxit et direxit. Aubry Lecomte del.

CHATEAUBRIAND.

CHATEAUBRIAND

ŒUVRES CHOISIES

ILLUSTRÉES

de deux portraits de Chateaubriand, par Girodet-Trioson,
gravés par Aubry Lecomte et Hopwood;
de dessins de Staal gravés par Delannoy et Geofroy;
et de diverses vignettes par Garneray, F. Benoist, A. Anglin et Asselineau.

ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM
ET DE JÉRUSALEM A PARIS

LES AVENTURES DU DERNIER ABENCERAGE

TOME I



COLLECTION DES GRANDS CLASSIQUES
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS
40, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS (Ve)



NOTICE SUR CHATEAUBRIAND

François-René de Chateaubriand naquit dans la petite rue des Juifs, à Saint-Malo, le 4 septembre 1768. Il se trompait volontiers sur la date exacte et l'année de sa naissance qu'il fixait au 4 octobre 1769. Il se plaisait à se faire plus jeune qu'il n'était en réalité. S'il ne savait pas vieillir, il faut reconnaître qu'il sut rester jeune bien longtemps. Le dernier de dix enfants, six seulement vécurent, quatre sœurs et un frère aîné. « Il est probable, dit-il, que mes quatre sœurs durent leur existence au désir de mon père d'avoir son nom assuré par l'arrivée d'un second garçon ; je résistais : j'avais aversion pour la vie. » En sa qualité de cadet de famille, il était destiné, selon la mode de Bretagne, à devenir marin dans la flotte royale. Il fut placé en nourrice au village de Plancouët.

Le chevalier de Chateaubriand, ainsi le nommait-on, après avoir quitté sa nourrice, rentra dans la maison paternelle. Il y mena une vie sévère mais oisive, libre et très peu surveillée. Dans une rixe entre gamins, une pierre, si on l'en croit, l'atteignit si rudement que son oreille gauche, à moitié détachée, tombait sur son épaule. Son père, cadet d'une famille ancienne, qui avait fait le commerce et la course, était craint et toujours silencieux, sa mère était bonne mais grondeuse, si l'on s'en rapporte aux *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Mon père était la terreur des domestiques, ma mère le fléau. » Dans ce milieu austère, le jeune Chateaubriand eut le bonheur de rencontrer une domestique, la bonne Villeneuve, qui seule prit quelque soin de lui.

Il se lia d'une affection bien délicate et bien tendre avec la quatrième de ses sœurs, Lucile, délaissée comme lui. Le portrait qu'il donne d'elle,

dans sa première enfance, nous la représente l'air malheureux, maigre, trop grande pour son âge, mal vêtue, avec un collier de fer garni de velours brun au cou et une toque noire rattachant ses cheveux retroussés sur le haut de sa tête. Mais en grandissant Lucile devint d'une beauté remarquable, pleine de grâce et aussi de mélancolie. Cette sœur charmante pressentit l'instinct de la poésie chez son frère. Dans le grand mail de Combourg, où ils faisaient leurs promenades favorites, il lui parlait souvent du plaisir de la solitude ; elle lui suggéra la pensée de décrire ce qui l'entourait et ce qu'il sentait si bien. Lucile fut le génie de René. C'était cependant une étrange personne. Tout lui était souci, chagrin, blessures. Elle avait des songes prophétiques. En 1803, elle fut prise d'un mal incurable ; sa raison chancela, et elle s'en rendait compte. Le 9 novembre 1804, elle mourait à Paris dans une maison de retraite, et très vraisemblablement elle hâta la fin de ses jours.

Chateaubriand avait passé ses premières années à Saint-Malo. Tout d'un coup il se trouva transplanté, avec sa famille, au château de Combourg, entouré de grands arbres, silencieux et rempli de mystères. On l'envoya au collège de Dol où il étudia les mathématiques et apprit même par cœur ses logarithmes. Il y composa aussi des vers latins, et fit sa lecture habituelle du quatrième livre de l'*Énéide*, d'un Horace complet, et de quelques volumes de Massillon. Pendant ses vacances solitaires à Combourg, ses penchants le poussaient à se nourrir de la même pâture.

Au sortir du collège de Dol, on l'envoya au collège de Rennes, et il y hérita du lit du chevalier de Parny. De Rennes il va à Brest, pour obtenir son brevet d'aspirant. Sa passion pour les voyages s'excite au spectacle de la mer. D'ailleurs, il garda toute sa vie l'instinct natal du navigateur et du marin. Puis, sans savoir pourquoi, il retourna de Brest à Combourg.

C'est là qu'il donne des détails sur sa *Sylphide*. « J'entrevis que d'aimer et d'être aimé d'une manière qui m'était inconnue devait être la félicité suprême... Je me composai une femme de toutes les femmes que j'avais vues... » Cette sylphide est un fantôme d'amour, une charmeresse qui le suit partout et qui varie au gré de sa folie.

Il raconte aussi qu'un jour il songea au suicide. « Lucile était malheureuse, dit-il, ma mère ne me consolait pas, mon père me faisait éprouver les affres de la vie. » Il s'enfonça dans un bois avec un fusil dont la détente était usée : « Je chargeai ce fusil..., je l'armai, j'introduisis le bout du canon dans ma bouche, je frappai la crosse contre



Garneray pinxit et sculp.

Vue de Saint-Malo prise par un gros temps et dans un changement de vent.

terre, je réitérai plusieurs fois; le coup ne partit pas, l'apparition d'un garde suspendit ma résolution. »

*
* *

Chateaubriand était retourné à Saint-Malo, prêt à s'embarquer pour les grandes Indes, lorsqu'il reçut son brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre, que son père avait demandé pour lui. Il partit pour Cambrai. En 1788, il était à Paris, et, deux ans plus tard, il parvenait à faire insérer dans *l'Almanach des Muses* une idylle, *l'Amour des champs* (par le chevalier de C.). Le jeune officier fut très homme de Lettres, dès sa venue à Paris. Il y vit Fontanes, avec lequel il forma une liaison qui devint à Londres l'amitié la plus étroite. Du reste il fréquentait les gens de lettres. Dès 1788, il visitait Parny, consultait La Harpe, avait de nombreux rapports avec Flins. Il fréquentait beaucoup son compatriote Ginguené, qui lui fit connaître le poète Le Brun, et surtout Chamfort qu'il menait quelquefois souper dans sa famille. Chateaubriand parle, dans son *Essai sur les Révolutions* de la plupart de ces hommes comme les ayant bien connus et fréquentés; il énonce sur eux des jugements plus indulgents que ceux qu'il a formulés plus tard. Il en a également porté dans *l'Essai* sur les écrivains célèbres du XVIIIe siècle, et notamment sur Jean-Jacques Rousseau dont il procédait si directement alors.

Son frère aîné avait épousé la petite-fille de M. de Malesherbes, et lui avait donné accès dans la maison. Il en profita pour partir dans l'Amérique du Nord muni des instructions de ce haut protecteur. Sous Louis XVI, le goût des grands voyages d'exploration était en honneur; mais le jeune officier, porté surtout par son humeur aventureuse et son instinct voyageur, prit son essor, et partit dans le but apparent d'aller à la découverte du Passage polaire, du Passage au nord-ouest du Continent américain. En réalité il allait chercher des sensations et des images. Toujours est-il qu'au printemps 1791 il s'embarquait à Saint-Malo pour les États-Unis. Mais son séjour en Amérique ne fut pas de longue durée. Il quitta la France vers le mois d'avril et repartit d'Amérique le 10 décembre de la même année. Son absence dura huit mois en tout. Ce voyage, dont l'itinéraire n'est pas très clair, a été l'objet de nombreuses critiques. La description qu'il a donnée du Meschacebé (le Missisipi) dans *Atala* a été particulièrement discutée. On a dit qu'il n'avait pas visité la plupart des lieux qu'il décrit, et que peut-être il n'avait

pas vu la Cataracte du Niagara. Quoi qu'il en soit ce qu'il n'a pas vu, il l'a deviné, car il a rendu d'une manière saisissante le sentiment de la nature américaine. En cela il a été le véritable élève de Rousseau, qui fut le premier à sentir et à rendre la vraie nature, avec Bernardin de Saint-Pierre. Son retour précipité eut pour cause un incident de voyage tout fortuit. Il parcourait les forêts vierges, lorsqu'un soir il arriva tout près des défrichements américains à une maison « ferme à l'un de ses pignons, moulin à l'autre » où il demanda l'hospitalité. Il y trouva un journal anglais qui relatait la fuite de Louis XVI et son arrestation à Varennes. Il apprit en même temps que tous les officiers de l'armée royale se réunissaient sous les drapeaux des Princes; il prit immédiatement son parti, abandonna son voyage, et se rendit où il croyait que l'honneur l'appelait. Il émigra avec son frère en juillet 1792.

En 1827, il publia son *Voyage en Amérique.*

Il revint en France par le Hâvre, en janvier 1792, se rendit en Bretagne auprès de sa famille et se maria pour complaire à sa sœur Lucile. « On me maria, dit-il, afin de me procurer le moyen de m'aller faire tuer, pour une cause que je n'aimais pas. »



Le mariage de Chateaubriand mérite qu'on s'y arrête. Il fut en effet l'objet de procès et de commentaires contradictoires. Au commencement de l'année 1792, il épousa mademoiselle Céleste de La Vigne-Buisson, petite-fille de M. de La Vigne-Buisson, qui avait été gouverneur de la Compagnie des Indes à Pondichéry. Voici comme il s'exprime à propos de ce mariage dans ses *Mémoires* : « Mes sœurs se mirent en tête de me faire épouser mademoiselle de La Vigne, qui s'était fort attachée à Lucile. L'affaire fut conduite à mon insu. A peine avais-je aperçu trois ou quatre fois mademoiselle de La Vigne... Je ne me sentais aucune qualité de mari. Toutes mes illusions étaient vivantes, rien n'était épuisé en moi; l'énergie même de mon existence avait doublé par mes courses. J'étais tourmenté de la Muse. Lucile aimait mademoiselle de La Vigne, et voyait dans ce mariage l'indépendance de ma fortune. — « Faites donc », dis-je. — Chez moi, l'homme public est inébranlable; l'homme privé est à la merci de quiconque se veut emparer de lui, et pour éviter une tracasserie d'une heure, je me rendrais esclave pendant un siècle.

« Le consentement de l'aïeul, de l'oncle paternel et des principaux

F. Benoist, d'après nature et lith.

Château de Combourg.

parents fut facilement obtenu : restait à conquérir un oncle maternel, M. de Vauvert, grand démocrate ; or, il s'opposa au mariage de sa nièce avec un aristocrate comme moi, qui ne l'étais pas du tout. On crut pouvoir passer outre, mais ma pieuse mère exigea que le mariage religieux fût fait par un prêtre *non assermenté*, ce qui ne pouvait avoir lieu qu'en secret. M. de Vauvert le sut, et lâcha contre nous la magistrature, sous prétexte de rapt, de violation de la loi, et arguant de la prétendue enfance dans laquelle le grand-père, M. de La Vigne, était tombé. Mademoiselle de La Vigne, devenue madame de Chateaubriand sans que j'eusse eu de communication avec elle, fut enlevée au nom de la Justice, et mise à Saint-Malo, au couvent de la Victoire, en attendant l'arrêt des tribunaux.

« Il n'y avait ni rapt, ni violation de la loi, ni aventure, ni amour dans tout cela ; ce mariage n'avait que le mauvais côté du roman : la vérité. La cause fut plaidée, et le tribunal jugea l'union valide au civil. Les parents des deux familles étaient d'accord, M. de Vauvert se désista de la poursuite. Le curé constitutionnel, largement payé, ne réclama plus contre la première bénédiction nuptiale, et madame de Chateaubriand sortit du couvent, où Lucile s'était enfermée avec elle... »

Là s'arrêtent les aveux de Chateaubriand. Il ne parle que du procès intenté par l'oncle, grand démocrate. Il néglige de raconter un incident dont un autre oncle, du côté paternel celui-là, fut le héros et dans un esprit tout différent. Ce parent, M. de La Vigne-Buisson, était un riche négociant de Lorient. Lorsque Chateaubriand commença à faire du bruit, il dit à quelqu'un de ses amis : « Je le connais ; il a épousé ma nièce, et il l'a épousée de force. » Il raconta alors que l'auteur de *René* et d'*Atala* voulant arriver à ses fins, contracta avec mademoiselle de La Vigne un véritable mariage de comédie. Il se serait servi d'un de ses gens comme prêtre et d'un autre comme témoin. L'oncle Buisson partit alors armé de deux pistolets et accompagné d'un vrai prêtre ; il surprit les époux de grand matin et dit à Chateaubriand : « Vous allez maintenant, Monsieur, épouser tout de bon ma nièce et sur l'heure. » Ce qui eut lieu, sans plus tarder. Naturellement les *Mémoires* sont muets sur cet incident.

*
* *

Peu de temps après son mariage il alla rejoindre l'armée des Princes et assista au siège de Thionville. Il ne semble pas avoir pris très au sérieux le parti des Princes, et paraît plutôt avoir fait ce qu'il croyait de son

honneur comme émigré. Atteint d'une blessure d'abord et d'une petite vérole confluente ensuite, pendant la retraite des Prussiens, on l'abandonna comme mort auprès d'un fossé. Il cherchait à gagner Ostende afin de s'embarquer pour Jersey où il comptait trouver son oncle Bédée. Enfin il arrive péniblement à Namur, puis à Bruxelles où il rencontre heureusement son frère; de là il vient à Ostende où, avec quelques Bretons il frète une barque pontée, relâche à Guernesey, et arrive enfin à Saint-Hélier, chez son oncle Bédée. Il y reste quatre mois malade, et y apprend la mort de Louis XVI. Aussitôt qu'il peut marcher, le 17 mai 1793, il s'embarque pour l'Angleterre.

***

Chateaubriand se rendit à Londres. Ses moyens d'existence étaient limités, et il fallait vivre. Il s'isola pourtant le plus qu'il put des émigrés, ses compatriotes, et refusa le shilling que le gouvernement anglais donnait, chaque jour, à ceux qui se trouvaient dans le besoin. Cependant il fit la connaissance de Peltier, sorte de bohème « qui n'avait pas précisément de vices, mais qui était rongé d'une vermine de petits défauts ». Il lui parla d'un livre qu'il avait en projet. Là-dessus Peltier le prit en amitié, lui loua une chambre et lui procura des traductions. Mais il oublia son protégé, qui n'avait plus de quoi manger. « Cinq jours s'écoulèrent de la sorte, dit Chateaubriand. La faim me dévorait; j'étais brûlant, le sommeil m'avait fui; je suçais des morceaux de linge que je trempais dans l'eau; je mâchais de l'herbe et du papier. Quand je passais devant des boutiques de boulanger, mon tourment était horrible. » Sur ces entrefaites M. de Barantin, émigré comme lui, mais qui avait des ressources, vint à son secours, et il reçut presque en même temps quarante écus de son oncle Bédée. Afin de ménager ses deniers, il demeura dans une mansarde, couchant sans draps, mettant son habit et une chaise sur son lit, en guise de couverture. Tout à coup Peltier se ressouvint de lui. Il lui offrit deux cents guinées au nom d'une société d'antiquaires, pour aller à Beecles déchiffrer de vieux manuscrits français. Chateaubriand accepta, se fit habiller de neuf et se mit en route. Il fut bien accueilli dans ce pays; mais il y apprit la mort de son frère, de sa belle-sœur, de M. de Malesherbes et de madame de Rosambo. Ils avaient tous été guillotinés le même jour. Sa mère, qui était en prison en Bretagne, avait été transférée à Paris; sa femme et Lucile étaient enfermées dans les geôles de Rennes.

Dans les environs de Beecles, il avait lié connaissance avec un ministre anglais, M. Yves. Cet homme était marié avec une femme aimable, et il était père d'une charmante enfant de quinze ans. Cette jeune fille, Charlotte, faisait, avec Chateaubriand, de la littérature et de la musique. Il arriva un accident à notre émigré, il fit une chute de cheval. Il s'installa dans la famille, et l'intimité devint plus étroite. Un beau jour madame Yves, avec des circonlocutions délicates, lui offrit la main de sa fille. Malheureusement il n'était pas libre. Il retrouva mariée et mère de deux grands garçons, cette Charlotte, lorsqu'il alla comme ambassadeur en Angleterre.

Il reprit le chemin de Londres. A ce moment il se croyait atteint mortellement. On était en 1794, il avait vingt-six ans. Il commença cependant à écrire son *Essai sur les Révolutions anciennes et modernes, considérées dans leur rapport avec la Révolution française.* Le premier volume parut à Londres en 1797. Il n'a jamais donné la suite, ses idées ayant évolué. Du reste l'*Essai* est un ouvrage manquant d'unité, que l'auteur, disait-il, écrivait pour lui seul.

*
* *

Cet ouvrage, Chateaubriand venait de le publier et il avait rencontré quelques lecteurs à Londres et à Paris. Sa mère en était très affligée. Peut-être aussi d'autres égarements causaient-ils les chagrins de madame de Chateaubriand, et l'histoire du mariage de son fils qui avait probablement — étant données ses opinions d'alors — imaginé la comédie que M. Lavigne-Buisson était venu de Lorient terminer si inopinément, n'y était-elle pas étrangère. Sur ces entrefaites, elle vint à mourir. Sa fille madame de Farcy, qui faisait des vers et avait connu la Harpe à Paris, devenue très religieuse adressa la lettre suivante à son frère :

« Saint-Servan, 1er juillet 1798

« Mon ami, nous venons de perdre la meilleure des mères : je t'annonce à regret ce coup funeste... Quand tu cesseras d'être l'objet de nos sollicitudes, nous aurons cessé de vivre. *Si tu savais combien de pleurs tes erreurs ont fait répandre à notre respectable mère*, combien elles paraissent déplorables à tout ce qui pense et fait profession non seulement de piété, mais de raison; si tu le savais, peut-être cela contribuerait-il à t'ouvrir les yeux, à te faire renoncer à écrire; et si le Ciel touché de nos

vœux permettait notre réunion, tu trouverais au milieu de nous tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre; tu nous donnerais ce bonheur, car il n'en est point pour nous tandis que tu nous manques, et que nous avons lieu d'être inquiètes de ton sort. »

Cette lettre émut profondément Chateaubriand, et il le confesse dans la Préface du *Génie du Christianisme*. « Ma mère, après avoir été jetée à soixante-douze ans dans des cachots, où elle vit périr une partie de ses enfants, expira dans un lieu obscur, sur un grabat où ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume; elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère : quand la lettre me parvint au delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus; elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé : je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles; ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré, et j'ai cru. »

Il a cru, c'est entendu; mais sa foi n'a-t-elle pas subi des éclipses? Il va lui-même nous éclairer sur ce point : « Quand les semences de la religion, dit-il dans ses *Mémoires*, germèrent la première fois dans mon âme, je m'épanouissais comme une terre vierge qui, délivrée de ses ronces, porte sa première moisson. Survint une bise aride et glacée, et la terre se dessécha. Le Ciel en eut pitié, il lui rendit ses tièdes rosées; puis la bise souffla de nouveau. Cette alternative de doute et de foi a fait longtemps de ma vie un mélange de désespoir et d'ineffables délices. » Sa foi fut longtemps intermittente, son scepticisme des plus hardis· et encore lorsqu'il a cru, il l'a fait à sa manière.

*
* *

Le séjour de Chateaubriand en Angleterre ne fut pas heureux, nous le savons du reste; il y souffrit de toutes les manières. Rentré en France dans les premiers mois de 1800, il ne tarda pas à se créer un groupe d'amis, par l'intermédiaire de Fontanes, avec lequel il s'était si étroitement lié pendant son séjour à Londres. Fontanes était l'ami de Joubert : Joubert celui de la fille de M. de Montmorin, madame de Beaumont. Les rapports entre ces personnes ne tardèrent pas à s'établir.

De 1800 à 1803, plusieurs salons se formèrent, ceux de madame de

Staël, de madame Récamier, de madame Joseph Bonaparte. D'autres, comme ceux de madame Suard, de madame d'Houdetot continuaient la tradition du XVIIIe siècle. Tous ces cercles brillants donnaient asile aux gens de Lettres et aux philosophes. Le salon de la princesse de Foix allait recevoir les émigrés rentrés d'exil. Mais de toutes ces réunions, seul le salon de madame de Beaumont, où se réunissaient, chaque soir, de très peu nombreux amis, était bien de son temps.

Chateaubriand, qui avait brillé, à côté de madame Récamier « dans toute la fleur délicate de sa grâce et de sa jeunesse », parmi les personnes qui fréquentaient le salon de madame de Staël, attaqua celle-ci d'une manière assez peu courtoise. Il est vrai d'ajouter que madame de Staël devait passer, à ses yeux, comme sa grande rivale du moment dans les lettres. Fontanes avait critiqué et raillé, dans *le Mercure*, l'ouvrage de cet auteur sur la *Littérature*. Chateaubriand vint à la rescousse. Il écrivit une Lettre à son ami, où il se déclarait hautement l'adversaire de la philosophie. Cette lettre parut dans *le Mercure*. Il était peu généreux de se mêler de cette querelle, surtout contre une femme pour laquelle la persécution allait commencer. Il est vrai que dans la Préface d'*Atala*, l'auteur esquissait une sorte de rétractation.

*
* *

Atala ou *les Amours de Deux Sauvages dans le Désert*, parut peu de temps après cette Lettre à Fontanes; on était au printemps de 1801. Ce livre, qui n'est qu'une anecdote extraite des Voyages de Chateaubriand en Amérique, fut un véritable ballon d'essai. Pour diverses raisons, la publication du *Génie du Christianisme*, dont *Atala* faisait partie à l'origine, se trouvait retardée. Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant égarées, Chateaubriand prit le parti de la publier. Certes il n'est pas banal d'avoir lancé dans le public, comme avant-coureur du *Génie du Christianisme*, un roman d'amour, mais la manœuvre réussit à merveille, et en pareil câs la fin justifie les moyens. *Atala* à vrai dire n'est pas un roman, c'est plutôt un poème. C'est ainsi d'ailleurs que l'auteur la présente. Son but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes, mais de revenir à l'antique.

Chateaubriand, peintre de la nature, a plus d'un trait de ressemblance avec Bernardin de Saint-Pierre, et l'on peut affirmer qu'*Atala* est un reflet de *Paul et Virginie*. Malgré les rapports qui existent entre eux, la

différence des deux procédés est cependant profonde, et Joubert semble l'avoir caractérisée d'une manière heureuse lorsqu'il a dit : « Chateaubriand produit avec le feu. Il fond toutes ses pensées au feu du ciel. Bernardin écrit au clair de lune, Chateaubriand au soleil. »

C'est encore à Joubert qu'il faut avoir recours si l'on veut connaître le mot d'un critique éclairé au moment où parut *Atala*. Dans une lettre à madame de Beaumont, écrite en mars 1801, il rassurait cette femme, qui s'intéressait au succès de l'ouvrage avec l'anxiété d'un cœur aimant : « Je ne partage pas vos craintes, car ce qui est beau ne peut manquer de plaire... Ce livre-ci n'est point un livre comme un autre... Il y a un *charme*, un *talisman* qui tient aux doigts de l'ouvrier. Il l'aura mis partout, parce qu'il a tout manié, et partout où sera ce charme, cette empreinte, ce caractère, là sera aussi un plaisir dont l'esprit sera satisfait... Le livre est fait, et, par conséquent, le moment critique est passé. Il réussira, parce qu'il est de l'*Enchanteur* .. Au surplus, eût-il cent mille défauts, il a tant de beautés qu'il réussira : voilà mon mot... » Et la postérité lui a donné raison. Pourquoi ? parce que Chateaubriand, malgré tous ses défauts, est un *Génie.*

Lorsque *Atala* parut, le livre eut un succès prodigieux. Les critiques et les railleries mêmes augmentaient sa réputation. Moins d'un an après, on la traduisait dans presque toutes les langues de l'Europe, en allemand, deux fois en anglais, en italien, en espagnol.

*
* *

Enfin parut *le Génie du Christianisme*. Ce fut le moment où Chateaubriand nagea en plein dans la gloire. *Atala* avait habilement préparé le succès ; mais les circonstances, au milieu desquelles le nouvel ouvrage se produisait, lui prêtèrent un éclat inouï. Il fit son apparition au printemps de 1802, juste au moment où le Concordat réconciliait la France avec le pape. Pâques venait le 18 avril ; c'est le jour qui fut choisi, par Napoléon, pour le *Te Deum* chanté à Notre-Dame afin de célébrer le rétablissement du culte. « Pour compléter l'effet que le premier consul avait voulu produire dans ce même jour, dit M. Thiers, M. de Fontanes rendait compte, dans *le Moniteur*, d'un livre nouveau, qui faisait grand bruit en ce moment : c'était *le Génie du Christianisme.* » La mise en scène était donc complète et jamais ouvrage ne fut publié dans des conditions plus favorables.

Le Génie du Christianisme comprend quatre parties. Chacune d'elles se compose d'un certain nombre de livres. C'est un ouvrage mi-partie religieux, mi-partie profane.

Il se compose d'une suite de tableaux, dont les uns sont vrais, les autres factices. Du reste cet ouvrage fut loué ardemment et attaqué de même, notamment par Chénier et Ginguené. Il n'en devait pas être autrement, Chateaubriand ayant parlé du christianisme plutôt en avocat, en orateur qu'en homme convaincu de la vérité de son sujet. Du reste il paraît aujourd'hui si démodé, si vieilli, qu'on ne le lit plus ou à peu près. Il eut cependant, en venant au monde, un succès énorme, et il fit une véritable révolution littéraire. L'Institut ayant à décerner les grands prix décennaux, ne songea pas au *Génie du Christianisme*. Napoléon surpris voulut savoir cependant ce qu'en pensait l'Académie. Celle-ci mit neuf ans à émettre son opinion, et elle jugea que l'ouvrage pourrait mériter une distinction. L'Académie n'aime pas les révolutions en littérature. Elle l'avait déjà prouvé à Corneille, en s'occupant du *Cid*.

Le Génie du Christianisme fut composé, ou du moins revu et terminé à Savigny-sur-Orge, chez madame de Beaumont. Cette femme, dont Chateaubriand fut passionnément aimé et qu'il aima sûrement, lui avait offert une chambre dans sa maison. Il y passa six mois. Son amie était malade, mais d'une maladie qui lui laissait quelquefois du répit : elle avait la bonté, dit-il, de copier les citations qu'il lui indiquait.

*
* *

René parut en 1802. C'est une date dans l'histoire de la littérature française. Tout le romantisme en découle.

A l'époque où il fut publié, une maladie sévissait sur la jeunesse : Tristesse et Mélancolie, voilà son nom. La satiété et le dégoût précédant les plaisirs et les passions qu'une analyse trop précoce, une réflexion anticipée ont épuisés avant la lettre, tel est le mal. Le rêve a vieilli et lassé l'esprit, sans qu'il ait connu les vraies jouissances. Chateaubriand fut le premier en France à exprimer cette mélancolie moderne. Aussi *René* est son portrait idéalisé, tout à son avantage.

La scène se passe chez les Natchez, entre le vieux Chactas, le Père Souël et René lui-même, qui raconte sa propre histoire, un peu arrangée, mais exacte dans la généralité. D'ailleurs, le nom de René est le propre nom de Chateaubriand. Il met en scène, sous le nom d'Amélie, sa sœur Lucile ; on verra pourquoi ce détail est important.

« Quand on en est à René, il faudrait tout lire, a dit Sainte-Beuve ; il énumère et parcourt l'une après l'autre toutes les impressions, toutes les circonstances naturelles de l'enfance, de l'adolescence, de la jeunesse, et il cueille sur chacune ce que j'oserai appeler la *fleur du désenchantement*; il s'en compose une couronne aux nuances polies et délicieuses, aux parfums mortels et enivrants. Le cloître, les voyages, les débris antiques des peuples illustres, les peuples vivants et nouveaux, il touche à tout, il traverse tout, et augmente, à travers tout, son trésor d'ennui et de vagues tristesses. » Il regarde en un mot sa mélancolie en l'admirant et s'y complaît avec amour. Pour mettre le comble à son désenchantement, *René* recueille de la bouche même d'Amélie, prenant le voile, un aveu qui lui crée une situation singulière entre toutes; il possède maintenant une sorte de mystère fatal qui le singularise. Mais laissons la parole à Chateaubriand lui-même :

« Cependant Amélie n'avait point encore prononcé ses vœux ; et pour mourir au monde il fallait qu'elle passât à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre; on étend sur elle un drap mortuaire; quatre flambeaux en marquent les quatre coins. Le prêtre, l'étole au cou, le livre à la main, commence l'office des morts; de jeunes vierges le continuent. O joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles! On m'avait contraint de me placer à genoux près de ce lugubre appareil. Tout à coup un murmure confus sort de dessous le voile sépulcral : je m'incline, et ces paroles épouvantables (que je fus seul à entendre) viennent frapper mon oreille : « Dieu de miséricorde, « fais que je ne me relève jamais de cette couche funèbre, et comble « de tes biens un frère qui n'a point partagé ma criminelle passion! »

« A ces mots, échappés du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire; ma raison s'égare! je me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma sœur dans mes bras; je m'écrie : « Chaste épouse de Jésus-Christ, « reçois mes derniers embrassements à travers les glaces du trépas et « les profondeurs de l'éternité, qui te séparent déjà de ton frère! »

Voilà René bien malheureux. Au fond il en est ravi, et désormais il peut se considérer comme une rare exception parmi ceux qu'accable la destinée.

La fin du récit est d'une beauté admirable, et place, sans conteste, Chateaubriand comme le premier écrivain original de son temps. Il faut lire et relire le passage qui suit; on ne se rassasie pas d'une semblable lecture :

« L'ordre était donné pour le départ de la flotte; déjà, plusieurs vais-

seaux avaient appareillé au baisser du soleil; je m'étais arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupe de ce soin, et que je mouille mon papier de mes larmes, le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute : et, au milieu de la tempête, je distingue les coups de canon d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout était désert, et où l'on n'entendait que le rugissement des flots Je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent les vagues étincelantes, de l'autre les murs sombres du monastère se perdent confusément dans les cieux. Une petite lumière paraissait à la fenêtre grillée. Était-ce toi, ô mon Amélie, qui, prosternée au pied du crucifix, priais le Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère? La tempête sur les flots, le calme dans ta retraite, des hommes brisés sur les écueils, au pied de l'asile que rien ne peut troubler; l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule; les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale connaissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie; d'une autre part, une âme telle que la tienne, ô Amélie, orageuse comme l'Océan; un naufrage plus affreux que celui du marinier : tout ce tableau est encore profondément gravé dans ma mémoire. Soleil de ce ciel nouveau, maintenant témoin de mes larmes, échos du rivage américain qui répétez les accents de René, ce fut le lendemain de cette nuit terrible qu'appuyé sur le gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale! Je contemplai longtemps sur la côte les derniers balancements des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère qui s'abaissaient à l'horizon. »

C'est là que finit René. Le père Souël, il est vrai, réprimande, en quelques mots, l'auteur du récit; mais cela constitue un hors-d'œuvre sans importance, qui pourrait, sans nuire à l'ouvrage, en être retranché. *René*, d'après Sainte-Beuve, « est la plus belle production de Chateaubriand, la plus inaltérable et la plus durable; il est son portrait même. »

*
* *

Aussi ce livre, comme *Atala* et *le Génie du Christianisme*, eut un succès inouï.

La seconde édition de ce dernier ouvrage fut publiée en avril 1803. Chateaubriand l'avait dédiée au Premier Consul; il venait d'ailleurs d'entrer dans la diplomatie. Il partit pour Rome peu de temps après

comme secrétaire d'ambassade, auprès du cardinal Fesch. Il écrivit diverses lettres à ses amis, où il se montre ce qu'il a été toute sa vie, changeant, capricieux, faisant étalage de ses ennuis, à peine arrivé n'ayant qu'un but : repartir. Le pape l'avait cependant reçu avec distinction, lui ayant obligeamment montré qu'il lisait *le Génie du Christianisme*.

Tout à coup, les choses prennent une mauvaise tournure, et Fontanes, qui le soutenait à la Cour, éprouva à son occasion quelques amertumes. Le cardinal Fesch était l'oncle de Napoléon, et notre secrétaire d'ambassade se brouilla maladroitement avec lui. « Des étourderies de notre ami Chateaubriand, écrivait Fontanes à Guéneau de Mussy, m'ont été vivement reprochées. Je crains bien que ce pauvre ami n'ait choisi la carrière qui lui convenait le moins. Son ambassadeur est un sot, j'en conviens; mais il est oncle et tout-puissant. Le secrétaire, qui devait user de la plus grande circonspection auprès d'un ennemi si redoutable, surcharge tous les courriers de ses plaintes. Or, vous savez qu'il y a en Europe un écho qui redit tout : cet écho est à la poste où toutes les lettres sont décachetées. Jugez de l'effet de confidences pareilles. »

Chateaubriand était arrivé à Rome le 27 juin 1803. Pour comble de ridicule, madame de Beaumont vint l'y retrouver le 17 septembre de la même année. Elle était bien malade. Sa mort survint un mois et demi après, le 4 novembre. Il lui fit construire un tombeau à Saint-Louis-des-Français qui coûta 9 000 francs. Cette dépense l'endetta. Madame de Beaumont l'avait engagé à vivre auprès de madame de Chateaubriand. Il la reprit en effet. Elle avait beaucoup d'esprit et maniait bien l'ironie. Sa piété et son admiration pour Bonaparte faisaient contraste avec le scepticisme invétéré et le monarchisme de son mari. Cette cohabitation ne dut pas être très heureuse.

Par la manière dont il honora madame de Beaumont, Chateaubriand trouva le moyen de mettre l'opinion de son côté et de se faire regretter de ceux-là mêmes qui avaient été le plus sévères pour lui. Au moment de quitter Rome, cette ville qui lui était devenue odieuse, il se prend à la regretter; et ces regrets il les exprime avec magnificence, dans une lettre à Fontanes, écrite pour la publicité. Il rentra à Paris au commencement de l'année 1804, où sa femme vint le rejoindre.

Il ne tarda pas à être nommé ministre à Sion, dans le Valais; il ne tenait pas le moins du monde, paraît-il, à aller s'enterrer dans cette résidence. Se promenant dans Paris, le 21 mars 1804, il entendit crier la nouvelle du jugement de la commission militaire spéciale qui condamnait le duc d'Enghien à être fusillé. Il fut exécuté ce même jour à

Vincennes. Chateaubriand, qui n'avait jamais été bourbonnien que par point d'honneur, saisit l'occasion et envoya sa démission avec éclat. Napoléon, dont le goût littéraire laissait beaucoup à désirer, se sentait cependant attiré par le talent de cet écrivain, dont il disait que le style était le style du prophète. Mais l'auteur avait des ambitions politiques. De plus il se croyait, dans une certaine mesure, le rival de Napoléon, qui devint, à la lettre, son cauchemar.

Libre de ses mouvements, il alla à Vichy, en Auvergne, au mont Blanc, à la Grande-Chartreuse.

*
* *

Pendant qu'il était à Rome secrétaire d'ambassade, il écrivit ses *Lettres sur l'Italie* à Joubert et sa *Lettre sur Rome* à Fontanes. Dans les premières, il se montre très réservé sur la beauté des montagnes; il ne les aime que vues de loin, comme horizon. La *Lettre* à Fontanes sur la Campagne romaine, à laquelle il trouve une inconcevable grandeur, contient un passage sur la beauté des femmes romaines, qu'on peut résumer par cette simple citation : « On croirait voir des statues antiques de Junon ou de Pallas descendues de leur piédestal et se promenant autour de leurs temples. »

*
* *

Pendant son séjour à Rome, Chateaubriand avait conçu le plan des *Martyrs* et en avait même exécuté une partie. Il aurait pu se hâter de les publier. Mais tout à coup il se met en route. En juillet 1806, il part pour visiter la Grèce, l'Orient, Jérusalem, l'Égypte, Tunis. Il devait revenir par l'Espagne et voir l'Alhambra. De ce voyage procèdent *les Martyrs*, *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* et *le Dernier Abencerage*. Chateaubriand, dans le genre de l'épopée, a composé trois ouvrages, *les Natchez* d'abord, *les Martyrs* ensuite, et *le Dernier Abencerage*. *Atala* et *René* sont des épisodes retouchés des *Natchez* Dans l'édition des *Œuvres complètes* (Paris, 1826) l'auteur a raconté l'histoire de ce roman épique. Il l'avait laissé en Angleterre pour rentrer en France en 1800, n'apportant à Paris que les deux épisodes que nous venons de citer. Ce roman, avec divers autres manuscrits, se trouvait dans une malle restée chez une Anglaise qui lui avait loué un petit appartement à Londres. Il avait

oublié le nom de cette femme, même le nom de la rue et le numéro de la maison. Enfin après des recherches minutieuses, ces renseignements furent retrouvés. L'hôtesse de Chateaubriand était morte, mais sa famille qui habitait à plusieurs milles de Londres, avait fait preuve d'une probité peu ordinaire. Les manuscrits avaient été conservés et la malle n'avait pas même été ouverte.

Dans la Préface de la première édition d'*Atala*, voici comme l'auteur parlait des *Natchez* : « J'étais encore très jeune lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature*, ou de peindre les mœurs des sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour des Français, que le Massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier, mais je m'aperçus bientôt que je manquais des vraies couleurs, et que si je voulais une image semblable, il fallait, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulais peindre...

« Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un second voyage qui devait durer neuf ans... » C'est de ce voyage et du fait historique raconté par Charlevoix (*Histoire de la Nouvelle-France*) que sortirent *les Natchez*. En agrandissant l'action particulière racontée par l'historien, l'auteur a fait son ouvrage où il a déployé une imagination prodigieuse de fertilité.

Ce roman se compose de deux parties. La première, qui ne va guère qu'à la moitié de l'ouvrage, est divisée en livres; l'autre contient tout sans division. « Le premier volume, dit Chateaubriand, s'élève à la dignité de l'épopée, comme dans *les Martyrs*; le second volume descend à la narration ordinaire comme dans *Atala* et *René*. »

Les Natchez ont été la mine inépuisable où l'auteur a pu prendre sans cesse pour toutes ses compositions suivantes; c'est un tour de force où l'imitation d'Homère a été poussée jusqu'aux dernières limites.

*
* *

Les Martyrs furent publiés en 1809. C'est la seconde manière de Chateaubriand dans le genre de l'épopée. « Tout le début des *Martyrs*, dit Sainte-Beuve, se sent de l'appareil épique obligé; c'est imité, traduit,

c'est du pastiche fait avec talent. » On en pourrait presque dire autant de l'ouvrage entier. Il y a des choses véritablement tirées par les cheveux, pardon de l'expression. Par exemple Eudore va trop loin, lorsque, traversant le golfe de Mégare, il regarde les ruines d'Égine et de Corinthe et qu'il ajoute : « Cette leçon semblait au-dessus de ma raison naissante, cependant je l'entendis; mais d'autres jeunes gens qui se trouvaient avec moi sur le vaisseau y furent insensibles. D'où venait cette différence? De nos religions : *ils étaient païens*, *j'étais chrétien*. » De jeunes Grecs, à l'époque où l'auteur place son histoire des *Martyrs*, étaient parfaitement capables de saisir la moralité de ce spectacle. La différence des religions n'a rien à voir dans cette affaire. Ses jeunes Grecs étaient mal doués, et voilà tout.

Il y a en outre dans cet ouvrage un Paradis, un Enfer et un Purgatoire, qui déparent vraiment le tableau. On ne peut sérieusement prendre le moindre intérêt à de pareilles descriptions. Quant au Paradis, disait une femme d'esprit, on manque de renseignements. Pour l'Enfer on peut dire que Chateaubriand y a fait, à froid, revivre les inventions de Dante et de Milton; mais elles ne conservent pas l'esprit qui les faisait vivre dans les originaux. Nous ne sommes plus au temps du moyen âge ni des Puritains. Elles font la plus odieuse impression sur le lecteur. Le Purgatoire, qu'il nous entr'ouvre, est enfantin : c'est tout ce qu'on en peut dire de moins dur.

L'auteur trace des portraits d'Hiéroclès et de Galérius par trop odieux, par trop systématiques; il va si loin qu'il manque son effet. Il fait tenir au bonhomme Démodocus, ce qu'on appelle au théâtre l'emploi des *ganaches*. Il est vraiment d'une naïveté qui n'est pas de son âge. A propos de la bataille contre les Franks, qui ne manque pas de grandes qualités, il commet des anachronismes frappants. Il est vrai que Chateaubriand est coutumier du fait et que les groupements factices ne le gênent guère.

A côté de ces compositions pénibles on trouve des beautés qui ne pouvaient éclore que sous la plume de l'auteur. Ainsi la description de Naples et de la mer qui la baigne, placée dans la bouche d'Eudore, est d'une magnificence, d'une poésie inoubliable. Comme peinture c'est achevé et c'est suave.

Citons encore l'épisode de Velléda. Malgré tous les défauts qu'on lui reproche, cette figure de la dernière des vierges druidesses est fille d'un écrivain de grand talent. Elle est composée avec un art admirable, et sa mort lui assure l'immortalité.

Voici une anecdote rapportée par Sainte-Beuve sur cet épisode de Velléda : « Cette anecdote, je l'ai fait maintes fois redire à d'anciens amis de M. de Chateaubriand, à des amis de son bon temps et de sa jeunesse, avant ce je ne sais quoi de poli et de glacé qu'ajoute la gloire. M. de Chateaubriand était revenu à Paris de son pèlerinage à Jérusalem; il avait acheté (automne de 1807) dans la vallée d'Aulnay, dans ce qu'on appelait *la Vallée aux Loups*, un petit enclos qu'il travaillait à embellir et à planter, tout en mettant la dernière main à ses *Martyrs*. Quand l'ouvrage fut terminé, vers le printemps de 1808, il convoquait chaque dimanche ses amis de Paris pour leur lire quelque livre du nouveau poème : c'étaient madame de Vintimille, MM. de Fontanes, Joubert, Molé, Pasquier, peut-être encore M. Guéneau de Mussy ; voilà, je crois, tout le petit cercle au complet. Ce dimanche-là c'était l'épisode de Velléda qu'il avait à lire. Il commence : au bout de quelque temps, l'auteur s'aperçoit, au silence des auditeurs, que la lecture ne prend pas. Sa voix s'altère; il continue pourtant, il achève. Suit un grand silence. Fontanes, à la fin, prend la parole; c'était à lui en effet qu'il appartenait de parler pour briser la glace et pour proférer au nom de tous l'oracle du goût : « — Eh bien! ce n'est pas cela, vous vous êtes trompé... » et il entra dans quelques détails : probablement l'auteur n'avait pas su concilier d'abord ce qui convenait à la situation délicate d'Eudore qui se confesse, et à l'intérêt si vif du souvenir qu'il doit retracer; il penchait trop d'un côté ou d'un autre. Quoi qu'il en soit, à la suite de Fontanes, tous parlèrent. Madame de Vintimille (c'est le rôle des femmes) essaya de relever les beaux passages, de montrer qu'il y aurait peu à faire pour réparer, pour perfectionner. Chacun fit de même. M. de Chateaubriand écoutait en silence : puis il répondit; il essaya longtemps de résister et d'opposer ses raisons. Cependant une larme roulait dans ses yeux : il dit qu'il essayerait de remanier, de refaire, — de faire mieux, mais qu'il ne l'espérait pas. Huit jours après, jour pour jour, c'est-à-dire le dimanche suivant, les mêmes amis étaient convoqués pour entendre cette même *Velléda*, et l'épisode, tel que nous l'avons, était accueilli d'eux avec ravissement, avec un applaudissement sans mélange. »

Les *Martyrs*, aujourd'hui démodés et qu'on ne lit plus, n'eurent pas le grand succès sur lequel Chateaubriand et quelques-uns de ses amis avaient compté. Le libraire les avait cependant payés 80 000 francs, dont 24 000 comptants. Les contemporains firent de nombreuses critiques, auxquelles l'auteur crut devoir répondre. Hoffmann, dans le *Journal de l'Empire*, fit des articles où il relevait tous les défauts de la composition

et des caracteres. Chateaubriand y fut particulièrement sensible, car les plaisanteries contenues dans ces articles eurent un effet dont on ne saurait se faire une idée aujourd'hui. Fontanes, il est vrai, essaya de relever le courage de son ami. Il publia, dans ce but, des Stances célèbres; mais l'auteur resta frappé au cœur, et décida de se retirer.

*
* *

« La publication des *Martyrs*, dit Chateaubriand, coïncide avec un accident funeste. » C'est de la condamnation à mort de son cousin Armand de Chateaubriand qu'il parle. Ce dernier, marié à Jersey, était chargé de la correspondance des princes. Il fut pris le 20 janvier 1809, incarcéré à la Force et condamné à être fusillé. L'auteur des *Martyrs* fit ce qu'il put pour sauver son parent. « Je m'adressai, dit-il, à madame de Rémusat; je la priai de remettre à l'impératrice une lettre de demande de justice ou de grâce à l'empereur. »

Napoléon répondit à madame de Rémusat : « Chateaubriand a l enfantillage de ne pas m'écrire à moi; sa lettre à l'impératrice est un peu sèche et hautaine; il voudrait m'imposer l'importance de son talent. Je lui réponds par celle de ma politique, et, en conscience, cela ne doit point l'humilier. » Ce qui est bien certain, c'est qu'Armand fut fusillé : « Le jour de l'exécution, dit Chateaubriand, je voulus accompagner mon camarade sur son dernier champ de bataille ; je ne trouvai point de voiture, je courus à pied à la plaine de Grenelle, j'arrivai tout en sueur, une seconde trop tard : Armand était fusillé contre le mur d'enceinte de Paris. La tête était brisée; un chien de boucher léchait son sang et sa cervelle. »

Il s'était décidé tardivement, paraît-il, à demander audience à l'empereur, et avait reçu sa lettre de convocation, après l'exécution d'Armand.

Bien qu'il ait pris le parti de se retirer, il publia encore l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* et *le Dernier Abencerage.* Puis il attendit l'année 1814 pour reparaître, mais, cette fois, sur la scène politique.

*
* *

« Si je disais, a écrit Chateaubriand dans la Préface de la première édition, que cet *Itinéraire* n'était point destiné à voir le jour, que je le donne au public à regret et comme malgré moi, je dirais la vérité et vraisemblablement on ne me croirait pas.

« Je n'ai point fait un voyage pour l'écrire; j'avais un autre dessein; ce dessein je l'ai rempli dans *les Martyrs*. J'allais chercher des images; voilà tout.

Je n'ai pu voir Sparte, Athènes, Jérusalem, sans faire quelques réflexions. Ces réflexions ne pouvaient entrer dans le sujet d'une épopée; elles sont restées sur mon journal de route : je les publie aujourd'hui, dans ce que j'appelle *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, faute d'avoir trouvé un titre plus convenable à mon sujet. »

Le but du voyage, si l'on en croit Chateaubriand, aurait été d'aller chercher des images pour son livre des *Martyrs*. Il en avait un autre; mais n'anticipons pas.

L'*Itinéraire* parut en 1811, et l'on peut dire que cet ouvrage est sûrement le meilleur de l'auteur. Il est plus simple que dans ses autres compositions de longue haleine, et parle plus à la raison qu'à l'imagination. Cependant les esquisses contenues dans ce livre forment des tableaux; mais ils sont loin d'avoir l'éclat exagéré de ceux qu'on trouve par exemple dans *les Martyrs*. Il représente la manière littéraire de Chateaubriand dans sa perfection.

La première partie est indiscutable. Dans la seconde, qui contient des pages superbes, il y a peut-être un peu trop d'érudition, ce qui rend quelquefois l'ouvrage fatigant à lire.

L'auteur appelle l'*Itinéraire* les *Mémoires d'une année de sa vie*. Cette année-là n'est pas à regretter, ni pour lui ni pour les lecteurs. Il y a mis de l'esprit, et cela semble bon après tant de solennités. Ses deux domestiques, le Milanais Joseph et le Français Julien, donnent une note gaie à laquelle Chateaubriand ne nous avait pas habitués; et la vérité de certains de ses tableaux nous sort absolument du convenu.

Comme nous publions l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, nous n'entrerons pas dans le détail de l'ouvrage, laissant au lecteur le soin d'y découvrir les beautés qui s'y trouvent. Signalons cependant la découverte que l'auteur fait ou croit faire des ruines de Sparte; son séjour à Athènes; sa visite à l'Acropole; le rêve singulier et aimable qu'il fait en quittant Athènes; ses peintures de la vallée du Jourdain et de la mer Morte; sa critique de la *Jérusalem délivrée*, etc., etc.

En passant à Argos, Chateaubriand reçut l'hospitalité chez un médecin italien, le docteur Avramiotti. Un froissement se produisit entre eux, et l'auteur de l'*Itinéraire* y fait allusion. Cette attaque lui valut une réponse du docteur italien. Avramiotti formule diverses critiques sur le voyage en Grèce, et sur la méthode de l'auteur en voyage.

Il fait remarquer que celui-ci n'a pas découvert les ruines de Sparte, qui étaient connues longtemps avant lui. Chateaubriand assigne, dit-il, des noms à différents débris, au hasard et à sa fantaisie. Lorsque après l'avoir reçu chez lui le docteur lui parle d'Argos, et des travaux de M. Fauvel, le voyageur demande des chevaux pour le jour suivant, parce qu'il veut rejoindre le bâtiment qui l'attend à Athènes. Enfin il se décide à visiter cette ville célèbre. On se rend le lendemain au château, et, d'une éminence il admire le tout, comme un général qui veut disposer son armée ou comme un peintre qui veut faire un paysage. Avramiotti le lui fait remarquer. Chateaubriand répond qu'il n'est pas fait pour des études si minutieuses; il lui suffit d'une hauteur pour se rappeler les riantes fictions de la Fable et les souvenirs de l'histoire. Et c'est l'auteur qui a raison. Chateaubriand est un grand peintre; il décrit avec fidélité tout ce qu'il voit du haut de l'éminence où il s'est placé. Il appartient aux archéologues d'être minutieusement exacts.

Un pharmacien, Cadet-Gassicourt, qui a publié de nombreuses œuvres littéraires et scientifiques, composa, en 1811, un petit livre, contre l'*Itinéraire*, intitulé *Suite de Saint Géran* ou *Itinéraire de Lutèce au mont Valérien, suivant le fleuve Séquanien et revenant par le mont des Martyrs*, où il avait la prétention de parodier le style de Chateaubriand et de madame de Staël. Cet ouvrage est d'une platitude qui ne mérite pas qu'on s'y arrête, et malgré les critiques du temps, l'*Itinéraire* eut beaucoup de succès. C'était du reste l'ouvrage auquel Chateaubriand réservait son suffrage.

***

Il écrivait, à son retour de Grenade et de l'Alhambra *les Aventures du Dernier Abencerage*. Il est certain que le voyage d'où sortit l'*Itinéraire* avait un autre but que *les Martyrs* : ce but c'était de retrouver madame de Noailles qui l'attendait à Grenade. Du reste Blanca c'est elle, et l'Abencérage c'est lui. Ce petit livre est charmant. « Rien de plus courtois, dit Sainte-Beuve, de plus accompli comme forme et comme sentiment, rien de plus artistement découpé que ce petit récit à quatre personnages. M. de Chateaubriand n'a rien trouvé de plus pur. »

Le Dernier Abencerage, qui est la suite de l'*Itinéraire*, présente la troisième manière épique de l'auteur; c'est le plus parfait de ses tableaux. Il n'eut cependant pas tout le succès qu'il méritait. Il ne fut point publié, il est vrai, au moment propice, comme la plupart des autres ouvrages

de Chateaubriand, ce qui est surprenant de la part d'un écrivain sachant si bien ménager ses effets. Il le garda pendant plus de vingt ans sans le donner au public.

Il faut citer, dans *le Dernier Abencerage*, la jolie romance à Hélène, que tout le monde a sue et répétée. Dans un voyage au Mont Dore (1805), il entendit et nota cet air des montagnes, remarquable par sa douceur et sa simplicité; il se l'appropria et le rendit mélancolique, de joyeux qu'il était : « Je n'ai eu en tout cela, a-t-il dit, d'autre mérite que de mettre en tête de l'air, une fois noté, *Adagio* à la place d'*Allegretto*; en ralentissant la mesure au gré de la mélancolie, l'hilarité du pâtre s'est changée en complainte de l'exilé. Les paroles alors me sont venues d'elles-mêmes. » Cette romance à Hélène est un pur chef-d'œuvre. Elle démontre que Chateaubriand, s'il l'avait bien voulu, eût été non seulement un poète en prose, mais aussi en vers. La rime présentait pour lui une gêne; mais il aurait vaincu cette difficulté s'il eût cru devoir s'en donner la peine.

Il écrivit, il est vrai, après l'*Itinéraire*, une tragédie en vers : *Moïse*, et ce n'est point un chef-d'œuvre. Il l'avait pourtant soignée. « Cette tragédie en cinq actes, avec des chœurs, dit-il dans la Préface de l'édition de 1836, m'a coûté un long travail; je n'ai cessé de la revoir et de la corriger depuis une vingtaine d'années. » Talma l'avait aidé de ses conseils.

Moïse fut lu, en 1821, au comité du Théâtre-Français, et reçu à l'unanimité. Ses amis furent plus prudents que lui et il retira sa pièce. « Les uns, dit-il, avaient la bonté de me croire un trop grand personnage pour m'exposer aux sifflets; les autres pensaient que j'allais gâter ma vie politique, et interrompre en même temps la carrière de tous les hommes qui marchaient avec moi. » Cette tragédie fut pourtant jouée cinq fois, en 1834, au théâtre de Versailles, sans que Chateaubriand assistât à la représentation.

***

Tous les ouvrages, dont il a été question précédemment, furent écrits sous l'Empire; l'auteur, en outre, publia quelques articles dans *le Mercure*. Quelques-uns d'entre eux lui firent enlever, par le gouvernement impérial, sa part de propriété dans ce journal. Cette mesure n'était pas faite pour rétablir sa fortune délabrée.

Cependant Chateaubriand fut élu au second tour par treize voix

membre de l'Académie française, en 1811, sur le vœu exprimé par l'empereur. Chénier était mort le 10 janvier de la même année. Mais cette élection amena un dernier orage. Le nouvel élu écrivit son discours de réception, et il osa faire l'éloge de la liberté. Là-dessus le maître s'emporte, donne des coups de crayon rageurs en travers du manuscrit, et interdit de prononcer cette harangue. L'auteur refusa de rien y changer, aussi ce discours ne fut-il jamais prononcé. Chateaubriand ne siègea qu'en 1816 à l'Académie, où il n'allait que très irrégulièrement.



Il entra dans sa seconde période active, dans son rôle politique à la restauration des Bourbons. Le but principal de cette étude étant tout littéraire, nous n'entrerons pas dans le détail de cette partie de son existence. Nous ne nous en occuperons qu'autant qu'elle se rattachera aux écrits de Chateaubriand. Il apporta, dans cette nouvelle carrière, tous les défauts de caractère que comportait sa bizarre nature : son humeur indépendante et capricieuse ; son ardente imagination d'artiste ; sa passion pour la renommée ; son éclectisme et son scepticisme invétéré, malgré son apparente foi chrétienne et monarchique. En politique, il flotta entre le royalisme de droit divin, le libéralisme, le féodalisme et le républicanisme ; et il présentait cet amalgame comme une doctrine.

Sa première manifestation fut un pamphlet qu'il lança en 1814, au moment où les alliés entraient à Paris : *De Buonaparte et des Bourbons*. Cette diatribe amère eut un effet considérable. Il fut nommé pair de France après les Cent-Jours.

Ses discours et sa brochure : *De la Monarchie selon la Charte*, contenant des théories singulières, véritable pamphlet brûlant, amenèrent sa disgrâce. En 1821, à la chute du ministère Decazes, il fut nommé ambassadeur à Berlin, puis à Londres. Il fut envoyé au congrès de Vérone où il contribua à faire décider la guerre d'Espagne, et en 1822, on l'appela au ministère des affaires étrangères. Sa réussite, comme ministre, fut au-dessous du médiocre, et ses dissentiments avec M. de Villèle le firent destituer brusquement et sans égards le 6 juin 1824. Il se lança alors dans l'opposition et publia un grand nombre d'articles dans le *Journal des Débats* où il donna libre carrière à ses ressentiments amers. En 1828, à l'avènement du ministère Martignac, il se trouva, encore une fois, ramené aux affaires. Mais on ne tarda pas à se débarrasser de sa personne encombrante en le nommant ambassadeur à Rome. Il saisit

l'occasion du ministère Polignac (août 1829) pour donner sa démission. Ce fut le terme de sa carrière politique.

Au moment de la Révolution de Juillet, il reparut à la Chambre des Pairs, plaida la cause du duc de Bordeaux, protesta contre l'avènement de Louis-Philippe, refusa de prêter serment au nouveau roi et donna sa démission. Il rentra pour toujours dans la vie privée.

Comme journaliste il avait un talent de premier ordre, ce qui ne veut pas dire qu'il ait été un grand homme politique.

*
* *

Il donna, en 1826, une édition complète de ses œuvres chez le libraire Ladvocat. On lui compta 500 000 francs pour cette édition. Mais Chateaubriand n'en fut pas plus riche pour cela. Ses goûts fastueux et ses prodigalités le tinrent dans une gêne constante. En 1831, il publia ses *Études historiques*; en 1836, son *Essai sur la Littérature anglaise*; une traduction de Milton, *le Paradis perdu*, en 1837; *le Congrès de Vérone*, en 1838; et la *Vie de Rancé*, en 1844.

*
* *

Nous arrivons à celui de ses ouvrages qui eut toute sa prédilection, les *Mémoires d'outre-tombe*. Il les commença en 1811 (peut-être même en 1803), et comme il ne les a achevés qu'à soixante-treize ans, et les a retouchés jusqu'à sa mort, on peut affirmer que les *Mémoires* ont occupé ou préoccupé sa vie pendant une quarantaine d'années, puisqu'il mourut en 1848, à l'âge de quatre-vingts ans. En 1836, sa perpétuelle pénurie d'argent l'obligea à vendre cet ouvrage, à *hypothéquer sa tombe*, suivant sa propre expression, à une société commerciale qui le lui paya 250 000 francs, acquitta ses dettes, et lui assura une rente viagère de 12 000 francs. Cette vente était consentie à la condition que les *Mémoires* ne paraîtraient qu'après sa mort. L'opération, paraît-il, fut désastreuse, et Émile de Girardin lui paya 96 000 francs le droit de les publier, toujours aux mêmes conditions, dans le journal *la Presse*. Les *Mémoires d'outre-tombe* parurent ensuite en douze volumes in-8° (1849-1850).

Si on ne lit plus ou à peu près le *Génie du christianisme* et les *Martyrs*, les *Mémoires*, qui sont des confessions en même temps que des mémoires, conservent tout leur intérêt et toute leur verdeur. M. Jules Lemaître vient de faire dans le genre *rosse*, l'expression est juste, une

série de conférences sur Chateaubriand; il l'a examiné à la loupe, avec l'intention systématique de ne rien laisser passer de ce qui peut être dit contre cet écrivain, et pourtant il lui a rendu justice en parlant des *Mémoires* : « Les *Mémoires d'outre-tombe*, a-t-il dit, sont un des monuments les plus éclatants et les plus vastes de notre littérature. C'est fait d'autobiographie, de souvenirs personnels, de confessions, d'anecdotes, de portraits, de lettres, de morceaux d'histoire, de descriptions, d'impressions de voyage, de rêveries. La composition en est large et libre, mais cependant attentive et savante. » Et ailleurs : « Les *Mémoires* sont, en effet, un grand chef-d'œuvre, le plus divertissant et le plus éclatant qui soit, et aussi magnifique que sont douloureuses les *Confessions*, l'autre chef-d'œuvre. » Ce rapprochement entre Jean-Jacques et René est des plus heureux. Chateaubriand a passé sa jeunesse à admirer Rousseau, avec lequel il eut toujours des points de ressemblance.

Est-ce à dire que les *Mémoires d'outre-tombe* ne prêtent point à la critique? Non, bien certainement. Il s'est peint lui-même dans Chactas, René et Eudore, de même que Atala, Amélie et Velléda ne sont autres que sa sœur Lucile. Lorsqu'un écrivain s'est présenté au public de manière si avantageuse, il ne serait plus lui-même s'il ne faisait preuve de vanité lorsqu'il écrit ses mémoires. Vaniteux Chateaubriand l'a donc été et quelquefois avec une naïveté qui fait sourire. Aucun événement de sa vie, aucun de ses défauts qui ne soit présenté à son avantage. Sa vie politique a été assez terne, et cependant il l'amplifie jusqu'à se présenter comme un grand homme d'État. Sa fidélité aux Bourbons il la donne — et c'est une vérité dont il se vante — comme un acte accompli sans conviction. C'est lui qui a renouvelé la littérature. En cela il n'a pas tort puisqu'il est le père du romantisme, mais ce n'est pas à lui de le dire. Il a été ministre et ambassadeur, et rien de plus vain que sa joie lorsqu'il va à Londres représenter la France auprès du roi d'Angleterre. *Votre Excellence* lui chatouille l'oreille d'une façon magique.

Napoléon, dont le nom lui a toujours porté une sorte d'ombrage, qu'il reconnaît, parmi ses contemporains, comme seul comparable à lui, inspire à Chateaubriand des sentiments divers. Il a d'abord été son chaud partisan; mais le meurtre du duc d'Enghien lui a fourni l'occasion opportune de donner sa démission de ministre dans le Valais. Il y a aussi l'article du *Mercure* et son discours de réception à l'Académie; seulement au fond, il a des attaches avec l'empereur. Ses amis sont liés à l'empire par des places et sa femme est impérialiste. Il n'ignore pas le goût de Napoléon pour lui et sa forme littéraire. Bientôt les revers

s'annoncent, et Chateaubriand entrevoit la possibilité d'un retour des Bourbons. Il ne dédaigne pas la politique; il se voit déjà chef du pouvoir. Il écrit alors son pamphlet *De Buonaparte et des Bourbons*. Après 1830, Napoléon est mort; la légende se crée, et il fait preuve de magnanimité à l'égard de celui qu'il considérait comme son rival. Il est vrai que Napoléon a dit de lui : « Chateaubriand a reçu de la nature le feu sacré. Son style est celui des prophètes. » Ce jugement *chatouille de son cœur l'orgueilleuse faiblesse*. La vanité, on le voit, ne lui a pas manqué.

Les *Mémoires d'outre-tombe* comprennent quatre parties. La première qui parle de ses années de jeunesse, de soldat et de voyageur, va de 1768 à 1800. La seconde de 1800 à 1814 s'occupe de sa carrière littéraire. La troisième partie comprend sa carrière politique (1814-1830). Enfin la quatrième parle de ses dernières années.



« A prendre Chateaubriand dans son ensemble et un peu largement, tant comme écrivain que comme homme, et en ayant surtout en idée le poète, qu'avons-nous vu, que voyons-nous? a dit Sainte-Beuve. — Une force première qui a survécu à tout ce qui aurait pu la recouvrir ou l'altérer, et qui a usé bien des milieux;

« Toujours sauvage au fond et indompté jusque dans les coquetteries mondaines;

« Parfois aimable comme un voyageur et sans aucun attachement;

« Par moments, des gaucheries, des oublis, des inadvertances comme il en arriverait au grand Corneille;

« Par moments, des persiflages et des fatuités, plus qu'il n'est permis à un Byron; sa gaieté même alors est forcée; il se guinde et se gourme jusqu'aux dents;

« Puis des arguties et une mauvaise foi de sophisme, comme un homme de parti; — des sentiments de parade et de théâtre;

« A travers tout cela, de perpétuels jaillissements de talent et une élévation extraordinaire qui jette hors du connu : une grande nature primitive qui reprend le dessus et qui se donne espace;

« Une vanité d'homme de lettres; — des dépits d'ambitieux, des étonnements quasi de parvenu, toutes les petitesses de la terre; puis, tout d'un coup, une imagination étrange, mélancolique et radieuse, qui monte puissamment et se déploie dans les solitudes du ciel comme le condor.

« Il y a du démon, du sorcier et de la fée dans tout vrai talent d'imagination : il faut qu'il opère le charme : raison, justesse, art, travail, esprit, mis ensemble bout à bout, n'y suffisent pas. M. de Chateaubriand avait de ce démon. Ce qu'il faut dire c'est qu'il était un grand magicien, un grand enchanteur.

« Et moralement même, ce qu'il a toujours eu, ce qu'il a su garder jusqu'à la fin bien mieux que ses successeurs, même les plus illustres, c'est la *dignité*, cette haute estime de soi et qui s'imposait aux autres. Il aimait sans doute la popularité, et il y sacrifia trop; mais il vivait dans un temps où, pour la conquérir, on n'avait pas trop à flatter le populaire, à être plat ou grossier devant lui. La réputation venait à vous, et l'on ne courait pas après elle; on ne la ramassait pas de toutes mains comme depuis. Il n'était pas homme à se baisser.

« Tel nous a paru au vrai, dans les principaux traits de sa physionomie, celui que notre siècle, jeune encore, salua et eut raison de saluer comme son Homère. » (*Chateaubriand et son groupe littéraire.*)

*
* *

Chateaubriand fut le plus aimable des hommes. Il dut à cette qualité tant appréciée de ses compatriotes d'avoir de grands et sincères amis, et aussi beaucoup d'amies, qui lui furent dévouées parce qu'elles étaient amoureuses. Ses ouvrages sont d'une solennité toujours tendue, et cependant dans le particulier, il se laissait volontiers aller à une libre familiarité. Il était bon, désintéressé et méprisait l'argent. Pourtant un jour, en 1831, il se laissa aller jusqu'à écrire :

« Oh! argent que j'ai tant méprisé et que je ne puis aimer quoi que je fasse, je suis forcé d'avouer pourtant ton mérite : source de liberté, tu arranges mille choses dans notre existence, où tout est difficile sans toi. Excepté la gloire, que ne peux-tu pas procurer?... Quand on n'a point d'argent, on est dans la dépendance de toutes choses et de tout le monde. Deux créatures qui ne se conviennent pas pourraient aller chacune de son côté. Eh bien! faute de quelques pistoles, il faut qu'elles restent là en face l'une de l'autre à se bouder, à se maugréer, à s'aigrir l'humeur, à s'avaler la langue d'ennui, à se manger l'âme et le blanc des yeux, à se faire, en enrageant, le sacrifice mutuel de leurs goûts, de leurs penchants, de leurs façons naturelles de vivre : la misère les serre l'un contre l'autre, et, dans ces liens de gueux, au lieu de s'embrasser elles se mordent, mais non pas comme Flora mordait Pompée. Sans

argent, nul moyen de fuite; on ne peut aller chercher un autre soleil, et, avec une âme fière, on porte des chaînes... »

N'était-ce pas à son propre ménage qu'il faisait allusion? On sait qu'il a peu vécu avec sa femme. Il l'a abandonnée de 1792 à 1804. Que fit-elle pendant ce long laps de temps? On ne le sait qu'approximativement. Elle vécut en Bretagne et fut emprisonnée à Rennes, en même temps que Lucile, jusqu'au 9 Thermidor. Lorsqu'il eut repris la vie commune, il voyagea sans cesse et sans madame de Chateaubriand. Ambassadeur à Berlin, à Londres, il se rend seul à son poste. Mais nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet.

Le caractère aimable de Chateaubriand lui attira de nombreuses relations. Le premier de ses amis dont il convient de parler, c'est Fontanes. Ils s'étaient connus à Paris, puis s'étant rencontrés à Londres, pendant leur exil, ils se lièrent, on le sait de reste, d'une rare amitié. Fontanes s'était promptement rallié à l'Empire. En 1804 il présidait le Corps législatif, en 1808 il était grand maître de l'Université, et sénateur en 1810. Chateaubriand eut souvent recours à son obligeance. Fontanes n'avait pas hésité à reconnaître et à applaudir ce qu'il y avait de nouveau dans les *Natchez* et dans *Atala*.

Joubert fut un homme distingué par-dessus tout. Son goût littéraire était rarement pris en défaut. Aussi ne fut-il pas surpris des hardiesses de Chateaubriand, pour lequel il resta toujours un conseiller plein de clairvoyance. Il l'aima tendrement, sans cependant s'illusionner sur son compte. Joubert était inspecteur général de l'Université. C'était un original, grand, sec, avec un nez pointu, bon, un peu maniaque, qui se maria sur le tard. Il avait recueilli, pendant la Révolution, madame de Beaumont à Villeneuve-sur-Yonne.

Chênedollé, auquel l'auteur d'*Atala* ne rend pas pleinement justice dans ses *Mémoires*, mérite une place particulière parmi les amis de Chateaubriand. Ils s'étaient connus, à trente ans, à Paris. Celui-ci arrivait de Londres, celui-là de Suisse. Ils étaient tous deux émigrés. Chênedollé voulut très sérieusement épouser Lucile. Il l'avait d'abord connue à Paris en 1802. Il l'y retrouva vers l'entrée de l'hiver 1802-1803. Il se prit pour cette femme d'une adoration particulière. Lucile, veuve de M. de Caud et libre, lui avait promis sinon de l'épouser, au moins de n'en jamais épouser un autre.

Enfin Chateaubriand eut pour ami Guéneau de Mussy. Il l'aima avec tendresse, et, sur un exemplaire de la première édition d'*Atala*, on lit ces mots : « *Donné par l'amitié à mon jeune frère Guéneau, Chateaubriand.* » Il eut beaucoup d'autres amitiés, mais il faut se borner.

*
* *

Ses amies ou plutôt ses maîtresses furent nombreuses. On a voulu présenter Chateaubriand comme un amoureux platonique; c'est une plaisanterie. Voici quelques-unes de ces amies, et certainement il ne fut point *amoureux sans danger pour leur vertu.*

En première ligne, il faut citer madame Pauline de Beaumont. C'est à elle que Joubert écrivit cette lettre à propos d'*Atala,* en mars 1801, dont il est question précédemment. Elle eut pour lui succéder, et peut-être même de son vivant, madame de Custine qui semble avoir été particulièrement passionnée et jalouse. Elle était d'une beauté remarquable et paraît avoir aimé le plus Chateaubriand. Puis vient madame de Duras; il l'appelait *ma sœur* et disait qu'elle ressemblait à madame de Staël.

Il eut ensuite comme maîtresse « la belle Nathalie », autrement dit madame de Noailles. C'est à cause d'elle qu'il entreprit le fameux voyage à Jérusalem et pour laquelle il écrivit *le Dernier Abencérage.* Lorsqu'il la rejoignit à Grenade elle était en grand deuil. « Pendant son absence, dit madame de Boigne, elle avait laissé tromper ses inquiétudes par les soins assidus du colonel L... Tandis qu'elle attendait le pèlerin de Jérusalem à Grenade, elle apprit la mort du colonel. De sorte que, lorsque M. de Chateaubriand arriva, préparant des excuses pour son retard et des hymnes pour l'exactitude de sa bien-aimée, il trouva une femme en longs habits de deuil et pleurant avec un extrême désespoir la mort d'un rival heureux en son absence. » Il est vrai que, si l'on en croit l'auteur de ces lignes, madame de Noailles aurait dit : « Je suis bien malheureuse; aussitôt que j'en aime un, il s'en trouve un autre qui me plaît davantage. » Madame de Noailles devint folle à la fin de sa vie.

Chateaubriand avait presque cinquante ans et la belle madame Récamier en avait quarante et un lorsqu'ils se rencontrèrent au lit de mort de madame de Staël. Ils se lièrent surtout l'année suivante, en 1818. Juliette — ainsi l'appelait-on dans l'intimité — se retira à l'Abbaye-au-Bois, située à Paris, rue de Sèvres, à l'angle de la rue de la Chaise. Chateaubriand était ardent, il ne voulait pas être un amant platonique. Se sachant aimé, il exigea. Quelles furent les suites de cette exigence??? Madame Récamier en tous cas prit la fuite et se réfugia à Rome pendant deux ans. Quand elle revint, elle ne fut plus qu'une amie; elle était pieuse et ne vécut que pour son idole. Cela dura jusqu'à la fin. Les liens qui les unissaient devinrent de plus en plus doux, à mesure que

l'âge venait. En 1846, le 16 août, en descendant de voiture, Chateaubriand fit une chute et se cassa la clavicule. Cet accident rendait difficile ses visites à l'Abbaye-au-Bois, et il en fut tout ému.

Ses relations avec madame Récamier ne l'empêchèrent pas de continuer un genre d'existence que Sainte-Beuve nous retrace d'une façon très pittoresque : « Tant qu'il put marcher et sortir la badine à la main, la fleur à sa boutonnière, il allait, il errait mystérieusement. Sa journée avait ses heures et ses stations marquées comme les signes où se pose le soleil. De une à deux heures, — de deux à trois heures, — à tel endroit, chez telle personne ; — de trois à quatre, ailleurs ; — puis arrivait l'heure de sa représentation officielle hors de chez lui ; on le rencontrait en lieu connu et comme dans son cadre avant le dîner. Puis le soir (n'allant jamais dans le monde), il rentrait au logis en puissance de madame de Chateaubriand, laquelle alors avait son tour, et qui le faisait dîner avec de vieux royalistes, avec des prédicateurs, des évêques et des archevêques ; il redevenait l'auteur du *Génie du Christianisme* jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'au lendemain matin. Le soleil se levait plus beau ; il remettait la fleur à sa boutonnière, sortait par la porte de derrière de son enclos, et retrouvait joie, liberté, insouciance, coquetterie, désir de conquête, certitude de vaincre de une heure jusqu'à six heures du soir. Ainsi, dans les années du déclin, il passait sa vie, et trompa tant qu'il put la vieillesse. »

Il est vrai qu'il fut longtemps jeune. A soixante et un ans, il possédait toutes ses dents, et ses cheveux étaient restés noirs. Il fit, à cet âge, la conquête d'une femme de lettres Hortense Allart. Il est vrai que cette Hortense n'était pas farouche et qu'elle recherchait volontiers les hommes célèbres. Elle a raconté ses amours dans un livre publié en mai 1872 qu'elle intitule *Les Enchantements de Madame Prudence de Saman L'Esbatx*. Ce nom était devenu le sien depuis le mois de mars 1843, époque où elle avait épousé Louis de Saman l'Esbatx, né dans l'Ariège. Ce hobereau, soldat de cavalerie, possédait un talent de chanteur que sa femme nous dit sublime. Il était brutal et violent, aussi dut-elle reprendre sa liberté peu de temps après leur union.

Hortense se trouvait à Rome en 1829, pendant que Chateaubriand y était ambassadeur. Elle lui écrivit un petit mot auquel il répondit tout de suite, et elle alla chez lui le lendemain. « Il me reçut, dit-elle, avec coquetterie, et se montra charmant et charmé. Son beau visage et sa bonne grâce me le firent trouver agréable. Il me traita avec beaucoup de distinction, et parla de nous revoir. Je passai chez ma sœur une soirée



A. Anglin del.

Portrait de madame Chateaubriand.

très gaie. Je disais mille choses de M. de Chateaubriand, et j'en étais ravie... Le lendemain c'était le jour de Pâques. J'étais sortie pour me promener du côté de Sainte-Marie-Majeure, quand M. de Chateaubriand vint vers deux ou trois heures me rendre ma visite. Je lui écrivis en rentrant mon vif regret de ne pas m'être trouvée chez moi, fort étonnée qu'il fût venu si tôt... M. de Chateaubriand revint; il revint plusieurs fois; il commença une sorte de cour; j'en étais surprise; j'en étais flattée; son ton plein de grâce m'était des plus agréables; son âge s'oubliait, et son beau et noble visage me plaisait... »

Un jour qu'Hortense était mécontente d'un Italien de ses amis, Chateaubriand entra. « Vous voyez une femme bien mécontente, dit-elle; ces Italiens ne savent pas aimer. — Est-ce vous, madame, reprit-il, qui pouvez dire qu'on ne saurait pas aimer? — Oui, c'est moi, monsieur, et je continuai sur ce ton. Il s'offrit tout de suite, me demanda si je voulais permettre qu'il tentât de plaire, qu'il m'offrît sa cour; il en appellerait à des séductions dignes de moi, dignes de l'esprit et des goûts élevés qu'il me voyait, et j'oublie tous les aimables propos de ce moment. Depuis lors, M. de Chateaubriand vint tous les jours... » Dans une visite qu'il fit à Hortense, il lui demanda à lire son manuscrit de *Jérôme*; elle le lui donna en hésitant : « Le jour suivant, raconte-t-elle, il me rapporta le manuscrit en me disant que *j'avais du génie*, que *c'était admirable*. Que ne me dit-il point? Je voyais clairement qu'il était flatteur; sa flatterie était secondée par sa bienveillance. Je savais déjà d'ailleurs qu'un homme trouve du génie à la femme dont il est amoureux... Ce fut pourtant rapide et ridicule. Pouvait-il s'éprendre si vite? Et moi devais-je le croire sincère? Pourquoi si peu de réflexion de mon côté? Pourquoi me laissai-je entraîner?... M. de Chateaubriand, avec moi, jouait un peu la comédie, et je m'en apercevais bien. Il avait d'ailleurs un entraînement véritable, car il aimait beaucoup les femmes. Il venait chez moi, une fleur à la boutonnière, très élégamment mis, d'un soin exquis dans sa personne; son sourire était charmant, ses dents étaient éblouissantes, il était léger, semblait heureux... »

Tout à coup Chateaubriand décide son départ pour Paris; Hortense l'y rejoint. A Paris, il restait chez elle tous les jours deux ou trois heures de sieste, il disait des choses tendres, aimables, souvent mélancoliques. Il parlait noblement de son âge, se disait trop imprudent, trop séduit. « Un soir, dit Hortense, il vint chez moi tout chargé de ses ordres, et sortant d'un dîner chez M. Pozzo di Borgo. Je m'amusais de le voir avec la toison d'or, et tant de décorations si bien portées. » — « René

de plus en plus épris, me disait qu'il n'avait jamais été aimé d'une femme si tendre, mais il se plaignait en moi de sens glacés, d'une complète ignorance de ce qu'il cherchait, de ce qu'il désirait. »

Chateaubriand et Hortense souvent faisaient ensemble de grandes promenades hors Paris. Parfois ils allaient du côté du Champ-de-Mars. Ils commencèrent, les jours où il était libre, à faire ensemble des dîners au Jardin-des-Plantes. Leur rendez-vous était sur le pont d'Austerlitz. Après une courte promenade au jardin, ils entraient au restaurant où ils avaient une petite salle à eux. Chateaubriand était gai dans ces rencontres; il demandait du champagne pour animer, disait-il, la froideur de sa compagne. Elle lui chantait alors quelques chansons de Béranger : *Mon Ame*, *la Bonne Vieille*, *le Dieu des Bonnes Gens*, *le Grenier*, etc., etc. Leurs relations durèrent jusqu'en avril 1847, c'est-à dire jusqu'à l'année qui précéda sa mort.

*
* *

Il continuait cependant à vivre avec madame de Chateaubriand. Elle avait fondé l'infirmerie Marie-Thérèse pour y donner un abri à de vieux prêtres et à de pauvres vieilles femmes. C'est là qu'ils habitaient ensemble. Elle avait pour lui une affection et un dévouement sincères. Lui-même ne manquait pas d'égards envers sa femme. Il la soigna si bien, une fois qu'elle était malade, qu'elle écrivit à madame Joubert : « Mon mari est un ange; j'ai peur de le voir s'envoler vers le ciel; il est trop parfait pour cette mauvaise terre. » Elle endura madame Récamier avec une patience résignée. En 1847, Sainte-Beuve écrivait : « Chateaubriand ne peut plus sortir de sa chambre. Madame Récamier l'y va voir tous les jours, mais elle ne le voit que sous le feu des regards de madame de Chateaubriand, qui se venge enfin de cinquante années de délaissement. Elle a le dernier mot sur le sublime volage, et sur tant de beautés qui l'ont tour à tour ravi. Cette femme est spirituelle, dévote et ironique; moyennant toutes ses vertus, elle se passe tous ses défauts. » Elle mourut le 9 février 1847.

Chateaubriand restait sourd et ne pouvait presque plus parler. Madame Récamier était devenue aveugle. « Chaque fois, dit madame Le Normand, sa fille adoptive, que madame Récamier, suffoquée de douleur, quittait la chambre, il la suivait des yeux sans la rappeler, mais avec une angoisse où se peignait l'effroi de ne plus la revoir. »

Enfin Chateaubriand mourut le premier, le 4 juillet 1848, dans le

F. Benoist, d'après naturel et lith.

Tombeau de Chateaubriand.

giron de l'Église, bien que ses convictions fussent peu solides : « Je crois en Dieu aussi fermement qu'en ma propre existence, avait-il dit vers 1840 ; je crois au christianisme, comme grande vérité toujours, comme religion tant que je puis. J'y crois vingt-quatre heures ; puis le diable vient qui me replonge dans un grand doute que je suis tout occupé à débrouiller. »

*
* *

Dès 1828, Chateaubriand écrivait au maire de Saint-Malo : « Il y a longtemps que j'ai le projet de demander à ma ville natale de me concéder à la pointe occidentale du Grand-Bey, la plus avancée vers la pleine mer, un petit coin de terre, tout juste suffisant pour contenir mon cercueil. Je le ferai bénir et entourer d'une grille de fer. Là, quand il plaira à Dieu, je reposerai sous la protection de mes concitoyens. »

Pendant plusieurs années, il négocia avec le maire de Saint-Malo et le ministère. Il obtint la cession du rocher le Grand-Bey. C'est un îlot situé à cinq cents mètres environ de la ville. On s'y rend à pied sec à marée basse. Le tombeau est très simple ; une pierre sans inscription, entourée d'une grille gothique et surmontée d'une croix de granit. Si le monument est sans éclat, on peut dire que le choix du site ne manque pas d'ostentation.

Celui qui repose là, sous une pierre dépourvue de toute inscription, a exercé, il est vrai, une influence décisive sur toute la littérature du XIXe siècle. Il est le père du romantisme. « Chateaubriand, a dit M. Jules Lemaître, est, depuis les écrivains du XVIe et du XVIIe siècle, l'homme qui a le plus agi sur la langue et sur le style ; il est l'homme qui a su y introduire le plus de musique, le plus d'images, le plus de parfums, le plus de contacts suaves, si j'ose dire, et le plus de délices, et qui a écrit les plus enivrantes phrases sur la volupté et sur la mort. Et cela est inestimable. »

*
* *

Chateaubriand a été royaliste, il l'a dit lui-même, « contre son instinct », mais toujours il a été, au fond, pénétré des idées de la Révolution. Il ne faut donc pas s'étonner de son amitié ou du moins de ses relations avec certaines personnalités telles que Béranger, Armand Carrel et Lamennais. Bien plus cet homme de génie a vu très loin dans l'avenir,

et certaines de ses prophéties, qui devaient sembler étranges au temps où elles parurent, ne sont plus pour nous que la prédiction de changements dont nous constatons les premiers effets. Qui oserait le nier en lisant ces lignes ? « La société, telle qu'elle est aujourd'hui, n'existera pas : à mesure que l'instruction descend dans les classes inférieures, celles-ci découvrent la plaie secrète qui ronge l'ordre social depuis le commencement du monde; plaie qui est la cause de tous les malaises et de toutes les agitations populaires. La trop grande inégalité des conditions et des fortunes a pu se supporter tant qu'elle a été cachée d'un côté par l'ignorance, de l'autre par l'organisation factice de la cité; mais aussitôt que cette inégalité est généralement aperçue, le coup mortel est porté.

« Recomposez, si vous le pouvez, les fictions aristocratiques; essayez de persuader au pauvre, quand il saura lire, au pauvre à qui la parole est portée chaque jour par la presse de ville en ville, de village en village; essayez de persuader à ce pauvre, possédant les mêmes lumières et la même intelligence que vous, qu'il doit se soumettre à toutes les privations, tandis que tel homme, son voisin, a, sans travail, mille fois le superflu de la vie; vos efforts seront inutiles; ne demandez pas à la foule des vertus au delà de la nature.

« Le développement matériel de la société accroîtra le développement des esprits. Lorsque la vapeur sera perfectionnée, lorsque, unie aux télégraphes et aux chemins de fer, elle aura fait disparaître les distances, ce ne seront pas seulement les marchandises qui voyageront d'un bout du globe à l'autre avec la rapidité de l'éclair, mais encore les idées. Quand es barrières fiscales et commerciales auront été abolies entre les divers États, comme elles le sont déjà entre les provinces d'un même État; quand le *salaire*, qui n'est que l'*esclavage* prolongé, se sera émancipé à l'aide de l'égalité établie entre le producteur et le consommateur ; quand les divers pays, prenant les mœurs les uns des autres, abandonnant les préjugés nationaux, les vieilles idées de suprématie et de conquête, tendront à l'unité des peuples, par quel moyen ferez-vous rétrograder la société vers des principes épuisés? Bonaparte lui-même ne l'a pu : l'égalité et la liberté, auxquelles il opposa la barre inflexible de son génie, ont repris leur cours et emportent ses œuvres; le monde de force qu'il créa s'évanouit; ses institutions défaillent; la lumière qu'il fit n'était qu'un météore. » (*Considérations* qui précèdent la traduction du *Paradis perdu* de Milton, 1836.)

Et cet autre passage : « Quand il ne s'agirait que de la seule propriété, n'y touchera-t-on point? Restera-t-elle distribuée comme elle

l'est? Une société où des individus ont deux millions de revenus, tandis que les autres sont réduits à remplir leurs bouges de monceaux de pourriture pour y ramasser des vers, qui, vendus aux pêcheurs, sont le seul moyen d'existence de ces familles, elles-mêmes autochtones du fumier, une telle société peut-elle rester stationnaire sur de tels fondements, au milieu du progrès général des idées?

« Mais, si l'on touche à la propriété, il en résultera des bouleversements immenses, qui ne s'accompliront pas sans effusion de sang. La loi du sang et du sacrifice est partout. » (*Revue des Deux-Mondes* du 15 avril 1834.)

Chateaubriand fut un royaliste incomplet, un catholique incomplet, un révolutionnaire incomplet, mais il eut du génie. Pour cette raison il faut beaucoup lui pardonner.

Mai 1912. OCTAVE BLONDEL.

ITINÉRAIRE

DE

PARIS A JÉRUSALEM

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE L'*ITINÉRAIRE*

Si je disais que cet *Itinéraire* n'était point destiné à voir le jour, que je le donne au public à regret et comme malgré moi, je dirais la vérité, et vraisemblablement on ne me croirait pas.

Je n'ai point fait mon voyage pour l'écrire; j'avais un autre dessein : ce dessein, je l'ai rempli dans *les Martyrs*. J'allais chercher des images; voilà tout.

Je n'ai pu voir Sparte, Athènes, Jérusalem, sans faire quelques réflexions. Ces réflexions ne pouvaient entrer dans le sujet d'une épopée; elles sont restées sur mon journal de route : je les publie aujourd'hui, dans ce que j'appelle *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, faute d'avoir trouvé un titre plus convenable à mon sujet.

Je prie donc le lecteur de regarder cet *Itinéraire* moins comme un voyage que comme des Mémoires d'une année de ma vie. Je ne marche point sur les traces des Chardin, des Tavernier, des Chandler, des Mungo Parck, des Humboldt : je n'ai point la prétention d'avoir connu des peuples chez lesquels je n'ai fait que passer. Un moment suffit au peintre de paysage pour crayonner un arbre, prendre une vue, dessiner une ruine; mais des années entières sont trop courtes pour étudier les mœurs des hommes, et pour approfondir les sciences et les arts.

Toutefois je sais respecter le public, et l'on aurait tort de penser que je livre au jour un ouvrage qui ne m'a coûté ni soins, ni recherches, ni travail : on verra que j'ai scrupuleusement rempli mes devoirs d'écrivain. Quand je n'aurais fait que donner une description détaillée des ruines de Lacédémone, découvrir un nouveau tombeau à Mycènes, indiquer les ports de Carthage je mériterais encore la bienveillance des voyageurs.

J'avais commencé à mettre en latin les deux Mémoires de l'Introduction, destinés à une académie étrangère; il est juste que ma patrie ait la préférence.

Cependant, je dois prévenir le lecteur que cette Introduction est d'une extrême aridité. Elle n'offre qu'une suite de dates et de faits dépouillés de tout ornement : on peut la passer sans inconvénient, pour éviter l'ennui attaché à ces espèces de tables chronologiques [1].

Dans un ouvrage du genre de cet *Itinéraire*, j'ai dû souvent passer des réflexions les plus graves aux récits les plus familiers : tantôt m'abandonnant à mes rêveries sur les ruines de la Grèce, tantôt revenant aux soins du voyageur, mon style a suivi nécessairement le mouvement de ma pensée et de ma fortune. Tous les lecteurs ne s'attacheront donc pas aux mêmes endroits : les uns ne chercheront que mes sentiments, les autres n'aimeront que mes aventures; ceux-ci me sauront gré des détails positifs que j'ai donnés sur beaucoup d'objets, ceux-là s'ennuieront de la critique des arts, de l'étude des monuments, des digressions historiques. Au reste, c'est l'homme, beaucoup plus que l'auteur, que l'on verra partout; je parle éternellement de moi, et j'en parlais en sûreté, puisque je ne comptais point publier ces Mémoires. Mais, comme je n'ai rien dans le cœur que je craigne de montrer au dehors, je n'ai rien retranché de mes notes originales. Enfin, j'aurai atteint le but que je me propose, si l'on sent d'un bout à l'autre de cet ouvrage une parfaite sincérité. Un voyageur est une espèce d'historien : son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire; il ne doit rien inventer, mais aussi il ne doit rien omettre; et, quelles que soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou de dénaturer la vérité.

. . . .

J'ai reçu beaucoup de marques d'intérêt durant le cours de mon voyage. M. le général Sébastiani, MM. Vial, Fauvel, Drovetti, Saint-Marcel, Caffe, Devoise, etc., trouveront leur noms cités avec honneur dans cet *Itinéraire* : rien n'est doux comme de publier les services qu'on a reçus.

La même raison m'engage à parler de quelques autres personnes à qui je dois aussi beaucoup de reconnaissance.

1. Dans cette édition, nous avons supprimé les deux mémoires qui n'offrent d'ailleurs qu'un médiocre intérêt.

M. Boissonade s'est condamné, pour m'obliger, à la chose la plus ennuyeuse et la plus pénible qu'il y ait au monde : il a revu les épreuves des *Martyrs* et de l'*Itinéraire*. J'ai cédé à toutes ses observations, dictées par le goût le plus délicat, par la critique la plus éclairée et la plus saine. Si j'ai admiré sa rare complaisance, il a pu connaître ma docilité.

M. Guizot, qui possède aussi ces connaissances que l'on avait toujours autrefois avant d'oser prendre la plume, s'est empressé de me donner les renseignements qui pouvaient m'être utiles. J'ai trouvé en lui cette politesse et cette noblesse de caractère qui font aimer et respecter le talent.

Enfin, des savants distingués ont bien voulu éclaircir mes doutes et me faire part de leurs lumières : j'ai consulté MM. Malte-Brun et Langlès. Je ne pouvais mieux m'adresser pour tout ce qui concerne la géographie et les langues anciennes et modernes de l'Orient.

Comme mille raisons peuvent m'arrêter dans la carrière littéraire au point où je suis parvenu, je veux payer ici toutes mes dettes. Des gens de lettres ont mis en vers plusieurs morceaux de mes ouvrages; j'avoue que je n'ai connu qu'assez tard le grand nombre d'obligations que j'avais aux Muses sous ce rapport. Je ne sais comment, par exemple, une pièce charmante, intitulée *le Voyage du Poète*, a pu si longtemps m'échapper. L'auteur de ce petit poème, M. de Saint-Victor, a bien voulu embellir mes descriptions sauvages, et répéter sur sa lyre une partie de ma chanson du désert. J'aurais dû l'en remercier plus tôt. Si donc quelques écrivains ont été justement choqués de mon silence, quand ils me faisaient l'honneur de perfectionner mes ébauches, ils verront ici la réparation de mes torts. Je n'ai jamais l'intention de blesser personne, encore moins les hommes de talent, qui me font jouir d'une partie de leur gloire en empruntant quelque chose à mes écrits. Je ne veux point me brouiller avec les neuf Sœurs, même au moment où je les abandonne. Eh! comment n'aimerais-je pas ces nobles et généreuses immortelles? Elles seules ne sont pas devenues mes ennemies lorsque j'ai obtenu quelques succès; elles seules encore, sans s'étonner d'une vaine rumeur, ont opposé leur opinon au déchaînement de la malveillance. Si je ne puis faire vivre Cymodocée, elle aura du moins la gloire d'avoir été chantée par un des plus grands poètes de nos jours, et par l'homme qui,

de l'aveu de tous, juge et apprécie le mieux les ouvrages des autres[1].

Quant aux censeurs qui, jusqu'à présent, ont parlé de mes ouvrages, plusieurs m'ont traité avec une indulgence dont je conserve la reconnaissance la plus vive : je tâcherai d'ailleurs, dans tous les cas et dans tous les temps, de mériter les éloges, de profiter des critiques, et de pardonner aux injures.

1. M. de Fontanes.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION

J'ai revu le style de cet *Itinéraire* avec une attention scrupuleuse, et j'ai, selon ma coutume, écouté les conseils de la critique. On a paru désapprouver généralement les citations intercalées dans le texte ; je les ai rejetées à la fin de chaque volume : débarrassé de ces richesses étrangères, le récit marchera peut-être avec plus de rapidité.

Dans les deux premières éditions de l'*Itinéraire*, j'avais rappelé, à propos de Carthage, un livre italien que je ne connaissais pas. Le vrai titre de ce livre est : *Ragguaglio dell Viaggio compendioso di un dilettante antiquario, sorpreso da corsari; condotto in Barberia, le felisemente ripatriato* ; *Milano*, 1805. On m'a prêté cet ouvrage : je n'ai pu découvrir distinctement si son auteur, le père Caroni, est de mon opinion touchant la position des ports de Carthage ; cependant ils sont placés sur la carte du *Ragguaglio* là où je voudrais les placer. Il paraît donc que le père Caroni a suivi, comme moi, le sentiment de M. Humbert, officier du génie hollandais, qui commande à la Goulette. Tout ce que dit d'ailleurs l'antiquaire italien sur les ruines de la patrie d'Annibal est extrêmement intéressant : les lecteurs, en achetant le *Ragguaglio*, auront le double plaisir de lire un bon ouvrage et de faire une bonne action, car le père Caroni, qui a été esclave à Tunis, veut consacrer le prix de la vente de son livre à la délivrance de ses compagnons d'infortune ; c'est mettre noblement à profit la science et le malheur : le *non ignara mali, miseris succurrere disco*, est particulièrement inspiré par le sol de Carthage.

L'*Itinéraire* semble avoir été reçu du public avec indulgence : on

m'a fait cependant quelques objections auxquelles je me crois obligé de répondre.

On m'a reproché d'avoir pris mal à propos le *Sousoughirli* pour le Granique, et cela uniquement pour avoir le plaisir de faire le portrait d'Alexandre. En vérité, j'aurais pu dire du conquérant macédonien ce qu'en dit Montesquieu : *Parlons-en tout à notre aise.* Les occasions ne me manquaient pas ; et, par exemple, il eût été assez naturel de parler d'Alexandre à propos d'Alexandrie.

Mais comment un critique, qui s'est d'ailleurs exprimé avec décence sur mon ouvrage, a-t-il pu s'imaginer qu'aux risques de faire rire à mes dépens l'Europe savante, j'avais été de mon propre chef trouver le Granique dans le *Sousoughirli*? N'était-il pas naturel de penser que je m'appuyais sur de grandes autorités? Ces autorités étaient d'autant plus faciles à découvrir, qu'elles sont indiquées dans le texte. Spon et Tournefort jouissent, comme voyageurs, de l'estime universelle ; or, ce sont eux qui sont les coupables, s'il y a des coupables ici. Voici d'abord le passage de Spon :

« Nous continuâmes notre marche le lendemain jusqu'à midi « dans cette belle plaine de la Mysie ; puis nous vînmes à de petites « collines. Le soir, nous passâmes le Granique sur un pont de bois « à piles de pierres, quoiqu'on l'eût pu aisément guéer, n'y ayant « pas de l'eau jusqu'aux sangles des chevaux. C'est cette rivière « que le passage d'Alexandre rendit si fameuse, et qui fut le pre- « mier théâtre de sa gloire lorsqu'il marchait contre Darius. Elle « est presque à sec en été ; mais quelquefois elle se déborde étran- « gement par les pluies. Son fond n'est que sablon et gravier ; et « les Turcs, qui ne sont pas soigneux de tenir les embouchures de « rivières nettes, ont laissé presque combler celle du Granique, ce « qui empêche qu'elle ne soit navigable. Au village de *Sousoughirli*, « qui n'en est qu'à une mousquetade, il y a un grand kan ou kier- « vansera, c'est-à-dire une hôtellerie à la mode du pays, de quoi « M. Tavernier nous donne une longue et exacte description dans « ses Voyages d'Asie. . . . .

. . . .

« Ayant quitté le village des Buffles d'eau, car c'est ce que signifie « en turc *Sousoughirli*, nous allâmes encore le long du Granique « pendant plus d'une heure : et, à six milles de là, M. le docteur « Pierelin nous fit remarquer de l'autre côté de l'eau, assez loin de

« notre chemin, les masures d'un château qu'on croit avoir été « bâti par Alexandre, après qu'il eut passé la rivière [1]. »

Il est, je pense, assez clair que Spon prend comme moi la rivière du village de *Sousoughirli*, ou des Buffles d'eau, pour le Granique.

Tournefort est encore plus précis :

« Ce Granique, dont on n'oubliera jamais le nom tant qu'on par-« lera d'Alexandre, coule du sud-est au nord, et ensuite vers le « nord-ouest, avant que de tomber dans la mer; ses bords sont « fort élevés du côté qui regarde le couchant. Ainsi les troupes de « Darius avaient un grand avantage, si elles en avaient su profiter. « Cette rivière, si fameuse par la première bataille que le plus « grand capitaine de l'antiquité gagna sur ses bords, s'appelle à « présent *Sousoughirli*, qui est le nom d'un village où elle passe; « et *Sousoughirli* veut dire *le village des Buffles d'eau*. »

Je pourrais joindre à ces autorités celle de Paul Lucas (*Voyage de Turquie en Asie*, liv. II, p. 131); je pourrais renvoyer le critique au grand *Dictionnaire de la Martinière*, au mot *Granique*, t. III, p. 160; à l'*Encyclopédie*, au même mot *Granique*, t. VII, p. 858; enfin à l'auteur de l'*Examem critique des historiens d'Alexandre*, p. 239 de la deuxième édition : il verrait dans tous ces ouvrages que le Granique est aujourd'hui le *Sousou*, ou le *Semsou*, ou le *Sousoughirli*, c'est-à-dire que la Martinière, les encyclopédistes et le savant M. de Sainte-Croix s'en sont rapportés à l'autorité de Spon, de Wheler, de Paul Lucas et de Tournefort. La même autorité est reconnue, dans l'*Abrégé de l'Histoire générale des Voyages*, par la Harpe, t. XXIX, p. 86. Quand un chétif voyageur comme moi a derrière lui des voyageurs tels que Spon, Wheler, Paul Lucas et Tournefort, il est hors d'atteinte, surtout lorsque leur opinion a été adoptée par des savants aussi distingués que ceux que je viens de nommer.

Mais Spon, Wheler, Tournefort, Paul Lucas, sont tombés dans une méprise, et cette méprise a entraîné celle de la Martinière, des encyclopédistes, de M. de Sainte-Croix et de M. de la Harpe. C'est une autre question : ce n'est pas à moi à m'ériger en maître, et à relever les erreurs de ces hommes célèbres; il me suffit d'être à l'abri sous leur autorité : je consens à avoir tort avec eux.

1. *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant,* par S. Spon et G. Wheler, t. I, p. 285, 86, 87, édition de Lyon, 1678.

Je ne sais si je dois parler d'une autre petite chicane qu'on m'a faite au sujet de *Kirkagach* : j'avais avancé que le nom de cette ville n'existe sur aucune carte; on a répondu que ce nom se trouve sur une carte de l'Anglais Arowsmith, carte presque inconnue en France : cette querelle ne peut pas être bien sérieuse.

Enfin, on a cru que je me vantais d'avoir découvert le premier les ruines de Sparte. Ceci m'humilie un peu; car il est clair qu'on a pris à la lettre le conseil que je donne, dans la Préface de ma première édition, de ne point lire *l'Introduction à l'Itinéraire*; mais pourtant il restait assez de choses sur ce sujet dans le corps même de l'ouvrage, pour prouver aux critiques que je ne me vantais de rien. Je cite dans l'Introduction et dans l'*Itinéraire* tous les voyageurs qui ont vu Sparte avant moi, ou qui ont parlé de ses ruines : Giambetti, en 1465; Giraud et Vernon, en 1676; Fourmont, en 1726; Leroi, en 1758; Riedsel, en 1773; Villoison et Fauvel, vers l'an 1780; Scrofani, en 1794, et Pouqueville, en 1798. Qu'on lise dans l'*Itinéraire* les pages où je traite des diverses opinions touchant les ruines de Sparte, et l'on verra s'il est possible de parler de soi-même avec moins de prétention. Comme il m'a paru néanmoins que quelques phrases, relatives à mes très faibles travaux, n'étaient pas assez modestes, je me suis empressé de les supprimer ou de les adoucir dans cette troisième édition [1].

1. Au reste, je ne sais pourquoi je m'attache si sérieusement à me justifier sur quelques points d'érudition; il est très bon sans doute que je ne me sois pas trompé; mais quand cela me serait arrivé, on n'aurait encore rien à me dire : j'ai déclaré que je n'avais aucune prétention, ni comme savant, ni même comme voyageur. Mon *Itinéraire* est la course rapide d'un homme qui va voir le ciel, la terre et l'eau, et qui revient à ses foyers avec quelques images nouvelles dans la tête, et quelques sentiments de plus dans le cœur : qu'on lise attentivement ma préface, et qu'on ne me demande pas ce que je n'ai pu ni voulu donner. Après tout, cependant, je réponds de l'exactitude des faits. J'ai peut-être commis quelques erreurs de mémoire, mais je crois pouvoir dire que je ne suis tombé dans aucune faute essentielle. Voici, par exemple, une inadvertance assez singulière qu'on veut bien me faire connaître à l'instant; en parlant de l'épisode d'Herminie et du vieillard dans la *Jérusalem délivrée*, je prouve que la scène doit être placée au bord du Jourdain, mais j'ajoute que le poète ne le dit pas; et cependant le poète dit formellement :

Giunse (*Erminia*) del bel *Giordano* a' le chiare acque.

N'ayant pas été instruit assez tôt de cette erreur, elle est restée dans cette présente édition; mais il suffit au lecteur qu'elle soit indiquée ici.

Cette bonne foi, à laquelle j'attache un grand prix, se fait sentir, du moins je l'espère, d'un bout à l'autre de mon voyage. Je pourrais citer en faveur de la sincérité de mes récits plusieurs témoignages d'un grand poids; mais je me contenterai de mettre sous les yeux du lecteur une preuve tout à fait inattendue de la conscience avec laquelle l'*Itinéraire* est écrit : j'avoue que cette preuve m'est extrêmement agréable.

S'il y a quelque chose qui puisse paraître singulier dans ma relation, c'est sans doute la rencontre que je fis du père Clément à Bethléem. Lorsqu'au retour de mon voyage on imprima dans *le Mercure* un ou deux fragments de l'*Itinéraire*, les critiques, en louant beaucoup trop mon style, eurent l'air de penser que mon imagination avait fait tous les frais de l'histoire du père Clément. La lettre suivante fera voir si ce soupçon était bien fondé. La personne qui me fait l'honneur de m'écrire m'est tout à fait inconnue :

A MONSIEUR

MONSIEUR DE CHATEAUBRIAND,

AUTEUR DES *MARTYRS*
ET DE L'*ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM*
ET DE JÉRUSALEM A PARIS.

A PARIS.

« En lisant votre *Voyage de Paris à Jérusalem*, monsieur, j'ai vu,
« avec une augmentation d'intérêt, la rencontre que vous avez
« faite du Père Clément à Bethléem. Je le connais beaucoup : il a
« été mon aumônier avant la Révolution. J'ai été en correspon-
« dance avec lui pendant son séjour en Portugal, et il m'annonça
« son voyage à la Terre-Sainte. J'ai été extrêmement touchée de
« l'idée qu'il a été oublié dans sa patrie; mon mari et moi avons
« conservé pour lui toute la considération que méritent ses vertus
« et sa piété. Nous serions enchantés qu'il voulût revenir demeurer
« avec nous; nous lui offrons le même sort qu'il avait autrefois,
« et de plus la certitude de ne jamais nous quitter. Je croirais
« amener la bénédiction sur ma maison si je le décidais à y rentrer.
« Il aurait la plus parfaite liberté pour tous ses exercices de piété;
« il nous connaît, nous n'avons point changé. J'aurais le bonheur

« d'avoir tous les jours la messe d'un saint homme. Je voudrais, « monsieur, lui faire toutes mes propositions, mais j'ignore com- « ment les lui faire passer. Oserai-je vous demander si vous « n'auriez pas conservé quelque relation dans ce pays, ou si vous « connaîtriez quelque moyen de lui faire passer ma lettre? Connais- « sant vos principes religieux, monsieur, j'espère que vous me « pardonnerez, si je suis indiscrète, en faveur du motif qui me « conduit.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et obéis- « sante servante.

« BELIN DE NAN. »

« A Madame de Nan, en son château du Pérai, près Vans, par Châ- « teau-du-Loir, département de la Sarthe. »

J'ai répondu à madame Belin de Nan, et par une seconde lettre, elle m'a permis d'imprimer celle que je donne ici. J'ai écrit aussi au père Clément à Bethléem pour lui faire part des propositions de madame Belin.

Enfin, j'ai eu le bonheur de recevoir sous mon toit quelques-unes des personnes qui m'ont donné si généreusement l'hospitalité pendant mon voyage, en particulier M. Devoise, consul de France à Tunis : ce fut lui qui me recueillit à mon arrivée d'Égypte. Mais j'ai de la peine à me consoler de n'avoir pas rencontré un des pères de Terre-Sainte, qui a passé à Paris, et qui m'a demandé plusieurs fois. J'ai lieu de croire que c'était le père Munos : j'aurais tâché de le recevoir avec un cœur *limpido e bianco*, comme il me reçut à Jaffa, et je lui aurais demandé à mon tour :

Sed tibi qui cursum venti, quæ fata dedere?

. . . .

J'oubliais de dire que j'ai reçu, trop tard pour en faire usage, des renseignements sur quelques nouveaux voyageurs en Grèce, dont les journaux ont annoncé le retour; j'ai lu aussi, à la suite d'un ouvrage traduit de l'allemand, sur l'Espagne moderne, un excellent morceau intitulé : *les Espagnols du quatorzième siècle*. J'ai trouvé dans ce précis des choses extrêmement curieuses sur l'expédition des Catalans en Grèce, et sur le duché d'Athènes, où régnait alors un prince français de la maison de Brienne. Mon-

taner, compagnon d'armes des héros catalans, écrivit lui-même l'histoire de leur conquête. Je ne connais point son ouvrage, cité souvent par l'auteur allemand : il m'aurait été très utile pour corriger quelques erreurs, ou pour ajouter quelques faits à l'Introduction de l'*Itinéraire*.

ITINÉRAIRE

DE

PARIS A JÉRUSALEM

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGE DE LA GRÈCE

J'avais arrêté le plan des *Martyrs* : la plupart des livres de cet ouvrage étaient ébauchés; je ne crus pas devoir y mettre la dernière main avant d'avoir vu le pays où ma scène était placée : d'autres ont leurs ressources en eux-mêmes; moi j'ai besoin de suppléer à ce qui me manque par toutes sortes de travaux. Ainsi, quand on ne trouvera pas dans cet *Itinéraire* la description de tels ou tels lieux célèbres, il faudra la chercher dans *les Martyrs*.

Au principal motif qui me faisait, après tant de courses, quitter de nouveau la France, se joignaient d'autres considérations : un voyage en Orient complétait le cercle des études que je m'étais toujours promis d'achever. J'avais contemplé dans les déserts de l'Amérique les monuments de la nature : parmi les monuments des hommes, je ne connaissais encore que deux sortes d'antiquités, l'antiquité celtique et l'antiquité romaine; il me restait à parcourir les ruines d'Athènes, de Memphis et de Carthage. Je voulais aussi accomplir le pèlerinage de Jérusalem :

. . . . Qui devoto
Il gran Sepolcro adora, e scioglie il voto.

Il peut paraître étrange aujourd'hui de parler de vœux et de pèlerinages; mais sur ce point je suis sans pudeur, et je me suis rangé depuis longtemps dans la classe des superstitieux et des faibles. Je serai peut-être le dernier Français sorti de mon pays pour voyager en Terre-Sainte, avec les idées, le but et les sentiments d'un ancien pèlerin. Mais si je n'ai point les vertus qui brillèrent jadis dans les sires de Coucy, de Nesles, de Chastillon, de Montfort, du moins la foi me reste : à cette marque je pourrais encore me faire reconnaître des antiques croisés.

« Et quand je voulus partir et me mettre à la voye, dit le « sire de Joinville, je envoyé querir l'abbé de Cheminon, pour « me reconcilier à lui. Et me bailla et ceignit mon escherpe, « et me mit mon bourdon en la main. Et tantost je m'en pars « de Joinville, sans ce que rentrasse onques puis au chastel, « jusques au retour du veage d'outre-mer. Et m'en allay « premier à de saints veages, qui estoient illeques près ... « tout à pié deschaux, et en lange. Et ainsi que je allois de « Bleicourt à Saint-Urban, qu'il me falloit passer auprès du « chastel de Joinville, je n'osé onques tourner la face devers « Joinville, de paour d'avoir trop grant regret, et que le cueur « me attendrist... »

En quittant de nouveau ma patrie, le 13 juillet 1806, je ne craignis point de tourner la tête comme le sénéchal de Champagne : presque étranger dans mon pays, je n'abandonnais après moi ni château ni chaumière.

De Paris à Milan, je connaissais la route. A Milan, je pris le chemin de Venise : je vis partout, à peu près comme dans le Milanais, un marais fertile et monotone. Je m'arrêtai quelques instants aux monuments de Vérone, de Vicence et de Padoue. J'arrivai à Venise le 23 ; j'examinai pendant cinq jours les restes de sa grandeur passée : on me montra quelques bons tableaux du Tintoret, de Paul Véronèse et de son frère, du Bassan et du Titien. Je cherchai dans une église déserte le tombeau de ce dernier peintre, et j'eus quelque peine à le trouver : la même chose m'était arrivée à Rome pour le tombeau du Tasse. Après tout les cendres d'un poète religieux et infortuné ne sont pas trop mal placées dans un ermitage : le chantre de la *Jérusalem* semble s'être réfugié dans cette sépulture ignorée, comme pour échapper aux persécutions des hommes; il remplit le monde de sa renom-

mée, et repose lui-même inconnu sous l'oranger de Saint-Onuphre.

Je quittai Venise le 28, et je m'embarquai à dix heures du soir pour me rendre en terre ferme. Le vent du sud-est soufflait assez pour enfler la voile, pas assez pour troubler la mer. A mesure que la barque s'éloignait, je voyais s'enfoncer sous l'horizon les lumières de Venise, et je distinguais, comme des taches sur les flots, les différentes ombres des îles dont la plage est semée. Ces îles, au lieu d'être couvertes de forts et de bastions, sont occupées par des églises et des monastères. Les cloches des hospices et des lazarets se faisaient entendre, et ne rappelaient que des idées de calme et de secours au milieu de l'empire des tempêtes et des dangers. Nous nous approchâmes assez d'une de ces retraites, pour entrevoir des moines qui regardaient passer notre gondole; ils avaient l'air de vieux nautoniers rentrés au port après de longues traverses : peut-être bénissaient-ils le voyageur, car ils se souvenaient d'avoir été comme lui étrangers dans la terre d'Égypte : « *Fuistis enim et vos advenæ in terra Ægypti.* »

J'arrivai avant le lever du jour en terre ferme, et je pris un chariot de poste pour me conduire à Trieste. Je ne me détournai point de mon chemin pour voir Aquilée; je ne fus point tenté de visiter la brèche par où des Goths et des Huns pénétrèrent dans la patrie d'Horace et de Virgile, ni de chercher les traces de ces armées qui exécutaient la vengeance de Dieu. J'entrai à Trieste le 29 à midi. Cette ville, régulièrement bâtie, est située sous un assez beau ciel, au pied d'une chaîne de montagnes stériles : elle ne possède aucun monument. Le dernier souffle de l'Italie vient expirer sur ce rivage, où la barbarie commence.

M. Séguier, consul de France à Trieste, eut la bonté de me faire chercher un bâtiment; on en trouva un prêt à mettre à la voile pour Smyrne : le capitaine me prit à son bord avec mon domestique. Il fut convenu qu'il me jetterait en passant sur les côtes de la Morée; que je traverserais par terre le Péloponèse; que le vaisseau m'attendrait quelques jours, à la pointe de l'Attique, au bout desquels jours, si je ne paraissais point, il poursuivrait son voyage.

Nous appareillâmes le 1er août à une heure du matin. Nous eûmes les vents contraires en sortant du port. L'Istrie présentait

le long de la mer une terre basse, appuyée dans l'intérieur sur une chaîne de montagnes. La Méditerranée, placée au centre des pays civilisés, semée d'îles riantes, baignant des côtes plantées de myrtes, de palmiers et d'oliviers, donne sur-le-champ l'idée de cette mer où naquirent Apollon, les Néréides et Vénus; tandis que l'Océan, livré aux tempêtes, environné de terres inconnues, devait être le berceau des fantômes de la Scandinavie, ou le domaine de ces peuples chrétiens qui se font une idée si imposante de la grandeur et de la toute-puissance de Dieu.

Le 2 à midi le vent devint favorable, mais les nuages qui s'assemblaient au couchant nous annoncèrent un orage. Nous entendîmes les premiers coups de foudre sur les côtes de la Croatie. A trois heures on plia les voiles, et l'on suspendit une petite lumière dans la chambre du capitaine, devant une image de la sainte Vierge. J'ai fait remarquer ailleurs combien il est touchant ce culte qui soumet l'empire des mers à une faible femme. Des marins à terre peuvent devenir des esprits forts comme tout le monde, mais ce qui déconcerte la sagesse humaine, ce sont les périls : l'homme dans ce moment devient religieux, et le flambeau de la philosophie le rassure moins au milieu de la tempête, que la lampe allumée devant la Madone.

A sept heures du soir l'orage était dans toute sa force. Notre capitaine autrichien commença une prière au milieu des torrents de pluie et des coups de tonnerre. Nous priâmes pour l'empereur François II, pour nous et pour les mariniers *sepolti in quesio sacro mare*. Les matelots, les uns debout et découverts, les autres prosternés sur des canons, répondaient au capitaine.

L'orage continua une partie de la nuit. Toutes les voiles étant pliées, et l'équipage retiré, je restai presque seul, auprès du matelot qui tenait la barre du gouvernail. J'avais ainsi passé autrefois des nuits entières sur des mers plus orageuses; mais j'étais jeune alors, et le bruit des vagues, la solitude de l'Océan, les vents, les écueils, les périls, étaient pour moi autant de jouissances. Je me suis aperçu, dans ce dernier voyage, que la face des objets a changé pour moi. Je sais ce que valent à présent toutes ces rêveries de la première jeunesse; et pourtant telle est l'inconséquence humaine, que je traversais encore les flots, que je me livrais encore à l'espérance, que j'allais encore recueillir des images, chercher des couleurs pour orner des tableaux qui

devaient m'attirer peut-être des chagrins et des persécutions[1]. Je me promenais sur le gaillard d'arrière, et de temps en temps je venais crayonner une note à la lueur de la lampe qui éclairait le compas du pilote. Ce matelot me regardait avec étonnement; il me prenait, je crois, pour quelque officier de la marine française, occupé comme lui de la course du vaisseau : il ne savait pas que ma boussole n'était pas aussi bonne que la sienne, et qu'il trouverait le port plus sûrement que moi.

Le lendemain, 3 août, le vent s'étant fixé au nord-ouest, nous passâmes rapidement l'île de Pommo et celle de Pelagosa. Nous laissâmes à gauche les dernières îles de la Dalmatie, et nous découvrîmes à droite le mont Saint-Angelo, autrefois le mont Gargane, qui couvre Manfredonia, près des ruines de Sipontum, sur les côtes de l'Italie.

Le 4, nous tombâmes en calme : le mistral se leva au coucher du soleil, et nous continuâmes notre route. A deux heures, la nuit étant superbe, j'entendis un mousse chanter le commencement du septième chant de la *Jérusalem*.

Intanto Erminia infra l' ombrose piante, etc.

L'air était une espèce de récitatif très élevé dans l'intonation et descendant aux notes les plus graves à la chute du vers. Ce tableau du bonheur champêtre, retracé par un matelot au milieu de la mer, me parut encore plus enchanteur. Les anciens, nos maitres en tout, ont connu ces oppositions de mœurs : Théocrite a quelquefois placé ses bergers au bord des flots, et Virgile se plait à rapprocher les délassements du laboureur des travaux du marinier :

Invitat genialis hyems, curasque resolvit :
Ceu pressæ cum jam portum tetigere carinæ,
Puppibus et læti nautæ imposuere coronas.

Le 5, le vent souffla avec violence; il nous apporta un oiseau grisâtre, assez semblable à une alouette. On lui donna l'hospita-

1. Cette phrase se trouve dans mes notes originales exactement comme elle est ici; je n'ai pas cru devoir la retrancher, quoiqu'elle ait l'air d'avoir été écrite après l'événement; on sait ce qui m'est arrivé pour *les Martyrs*.

lité. En général, ce qui forme contraste avec leur vie agitée plaît aux marins; ils aiment tout ce qui se lie dans leur esprit aux souvenirs de la vie des champs, tels que les aboiements du chien, le chant du coq, le passage des oiseaux de terre. A onze heures du matin de la même journée, nous nous trouvâmes aux portes de l'Adriatique, c'est-à-dire entre le cap d'Otrante en Italie, et le cap de la Linguetta en Albanie.

J'étais là sur les frontières de l'antiquité grecque, et aux confins de l'antiquité latine. Pythagore, Alcibiade, Scipion, César, Pompée, Cicéron, Auguste, Horace, Virgile, avaient traversé cette mer. Quelles fortunes diverses tous ces personnages célèbres ne livrèrent-ils point à l'inconstance de ces mêmes flots! Et moi, voyageur obscur, passant sur la trace effacée des vaisseaux qui portèrent les grands hommes de la Grèce et de l'Italie, j'allais chercher les muses dans leur patrie, mais je ne suis pas Virgile, et les dieux n'habitent plus l'Olympe.

Nous avancions vers l'île de Fano. Elle porte, avec l'écueil de Merlère, le nom d'*Othonos* ou de *Calipso* dans quelques cartes anciennes. D'Anville semble l'indiquer sous ce nom, et M. Lechevalier s'appuie de l'autorité de ce géographe pour retrouver dans Fano le séjour où Ulysse pleura si longtemps sa patrie. Procope observe quelque part, dans son *Histoire mêlée*, que si l'on prend pour l'île de Calypso une des petites îles qui environnent Corfou, cela rendra probable le récit d'Homère. En effet, un bateau suffirait alors pour passer de cette île à celle de Schérie (Corcyre ou Corfou); mais cela souffre de grandes difficultés. Ulysse part avec un vent favorable, et, après dix-huit jours de navigation, il aperçoit les terres de Schérie, qui s'élève comme un bouclier au-dessus des flots :

Εἴσατο δ', ὡς ὅτε ῥινὸν ἐν ἠεροειδέϊ πόντῳ.

Or, si Fano est l'île de Calypso, cette île touche à Schérie. Loin de mettre dix-huit jours entiers de navigation pour découvrir les côtes de Corfou: Ulysse devait les voir de la forêt même où il bâtissait son vaisseau. Pline, Ptolémée, Pomponuis Mela, l'Anonyme de Ravenne, ne donnent sur ce point aucune lumière; mais on peut consulter Wood et les modernes, touchant la géographie d'Homère, qui placent tous, avec Strabon, l'île de Calypso sur la côte d'Afrique, dans la mer de Malte.

Au reste, je veux de tout mon cœur que Fano soit l'île enchantée de Calypso, quoique je n'y aie découvert qu'une petite masse de roches blanchâtres : j'y planterai, si l'on veut, avec Homère, « une forêt desséchée par les feux du soleil, des pins et des aunes chargés du nid des corneilles marines »; ou bien, avec Fénelon, « j'y trouverai des bois d'orangers et des montagnes dont la figure bizarre forme un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. » Malheur à qui ne verrait pas la nature avec les yeux de Fénelon et d'Homère !

Le vent étant tombé vers les huit heures du soir, et la mer s'étant aplanie, le vaisseau demeura immobile. Ce fut là que je jouis du premier coucher du soleil et de la première nuit dans le ciel de la Grèce. Nous avions à gauche l'île de Fano, et celle de Corcyre qui s'allongeait à l'orient : on découvrait par-dessus ces îles les hautes terres du continent de l'Épire; les monts Acrocérauniens que nous avions passés formaient au nord, derrière nous, un cercle qui se terminait à l'entrée de l'Adriatique; à notre droite, c'est-à-dire à l'occident, le soleil se couchait par delà les côtes d'Otrante; devant nous était la pleine mer, qui s'étendait jusqu'aux rivages de l'Afrique.

Les couleurs au couchant n'étaient point vives : le soleil descendait entre les nuages, qu'il peignait de rose; il s'enfonça sous l'horizon, et le crépuscule le remplaça pendant une demi-heure. Durant le passage de ce court crépuscule, le ciel était blanc au couchant, bleu pâle au zénith, et gris de perle au levant. Les étoiles percèrent l'une après l'autre cette admirable tenture : elles semblaient petites, peu rayonnantes; mais leur lumière était dorée, et d'un éclat si doux, que je ne puis en donner une idée. Les horizons de la mer, légèrement vaporeux, se confondaient avec ceux du ciel. Au pied de l'île de Fano ou de Calypso on apercevait une flamme allumée par des pêcheurs : avec un peu d'imagination j'aurais pu voir les nymphes embrasant le vaisseau de Télémaque. Il n'aurait aussi tenu qu'à moi d'entendre Nausicaa folâtrer avec ses compagnes, ou Andromaque pleurer au bord du faux Simoïs, puisque j'entrevoyais au loin, dans la transparence des ombres, les montagnes de Schérie et du Buthrotum[1].

Prodigiosa veterum mendacia vatum.

1. Voyez, pour les nuits de la Grèce, *les Martyrs*.

Les climats influent plus ou moins sur le goût des peuples. En Grèce, par exemple, tout est suave, tout est adouci, tout est plein de calme dans la nature comme dans les écrits des anciens. On conçoit presque comment l'architecture du Parthénon a des proportions si heureuses, comment la sculpture antique est si peu tourmentée, si paisible, si simple, lorsqu'on a vu le ciel pur et les paysages gracieux d'Athènes, de Corinthe et de l'Ionie. Dans cette patrie des Muses la nature ne conseille point les écarts, elle tend au contraire à ramener l'esprit à l'amour des choses uniformes et harmonieuses.

Le calme continua le 6, et j'eus tout le loisir de considérer Corfou, appelée tour à tour dans l'antiquité *Drepanum*, *Macria*, *Schérie*, *Corcyre*, *Éphise*, *Cassiopée*, *Céraunia*, et même *Argos*. C'est dans cette île qu'Ulysse fut jeté nu après son naufrage : plût à Dieu que la demeure d'Alcinoüs n'eût jamais été fameuse que par les fictions du malheur! Je me rappelais malgré moi les troubles de Corcyre, que Thucydide a si éloquemment racontés. Il semble au reste qu'Homère, en chantant les jardins d'Alcinoüs, eût attaché quelque chose de poétique et de merveilleux aux destinées de Schérie : Aristote y vint expier dans l'exil les erreurs d'une passion que la philosophie ne surmonte pas toujours; Alexandre, encore jeune, éloigné de la cour de Philippe, descendit dans cette île célèbre : les Corcyréens virent le premier pas de ce voyageur armé qui devait visiter tous les peuples de la terre. Plusieurs citoyens de Corcyre remportèrent des couronnes aux jeux Olympiques : leurs noms furent immortalisés par les vers de Simonide et par les statues de Polyclète. Fidèle à sa double destinée, l'île des Phéaciens continua d'être, sous les Romains, le théâtre de la gloire et du malheur. Caton après la bataille de Pharsale, rencontra Cicéron à Corcyre : ce serait un bien beau tableau à faire que celui de l'entrevue de ces deux Romains! Quels hommes! quelle douleur! quels coups de fortune! On verrait Caton voulant céder à Cicéron le commandement des dernières légions républicaines, parce que Cicéron avait été consul : ils se séparent ensuite; l'un va se déchirer les entrailles à Utique, et l'autre porter sa tête aux triumvirs. Peu de temps après, Antoine et Octavie célébrèrent à Corcyre ces noces fatales qui coûtèrent tant de larmes au monde; et à peine un demi-siècle s'était écoulé, qu'Agrippine vint étaler au même lieu les funérailles de Germanicus ; comme si

cette île devait fournir à deux historiens rivaux de génie, dans deux langues rivales [1], le sujet du plus admirable de leurs tableaux.

Un autre ordre de choses et d'événements, d'hommes et de mœurs, ramène souvent le nom de *Corcyre* (alors Corfou) dans la *Byzantine*, dans les histoires de Naples et de Venise et dans la collection *Gesta Dei per Francos*. Ce fut de Corfou que partit cette armée de croisés qui mit un gentilhomme français sur le trône de Constantinople. Mais si je parlais d'Apollidore, évêque de Corfou, qui se distingua par sa doctrine au concile de Nicée; de Georges et de saint Arsène, autres évêques de cette île, devenue chrétienne : si je disais que l'Église de Corfou fut la seule qui échappa à la persécution de Dioclétien; qu'Hélène, mère de Constantin, commença à Corfou son pèlerinage en Orient, j'aurais bien peur de faire sourire de pitié les esprits forts. Quel moyen de nommer saint Jason et saint Sosistrate, apôtres des Corcyréens, sous le règne de Claude, après avoir parlé d'Homère, d'Aristote, d'Alexandre, de Cicéron, de Caton, de Germanicus? Et pourtant un martyr de l'indépendance est-il plus grand qu'un martyr de la vérité? Caton se dévouant à la liberté de Rome est-il plus héroïque que Sosistrate se laissant brûler dans un taureau d'airain, pour annoncer aux hommes qu'ils sont frères, qu'ils doivent s'aimer, se secourir et s'élever jusqu'à Dieu par la pratique des vertus?

J'avais le temps de repasser dans mon esprit tous ces souvenirs à la vue des rivages de Corfou, devant lesquels nous étions arrêtés par un calme profond. Le lecteur désire peut-être qu'un bon vent me porte en Grèce et le débarrasse de mes digressions : c'est ce qui arriva le 7 au matin. La brise du nord-ouest se leva, et nous mîmes le cap sur Céphalonie. Le 8, nous avions à notre gauche Leucate, aujourd'hui Sainte-Maure, qui se confondait avec un haut promontoire de l'île d'Ithaque et les terres basses de Céphalonie. On ne voit plus dans la patrie d'Ulysse ni la forêt du mont Nérée, ni les treize poiriers de Laërte : ceux-ci ont disparu, ainsi que ces deux poiriers, plus vénérables encore, que Henri IV donna pour ralliement à son armée, lorsqu'il combattit à Ivry. Je saluai de loin la chaumière d'Eumée, et le tombeau du chien fidèle. On ne cite qu'un seul chien célèbre par son ingratitude : il s'appelait

1. Thucydide et Tacite.

Math, et son maître était, je crois, un roi d'Angleterre de la maison de Lancastre. L'histoire s'est plu à retenir le nom de ce chien ingrat, comme elle conserve le nom d'un homme resté fidèle au malheur.

Le 9, nous longeâmes Céphalonie, et nous avancions rapidement vers Zante, *nemorosa Zacynthos*. Les habitants de cette île passaient dans l'antiquité pour avoir une origine troyenne; ils prétendaient descendre de Zacynthus, fils de Dardanus, qui conduisit à Zacynthe une colonie. Ils fondèrent Sagonte, en Espagne; ils aimaient les arts, et se plaisaient à entendre chanter les vers d'Homère; ils donnèrent souvent asile aux Romains proscrits; on veut même avoir retrouvé chez eux les cendres de Cicéron. Si Zante a réellement été le refuge des bannis, je lui voue volontiers un culte, et je souscris à ses noms d'*Isola d'oro*, de *Fior di Levante*. Ce nom de fleur me rappelle que l'hyacinte était originaire de l'île de Zante, et que cette île reçut son nom de la plante qu'elle avait portée : c'est ainsi que, pour louer une mère, dans l'antiquité, on joignait quelquefois à son nom le nom de sa fille. Dans le moyen âge on trouve sur l'île de Zante une autre tradition assez peu connue. Robert Guiscard, duc de la Pouille, mourut à Zante en allant en Palestine. On lui avait prédit qu'il *trépasserait* à Jérusalem ; d'où l'on a conclu que Zante portait le nom de *Jérusalem* au XIVe siècle, ou qu'il y avait dans cette île quelque lieu appelé *Jérusalem*. Au reste, Zante est célèbre aujourd'hui par ses sources d'huile de pétrole, comme elle l'était du temps d'Hérodote; et ses raisins rivalisent avec ceux de Corinthe.

Du pèlerin normand Robert Guiscard jusqu'à moi pèlerin breton, il y a bien quelques années; mais, dans l'intervalle de nos deux voyages, le seigneur de Villamon, mon compatriote, passa à Zante. Il partit *de la duché de Bretagne* en 1588, pour Jérusalem. « Bening lecteur, dit-il à la tête de son *Voyage*, tu recevras ce « mien petit labeur, et suppleeras (s'il te plaist) aux faultes qui « s'y pourroient rencontrer; et le recevant d'aussi bon cueur que « je le présente, tu me donneras courage à l'advenir de n'estre « chiche de ce que j'aurai plus exquis rapporté du temps et de « l'occasion, servant à la France selon mon désir. Adieu. »

Le seigneur de Villamont ne s'arrêta point à Zante. Il vint comme moi à la vue de cette île, et, comme moi, le vent du *ponent magistral* le poussa vers la Morée. J'attendais avec impa-

tience le moment où je découvrirais les côtes de la Grèce; je les cherchais des yeux à l'horizon, et je les voyais dans tous les nuages. Le 10 au matin, j'étais sur le pont avant le lever du soleil. Comme il sortait de la mer, j'aperçus dans le lointain des montagnes confuses et élevées : c'étaient celles de l'Élide. Il faut que la gloire soit quelque chose de réel, puisqu'elle fait ainsi battre le cœur de celui qui n'en est que le juge. A dix heures, nous passâmes devant Navarin, l'ancienne Pylos, couverte par l'île de Sphactérie : noms également célèbres, l'un dans la Fable, l'autre dans l'histoire. A midi nous jetâmes l'ancre devant Modon, autrefois Méthone en Messénie. A une heure j'étais descendu à terre, je foulais le sol de la Grèce, j'étais à dix lieues d'Olympie, à trente de Sparte, sur le chemin que suivit Télémaque pour aller demander des nouvelles d'Ulysse à Ménélas : il n'y avait pas un mois que j'avais quitté Paris.

Notre vaisseau avait mouillé à une demi-lieue de Modon, entre le canal formé par le continent et les îles Sapienza et Cabrera, autrefois Œnussæ. Vues de ce point, les côtes du Péloponèse vers Navarin paraissent sombres et arides. Derrière ces côtes s'élèvent, à quelque distance dans les terres, des montagnes qui semblent être d'un sable blanc recouvert d'une herbe flétrie : c'étaient là cependant les monts Égalées, au pied desquels Pylos était bâtie. Modon ne présente aux regards qu'une ville du moyen âge, entourée de fortifications gothiques à moitié tombantes. Pas un bateau dans le port, pas un homme sur la rive : partout le silence, l'abandon et l'oubli.

Je m'embarquai dans la chaloupe du bâtiment avec le capitaine pour aller prendre langues à terre. Nous approchions de la côte, j'étais prêt à m'élancer sur un rivage désert, et à saluer la patrie des arts et du génie, lorsqu'on nous héla d'une des portes de la ville. Nous fûmes obligés de tourner la proue vers le château de Modon. Nous distinguâmes de loin, sur la pointe d'un rocher, des janissaires armés de toutes pièces, et des Turcs attirés par la curiosité. Aussitôt qu'ils furent à la portée de la voix, il nous crièrent en italien : *Ben venuti*! Comme un véritable Grec, je fis attention à ce premier mot de bon augure entendu sur le rivage de la Messénie. Les Turcs se jetèrent dans l'eau pour tirer notre chaloupe à terre, et ils nous aidèrent à sauter sur le rocher. Ils parlaient tous à la fois, et faisaient mille questions au capitaine

en grec et en italien. Nous entrâmes par la porte à demi ruinée de la ville. Nous pénétrâmes dans une rue, ou plutôt dans un véritable camp, qui me rappela sur-le-champ la belle expression de M. de Bonald : « Les Turcs sont campés en Europe. » Il est incroyable à quel point cette expression est juste dans toute son étendue et sous tous ses rapports. Ces Tartares de Modon étaient assis devant leurs portes, les jambes croisées, sur des espèces d'échoppes ou de tables de bois, à l'ombre de méchantes toiles tendues d'une maison à l'autre. Ils fumaient leurs pipes, buvaient le café; et, contre l'idée que je m'étais formée de la taciturnité des Turcs, ils riaient, causaient ensemble, et faisaient grand bruit.

Nous nous rendîmes chez l'aga, pauvre hère, juché sur une sorte de lit de camp, dans un hangar; il me reçut avec assez de cordialité. On lui expliqua l'objet de mon voyage. Il répondit qu'il me ferait donner des chevaux et un janissaire pour me rendre à Coron, auprès du consul français M. Vial; que je pourrais aisément traverser la Morée, parce que les chemins étaient libres, vu qu'on avait coupé la tête à trois ou quatre cents brigands, et que rien n'empêchait plus de voyager.

Voici l'histoire de ces trois ou quatre cents brigands. Il y avait vers le mont Ithome une troupe d'une cinquantaine de voleurs qui infestaient les chemins. Le pacha de la Morée, Osman-Pacha, se transporta sur les lieux; il fit cerner les villages où les voleurs avaient coutume de se cantonner. Il eût été trop long et trop ennuyeux pour un Turc de distinguer l'innocent du coupable : on assomma comme des bêtes fauves tout ce qui se trouva dans la battue du pacha. Les brigands périrent, il est vrai, mais avec trois cents paysans grecs qui n'étaient pour rien dans cette affaire.

De la maison de l'aga nous allâmes à l'habitation du vice-consul d'Allemagne. La France n'avait point alors d'agent à Modon. Il demeurait dans la bourgade des Grecs, hors de la ville. Dans tous les lieux où le poste est militaire, les Grecs sont séparés des Turcs. Le vice-consul me confirma ce que m'avait dit l'aga sur l'état de la Morée; il m'offrit l'hospitalité pour la nuit : je l'acceptai, et je retournai un moment au vaisseau, sur un caïque qui devait ensuite me ramener au rivage.

Je laissai à bord Julien, mon domestique français, que j'envoyai m'attendre avec le vaisseau à la pointe de l'Attique, ou à Smyrne

si je manquais le passage du vaisseau. J'attachai autour de moi une ceinture qui renfermait ce que je possédais en or; je m'armai de pied en cap, et je pris à mon service un Milanais, nommé *Joseph*, marchand d'étain à Smyrne : cet homme parlait un peu le grec moderne, et il consentit, pour une somme convenue, à me servir d'interprète. Je dis adieu au capitaine, et je descendis avec Joseph dans le caïque. Le vent était violent et contraire. Nous mîmes cinq heures pour gagner le port, dont nous n'étions éloignés que d'une demi-lieue, et nous fûmes deux fois près de chavirer. Un vieux Turc à barbe grise, les yeux vifs et enfoncés sous d'épais sourcils, montrant de longues dents extrêmement blanches, tantôt silencieux, tantôt poussant des cris sauvages, tenait le gouvernail : il représentait assez bien le Temps passant dans sa barque un voyageur aux rivages déserts de la Grèce. Le vice-consul m'attendait sur la grève. Nous allâmes loger au bourg des Grecs. Chemin faisant, j'admirai des tombeaux turcs qu'ombrageaient de grands cyprès au pied desquels la mer venait se briser. J'aperçus parmi ces tombeaux des femmes enveloppées de voiles blancs, et semblables à des ombres : ce fut la seule chose qui me rappela un peu la patrie des Muses. Le cimetière des chrétiens touche à celui des musulmans : il est délabré, sans pierres sépulcrales et sans arbres; des melons d'eau qui végètent çà et là sur ces tombes abandonnées ressemblent, par leur forme et leur pâleur, à des crânes humains qu'on ne s'est pas donné la peine d'ensevelir. Rien n'est triste comme ces deux cimetières, où l'on remarque, jusque dans l'égalité et l'indépendance de la mort, la distinction du tyran et de l'esclave.

L'abbé Barthélemy a trouvé Méthone si peu intéressante dans l'antiquité, qu'il s'est contenté de faire mention de son puits d'eau bitumineuse. Sans gloire au milieu de toutes ces cités bâties par les dieux ou célébrées par les poètes, Méthone ne se retrouve point dans les chants de Pindare, qui forment, avec les ouvrages d'Homère, les brillantes archives de la Grèce. Démosthène, haranguant pour les Mégalopolitains, et rappelant l'histoire de la Messénie, ne parle point de Méthone. Polybe, qui était de Mégalopolis, et qui donne de très bons conseils aux Messéniens, garde le même silence. Plutarque et Diogène Laërce ne citent aucun héros, aucun philosophe de cette ville. Athénée, Aulu-Gelle et Macrobe ne rapportent rien de Méthone. Enfin Pline, Ptolémée, Pomponius Méla

et l'Anonyme de Ravenne, ne font que la nommer dans le dénombrement des villes de la Messénie; mais Strabon et Pausanias, veulent retrouver Méthone dans la Pédase d'Homère. Selon Pausanias, le nom de Méthone ou de Mothone lui vient d'une fille d'Œneus, compagnon de Diomède, ou d'un rocher qui ferme l'entrée du port. Méthone reparaît assez souvent dans l'histoire ancienne, mais jamais pour aucun fait important. Thucydide cite quelques corps d'hoplites de Méthone, dans la guerre du Péloponèse. On voit, par un fragment de Diodore de Sicile, que Brasidas défendit cette ville contre les Athéniens. Le même Diodore l'appelle une ville de la Laconie, parce que la Messénie était une conquête de Lacédémone; celle-ci envoya à Méthone une colonie de Naupliens, qui ne furent point chassés de leur nouvelle patrie lorsque Épaminondas rappela les Messéniens. Méthone suivit le sort de la Grèce quand celle-ci passa sous le joug des Romains. Trajan accorda des privilèges à Méthone. Le Péloponèse étant devenu l'apanage de l'empire d'Orient, Méthone subit les révolutions de la Morée : dévastée par Alaric, peut-être plus maltraitée par Stilicon, elle fut démembrée de l'empire grec en 1124 par les Vénitiens. Rendue à ses anciens maîtres l'année d'après, elle retomba au pouvoir des Vénitiens en 1204. Un corsaire génois l'enleva aux Vénitiens en 1208. Le doge Dandolo la reprit sur les Génois. Mahomet II l'enleva aux Vénitiens, ainsi que toute la Grèce, en 1498. Morosini la reconquit sur les Turcs en 1686, et les Turcs y entrèrent de nouveau en 1715. Trois ans après, Pellegrin passa dans cette ville, dont il nous a fait la description, en y mêlant la chronique scandaleuse de tous les consuls français : ceci forme, depuis Homère jusqu'à nous, la suite de l'obscure histoire de Méthone. Pour ce qui regarde le sort de Modon pendant l'expédition des Russes en Morée, on peut consulter le premier volume du *Voyage* de M. de Choiseul, et l'*Histoire de Pologne* par Rulhière.

Le vice-consul allemand, logé dans une méchante cahute de plâtre, m'offrit de très bon cœur un souper composé de pastèques, de raisins et de pain noir : il ne faut pas être difficile sur des repas lorsqu'on est si près de Sparte. Je me retirai ensuite dans la chambre que l'on m'avait préparée, mais sans pouvoir fermer les yeux. J'entendais les aboiements du chien de la Laconie et le bruit du vent de l'Élide; comment aurais-je pu dormir? Le 11, à

trois heures du matin, la voix du janissaire de l'aga m'avertit qu'il fallait partir pour Coron.

Nous montâmes à cheval à l'instant. Je vais décrire l'ordre de la marche, parce qu'il a été le même dans tout le voyage.

A notre tête paraissait le guide ou le postillon grec à cheval, tenant un autre cheval en laisse : ce second cheval devait servir de remonte, en cas qu'il arrivât quelque accident aux chevaux des voyageurs. Venait ensuite le janissaire, le turban en tête, deux pistolets et un poignard à la ceinture, un sabre au côté, et un fouet à la main pour faire avancer les chevaux du guide. Je suivais, à peu près armé comme le janissaire, portant de plus un fusil de chasse; Joseph fermait la marche. Ce Milanais était un petit homme blond à gros ventre, le teint fleuri, l'air affable; il était tout habillé de velours bleu; deux longs pistolets d'arçon, passés dans une étroite ceinture, relevaient sa veste d'une manière si grotesque, que le janissaire ne pouvait jamais le regarder sans rire. Mon équipage consistait en un tapis pour m'asseoir, une pipe, un poêlon à café, et quelques châles pour m'envelopper la tête pendant la nuit. Nous partions au signal donné par le guide; nous grimpions au grand trot les montagnes, et nous les descendions au galop à travers les précipices : il faut prendre son parti; les Turcs militaires ne connaissent pas d'autre manière d'aller, et le moindre signe de frayeur, ou même de prudence, vous exposerait à leur mépris. Vous êtes assis d'ailleurs sur des selles de mameloucks, dont les étriers, larges et courts, vous plient les jambes, vous rompent les pieds, et déchirent les flancs de votre cheval. Au moindre faux mouvement, le pommeau élevé de la selle vous crève la poitrine; et si vous vous renversez en arrière, le haut rebord de la selle vous brise les reins. On finit pourtant par trouver ces selles utiles, à cause de la solidité qu'elles donnent à cheval, surtout dans des courses aussi hasardeuses.

Les courses sont de huit à dix lieues avec les mêmes chevaux : on leur laisse prendre haleine sans manger à peu près à moitié chemin; on remonte ensuite, et l'on continue sa route. Le soir, on arrive quelquefois à un kan, masure abandonnée, où l'on dort parmi toutes sortes d'insectes et de reptiles sur un plancher vermoulu. On ne vous doit rien dans ce kan, lorsque vous n'avez pas de firman de poste : c'est à vous de vous procurer des vivres comme vous pouvez. Mon janissaire allait à la chasse dans les

villages; il rapportait quelquefois des poulets que je m'obstinais à payer; nous les faisions rôtir sur des branches vertes d'oliviers, ou bouillir avec du riz pour en faire un pilau. Assis à terre autour de ce festin, nous le déchirions avec nos doigts; le repas fini, nous allions nous laver la barbe et les mains au premier ruisseau. Voilà comme on voyage aujourd'hui dans le pays d'Alcibiade et d'Aspasie.

Il faisait encore nuit quand nous quittâmes Modon; je croyais errer dans les déserts de l'Amérique : même solitude, même silence. Nous traversâmes des bois d'oliviers, en nous dirigeant au midi. Au lever de l'aurore, nous nous trouvâmes sur les sommets aplatis des montagnes les plus arides que j'aie jamais vues. Nous y marchâmes pendant deux heures. Ces sommets labourés par les torrents avaient l'air de guérets abandonnés; le jonc marin et une espèce de bruyère épineuse et flétrie y croissaient par touffes. De gros caïeux de lis de montagnes, déchaussés par les pluies, paraissaient à la surface de la terre. Nous découvrîmes la mer vers l'est, à travers un bois d'oliviers clair-semés; nous descendîmes ensuite dans une gorge de vallon, où l'on voyait quelques champs d'orge et de coton. Nous passâmes un torrent désséché : son lit était rempli de lauriers-roses et de gatilliers (l'*agnus-castus*), arbuste à feuille longue, pâle et menue, dont la fleur lilas, un peu cotonneuse, s'allonge en forme de quenouille. Je cite ces deux arbustes parce qu'on les retrouve dans toute la Grèce, et qu'ils décorent presque seuls ces solitudes, jadis si riantes et si parées, aujourd'hui si nues et si tristes. A propos de torrent desséché, je dois dire aussi que je n'ai vu dans la patrie de l'Ilissus, de l'Alphée et de l'Érymanthe, que trois fleuves dont l'urne ne fût pas tarie : le Pamisus, le Céphise et l'Eurotas. Il faut qu'on me pardonne encore l'espèce d'indifférence et presque d'impiété avec laquelle j'écrirai quelquefois les noms les plus célèbres ou les plus harmonieux. On se familiarise malgré soi en Grèce avec Thémistocle, Épaminondas, Sophocle, Platon, Thucydide; et il faut une grande religion pour ne pas franchir le Cythéron, le Ménale ou le Lycée, comme on passe des monts vulgaires.

Au sortir du vallon dont je viens de parler, nous commençâmes à gravir de nouvelles montagnes : mon guide me répéta plusieurs fois des noms inconnus; mais, à en juger par leur position, ces montagnes devaient faire une partie de la chaîne du mont Téma-

thia. Nous ne tardâmes pas à entrer dans un bois d'oliviers, de lauriers-roses, d'esquines, d'agnus-castus et de cornouillers. Ce bois était dominé par des sommets rocailleux. Parvenus à cette dernière cime, nous découvrîmes le golfe de Messénie, bordé de toutes parts par des montagnes entre lesquelles l'Ithome se distinguait par son isolement, et le Taygète par ses deux flèches aiguës : je saluai ces monts fameux par tout ce que je savais de beaux vers à leur louange.

Un peu au-dessous du sommet du Témathia, en descendant vers Coron, nous aperçûmes une misérable ferme grecque, dont les habitants s'enfuirent à notre approche. A mesure que nous descendions, nous découvrions au-dessous de nous la rade et le port de Coron, où l'on voyait quelques bâtiments à l'ancre; la flotte du capitan-pacha était mouillée de l'autre côté du golfe, vers Calamate. En arrivant à la plaine qui est au pied des montagnes, et qui s'étend jusqu'à la mer, nous laissâmes sur notre droite un village au centre duquel s'élevait une espèce de château fort : le tout, c'est-à-dire le village et le château, était comme environné d'un immense cimetière turc couvert de cyprès de tous les âges. Mon guide, en me montrant ces arbres, me les nommait *parissos*. Un ancien habitant de la Messénie m'aurait autrefois conté l'histoire entière du jeune homme d'Amyclée, dont le Messénien d'aujourd'hui n'a retenu que la moitié du nom; mais ce nom, tout défiguré qu'il est, prononcé sur les lieux, à la vue d'un cyprès et des sommets du Taygète, me fit un plaisir que les poètes comprendront. J'avais une consolation en regardant les tombes des Turcs : elles me rappelaient que les barbares conquérants de la Grèce avaient aussi trouvé leur dernier jour dans cette terre ravagée par eux. Au reste, ces tombes étaient fort agréables : le laurier-rose y croissait au pied des cyprès, qui ressemblaient à de grands obélisques noirs; des tourterelles blanches et des pigeons bleus voltigeaient et roucoulaient dans ces arbres; l'herbe flottait autour de petites colonnes funèbres que surmontait un turban; une fontaine bâtie par un chérif répandait son eau dans le chemin pour le voyageur : on se serait volontiers arrêté dans ce cimetière, où le laurier de la Grèce, dominé par les cyprès de l'Orient, semblait rappeler la mémoire des deux peuples dont la poussière reposait dans ce lieu.

De ce cimetière à Coron il y a près de deux heures de marche : nous cheminâmes à travers un bois continuel d'oliviers, planté de

froment à demi moissonné. Le terrain, qui de loin paraît une plaine unie, est coupé par des ravines inégales et profondes. M. Vial, alors consul de France à Coron, me reçut avec cette hospitalité si remarquable dans les consuls du Levant. Je lui remis une des lettres de recommandation que M. de Talleyrand, sur la prière de M. d'Hauterive, m'avait poliment accordées pour les consuls français dans les échelles.

M. Vial voulut bien me loger chez lui. Il renvoya mon janissaire de Modon, et me donna un de ses propres janissaires pour traverser avec moi la Morée, et me conduire à Athènes. Le capitan-pacha étant en guerre avec les Maniottes, je ne pouvais me rendre à Sparte par Calamate, que l'on prendra, si l'on veut, pour Calathion, Cardamyle ou Thalame, sur la côte de la Laconie, presque en face de Coron. Il fut donc résolu que je ferais un long détour; que j'irais chercher le défilé des portes de Léondari, l'un des Hermæum de la Messénie; que je me rendrais à Tripolizza, afin d'obtenir du pacha de la Morée le firman nécessaire pour passer l'isthme; que je reviendrais de Tripolizza à Sparte, et que de Sparte je prendrais par la montagne le chemin d'Argos, de Mycènes et de Corinthe.

Coroné, ainsi que Messène et Mégalopolis, ne remonte pas à une grande antiquité, puisqu'elle fut fondée par Épaminondas sur les ruines de l'ancienne Épéa. Jusqu'ici on a pris Coron pour Coroné, d'après l'opinion de d'Anville. J'ai quelques doutes sur ce point : selon Pausanias, Coroné était située au bas du mont Témathia, vers l'embouchure du Pamisus : or, Coron est assez éloignée de ce fleuve; elle est bâtie sur une hauteur à peu près dans la position où le même Pausanias place le temple d'Apollon Corinthus, ou plutôt dans la position de Colonides[1]. On trouve vers le fond du golfe de Messénie des ruines au bord de la mer, qui pourraient bien être celles de la véritable Coroné, à moins qu'elles n'appartiennent au village d'Ino. Coronelli s'est trompé en prenant Coroné pour Pédase, qu'il faut, selon Strabon et Pausanias, retrouver dans Méthone.

L'histoire moderne de Coron ressemble à peu près à celle de Modon : Coron fut tour à tour, et aux mêmes époques que cette dernière ville, possédée par les Vénitiens, les Génois et les Turcs.

1. Cette opinion est aussi celle de M. de Choiseul.

Les Espagnols l'assiégèrent et l'enlevèrent aux infidèles en 1633. Les chevaliers de Malte se distinguèrent à ce siège assez mémorable. Vertot fait à ce sujet une singulière faute en prenant Coron pour Chéronée, patrie de Plutarque, qui n'est pas elle-même la Chéronée où Philippe donna des chaînes à la Grèce. Retombée au pouvoir des Turcs, Coron fut assiégée et prise de nouveau par Morosini en 1685 : on remarque à ce siège deux de mes compatriotes. Coronelli ne cite que le commandeur de la Tour, qui y périt glorieusement; mais Giacomo Diedo parle encore du marquis de Courbon. J'aimais à retrouver les traces de l'honneur français dès mes premiers pas dans la véritable patrie de la gloire, et dans le pays d'un peuple qui fut si bon juge de la valeur. Mais où ne retrouve-t-on pas ces traces? A Constantinople, à Rhodes, en Syrie, en Égypte, à Carthage, partout où j'ai abordé, on m'a montré le camp des Français, la tour des Français, le château des Français : l'Arabe m'a fait voir les tombes de nos soldats sous les sycomores du Caire, et le Siminole sous les peupliers de la Floride.

C'est encore dans cette même ville de Coron que M. de Choiseul a commencé ses tableaux. Ainsi le sort me conduisait au même lieu où mes compatriotes avaient cueilli cette double palme des talents et des armes, dont la Grèce aimait à couronner ses enfants. Si j'ai moi-même parcouru sans gloire, mais non sans honneur, les deux carrières où les citoyens d'Athènes et de Sparte acquirent tant de renommée, je m'en console en songeant que d'autres Français ont été plus heureux que moi.

M. Vial se donna la peine de me montrer Coron, qui n'est qu'un amas de ruines modernes; il me fit voir aussi l'endroit d'où les Russes canonnèrent la ville en 1770, époque fatale à la Morée, dont les Albanais ont depuis massacré la population. La relation des voyages de Pellegrin date de 1715 et de 1719 : le ressort de Coron s'étendait alors, selon ce voyageur, à quatre-vingts villages; je ne sais si l'on en trouverait aujourd'hui cinq ou six dans le même arrondissement. Le reste de ces champs dévastés appartient à des Turcs, qui possèdent trois ou quatre mille pieds d'oliviers, et qui dévorent dans un harem à Constantinople l'héritage d'Aristomène. Les larmes me venaient aux yeux en voyant les mains du Grec esclave inutilement trempées de ces flots d'huile qui rendaient la vigueur aux bras de ses pères pour triompher des tyrans.

La maison du consul dominait le golfe de Coron : je voyais de ma fenêtre la mer de Messénie peinte du plus bel azur; devant moi, de l'autre côté de cette mer, s'élevait la haute chaîne du Taygète couvert de neige, et justement comparé aux Alpes par Polybe, mais aux Alpes sous un plus beau ciel. A ma droite s'étendait la pleine mer, et à ma gauche, au fond du golfe, je découvrais le mont Ithome, isolé comme le Vésuve, et tronqué comme lui à son sommet. Je ne pouvais m'arracher à ce spectacle : quelles pensées n'inspire point la vue de ces côtes désertes de la Grèce, où l'on n'entend que l'éternel sifflement du mistral et le gémissement des flots! Quelques coups de canon, que le capitan-pacha faisait tirer de loin à loin contre les rochers des Maniottes, interrompaient seuls ces tristes bruits par un bruit plus triste encore. On n'apercevait sur toute l'étendue de la mer que la flotte de ce chef des barbares : elle me rappelait le souvenir de ces pirates américains qui plantaient leur drapeau sanglant sur une terre inconnue, en prenant possession d'un pays enchanté au nom de la servitude et de la mort; ou plutôt je croyais voir les vaisseaux d'Alaric s'éloigner de la Grèce en cendres, en emportant la dépouille des temples, les trophées d'Olympie, et les statues brisées de la Liberté et des Arts[1].

Je quittai Coron le 12, à deux heures du matin, comblé des politesses et des attentions de M. Vial, qui me donna une lettre pour le pacha de Morée, et une autre lettre pour un Turc de Misitra. Je m'embarquai avec Joseph et mon nouveau janissaire dans un caïque qui devait me conduire à l'embouchure du Pamisus, au fond du golfe de Messénie. Quelques heures d'une belle traversée me portèrent dans le lit du plus grand fleuve du Péloponèse, où notre petite barque échoua faute d'eau. Le janissaire alla chercher des chevaux à Nissi, gros village éloigné de trois ou quatre milles de la mer, en remontant le Pamisus. Cette rivière était couverte d'une multitude d'oiseaux sauvages, dont je m'amusai à observer les jeux jusqu'au retour du janissaire. Rien ne serait agréable comme l'histoire naturelle, si on la rattachait toujours à l'histoire des hommes : on aimerait à voir les oiseaux voyageurs quitter les peuplades ignorées de l'Atlantique pour visiter les peuples fameux de l'Eurotas et du Céphise. La Providence, afin de confondre notre

1. Voyez la description de la Messénie dans *les Martyrs*.

vanité, a permis que les animaux connussent avant l'homme la véritable étendue du séjour de l'homme; et tel oiseau américain attirait peut-être l'attention d'Aristote dans les fleuves de la Grèce, lorsque le philosophe ne soupçonnait même pas l'existence d'un monde nouveau. L'antiquité nous offrirait dans ses annales une foule de rapprochements curieux; et souvent la marche des peuples et des armées se lierait aux pèlerinages de quelques oiseaux solitaires, ou aux migrations pacifiques des gazelles et des chameaux.

Le janissaire revint au rivage avec un guide et cinq chevaux, deux pour le guide et les trois autres pour moi, le janissaire et Joseph. Nous passâmes à Nissi, qui me semble inconnue dans l'antiquité. Je vis un moment le vayvode; c'était un jeune Grec fort affable, qui m'offrit des confitures et du vin : je n'acceptai point son hospitalité, et je continuai ma route pour Tripolizza.

Nous nous dirigeâmes sur le mont Ithome, en laissant à gauche les ruines de Messène. L'abbé Fourmont, qui visita ces ruines il y a soixante-dix ans, y compta trente-huit tours encore debout. Je ne sais si M. Vial ne m'a point assuré qu'il en existe aujourd'hui neuf entières, et un fragment considérable de mur d'enceinte. M. Pouqueville, qui traversa la Messénie dix ans avant moi, ne passa point à Messène. Nous arrivâmes vers les trois heures de l'après-midi au pied de l'Ithome, aujourd'hui le mot Vulcano, selon d'Anville. Je me convainquis, en examinant cette montagne, de la difficulté de bien entendre les auteurs anciens sans avoir vu les lieux dont ils parlent. Il est évident, par exemple, que Messène et l'ancienne Ithome ne pouvaient embrasser le mont dans leur enceinte, et qu'il faut expliquer la particule grecque περὶ, comme l'explique M. Lechevalier à propos de la course d'Hector et d'Achille, c'est-à-dire qu'il faut traduire *devant* Troie, et non pas *autour* de Troie.

Nous traversâmes plusieurs villages, Chafasa, Scala, Cyparissa, et quelques autres récemment détruits par le pacha lors de sa dernière expédition contre les brigands. Je ne vis dans tous ces villages qu'une seule femme : elle ne démentait point le sang des Héraclides par ses yeux bleus, sa haute taille, et sa beauté. La Messénie fut presque toujours malheureuse : un pays fertile est souvent un avantage funeste pour un peuple. A la désolation qui régnait autour de moi, on eût dit que les féroces Lacedémoniens

venaient encore de ravager la patrie d'Aristodème. Un grand homme se chargea de venger un grand homme : Épaminondas éleva les murs de Messène. Malheureusement on peut reprocher à cette ville la mort de Philopœmen. Les Arcadiens tirèrent vengeance de cette mort, et transportèrent les cendres de leur compatriote à Mégalopolis. Je passais avec ma petite caravane précisément par les chemins où le convoi funèbre du dernier des Grecs avait passé, il y a environ deux mille ans.

Après avoir longé le mont Ithome, nous traversâmes un ruisseau qui coule au nord, et qui pourrait bien être une des sources du Balyra. Je n'ai jamais défié les Muses, elles ne m'ont point rendu aveugle comme Thamyris ; et si j'ai une lyre, je ne l'ai point jetée dans le Balyra, au risque d'être changé après ma mort en rossignol. Je veux encore suivre le culte des neuf Sœurs pendant quelques années, après quoi j'abandonnerai leurs autels. La couronne de roses d'Anacréon ne me tente point : la plus belle couronne d'un vieillard, ce sont ses cheveux blancs et les souvenirs d'une vie honorable[1].

Andanies devait être plus bas, sur le cours du Balyra. J'aurais aimé à découvrir au moins l'emplacement des palais de Mérope.

> J'entends des cris plaintifs. Hélas ! dans ces palais
> Un dieu persécuteur habite pour jamais.

Mais Andanies était trop loin de notre route, pour essayer d'en trouver les ruines. Une plaine inégale, couverte de grandes herbes et de troupeaux de chevaux comme les savanes de la Floride, me conduisit vers le fond du bassin où se réunissent les hautes montagnes de l'Arcadie et de la Laconie. Le Lycée était devant nous, cependant un peu sur notre gauche, et nous foulions probablement le sol de SténycIare. Je n'y entendais point Tyrtée chanter à la tête des bataillons de Sparte : mais, à son défaut, je fis en cet endroit la rencontre d'un Turc monté sur un bon cheval, et accompagné de deux Grecs à pied. Aussitôt qu'il m'eut reconnu à mon habit franc, il piqua vers moi, et me cria en français : « C'est un beau « pays pour voyager que la Morée ! En France, de Paris à Marseille,

1. L'auteur travaillait alors aux *Martyrs*, pour lesquels il avait entrepris ce voyage. Son dessein était de renoncer aux sujets d'imagination après la publication des *Martyrs*. On peut voir ses adieux à la muse dans le dernier livre de cet ouvrage.

« je trouvais des lits et des auberges partout. Je suis très fatigué; « je viens de Coron par terre, et je vais à Léondari. Où allez- « vous? » Je répondis que j'allais à Tripolizza. — « Eh bien! dit le « Turc, nous irons ensemble jusqu'au kan des Portes; mais je suis « très fatigué, mon cher seigneur. » Ce Turc courtois était un marchand de Coron qui avait été à Marseille, de Marseille à Paris, et de Paris à Marseille[1].

Il était nuit lorsque nous arrivâmes à l'entrée du défilé, sur les confins de la Messénie, de l'Arcadie et de la Laconie. Deux rangs de montagnes parallèles forment cet Hermæum qui s'ouvre du nord au midi. Le chemin s'élève par degrés du côté de la Messénie, et redescend par une pente assez douce vers la Laconie. C'est peut-être l'Hermæum où, selon Pausanias, Oreste, troublé par la première apparition des Euménides, se coupa un doigt avec les dents.

Notre caravane s'engagea bientôt dans cet étroit passage. Nous marchions tous en silence et à la file[2]. Cette route malgré la justice expéditive du pacha, n'était pas sûre, et nous nous tenions prêts à tout événement. A minuit nous arrivâmes au kan placé au milieu du défilé : un bruit d'eaux et un gros arbre nous annoncèrent cette pieuse fondation d'un serviteur de Mahomet. En Turquie, toutes les institutions publiques sont dues à des particuliers; l'État ne fait rien pour l'État. Ces institutions sont le fruit de l'esprit religieux, et non de l'amour de la patrie; car il n'y a point de patrie. Or, il est remarquable que toutes ces fontaines, tous ces kans, tous ces ponts tombent en ruine, et sont des premiers temps de l'empire : je ne crois pas avoir rencontré sur les chemins une seule fabrique moderne : d'où l'on doit conclure que chez les musulmans la religion s'affaiblit, et qu'avec la religion l'état social des Turcs est sur le point de s'écrouler.

Nous entrâmes dans le kan par une écurie; une échelle en forme de pyramide renversée nous conduisit dans un grenier poudreux. Le marchand turc se jeta sur une natte en s'écriant : « C'est le plus beau kan de la Morée! De Paris à Marseille je

1. Il est remarquable que M. Pouqueville rencontra à peu près au même endroit un Turc qui parlait français. C'était peut-être le même.

2. Je ne sais si c'est le même Hermæum que M. Pouqueville et ses compagnons d'infortune passèrent en venant de Navarin. Voyez, pour la description de cette partie de la Messénie, *les Martyrs*.

« trouvais des lits et des auberges partout. » Je cherchai à le consoler en lui offrant la moitié du souper que j'avais apporté de Coron. « Eh! mon cher seigneur, s'écria-t-il, je suis si fatigué que « je vais mourir! » Et il gémissait, et il se prenait la barbe, et il s'essuyait le front avec un châle, et il s'écriait : « Allah! » Toutefois il mangeait d'un grand appétit la part du souper qu'il avait refusée d'abord.

Je quittai ce bonhomme[1] le 13 au lever du jour, et je continuai ma route. Notre course était fort ralentie : au lieu du janissaire de Modon, qui ne demandait qu'à tuer son cheval, j'avais un janissaire d'une tout autre espèce. Mon nouveau guide était un petit homme maigre, fort marqué de petite vérole, parlant bas et avec mesure, et si plein de la dignité de son turban, qu'on l'eût pris pour un parvenu. Un aussi grave personnage ne se mettait au galop que lorsque l'importance de l'occasion l'exigeait : par exemple, lorsqu'il apercevait quelque voyageur. L'irrévérence avec laquelle j'interrompais l'ordre de la marche, courant en avant, à droite et à gauche, partout où je croyais découvrir quelques vestiges d'antiquité, lui déplaisait fort, mais il n'osait se plaindre. Du reste, je le trouvai fidèle, et assez désintéressé pour un Turc.

Une autre cause retardait encore notre marche : le velours dont Joseph était vêtu dans la canicule, en Morée, le rendait fort malheureux; au moindre mouvement du cheval il s'accrochait à la selle; son chapeau tombait d'un côté, ses pistolets de l'autre; il fallait ramasser tout cela, et remettre le pauvre Joseph à cheval. Son excellent caractère brillait d'un nouveau lustre au milieu de toutes ces peines, et sa bonne humeur était inaltérable. Nous mîmes donc trois mortelles heures pour sortir de l'Hermæum, assez semblable dans cette partie au passage de l'Apennin entre Pérouse et Tarni. Nous entrâmes dans une plaine cultivée qui s'étend jusqu'à Léondari. Nous étions là en Arcadie, sur la frontière de la Laconie.

On convient généralement, malgré l'opinion de d'Anville, que Léondari n'est point Mégalopolis. On veut retrouver dans la première l'ancienne Leuctres de la Laconie, et c'est le sentiment de

1. Ce Turc, moitié Grec, comme M. Fauvel me l'a dit depuis, est toujours par voie et par chemin : il ne jouit pas d'une réputation très sûre pour s'être mêlé fort à son avantage des approvisionnements

M. Barbié du Bocage. Où donc est Mégalopolis? Peut-être au village de Sinano. Il eût fallu sortir de mon chemin, et faire des recherches qui n'entraient point dans l'objet de mon voyage. Mégalopolis, qui n'est d'ailleurs célèbre par aucune action mémorable ni par aucun chef-d'œuvre des arts, n'eût tenté ma curiosité que comme monument du génie d'Épaminondas et patrie de Philopœmen et de Polybe.

Laissant à droite Léondari, ville tout à fait moderne, nous traversâmes un bois de vieux chênes-verts ; c'était le reste vénérable d'une forêt sacrée : un énorme vautour perché sur la cime d'un arbre mort y semblait encore attendre le passage d'un augure. Nous vîmes le soleil se lever sur le mont Borée ; nous mîmes pied à terre au bas de ce mont pour gravir un chemin taillé dans le roc : ces chemins étaient appelés *Chemins de l'Échelle* en Arcadie.

Je n'ai pu reconnaître en Morée ni les chemins grecs ni les voies romaines. Des chaussées turques de deux pieds et demi de large servent à traverser les terrains bas et marécageux : comme il n'y a pas une seule voiture à roues dans cette partie du Péloponèse, ces chaussées suffisent aux ânes des paysans et aux chevaux des soldats. Cependant Pausanias et la carte de Peutinger marquent plusieurs routes dans les lieux où j'ai passé, surtout aux environs de Mantinée. Bergier les a très bien suivies dans ses *Chemins de l'Empire*[1].

Nous nous trouvions dans le voisinage d'une des sources de l'Alphée, je mesurais avidement des yeux les ravines que je rencontrais : tout était muet et desséché. Le chemin qui conduit de Borée à Tripolizza traverse d'abord des plaines désertes et se plonge ensuite dans une longue vallée de pierres. Le soleil nous dévorait; à quelques buissons rares et brûlés étaient suspendues des cigales qui se taisaient à notre approche; elles recommençaient leurs cris dès que nous étions passés : on n'entendait que ce bruit monotone, les pas de nos chevaux et la complainte de notre guide.

1. La carte de Peutinger ne peut pas tromper, du moins quant à l'existence des routes, puisqu'elles sont tracées sur ce monument curieux, qui n'est qu'un livre des postes des anciens. La difficulté n'existe que dans le calcul des distances, et surtout pour ce qui regarde les Gaules, où l'abréviation *leg*, peut se prendre quelquefois pour *lega* ou *legio*.

Lorsqu'un postillon grec monte à cheval, il commence une chanson qu'il continue pendant toute la route. C'est presque toujours une longue histoire rimée qui charme les ennuis des descendants de Linus : les couplets en sont nombreux, l'air triste, et assez ressemblant aux airs de nos vieilles romances françaises. Une, entre autres, qui doit être fort connue, car je l'ai entendue depuis Coron jusqu'à Athènes, rappelle d'une manière frappante l'air :

Mon cœur, charmé de sa chaîne, etc.

Il faut seulement s'arrêter aux quatre premiers vers, sans passer au refrain.

Toujours! toujours!

Ces airs auraient-ils été apportés en Morée par les Vénitiens? serait-ce que les Français, excellant dans la romance, se sont rencontrés avec le génie des Grecs? Ces airs sont-ils antiques? et s'ils sont antiques, appartiennent-ils à la seconde école de la musique chez les Grecs, ou remontent-ils jusqu'au temps d'Olympe? Je laisse ces questions à décider aux habiles. Mais il me semble encore ouïr le chant de mes malheureux guides, la nuit, le jour, au lever, au coucher du soleil, dans les solitudes de l'Arcadie, sur les bords de l'Eurotas, dans les déserts d'Argos, de Corinthe, de Mégare : lieux où la voix des Ménades ne retentit plus, où les concerts des Muses ont cessé, où le Grec infortuné semble seulement déplorer dans de tristes complaintes les malheurs de sa patrie :

. . . . . Soli cantare periti
Arcades [1] ?

A trois lieues de Tripolizza, nous rencontrâmes deux officiers de la garde du pacha qui couraient, comme moi, en poste. Ils assommaient les chevaux et le postillon à coups de fouets de peau de rhinocéros. Ils s'arrêtèrent en me voyant, et me demandèrent mes armes : je refusai de les donner. Le janissaire me fit dire par Joseph que ce n'était qu'un pur objet de curiosité, et que

1. Voyez, sur ce passage, *les Martyrs*. Spon avait remarqué en Grèce un air parfaitement semblable à celui de *Réveillez-vous, belle endormie*; et il s'amusa même à composer des paroles en grec moderne sur cet air.

je pouvais aussi demander les armes de ces voyageurs. A cette condition je voulus bien satisfaire les spahis : nous changeâmes d'armes. Ils examinèrent longtemps mes pistolets, et finirent par me les tirer au-dessus de la tête.

J'avais été prévenu de ne me laisser jamais plaisanter par un Turc, si je ne voulais m'exposer à mille avanies. J'ai reconnu plusieurs fois, dans la suite, combien ce conseil était utile : un Turc devient aussi souple, s'il voit que vous ne le craignez pas, qu'il est insultant s'il s'aperçoit qu'il vous fait peur. Je n'aurais pas eu besoin, d'ailleurs, d'être averti dans cette occasion, et la plaisanterie m'avait paru trop mauvaise pour ne pas la rendre coup sur coup. Enfonçant donc les éperons dans les flancs de mon cheval, je courus sur les Turcs, et leur lâchai les coups de leurs propres pistolets en travers, si près du visage, que l'amorce brûla les moustaches du plus jeune spahi. Une explication s'ensuivit entre ces officiers et le janissaire, qui leur dit que j'étais Français : à ce nom de Français il n'y eut point de politesses turques qu'ils ne me firent. Ils m'offrirent la pipe, chargèrent mes armes, et me les rendirent. Je crus devoir garder l'avantage qu'ils me donnaient, et je fis simplement charger leurs pistolets par Joseph. Ces deux étourdis voulurent m'engager à courir avec eux : je les refusai, et ils partirent. On va voir que je n'étais pas le premier Français dont ils eussent entendu parler, et que leur pacha connaissait bien mes compatriotes.

On peut lire dans M. Pouqueville une description exacte de Tripolizza, capitale de la Morée. Je n'avais pas encore vu de ville entièrement turque : les toits rouges de celle-ci, ses minarets et ses dômes me frappèrent agréablement au premier coup d'œil. Tripolizza est pourtant située dans une partie assez aride du vallon de Tégée, et sous une des croupes du Ménale, qui m'a paru dépouillée d'arbres et de verdure. Mon janissaire me conduisit chez un Grec de la connaissance de M. Vial. Le Consul, comme je l'ai dit, m'avait donné une lettre pour le pacha. Le lendemain de mon arrivée, 15 août, je me rendis chez le drogman de Son Excellence : je le priai de me faire délivrer le plus tôt possible mon firman de poste, et l'ordre nécessaire pour passer l'isthme de Corinthe. Ce drogman, jeune homme d'une figure fine et spirituelle, me répondit en italien que d'abord il était malade ; qu'ensuite le pacha venait d'entrer chez ses femmes ; qu'on ne

parlait pas comme cela à un pacha; qu'il fallait attendre; que les Français étaient toujours pressés.

Je répliquai que je n'avais demandé les firmans que pour la forme; que mon passe-port français me suffisait pour voyager en Turquie, maintenant en paix avec mon pays; que, puisqu'on n'avait pas le temps de m'obliger, je partirais sans les firmans, et sans remettre la lettre du consul au pacha.

Je sortis. Deux heures après le drogman me fit rappeler, je le trouvai plus traitable, soit qu'à mon ton il m'eût pris pour un personnage d'importance, soit qu'il craignît que je ne trouvasse quelque moyen de porter mes plaintes à son maître; il me dit qu'il allait se rendre chez Sa Grandeur, et lui parler de mon affaire.

En effet, deux heures après un Tartare me vint chercher, et me conduisit chez le pacha. Son palais est une grande maison de bois carrée, ayant au centre une vaste cour, et des galeries régnant sur les quatre faces de cette cour. On me fit attendre dans une salle, où je trouvai des papas et le patriarche de la Morée. Ces prêtres et leur patriarche parlaient beaucoup, et avaient parfaitement les manières déliées et avilies des courtisans grecs sous le Bas-Empire. J'eus lieu de croire, aux mouvements que je remarquai, qu'on me préparait une réception brillante; cette cérémonie m'embarrassait. Mes vêtements étaient délabrés, mes bottes poudreuses, mes cheveux en désordre, et ma barbe, comme celle d'Hector : *barba squalida*. Je m'étais enveloppé dans mon manteau, et j'avais plutôt l'air d'un soldat qui sort du bivouac que d'un étranger qui se rend à l'audience d'un grand seigneur.

Joseph, qui disait se connaître aux pompes de l'Orient, m'avait forcé de prendre ce manteau : mon habit court lui déplaisait; lui-même voulut m'accompagner avec le janissaire, pour me faire honneur. Il marchait derrière moi sans bottes, les jambes et les pieds nus, et un mouchoir rouge jeté par-dessus son chapeau. Malheureusement il fut arrêté à la porte du palais dans ce bel équipage : les gardes ne voulurent point le laisser passer : il me donnait une telle envie de rire, que je ne pus jamais le réclamer sérieusement. La prétention au turban le perdit, et il ne vit que de loin les grandeurs où il avait aspiré.

Après deux heures de délai, d'ennui et d'impatience, on m'introduisit dans la salle du pacha : je vis un homme d'environ qua-

rante ans, d'une belle figure, assis ou plutôt couché sur un divan, vêtu d'un cafetan de soie, un poignard orné de diamants à la ceinture, un turban blanc à la tête. Un vieillard à longue barbe occupait respectueusement une place à sa droite (c'était peut-être le bourreau); le drogman grec était assis à ses pieds; trois pages debout tenaient des pastilles d'ambre, des pincettes d'argent, et du feu pour la pipe. Mon janissaire resta à la porte de la salle.

Je m'avançai, saluai Son Excellence en mettant la main sur mon cœur; je lui présentai la lettre du consul; et, usant du privilège des Français, je m'assis sans avoir attendu l'ordre.

Osman me fit demander d'où je venais, où j'allais, ce que je voulais.

Je répondis que j'allais en pèlerinage à Jérusalem; qu'en me rendant à la ville sainte des chrétiens j'avais passé par la Morée pour voir les antiquités romaines[1], que je désirais un firman de poste pour avoir des chevaux, et un ordre pour passer l'isthme.

Le pacha répliqua que j'étais le bienvenu, que je pouvais voir tout ce qui me ferait plaisir, et qu'il m'accorderait les firmans. Il me demanda ensuite si j'étais militaire, et si j'avais fait la guerre d'Égypte.

Cette question m'embarrassa, ne sachant trop dans quelle intention elle était faite. Je répondis que j'avais autrefois servi mon pays, mais que je n'avais jamais été en Égypte.

Osman me tira tout de suite d'embarras : il me dit loyalement qu'il avait été fait prisonnier par les Français à la bataille d'Aboukir; qu'il avait été très bien traité de mes compatriotes, et qu'il s'en souviendrait toujours.

Je ne m'attendais point aux honneurs du café, et cependant je les obtins : je me plaignis alors de l'insulte faite à un de mes gens, et Osman me proposa de faire donner devant moi vingt coups de bâton au déli qui avait arrêté Joseph. Je refusai ce dédommagement, et je me contentai de la bonne volonté du pacha. Je sortis de mon audience fort satisfait : il est vrai qu'il me fallut payer largement à la porte des distinctions aussi flatteuses. Heureux si les Turcs en place employaient au bien des peuples qu'ils gouvernent cette simplicité de mœurs et de justice! Mais ce sont des

1. Tout ce qui a rapport aux Grecs, et les Grecs eux-mêmes, sont nommés *Romains* par les Turcs.

tyrans que la soif de l'or dévore, et qui versent sans remords le sang innocent pour la satisfaire.

Je retournai à la maison de mon hôte, précédé de mon janissaire et suivi de Joseph, qui avait oublié sa disgrâce. Je passai auprès de quelques ruines dont la construction me parut antique : je me réveillai alors de l'espèce de distraction où m'avaient jeté les dernières scènes avec les deux officiers turcs, le drogman et le pacha; je me retrouvai tout à coup dans les campagnes des Tégéates : et j'étais un Franc en habit court et en grand chapeau, et je venais de recevoir l'audience d'un Tartare en robe longue et en turban au milieu de la Grèce!

Eheu, fugaces labuntur anni!

M. Barbié du Bocage se récrie avec raison contre l'inexactitude de nos cartes de Morée, où la capitale de cette province n'est souvent pas même indiquée. La cause de cette négligence vient de ce que le gouvernement turc a changé dans cette partie de la Grèce. Il y avait autrefois un sangiac qui résidait à Coron. La Morée étant devenue un pachali, le pacha a fixé sa résidence à Tripolizza, comme dans un point plus central. Quant à l'agrément de la position, j'ai remarqué que les Turcs étaient assez indifférents sur la beauté des lieux. Ils n'ont point à cet égard la délicatesse des Arabes, que le charme du ciel et de la terre séduit toujours, et qui pleurent encore aujourd'hui Grenade perdue.

Cependant, quoique très obscure, Tripolizza n'a pas été tout à fait inconnue jusqu'à M. Pouqueville, qui écrit *Tripolitza;* Pellegrin en parle, et la nomme *Trepolezza*; d'Anville, *Trapolizza*; M. de Choiseul, *Tripolizza*; et les autres voyageurs ont suivi cette orthographe. D'Anville observe que Tripolizza n'est point Mantinée : c'est une ville moderne qui paraît s'être élevée entre Mantinée, Tégée et Orchomène.

Un Tartare m'apporta le soir mon firman de poste, et l'ordre pour passer l'isthme. En s'établissant sur les débris de Constantinople, les Turcs ont manifestement retenu plusieurs usages des peuples conquis. L'établissement des postes en Turquie est, à peu de chose près, celui qu'avaient fixé les empereurs romains : on ne paie point les chevaux; le poids de votre bagage est réglé; on est obligé de vous fournir partout la nourriture, etc. Je ne voulus point user de ces magnifiques mais odieux privilèges, dont le

fardeau pèse sur un peuple malheureux : je payai partout mes chevaux et ma nourriture, comme un voyageur sans protection et sans firman.

Tripolizza étant une ville absolument moderne, j'en partis le 15 pour Sparte, où il me tardait d'arriver. Il me fallait, pour ainsi dire, revenir sur mes pas, ce qui n'aurait pas eu lieu si j'avais d'abord visité la Laconie en passant par Calamate. A une lieue vers le couchant, au sortir de Tripolizza, nous nous arrêtâmes pour voir des ruines : ce sont celles d'un couvent grec dévasté par les Albanais au temps de la guerre des Russes; mais dans les murs de ce couvent on aperçoit des fragments d'une belle architecture, et des pierres chargées d'inscriptions engagées dans la maçonnerie. J'essayai longtemps d'en lire une à gauche de la porte principale de l'église. Les lettres étaient du bon temps, et l'inscription parut être en boustrophédon : ce qui n'annonce pas toujours une très haute antiquité. Les caractères étaient renversés par la position de la pierre : la pierre elle-même était éclatée, placée fort haut, et enduite en partie de ciment. Je ne pus rien déchiffrer, hors le mot ΤΕΓΕΑΤΕΣ, qui me causa presque autant de joie que si j'eusse été membre de l'Académie des inscriptions. Tégée a dû exister aux environs de ce couvent. On trouve dans les champs voisins beaucoup de médailles. J'en achetai trois d'un paysan, qui ne me donnèrent aucune lumière; il me les vendit très cher. Les Grecs, à force de voir des voyageurs, commencent à connaître le prix de leurs antiquités.

Je ne dois pas oublier qu'en errant parmi ces décombres je découvris une inscription beaucoup plus moderne : c'était le nom de M. Fauvel écrit au crayon sur un mur. Il faut être voyageur pour savoir quel plaisir on éprouve à rencontrer tout à coup, dans des lieux lointains et inconnus, un nom qui vous rappelle la patrie.

Nous continuâmes notre route entre le nord et le couchant. Après avoir marché pendant trois heures par des terrains à demi cultivés, nous entrâmes dans un désert qui ne finit qu'à la vallée de la Laconie. Le lit desséché d'un torrent nous servait de chemin; nous circulions avec lui dans un labyrinthe de montagnes peu élevées, toutes semblables entre elles, ne présentant partout que des sommets pelés, et des flancs couverts d'une espèce de chêne-vert nain à feuilles de houx. Au bord de ce torrent desséché, et

au centre à peu près de ces monticules, nous rencontrâmes un kan ombragé de deux platanes, et rafraîchi par une petite fontaine. Nous laissâmes reposer nos montures : il y avait dix heures que nous étions à cheval. Nous ne trouvâmes pour toute nourriture que du lait de chèvre et quelques amandes. Nous repartîmes avant le coucher du soleil, et nous nous arrêtâmes à onze heures du soir dans une gorge de vallée, au bord d'un autre torrent qui conservait un peu d'eau.

Le chemin que nous suivions ne traversait aucun lieu célèbre : il avait servi tout au plus à la marche des troupes de Sparte, lorsqu'elles allaient combattre celles de Tégée dans les premières guerres de Lacédémone. On ne trouvait sur cette route qu'un temple de Jupiter-Scotitas vers le passage des Hermès : toutes ces montagnes ensemble devaient former différentes branches du Parnon, du Cronius et de l'Olympe.

Le 16, à la pointe du jour, nous bridâmes nos chevaux : le janissaire fit sa prière, se lava les coudes, la barbe et les mains, se tourna vers l'orient comme pour appeler la lumière, et nous partîmes. En avançant vers la Laconie, les montagnes commençaient à s'élever et à se couvrir de quelques bouquets de bois; les vallées étaient étroites et brisées, quelques-unes me rappelèrent, mais sur une moindre échelle, le site de la grande Chartreuse et son magnifique revêtement de forêts. A midi nous découvrîmes un kan aussi pauvre que celui de la veille, quoiqu'il fût décoré du pavillon ottoman. Dans un espace de vingt-deux lieues c'étaient les deux seules habitations que nous eussions rencontrées : la fatigue et la faim nous obligèrent à rester dans ce sale gîte plus longtemps que je ne l'aurais voulu. Le maître du lieu, vieux Turc à la mine rébarbative, était assis dans un grenier qui régnait au-dessus des étables du kan : les chèvres montaient jusqu'à lui, et l'environnaient de leurs ordures. Il nous reçut dans ce lieu de plaisance, et ne daigna pas se lever de son fumier pour faire donner quelque chose à des chiens de chrétiens; il cria d'une voix terrible, et un pauvre enfant grec tout nu, le corps enflé par la fièvre et par les coups de fouet, nous vint apporter du lait de brebis dans un vase dégoûtant par sa malpropreté; encore fus-je obligé de sortir pour le boire à mon aise, car les chèvres et leurs chevreaux m'assiégeaient pour m'arracher un morceau de biscuit que je tenais à la main. J'avais mangé l'ours et le chien sacré avec

les Sauvages; je partageai depuis le repas des Bédouins; mais je n'ai jamais rien rencontré de comparable à ce premier kan de la Laconie. C'était pourtant à peu près dans les mêmes lieux que paissaient les troupeaux de Ménélas, et qu'il offrit un festin à Télémaque : « On s'empressait dans le palais du roi, les serviteurs « amenaient les victimes; ils apportaient aussi un vin généreux, « tandis que leurs femmes, le front orné de bandelettes pures, pré« paraient le repas [1]. »

Nous quittâmes le kan vers trois heures après midi : à cinq heures nous parvînmes à une croupe de montagnes d'où nous découvrîmes en face de nous le Taygète, que j'avais déjà vu du côté opposé; Misitra, bâtie à ses pieds, et la vallée de la Laconie.

Nous y descendîmes par une espèce d'escalier taillé dans le roc comme celui du mont Borée. Nous aperçûmes un pont léger et d'une seule arche, élégamment jeté sur un petit fleuve, et réunissant deux hautes collines. Arrivés au bord du fleuve, nous passâmes à gué ses eaux limpides, au travers de grands roseaux, de beaux lauriers-roses en pleine fleur. Ce fleuve, que je passais ainsi sans le connaître était l'Eurotas. Une vallée tortueuse s'ouvrit devant nous, elle circulait autour de plusieurs monticules de figure à peu près semblable, et qui avaient l'air de monts artificiels ou de tumulus. Nous nous engageâmes dans ces détours, et nous arrivâmes à Misitra comme le jour tombait.

M. Vial m'avait donné une lettre pour un des principaux Turcs de Misitra, appelé *Ibraïm-bey*. Nous mîmes pied à terre dans sa cour, et ses esclaves m'introduisirent dans la salle des étrangers; elle était remplie de musulmans, qui tous étaient comme moi des voyageurs et des hôtes d'Ibraïm. Je pris ma place sur le divan au milieu d'eux; je suspendis comme eux mes armes au mur, au-dessus de ma tête. Joseph et mon janissaire en firent autant. Personne ne me demanda qui j'étais, d'où je venais : chacun continua de fumer, de dormir, ou de causer avec son voisin, sans jeter les yeux sur moi.

Notre hôte arriva : on lui avait porté la lettre de M. Vial. Ibraïm, âgé d'environ soixante ans, avait la physionomie douce et ouverte. Il vint à moi, me prit affectueusement la main, me bénit, essaya de prononcer le mot *bon*, moitié en français, moitié en italien, et

1. *Odyss.*, liv. IV.

s'assit à mes côtés. Il parla en grec à Joseph; il me fit prier de l'excuser s'il ne me recevait pas aussi bien qu'il aurait voulu : il avait un petit enfant malade : un *figliuolo*, répétait-il en italien; et cela lui faisait tourner la tête, *mi fa tornar la testa*; et il serrait son turban avec ses deux mains. Assurément ce n'était pas la tendresse paternelle dans toute sa naïveté que j'aurais été chercher à Sparte; et c'était un vieux Tartare qui montrait ce bon naturel sur le tombeau de ces mères qui disaient à leurs fils, en leur donnant le bouclier : Ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τὰν, avec ou dessus.

Ibraïm me quitta après quelques instants, pour aller veiller son fils : il ordonna de m'apporter la pipe et le café; mais, comme l'heure du repas était passée, on ne me servit point de pilau : il m'aurait cependant fait grand plaisir, car j'étais presque à jeun depuis vingt-quatre heures. Joseph tira de son sac un saucisson, dont il avalait des morceaux à l'insu des Turcs; il en offrait sous main au janissaire, qui détournait les yeux avec un mélange de regret et d'horreur.

Je pris mon parti : je me couchai sur le divan, dans l'angle de la salle. Une fenêtre avec une grille en roseaux s'ouvrait sur la vallée de la Laconie, où la lune répandait une clarté admirable. Appuyé sur le coude, je parcourais des yeux le ciel, la vallée, les sommets brillants et sombres du Taygète, selon qu'ils étaient dans l'ombre ou la lumière. Je pouvais à peine me persuader que je respirais dans la patrie d'Hélène et de Ménélas. Je me laissai entraîner à ces réflexions que chacun peut faire, et moi plus qu'un autre, sur les vicissitudes des destinées humaines. Que de lieux avaient déjà vu mon sommeil paisible ou troublé! Que de fois, à la clarté des mêmes étoiles, dans les forêts de l'Amérique, sur les chemins de l'Allemagne, dans les bruyères de l'Angleterre, dans les champs de l'Italie, au milieu de la mer, je m'étais livré à ces mêmes pensées touchant les agitations de la vie!

Un vieux Turc, homme, à ce qu'il paraissait, de grande considération, me tira de ces réflexions, pour me prouver d'une manière encore plus sensible que j'étais loin de mon pays. Il était couché à mes pieds sur le divan : il se tournait, il s'asseyait, il soupirait, il appelait ses esclaves, il les renvoyait; il attendait le jour avec impatience. Le jour vint (17 août) : le Tartare, entouré de ses domestiques, les uns à genoux, les autres debout, ôta son turban; il se mira dans un morceau de glace brisée, peigna sa barbe,

frisa ses moustaches, se frotta les joues pour les animer. Après avoir fait ainsi sa toilette, il partit en traînant majestueusement ses babouches, et en me jetant un regard dédaigneux.

Mon hôte entra quelques temps après, portant son fils dans ses bras. Ce pauvre enfant, jaune et miné par la fièvre, était tout nu. Il avait des amulettes et des espèces de sorts suspendus au cou. Le père le mit sur mes genoux, et il fallut entendre l'histoire de la maladie : l'enfant avait pris tout le quinquina de la Morée; on l'avait saigné (et c'était là le mal); sa mère lui avait mis des charmes, et elle avait attaché un turban à la tombe d'un santon : rien n'avait réussi. Ibraïm finit par me demander si je connaissais quelque remède : je me rappelai que dans mon enfance on m'avait guéri d'une fièvre avec de la petite centaurée; je conseillai l'usage de cette plante, comme l'aurait pu faire le plus grave médecin. Mais qu'était-ce que la centaurée? Joseph pérora. Je prétendis que la centaurée avait été découverte par un certain médecin du voisinage, appelé *Chiron*, qui courait à cheval sur les montagnes. Un Grec déclara qu'il avait connu ce Chiron, qu'il était de Calamate, et qu'il montait ordinairement un cheval blanc. Comme nous tenions conseil, nous vîmes entrer un Turc, que je reconnus pour un chef de la loi à son turban vert. Il vint à nous, prit la tête de l'enfant entre ses deux mains, et prononça dévotement une prière : tel est le caractère de la piété; elle est touchante et respectable même dans les religions les plus funestes.

J'avais envoyé le janissaire me chercher des chevaux et un guide, pour visiter d'abord Amyclée et ensuite les ruines de Sparte, où je croyais être : tandis que j'attendais son retour, Ibraïm me fit servir un repas à la turque. J'étais toujours couché sur le divan : on mit devant moi une table extrêmement basse; un esclave me donna à laver; on apporta sur un plateau de bois un poulet haché dans du riz; je mangeai avec mes doigts. Après le poulet on servit une espèce de ragoût de mouton dans un bassin de cuivre; ensuite des figues, des olives, du raisin et du fromage, auquel, selon Guillet[1], Misitra doit aujourd'hui son nom. Entre chaque plat un esclave me versait de l'eau sur les mains, et un autre

1. M. Scrofani l'a suivi dans cette opinion. Si Sparte tirait son nom des genêts de son territoire, et non pas de Spartus, fils d'Amyclus, ou de Sparta, femme de Lacédémon, Misitra peut bien emprunter le sien d'un fromage.

me présentait une serviette de grosse toile, mais fort blanche. Je refusai de boire du vin par courtoisie : après le café, on m'offrit du savon pour mes moustaches.

Pendant le repas le chef de la loi m'avait fait faire plusieurs questions par Joseph; il voulait savoir pourquoi je voyageais, puisque je n'étais ni marchand, ni médecin. Je répondis que je voyageais pour voir les peuples, et surtout les Grecs qui étaient morts. Cela le fit rire : il répliqua que, puisque j'étais venu en Turquie, j'aurais dû apprendre le turc. Je trouvai pour lui une meilleure raison à mes voyages, en disant que j'étais un pèlerin de Jérusalem. « Hadgi! hadgi[1]! » s'écria-t-il. Il fut pleinement satisfait. La religion est une espèce de langue universelle entendue de tous les hommes. Ce Turc ne pouvait comprendre que je quittasse ma patrie par un simple motif de curiosité; mais il trouva tout naturel que j'entreprisse un long voyage pour aller prier à un tombeau, pour demander à Dieu quelque prospérité ou la délivrance de quelque malheur. Ibraïm, qui, en m'apportant son fils, m'avait demandé si j'avais des enfants, était persuadé que j'allais à Jérusalem afin d'en obtenir. J'ai vu les Sauvages du nouveau-monde indifférents à mes manières étrangères, mais seulement attentifs comme les Turcs à mes armes et à ma religion, c'est-à-dire aux deux choses qui protègent l'homme dans ses rapports de l'âme et du corps. Ce consentement unanime des peuples sur la religion et cette simplicité d'idées m'ont paru valoir la peine d'être remarqués.

Au reste, cette salle des étrangers où je prenais mon repas offrait une scène assez touchante, et qui rappelait les anciennes mœurs de l'Orient. Tous les hôtes d'Ibraïm n'étaient pas riches, il s'en fallait beaucoup; plusieurs même étaient de véritables mendiants : pourtant ils étaient assis sur le même divan avec les Turcs qui avaient un grand train de chevaux et d'esclaves. Joseph et mon janissaire étaient traités comme moi, si ce n'est pourtant qu'on ne les avait point mis à ma table. Ibraïm saluait également ses hôtes, parlait à chacun, faisait donner à manger à tous. Il y avait des gueux en haillons, à qui des esclaves portaient respectueusement le café. On reconnaît là les préceptes charitables du Coran, et la vertu de l'hospitalité que les Turcs ont empruntée des Arabes;

1. Pèlerin! pèlerin!

mais cette fraternité du turban ne passe pas le seuil de la porte, et tel esclave a bu le café avec son hôte, à qui ce même hôte fait couper le cou en sortant. J'ai lu pourtant, et l'on m'a dit qu'en Asie il y a encore des familles turques qui ont les mœurs, la simplicité et la candeur des premiers âges : je le crois, car Ibraïm est certainement un des hommes les plus vénérables que j'aie jamais rencontrés.

Le janissaire revint avec un guide qui me proposait des chevaux non seulement pour Amyclée, mais encore pour Argos. Il demanda un prix que j'acceptai. Le chef de la loi, témoin du marché, se leva tout en colère; il me fit dire que puisque je voyageais pour connaître les peuples, j'eusse à savoir que j'avais affaire à des fripons; que ces gens-là me volaient; qu'ils me demandaient un prix extraordinaire; que je ne leur devais rien, puisque j'avais un firman; et qu'enfin j'étais complètement leur dupe. Il sortit plein d'indignation; et je vis qu'il était moins animé par un esprit de justice que révolté de ma stupidité.

A huit heures du matin je partis pour Amyclée, aujourd'hui Sclabochôrion : j'étais accompagné du nouveau guide et d'un cicerone grec, très bon homme, mais très ignorant. Nous prîmes le chemin de la plaine au pied du Taygète, en suivant de petits sentiers ombragés et fort agréables qui passaient entre des jardins; ces jardins, arrosés par des courants d'eau qui descendaient de la montagne étaient plantés de mûriers, de figuiers et de sycomores. On y voyait aussi beaucoup de pastèques, de raisins, de concombres et d'herbes de différentes sortes : à la beauté du ciel et à l'espèce de culture près, on aurait pu se croire dans les environs de Chambéry. Nous traversâmes la Tiase, et nous arrivâmes à Amyclée, où je ne trouvai qu'une douzaine de chapelles grecques dévastées par les Albanais, et placées à quelque distance les unes des autres au milieu de champs cultivés. Le temple d'Apollon, celui d'Eurotas à Onga, le tombeau d'Hyacinthe, tout a disparu. Je ne pus découvrir aucune inscription : je cherchai pourtant avec soin le fameux nécrologe des prêtresses d'Amyclée, que l'abbé Fourmont copia en 1731 ou 1732, et qui donne une série de près de mille années avant Jésus-Christ. Les destructions se multiplient avec une telle rapidité dans la Grèce, que souvent un voyageur n'aperçoit pas le moindre vestige des monuments qu'un autre voyageur a admirés quelques mois avant lui. Tandis que je cher-

chais des fragments de ruines antiques parmi des monceaux de ruines modernes, je vis arriver des paysans conduits par un papas; ils dérangèrent une planche appliquée contre le mur d'une des chapelles, et entrèrent dans un sanctuaire que je n'avais pas encore visité. J'eus la curiosité de les y suivre, et je trouvai que ces pauvres gens priaient avec leurs prêtres dans ces débris : ils chantaient les litanies devant une image de la Panagia[1], barbouillée en rouge sur un mur peint en bleu. Il y avait bien loin de cette fête aux fêtes d'Hyacinthe; mais la triple pompe des ruines, des malheurs et des prières au vrai Dieu effaçait à mes yeux toutes les pompes de la terre.

Mes guides me pressaient de partir, parce que nous étions sur la frontière des Maniottes, qui, malgré les relations modernes, n'en sont pas moins de grands voleurs. Nous repassâmes la Tiase, et nous retournâmes à Misitra par le chemin de la montagne. Je relèverai ici une erreur qui ne laisse pas de jeter de la confusion dans les cartes de la Laconie. Nous donnons indifféremment le nom moderne d'*Iris* ou *Vasilipotamos* à l'Eurotas. La Guilletière, ou plutôt Guillet, ne sait où Niger a pris ce nom d'*Iris*, et M. Pouqueville paraît également étonné de ce nom. Niger et Mélétius, qui écrivent *Neris* par corruption, n'ont pas cependant tout à fait tort. L'Eurotas est connu à Misitra sous le nom d'*Iri* (et non pas d'*Iris*) jusqu'à sa jonction avec la Tiase : il prend alors le nom de *Vasilipotamos*, et il le conserve le reste de son cours.

Nous arrivâmes dans la montagne au village de Parori, où nous vîmes une grande fontaine appelée *Chieramo* : elle sort avec abondance du flanc d'un rocher; un saule pleureur l'ombrage au-dessus, et au-dessous s'élève un immense platane, autour duquel on s'assied sur des nattes pour prendre le café. Je ne sais d'où ce saule pleureur a été apporté à Misitra; c'est le seul que j'aie vu en Grèce[2]. L'opinion commune fait, je crois, le *salix Babylonica* originaire de l'Asie Mineure, tandis qu'il nous est peut-être venu de la Chine à travers l'Orient. Il en est de même du peuplier pyramidal que la Lombardie a reçu de la Crimée et de la Géorgie, et dont la famille a été retrouvée sur les bords du Mississipi, au-dessus des Illinois.

1. La Toute-Sainte (la Vierge).
2. Je ne sais pourtant si je n'en ai point vu quelques autres dans le jardin de l'aga de Naupli de Romanie, au bord du golfe d'Argos.

Il y a beaucoup de marbres brisés et enterrés dans les environs de la fontaine de Parori : plusieurs portent des inscriptions don on aperçoit des lettres et des mots; avec du temps et de l'argent peut-être pourrait-on faire dans cet endroit quelques découvertes : cependant il est probable que la plupart de ces inscriptions auront été copiées par l'abbé Fourmont, qui en recueillit trois cent cinquante dans la Laconie et dans la Messénie.

Suivant toujours à mi-côte le flanc du Taygète, nous rencontrâmes une seconde fontaine appelée Πανθάλαμα, *Panthalama*, qui tire son nom de la pierre d'où l'eau s'échappe. On voit sur cette pierre une sculpture antique d'une mauvaise exécution, représentant trois nymphes dansant avec des guirlandes. Enfin nous trouvâmes une dernière fontaine nommée Τριτζέλλα, *Tritzella*, au-dessus de laquelle s'ouvre une grotte qui n'a rien de remarquable[1]. On reconnaîtra, si l'on veut, la Dorcia des anciens dans l'une de ces trois fontaines; mais alors elle serait placée beaucoup trop loin de Sparte.

Là, c'est-à-dire à la fontaine Tritzella, nous nous trouvions derrière Misitra, et presque au pied du château ruiné qui commande la ville. Il est placé au haut d'un rocher de forme quasi pyramidale. Nous avions employé huit heures à toutes nos courses. et il était quatre heures de l'après-midi. Nous quittâmes nos chevaux, et nous montâmes à pied au château par le faubourg des Juifs, qui tourne en limaçon autour du rocher jusqu'à la base du château. Ce faubourg a été entièrement détruit par les Albanais; les murs seuls des maisons sont restés debout, et l'on voit, à travers les ouvertures des portes et des fenêtres, la trace des flammes qui ont dévoré ces anciennes retraites de la misère. Des enfants, aussi méchants que les Spartiates dont ils descendent, se cachent dans ces ruines, épient le voyageur, et, au moment où il passe, font crouler sur lui des pans de murs et des fragments de rocher. Je faillis être victime d'un de ces jeux lacédémoniens.

Le château gothique qui couronne ces débris tombe lui-même en ruine : les vides des créneaux, les crevasses formées dans les voûtes, et les bouches des citernes, font qu'on ne marche pas sans danger. Il n'y a ni portes, ni gardes, ni canons; le tout est abandonné : mais on est bien dédommagé de la peine qu'on a prise de monter à ce donjon, par la vue dont on jouit.

1. M. Scrofani parle de ces fontaines,

Au-dessous de vous, à votre gauche, est la partie détruite de Misitra, c'est-à-dire le faubourg des Juifs dont je viens de parler. A l'extrémité de ce faubourg vous apercevez l'archevêché et l'église de Saint-Dimitri, environné d'un groupe de maisons grecques avec des jardins.

Perpendiculairement au-dessous de vous s'étend la partie de la ville appelée Κατωχώριον, *Katôchôrion*, c'est-à-dire, le bourg au-dessous du Château.

En avant de Katôchôrion se trouve le Μεσοχώριον, *Mésochôrion*, le bourg du milieu : celui-ci a de grands jardins, et renferme des maisons turques peintes de vert et de rouge ; on y remarque aussi des bazars, des kans et des mosquées.

A droite, au pied du Taygète, on voit successivement les trois villages ou faubourgs que j'avais traversés : Tritzella, Panthalama et Parori.

De la ville même sortent deux torrents : le premier est appelé Ὁδριοπόταμος, *Hobriopotamos*, rivière des Juifs ; il coule entre le Katôchôrion et le Mésochôrion.

Le second se nomme *Panthalama*, du nom de la fontaine des Nymphes dont il sort : il se réunit à l'Hobriopotamos assez loin dans la plaine, vers le village désert de Μαγοῦλα, *Magoula*. Ces deux torrents, sur lesquels il y a un petit pont, ont suffi à la Guilletière pour en former l'Eurotas et le pont Babyx, sous le nom générique de Γέφυρος, qu'il aurait dû, je pense, écrire Γέφυρα.

A Magoula, ces deux ruisseaux réunis se jettent dans la rivière de Magoula, l'ancien Cnacion, et celui-ci va se perdre dans l'Eurotas.

Vue du château de Misitra, la vallée de la Laconie est admirable : elle s'étend à peu près du nord au midi ; elle est bordée à l'ouest par le Taygète, et à l'est par les monts Tornax, Barosthènes, Olympe et Ménélaïon ; de petites collines obstruent la partie septentrionale de la vallée, descendent au midi en diminuant de hauteur, et viennent former de leurs dernières croupes les collines où Sparte était assise. Depuis Sparte jusqu'à la mer se déroule une plaine unie et fertile, arrosée par l'Eurotas [1].

Me voilà donc monté sur un créneau du château de Misitra, découvrant, contemplant et admirant toute la Laconie. Mais quand

1. Voyez, pour la description de la Laconie, *Les Martyrs*.

parlerez-vous de Sparte? me dira le lecteur. Où sont les débris de cette ville? Sont-ils renfermés dans Misitra? N'en reste-t-il aucune trace? Pourquoi courir à Amiclée avant d'avoir visité tous les coins de Lacédémone? Vous contenterez-vous de nommer l'Eurotas sans en montrer le cours, sans en décrire les bords? Quelle largeur a-t-il? de quelle couleur sont ses eaux? où sont ses cygnes, ses roseaux, ses lauriers? Les moindres particularités doivent être racontées, quand il s'agit de la patrie de Lycurgue, d'Agis, de Lysandre, de Léonidas. Tout le monde a vu Athènes, mais très peu de voyageurs ont pénétré jusqu'à Sparte : aucun n'en a complètement décrit les ruines.

Il y a déjà longtemps que j'aurais satisfait le lecteur si, dans le moment même où il m'aperçoit au haut du donjon de Misitra, je n'eusse fait pour mon propre compte toutes les questions que je l'entends me faire à présent.

Si on a lu l'introduction à cet *Itinéraire*, on a pu voir que je n'avais rien négligé pour me procurer sur Sparte tous les renseignements possibles : j'ai suivi l'histoire de cette ville depuis les Romains jusqu'à nous; j'ai parlé des voyageurs et des livres qui nous ont appris quelque chose de la moderne Lacédémone; malheureusement ces notions sont assez vagues, puisqu'elles ont fait naître deux opinions contradictoires. D'après le père Pacifique, Coronelli, le romancier Guillet et ceux qui les ont suivis, Misitra est bâtie sur les ruines de Sparte; et d'après Spon, Vernon, l'abbé Fourmont, Leroi et d'Anville, les ruines de Sparte sont assez éloignées de Misitra[1]. Il était bien clair, d'après cela, que les meilleures autorités étaient pour cette dernière opinion. D'Anville surtout est formel, et il paraît choqué du sentiment contraire : « Le lieu, dit-il, qu'occupait cette ville (Sparte) est appelé *Palæo-* « *chôri* ou le vieux bourg; la ville nouvelle sous le nom de *Misitra*, « que l'on a tort de confondre avec Sparte, en est écartée vers le « couchant[2]. » Spon, combattant la Guilletière, s'exprime aussi fortement, d'après le témoignage de Vernon et du consul Giraud. L'abbé Fourmont, qui a retrouvé à Sparte tant d'inscriptions, n'a pu être dans l'erreur sur l'emplacement de cette ville : il est vrai que nous n'avons pas son voyage; mais Leroi, qui a reconnu le théâtre et le dromos, n'a pu ignorer la vraie position de Sparte.

1. Voyez l'introduction.
2. *Géogr. anc. abrég.*, t. I, p. 270.

Les meilleures géographies, se conformant à ces grandes autorités, ont pris soin d'avertir que Misitra n'est point du tout Lacédémone. Il y en a même qui fixent assez bien la distance de l'une à l'autre de ces villes, en la faisant d'environ deux lieues.

On voit ici, par un exemple frappant, combien il est difficile de rétablir la vérité quand une erreur est enracinée. Malgré Spon, Fourmont, Leroi, d'Anville, etc., on s'est généralement obstiné à voir Sparte dans Misitra, et moi-même tout le premier. Deux voyageurs modernes avaient achevé de m'aveugler, Scrofani et M. Pouqueville. Je n'avais pas fait attention que celui-ci, en décrivant Misitra comme représentant Lacédémone, ne faisait que répéter l'opinion des gens du pays, et qu'il ne donnait pas ce sentiment pour le sien : il semble même pencher au contraire vers l'opinion qui a pour elle les meilleures autorités ; d'où je devais conclure que M. Pouqueville, exact sur tout ce qu'il a vu de ses propres yeux, avait été trompé dans ce qu'on lui avait dit de Sparte [1].

Persuadé donc, par une erreur de mes premières études, que Misitra était Sparte, j'avais commencé à parcourir Amyclée : mon projet était de me débarrasser d'abord de ce qui n'était point Lacédémone, afin de donner ensuite à cette ville toute mon attention. Qu'on juge de mon embarras, lorsque du haut du château de Misitra, je m'obstinais à vouloir reconnaître la cité de Lycurgue dans une ville absolument moderne, et dont l'architecture ne m'offrait qu'un mélange confus du genre oriental et du style gothique, grec et italien : pas une pauvre petite ruine antique pour se consoler au milieu de tout cela. Encore si la vieille Sparte, comme la vieille Rome, avait levé sa tête défigurée du milieu de ces monuments nouveaux ! Mais non, Sparte était renversée dans la poudre, ensevelie dans le tombeau, foulée aux pieds des Turcs, morte, morte tout entière !

Je le croyais ainsi. Mon cicerone savait à peine quelques mots d'italien et d'anglais. Pour me faire mieux entendre de lui, j'essayais de méchantes phrases de grec moderne : je barbouillais au crayon quelques mots de grec ancien, je parlais italien et anglais,

1. Il dit même en toutes lettres que Misitra n'est pas sur l'emplacement de Sparte ; ensuite il revient aux idées des habitants du pays. On voit que l'auteur était sans cesse entre les grandes autorités, qu'il connaissait, et le bavardage de quelque Grec ignorant.

je mêlais du français à tout cela; Joseph voulait nous mettre d'accord, et il ne faisait qu'accroître la confusion; le janissaire et le guide (espèce de juif demi-nègre) donnaient leur avis en turc, et augmentaient le mal. Nous parlions tous à la fois, nous criions, nous gesticulions; avec nos habits différents, nos langages et nos visages divers, nous avions l'air d'une assemblée de démons perchés, au coucher du soleil, sur la pointe de ces ruines. Les bois et les cascades du Taygète étaient derrière nous, la Laconie à nos pieds, et le plus beau ciel sur notre tête.

« Voilà Misitra, disais-je au cicerone : c'est Lacédémone, n'est-ce pas? »

Il me répondait : « Signor, Lacédémone? Comment?

— « Je vous dis, Lacédémone ou Sparte?

— « Sparte? Quoi?

— « Je vous demande si Misitra est Sparte.

— « Je n'entends pas.

— « Comment! vous, Grec, vous, Lacédémonien, vous ne con-« naissez pas le nom de Sparte?

— « Sparte? Oh, oui! Grande république! Fameux Lycurgue!

— « Ainsi Misitra est Lacédémone? »

Le Grec me fit un signe de tête affirmatif. Je fus ravi.

« Maintenant, repris-je, expliquez-moi ce que je vois : quelle est « cette partie de la ville? » Et je montrais la partie devant moi, un peu à droite.

« Mésochôrion, » répondit-il.

— « J'entends bien : mais quelle partie était-ce de Lacédémone?

— « Lacédémone? Quoi? »

J'étais hors de moi.

« Au moins, indiquez-moi le fleuve. » Et je répétais : « Potamos, « Potamos. »

Mon Grec me fit remarquer le torrent appelé la *rivière des Juifs*.

« Comment, c'est là l'Eurotas? impossible! Dites-moi où est le « Vasilipotamos. »

Le cicerone fit de grands gestes, et étendit le bras à droite du côté d'Amyclée.

Me voilà replongé dans toutes mes perplexités. Je prononçai le nom d'*Iri*; et, à ce nom, mon Spartiate me montra la gauche à l'opposé d'Amyclée.

Il fallait conclure qu'il y avait deux fleuves : l'un à droite, le

Vasilipotamos; l'autre à gauche, l'Iri; et que ni l'un ni l'autre de ces fleuves ne passait à Misitra. On a vu plus haut par l'explication que j'ai donnée de ces deux noms, ce qui causait mon erreur.

Ainsi, disais-je en moi-même, je ne sais plus où est l'Eurotas; mais il est clair qu'il ne passe point à Misitra. Donc Misitra n'est point Sparte, à moins que le cours du fleuve n'ait changé, et ne se soit éloigné de la ville; ce qui n'est pas du tout probable. Où est donc Sparte? Je serai venu jusqu'ici sans avoir pu la trouver! Je m'en retournerai sans l'avoir vue! J'étais dans la consternation. Comme j'allais descendre du château le Grec s'écria : « Votre sei« gneurie demande peut-être Palæochôri? » A ce nom je me rappelai le passage de d'Anville; je m'écrie à mon tour : « Oui, « Palæochôri! la vieille ville! Où est-elle, Palæochôri?

— « Là-bas, à Magoula, » dit le cicerone; et il me montrait au loin dans la vallée une chaumière blanche, environnée de quelques arbres.

Les larmes me vinrent aux yeux en fixant mes regards sur cette misérable cabane qui s'élevait dans l'enceinte abandonnée d'une des villes les plus célèbres de l'univers, et qui servait seule à faire reconnaître l'emplacement de Sparte, demeure unique d'un chevrier, dont toute la richesse consiste dans l'herbe qui croît sur les tombeaux d'Agis et de Léonidas.

Je ne voulus plus rien voir ni rien entendre : je descendis précipitamment du château, malgré les cris des guides qui voulaient me montrer des ruines modernes, et me raconter des histoires d'agas, de pachas, de cadis, de vayvodes; mais, en passant devant l'archevêché, je trouvai des papas qui attendaient *le Français* à la porte, et qui m'invitèrent à entrer de la part de l'archevêque.

Quoique j'eusse bien désiré refuser cette politesse, il n'y eut pas moyen de s'y soustraire. J'entrai donc : l'archevêque était assis au milieu de son clergé dans une salle très propre, garnie de nattes et de coussins à la manière des Turcs. Tous ces papas et leur chef étaient gens d'esprit et de bonne humeur; plusieurs savaient l'italien et s'exprimaient avec facilité dans cette langue. Je leur contai ce qui venait de m'arriver au sujet des ruines de Sparte : ils en rirent, et se moquèrent du cicerone; ils me parurent fort accoutumés aux étrangers.

La Morée est en effet remplie de Lévantins, de Francs, de Ragu-

sains, d'Italiens, et surtout de jeunes médecins de Venise et des îles Ioniennes, qui viennent dépêcher les cadis et les agas. Les chemins sont assez sûrs : on trouve passablement de quoi se nourrir; on jouit d'une grande liberté, pourvu qu'on ait un peu de fermeté et de prudence. C'est en général un voyage très facile, surtout pour un homme qui a vécu chez les Sauvages de l'Amérique. Il y a toujours quelques Anglais sur les chemins du Péloponèse : les papas me dirent qu'ils avaient vu dans ces derniers temps des antiquaires et des officiers de cette nation. Il y a même à Misitra une maison grecque qu'on appelle l'*Auberge anglaise* : on y mange du roast-beef, et l'on y boit du vin de Porto. Le voyageur a sous ce rapport de grandes obligations aux Anglais : ce sont eux qui ont établi de bonnes auberges dans toute l'Europe en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Espagne, à Constantinople, à Athènes, et jusqu'aux portes de Sparte, en dépit de Lycurgue.

L'archevêque connaissait le vice-consul d'Athènes, et je ne sais s'il ne me dit point lui avoir donné l'hospitalité dans les deux ou trois courses que M. Fauvel a faites à Misitra. Après qu'on m'eut servi le café, on me montra l'archevêché et l'église : celle-ci, fort célèbre dans nos géographies, n'a pourtant rien de remarquable. La mosaïque du pavé est commune; les peintures, vantées par Guillet, rappellent absolument les ébauches de l'école avant le Pérugin. Quant à l'architecture, ce sont toujours des dômes plus ou moins écrasés, plus ou moins multipliés. Cette cathédrale, dédiée à saint Dimitri, et non pas à la Vierge, comme on l'a dit, a pour sa part sept de ces dômes. Depuis que cet ornement a été employé à Constantinople dans la dégénération de l'art, il a marqué tous les monuments de la Grèce. Il n'a ni la hardiesse du gothique, ni la sage beauté de l'antique. Il est assez majestueux quand il est immense; mais alors il écrase l'édifice qui le porte : s'il est petit, ce n'est plus qu'une calotte ignoble qui ne se lie à aucun membre de l'architecture, et qui s'élève au-dessus des entablements tout exprès pour rompre la ligne harmonieuse de la cymaise.

Je vis dans la bibliothèque de l'archevêché quelques traités des Pères Grecs, des livres de controverse, et deux ou trois historiens de la *Byzantine*; entre autres Pachymère. Il eût été intéressant de collationner le texte de ce manuscrit avec les textes que nous avons; mais il aura sans doute passé sous les yeux de nos deux grands

hellénistes, l'abbé Fourmont et d'Ansse de Villoison. Il est probable que les Vénitiens, longtemps maîtres de la Morée, en auront enlevé les manuscrits les plus précieux.

Mes hôtes me montrèrent avec empressement des traductions imprimées de quelques ouvrages français : c'est, comme on sait, le *Télémaque*, *Rollin*, etc., et des nouveautés publiées à Bucharest. Parmi ces traductions, je n'oserais dire que je trouvai *Atala*, si M. Stamati ne m'avait aussi fait l'honneur de prêter à ma Sauvage la langue d'Homère. La traduction que je vis à Misitra n'était pas achevée; le traducteur était un Grec, natif de Zante ; il s'était trouvé à Venise lorsque *Atala* y parut en italien, et c'était sur cette traduction qu'il avait commencé la sienne en grec vulgaire. Je ne sais si je cachai mon nom par orgueil ou par modestie; mais ma petite gloriole d'auteur fut si satisfaite de se rencontrer auprès de la grande gloire de Lacédémone, que le portier de l'archevêché eut lieu de se louer de ma générosité : c'est une charité dont j'ai fait depuis pénitence.

Il était nuit quand je sortis de l'archevêché : nous traversâmes la partie la plus peuplée de Misitra; nous passâmes dans le bazar indiqué dans plusieurs descriptions comme devant être l'Agora des anciens, supposant toujours que Misitra est Lacédémone. Ce bazar est un mauvais marché pareil à ces halles que l'on voit dans nos petites villes de province. De chétives boutiques de châles, de merceries, de comestibles, en occupent les rues. Ces boutiques étaient alors occupées par des lampes de fabrique italienne. On me fit remarquer, à la lueur de ces lampes, deux Maniottes qui vendaient des sèches et des polypes de mer, appelés à Naples *frutti di mare*. Ces pêcheurs, d'une assez grande taille, ressemblaient à des paysans francs-comtois. Je ne leur trouvai rien d'extraordinaire. J'achetai d'eux un chien de Taygète : il était de moyenne taille, le poil fauve et rude, le nez très court, l'air sauvage :

Fulvus Lacon,
Amica vis pastoribus.

Je l'avais nommé *Argus* : « Ulysse en fit autant. » Malheureusement je le perdis quelques jours après, sur la route entre Argos et Corinthe.

Nous vîmes passer plusieurs femmes enveloppées dans leurs

longs habits. Nous nous détournions pour leur céder le chemin, selon une coutume de l'Orient, qui tient à la jalousie plus qu'à la politesse. Je ne pus découvrir leurs visages; je ne sais donc s'il faut dire encore *Sparte aux belles femmes*, d'après Homère, καλλιγύναικα.

Je rentrai chez Ibraïm après treize heures de courses, pendant lesquelles je ne m'étais reposé que quelques moments. Outre que je supporte la fatigue, le soleil et la faim, j'ai observé qu'une vive émotion me soutient contre la lassitude, et me donne de nouvelles forces. Je suis convaincu d'ailleurs, et plus que personne, qu'une volonté inflexible surmonte tout, et l'emporte même sur le temps. Je me décidai à ne point me coucher, à profiter de la nuit pour écrire des notes, à me rendre le lendemain aux ruines de Sparte, et à continuer de là mon voyage sans revenir à Misitra.

Je dis adieu à Ibraïm; j'ordonnai à Joseph et au guide de se rendre avec leurs chevaux sur la route d'Argos, et de m'attendre à ce pont de l'Eurotas que nous avions déjà passé en venant de Tripolizza. Je ne gardai que le janissaire pour m'accompagner aux ruines de Sparte : si j'avais même pu me passer de lui, je serais allé seul à Magoula; car j'avais éprouvé combien des subalternes qui s'impatientent et s'ennuient vous gênent dans les recherches que vous voulez faire.

Tout étant réglé de la sorte, le 18, une demi-heure avant le jour, je montai à cheval avec le janissaire; je récompensai les esclaves du bon Ibraïm, et je partis au grand galop pour Lacédémone.

Il y avait déjà une heure que nous courions par un chemin uni qui se dirigeait droit au sud-est, lorsqu'au lever de l'aurore j'aperçus quelques débris et un long mur de construction antique : le cœur commence à me battre. Le janissaire se tourne vers moi, et me montrant sur la droite, avec son fouet, une cabane blanchâtre, il me crie d'un air de satisfaction : « Palæochôri ! » Je me dirigeai vers la principale ruine que je découvrais sur une hauteur. En tournant cette hauteur par le nord-ouest afin d'y monter, je m'arrêtai tout à coup à la vue d'une vaste enceinte, ouverte en demi-cercle, et que je reconnus à l'instant pour un théâtre. Je ne puis peindre les sentiments confus qui vinrent m'assiéger. La colline au pied de laquelle je me trouvais était donc la colline de la citadelle de Sparte, puisque le théâtre était adossé à la citadelle; la

ruine que je voyais sur cette colline était donc le temple de Minerve-Chalciœcos, puisque celui-ci était dans la citadelle; les débris et le long mur que j'avais passés plus bas faisaient donc partie de la tribu des Cynosures, puisque cette tribu était au nord de la ville : Sparte était donc sous mes yeux; et son théâtre, que j'avais eu le bonheur de découvrir en arrivant, me donnait sur-le-champ les positions des quartiers et des monuments. Je mis pied à terre, et je montai en courant sur la colline de la citadelle.

Comme j'arrivais à son sommet, le soleil se levait derrière les monts Ménélaïons. Quel beau spectacle! mais qu'il était triste! L'Eurotas coulant solitaire sous les débris du pont Babyx; des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines! Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de douleur arrêtait mes pas et ma pensée; le silence était profond autour de moi : je voulus du moins faire parler l'écho dans des lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et je criai de toute ma force : Léonidas! Aucune ruine ne répéta ce grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié.

Si des ruines où s'attachent des souvenirs illustres font bien voir la vanité de tout ici-bas, il faut pourtant convenir que les noms qui survivent à des empires, et qui immortalisent des temps et des lieux, sont quelque chose. Après tout, ne dédaignons pas trop la gloire; rien n'est plus beau qu'elle, si ce n'est la vertu. Le comble du bonheur serait de réunir l'une à l'autre dans cette vie; et c'était l'objet de l'unique prière que les Spartiates adressaient aux dieux : « *Ut pulchra bonis adderent!* »

Quand l'espèce de trouble où j'étais fut dissipé, je commençai à étudier les ruines autour de moi. Le sommet de la colline offrait un plateau environné, surtout au nord-ouest, d'épaisses murailles; j'en fis deux fois le tour, et je comptai mille cinq cent soixante, et mille cinq cent soixante-six pas communs, ou à peu près sept cent quatre-vingts pas géométriques; mais il faut remarquer que j'embrasse dans ce circuit le sommet entier de la colline, y compris la courbe que forme l'excavation du théâtre dans cette colline : c'est ce théâtre que Leroi a examiné.

Des décombres, partie ensevelis sous terre, partie élevés au-dessus du sol, annoncent, vers le milieu de ce plateau, les fondements du

temple de Minerve-Chalciœcos[1], où Pausanias se réfugia vainement, et perdit la vie. Une espèce de rampe en terrasse, large de soixante-dix pieds, et d'une pente extrêmement douce, descend du midi de la colline dans la plaine. C'était peut-être le chemin par où l'on montait à la citadelle, qui ne devint très forte que sous les tyrans de Lacédémone.

A la naissance de cette rampe, et au-dessus du théâtre, je vis un petit édifice de forme ronde, aux trois quarts détruit : les niches intérieures en paraissent également propres à recevoir des statues ou des urnes. Est-ce un tombeau? est-ce le temple de Vénus armée? Ce dernier devait être à peu près dans cette position, et dépendant de la tribu des Égides. César, qui prétendait descendre de Vénus, portait sur son anneau l'empreinte d'une Vénus armée : c'était en effet le double emblème des faiblesses et de la gloire de ce grand homme :

Vincere si possum nuda, quid arma gerens?

Si l'on se place avec moi sur la colline de la citadelle, voici ce qu'on verra autour de soi :

Au levant, c'est-à-dire vers l'Eurotas, un monticule de forme allongée, et aplatie à sa cime, comme pour servir de stade ou d'hippodrome. Des deux côtés de ce monticule, entre deux autres monticules qui font, avec le premier, deux espèces de vallées, on aperçoit les ruines du pont Babyx et le cours de l'Eurotas. De l'autre côté du fleuve, la vue est arrêtée par une chaîne de collines rougeâtres : ce sont les monts Ménélaïons. Derrière ces monts s'élève la barrière des hautes montagnes qui bordent au loin le golfe d'Argos.

Dans cette vue à l'est, entre la citadelle et l'Eurotas, en portant les yeux nord et sud par l'est, parallèlement au cours du fleuve, on placera la tribu des Limnates, le temple de Lycurgue, le palais du roi Démarate, la tribu des Égides et celle des Messoates, un des Lesché, le monument de Cadmus, les temples d'Hercule, d'Hélène,

1. Chalciœcos, maison d'airain. Il ne faut pas prendre le texte de Pausanias et de Plutarque à la lettre, et s'imaginer que ce temple fût tout d'airain; cela veut dire seulement que ce temple était revêtu d'airain en dedans, et peut-être en dehors. J'espère que personne ne confondra les deux Pausanias que je cite ici, l'un dans le texte, l'autre dans la note.

et le Plataniste. J'ai compté dans ce vaste espace sept ruines debout et hors de terre, mais tout à fait informes et dégradées. Comme je pouvais choisir, j'ai donné à l'un de ces débris le nom du temple d'Hélène; à l'autre, celui du tombeau d'Alcman : j'ai cru voir les monuments héroïques d'Égée et de Cadmus; je me suis déterminé ainsi pour la Fable, et n'ai reconnu pour l'histoire que le temple de Lycurgue. J'avoue que je préfère au brouet noir et à la Cryptie la mémoire du seul poète que Lacédémone ait produit, et la couronne de fleurs que les filles de Sparte cueillirent pour Hélène dans l'île du Plataniste :

O ubi campi,
Sperchiusque et virginibus bacchata Lacænis,
Taygeta!

En regardant maintenant vers le nord, et toujours du sommet de la citadelle, on voit une assez haute colline qui domine même celle où la citadelle est bâtie, ce qui contredit le texte de Pausanias. C'est dans la vallée que forment ces deux collines que devaient se trouver la place publique et les monuments que cette dernière renfermait, tels que le sénat des Gérontes, le Chœur, le Portique des Perses, etc. Il n'y a aucune ruine de ce côté. Au nord-ouest s'étendait la tribu des Cynosures, par où j'étais entré à Sparte, et où j'ai remarqué le long mur.

Tournons-nous à présent à l'ouest, et nous apercevrons, sur un terrain uni, derrière et au pied du théâtre, trois ruines, dont l'une est assez haute, et arrondie comme une tour : dans cette direction se trouvaient la tribu des Pitanates, le Théomélide, les tombeaux de Pausanias et de Léonidas, le Lesché des Crotanes, et le temple de Diane Isora.

Enfin, si l'on ramène ses regards au midi, on verra une terre inégale que soulève çà et là des racines de murs rasés au niveau du sol. Il faut que les pierres en aient été emportées, car on ne les aperçoit point alentour. La maison de Ménélas s'élevait dans cette perspective; et plus loin, sur le chemin d'Amyclée, on rencontrait le temple des Dioscures et des Grâces. Cette description deviendra plus intelligible si le lecteur veut avoir recours à Pausanias, ou simplement au *Voyage d'Anacharsis*.

Tout cet emplacement de Lacédémone est inculte : le soleil l'embrase en silence, et dévore incessamment le marbre des tom-

beaux. Quand je vis ce désert, aucune plante n'en décorait les débris, aucun oiseau, aucun insecte ne les animait, hors des millions de lézards qui montaient et descendaient sans bruit le long des murs brûlants. Une douzaine de chevaux à demi sauvages paissaient çà et là une herbe flétrie; un pâtre cultivait dans un coin du théâtre quelques pastèques : et à Magoula, qui donne son triste nom à Lacédémone, on remarquait un petit bois de cyprès. Mais ce Magoula même, qui fut autrefois un village turc assez considérable, a péri dans ce champ de mort : ses masures sont tombées, et ce n'est plus qu'une ruine qui annonce des ruines.

Je descendis de la citadelle, et je marchai pendant un quart d'heure pour arriver à l'Eurotas. Je le vis à peu près tel que je l'avais passé deux lieues plus haut sans le connaître : il peut avoir devant Sparte la largeur de la Marne au-dessus de Charenton. Son lit, presque desséché en été, présente une grève semée de petits cailloux, plantée de roseaux et de lauriers-roses, et sur laquelle coulent quelques filets d'une eau fraîche et limpide. Cette eau me parut excellente; j'en bus abondamment, car je mourais de soif. L'Eurotas mérite certainement l'épithète de καλλιδόναξ, *aux beaux roseaux*, que lui a donnée Euripide; mais je ne sais s'il doit garder celle d'*olorifer*, car je n'ai point aperçu de cygnes dans ses eaux. Je suivis son cours, espérant rencontrer ces oiseaux qui, selon Platon, ont avant d'expirer une vue de l'Olympe, et c'est pourquoi leur dernier chant est si mélodieux : mes recherches furent inutiles. Apparemment que je n'ai pas, comme Horace, la faveur des Tyndarides, et qu'ils n'ont pas voulu me laisser pénétrer le secret de leur berceau.

Les fleuves fameux ont la même destinée que les peuples fameux : d'abord ignorés, puis célébrés sur toute la terre, ils retombent ensuite dans leur première obscurité. L'Eurotas, appelé d'abord *Himère*, coule maintenant oublié sous le nom d'*Iri*, comme le Tibre, autrefois l'Albula, porte aujourd'hui à la mer les eaux inconnues du Tévère. J'examinai les ruines du pont Babyx, qui sont peu de chose. Je cherchai l'île du Plataniste, et je crois l'avoir trouvée au-dessous même de Magoula : c'est un terrain de forme triangulaire, dont un côté est baigné par l'Eurotas, et dont le deux autres côtés sont fermés par des fossés pleins de jonc, où coule pendant l'hiver la rivière de Magoula, l'ancien Cnacion. Il y a dans cette île quelques mûriers et des sycomores, mais point de

platanes. Je n'aperçus rien qui prouvât que les Turcs fissent encore de cette île un lieu de délices; je vis cependant quelques fleurs, entre autres des lis bleus portés par une espèce de glaïeuls; j'en cueillis plusieurs, en mémoire d'Hélène : la fragile couronne de la beauté existe encore sur les bords de l'Eurotas, et la beauté même a disparu.

La vue dont on jouit en marchant le long de l'Eurotas est bien différente de celle que l'on découvre du sommet à la citadelle. Le fleuve suit un lit tortueux, et se cache, comme je l'ai dit, parmi des roseaux et des lauriers-roses aussi grands que des arbres; sur la rive gauche, les monts Ménélaïons, d'un aspect aride et rougeâtre, forment contraste avec la fraîcheur et la verdure du cours de l'Eurotas. Sur la rive droite, le Taygète déploie son magnifique rideau : tout l'espace compris entre ce rideau et le fleuve est occupé par les collines et les ruines de Sparte; ces collines et ces ruines ne paraissent point désolées comme lorsqu'on les voit de près : elles semblent au contraire teintes de pourpre, de violet, d'or pâle. Ce ne sont point les prairies et les feuilles d'un vert cru et froid qui font les admirables paysages, ce sont les effets de la lumière : voilà pourquoi les roches et les bruyères de la baie de Naples seront toujours plus belles que les vallées les plus fertiles de la France et de l'Angleterre.

Ainsi, après des siècles d'oubli, ce fleuve qui vit errer sur ses bords les Lacédémoniens illustrés par Plutarque, ce fleuve, dis-je, s'est peut-être réjoui dans son abandon d'entendre retentir autour de ses rives les pas d'un obscur étranger. C'était le 18 août 1806, à neuf heures du matin, que je fis seul, le long de l'Eurotas, cette promenade qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Si je hais les mœurs des Spartiates, je ne méconnais point la grandeur d'un peuple libre, et je n'ai point foulé sans émotion sa noble poussière. Un seul fait suffit à la gloire de ce peuple : quand Néron visita la Grèce, il n'osa entrer dans Lacédémone. Quel magnifique éloge de cette cité!

Je retournai à la citadelle, en m'arrêtant à tous les débris que je rencontrais sur mon chemin. Comme Misitra a vraisemblablement été bâtie avec les ruines de Sparte, cela sans doute aura beaucoup contribué à la dégradation des monuments de cette dernière ville. Je trouvai mon compagnon exactement dans la même place où je l'avais laissé : il s'était assis; il avait dormi; il venait de se

réveiller; il fumait; il allait dormir encore. Les chevaux paissaient paisiblement dans les foyers du roi Ménélas : « Hélène « n'avait point quitté sa belle quenouille chargée d'une laine teinte « en pourpre, pour leur donner un pur froment dans une superbe « crèche [1]. » Aussi, tout voyageur que je suis, je ne suis point le fils d'Ulysse, quoique je préfère, comme Télémaque, mes rochers paternels aux plus beaux pays.

Il était midi; le soleil dardait à plomb ses rayons sur nos têtes. Nous nous mîmes à l'ombre dans un coin du théâtre, et nous mangeâmes d'un grand appétit du pain et des figues sèches que nous avions apportés de Misitra; Joseph s'était emparé du reste des provisions. Le janissaire se réjouissait; il croyait en être quitte, et se préparait à partir; mais il vit bientôt, à son grand déplaisir, qu'il s'était trompé. Je me mis à écrire des notes et à prendre la vue des lieux : tout cela dura deux grandes heures, après quoi je voulus examiner les monuments à l'ouest de la citadelle. C'était de ce côté que devait être le tombeau de Léonidas. Le janissaire m'accompagna, tirant les chevaux par la bride; nous allions errant de ruine en ruine. Nous étions les deux seuls hommes vivants au milieu de tant de morts illustres; tous deux barbares; étrangers l'un à l'autre, ainsi qu'à la Grèce; sortis des forêts de la Gaule et des rochers du Caucase, nous nous étions rencontrés au fond du Péloponèse, moi pour passer, lui pour vivre sur les tombeaux qui n'étaient pas ceux de nos aïeux.

J'interrogeai vainement les moindres pierres pour leur demander les cendres de Léonidas. J'eus pourtant un moment d'espoir : près de cette espèce de tour que j'ai indiquée à l'ouest de la citadelle, je vis des débris de sculptures, qui me semblèrent être ceux d'un lion. Nous savons par Hérodote qu'il y avait un lion de pierre sur le tombeau de Léonidas; circonstance qui n'est pas rapportée par Pausanias. Je redoublai d'ardeur; tous mes soins furent inutiles [2].

1. *Odyss.*

2. Ma mémoire me trompait ici : le lion dont parle Hérodote était aux Thermopyles. Cet historien ne dit pas même que les os de Léonidas furent transportés dans sa patrie : il prétend, au contraire, que Xerxès fit mettre en croix le corps de ce prince. Ainsi, les débris du lion que j'ai vus à Sparte ne peuvent point indiquer la tombe de Léonidas. On croit bien que je n'avais pas un *Hérodote* à la main sur les ruines de Lacédémone; je n'avais porté dans mon voyage que *Racine*, le *Tasse*,

Je ne sais si c'est dans cet endroit que l'abbé Fourmont fit la découverte de trois monuments curieux. L'un était un cippe sur lequel était gravé le nom de *Jérusalem* : il s'agissait peut-être de cette alliance des Juifs et des Lacédémoniens, dont il est parlé dans *Les Machabées*; les deux autres monuments étaient les inscriptions sépulcrales de Lysander et d'Agésilas : un Français devait naturellement retrouver le tombeau de deux grands capitaines. Je remarquerai que c'est à mes compatriotes que l'Europe doit les premières notions satisfaisantes qu'elle ait eues sur les ruines de Sparte et d'Athènes [1]. Deshayes, envoyé par Louis XIII à Jérusalem, passa vers l'an 1629 à Athènes : nous avons son *Voyage*, que Chandler n'a pas connu. Le père Babin, jésuite, donna en 1672 sa relation de l'*État présent de la ville d'Athènes*; cette relation fut rédigée par Spon, avant que ce sincère et habile voyageur eût commencé ses courses avec Wheler. L'abbé Fourmont et Leroi ont répandu les premiers des lumières certaines sur la Laconie, quoique à la vérité Vernon eût passé à Sparte avant eux; mais on n'a qu'une seule lettre de cet Anglais : il se contente de dire qu'il a vu Lacédémone, et il n'entre dans aucun détail [2]. Pour moi, j'ignore si mes recherches passeront à l'avenir; mais du moins j'aurai mêlé mon nom au nom de Sparte, qui peut seule le sauver de l'oubli; j'aurai pour ainsi dire retrouvé cette cité immortelle, en donnant sur ses ruines des détails jusqu'ici inconnus : un simple pêcheur, par naufrage ou par aventure, détermine souvent la position de quelques écueils qui avaient échappé aux soins des pilotes les plus habiles.

Il y avait à Sparte une foule d'autels et de statues consacrés au Sommeil, à la Mort, à la Beauté (Vénus-Morphô), divinités de tous

Virgile et *Homère*; celui-ci avec des feuillets blancs pour écrire des notes. Il n'est donc pas bien étonnant qu'obligé de tirer mes ressources de ma mémoire, j'aie pu me méprendre sur un lieu, sans néanmoins me tromper sur un fait. On peut voir deux jolies épigrammes de l'*Anthologie* sur ce lion de pierre des Thermopyles.

1. On a bien sur Athènes les deux lettres de la collection de Martin Crusius, en 1584; mais, outre qu'elles ne disent presque rien, elles sont écrites par des Grecs natifs de la Morée, et par conséquent elles ne sont point le fruit des recherches des voyageurs modernes. Spon cite encore le manuscrit de la bibliothèque Barberine, à Rome, qui remontait à deux cents ans avant son voyage, et où il trouve quelques dessins d'Athènes. Voyez l'introduction.

2. Voyez, sur tout cela, l'introduction.

les hommes; à la Peur sous les armes, apparemment celle que les Lacédémoniens inspiraient aux ennemis : rien de tout cela n'est resté; mais je lus sur une espèce de socle ces quatre lettres ΛΑΣΛ. Faut-il rétablir ΓΕΛΑΣΜΑ, *Gelasma*? Serait-ce le piédestal de cette statue du Rire que Lycurgue plaça chez les graves descendants d'Hercule? L'autel du Rire, subsistant seul au milieu de Sparte ensevelie, offrirait un beau sujet de triomphe à la philosophie de Démocrite.

Le jour finissait lorsque je m'arrachai à ces illustres débris, à l'ombre de Lycurgue, aux souvenirs des Thermopyles, et à tous les mensonges de la Fable et de l'histoire. Le soleil disparut derrière le Taygète, de sorte que je le vis commencer et finir son tour sur les ruines de Lacédémone. Il y avait trois mille cinq cent quarante-trois ans qu'il s'était levé et couché pour la première fois sur cette ville naissante. Je partis l'esprit rempli des objets que je venais de voir, et livré à des réflexions intarissables : de pareilles journées font ensuite supporter patiemment beaucoup de malheurs, et rendent surtout indifférent à bien des spectacles.

Nous remontâmes le cours de l'Eurotas pendant une heure et demie, au travers des champs, et nous tombâmes dans le chemin de Tripolizza. Joseph et le guide étaient campés de l'autre côté de la rivière, auprès du pont : ils avaient allumé du feu avec des roseaux, en dépit d'Apollon, que le gémissement de ces roseaux consolait de la perte de Daphné. Joseph s'était abondamment pourvu du nécessaire : il avait du sel, de l'huile, des pastèques, du pain, et de la viande. Il prépara un gigot de mouton, comme le compagnon d'Achille, et me le servit sur le coin d'une grande pierre, avec du vin de la vigne d'Ulysse et de l'eau de l'Eurotas. J'avais justement pour trouver ce souper excellent ce qui manquait à Denys pour sentir le mérite du brouet noir.

Après le souper Joseph apporta ma selle, qui me servait ordinairement d'oreiller; je m'enveloppai dans mon manteau, et je me couchai au bord de l'Eurotas, sous un laurier. La nuit était si pure et si sereine, que la voie lactée formait comme une aube réfléchie par l'eau du fleuve, et à la clarté de laquelle on aurait pu lire. Je m'endormis les yeux attachés au ciel, ayant précisément au-dessus de ma tête la belle constellation du Cygne de Léda. Je me rappelle encore le plaisir que j'éprouvais autrefois à me reposer ainsi dans les bois de l'Amérique, et surtout à me réveiller au milieu de la

nuit. J'écoutais le bruit du vent dans la solitude, le bramement des daims et des cerfs, le mugissement d'une cataracte éloignée, tandis que mon bûcher, à demi éteint, rougissait en dessous le feuillage des arbres. J'aimais jusqu'à la voix de l'Iroquois lorsqu'il élevait un cri du sein des forêts, et qu'à la clarté des étoiles, dans le silence de la nature, il semblait proclamer sa liberté sans bornes. Tout cela plaît à vingt ans, parce que la vie se suffit pour ainsi dire à elle-même, et qu'il y a dans la première jeunesse quelque chose d'inquiet et de vague qui nous porte incessamment aux chimères, *ipsi sibi somnia fingunt*; mais, dans un âge plus mûr, l'esprit revient à des goûts plus solides : il veut surtout se nourrir des souvenirs et des exemples de l'histoire. Je dormirais encore volontiers au bord de l'Eurotas ou du Jourdain, si les ombres héroïques de trois cents Spartiates ou les douze fils de Jacob devaient visiter mon sommeil ; mais je n'irais plus chercher une terre nouvelle qui n'a point été déchirée par le soc de la charrue ; il me faut à présent de vieux déserts qui me rendent à volonté les murs de Babylone ou les légions de Pharsale, *grandia ossa*! des champs dont les sillons m'instruisent, et où je retrouve, homme que je suis, le sang, les larmes et les sueurs de l'homme.

Joseph me réveilla le 19, à trois heures du matin, comme je le lui avais ordonné : nous sellâmes nos chevaux, et nous partîmes. Je tournai la tête vers Sparte, et je jetai un dernier regard sur l'Eurotas : je ne pouvais me défendre de ce sentiment de tristesse qu'on éprouve en présence d'une grande ruine, et en quittant des lieux qu'on ne reverra jamais.

Le chemin qui conduit de la Laconie dans l'Argolide était dans l'antiquité ce qu'il est encore aujourd'hui, un des plus rudes et des plus sauvages de la Grèce. Nous suivîmes pendant quelque temps la route de Tripolizza ; puis, tournant au levant, nous nous enfonçâmes dans des gorges de montagnes. Nous marchions rapidement dans des ravines et sous des arbres qui nous obligeaient de nous coucher sur le cou de nos chevaux. Je frappai si rudement de la tête contre une branche de ces arbres, que je fus jeté à dix pas sans connaissance. Comme mon cheval continuait de galoper, mes compagnons de voyage, qui me devançaient, ne s'aperçurent pas de ma chute : leurs cris, quand ils revinrent à moi, me tirèrent de mon évanouissement.

A quatre heures du matin nous parvînmes au sommet d'une

montagne où nous laissâmes reposer nos chevaux. Le froid devint si piquant, que nous fûmes obligés d'allumer un feu de bruyères. Je ne puis assigner de nom à ce lieu peu célèbre dans l'antiquité; mais nous devions être vers les sources du Lœnus, dans la chaîne du mont Éva, et peu éloignés de Prasiæ, sur le golfe d'Argos.

Nous arrivâmes à midi à un gros village appelé *Saint-Paul*, assez voisin de la mer : on n'y parlait que d'un événement tragique qu'on s'empressa de nous raconter.

Une fille de ce village, ayant perdu son père et sa mère, et se trouvant maîtresse d'une petite fortune, fut envoyée par ses parents à Constantinople. A dix-huit ans elle revint dans son village : elle parlait le turc, l'italien et le français : et quand il passait des étrangers à Saint-Paul, elle les recevait avec une politesse qui fit soupçonner sa vertu. Les chefs des paysans s'assemblèrent. Après avoir examiné entre eux la conduite de l'orpheline, ils résolurent de se défaire d'une fille qui déshonorait le village. Ils se procurèrent d'abord la somme fixée en Turquie pour le meurtre d'une chrétienne; ensuite ils entrèrent pendant la nuit chez la jeune fille, l'assommèrent, et un homme qui attendait la nouvelle de l'exécution alla porter au pacha le prix du sang. Ce qui mettait en mouvement tous ces Grecs de Saint-Paul, ce n'était pas l'atrocité de l'action, mais l'avidité du pacha; car celui-ci, qui trouvait aussi l'action toute simple, et qui convenait avoir reçu la somme fixée pour un assassinat ordinaire, observait pourtant que la beauté, la jeunesse, la science, les voyages de l'orpheline, lui donnaient (à lui pacha de Morée) de justes droits à une indemnité : en conséquence, sa seigneurie avait envoyé le jour même deux janissaires pour demander une nouvelle contribution.

Le village de Saint-Paul est agréable; il est arrosé de fontaines ombragées de pins de l'espèce sauvage, *pinus sylvestris*. Nous y trouvâmes un de ces médecins italiens qui courent toute la Morée : je me fis tirer du sang. Je mangeai d'excellent lait dans une maison fort propre, ressemblant assez à une cabane suisse. Un jeune Moraïte vint s'asseoir devant moi : il avait l'air de Méléagre par la taille et le vêtement. Les paysans grecs ne sont point habillés comme les Grecs levantins que nous voyons en France : ils portent une tunique qui leur descend jusqu'aux genoux, et qu'ils rattachent avec une ceinture; leurs larges culottes sont cachées par le bas de cette tunique; ils croisent sur leurs jambes nues les bandes

qui retiennent leurs sandales : à la coiffure près, ce sont absolument d'anciens Grecs sans manteau.

Mon nouveau compagnon, assis, comme je l'ai dit, devant moi, surveillait mes mouvements avec une extrême ingénuité. Il ne disait pas un mot, et me dévorait des yeux : il avançait la tête pour regarder jusque dans le vase de terre où je mangeais mon lait. Je me levai, il se leva ; je me rassis, il s'assit de nouveau. Je lui présentai un cigare ; il fut ravi, et me fit signe de fumer avec lui. Quand je partis, il courut après moi pendant une demi-heure, toujours sans parler et sans qu'on pût savoir ce qu'il voulait. Je lui donnai de l'argent, il le jeta : le janissaire voulut le chasser ; il voulut battre le janissaire. J'étais touché je ne sais pourquoi, peut-être en me voyant, moi barbare civilisé, l'objet de la curiosité d'un Grec devenu barbare[1].

Nous étions partis de Saint-Paul à deux heures de l'après-midi, après avoir changé de chevaux, et nous suivions le chemin de l'ancienne Cynurie. Vers les quatre heures le guide nous cria que nous allions être attaqués : en effet, nous aperçûmes quelques hommes armés dans la montagne ; ils nous regardèrent longtemps, et nous laissèrent tranquillement passer. Nous entrâmes dans les monts Parthénius, et nous descendîmes au bord d'une rivière dont le cours nous conduisit jusqu'à la mer. On découvrait la citadelle d'Argos, Nauplie en face de nous, et les montagnes de la Corinthie vers Mycènes. Du point où nous étions parvenus, il y avait encore trois heures de marche jusqu'à Argos ; il fallait tourner le fond du golfe en traversant le marais de Lerne, qui s'étendait entre la ville et le lieu où nous nous trouvions. Nous passâmes auprès du jardin d'un aga, où je remarquai des peupliers de Lombardie mêlés à des cyprès, à des citronniers, à des orangers, et à une foule d'arbres que je n'avais point vus jusqu'alors en Grèce. Peu après le guide se trompa de chemin, et nous nous trouvâmes engagés sur d'étroites chaussées qui séparaient de petits étangs et des rivières inondées. La nuit nous surprit au milieu de cet embarras : il fallait à chaque pas faire sauter de larges fossés à nos chevaux, qu'effrayaient l'obscurité, le coassement d'une multitude de grenouilles, et les flammes violettes qui couraient sur le marais. Le

1. Les Grecs de ces montagnes prétendent être les vrais descendants des Lacédémoniens ; ils disent que les Maniottes ne sont qu'un ramas de brigands étrangers, et ils ont raison.



Staal pinxit. Delannoy sculp.

Chateaubriand dans les marais de Lerne.

cheval du guide s'abattit; et, comme nous marchions à la file, nous trébuchâmes les uns sur les autres dans un fossé. Nous criions, tous à la fois sans nous entendre; l'eau était assez profonde pour que les chevaux pussent y nager et s'y noyer avec leurs maîtres; ma saignée s'était rouverte, et je souffrais beaucoup de la tête. Nous sortîmes enfin miraculeusement de ce bourbier, mais nous étions dans l'impossibilité de gagner Argos. Nous aperçûmes à travers les roseaux une petite lumière : nous nous dirigeâmes de ce côté, mourant de froid, couverts de boue, tirant nos chevaux par la bride, et courant le risque à chaque pas de nous replonger dans quelque fondrière.

La lumière nous guida à une ferme située au milieu du marais, dans le voisinage du village de Lerne : on venait d'y faire la moisson; les moissonneurs étaient couchés sur la terre; ils se levaient sous nos pieds, et s'enfuyaient comme des bêtes fauves. Nous parvînmes à les rassurer, et nous passâmes le reste de la nuit avec eux sur un fumier de brebis, lieu le moins sale et le moins humide que nous pûmes trouver. Je serais en droit de faire une querelle à Hercule, qui n'a pas bien tué l'hydre de Lerne; car je gagnai dans ce lieu malsain une fièvre qui ne me quitta tout à fait qu'en Égypte.

Le 20, au lever de l'aurore, j'étais à Argos : le village qui remplace cette ville célèbre est plus propre et plus animé que la plupart des autres villages de la Morée. Sa position est fort belle au fond du golfe de Nauplie ou d'Argos, à une lieue et demie de la mer; il a d'un côté les montagnes de la Cynurie et de l'Arcadie, et de l'autre, les hauteurs de Trézène et d'Épidaure.

Mais, soit que mon imagination fut attristée par le souvenir des malheurs et des fureurs des Pélopides, soit que je fusse réellement frappé par la vérité, les terres me parurent incultes et désertes, les montagnes sombres et nues, sorte de nature féconde en grands crimes et en grandes vertus. Je visitai ce qu'on appelle les restes du palais d'Agamemnon, les débris du théâtre et d'un aqueduc romain; je montai à la citadelle, je voulais voir jusqu'à la moindre pierre qu'avait pu remuer la main du roi des rois. Qui se peut vanter de jouir de quelque gloire auprès de ces familles chantées par Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide et Racine? Et quand on voit pourtant sur les lieux combien peu de chose reste de ces familles, on est merveilleusement étonné.

Il y a déjà longtemps que les ruines d'Argos ne répondent plus à la grandeur de son nom. Chandler les trouva en 1756 absolument telles que je les ai vues; l'abbé Fourmont en 1746, et Pellegrin en 1719, n'avaient pas été plus heureux. Les Vénitiens ont surtout contribué à la dégradation des monuments de cette ville, en employant ces débris à bâtir le château de Palamide. Il y avait à Argos, du temps de Pausanias, une statue de Jupiter, remarquable parce qu'elle avait trois yeux, et bien plus remarquable encore par une autre raison : Sthénélus l'avait apportée de Troie; c'était, disait-on, la statue même aux pieds de laquelle Priam fut massacré dans son palais par le fils d'Achille :

Ingens ara fuit, juxtaque veterrima laurus,
Incumbens aræ, atque umbra complexa Penates.

Mais Argos, qui triomphait sans doute lorsqu'elle montrait dans ses murs les Pénates qui trahirent les foyers de Priam, Argos offrit bientôt elle-même un grand exemple des vicissitudes du sort. Dès le règne de Julien l'Apostat, elle était tellement déchue de sa gloire, qu'elle ne put, à cause de sa pauvreté, contribuer au rétablissement et aux frais des jeux Isthmiques. Julien plaida sa cause contre les Corinthiens : nous avons encore ce plaidoyer dans les ouvrages de cet empereur (*Ep.* XXV). C'est un des plus singuliers documents de l'histoire des choses et des hommes. Enfin Argos, la patrie du roi des rois, devenue dans le moyen âge l'héritage d'une veuve vénitienne, fut vendue par cette veuve à la république de Venise pour deux cents ducats de rente viagère, et cinq cents une fois payés. Coronelli rapporte le contrat : *Omnia vanitas !*

Je fus reçu à Argos par le médecin italien Avramiotti, que M. Pouqueville vit à Nauplie, et dont il opéra la petite fille, attaquée d'une hydrocéphale. M. Avramiotti me montra une carte du Péloponèse où il avait commencé d'écrire, avec M. Fauvel, les noms anciens auprès des noms modernes : ce sera un travail précieux, et qui ne pouvait être exécuté que par des hommes résidant sur les lieux depuis un grand nombre d'années. M. Avramiotti avait fait sa fortune, et il commençait à soupirer après l'Italie. Il y a deux choses qui revivent dans le cœur de l'homme à mesure qu'il avance dans la vie, la patrie et la religion. On a beau avoir oublié l'une et l'autre dans sa jeunesse, elles se présentent tôt ou

tard à nous avec tous leurs charmes, et réveillent au fond de nos cœurs un amour justement dû à leur beauté. Nous parlâmes donc de la France et de l'Italie à Argos, par la même raison que le soldat argien qui suivait Énée se souvint d'Argos en mourant en Italie. Il ne fut presque point question entre nous d'Agamemnon, quoi que je dusse voir le lendemain son tombeau. Nous causions sur la terrasse de la maison, qui dominait le golfe d'Argos : c'était peut-être du haut de cette terrasse qu'une pauvre femme lança la tuile qui mit fin à la gloire et aux aventures de Pyrrhus. M. Avramiotti me montrait un promontoire de l'autre côté de la mer, et me disait : « C'était là que Clytemnestre avait placé l'esclave qui « devait donner le signal du retour de la flotte des Grecs »; et il ajoutait : « Vous venez de Venise à présent? Je crois que je ferais « bien de retourner à Venise. »

Je quittai cet exilé en Grèce le lendemain à la pointe du jour, et je pris, avec de nouveaux chevaux et un nouveau guide, le chemin de Corinthe. Je crois que M. Avramiotti ne fut pas fâché d'être débarrassé de moi : quoiqu'il m'eût reçu avec beaucoup de politesse, il était aisé de voir que ma visite n'était pas venue très à propos.

Après une demi-heure de marche, nous traversâmes l'Inachus, père d'Io, si célèbre par la jalousie de Junon : avant d'arriver au lit de ce torrent, on trouvait autrefois, en sortant d'Argos, la porte Lucine et l'autel du Soleil. Une demi-lieue plus loin, de l'autre côté de l'Inachus, nous aurions dû voir le temple de Cérès Mysienne, et plus loin encore le tombeau de Thyeste, et le monument héroïque de Persée. Nous nous arrêtâmes à peu près à la hauteur où ces derniers monuments existaient à l'époque du voyage de Pausanias. Nous allions quitter la plaine d'Argos, sur laquelle on a un très bon Mémoire de M. Barbié du Bocage. Près d'entrer dans les montagnes de la Corinthie, nous voyions Nauplie derrière nous. L'endroit où nous étions parvenus se nomme *Carvati*, et c'est là qu'il faut se détourner de la route pour chercher un peu sur la droite les ruines de Mycènes. Chandler les avait manquées en revenant d'Argos. Elles sont très connues aujourd'hui, à cause des fouilles que lord Elgin y a fait faire à son passage en Grèce. M. Fauvel les a décrites dans ses Mémoires et M. de Choiseul-Gouffier en possède les dessins : l'abbé Fourmont en avait déjà parlé, et Dumonceaux les avait aperçues. Nous traver-

sâmes une bruyère : un petit sentier nous conduisit à ces débris, qui sont à peu près tels qu'ils étaient du temps de Pausanias; car il y a plus de deux mille deux cent quatre-vingts années que Mycènes est détruite. Les Argiens la renversèrent de fond en comble, jaloux de la gloire qu'elle s'était acquise en envoyant quarante guerriers mourir avec les Spartiates aux Thermopyles. Nous commençâmes par examiner le tombeau auquel on a donné le nom de *tombeau d'Agamemnon* : c'est un monument souterrain, de forme ronde, qui reçoit la lumière par le dôme, et qui n'a rien de remarquable, hors la simplicité de l'architecture. On y entre par une tranchée qui aboutit à la porte du tombeau : cette porte était ornée de pilastres d'un marbre bleuâtre assez commun, tiré des montagnes voisines. C'est lord Elgin qui a fait ouvrir ce monument, et déblayer les terres qui encombraient l'intérieur. Une petite porte surbaissée conduit de la chambre principale à une chambre de moindre étendue. Après l'avoir attentivement examinée, je crois que cette dernière chambre est tout simplement une excavation faite par les ouvriers hors du tombeau; car je n'ai point remarqué de murailles. Resterait à expliquer l'usage de la petite porte, qui n'était peut être qu'une autre ouverture du sépulcre. Ce sépulcre a-t-il toujours été caché sous la terre, comme la rotonde des catacombes à Alexandrie? S'élevait-il, au contraire, au-dessus du sol, comme le tombeau de Cecilia Metella à Rome? Avait-il une architecture extérieure, et de quel ordre était-elle? Toutes questions qui restent à éclaircir. On n'a rien trouvé dans le tombeau, et l'on n'est pas même assuré que ce soit celui d'Agamemnon dont Pausanias a fait mention[1].

En sortant de ce monument, je traversai une vallée stérile; et, sur le flanc d'une colline opposée, je vis les ruines de Mycènes : j'admirai surtout une des portes de la ville, formée de quartiers de roches gigantesques posés sur les rochers mêmes de la montagne, avec lesquels elles ont l'air de ne faire qu'un tout. Deux lions de forme colossale, sculptés des deux côtés de cette porte, en sont le seul ornement : ils sont représentés en reliefs, debout et en regard, comme les lions qui soutenaient les armoiries de nos anciens chevaliers; ils n'ont plus de têtes. Je n'ai point vu, même en Égypte,

1. Les Lacédémoniens se vantaient aussi de posséder les cendres d'Agamemnon.

d'architecture plus imposante; et le désert où elle se trouve ajoute encore à sa gravité : elle est du genre de ces ouvrages que Strabon et Pausanias attribuent aux Cyclopes, et dont on retrouve des traces en Italie. M. Petit-Radel veut que cette architecture ait précédé l'invention des ordres. Au reste, c'était un enfant tout nu, un pâtre, qui me montrait dans cette solitude le tombeau d'Agamemnon et les ruines de Mycènes.

Au bas de la porte dont j'ai parlé est une fontaine qui sera, si l'on veut, celle que Persée trouva sous un champignon, et qui donna son nom à Mycènes : car *mycès* veut dire en grec un champignon ou le pommeau d'une épée : ce conte est de Pausanias. En voulant regagner le chemin de Corinthe, j'entendis le sol retentir sous les pieds de mon cheval. Je mis pied à terre, et je découvris la voûte d'un autre tombeau.

Pausanias compte à Mycènes cinq tombeaux : le tombeau d'Atrée, celui d'Agamemnon, celui d'Eurymédon, celui de Télédamus et de Pélops, et celui d'Électre. Il ajoute que Clytemnestre et Égisthe étaient enterrés hors des murs : ce serait donc le tombeau de Clytemnestre et d'Égisthe que j'aurais retrouvé? Je l'ai indiqué à M. Fauvel, qui doit le chercher à son premier voyage à Argos : singulière destinée, qui me fait sortir tout exprès de Paris pour découvrir les cendres de Clytemnestre!

Nous laissâmes Némée à notre gauche, et nous poursuivîmes notre route : nous arrivâmes de bonne heure à Corinthe, par une espèce de plaine que traversent des courants d'eau, et que divisent des monticules isolés, semblables à l'Acro-Corinthe, avec lequel ils se confondent. Nous aperçûmes celui-ci longtemps avant d'y arriver, comme une masse irrégulière de granit rougeâtre, couronnée d'une ligne de murs tortueux. Tous les voyageurs ont décrit Corinthe. Spon et Wheler visitèrent la citadelle, où ils retrouvèrent la fontaine Pyrène; mais Chandler ne monta point à l'Acro-Corinthe, et M. Fauvel nous apprend que les Turcs n'y laissent plus entrer personne En effet, je ne pus même obtenir la permission de me promener dans les environs, malgré les mouvements que se donna pour cela mon janissaire. Au reste, Pausanias dans sa *Corinthie*, et Plutarque dans la *Vie d'Arratus*, nous ont fait connaître parfaitement les monuments et les localités de l'Acro-Corinthe.

Nous étions venus descendre à un kan assez propre, placé au

centre de la bourgade, et peu éloigné du bazar. Le janissaire partit pour la provision; Joseph prépara le dîner; et, pendant qu'ils étaient ainsi occupés, j'allai rôder seul dans les environs.

Corinthe est située au pied des montagnes, dans une plaine qui s'étend jusqu'à la mer de Crissa, aujourd'hui le golfe de Lépante, seul nom moderne qui, dans la Grèce, rivalise de beauté avec les noms antiques. Quand le temps est serein, on découvre par delà cette mer, la cime de l'Hélicon et du Parnasse; mais on ne voit pas de la ville même la mer Saronique; il faut pour cela monter à l'Acro-Corinthe; alors on aperçoit non seulement cette mer, mais les regards s'étendent jusqu'à la citadelle d'Athènes et jusqu'au cap Colonne : « C'est, dit Spon, une des plus belles vues de l'univers. » Je le crois aisément; car, même au pied de l'Acro-Corinthe, la perspective est enchanteresse. Les maisons du village, assez grandes et assez bien entretenues, sont répandues par groupes sur la plaine, au milieu des mûriers, des orangers et des cyprès; les vignes, qui font la richesse du pays, donnent un air frais et fertile à la campagne. Elles ne sont ni élevées en guirlandes sur des arbres comme en Italie, ni tenues basses comme aux environs de Paris. Chaque cep forme un faisceau de verdure isolé, autour duquel les grappes pendent en automne comme des cristaux. Les cimes du Parnasse et de l'Hélicon, le golfe de Lépante, qui ressemble à un magnifique canal, le mont Oneïus, couvert de myrtes, forment, au nord et au levant l'horizon du tableau, tandis que l'Acro-Corinthe, les montagnes de l'Argolide et de la Sicyonie, s'élèvent au midi et au couchant. Quant aux monuments de Corinthe, ils n'existent plus. M. Foucherot n'a découvert parmi leurs ruines que deux chapiteaux corinthiens, unique souvenir de l'ordre inventé dans cette ville.

Corinthe renversée de fond en comble par Mummius, rebâtie par Jules César et par Adrien, une seconde fois détruite par Alaric, relevée encore par les Vénitiens, fut saccagée une troisième et dernière fois par Mahomet II. Strabon la vit peu de temps après son rétablissement, sous Auguste. Pausanias l'admira du temps d'Adrien; et, d'après les monuments qu'il nous a décrits, c'était à cette époque une ville superbe. Il eût été curieux de savoir ce qu'elle pouvait être en 1173, quand Benjamin de Tudèle y passa; mais ce juif espagnol raconte gravement qu'il arriva à Patras, « ville d'Antipater, dit-il, un des quatre rois grecs qui partagèrent

l'empire d'Alexandre. » De là il se rend à Lépante et à Corinthe : il trouve dans cette dernière ville trois cents juifs conduits par les vénérables rabbins Léon, Jacob et Ézéchias : et c'était tout ce que Benjamin cherchait.

Des voyageurs modernes nous ont mieux fait connaître ce qui reste de Corinthe après tant de calamités : Spon et Wheler y découvrirent les débris d'un temple de la plus haute antiquité : ces débris étaient composés de onze colonnes cannelées sans base et d'ordre dorique. Spon affirme que ces colonnes n'avaient pas quatre diamètres de hauteur de plus que le diamètre du pied de la colonne, ce qui signifie apparemment qu'elles avaient cinq diamètres. Chandler dit qu'elles avaient la moitié de la hauteur qu'elles auraient dû avoir pour être dans la juste proportion de leur ordre. Il est évident que Spon se trompe, puisqu'il prend pour mesure de l'ordre le diamètre du pied de la colonne, et non le diamètre du tiers. Ce monument, dessiné par Leroi, valait la peine d'être rappelé, parce qu'il prouve ou que le premier dorique n'avait pas les proportions que Pline et Vitruve lui ont assignées depuis, ou que l'ordre toscan, dont ce temple paraît se rapprocher, n'a pas pris naissance en Italie. Spon a cru reconnaître dans ce monument le temple de Diane d'Éphèse, cité par Pausanias, et Chandler, le Sisypheus de Strabon. Je ne puis dire si ces colonnes existent encore : je ne les ai point vues ; mais je crois savoir confusément qu'elles ont été renversées, et que les Anglais en ont emporté les derniers débris [1].

Un peuple maritime, un roi qui fut un philosophe et qui devint un tyran ; un barbare de Rome, qui croyait qu'on remplace des statues de Praxitèle comme des cuirasses de soldats ; tous ces souvenirs ne rendent pas Corinthe fort intéressante : mais on a pour ressource Jason, Médée, la fontaine Pyrène, Pégase, les jeux Isthmiques institués par Thésée et chantés par Pindare ; c'est-à-dire, comme à l'ordinaire, laFable et la poésie. Je ne parle point de Denys et de Timoléon : l'un qui fut assez lâche pour ne pas mourir, l'autre assez malheureux pour vivre. Si jamais je montais sur un trône, je n'en descendrais que mort ; et je ne serai jamais assez vertueux pour tuer mon frère : je ne me soucie donc point de ces deux hommes. J'aime mieux cet enfant qui, pendant le siège

1. Les colonnes étaient, ou sont encore, vers le port Schœnus, et je ne suis pas descendu à la mer.

de Corinthe, fit fondre en larmes Mummius lui-même, en lui récitant ces vers d'Homère :

Τρισμάκαρες Δαναοὶ καὶ τετράκις, οἳ τότ' ὄλοντο
Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, χάριν Ἀτρείδῃσι φέροντες.
Ὡς δὴ ἔγωγ' ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν
Ἤματι τῷ, ὅτε μοι πλεῖστοι χαλκήρεα δοῦρα
Τρῶες ἐπέρριψαν περὶ Πηλείωνι θανόντι.
Τῷ κ' ἔλαχον κτερέων, καί μευ κλέος ἦγον Ἀχαιοί·
Νῦν δέ με λευγαλέῳ θανατῳ εἵμαρτο ἁλῶναι.

« O trois et quatre fois heureux les Grecs qui périrent devant les « vastes murs d'Ilion, en soutenant la cause des Atrides! Plût aux « dieux que j'eusse accompli ma destinée le jour où les Troyens « lancèrent sur moi leurs javelots, tandis que je défendais le corps « d'Achille! Alors j'aurais obtenu les honneurs accoutumés du « bûcher funèbre, et les Grecs auraient parlé de mon nom! Aujour- « d'hui mon sort est de finir mes jours par une mort obscure et « déplorable. »

Voilà qui est vrai, naturel, pathétique; et l'on retrouve un grand coup de la fortune, la puissance du génie et les entrailles de l'homme.

On fait encore des vases à Corinthe, mais ce ne sont plus ceux que Cicéron demandait avec tant d'empressement à son cher Atticus. Il paraît, au reste, que les Corinthiens ont perdu le goût qu'ils avaient pour les étrangers : tandis que j'examinais un marbre dans une vigne, je fus assailli d'une grêle de pierres; apparemment que les descendants de Laïs veulent maintenir l'honneur du proverbe.

Lorsque les Césars relevaient les murs de Corinthe, et que les temples des dieux sortaient de leurs ruines plus éclatants que jamais, il y avait un ouvrier obscur qui bâtissait en silence un monument resté debout au milieu des débris de la Grèce. Cet ouvrier était un étranger qui disait de lui-même : « J'ai été battu « de verges trois fois; j'ai été lapidé une fois; j'ai fait naufrage trois « fois. J'ai fait quantité de voyages, et j'ai trouvé divers périls sur « les fleuves : périls de la part des voleurs, périls de la part de « ceux de ma nation, périls de la part des Gentils, périls au milieu « des villes, périls au milieu des déserts, périls entre les faux « frères; j'ai souffert toutes sortes de travaux et de fatigues, de « fréquentes veilles, la faim et la soif, beaucoup de peines, le froid

« et la nudité. » Cet homme, ignoré des grands, méprisé de la foule, rejeté comme « les balayures du monde », ne s'associa d'abord que deux compagnons, Crispus et Caïus, avec la famille de Stéphanas : tels furent les architectes inconnus d'un temple indestructible, et les premiers fidèles de Corinthe. Le voyageur parcourt des yeux l'emplacement de cette ville célèbre : il ne voit pas un débris des autels du paganisme, mais il aperçoit quelques chapelles chrétiennes qui s'élèvent du milieu des cabanes des Grecs. L'apôtre peut encore donner, du haut du ciel, le salut de paix à ses enfants, et leur dire : « Paul à l'Église de Dieu, qui est « à Corinthe. »

Il était près de huit heures du matin quand nous partîmes de Corinthe le 21, après une assez bonne nuit. Deux chemins conduisent de Corinthe à Mégare : l'un traverse le mont Géranien, aujourd'hui Palæo-Vouni (la Vieille-Montagne) ; l'autre côtoie la mer Saronique, le long des roches Scyroniennes. Ce dernier est le plus curieux : c'était le seul connu des anciens voyageurs, car ils ne parlent pas du premier; mais les Turcs ne permettent plus de le suivre; ils ont établi un poste militaire au pied du mont Oneïus, à peu près au milieu de l'isthme, pour être à portée des deux mers : le ressort de la Morée finit là, et l'on ne peut passer la grand'garde sans montrer un ordre exprès du pacha.

Obligé de prendre ainsi le seul chemin laissé libre, il me fallut renoncer aux ruines du temple de Neptune Isthmien, que Chandler ne put trouver, que Pococke, Spon et Wheler ont vues, et qui subsistent encore, selon le témoignage de M. Fauvel. Par la même raison, je n'examinai point la trace des tentatives faites à différentes époques pour couper l'isthme : le canal que l'on avait commencé à creuser du côté du port Schœnus est, selon M. Foucherot, profond de trente à quarante pieds, et large de soixante. On viendrait aujourd'hui facilement à bout de ce travail par le moyen de la poudre à canon : il n'y a guère que cinq milles d'une mer à l'autre, à mesurer la partie la plus étroite de la langue de terre qui sépare les deux mers.

Un mur de six milles de longueur, souvent relevé et abattu, fermait l'isthme dans un endroit qui prit le nom d'*Hexamillia* : c'est là que nous commençâmes à gravir le mont Oneïus. J'arrêtais souvent mon cheval au milieu des pins, des lauriers et des myrthes, pour regarder en arrière. Je contemplais tristement les

deux mers, surtout celle qui s'étendait au couchant, et qui semblait me tenter par les souvenirs de la France. Cette mer était si tranquille! le chemin était si court! Dans quelques jours j'aurais pu revoir mes amis! Je ramenais mes regards sur le Péloponèse, sur Corinthe, sur l'isthme, sur l'endroit où se célébraient les jeux : quel désert! quel silence! Infortuné pays! malheureux Grecs! La France perdra-t-elle ainsi sa gloire? sera-t-elle ainsi dévastée, foulée aux pieds, dans la suite des siècles?

Cette image de ma patrie, qui vint tout à coup se mêler aux tableaux que j'avais sous les yeux, m'attendrit : je ne pensais plus qu'avec peine à l'espace qu'il fallait encore parcourir avant de revoir mes pénates. J'étais, comme l'ami de la fable, alarmé d'un songe; et je serais volontiers retourné vers mon pays, pour lui dire :

> Vous m'êtes, en dormant, un peu triste apparu;
> J'ai craint qu'il ne fût vrai : je suis vite accouru.
> Ce maudit songe en est la cause.

Nous nous enfonçâmes dans les défilés du mont Oneïus, perdant de vue et retrouvant tour à tour la mer Saronique et Corinthe. Du plus haut de ce mont, qui prend le nom de *Macriplaysi*, nous descendîmes au Dervène, autrement à la grand'garde. Je ne sais si c'est là qu'il faut placer Crommyon; mais, certes, je n'y trouvai pas des hommes plus humains que Pytiocamptès[1]. Je montrai mon ordre du pacha. Le commandant m'invita à fumer la pipe et à boire le café dans sa baraque. C'était un gros homme, d'une figure calme et apathique, ne pouvant faire un mouvement sur sa natte sans soupirer, comme s'il éprouvait une douleur : il examina mes armes, me fit remarquer les siennes, surtout une longue carabine qui portait, disait-il, fort loin. Les gardes aperçurent un paysan qui gravissait la montagne hors du chemin; ils lui crièrent de descendre; celui-ci n'entendit point la voix. Alors le commandant se leva avec effort, prit sa carabine, ajusta longtemps entre les sapins le paysan, et lui lâcha son coup de fusil. Le Turc revint, après cette expédition, se rasseoir sur sa natte, aussi tranquille, aussi bonhomme qu'auparavant. Le paysan descendit à la garde, blessé en toute apparence, car il pleurait et montrait son sang. On lui donna cinquante coups de bâton pour le guérir.

1. *Courbeur de pins*, brigand tué par Thésée.

Je me levai brusquement, et d'autant plus désolé, que l'envie de faire briller devant moi son adresse avait peut-être déterminé ce bourreau à tirer sur le paysan. Joseph ne voulut pas traduire ce que je disais, et peut-être la prudence était-elle nécessaire dans ce moment; mais je n'écoutais guère la prudence.

Je me fis amener mon cheval, et je partis sans attendre le janissaire, qui criait inutilement après moi. Il me rejoignit avec Joseph lorsque j'étais déjà assez avancé sur la croupe du mont Géranien. Mon indignation se calma peu à peu par l'effet des lieux que je parcourais. Il me semblait qu'en m'approchant d'Athènes je rentrais dans les pays civilisés, et que la nature même prenait quelque chose de moins triste. La Morée est presque entièrement dépourvue d'arbres, quoiqu'elle soit certainement plus fertile que l'Attique. Je me réjouissais de cheminer dans une forêt de pins, entre les troncs desquels j'apercevais la mer. Les plans inclinés qui s'étendent depuis le rivage jusqu'au pied de la montagne étaient couverts d'oliviers et de caroubiers; de pareils sites sont rares en Grèce.

La première chose qui me frappa en arrivant à Mégare, fut une troupe de femmes albanaises qui, à la vérité, n'étaient pas aussi belles que Nausicaa et ses compagnes : elles lavaient gaiement du linge à une fontaine près de laquelle on voyait quelques restes informes d'un aqueduc. Si c'était là la fontaine des nymphes Sithnides et l'aqueduc de Théagène, Pausanias les a trop vantés. Les aqueducs que j'ai vus en Grèce ne ressemblent point aux aqueducs romains : ils ne s'élèvent presque point de terre, et ne présentent point cette suite de grandes arches qui font un si bel effet dans la perspective.

Nous descendîmes chez un Albanais, où nous fûmes assez proprement logés. Il n'était pas six heures du soir; j'allai, selon ma coutume, errer parmi les ruines. Mégare, qui conserve son nom, et le port de Nisée qu'on appelle *Dôdeca Ecclêsiais* (les Douze Églises), sans être très célèbres dans l'histoire, avaient autrefois de beaux monuments. La Grèce, sous les empereurs romains, devait ressembler beaucoup à l'Italie dans le dernier siècle : c'était une terre classique, où chaque ville était remplie de chefs-d'œuvre. On voyait à Mégare les douze grands dieux de la main de Praxitèle, un Jupiter Olympien commencé par Théocosme et par Phidias, les tombeaux d'Alcmène, d'Iphigénie et de Térée. Ce fut sur ce der-

nier tombeau que la huppe parut pour la première fois : on en conclut que Térée avait été changé en cet oiseau, comme ses victimes l'avaient été en hirondelle et en rossignol. Puisque je faisais le voyage d'un poète, je devais profiter de tout, et croire fermement, avec Pausanias, que l'aventure de la fille de Pandion commença et finit à Mégare. D'ailleurs, j'apercevais de Mégare les deux cimes du Parnasse : cela suffisait bien pour me remettre en mémoire les vers de Virgile et de La Fontaine :

Qualis populea mœrens Philomela, etc.
Autrefois Progné l'hirondelle, etc.

La Nuit ou l'Obscurité, et Jupiter-Conius[1], avaient leurs temples à Mégare; on peut bien dire que ces deux divinités y sont restées. On voit çà et là quelques murs d'enceinte : j'ignore si ce sont ceux qu'Apollon bâtit de concert avec Alcathoüs. Le dieu, en travaillant à cet ouvrage, avait posé sa lyre sur une pierre qui depuis ce temps rendait un son harmonieux quand on la touchait avec un caillou. L'abbé Fourmont recueillit trente inscriptions à Mégare. Pococke, Spon, Wheler et Chandler en trouvèrent quelques autres, qui n'ont rien d'intéressant. Je ne cherchai point l'école d'Euclide; j'aurais mieux aimé la maison de cette pieuse femme qui enterra les os de Phocion sous son foyer[2]. Après une assez longue course, je retournai chez mon hôte, où l'on m'attendait pour aller voir une malade.

Les Grecs, ainsi que les Turcs, supposent que tous les Francs ont des connaissances en médecine et des secrets particuliers. La simplicité avec laquelle ils s'adressent à un étranger dans leurs maladies a quelque chose de touchant, et rappelle les anciennes mœurs : c'est une noble confiance de l'homme envers l'homme. Les Sauvages en Amérique ont le même usage. Je crois que la religion et l'humanité ordonnent dans ce cas au voyageur de se prêter à ce qu'on attend de lui : un air d'assurance, des paroles de consolation, peuvent quelquefois rendre la vie à un mourant, et mettre une famille dans la joie.

1. Le *Poudreux*, de κονία, poussière : cela n'est pas bien sûr; mais j'ai pour moi le traducteur français, qui, à la vérité, suit la version latine, comme l'observe fort bien le savant M. Larcher.

2. Voyez les *Martyrs*.



Staal pinxit Delannoy sculp.

Chateaubriand chez les Grecs.

Un Grec vint donc me chercher pour voir sa fille. Je trouvai une pauvre créature étendue à terre sur une natte, et ensevelie sous les haillons dont on l'avait couverte. Elle dégagea son bras, avec beaucoup de répugnance et de pudeur, des lambeaux de la misère et le laissa retomber mourant sur la couverture. Elle me parut attaquée d'une fièvre putride; je fis débarrasser sa tête des petites pièces d'argent dont les paysannes albanaises ornent leurs cheveux; le poids des tresses et du métal concentrait la chaleur au cerveau. Je portais avec moi du camphre pour la peste; je le partageai avec la malade : on l'avait nourrie de raisin, j'approuvai le régime. Enfin, nous priâmes Christos et la Panagia (la Vierge), et je promis prompte guérison. J'étais bien loin de l'espérer; j'ai tant vu mourir, que je n'ai là-dessus que trop d'expérience.

Je trouvai en sortant tout le village assemblé à la porte, les femmes fondirent sur moi en criant : *crasi! crasi!* « du vin! du vin! » Elles voulaient me témoigner leur reconnaissance en me forçant à boire : ceci rendait mon rôle de médecin assez ridicule. Mais qu'importe, si j'ai ajouté à Mégare une personne de plus à celles qui peuvent me souhaiter un peu de bien dans les différentes parties du monde où j'ai erré? C'est un privilège du voyageur de laisser après lui beaucoup de souvenirs, et de vivre dans le cœur des étrangers quelquefois plus longtemps que dans la mémoire de ses amis.

Je regagnai le kan avec peine. J'eus toute la nuit sous les yeux l'image de l'Albanaise expirante : cela me fit souvenir que Virgile, visitant comme moi la Grèce, fut arrêté à Mégare par la maladie dont il mourut : moi-même j'étais tourmenté de la fièvre. Mégare avait encore vu passer, il y a quelques années, d'autres Français bien plus malheureux que moi [1]. Il me tardait de sortir d'un lieu qui me semblait avoir quelque chose de fatal.

Nous ne quittâmes pourtant notre gîte que le lendemain 22 août, à onze heures du matin. L'Albanais qui nous avait reçus voulut me régaler avant mon départ d'une de ces poules sans croupion et sans queue, que Chandler croyait particulières à Mégare, et qui ont été apportées de la Virginie, ou peut-être d'un petit canton de l'Allemagne. Mon hôte attachait un grand prix à ces poules, sur lesquelles il savait mille contes. Je lui fis dire que j'avais voyagé

1. La garnison de Zante.

dans la patrie de ces oiseaux, pays bien éloigné, situé au delà de la mer, et qu'il y avait dans ce pays des Grecs établis au milieu des bois, parmi les Sauvages. En effet, quelques Grecs fatigués du joug ont passé dans la Floride, où les fruits de la liberté leur ont fait perdre le souvenir de la terre natale. « Ceux qui avaient « goûté de ce doux fruit n'y pouvaient plus renoncer; mais ils vou- « laient demeurer parmi les Lotophages, et ils oubliaient leur « patrie[1]. »

L'Albanais n'entendait rien à cela : pour toute réponse, il m'invitait à manger sa poule et quelques *frutti di mare*. J'aurais préféré ce poisson, appelé *glaucus*, que l'on pêchait autrefois sur la côte de Mégare. Anaxandride, cité par Athénée, déclare que Nérée seul a pu le premier imaginer de manger la hure de cet excellent poisson; Antiphane veut qu'il soit bouilli, et Amphis le sert tout entier à ces sept chefs qui, sur un bouclier noir,

Épouvantaient les cieux de serments effroyables.

Le retard causé par le bon cœur de mon hôte, et plus encore par ma lassitude, nous empêcha d'arriver à Athènes dans la même journée. Sortis de Mégare à onze heures du matin, comme je l'ai déjà dit, nous traversâmes d'abord la plaine; ensuite nous gravîmes le mont Kerato-Pyrgo, le Kerata de l'antiquité : deux roches isolées s'élèvent à son sommet, et sur l'une de ces roches on aperçoit les ruines d'une tour qui donne son nom à la montagne. C'est à la descente de Kerato-Pyrgo, du côté d'Éleusis, qu'il faut placer la palestre de Cercyon et le tombeau d'Alopé. Il n'en reste aucun vestige. Nous rencontrâmes bientôt le Puits-Fleuri, au fond d'un vallon cultivé. J'étais presque aussi fatigué que Cérès quand elle s'assit au bord de ce puits, après avoir cherché Proserpine par toute la terre. Nous nous arrêtâmes quelques instants dans la vallée, et puis nous continuâmes notre chemin. En avançant vers Éleusis, je ne vis point les anémones de diverses couleurs que Wheler aperçut dans les champs; mais aussi la saison en était passée.

Vers les cinq heures du soir nous arrivâmes à une plaine environnée de montagnes au nord, au couchant et au levant. Un bras de mer long et étroit baigne cette plaine au midi, et forme

1. *Odyss.*

comme la corde de l'arc des montagnes. L'autre côté de ce bras de mer est bordé par les rivages d'une île élevée; l'extrémité orientale de cette île s'approche d'un des promontoires du continent : on remarque entre ces deux pointes un étroit passage. Je résolus de m'arrêter à un village bâti sur une colline, qui terminait au couchant, près de la mer, le cercle des montagnes dont j'ai parlé.

On distinguait dans la plaine les restes d'un aqueduc, et beaucoup de débris épars au milieu du chaume d'une moisson nouvellement coupée; nous descendîmes de cheval au pied du monticule, et nous grimpâmes à la cabane la plus voisine : on nous y donna l'hospitalité.

Tandis que j'étais à la porte, recommandant je ne sais quoi à Joseph, je vis venir un Grec qui me salua en italien. Il me conta tout de suite son histoire : il était d'Athènes; il s'occupait à faire du goudron avec les pins des monts Géraniens; il était l'ami de M. Fauvel, et certainement je verrais M. Fauvel. Je répondis que je portais des lettres à M. Fauvel. Je fus charmé de rencontrer cet homme, dans l'espoir de tirer de lui quelques renseignements sur les ruines dont j'étais environné, et sur les lieux où je me trouvais. Je savais bien quels étaient ces lieux; mais un Athénien qui connaissait M. Fauvel devait être un excellent cicerone. Je le priai donc de m'expliquer un peu ce que je voyais, et de m'orienter dans le pays. Il mit la main sur son cœur, à la façon des Turcs, et s'inclina humblement : « J'ai entendu souvent, me répondit-il, « M. Fauvel expliquer tout cela; mais moi, je ne suis qu'un igno- « rant, et je ne sais pas si tout cela est bien vrai. Vous voyez « d'abord au levant, par-dessus le promontoire, la cime d'une « montagne toute jaune : c'est le Telo-Vouni (le petit Hymette); « l'île de l'autre côté de ce bras de mer, c'est Coulouri : M. Fauvel « l'appelle *Salamine*. M. Fauvel dit que, dans ce canal vis-à-vis de « vous, se donna un grand combat entre la flotte des Grecs et une « flotte des Perses. Les Grecs occupaient ce canal; les Perses « étaient de l'autre côté, vers le port Lion (le Pirée); le roi de ces « Perses, dont je ne sais plus le nom, était assis sur un trône à la « pointe de ce cap. Quant au village où nous sommes, M. Fauvel « l'appelle *Éleusis*, et nous autres *Lepsina*. M. Fauvel dit qu'il y « avait un temple (le temple de Cérès) au-dessous de la maison où « nous sommes : si vous voulez faire quelques pas, vous verrez

« l'endroit où était encore l'idole mutilée de ce temple (la statue de « Cérès Éleusine); les Anglais l'ont emportée. »

Le Grec me quittant pour aller faire son goudron, me laissa les yeux sur un rivage désert, et sur une mer où, pour tout vaisseau, on voyait une barque de pêcheur attachée aux anneaux d'un môle en ruine.

Tous les voyageurs modernes ont visité Éleusis; toutes les inscriptions en ont été relevées. L'abbé Fourmont lui seul en copia une vingtaine. Nous avons une très docte dissertation de M. de Sainte-Croix sur le temple d'Éleusis, et un plan de ce temple par M. Foucherot. Warburton, Sainte-Croix, l'abbé Barthélemy, ont dit tout ce qu'il y avait de curieux à dire sur les mystères de Cérès; et le dernier nous en a décrit les pompes extérieures. Quant à la statue mutilée, emportée par deux voyageurs, Chandler la prend pour la statue de Proserpine, et Spon pour la statue de Cérès. Ce buste colossal a, selon Pococke, cinq pieds et demi d'une épaule à l'autre, et la corbeille dont il est couronné s'élève à plus de deux pieds. Spon prétend que cette statue pourrait bien être de Praxitèle : je ne sais sur quoi cette opinion est fondée. Pausanias, par respect pour les mystères, ne décrit pas la statue de Cérès; Strabon garde le même silence. A la vérité, on lit dans Pline que Praxitèle était l'auteur d'une Cérès en marbre et de deux Proserpines en bronze : la première, dont parle aussi Pausanias, ayant été transportée à Rome, ne peut être celle qu'on voyait il y a quelques années à Éleusis; les deux Proserpines en bronze sont hors de la question. A en juger par le trait que nous avons de cette statue elle pourrait bien ne représenter qu'une Canéphore[1]. Je ne sais si M. Fauvel ne m'a point dit que cette statue, malgré sa réputation, était d'un assez mauvais travail.

Je n'ai donc rien à raconter d'Éleusis après tant de voyageurs, sinon que je me promenai au milieu de ces ruines, que je descendis au port, et que je m'arrêtai à contempler le détroit de Salamine. Les fêtes et la gloire étaient passées; le silence était égal sur la terre et sur la mer : plus d'acclamations, plus de chants, plus de pompes sur le rivage, plus de cris guerriers, plus de choc de galères, plus de tumulte sur les flots. Mon imagination ne pouvait suffire, tantôt à se représenter la procession religieuse d'Éleusis,

1. Guillet la prend pour une Cariatide.

tantôt à couvrir le rivage de l'armée innombrable des Perses qui regardaient le combat de Salamine. Éleusis est, selon moi, le lieu le plus respectable de la Grèce, puisqu'on y enseignait l'unité de Dieu, et que ce lieu fut témoin du plus grand effort que jamais les hommes aient tenté en faveur de la liberté.

Qui le croirait? Salamine est aujourd'hui presque entièrement effacée du souvenir des Grecs. On a vu ce que m'en disait mon Athénien. « L'ile de Salamine n'a point conservé son nom, dit « M. Fauvel dans ses *Mémoires*; il est oublié avec celui de Thémis-« tocle. » Spon raconte qu'il logea à Salamine chez le papas Iaonnis, « homme, ajoute-t-il, moins ignorant que tous ses parois-« siens, puisqu'il savait que l'île s'était autrefois nommée *Salamine*; « et il nous dit qu'il l'avait su de son père. » Cette indifférence des Grecs touchant leur patrie est aussi déplorable qu'elle est honteuse; non seulement ils ne savent pas leur histoire, mais ils ignorent presque tous [1] la langue qui fait leur gloire : on a vu un Anglais, poussé d'un saint zèle, vouloir s'établir à Athènes pour y donner des leçons de grec ancien.

Il fallut que la nuit me chassât du rivage. Les vagues que la brise du soir avait soulevées battaient la grève, et venaient mourir à mes pieds : je marchai quelque temps le long de la mer qui baignait le tombeau de Thémistocle; selon toutes les probabilités, j'étais dans ce moment le seul homme en Grèce qui se souvînt de ce grand homme.

Joseph avait acheté un mouton pour notre souper; il savait que nous arriverions le lendemain chez un consul de France. Sparte qu'il avait vue, et Athènes qu'il allait voir, ne lui importaient guère; mais, dans la joie où il était de toucher au terme de ses fatigues, il régalait la maison de notre hôte. La femme, les enfants, le mari, tout était en mouvement; le janissaire seul restait tranquille au milieu de l'empressement général, fumant sa pipe et applaudissant du turban à tous ces soins, dont il espérait bien profiter. Depuis l'extinction des mystères par Alaric, il n'y avait pas eu une pareille fête à Eleusis. Nous nous mîmes à table, c'est-à-dire que nous nous assîmes à terre autour du régal; notre hôtesse avait fait cuire du pain qui n'était pas très bon, mais qui

1. Il y a de glorieuses exceptions; et tout le monde a entendu parler de MM. Coraï, Kodrika, etc., etc.

était tendre et sortant du four. J'aurais volontiers renouvelé le cri de *Vive Cérès!* Χαῖρε, Δημήτερ. Ce pain, qui provenait de la nouvelle récolte, faisait voir la fausseté d'une prédiction rapportée par Chandler. Du temps de ce voyageur on disait à Éleusis que si jamais on enlevait la statue mutilée de la déesse, la plaine cesserait d'être fertile. Cérès est allée en Angleterre, et les champs d'Éleusis n'en ont pas moins été fécondés par cette divinité réelle qui appelle tous les hommes à la connaissance de ses mystères, qui ne craint point d'être détrônée,

Qui donne aux fleurs leur aimable peinture,
Qui fait naître et mûrir les fruits,
Et leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits.

Cette grande chère et la paix dont nous jouissions m'étaient d'autant plus agréables que nous les devions, pour ainsi dire, à la protection de la France. Il y a trente à quarante ans que toutes les côtes de la Grèce, et particulièrement les ports de Corinthe, de Mégare et d'Éleusis, étaient infestés par des pirates. Le bon ordre établi dans nos stations du Levant avait peu à peu détruit ce brigandage; nos frégates faisaient la police, et les sujets ottomans respiraient sous le pavillon français. Les dernières révolutions de l'Europe ont amené pour quelques moments d'autres combinaisons de puissances; mais les corsaires n'ont pas reparu. Nous bûmes donc à la renommée de ces armes qui protégeaient notre fête à Éleusis, comme les Athéniens durent remercier Alcibiade quand il eut conduit en sûreté la procession d'Iacchus au temple de Cérès.

Enfin, le grand jour de notre entrée à Athènes se leva. Le 23, à trois heures du matin, nous étions tous à cheval; nous commençâmes à défiler en silence par la voie Sacrée : je puis assurer que l'initié le plus dévot à Cérès n'a jamais éprouvé un transport aussi vif que le mien. Nous avions mis nos beaux habits pour la fête; le janissaire avait retourné son turban, et, par extraordinaire, on avait frotté et pansé les chevaux. Nous traversâmes le lit d'un torrent appelé *Saranta-Potamo* ou *les Quarante Fleuves,* probablement le Céphise Éleusinien : nous vîmes quelques débris d'églises chrétiennes; ils doivent occuper la place du tombeau de ce Zarex qu'Apollon lui-même avait instruit dans l'art des chants. D'autres ruines nous annoncèrent les monuments d'Eumolpe et

d'Hippothoon; nous trouvâmes les rhiti ou les courants d'eau salée : c'était là que, pendant les fêtes d'Éleusis, les gens du peuple insultaient les passants, en mémoire des injures qu'une vieille femme avait dites autrefois à Cérès. De là passant au fond, ou au point extrême du canal de Salamine, nous nous engageâmes dans le défilé que forment le mont Parnès et le mont Ægalée : cette partie de la voie Sacrée s'appelait *le Mystique*. Nous aperçûmes le monastère de Daphné, bâti sur les débris du temple d'Apollon, et dont l'église est une des plus anciennes de l'Attique. Un peu plus loin, nous remarquâmes quelques restes du temple de Vénus. Enfin, le défilé commence à s'élargir; nous tournons autour du mont Pœcile, placé au milieu du chemin, comme pour masquer le tableau; et tout à coup nous découvrons la plaine d'Athènes.

Les voyageurs qui visitent la ville de Cécrops arrivent ordinairement par le Pirée ou par la route de Négrepont. Ils perdent alors une partie du spectacle, car on n'aperçoit que la citadelle quand on vient de la mer; et l'Anchesme coupe la perspective quand on descend de l'Eubée. Mon étoile m'avait amené par le véritable chemin pour voir Athènes dans toute sa gloire.

La première chose qui frappa mes yeux, ce fut la citadelle éclairée du soleil levant : elle était juste en face de moi, de l'autre côté de la plaine, et semblait appuyée sur le mont Hymette, qui faisait le fond du tableau. Elle présentait, dans un assemblage confus, les chapiteaux des Propylées, les colonnes du Parthénon et du temple d'Érechthée, les embrasures d'une muraille chargée de canons, les débris gothiques des chrétiens, et les masures des musulmans.

Deux petites collines, l'Anchesme et le Musée, s'élevaient au nord et au midi de l'Acropolis. Entre ces deux collines et au pied de l'Acropolis, Athènes se montrait à moi : ses toits aplatis, entremêlés de minarets, de cyprès, de ruines, de colonnes isolées; les dômes de ses mosquées couronnés par de gros nids de cigognes, faisaient un effet agréable aux rayons du soleil. Mais si l'on reconnaissait encore Athènes à ses débris, on voyait aussi, à l'ensemble de son architecture et au caractère général des monuments, que la ville de Minerve n'était plus habitée par son peuple.

Une enceinte de montagnes, qui se termine à la mer, forme la plaine ou le bassin d'Athènes. Du point où je voyais cette plaine

au mont Pœcile, elle paraissait divisée en trois bandes ou régions, courant dans une direction parallèle du nord au midi. La première de ces régions, et la plus voisine de moi, était inculte et couverte de bruyères; la seconde offrait un terrain labouré, où l'on venait de faire la moisson; la troisième présentait un long bois d'oliviers qui s'étendait un peu circulairement depuis les sources de l'Ilissus, en passant au pied de l'Anchesme, jusque vers le port de Phalère. Le Céphise coule dans cette forêt, qui, par sa vieillesse, semble descendre de l'olivier que Minerve fit sortir de la terre. L'Ilisus a son lit desséché de l'autre côté d'Athènes, entre le mont Hymette et la ville. La plaine n'est pas parfaitement unie : une petite chaîne de collines détachées du mont Hymette, en surmonte le niveau, et forme les différentes hauteurs sur lesquelles Athènes plaça peu à peu ses monuments.

Ce n'est pas dans le premier moment d'une émotion très vive que l'on jouit le plus de ses sentiments. Je m'avançais vers Athènes avec une espèce de plaisir qui m'ôtait le pouvoir de la réflexion; non que j'éprouvasse quelque chose de semblable à ce que j'avais senti à la vue de Lacédémone. Sparte et Athènes ont conservé jusque dans leurs ruines leurs différents caractères : celles de la première sont tristes, graves et solitaires; celles de la seconde sont riantes, légères, habitées. A l'aspect de la patrie de Lycurgue, toutes les pensées deviennent sérieuses, mâles et profondes; l'âme fortifiée semble s'élever et s'agrandir; devant la ville de Solon, on est comme enchanté par les prestiges du génie; on a l'idée de la perfection de l'homme, considéré comme un être intelligent et immortel. Les hauts sentiments de la nature humaine prenaient à Athènes quelque chose d'élégant qu'ils n'avaient point à Sparte. L'amour de la patrie et de la liberté n'était point pour les Athéniens un instinct aveugle, mais un sentiment éclairé, fondé sur ce goût du beau dans tous les genres, que le ciel leur avait si libéralement départi : enfin, en passant des ruines de Lacédémone aux ruines d'Athènes, je sentis que j'aurais voulu mourir avec Léonidas, et vivre avec Périclès.

Nous marchions vers cette petite ville, dont le territoire s'étendait à quinze ou vingt lieues, dont la population n'égalait pas celle d'un faubourg de Paris, et qui balance dans l'univers la renommée de l'empire romain. Les yeux constamment attachés sur ses ruines, je lui appliquais ces vers de Lucrèce :

Primæ frugiferos fœtus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ,
Et recreaverunt vitam, legesque rogarunt;
Et primæ dederunt solatia dulcia vitæ.

Je ne connais rien qui soit plus à la gloire des Grecs que ces paroles de Cicéron : « Souvenez-vous, Quintius, que vous comman- « dez à des Grecs qui ont civilisé tous les peuples, en leur ensei- « gnant la douceur et l'humanité, et à qui Rome doit les lumières « qu'elle possède. » Lorsqu'on songe à ce que Rome était au temps de Pompée et de César, à ce que Cicéron était lui-même, on trouve dans ce peu de mots un magnifique éloge[1].

Des trois bandes ou régions qui divisaient devant nous la plaine d'Athènes, nous traversâmes rapidement les deux premières, la région inculte et la région cultivée. On ne voit plus sur cette partie de la route le monument du Rhodien et le tombeau de la courtisane; mais on aperçoit des débris de quelques églises. Nous entrâmes dans le bois d'oliviers : avant d'arriver au Céphise, on trouvait deux tombeaux, et un autel de Jupiter l'Indulgent. Nous distinguâmes bientôt le lit du Céphise entre les troncs des oliviers qui le bordaient comme de vieux saules : Je mis pied à terre pour saluer le fleuve et pour boire de son eau; j'en trouvai tout juste ce qu'il m'en fallait dans un creux sous la rive; le reste avait été détourné plus haut, pour arroser les plantations d'oliviers. Je me suis toujours fait un plaisir de boire de l'eau des rivières célèbres que j'ai passées dans ma vie : ainsi j'ai bu des eaux du Mississipi, de la Tamise, du Rhin, du Pô, du Tibre, de l'Eurotas, du Céphise, de l'Hermus, du Granique, du Jourdain, du Nil, du Tage, et de l'Èbre. Que d'hommes au bord de ces fleuves peuvent dire comme les Israélites : *Sedimus et flevimus* !

J'aperçus à quelque distance sur ma gauche les débris du pont que Xénoclès de Linde avait fait bâtir sur le Céphise. Je remontai à cheval, et je ne cherchai point à voir le figuier sacré, l'autel de Zéphyre, la colonne d'Antémocrite; car le chemin moderne ne suit plus dans cet endroit l'ancienne voie Sacrée. En sortant du bois d'oliviers nous trouvâmes un jardin environné de murs, et qui occupe à peu près la place du Céramique extérieur. Nous mîmes

1. Pline le jeune écrit à peu près la même chose à Maximus, proconsul d'Achaïe.

une demi-heure pour nous rendre à Athènes, à travers un chaume de froment. Un mur moderne nouvellement réparé, et ressemblant à un mur de jardin, renferme la ville. Nous en franchîmes la porte, et nous pénétrâmes dans de petites rues champêtres, fraîches et assez propres : chaque maison a son jardin planté d'orangers et de figuiers. Le peuple me parut gai et curieux, et n'avait point l'air abattu des Moraïtes. On nous enseigna la maison du Consul.

Je ne pouvais être mieux adressé qu'à M. Fauvel pour voir Athènes : on sait qu'il habite la ville de Minerve depuis longues années; il en connaît les moindres détails, beaucoup mieux qu'un Parisien ne connaît Paris. On a de lui d'excellents mémoires; on lui doit les plus intéressantes découvertes sur l'emplacement d'Olympie, sur la plaine de Marathon, sur le tombeau de Thémistocle au Pirée, sur le temple de la Vénus aux Jardins, etc. Chargé du Consulat d'Athènes, qui n'est pour lui qu'un titre de protection, il a travaillé et travaille encore, comme peintre, au *Voyage pittoresque de la Grèce*. L'auteur de ce bel ouvrage, M. de Choiseul-Gouffier, avait bien voulu me donner une lettre pour l'homme de talent, et je portais de plus au consul une lettre du ministre [1].

On ne s'attend pas sans doute que je donne ici une description complète d'Athènes : si l'on veut connaître l'histoire de cette ville depuis les Romains jusqu'à nous, on peut recourir à l'Introduction de cet *Itinéraire*. Si ce sont les monuments d'Athènes ancienne qu'on désire connaître, la traduction de *Pausanias*, toute défectueuse qu'elle est, suffit parfaitement à la foule des lecteurs; et le *Voyage du jeune Anacharsis* ne laisse presque rien à désirer. Quant aux ruines de cette fameuse cité, les lettres de la collection de Martin Crusius, le père Babin, la Guilletière même, malgré ses mensonges, Pococke, Spon, Wheler, Chandler surtout et M. Fauvel, les font si parfaitement connaître, que je ne pourrais que les répéter. Sont-ce les plans, les cartes, les vues d'Athènes et de ses monuments que l'on cherche? on les trouvera partout : il suffit de rappeler les travaux du marquis de Nointel, de Leroi, de Stuart, de Pars; M. de Choiseul, complétant l'ouvrage que tant de malheurs ont interrompu, achèvera de mettre sous nos yeux Athènes tout entière. La partie des mœurs et du gouvernement des Athéniens modernes est également bien traitée dans les auteurs que je viens

1. M. de Talleyrand.

de citer; et comme les usages ne changent pas en Orient ainsi qu'en France, tout ce que Chandler et Guys[1] ont dit des Grecs modernes est encore aujourd'hui de la plus exacte vérité.

Sans faire de l'érudition aux dépens de mes prédécesseurs, je rendrai compte de mes courses et de mes sentiments à Athènes, jour par jour et heure par heure, selon le plan que j'ai suivi jusqu'ici. Encore une fois, cet *Itinéraire* doit être regardé beaucoup moins comme un voyage que comme les mémoires d'une année de ma vie[2].

Je descendis dans la cour de M. Fauvel, que j'eus le bonheur de trouver chez lui : je lui remis aussitôt les lettres de M. de Choiseul et de M. de Talleyrand. M. Fauvel connaissait mon nom; je ne pouvais pas lui dire : « *Son pittor anch'io* »; mais au moins j'étais un amateur plein de zèle, sinon de talent; j'avais une si bonne volonté d'étudier l'antique et de bien faire, j'étais venu de si loin crayonner de méchants dessins, que le maître vit en moi un écolier docile.

Ce fut d'abord entre nous un fracas de questions sur Paris et sur Athènes, auxquelles nous nous empressions de répondre; mais bientôt Paris fut oublié, et Athènes prit totalement le dessus. M. Fauvel, échauffé dans son amour pour les arts par un disciple, était aussi empressé de me montrer Athènes que j'étais empressé de la voir : il me conseilla cependant de laisser passer la grande chaleur du jour.

Rien ne sentait le consul chez mon hôte; mais tout y annonçait l'artiste et l'antiquaire. Quel plaisir pour moi d'être logé à Athènes dans une chambre pleine des plâtres moulés du Parthénon! Tout autour des murs étaient suspendus des vues du temple de Thésée, des plans des Propylées, des cartes de l'Attique, et de la plaine de Marathon. Il y avait des marbres sur une table, des médailles sur une autre, avec de petites têtes et des vases en terre cuite. On balaya, à mon grand regret, une vénérable poussière; on tendit un lit de sangle au milieu de toutes ces merveilles; et, comme un conscrit arrive à l'armée la veille d'une affaire, je campai sur le champ de bataille.

La maison de M. Fauvel a, comme la plupart des maisons

1. Il faut lire celui-ci avec défiance, et se mettre en garde contre son système.

2. Voyez l'Avertissement.

d'Athènes, une cour sur le devant, et un petit jardin sur le derrière. Je courais à toutes les fenêtres pour découvrir au moins quelque chose dans les rues; mais c'était inutilement. On apercevait pourtant, entre les toits des maisons voisines, un petit coin de la citadelle; je me tenais collé à la fenêtre qui donnait de ce côté, comme un écolier dont l'heure de récréation n'est pas encore arrivée. Le janissaire de M. Fauvel s'était emparé de mon janissaire et de Joseph, de sorte que je n'avais plus à m'occuper d'eux.

A deux heures on servit le dîner, qui consistait en des ragoûts de mouton et de poulets, moitié à la française, moitié à la turque. Le vin, rouge et fort comme nos vins du Rhône, était d'une bonne qualité; mais il me parut si amer qu'il me fut impossible de le boire. Dans presque tous les cantons de la Grèce on fait plus ou moins infuser des pommes de pin au fond des cuvées; cela donne au vin cette saveur amère et aromatique à laquelle on a quelque peine à s'habituer[1]. Si cette coutume remonte à l'antiquité, comme je le présume, elle expliquerait pourquoi la pomme de pin était consacrée à Bacchus. On apporta du miel du mont Hymette : je lui trouvai un goût de drogue qui me déplut; le miel de Chamouny me semble de beaucoup préférable. J'ai mangé depuis à Kircagach, près de Pergame, dans l'Anatolie, un miel plus agréable encore; il est blanc comme le coton sur lequel les abeilles le recueillent, et il a la fermeté et la consistance de la pâte de guimauve. Mon hôte riait de la grimace que je faisais au vin et au miel de l'Attique; il s'y était attendu. Comme il fallait bien que je fusse dédommagé par quelque chose, il me fit remarquer l'habillement de la femme qui nous servait : c'était absolument la draperie des anciennes Grecques, surtout dans les plis horizontaux et onduleux qui se formaient au-dessus du sein, et venaient se joindre aux plis perpendiculaires qui marquaient le bord de la tunique. Le tissu grossier dont cette femme était vêtue contribuait encore à la ressemblance; car, à en juger par la statuaire, les étoffes chez les anciens étaient plus épaisses que les nôtres. Il serait impossible, avec les mousselines et les soies des femmes modernes, de former les mouvements larges des draperies antiques : la gaze de Céos, et les

1. Les autres voyageurs attribuent ce goût à la poix qu'on mêle dans le vin : cela peut être vrai en partie : mais on y fait aussi infuser la pomme de pin.

autres voiles que les satiriques appelaient des nuages, n'étaient jamais imités par le ciseau.

Pendant le dîner, nous reçûmes les compliments de ce qu'on appelle dans le Levant la nation : cette nation se compose des négociants français ou dépendants de la France qui habitent les différentes échelles. Il n'y a à Athènes qu'une ou deux maisons de cette espèce : elles font le commerce des huiles. M. Roque me fit l'honneur de me rendre visite : il avait une famille, et il m'invita à l'aller voir avec M. Fauvel; puis il se mit à parler de la société d'Athènes : « Un étranger fixé depuis quelque temps à « Athènes paraissait avoir senti ou inspiré une passion qui faisait « parler la ville.... Il y avait des commérages vers la maison de « Socrate, et l'on tenait des propos du côté des jardins de Phocion.... « L'archevêque d'Athènes n'était pas encore revenu de Constanti- « nople. On ne savait pas si on obtiendrait justice du pacha de « Négrepont, qui menaçait de lever une contribution à Athènes. « Pour se mettre à l'abri d'un coup de main on avait réparé le mur « de clôture; cependant on pouvait tout espérer du chef des eunu- « ques noirs, propriétaire d'Athènes, qui certainement avait auprès « de Sa Hautesse plus de crédit que le pacha. » (O Solon! ô Thémistocle! Le chef des eunuques noirs propriétaire d'Athènes, et toutes les autres villes de la Grèce enviant cet insigne bonheur aux Athéniens!) « .... Au reste, M. Fauvel avait bien fait de « renvoyer le religieux italien qui demeurait dans la lanterne de « Démosthène (un des plus jolis monuments d'Athènes), et d'appe- « ler à sa place un capucin français. Celui-ci avait de bonnes « mœurs, était affable, intelligent, et recevait très bien les étran- « gers qui, selon la coutume, allaient descendre au couvent « français.... » Tels étaient les propos et l'objet des conversations à Athènes : on voit que le monde y allait son train, et qu'un voyageur qui s'est bien monté la tête doit être un peu confondu quand il trouve, en arrivant dans la rue des Trépieds, les tracasseries de son village.

Deux voyageurs anglais venaient de quitter Athènes lorsque j'y arrivai : il y restait encore un peintre russe qui vivait fort solitaire. Athènes est très fréquentée des amateurs de l'antiquité, parce qu'elle est sur le chemin de Constantinople, et qu'on y arrive facilement par mer.

Vers les quatre heures du soir, la grande chaleur étant passée,

M. Fauvel fit appeler son janissaire et le mien, et nous sortîmes précédés de nos gardes : le cœur me battait de joie, et j'étais honteux de me trouver si jeune. Mon guide me fit remarquer, presque à sa porte, les restes d'un temple antique. De là nous tournâmes à droite, et nous marchâmes par de petites rues fort peuplées. Nous passâmes au bazar, frais et bien approvisionné en viande, en gibier, en herbes et en fruits. Tout le monde saluait M. Fauvel, et chacun voulait savoir qui j'étais; mais personne ne pouvait prononcer mon nom. C'était comme dans l'ancienne Athènes : *Athenienses autem omnes*, dit saint Luc, *ad nihil aliud vacabant nisi aut audire aliquid novi*; quant aux Turcs, ils disaient : *Fransouse! Effendi!* et ils fumaient leurs pipes : c'était ce qu'ils avaient de mieux à faire. Les Grecs en nous voyant passer, levaient leurs bras par-dessus leurs têtes, et criaient : *Kalôs ilthete, archondes! Bate kala eis palæo Athinam*! « Bien venus, messieurs! Bon voyage aux ruines d'Athènes! » Et ils avaient l'air aussi fiers que s'il nous avaient dit : « Vous allez chez Phidias ou chez Ictinus. » Je n'avais pas assez de mes yeux pour regarder : je croyais voir des antiquités partout. M. Fauvel me faisait remarquer çà et là des morceaux de sculpture qui servaient de bornes, de murs ou de pavés : il me disait combien ces fragments avaient de pieds, de pouces et de lignes; à quel genre d'édifices ils appartenaient; ce qu'il en fallait présumer d'après Pausanias; quelles opinions avaient eues à ce sujet l'abbé Barthélemy, Spon, Wheler, Chandler; en quoi ces opinions lui semblaient (à lui M. Fauvel) justes ou mal fondées. Nous nous arrêtions à chaque pas; les janissaires et des nfants du peuple, qui marchaient devant nous, s'arrêtaient partout où ils voyaient une moulure, une corniche, un chapiteau; ils cherchaient à lire dans les yeux de M. Fauvel si cela était bon, quand le consul secouait la tête, ils secouaient la tête et allaient se placer quatre pas plus loin devant un autre débris. Nous fûmes conduits ainsi hors du centre de la ville moderne, et nous arrivâmes à la partie de l'ouest que M. Fauvel voulait d'abord me faire visiter, afin de procéder par ordre dans nos recherches.

En sortant du milieu de l'Athènes moderne, et marchant droit au couchant, les maisons commencent à s'écarter les unes des autres; ensuite viennent de grands espaces vides, les uns compris dans le mur de clôture, les autres en dehors de ce mur : c'est dans ces espaces abandonnés que l'on trouve le temple de Thésée, le

Pnyx, et l'Aréopage. Je ne décrirai point le premier, qui est décrit partout, et qui ressemble assez au Parthénon ; je le comprendrai dans les réflexions générales que je me permettrai de faire bientôt au sujet de l'architecture des Grecs. Ce temple est, au reste, le monument le mieux conservé à Athènes : après avoir longtemps été une église sous l'invocation de saint Georges, il sert aujourd'hui de magasin.

L'Aréopage était placé sur une éminence à l'occident de la citadelle. On comprend à peine comment on a pu construire, sur le rocher où l'on voit des ruines, un monument de quelque étendue. Une petite vallée appelée, dans l'ancienne Athènes, *Cœlé* (le creux), sépare la colline de l'Aréopage de la colline du Pnyx et de la colline de la citadelle. On montrait dans le Cœlé les tombeaux des deux Cimon, de Thucydide et d'Hérodote. Le Pnyx, où les Athéniens tenaient d'abord leurs assemblées publiques, est une esplanade pratiquée sur une roche escarpée, au revers du Lycabettus. Un mur composé de pierres énormes soutient cette esplanade du côté du nord ; au midi s'élève une tribune creusée dans le roc même, et l'on y monte par quatre degrés également taillés dans la pierre. Je remarque ceci, parce que les anciens voyageurs n'ont pas bien connu la forme du Pnyx. Lord Elgin a fait depuis peu d'années désencombrer cette colline, et c'est à lui qu'on doit la découverte des degrés. Comme on n'est pas là tout à fait à la cime du rocher, on n'aperçoit la mer qu'en montant au-dessus de la tribune : on ôtait ainsi au peuple la vue du Pirée, afin que des orateurs factieux ne le jetassent pas dans des entreprises téméraires, à l'aspect de sa puissance et de ses vaisseaux[1].

Les Athéniens étaient rangés sur l'esplanade entre le mur circulaire que j'ai indiqué au nord, et la tribune au midi.

C'était donc à cette tribune que Périclès, Alcibiade et Démosthène firent entendre leur voix ; que Socrate et Phocion parlèrent au peuple le plus léger et le plus spirituel de la terre ? C'était donc là que se sont commises tant d'injustices ; que tant de décrets iniques ou cruels ont été prononcés ? Ce fut peut-être ce lieu qui vit bannir Aristide, triompher Mélitus, condamner à mort la population entière d'une ville, vouer un peuple entier à l'escla-

1. L'histoire varie sur ce fait. D'après une autre version, ce furent les tyrans qui obligèrent les orateurs à tourner le dos au Pirée.

vage? Mais aussi ce fut là que de grands citoyens firent éclater leurs généreux accents contre les tyrans de leur patrie; que la justice triompha; que la vérité fut écoutée. « Il y a un peuple, disaient les « députés de Corinthe aux Spartiates, un peuple qui ne respire que « les nouveautés; prompt à concevoir, prompt à exécuter, son « audace passe sa force. Dans les périls, où souvent il se jette sans « réflexion, il ne perd jamais l'espérance; naturellement inquiet, « il cherche à s'agrandir au dehors; vainqueur, il s'avance et suit « sa victoire; vaincu, il n'est point découragé. Pour les Athéniens, « la vie n'est pas une propriété qui leur appartienne, tant ils la « sacrifient aisément à leur pays! Ils croient qu'on les a privés « d'un bien légitime, toutes les fois qu'ils n'obtiennent pas l'objet « de leurs désirs. Ils remplacent un dessein trompé par une nou- « velle espérance : leurs projets à peine conçus sont déjà exécutés. « Sans cesse occupés de l'avenir, le présent leur échappe : peuple « qui ne connaît point le repos, et ne peut le souffrir dans les « autres [1]. »

Et ce peuple, qu'est-il devenu? Où le trouverai-je? Moi qui traduisais ce passage au milieu des ruines d'Athènes, je voyais les minarets des musulmans, et j'entendais parler des chrétiens. C'est à Jérusalem que j'allais chercher la réponse à cette question, et je connaissais déjà d'avance les paroles de l'oracle : *Dominus mortificat et vivificat; deducit ad inferos et reducit.*

Le jour n'était pas encore à sa fin : nous passâmes du Pnyx à la colline du Musée. On sait que cette colline est couronnée par le monument de Philopappus, monument d'un mauvais goût; mais c'est le mort et non le tombeau qui mérite ici l'attention du voyageur. Cet obscur Philopappus, dont le sépulcre se voit de si loin, vivait sous Trajan. Pausanias ne daigne pas le nommer, et l'appelle un *Syrien.* On voit, dans l'inscription de sa statue, qu'il était de Bêsa, bourgade de l'Attique. Eh bien! ce Philopappus s'appelait *Antiochus Philopappus*; c'était le légitime héritier de la couronne de Syrie! Pompée avait transporté à Athènes les descendants du roi Antiochus, et ils y étaient devenus de simples citoyens. Je ne sais si les Athéniens, comblés des bienfaits d'Antiochus, compatirent aux maux de sa famille détrônée; mais il paraît que ce Philopappus fut au moins consul désigné. La

1. Thucyd., lib. I.

fortune, en le faisant citoyen d'Athènes et consul de Rome à une époque où ces deux titres n'étaient plus rien, semblait vouloir se jouer encore de ce monarque déshérité, le consoler d'un songe par un songe, et montrer sur une seule tête qu'elle se rit également de la majesté des peuples et de celles des rois.

Le monument de Philopappus nous servit comme d'observatoire pour contempler d'autres vanités. M. Fauvel m'indiqua les divers endroits par où passaient les murs de l'ancienne ville; il me fit voir les ruines du théâtre de Bacchus, au pied de la citadelle; le lit desséché de l'Ilissus, la mer sans vaisseaux, et les ports déserts de Phalère, de Munychie et du Pirée.

Nous rentrâmes ensuite dans Athènes : il était nuit; le consul envoya prévenir le commandant de la citadelle que nous y monterions le lendemain, avant le lever du soleil. Je souhaitai le bonsoir à mon hôte, et je me retirai dans mon appartement. Accablé de fatigue, il y avait déjà quelque temps que je dormais d'un profond sommeil, quand je fus réveillé tout à coup par le tambourin et la musette turque, dont les sons discordants partaient des combles des Propylées. En même temps un prêtre turc se mit à chanter en arabe l'heure passée à des chrétiens de la ville de Minerve. Je ne saurais peindre ce que j'éprouvai : cet iman n'avait pas besoin de me marquer ainsi la fuite des années; sa voix seule, dans ces lieux, annonçait assez que les siècles s'étaient écoulés.

Cette mobilité des choses humaines est d'autant plus frappante qu'elle contraste avec l'immobilité du reste de la nature. Comme pour insulter à l'instabilité des sociétés humaines, les animaux même n'éprouvent ni bouleversements dans leurs empires, ni altération dans leurs mœurs. J'avais vu, lorsque nous étions sur la colline du Musée, des cigognes se former en bataillon, et prendre leur vol vers l'Afrique [1]. Depuis deux mille ans elles font ainsi le même voyage; elles sont restées libres et heureuses dans la ville de Solon comme dans la ville du chef des eunuques noirs. Du haut de leurs nids, que les révolutions ne peuvent atteindre, elles ont vu au-dessous d'elles changer la race des mortels : tandis que des générations impies se sont élevées sur les tombeaux des générations religieuses, la jeune cigogne a toujours nourri son vieux père [2].

1. Voyez, pour la description d'Athènes en général, presque tout le xv[e] livre des *Martyrs*, et les notes.

2. C'est Solin qui le dit.

Si je m'arrête à ces réflexions, c'est que la cigogne est aimée des voyageurs; comme eux, « elle connaît les saisons dans le ciel[1]. » Ces oiseaux furent souvent les compagnons de mes courses dans les solitudes de l'Amérique; je les vis souvent perchés sur les wigwum du Sauvage; en les retrouvant dans une autre espèce de désert, sur les ruines du Parthénon, je n'ai pu m'empêcher de parler un peu de mes anciens amis.

Le lendemain 24, à quatre heures et demie du matin, nous montâmes à la citadelle : son sommet est environné de murs, moitié antiques, moitié modernes; d'autres murs circulaient autrefois autour de sa base. Dans l'espace que renferment ces murs, se trouvent d'abord les restes des Propylées et les débris du temple de la Victoire[2]. Derrière les Propylées, à gauche, vers la ville, on voit ensuite le Pandroséum et le double temple de Neptune Érechthée et de Minerve Polias; enfin, sur le point le plus éminent de l'Acropolis, s'élève le temple de Minerve : le reste de l'espace est obstrué par les décombres des bâtiments anciens et nouveaux, et par les tentes, les armes et les baraques des Turcs.

Le rocher de la citadelle peut avoir à son sommet huit cents pieds de long sur quatre cents de large; sa forme est à peu près celle d'un ovale, dont l'ellipse irait en se rétrécissant du côté du mont Hymette : on dirait un piédestal taillé tout exprès pour porter les magnifiques édifices qui le couronnaient.

Je n'entrerai point dans la description particulière de chaque monument ; je renvoie le lecteur aux ouvrages que j'ai si souvent cités; et, sans répéter ici ce que chacun peut trouver ailleurs, je me contenterai de quelques réflexions générales.

La première chose qui vous frappe dans les monuments d'Athènes, c'est la belle couleur de ces monuments. Dans nos climats, sous une atmosphère chargée de fumée et de pluie, la pierre du blanc le plus pur devient bientôt noire ou verdâtre. Le ciel clair et le soleil brillant de la Grèce répandent seulement sur le marbre de Paros et du Pentélique une teinte dorée semblable à celle des épis mûrs, ou des feuilles en automne.

La justesse, l'harmonie et la simplicité des proportions attirent ensuite votre admiration. On ne voit point ordre sur ordre,

1. Jérémie.
2. Le temple de la Victoire formait l'aile droite des Propylées.

colonne sur colonne, dôme sur dôme. Le temple de Minerve, par exemple, est ou plutôt était un simple parallélogramme allongé, orné d'un péristyle, d'un pronaos ou portique, et élevé sur trois marches ou degrés qui régnaient tout autour. Ce pronaos occupait à peu près le tiers de la longueur totale de l'édifice; l'intérieur du temple se divisait en deux nefs séparées par un mur, et qui ne recevaient le jour que par la porte : dans l'une on voyait la statue de Minerve, ouvrage de Phidias; dans l'autre, on gardait le trésor des Athéniens. Les colonnes du péristyle et du portique reposaient immédiatement sur les degrés du temple, elles étaient sans bases, cannelées, et d'ordre dorique; elles avaient quarante-deux pieds de hauteur et dix-sept et demi de tour près du sol; l'entre-colonnement était de sept pieds quatre pouces; et le monument avait deux cent dix-huit pieds de long, et quatre-vingt-dix-huit et demi de large.

Les triglyphes de l'ordre dorique marquaient la frise du peristyle : des métopes ou petits tableaux de marbre à coulisse séparaient entre eux les triglyphes. Phidias ou ses élèves avaient sculpté sur ces métopes le combat des Centaures et des Lapithes. Le haut du plein mur du temple, ou la frise de la cella, était décorée d'un autre bas-relief représentant peut-être la fête des Panathénées. Des morceaux de sculptures excellents, mais du siècle d'Adrien, époque du renouvellement de l'art, occupaient les deux frontons du temple [1]. Les offrandes votives, ainsi que les boucliers enlevés à l'ennemi dans le cours de la guerre Médique, étaient suspendus en dehors de l'édifice : on voit encore la marque circulaire que les derniers ont imprimée sur l'architrave du fronton qui regarde le mont Hymette. C'est ce qui fait présumer à M. Fauvel que l'entrée du temple pouvait bien être tournée de ce côté, contre l'opinion générale qui place cette entrée à l'extrémité

1. Je ne puis me persuader que Phidias ait laissé complètement nus les deux frontons du temple, tandis qu'il avait orné avec tant de soin les deux frises. Si l'empereur Adrien et sa femme Sabine se trouvaient représentés dans l'un des frontons, ils peuvent y avoir été introduits à la place de deux autres figures, ou peut-être, ce qui arrivait souvent, n'avait-on fait que changer les têtes des personnages. Au reste, ceci n'était point une indigne flatterie de la part des Athéniens : Adrien méritait cet honneur comme bienfaiteur d'Athènes et restaurateur des arts.

opposée[1]. Entre ces boucliers on avait mis des inscriptions : elles étaient vraisemblablement écrites en lettres de bronze, à en juger par les marques des clous qui attachaient ces lettres. M. Fauvel pensait que ces clous avaient servi peut-être à retenir des guirlandes ; mai je l'ai ramené à mon sentiment en lui faisant remarquer la disposition régulière des trous. De pareilles marques ont suffi pour rétablir et lire l'inscription de la Maison Carrée à Nîmes. Je suis convaincu que, si les Turcs le permettaient, on pourrait aussi parvenir à déchiffrer les inscriptions du Parthénon.

Tel était ce temple, qui a passé à juste titre pour le chef-d'œuvre de l'architecture chez les anciens et chez les modernes : l'harmonie et la force de toutes ces parties se font encore remarquer dans ses ruines ; car on en aurait une très fausse idée, si l'on se représentait seulement un édifice agréable, mais petit, et chargé de ciselures et de festons à notre manière. Il y a toujours quelque chose de grêle dans notre architecture, quand nous visons à l'élégance ; ou de pesant, quand nous prétendons à la majesté. Voyez comme tout est calculé au Parthénon ! L'ordre est dorique, et le peu de hauteur de la colonne dans cet ordre vous donne à l'instant l'idée de la durée et de la solidité ; mais cette colonne, qui de plus est sans base, deviendrait trop lourde. Ictinus a recours à son art : il fait la colonne cannelée, et l'élève sur des degrés ; par ce moyen il introduit presque la légèreté du corinthien dans la gravité dorique. Pour tout ornement vous avez deux frontons et deux frises sculptées. La frise du péristyle se compose de petits tableaux de marbre régulièrement divisés par un triglyphe : à la vérité, chacun de ces tableaux est un chef-d'œuvre ; la frise de la cella règne comme un bandeau au haut d'un mur plein et uni ; voilà tout, absolument tout. Qu'il y a loin de cette sage économie d'ornements, de cet heureux mélange de simplicité, de force et de grâce, à notre profusion de découpures en carré, en long, en rond, en losange ; à nos colonnes fluettes, guindées sur d'énormes bases, ou à nos perches ignobles écrasés que nous appelons des *portiques* !

Il ne faut pas se dissimuler que l'architecture considérée comme

1. L'idée est ingénieuse, mais la preuve n'est pas bien solide : outre mille raisons qui pouvaient avoir déterminé les Athéniens à suspendre les boucliers du côté de l'Hymette, on n'avait peut-être pas voulu gâter l'admirable façade du temple, en la chargeant d'ornements étrangers.

art est dans son principe éminemment religieuse : elle fut inventée pour le culte de la Divinité. Les Grecs, qui avaient une multitude de dieux, ont été conduits à différents genres d'édifices, selon les idées qu'ils attachaient aux différents pouvoirs de ces dieux. Vitruve même consacre deux chapitres à ce beau sujet, et enseigne comment on doit construire les temples et les autels de Minerve, d'Hercule, de Cérès, etc. Nous, qui n'adorons qu'un seul maître de la nature, nous n'avons aussi, à proprement parler, qu'une seule architecture naturelle, l'architecture gothique. On sent tout de suite que ce genre est à nous, qu'il est original, et né, pour ainsi dire, avec nos autels. En fait d'architecture grecque, nous ne sommes que des imitateurs plus ou moins ingénieux [1]; imitateurs d'un travail dont nous dénaturons le principe, en transportant dans la demeure des hommes les ornements qui n'étaient bien que dans la maison des dieux.

Après leur harmonie générale, leur rapport avec les lieux et les sites, et surtout leurs convenances avec les usages auxquels ils étaient destinés, ce qu'il faut admirer dans les édifices de la Grèce, c'est le fini de toutes les parties. L'objet qui n'est pas fait pour être vu y est travaillé avec autant de soin que les compositions extérieures. La jointure des blocs qui forment les colonnes du temple de Minerve est telle qu'il faut la plus grande attention pour la découvrir, et qu'elle n'a pas l'épaisseur du fil le plus délié. Afin d'atteindre à cette rare perfection, on amenait d'abord le marbre à sa plus juste coupe avec le ciseau; ensuite on faisait rouler les deux pièces l'une sur l'autre, en jetant au centre du frottement du sable et de l'eau. Les assises, au moyen de ce procédé, arrivaient à un aplomb incroyable : cet aplomb, dans les tronçons des colonnes, était déterminé par un pivot carré de bois d'olivier. J'ai vu un de ces pivots entre les mains de M. Fauvel.

Les rosaces, les plinthes, les moulures, les astragales, tous les détails de l'édifice, offrent la même perfection; les lignes du chapiteau et de la cannelure des colonnes du Parthénon sont si déliées, qu'on serait tenté de croire que la colonne entière a passé au tour : des découpures en ivoire ne seraient pas plus délicates que les ornements ioniques du temple d'Érechthée : les cariatides du

1. On fit sous les Valois un mélange charmant de l'architecture grecque et gothique; mais cela n'a duré qu'un moment.

Pandroséum sont des modèles. Enfin, si, après avoir vu les monuments de Rome, ceux de la France m'ont paru grossiers, les monuments de Rome me semblent barbares à leur tour depuis que j'ai vu ceux de la Grèce : je n'en excepte point le Panthéon, avec son fronton démesuré. La comparaison peut se faire aisément à Athènes, où l'architecture grecque est souvent placée tout auprès de l'architecture romaine.

J'étais au surplus tombé dans l'erreur commune touchant les monuments des Grecs : je les croyais parfaits dans leur ensemble, mais je pensais qu'ils manquaient de grandeur. J'ai fait voir que le génie des architectes a donné en grandeur proportionnelle à ces monuments ce qui peut leur manquer en étendue; et d'ailleurs Athènes est remplie d'ouvrages prodigieux. Les Athéniens, peuple si peu riche, si peu nombreux, ont remué des masses gigantesques : les pierres du Pnyx sont de véritables quartiers de rocher; les Propylées formaient un travail immense, et les dalles de marbre qui les couvraient étaient d'une dimension telle qu'on n'en a jamais vu de semblables; la hauteur des colonnes du temple de Jupiter Olympien passe peut-être soixante pieds, et le temple entier avait un demi-mille de tour : les murs d'Athènes, en y comprenant ceux des trois ports et les longues murailles, s'étendaient sur un espace de près de neuf lieues [1]; les murailles qui réunissaient la ville au Pirée étaient assez larges pour que deux chars y pussent courir de front, et, de cinquante en cinquante pas, elles étaient flanquées de tours carrées. Les Romains n'ont jamais élevé de fortifications plus considérables.

Par quelle fatalité ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, que les modernes vont admirer si loin et avec tant de fatigues, doivent-ils en partie leur destruction aux modernes [2]? Le Parthénon subsista dans son entier jusqu'en 1687 : les chrétiens le convertirent d'abord en église; et les Turcs, par jalousie des chrétiens, le changèrent à leur tour en mosquée. Il faut que des Vénitiens viennent,

1. Deux cents stades, selon Dion Chrysostôme.

2. On sait comment le Colisée a été détruit à Rome, et l'on connaît le jeu de mots latins sur les Barberini et les barbares. Quelques historiens soupçonnent les chevaliers de Rhodes d'avoir détruit le fameux tombeau de Mausole : c'était, il est vrai, pour la défense de Rhodes et pour fortifier l'île contre les Turcs; mais si c'est une sorte d'excuse pour les chevaliers, la destruction de cette merveille n'en est pas moins fâcheuse pour nous.

au milieu des lumières du XVIIe siècle, canonner les monuments de Périclès; ils tirent à boulets rouges sur les Propylées et le temple de Minerve; une bombe tombe sur ce dernier édifice, enfonce la voûte, met le feu à des barils de poudre, et fait sauter en partie un édifice qui honorait moins les faux dieux des Grecs que le génie de l'homme[1]. La ville étant prise, Morosini, dans le dessein d'embellir Venise des débris d'Athènes, veut descendre les statues du fronton du Parthénon, et les brise. Un autre moderne vient d'achever, par amour des arts, la destruction que les Vénitiens avaient commencée[2].

J'ai souvent eu l'occasion de parler de lord Elgin dans cet *Itinéraire* : on lui doit, comme je l'ai dit, la connaissance plus parfaite du Pnyx et du tombeau d'Agamemnon; il entretient encore en Grèce un Italien chargé de diriger des fouilles, et qui découvrit, comme j'étais à Athènes, des antiques que je n'ai point vues[3]. Mais lord Elgin a perdu le mérite de ses louables entreprises, en ravageant le Parthénon. Il a voulu faire enlever les bas-reliefs de la frise : pour y parvenir, des ouvriers turcs ont d'abord brisé l'architrave, et jeté en bas des chapiteaux; ensuite, au lieu de faire sortir les métopes par leurs coulisses, les barbares ont trouvé plus court de rompre la corniche. Au temple d'Érechthée, on a pris la

1. L'invention des armes à feu est encore une chose fatale pour les arts. Si les barbares avaient connu la poudre, il ne serait pas resté un édifice grec ou romain sur la surface de la terre; ils auraient fait sauter jusqu'aux Pyramides, quand ce n'eût été que pour y chercher des trésors. Une année de guerre parmi nous détruit plus de monuments qu'un siècle de combats chez les anciens. Il semble ainsi que tout s'oppose chez les modernes à la perfection de l'art; leurs pays, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs vêtements, et jusqu'à leurs découvertes.

2. Ils avaient établi leur batterie, composée de six pièces de canon et de quatre mortiers, sur le Pnyx. On ne conçoit pas qu'à une si petite portée ils n'aient pas rasé tous les monuments de la citadelle. (Voyez Fanelli, *Atene Antica*, et l'Introduction à cet *Itinéraire*.)

3. Elles furent découvertes dans un sépulcre : je crois que ce sépulcre était celui d'un enfant. Entre autres choses curieuses, on y trouva un jeu inconnu, dont la principale pièce consistait, autant qu'il m'en souvient, dans une boule ou un globe d'acier poli. Je ne sais s'il n'est point question de ce jeu dans Athénée. La guerre existant entre la France et l'Angleterre empêcha M. Fauvel de s'adresser pour moi à l'agent de lord Elgin; de sorte que je ne vis point ces antiques jouets qui consolaient un enfant athénien dans son tombeau.

colonne angulaire; de sorte qu'il faut soutenir aujourd'hui avec une pile de pierres l'entablement entier, qui menace ruine.

Les Anglais qui ont visité Athènes depuis le passage de lord Elgin ont eux-mêmes déploré ces funestes effets d'un amour des arts peu réfléchi. On prétend que lord Elgin a dit pour excuse qu'il n'avait fait que nous imiter. Il est vrai que les Français ont enlevé à l'Italie ses statues et ses tableaux; mais ils n'ont point mutilé les temples pour en arracher les bas-reliefs; ils ont seulement suivi l'exemple des Romains, qui dépouillèrent la Grèce des chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire. Les monuments d'Athènes, arrachés aux lieux pour lesquels ils étaient faits, perdront non seulement une partie de leur beauté relative, mais ils diminueront matériellement de beauté. Ce n'est que la lumière qui fait ressortir la délicatesse de certaines lignes et de certaines couleurs : or, cette lumière venant à manquer sous le ciel de l'Angleterre, ces lignes et ces couleurs disparaîtront, ou resteront cachées. Au reste, j'avouerai que l'intérêt de la France, la gloire de notre patrie, et mille autres raisons, pouvaient demander la transplantation des monuments conquis par nos armes ; mais les beaux-arts eux-mêmes, comme étant du parti des vaincus et aux nombre des captifs, ont peut-être le droit de s'en affliger.

Nous employâmes la matinée entière à visiter la citadelle. Les Turcs avaient autrefois accolé le minaret d'une mosquée au portique du Parthénon. Nous montâmes par l'escalier à moitié détruit de ce minaret; nous nous assîmes sur une partie brisée de la frise du temple, et nous promenâmes nos regards autour de nous. Nous avions le mont Hymette à l'est, le Pentélique au nord, le Parnès au nord-ouest, les monts Icare, Cordyalus ou Œgalée à l'ouest, et par-dessus le premier on apercevait la cime du Cithéron; au sud-ouest et au midi on voyait la mer, le Pirée, les côtes de Salamine, d'Égine, d'Épidaure, et la citadelle de Corinthe.

Au-dessous de nous, dans le bassin dont je viens de décrire la circonférence, on distinguait les collines et la plupart des monuments d'Athènes : au sud-ouest, la colline du Musée avec le tombeau de Philopappus; à l'ouest, les rochers de l'Aréopage, du Pnyx et du Lycabettus; au nord, le petit mont Anchesme, et à l'est les hauteurs qui dominent le Stade. Au pied même de la citadelle, on voyait les débris du théâtre de Bacchus et d'Hérode Atticus. A la gauche de ces débris venaient les grandes colonnes isolées du

temple de Jupiter Olympien; plus loin encore, en tirant vers le nord-est, on apercevait l'enceinte du Lycée, le cours de l'Ilissus, le Stade, et un temple de Diane ou de Cérès. Dans la partie de l'ouest et du nord-ouest, vers le grand bois d'oliviers, M. Fauvel me montrait la place du Céramique extérieur, de l'Académie, et de son chemin bordé de tombeaux. Enfin, dans la vallée formée par l'Anchesme et la citadelle, on découvrait la ville moderne.

Il faut maintenant se figurer tout cet espace tantôt nu et couvert d'une bruyère jaune, tantôt coupé par des bouquets d'oliviers, par des carrés d'orge, par des sillons de vignes; il faut se représenter des fûts de colonnes et des bouts de ruines anciennes et modernes, sortant du milieu de ces cultures; des murs blanchis et des clôtures de jardins traversant les champs : il faut répandre dans la campagne des Albanaises qui tirent de l'eau, ou qui lavent à des puits les robes des Turcs; des paysans qui vont et viennent, conduisant des ânes, ou portant sur leur dos des provisions à la ville : il faut supposer toutes ces montagnes dont les noms sont si beaux, toutes ces ruines si célèbres, toutes ces îles, toutes ces mers non moins fameuses, éclairées d'une lumière éclatante. J'ai vu, du haut de l'Acropolis, le soleil se lever entre les deux cimes du mont Hymette : les corneilles qui nichent autour de la citadelle, mais qui ne franchissent jamais son sommet, planaient au-dessous de nous; leurs ailes noires et lustrées étaient glacées de rose par les premiers reflets du jour; des colonnes de fumée bleue et légère montaient dans l'ombre le long des flancs de l'Hymette, et annonçaient les parcs ou les chalets des abeilles; Athènes, l'Acropolis et les débris du Parthénon se coloraient de la plus belle teinte de la fleur du pêcher; les sculptures de Phidias, frappées horizontalement d'un rayon d'or, s'animaient, et semblaient se mouvoir sur le marbre par la mobilité des ombres du relief; au loin, la mer et le Pirée étaient tout blancs de lumière : et la citadelle de Corinthe, renvoyant l'éclat du jour nouveau brillait sur l'horizon du couchant, comme un rocher de pourpre et de feu.

Du lieu où nous étions placés, nous aurions pu voir, dans les beaux jours d'Athènes, les flottes sortir du Pirée pour combattre l'ennemi ou pour se rendre aux fêtes de Délos; nous aurions pu entendre éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'Œdipe, de Philoctète et d'Hécube ; nous aurions pu ouïr les applaudissements

des citoyens aux discours de Démosthène. Mais, hélas ! aucun son ne frappait notre oreille. A peine quelques cris échappés à une populace esclave sortaient par intervalles de ces murs, qui retentirent si longtemps de la voix d'un peuple libre. Je me disais, pour me consoler, ce qu'il faut se dire sans cesse : Tout passe, tout finit dans ce monde. Où sont allés les génies divins qui élevèrent le temple sur les débris duquel j'étais assis? Ce soleil, qui peut-être éclairait les derniers soupirs de la pauvre fille de Mégare, avait vu mourir la brillante Aspasie. Ce tableau de l'Attique, ce spectacle que je contemplais, avait été contemplé par des yeux fermés depuis deux mille ans. Je passerai à mon tour : d'autres hommes aussi fugitifs que moi viendront faire les mêmes réflexions sur les mêmes ruines. Notre vie et notre cœur sont entre les mains de Dieu : laissons-le donc disposé de l'une comme de l'autre.

Je pris, en descendant de la citadelle, un morceau de marbre du Parthénon; j'avais aussi recueilli un fragment de la pierre du tombeau d'Agamemnon; et depuis j'ai toujours dérobé quelque chose aux monuments sur lesquels j'ai passé. Ce ne sont pas d'aussi beaux souvenirs de mes voyages que ceux qu'ont emportés M. de Choiseul et lord Elgin; mais ils me suffisent. Je conserve aussi soigneusement de petites marques d'amitié que j'ai reçues de mes hôtes, entre autres un étui d'os que me donna le père Munoz à Jaffa. Quand je revois ces bagatelles, je me retrace sur-le-champ mes courses et mes aventures. Je me dis : « J'étais là, telle chose m'advint. » Ulysse retourna chez lui avec de grands coffres pleins des riches dons que lui avaient faits les Phéaciens; je suis rentré dans mes foyers avec une douzaine de pierres de Sparte, d'Athènes, d'Argos, de Corinthe, trois ou quatre petites têtes en terre cuite que je tiens de M. Fauvel, des chapelets, une bouteille d'eau du Jourdain, une autre de la mer Morte, quelques roseaux du Nil, un marbre de Carthage, et un plâtre moulé de l'Alhambra. J'ai dépensé cinquante mille francs sur ma route, et laissé en présent mon linge et mes armes. Pour peu que mon voyage se fût prolongé, je serais revenu à pied, avec un bâton blanc. Malheureusement, je n'aurais pas trouvé en arrivant un bon frère qui m'eût dit, comme le vieillard des *Mille et une Nuits* : « Mon frère, voilà mille sequins; « achetez des chameaux et ne voyagez plus. »

Nous allâmes dîner en sortant de la citadelle, et le soir du même jour nous nous transportâmes au Stade, de l'autre côté de l'Ilissus.

Ce stade conserve parfaitement sa forme : on n'y voit plus les gradins de marbre dont l'avait décoré Hérode Atticus. Quant à l'Ilissus, il est sans eau. Chandler sort à cette occasion de sa modération naturelle, et se récrie contre les poètes, qui donnent à l'Ilissus une onde limpide, et bordent son cours de saules touffus. A travers son humeur, on voit qu'il a envie d'attaquer un dessin de Leroi, dessin qui représente un point de vue sur l'Ilissus. Je suis comme le docteur Chandler : je déteste les descriptions qui manquent de vérité; et quand un ruisseau est sans eau, je veux qu'on me le dise. On verra que je n'ai point embelli les rives du Jourdain, ni transformé cette rivière en un grand fleuve. J'étais là cependant bien à mon aise pour mentir : tous les voyageurs, et l'Écriture même, auraient justifié les descriptions les plus pompeuses. Mais Chandler a poussé l'humeur trop loin. Voici un fait curieux que je tiens de M. Fauvel : Pour peu que l'on creuse dans le lit de l'Ilissus, on trouve l'eau à une très petite profondeur : cela est si bien connu des paysannes albanaises, qu'elles font un trou dans la grève du ravin quand elles veulent laver du linge, et sur-le-champ elles ont de l'eau. Il est donc très probable que le lit de l'Ilissus s'est peu à peu encombré des pierres et des graviers descendus des montagnes voisines, et que l'eau coule à présent entre deux sables. En voilà bien assez pour justifier ces pauvres poètes, qui ont le sort de Cassandre : en vain ils chantent la vérité, personne ne les croit; s'ils se contentaient de la dire, ils seraient peut-être plus heureux. Ils sont d'ailleurs appuyés ici par le témoignage de l'histoire, qui met de l'eau dans l'Ilissus; et pourquoi cet Ilissus aurait-il un pont, s'il n'avait jamais d'eau, même en hiver? L'Amérique m'a un peu gâté sur le compte des fleuves; mais je ne pouvais m'empêcher de venger l'honneur de cet Ilissus qui a donné un surnom aux Muses[1], et au bord duquel Borée enleva Orithye.

En revenant de l'Ilissus, M. Fauvel me fit passer sur des terrains vagues, où l'on doit chercher l'emplacement du Lycée. Nous vînmes ensuite aux grandes colonnes isolées, placées dans le quartier de la ville qu'on appelait la *Nouvelle Athènes*, ou l'*Athènes de l'empereur Adrien*. Spon veut que ces colonnes soient les restes du portique des Cent Vingt Colonnes; et Chandler présume qu'elles

1. Ilissiades : elles avaient un autel au bord de l'Ilissus.

appartenaient au temple de Jupiter Olympien. M. Lechevalier et les autres voyageurs en ont parlé. Elles sont bien représentées dans les différentes vues d'Athènes, et surtout dans l'ouvrage de Stuart, qui a rétabli l'édifice entier d'après les ruines. Sur une portion d'architrave qui unit encore deux de ces colonnes, on remarque une masure jadis la demeure d'un ermite. Il est impossible de comprendre comment cette masure a pu être bâtie sur le chapiteau de ces prodigieuses colonnes, dont la hauteur est peut-être de plus de soixante pieds. Ainsi ce vaste temple, auquel les Athéniens travaillèrent pendant sept siècles, que tous les rois de l'Asie voulurent achever, qu'Adrien, maître du monde, eut la gloire de finir; ce temple a succombé sous l'effort du temps, et la cellule d'un solitaire est demeurée debout sur ses débris! Une misérable loge de plâtre est portée dans les airs par deux colonnes de marbre, comme si la fortune avait voulu exposer à tous les yeux, sur ce magnifique piédestal; un monument de ses triomphes et de ses caprices.

Ces colonnes, quoique beaucoup plus hautes que celles du Parthénon, sont bien loin d'en avoir la beauté : la dégénération de l'art s'y fait sentir; mais, comme elles sont isolées et dispersées sur un terrain nu, elles font un effet surprenant. Je me suis arrêté à leur pied pour entendre le vent siffler autour de leur tête : elles ressemblent à ces palmiers solitaires que l'on voit çà et là parmi les ruines d'Alexandrie. Lorsque les Turcs sont menacés de quelques calamités, ils amènent un agneau dans ce lieu, et le contraignent à bêler en lui dressant la tête vers le ciel : ne pouvant trouver la voix de l'innocence parmi les hommes, ils ont recours au nouveau-né de la brebis pour fléchir la colère céleste.

Nous rentrâmes dans Athènes par le portique où se lit l'inscription si connue :

C'EST ICI LA VILLE D'ADRIEN,
ET NON PAS LA VILLE DE THÉSÉE.

Nous allâmes rendre à M. Roque la visite qu'il m'avait faite, et nous passâmes la soirée chez lui : j'y vis quelques femmes. Les lecteurs qui seraient curieux de connaître l'habillement, les mœurs et les usages des femmes turques, grecques et albanaises à Athènes,

peuvent lire le vingt-sixième chapitre du *Voyage en Grèce* de Chandler. S'il n'était pas si long, je l'aurais transcrit ici tout entier. Je dois dire seulement que les Athéniennes m'ont paru moins grandes et moins belles que les Moraïtes. L'usage où elles sont de se peindre le tour des yeux en bleu, et le bout des doigts en rouge, est désagréable pour un étranger; mais comme j'avais vu des femmes avec des perles au nez, que les Iroquois trouvaient cela très galant, et que j'étais tenté moi-même d'aimer assez cette mode, il ne faut pas disputer des goûts. Les femmes d'Athènes ne furent, au reste, jamais très renommées pour leur beauté. On leur reprochait d'aimer le vin. La preuve que leur empire n'avait pas beaucoup de puissance, c'est que presque tous les hommes célèbres d'Athènes furent attachés à des étrangères : Périclès, Sophocle, Socrate, Aristote, et même le divin Platon.

Le 25, nous montâmes à cheval de grand matin; nous sortîmes de la ville, et prîmes la route de Phalère. En approchant de la mer, le terrain s'élève, et se termine par des hauteurs dont les sinuosités forment au levant et au couchant les ports de Phalère, de Munichie et du Pirée. Nous découvrîmes sur les dunes de Phalère les racines des murs qui enfermaient le port, et d'autres ruines absolument dégradées : c'étaient peut-être celles des temples de Junon et de Cérès. Aristide avait son petit champ et son tombeau près de ce lieu. Nous descendîmes au port : c'est un bassin rond, où la mer repose sur un sable fin : il pourrait contenir une cinquantaine de bateaux : c'était tout juste le nombre que Ménesthée conduisit à Troie.

Τῷ δ' ἅμα πεντήκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.

« Il était suivi de cinquante noirs vaisseaux. »
Thésée partit aussi de Phalère pour aller en Crète.

Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords?
Par vous aurait péri le monstre de la Crète, etc.

Ce ne sont pas toujours de grands vaisseaux et de grands ports qui donnent l'immortalité : Homère et Racine ne laisseront point mourir le nom d'une petite anse et d'une petite barque.

Du port de Phalère nous arrivâmes au port de Munichie. Celui-

ci est de forme ovale, et un peu plus grand que le premier. Enfin, nous tournâmes l'extrémité d'une colline rocailleuse, et, marchant de cap en cap, nous nous avançâmes vers le Pirée. M. Fauvel m'arrêta dans la courbure que fait une langue de terre, pour me montrer un sépulcre creusé dans le roc; il n'a plus de voûte, et il est au niveau de la mer. Les flots, par leurs mouvements réguliers, le couvrent et le découvrent, et il se remplit et se vide tour à tour. A quelques pas de là, on voit sur le rivage les débris d'un monument.

M. Fauvel veut retrouver ici l'endroit où les os de Thémistocle avaient été déposés. On lui conteste cette intéressante découverte : on lui objecte que les débris dispersés dans le voisinage sont trop beaux pour être les restes du tombeau de Thémistocle. En effet, selon Diodore le géographe, cité par Plutarque, ce tombeau n'était qu'un autel.

L'objection est peu solide. Pourquoi veut-on faire entrer dans la question primitive une question étrangère à l'objet dont il s'agit? Les ruines de marbre blanc, dont on se plaît à faire une difficulté, ne peuvent-elles pas avoir appartenu à un sépulcre tout différent de celui de Thémistocle? Pourquoi lorsque les haines furent apaisées, les descendants de Thémistocle n'auraient-ils pas décoré le tombeau de leur illustre aïeul, qu'ils avaient d'abord enterré modestement, ou même secrètement, comme le dit Thucydide? Ne consacrèrent-ils pas un tableau qui représentait l'histoire de ce grand homme? Et ce tableau, du temps de Pausanias, ne se voyait-il pas publiquement au Parthénon ? Thémistocle avait de plus une statue au Prytanée.

L'endroit où M. Fauvel a trouvé ce tombeau est précisément le cap Alcime, et j'en vais donner une preuve plus forte que celle de la tranquillité de l'eau dans cet endroit. Il y a faute dans Plutarque; il faut lire Alimus, au lieu d'Alcime, selon la remarque de Meursius, rappelée par Dacier. Alimus était un dêmos, ou bourg de l'Attique, de la tribu de Léontide, situé à l'orient du Pirée. Or, les ruines de ce bourg sont encore visibles dans le voisinage du tombeau dont nous parlons [1]. Pausanias est assez confus dans ce qu'il dit de la position de ce tombeau; mais Diodore Périégète est

1. Je ne veux dissimuler aucune difficulté, et je sais qu'on place aussi Alimus à l'orient de Phalère. Thucydide était du bourg d'Alimus.

très clair, et les vers de Platon le comique, rapportés par ce Diodore, désignent absolument le lieu et le sépulcre trouvés par M. Fauvel.

« Placé dans un lieu découvert, ton sépulcre est salué par les « mariniers qui entrent au port ou qui en sortent; et s'il se donne « quelque combat naval, tu seras témoin du choc des vaisseaux[1]. »

Si Chandler fut étonné de la solitude du Pirée, je puis assurer que je n'en ai pas moins été frappé que lui. Nous avions fait le tour d'une côte déserte; trois ports s'étaient présentés à nous, et dans ces trois ports nous n'avions pas aperçu une seule barque. Pour tout spectacle, des ruines, des rochers, et la mer; pour tout bruit, les cris des alcyons et le murmure des vagues qui, se brisant dans le tombeau de Thémistocle, faisaient sortir un éternel gémissement de la demeure de l'éternel silence. Emportées par les flots les cendres du vainqueur de Xerxès reposaient au fond de ces mêmes flots, confondues avec les os des Perses. En vain je cherchais des yeux le temple de Vénus, la longue galerie, et la statue symbolique qui représentait le peuple d'Athènes : l'image de ce peuple inexorable était à jamais tombée près du puits où les citoyens exilés venaient inutilement réclamer leur patrie. Au lieu de ces superbes arsenaux, de ces portiques où l'on retirait les galères, de ces Agoræ retentissant de la voix des matelots; au lieu de ces édifices qui représentaient dans leur ensemble l'aspect et la beauté de la ville de Rhodes, je n'apercevais qu'un couvent délabré et un magasin. Triste sentinelle au rivage, et modèle d'une patience stupide, c'est là qu'un douanier turc est assis toute l'année dans une méchante baraque de bois : des mois entiers s'écoulent sans qu'il voie arriver un bateau. Tel est le déplorable état où se trouvent aujourd'hui ces ports si fameux. Qui peut avoir détruit tant de monuments des dieux et des hommes? cette force cachée qui renverse tout, et qui est elle-même soumise au Dieu inconnu dont saint Paul avait vu l'autel à Phalère : Ἀγνώστῳ Θεῷ : *Deo-ignoto*.

Le port du Pirée décrit un arc dont les deux pointes en se rapprochant ne laissent qu'un étroit passage; il se nomme aujourd'hui le *Port-Lion*, à cause d'un lion de marbre qu'on y voyait autrefois, et que Morosini fit transporter à Venise en 1686. Trois

1. Plut., *Vit. Them.*

bassins, le Canthare, l'Aphrodise et le Zéa, divisaient le port intérieurement. On voit encore une darse à moitié comblée, qui pourrait bien avoir été l'Aphrodise. Strabon affirme que le grand port des Athéniens était capable de contenir quatre cents vaisseaux; et Pline en porte le nombre jusqu'à mille. Une cinquantaine de nos barques le rempliraient tout entier; et je ne sais si deux frégates y seraient à l'aise, surtout à présent que l'on mouille sur une grande longueur de câble. Mais l'eau est profonde, la tenue bonne; et le Pirée entre les mains d'une nation civilisée pourrait devenir un port considérable. Au reste, le seul magasin que l'on y voit aujourd'hui est français d'origine; il a, je crois, été bâti par M. Gaspari, ancien consul de France à Athènes. Ainsi il n'y a pas bien longtemps que les Athéniens étaient représentés au Pirée par le peuple qui leur ressemble le plus.

Après nous être reposés un moment à la douane et au monastère Saint-Spiridion, nous retournâmes à Athènes en suivant le chemin du Pirée. Nous vîmes partout des restes de la longue muraille. Nous passâmes au tombeau de l'amazone Antiope, que M. Fauvel a fouillé; il a rendu compte de cette fouille dans ses Mémoires. Nous marchions au travers de vignes basses comme en Bourgogne, et dont le raisin commençait à rougir. Nous nous arrêtâmes aux citernes publiques, sous des oliviers : j'eus le chagrin de voir que le tombeau de Ménandre, le cénotaphe d'Euripide, et le petit temple dédié à Socrate, n'existaient plus; du moins ils n'ont point encore été retrouvés. Nous continuâmes notre route, et, en approchant du Musée, M. Fauvel me fit remarquer un sentier qui montait en tournant sur le flanc de cette colline. Il me dit que ce sentier avait été tracé par le peintre russe qui tous les jours allait prendre au même endroit des vues d'Athènes. Si le génie n'est que la patience, comme l'a prétendu Buffon, ce peintre doit en avoir beaucoup.

Il y a à peu près quatre milles d'Athènes à Phalère, trois ou quatre milles de Phalère au Pirée, en suivant les sinuosités de la côte, et cinq milles du Pyrée à Athènes : ainsi, à notre retour dans cette ville, nous avions fait environ douze milles, ou quatre lieues.

Comme les chevaux étaient loués pour toute la journée, nous nous hâtâmes de dîner, et nous recommençâmes nos courses à quatre heures du soir.

Nous sortîmes d'Athènes par le côté du mont Hymette, mo

hôte me conduisit au village d'Angelo-Kipous, où il croit avoir retrouvé le temple de la Vénus aux Jardins, par les raisons qu'il en donne dans ses Mémoires. L'opinion de Chandler, qui place ce temple à Panagia-Spiliotissa, est également très probable; et elle a pour elle l'autorité d'une inscription. Mais M. Fauvel produit en faveur de son sentiment deux vieux myrtes et de jolis débris d'ordre ionique : cela répond à bien des objections. Voilà comme nous sommes, nous autres amateurs de l'antique : nous faisons preuve de tout.

Après avoir vu les curiosités d'Angelo-Kipous, nous tournâmes droit au couchant, et, passant entre Athènes et le mont Anchesme, nous entrâmes dans le grand bois d'oliviers; il n'y a point de ruines de ce côté, et nous ne faisions plus qu'une agréable promenade avec les souvenirs d'Athènes. Nous trouvâmes le Céphise, que j'avais déjà salué plus bas en arrivant d'Éleusis : à cette hauteur il avait de l'eau; mais cette eau, je suis fâché de le dire, était un peu bourbeuse : elle sert à arroser des vergers, et suffit pour entretenir sur ses bords une fraîcheur trop rare en Grèce. Nous revînmes ensuite sur nos pas, toujours à travers la forêt d'oliviers. Nous laissâmes à droite un petit tertre couvert de rochers : c'était Colone, au bas duquel on voyait autrefois le village de la retraite de Sophocle, et le lieu où ce grand tragique fit répandre au père d'Antigone ses dernières larmes. Nous suivîmes quelque temps la voie d'Airain; on y remarque les vestiges du temple des Furies : de là, en nous rapprochant d'Athènes, nous errâmes assez longtemps dans les environs de l'Académie. Rien ne fait plus reconnaître cette retraite des sages. Ses premiers platanes sont tombés sous la hache de Sylla, et ceux qu'Adrien y fit peut-être cultiver de nouveau n'ont point échappé à d'autres barbares. L'autel de l'Amour, celui de Prométhée et celui des Muses ont disparu : tout feu divin s'est éteint dans les bocages où Platon fut si souvent inspiré. Deux traits suffiront pour faire connaître quel charme et quelle grandeur l'antiquité trouvait aux leçons de ce philosophe : la veille du jour où Socrate reçut Platon au nombre de ses disciples, il rêva qu'un cygne venait se reposer dans son sein; la mort ayant empêché Platon de finir le *Critias*, Plutarque déplore ce malheur, et compare les écrits du chef de l'Académie aux temples d'Athènes, parmi lesquels celui de Jupiter Olympien était le seul qui ne fût pas achevé.

Il y avait déjà une heure qu'il faisait nuit, quand nous songeâmes à retourner à Athènes : le ciel était brillant d'étoiles, et l'air d'une douceur, d'une transparence et d'une pureté incomparables; nos chevaux allaient au petit pas, et nous étions tombés dans le silence. Le chemin que nous parcourions était vraisemblablement l'ancien chemin de l'Académie, que bordaient les tombeaux des citoyens morts pour la patrie, et ceux des plus grands hommes de la Grèce : là reposaient Thrasybule, Périclès, Chabrias, Timothée, Harmodius et Aristogiton. Ce fut une noble idée de rassembler dans un même champ la cendre de ces personnages fameux qui vécurent dans différents siècles, et qui, comme les membres d'une famille illustre longtemps dispersée, étaient venus se reposer au giron de leur mère commune. Quelle variété de génie, de grandeur et de courage! quelle diversité de mœurs et de vertus on apercevait là d'un coup d'œil! Et ces vertus tempérées par la mort, comme ces vins généreux que l'on méle, dit Platon, avec une divinité sobre, n'offusquaient plus les regards des vivants. Le passant qui lisait sur une colonne funèbre ces simples mots :

PÉRICLÈS DE LA TRIBU ACAMANTIDE, DU BOURG DE CHOLARGUE,

n'éprouvait plus que de l'admiration sans envie. Cicéron nous représente Atticus errant au milieu de ces tombeaux, et saisi d'un saint respect à la vue de ces augustes cendres. Il ne pourrait plus aujourd'hui nous faire la même peinture : les tombeaux sont détruits. Les illustres morts que les Athéniens avaient placés hors de leur ville, comme aux avant-postes, ne se sont point levés pour la défendre; ils ont souffert que des Tartares la foulassent aux pieds. « Le temps, la violence et la charrue, dit Chandler, ont tout nivelé. » La charrue est de trop ici; et cette remarque que je fais peint mieux la désolation de la Grèce, que les réflexions auxquelles je pourrais me livrer.

Il me restait encore à voir dans Athènes les théâtres et les monuments de l'intérieur de la ville : c'est à quoi je consacrai la journée du 26. J'ai déjà dit, et tout le monde sait, que le théâtre de Bacchus était au pied de la citadelle, du côté du mont Hymette. L'Odéum commencé par Périclès, achevé par Lycurgue fils de Lycophron, brûlé par Aristion et par Sylla, rétabli par Ariobarzane, était auprès du théâtre de Bacchus; ils se communiquaient peut-

être par un portique. Il est probable qu'il existait au même lieu un troisième théâtre bâti par Hérode Atticus. Les gradins de ce théâtre étaient appuyés sur le talus de la montagne qui leur servait de fondement. Il y a quelques contestations au sujet de ces monuments, et Stuart trouve le théâtre de Bacchus où Chandler voit l'Odéum.

Les ruines de ce théâtre sont peu de chose : je n'en fus point frappé, parce que j'avais vu en Italie des monuments de cette espèce, beaucoup plus vastes et mieux conservés; mais je fis une réflexion bien triste : sous les empereurs romains, dans un temps où Athènes était encore l'école du monde, les gladiateurs représentaient leurs jeux sanglants sur le théâtre de Bacchus. Les chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide ne se jouaient plus; on avait substitué des assassinats et des meurtres à ces spectacles, qui donnent une grande idée de l'esprit humain, et qui sont le noble amusement des nations policées. Les Athéniens couraient à ces cruautés avec la même ardeur qu'ils avaient couru aux Dionysiaques. Un peuple qui s'était élevé si haut pouvait-il descendre si bas? Qu'était donc devenu cet autel de la Pitié, que l'on voyait au milieu de la place publique à Athènes, et auquel les suppliants venaient suspendre des bandelettes? Si les Athéniens étaient les seuls Grecs qui, selon Pausanias, honorassent la Pitié, et la regardassent comme la consolation de la vie, ils avaient donc bien changé! Certes, ce n'était pas pour des combats de gladiateurs qu'Athènes avait été nommée le *sacré domicile* des dieux. Peut-être les peuples, ainsi que les hommes, sont-ils cruels dans leur décrépitude comme dans leur enfance; peut-être le génie des nations s'épuise-t-il; et quand il a tout produit, tout parcouru, tout goûté, rassasié de ses propres chefs-d'œuvre, et incapable d'en produire de nouveaux, il s'abrutit, et retourne aux sensations purement physiques. Le christianisme empêchera les nations modernes de finir par une aussi déplorable vieillesse; mais si toute religion venait à s'éteindre parmi nous, je ne serais point étonné qu'on entendît les cris du gladiateur mourant sur la scène où retentissent aujourd'hui les douleurs de Phèdre et d'Andromaque.

Après avoir visité les théâtres, nous rentrâmes dans la ville, où nous jetâmes un coup d'œil sur le Portique, qui formait peut-être l'entrée de l'Agora. Nous nous arrêtâmes à la tour des Vents, dont Pausanias n'a point parlé, mais que Vitruve et Varron ont fait con-

naître. Spon en donne tous les détails, avec l'explication des vents; le monument entier a été décrit par Stuart dans ses *Antiquités d'Athènes*; François Giambetti l'avait déjà dessiné en 1465, époque de la renaissance des arts en Italie. On croyait du temps du père Babin, en 1672, que cette tour des Vents était le tombeau de Socrate. Je passe sous silence quelques ruines d'ordre corinthien, que l'on prend pour le Pœcile, pour les restes du temple de Jupiter Olympien, pour le Prytanée, et qui peut-être n'appartiennent à aucun de ces édifices. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles ne sont pas du temps de Périclès. On y sent la grandeur, mais aussi l'infériorité romaine : tout ce que les empereurs ont touché à Athènes se reconnaît au premier coup d'œil, et forme une disparate sensible avec les chefs-d'œuvre du siècle de Périclès. Enfin, nous allâmes au couvent français rendre à l'unique religieux qui l'occupe, la visite qu'il m'avait faite. J'ai déjà dit que le couvent de nos missionnaires comprend dans ses dépendances le monument choragique de Lysicrate. Ce fut à ce dernier monument que j'achevai de payer mon tribut d'admiration aux ruines d'Athènes.

Cette élégante production du génie des Grecs fut connue des premiers voyageurs sous le nom de *Fanari tou Demosthenis*. « Dans « la maison qu'ont achetée depuis peu les pères capucins, dit le « jésuite Babin, en 1672, il y a une antiquité bien remarquable, et « qui, depuis le temps de Démosthène, est demeurée en son « entier : on l'appelle ordinairement *la Lanterne de Démosthène*[1]. »

On a reconnu depuis[2], et Spon le premier, que c'est un monument choragique élevé par Lysicrate dans la rue des Trépieds. M. Legrand en exposa le modèle en terre cuite dans la cour du Louvre il y a quelques années[3], ce modèle était fort ressemblant; seulement l'architecte, pour donner sans doute plus d'élégance à son travail, avait supprimé le mur circulaire qui remplit les entrecolonnes dans le monument original.

Certainement ce n'est pas un des jeux les moins étonnants de la fortune que d'avoir logé un capucin dans le monument choragique

1. Il paraît qu'il existait à Athènes, en 1669, un autre monument appelé *la Lanterne de Diogène*. Guillet invoque, au sujet de ce monument, le témoignage des pères Barnabé et Simon, et de MM. du Monceaux et Lainez. Voyez l'Introduction.

2. Riesdel, Chandler.

3. Le monument a été depuis exécuté à Saint-Cloud.

de Lysicrate; mais ce qui, au premier coup d'œil, peut paraître bizarre, devient touchant et respectable, quand on pense aux heureux effets de nos missions, quand on songe qu'un religieux français donnait à Athènes l'hospitalité à Chandler, tandis qu'un autre religieux français secourait d'autres voyageurs à la Chine, au Canada, dans les déserts de l'Afrique et de la Tartarie.

« Les Francs à Athènes, dit Spon, n'ont que la chapelle des capu-« cins, qui est au *Fanari tou Demosthenis*. Il n'y avait, lorsque « nous étions à Athènes, que le père Séraphin, très honnête « homme, à qui un Turc de la garnison prit un jour sa ceinture de « corde, soit par malice ou par un effet de débauche, l'ayant ren-« contré sur le chemin du Port-Lion, d'où il revenait seul de voir « quelques Français d'une tartane qui y était à l'ancre.

« Les pères jésuites étaient à Athènes avant les capucins, et n'en « ont jamais été chassés. Ils ne se sont retirés à Négrepont que « parce qu'ils y ont trouvé plus d'occupation, et qu'il y a plus de « Francs qu'à Athènes. Leur hospice était presque à l'extrémité de « la ville, du côté de la maison de l'archevêque. Pour ce qui est « des capucins, ils sont établis à Athènes depuis l'année 1658, et le « père Simon acheta le Fanari et la maison joignante en 1669, y « ayant eu d'autres religieux de son ordre avant lui dans la ville. »

C'est donc à ces missions si longtemps décriées que nous devons encore nos premières notions sur la Grèce antique[1]. Aucun voyageur n'avait quitté ses foyers pour visiter le Parthénon, que déjà des religieux, exilés sur ces ruines fameuses, nouveaux dieux hospitaliers, attendaient l'antiquaire et l'artiste. Des savants demandaient ce qu'était devenue la ville de Cécrops; et il y avait à Paris, au noviciat de Saint-Jacques, un père Barnabé, et à Compiègne un père Simon, qui auraient pu leur en donner des nouvelles; mais ils ne faisaient point parade de leur savoir : retirés au pied du crucifix, ils cachaient dans l'humilité du cloître ce qu'ils avaient appris, et surtout ce qu'ils avaient souffert pendant vingt ans, au milieu des débris d'Athènes.

« Les capucins français, dit la Guilletière, qui ont été appelés « à la mission de la Morée par la congrégation *de Propaganda* « *Fide*, ont leur principale résidence à Napoli, à cause que les

1. On peut voir, dans les *Lettres édifiantes*, les travaux des missionnaires sur les îles de l'Archipel.

« galères des beys y vont hiverner, et qu'elles y sont ordinairement « depuis le mois de novembre jusqu'à la fête de saint Georges, « qui est le jour où elles se remettent en mer : elles sont remplies « de forçats chrétiens qui ont besoin d'être instruits et encouragés; « et c'est à quoi s'occupe avec autant de zèle que de fruit le père « Barnabé de Paris, qui est présentement supérieur de la mission « d'Athènes et de la Morée. »

Mais si ces religieux revenus de Sparte et d'Athènes étaient si modestes dans leurs cloîtres, peut-être était-ce faute d'avoir bien senti ce que la Grèce a de merveilleux dans ses souvenirs; peut-être manquaient-ils aussi de l'instruction nécessaire. Écoutons le père Babin, jésuite : nous lui devons la première relation que nous ayons d'Athènes.

« Vous pourriez, dit-il, trouver dans plusieurs livres la descrip-« tion de Rome, de Constantinople, de Jérusalem, et des autres « villes les plus considérables du monde, telles qu'elles sont pré-« sentement; mais je ne sais pas quel livre décrit Athènes telle que « je l'ai vue, et l'on ne pourrait trouver cette ville, si on la cherchait « comme elle est représentée dans Pausanias et quelques autres « anciens auteurs; mais vous la verrez ici au même état qu'elle est « aujourd'hui, qui est tel que parmi ses ruines elle ne laisse pas « pourtant d'inspirer un certain respect pour elle, tant aux per-« sonnes pieuses qui en voient les églises, qu'aux savants qui la « reconnaissent pour la mère des sciences, et aux personnes guer-« rières et généreuses qui la considèrent comme le champ de « Mars, et le théâtre où les plus grands conquérants de l'antiquité « ont signalé leur valeur, et ont fait paraître avec éclat leur force, « leur courage et leur industrie; et ces ruines sont enfin précieuses « pour marquer sa première noblesse et pour faire voir qu'elle a « été autrefois l'objet de l'admiration de l'univers.

« Pour moi, je vous avoue que d'aussi loin que je la découvris « de dessus la mer, avec des lunettes de longue vue, et que je vis « quantité de grandes colonnes de marbre qui paraissent de loin « et rendent témoignage de son ancienne magnificence, je me « sentis touché de quelque respect pour elle. »

Le missionnaire passe ensuite à la description des monuments : plus heureux que nous, il avait vu le Parthénon dans son entier (1).

1. Pour cette note et les suivantes, marquées par des chiffres mis entre parenthèses, voir à la fin de l'ouvrage.

Enfin cette pitié pour les Grecs, ces idées philanthropiques que nous nous vantons de porter dans nos voyages, étaient-elles donc inconnues des religieux? Écoutons encore le père Babin :

« Que si Solon disait autrefois à un de ses amis, en regardant de « dessus une montagne cette grande ville et ce grand nombre de « magnifiques palais de marbre qu'il considérait, que ce n'était « qu'un grand mais riche hôpital rempli d'autant de misérables « que cette ville contenait d'habitants, j'aurais bien plus sujet de « parler de la sorte, et de dire que cette ville, rebâtie des ruines de « ses anciens palais, n'est plus qu'un grand et pauvre hôpital, qui « contient autant de misérables que l'on y voit de chrétiens. »

On me pardonnera de m'être étendu sur ce sujet. Aucun voyageur avant moi, Spon excepté, n'a rendu justice à ces missions d'Athènes si intéressantes pour un Français : moi-même je les ai oubliées dans le *Génie du Christianisme*. Chandler parle à peine du religieux qui lui donna l'hospitalité; et je ne sais même s'il daigne le nommer une seule fois. Dieu merci, je suis au-dessus de ces petits scrupules. Quand on m'a obligé, je le dis : ensuite je ne rougis point pour l'art, et ne trouve point le monument de Lysicrate déshonoré parce qu'il fait partie du couvent d'un capucin. Le chrétien qui conserve ce monument en le consacrant aux œuvres de charité, me semble tout aussi respectable que le païen qui l'éleva en mémoire d'une victoire remportée dans un chœur de musique.

C'est ainsi que j'achevai ma revue des ruines d'Athènes : je les avais examinées par ordre, et avec l'intelligence et l'habitude que dix années de résidence et de travail donnaient à M. Fauvel. Il m'avait épargné tout le temps que l'on perd à tâtonner, à douter, à chercher, quand on arrive seul dans un monde nouveau. J'avais obtenu des idées claires sur les monuments, le ciel, le soleil, les perspectives, la terre, la mer, les rivières, les bois, les montagnes de l'Attique; je pouvais à présent corriger mes tableaux, et donner à ma peinture de ces lieux célèbres les couleurs locales[1]. Il ne me restait plus qu'à poursuivre ma route : mon principal but surtout était d'arriver à Jérusalem; et quel chemin j'avais encore devant moi! La saison s'avançait; je pouvais manquer, en m'arrêtant davantage, le vaisseau qui porte tous les ans, de Constantinople à

1. Voyez *Les Martyrs*.

Jaffa, les pèlerins de Jérusalem. J'avais toute raison de craindre que mon navire autrichien ne m'attendît plus à la pointe de l'Attique; que, ne m'ayant pas vu revenir, il eût fait voile pour Smyrne. Mon hôte entra dans mes raisons, et me traça le chemin que j'avais à suivre. Il me conseilla de me rendre à Kératia, village de l'Attique, situé au pied du Laurium à quelque distance de la mer, en face de l'île de Zéa. « Quand vous serez arrivé, me dit-il, dans ce village, on allumera un feu sur une montagne : les bateaux de Zéa, accoutumés à ce signal, passeront sur-le-champ à la côte de l'Attique. Vous vous embarquerez alors pour le port de Zéa, où vous trouverez peut-être le navire de Trieste. Dans tous les cas, il vous sera facile de noliser à Zéa une felouque pour Chio ou pour Smyrne. »

Je n'en étais pas à rejeter les partis aventureux : un homme qui, par la seule envie de rendre un ouvrage un peu moins défectueux, entreprend le voyage que j'avais entrepris, n'est pas difficile sur les chances et les accidents. Il fallait partir, et je ne pouvais sortir de l'Attique que par ce moyen, puisqu'il n'y avait pas un bateau au Pirée[1]. Je pris donc la résolution d'exécuter sur-le-champ le plan qu'on me proposait. M. Fauvel me voulait retenir encore quelques jours; mais la crainte de manquer la saison du passage à Jérusalem l'emporta sur toute autre considération. Les vents du nord n'avaient plus que six semaines à souffler; et si j'arrivais trop tard à Constantinople, je courais le risque d'y être enfermé par le vent d'ouest.

Je congédiai le janissaire de M. Vial après l'avoir payé, et lui avoir donné une lettre de remercîment pour son maître. On ne se sépare pas sans peine, dans un voyage un peu hasardeux, des compagnons avec lesquels on a vécu quelque temps. Quand je vis le janissaire monter seul à cheval, me souhaiter un bon voyage, prendre le chemin d'Éleusis, et s'éloigner par une route précisément opposée à celle que j'allais suivre, je me sentis involontairement ému. Je le suivais des yeux, en pensant qu'il allait revoir seul les déserts que nous avions vus ensemble. Je songeais aussi que, selon toutes les apparences, ce Turc et moi nous ne nous rencontrerions jamais; que jamais nous n'entendrions parler l'un de

1. Les troubles de la Romélie rendaient le voyage de Constantinople par terre impraticable.

l'autre. Je me représentais la destinée de cet homme si différente de ma destinée, ses chagrins et ses plaisirs si différents de mes plaisirs et de mes chagrins; et tout cela pour arriver au même lieu : lui, dans les beaux et grands cimetières de la Grèce; moi, sur les chemins du monde, ou dans les faubourgs de quelque cité.

Cette séparation eut lieu le soir du même jour où je visitai le couvent français; car le janissaire avait été prévenu de se tenir prêt à retourner à Koron. Je partis dans la nuit pour Kératia, avec Joseph et un Athénien qui allait visiter ses parents à Zéa. Ce jeune Grec était notre guide. M. Fauvel me vint reconduire jusqu'à la porte de la ville : là nous nous embrassâmes, et nous souhaitâmes de nous retrouver bientôt dans notre commune patrie. Je me chargeai de la lettre qu'il me remit pour M. de Choiseul : porter à M. de Choiseul des nouvelles d'Athènes, c'était lui porter des nouvelles de son pays.

J'étais bien aise de quitter Athènes de nuit : j'aurais eu trop de regret de m'éloigner de ses ruines à la lumière du soleil : au moins, comme Agar, je ne voyais point ce que je perdais pour toujours. Je mis la bride sur le cou de mon cheval, et, suivant le guide et Joseph qui marchaient en avant, je me laissai aller à mes réflexions; je fus, tout le chemin, occupé d'un rêve assez singulier. Je me figurais qu'on m'avait donné l'Attique en souveraineté. Je faisais publier dans toute l'Europe que quiconque était fatigué des révolutions et désirait trouver la paix, vînt se consoler sur les ruines d'Athènes, où je promettais repos et sûreté; j'ouvrais des chemins, je bâtissais des auberges, je préparais toutes sortes de commodités pour les voyageurs; j'achetais un port sur le golfe de Lépante, afin de rendre la traversée d'Otrante à Athènes plus courte et plus facile. On sent bien que je ne négligeais pas les monuments : les chefs-d'œuvre de la citadelle étaient relevés sur leurs plans et d'après leurs ruines; la ville, entourée de bons murs, était à l'abri du pillage des Turcs. Je fondais une université, où les enfants de toute l'Europe venaient apprendre le grec littéral et le grec vulgaire. J'invitais les Hydriotes à s'établir au Pirée, et j'avais une marine. Les montagnes nues se couvraient de pins, pour redonner des eaux à mes fleuves; j'encourageais l'agriculture; une foule de Suisses et d'Allemands se mêlaient à mes Albanais; chaque jour on faisait de nouvelles découvertes, et Athènes sortait

du tombeau. En arrivant à Kératia, je sortis de mon songe, et je me retrouvai *Gros-Jean comme devant.*

Nous avions tourné le mont Hymette, en passant au midi du Pentélique; puis, nous rabattant vers la mer, nous étions entrés dans la chaîne du mont Laurium, où les Athéniens avaient autrefois leurs mines d'argent. Cette partie de l'Attique n'a jamais été bien célèbre : on trouvait entre Phalère et le cap Sunium plusieurs villes et bourgades, telles qu'Anaphlystus, Azénia, Lampra, Anagyrus, Alimus, Thoræ, Æxone, etc. Wheler et Chandler firent des excursions peu fructueuses dans ces lieux abandonnés : et M. Lechevalier traversa le même désert quand il débarqua au cap Sunium, pour se rendre à Athènes. L'intérieur de ce pays était encore moins connu et moins habité que les côtes; et je ne saurais assigner d'origine au village de Kératia[1]. Il est situé dans un vallon assez fertile, entre des montagnes qui le dominent de tous côtés, et dont les flancs sont couverts de sauges, de romarins et de myrtes. Le fond du vallon est cultivé, et les propriétés y sont divisées, comme elles l'étaient autrefois dans l'Attique, par des haies plantées d'arbres[2]. Les oiseaux abondent dans le pays, et surtout les hupes, les pigeons ramiers, les perdrix rouges et les corneilles mantelées. Le village consiste dans une douzaine de maisons assez propres, et écartées les unes des autres. On voit sur la montagne des troupeaux de chèvres et de moutons; et dans la vallée, des cochons, des ânes, des chevaux, et quelques vaches.

Nous allâmes descendre le 27 chez un Albanais de la connaissance de M. Fauvel. Je me transportai tout de suite, en arrivant, sur une hauteur à l'orient du village, pour tâcher de reconnaître le navire autrichien; mais je n'aperçus que la mer et l'île de Zéa. Le soir, au coucher du soleil, on alluma un feu de myrtes et de bruyères au sommet d'une montagne. Un chevrier posté sur la côte devait venir nous annoncer les bateaux de Zéa aussitôt qu'il les découvrirait. Cet usage des signaux par le feu remonte à une haute antiquité, et a fourni à Homère une des plus belles comparaisons de l'*Iliade* :

Ὡς δ' ὅτε καπνὸς ἰὼν ἐξ ἄστεος αἰθέρ' ἵκηται.

1. Meursius, dans son traité *de Populis Atticæ*, parle du bourg ou dêmos Κειριάδαι, de la tribu Hippothoôntide. Spon trouve un Κυρτίαδαι, de la tribu Acamantide; mais il ne fournit point d'inscription, et ne s'appuie que d'un passage d'Hésychius.

2. Comme elles le sont en Bretagne et en Angleterre.

« Ainsi on voit s'élever une fumée du haut des tours d'une ville « que l'ennemi tient assiégée, etc. »

En me rendant le matin à la montagne des signaux, j'avais pris mon fusil, et je m'étais amusé à chasser : c'était en plein midi; j'attrapai un coup de soleil sur une main et sur une partie de la tête. Le thermomètre avait été constamment à 28 degrés pendant mon séjour à Athènes[1]. La plus ancienne carte de la Grèce, celle de Sophian, mettait Athènes par les 37° 10 à 12′; Vernon porta cette latitude à 38° 5′; et M. de Chabert l'a enfin déterminée à 37° 58′ 1″ pour le temple de Minerve[2]. On sent qu'à midi, au mois d'août, par cette latitude, le soleil doit être très ardent. Le soir, comme je venais de m'étendre sur une natte, enveloppé dans mon manteau, je m'aperçus que ma tête se perdait. Notre établissement n'était pas fort commode pour un malade : couché par terre dans l'unique chambre ou plutôt dans le hangar de notre hôte, nous avions la tête rangée au mur; j'étais placé entre Joseph et le jeune Athénien, les ustensiles du ménage étaient suspendus au-dessus de mon chevet; de sorte que la fille de mon hôte, mon hôte lui-même et ses valets, nous foulaient aux pieds en venant prendre ou accrocher quelque chose aux parois de la muraille.

Si j'ai jamais eu un moment de désespoir dans ma vie, je crois que ce fut celui où, saisi d'une fièvre violente, je sentis que mes idées se brouillaient, et que je tombais dans le délire : mon impatience redoubla mon mal. Me voir tout à coup arrêté dans mon voyage par cet accident! la fièvre me retenir à Kératia, dans un endroit inconnu, dans la cabane d'un Albanais! Encore si j'étais resté à Athènes! si j'étais mort au lit d'honneur, en voyant le Parthénon! Mais quand cette fièvre ne serait rien, pour peu qu'elle dure quelques jours, mon voyage n'est-il pas manqué? Les pèlerins de Jérusalem seront partis, la saison passée. Que deviendrai-je dans l'Orient? Aller par terre à Jérusalem? attendre une autre année? La France, mes amis, mes projets, mon ouvrage que je laisserais sans être fini, me revenaient tour à tour dans la mémoire. Toute la nuit Joseph ne cessa de me donner à boire de grandes cruches d'eau, qui ne pouvaient éteindre ma soif. La terre sur laquelle

1. M. Fauvel m'a dit que la chaleur montait assez souvent à 32 et 34 degrés.

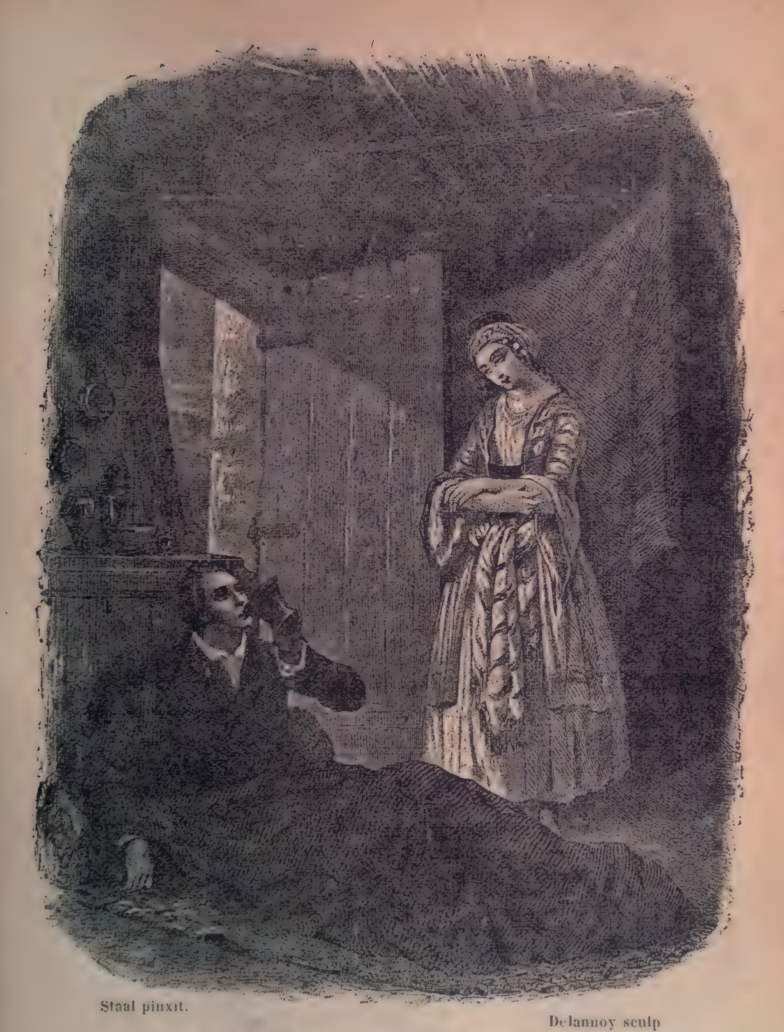
2. On peut voir, au sujet de cette latitude, une savante dissertation insérée dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

j'étais étendu était, à la lettre, trempée de mes sueurs, et ce fut cela même qui me sauva. J'avais par moments un véritable délire; je chantais la chanson de Henri IV, Joseph se désolait, et disait : *O Dio, che questo? Il signor canta! Poveretto!*

La fièvre tomba le 26, vers neuf heures du matin, après m'avoir accablé pendant dix-sept heures. Si j'avais eu un second accès de cette violence, je ne crois pas que j'y eusse résisté. Le chevrier revint avec la triste nouvelle qu'aucun bateau de Zéa n'avait paru. Je fis un effort : j'écrivis un mot à M. Fauvel, et le priai d'envoyer un caïque me prendre à l'endroit de la côte le plus voisin du village où j'étais, pour me passer à Zéa. Pendant que j'écrivais, mon hôte me contait une longue histoire, et me demandait ma protection auprès de M. Fauvel : je tâchai de le satisfaire; mais ma tête était si faible, que je voyais à peine à tracer les mots. Le jeune Grec partit pour Athènes avec ma lettre, se chargeant d'amener lui-même un bateau, si l'on en pouvait trouver.

Je passai la journée couché sur ma natte. Tout le monde était allé aux champs; Joseph même était sorti; il ne restait que la fille de mon hôte. C'était une fille de dix-sept à dix-huit ans, assez jolie, marchant les pieds nus, et les cheveux chargés de médailles et de petites pièces d'argent. Elle ne faisait aucune attention à moi; elle travaillait comme si je n'eusse pas été là. La porte était ouverte, les rayons du soleil entraient par cette porte, et c'était le seul endroit de la chambre qui fût éclairé. De temps en temps je tombais dans le sommeil; je me réveillais, et je voyais toujours l'Albanaise, occupée à quelque chose de nouveau, chantant à demi-voix, arrangeant ses cheveux ou quelque partie de sa toilette. Je lui demandais quelquefois de l'eau : *Nero!* Elle m'apportait un vase plein d'eau : croisant les bras, elle attendait patiemment que j'eusse achevé de boire; et quand j'avais bu, elle me disait : *Kalo?* « Est-ce bon? » et elle retournait à ses travaux. On n'entendait dans le silence du midi que des insectes qui bourdonnaient dans la cabane, et quelques coqs qui chantaient au dehors. Je sentais ma tête vide, comme cela arrive après un long accès de fièvre; mes yeux affaiblis voyaient voltiger une multitude d'étincelles et de bulles de lumière autour de moi : je n'avais que des idées confuses, mais douces.

La journée se passa ainsi : le soir j'étais beaucoup mieux; je me levai : je dormis bien la nuit suivante; et le 29 au matin le Grec



Staal pinxit.

Delannoy sculp

Chateaubriand malade chez les Grecs.

revint avec une lettre de M. Fauvel, du quinquina, du vin de Malaga, et de bonnes nouvelles. On avait trouvé un bateau par le plus grand hasard du monde : ce bateau était parti de Phalère avec un bon vent, et il m'attendait dans une petite anse à deux lieues de Kératia. J'ai oublié le nom du cap où nous trouvâmes en effet ce bateau. Voici la lettre de M. Fauvel :

A MONSIEUR

MONSIEUR DE CHATEAUBRIAND,

AU PIED DU LAURIUM,

A KÉRATIA.

Athènes, ce 28 août 1806.

« Mon très cher hôte,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

« J'ai vu avec peine que les vents alisés de nos contrées vous retien-« nent sur le penchant du Laurium, que les signaux n'ont pu obte-« nir de réponses, et que la fièvre, jointe aux vents, augmentait les « désagréments du séjour de Kératia, situé sur l'emplacement de « quelques bourgades que je laisse à votre sagacité le loisir de trouver. « Pour parer à une de vos incommodités, je vous envoie quelques « prises du meilleur quinquina que l'on connaise; vous le mêlerez « dans un bon verrre de vin de Malaga, qui n'est pas le moins bon « connu, et cela au moment où vous serez libre, avant de manger. « Je répondrais presque de votre guérison, si la fièvre était une ma-« ladie; car la Faculté tient encore la chose non décidée. Au reste, « maladie ou effervescence nécessaire, je vous conseille de n'en rien « porter à Céos. Je vous ai frété, non pas une trirème du Pirée, mais « bien une *quatrirème*, moyennant quarante piastres, en ayant reçu « en arrhes cinq et demie. Vous compterez au capitaine quarante-« cinq piastres vingt : le jeune compatriote de Simonide vous les « remettra : il va partir après la musique dont vos oreilles se sou-« viennent encore. Je songerai à votre protégé, qui cependant est un « brutal : il ne faut jamais battre personne, et surtout les jeunes « filles; moi-même je n'ai pas eu à me louer de lui à mon dernier « passage. Assurez-le toutefois, monsieur, que votre protection aura « tout le succès qu'il doit attendre. Je vois avec peine qu'un excès « de fatigue, une insomnie forcée, vous a donné la fièvre, et n'a

« rien avancé. Tranquillement ici pendant que les vents alisés
« retiennent votre navire, Dieu sait où, nous eussions visité
« Athènes et ses environs sans voir Kératia, ses chèvres et ses
« mines; vous eussiez surgi du Pirée à Céos, en dépit du vent.
« Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, et faites en sorte de
« reprendre le chemin de la France par Athènes. Venez porter
« quelques offrandes à Minerve pour votre heureux retour, soyez
« persuadé que vous ne me ferez jamais plus de plaisir que de
« venir embellir notre solitude. Agréez, je vous prie, l'assurance, etc.

FAUVEL.

J'avais pris Kératia dans une telle aversion, qu'il me tardait d'en sortir. J'éprouvais des frissons, et je prévoyais le retour de la fièvre. Je ne balançai pas à avaler une triple dose de quinquina. J'ai toujours été persuadé que les médecins français administrent ce remède avec trop de précaution et de timidité. On amena des chevaux, et nous partîmes avec un guide. En moins d'une demi-heure je sentis les symptômes du nouvel accès se dissiper, et je repris toutes mes espérances. Nous faisions route à l'ouest par un étroit vallon qui passait entre des montagnes stériles. Après une heure de marche, nous descendîmes dans une belle plaine qui paraissait très fertile. Changeant alors de direction, nous marchâmes droit au midi, à travers la plaine : nous arrivâmes à des terres hautes qui formaient, sans que je le susse, les promontoires de la côte; car, après avoir passé un défilé, nous aperçûmes tout à coup la mer et notre bateau amarré au pied d'un rocher. A la vue de ce bateau, je me crus délivré du mauvais génie qui avait voulu m'ensevelir dans les mines des Athéniens, peut-être à cause de mon mépris pour Plutus.

Nous rendîmes les chevaux au guide; nous descendîmes dans le bateau, que manœuvraient trois mariniers. Ils déployèrent notre voile; et, favorisés d'un vent du midi, nous cinglâmes vers le cap Sunium. Je ne sais si nous partions de la baie qui, selon M. Fauvel, porte le nom d'*Anaviso*; mais je ne vis point les ruines des neufs tours Enneapyrgie, où Wheler se reposa en venant du cap Sunium. L'Azinie des anciens devait être à peu près dans cet endroit. Vers les six heures du soir nous passâmes en dedans de l'île aux Anes, autrefois l'île de Patrocle; et au coucher du soleil nous entrâmes au port du Sunium : c'est une crique abritée par le rocher qui

soutient les ruines du temple. Nous sautâmes à terre, et je montai sur le cap.

Les Grecs n'excellaient pas moins dans le choix des sites de leurs édifices que dans l'architecture de ces édifices mêmes. La plupart des promontoires du Péloponèse, de l'Attique, de l'Ionie et des îles de l'Archipel étaient marqués par des temples, des trophées ou des tombeaux. Ces monuments, environnés de bois et de rochers, vus dans tous les accidents de la lumière, tantôt au milieu des nuages et de la foudre, tantôt éclairés par la lune, par le soleil couchant, par l'aurore, devaient rendre les côtes de la Grèce d'une incomparable beauté : la terre ainsi décorée se présentait aux yeux du nautonier sous les traits de la vieille Cybèle, qui, couronnée de tours et assise au bord du rivage, commandait à Neptune son fils de répandre ses flots à ses pieds.

Le christianisme, à qui nous devons la seule architecture conforme à nos mœurs, nous avait aussi appris à placer nos vrais monuments : nos chapelles, nos abbayes, nos monastères étaient dispersés dans les bois et sur la cime des montagnes ; non que le choix des sites fût toujours un dessein prémédité de l'architecte, mais parce qu'un art, quand il est en rapport avec les coutumes d'un peuple, fait naturellement ce qu'il y a de mieux à faire. Remarquez au contraire combien nos édifices imités de l'antique sont pour la plupart mal placés ! Avons-nous jamais pensé, par exemple à orner la seule hauteur dont Paris soit dominé ? La religion seule y avait songé pour nous. Les monuments grecs modernes ressemblent à la langue corrompue qu'on parle aujourd'hui à Sparte et à Athènes : on a beau soutenir que c'est la langue d'Homère et de Platon, un mélange de mots grossiers et de constructions étrangères trahit à tout moment les barbares.

Je faisais ces réflexions à la vue des débris du temple de Sunium : ce temple était d'ordre dorique, et du bon temps de l'architecture. Je découvrais au loin la mer de l'Archipel avec toutes ses îles : le soleil couchant rougissait les côtes de Zéa et les quatorze belles colonnes de marbre blanc au pied desquelles je m'étais assis. Les sauges et les genévriers répandaient autour des ruines une odeur aromatique, et le bruit des vagues montait à peine jusqu'à moi.

Comme le vent était tombé, il nous fallait attendre pour partir une nouvelle brise. Nos matelots se jetèrent au fond de leur barque et s'endormirent. Joseph et le jeune Grec demeurèrent avec moi.

Après avoir mangé et parlé pendant quelque temps, ils s'étendirent à terre et s'endormirent à leur tour. Je m'enveloppai la tête dans mon manteau pour me garantir de la rosée, et, le dos appuyé contre une colonne, je restai seul éveillé à contempler le ciel et la mer.

Au plus beau coucher du soleil avait succédé la plus belle nuit. Le firmament, répété dans les vagues, avait l'air de reposer au fond de la mer. L'étoile du soir, ma compagne assidue pendant mon voyage, était prête à disparaître sous l'horizon ; on ne l'apercevait plus que par de longs rayons qu'elle laissait de temps en temps descendre sur les flots, comme une lumière qui s'éteint. Par intervalles, des brises passagères troublaient dans la mer l'image du ciel, agitaient les constellations, et venaient expirer parmi les colonnes du temple avec un faible murmure.

Toutefois ce spectacle était triste lorsque je venais à songer que je le contemplais du milieu des ruines. Autour de moi étaient des tombeaux, le silence, la destruction, la mort, ou quelques matelots grecs qui dormaient sans soucis et sans songes sur les débris de la Grèce. J'allais quitter pour jamais cette terre sacrée : l'esprit rempli de sa grandeur passée et de son abaissement actuel, je me retraçais le tableau qui venait d'affliger mes yeux.

Je ne suis point un de ces intrépides admirateurs de l'antiquité, qu'un vers d'Homère console de tout. Je n'ai jamais pu comprendre le sentiment exprimé par Lucrèce :

> Suave mari magno, turbantibus æquora ventis,
> E terra magnum alterius spectare laborem.

Loin d'aimer à contempler du rivage le naufrage des autres, je souffre quand je vois souffrir des hommes : les Muses n'ont alors sur moi aucun pouvoir, si ce n'est celle qui attire la pitié sur le malheur. A Dieu ne plaise que je tombe aujourd'hui dans ces déclamations qui ont fait tant de mal à notre patrie ! mais si j'avais jamais pensé, avec des hommes dont je respecte d'ailleurs le caractère et les talents, que le gouvernement absolu est le meilleur de tous les gouvernements, quelques mois de séjour en Turquie m'auraient bien guéri de cette opinion.

Les voyageurs qui se contentent de parcourir l'Europe civilisée sont bien heureux : ils ne s'enfoncent point dans ces pays jadis célèbres, où le cœur est flétri à chaque pas, où des ruines vivantes

détournent à chaque instant votre attention des ruines de marbre et de pierre. En vain dans la Grèce on veut se livrer aux illusions : la triste vérité vous poursuit. Des loges de boue desséchée, plus propres à servir de retraite à des animaux qu'à des hommes ; des femmes et des enfants en haillons, fuyant à l'approche de l'étranger et du janissaire ; les chèvres mêmes effrayées, se dispersant dans la montagne, et les chiens restant seuls pour vous recevoir avec des hurlements : voilà le spectacle qui vous arrache au charme des souvenirs.

Le Péloponèse est désert : depuis la guerre des Russes, le joug des Turcs s'est appesanti sur les Moraïtes ; les Albanais ont massacré une partie de la population. On ne voit que des villages détruits par le fer et par le feu : dans les villes, comme à Misitra, des faubourg entiers sont abandonnés ; j'ai fait souvent quinze lieues dans les campagnes sans rencontrer une seule habitation. De criantes avanies, des outrages de toutes les espèces, achèvent de détruire de toutes parts l'agriculture et la vie ; chasser un paysan grec de sa cabane, s'emparer de sa femme et de ses enfants, le tuer sous le plus léger prétexte, est un jeu pour le moindre aga du plus petit village. Parvenu au dernier degré du malheur, le Moraïte s'arrache de son pays, et va chercher en Asie un sort moins rigoureux. Vain espoir ! il ne peut fuir sa destinée : il retrouve des cadis et des pachas jusque dans les sables du Jourdain et dans les déserts de Palmyre !

L'Attique, avec un peu moins de misère, n'offre pas moins de servitude. Athènes est sous la protection immédiate du chef des eunuques noirs du sérail. Un disdar, ou commandant, représente le monstre protecteur auprès du peuple de Solon. Ce disdar habite la citadelle remplie des chefs-d'œuvre de Phidias et d'Ictinus, sans demander quel peuple a laissé ces débris, sans daigner sortir de la masure qu'il s'est bâtie sous les ruines des monuments de Périclès : quelquefois seulement le tyran automate se traîne à la porte de sa tanière ; assis les jambes croisées sur un sale tapis, tandis que la fumée de sa pipe monte à travers les colonnes du temple de Minerve, il promène stupidement ses regards sur les rives de Salamine et sur la mer d'Épidaure.

On dirait que la Grèce elle-même a voulu annoncer par son deuil le malheur de ses enfants. En général, le pays est inculte, le sol nu, monotone, sauvage, et d'une couleur jaune et flétrie. Il n'y

a point de fleuves proprement dits, mais de petites rivières, et des torrents qui sont à sec pendant l'été. On n'aperçoit point ou presque point de fermes dans les champs ; on ne voit point de laboureurs ; on ne rencontre point de charrettes et d'attelages de bœufs. Rien n'est triste comme de ne pouvoir jamais découvrir la marque d'une roue moderne là où vous apercevez encore, dans le rocher, la trace des roues antiques. Quelques paysans en tuniques, la tête couverte d'une calotte rouge, comme les galériens de Marseille, vous donnent en passant un triste *kali spera* (bonsoir). Ils chassent devant eux des ânes et de petits chevaux, les crins déchevelés, qui leur suffisent pour porter leur mince équipage champêtre, ou le produit de leur vigne. Bordez cette terre dévastée d'une mer presque aussi solitaire ; placez sur la pente d'un rocher une vedette délabrée, un couvent abandonné ; qu'un minaret s'élève du sein de la solitude pour annoncer l'esclavage ; qu'un troupeau de chèvres ou de moutons paisse sur un cap parmi des colonnes en ruines ; que le turban d'un voyageur turc mette en fuite les chevriers et rende le chemin plus désert, et vous aurez une idée assez juste du tableau que présente la Grèce.

On a recherché les causes de la décadence de l'empire romain : il y aurait un bel ouvrage à faire sur les causes qui ont précipité la chute des Grecs. Athènes et Sparte ne sont point tombées par les mêmes raisons qui ont amené la ruine de Rome ; elles n'ont point été entraînées par leur propre poids et par la grandeur de leur empire. On ne peut pas dire non plus qu'elles aient péri par leurs richesses : l'or des alliés, et l'abondance que le commerce répandit à Athènes, furent en dernier résultat, très peu de chose ; jamais on ne vit parmi les citoyens ces fortunes colossales qui annoncent un changement des mœurs[1] ; et l'État fut toujours si pauvre, que les rois de l'Asie s'empressaient de le nourrir ou de contribuer aux frais de ses monuments. Quant à Sparte, l'argent des Perses y corrompit quelques particuliers ; mais la république ne sortit point de l'indigence.

J'assignerais donc pour la première cause de la chute des Grecs la guerre que se firent entre elles les deux républiques après qu'elles eurent vaincu les Perses. Athènes, comme État, n'exista

1. Les grandes fortunes à Athènes, telles que celle d'Hérode Atticus, n'eurent lieu que sous l'empire romain.

plus du moment où elle eut été prise par les Lacédémoniens. Une conquête absolue met fin aux destinées d'un peuple, quelque nom que ce peuple puisse ensuite conserver dans l'histoire. Les vices du gouvernement athénien préparèrent la victoire de Lacédémone. Un État purement démocratique est le pire des États, lorsqu'il faut combattre un ennemi puissant, et qu'une volonté unique est nécessaire au salut de la patrie. Rien n'était déplorable comme les fureurs du peuple athénien, tandis que les Spartiates étaient à ses portes : exilant et rappelant tour à tour les citoyens qui auraient pu le sauver; obéissant à la voix des orateurs factieux, il subit le sort qu'il avait mérité par ses folies; et si Athènes ne fut pas renversée de fond en comble, elle ne dut sa conservation qu'au respect des vainqueurs pour ses anciennes vertus.

Lacédémone triomphante trouva à son tour, comme Athènes, la première cause de sa ruine dans ses propres institutions. La pudeur, qu'une loi extraordinaire avait exprès foulée aux pieds pour conserver la pudeur, fut enfin renversée par cette loi même : les femmes de Sparte, qui se présentaient demi-nues aux yeux des hommes, devinrent les femmes les plus corrompues de la Grèce : il ne resta aux Lacédémoniens, de toutes ces lois contre nature, que la débauche et la cruauté. Cicéron, témoin des jeux des enfants de Sparte, nous représente ces enfants se déchirant entre eux avec les dents et les ongles. Et à quoi ces brutales institutions avaient-elles servi? Avaient-elles maintenu l'indépendance à Sparte? Ce n'était pas la peine d'élever des hommes comme des bêtes féroces, pour obéir au tyran Nabis et pour devenir des esclaves romains.

Les meilleurs principes ont leurs excès et leur côté dangereux. Lycurgue, en extirpant l'ambition dans les murs de Lacédémone, crut sauver sa république, et il la perdit. Après l'abaissement d'Athènes, si les Spartiates eussent réduit la Grèce en provinces lacédémoniennes, ils seraient peut-être devenus les maîtres de la terre : cette conjecture est d'autant plus probable que, sans prétendre à ces hautes destinées, ils ébranlèrent en Asie, tout faibles qu'ils étaient, l'empire du grand roi. Leurs victoires successives auraient empêché une monarchie puissante de s'élever dans le voisinage de la Grèce, pour envahir les républiques. Lacédémone, incorporant dans son sein les peuples vaincus par ses armes, eût écrasé Philippe au berceau ; les grands hommes qui furent ses

ennemis auraient été ses sujets; et Alexandre, au lieu de naître dans un royaume, serait, ainsi que César, sorti du sein d'une république.

Loin de montrer cet esprit de grandeur et cette ambition préservatrice, les Lacédémoniens, contents d'avoir placé trente tyrans à Athènes, rentrèrent aussitôt dans leur vallée, par ce penchant à l'obscurité que leur avaient inspiré leurs lois. Il n'en est pas d'une nation comme d'un homme : la modération dans la fortune et l'amour du repos, qui peuvent convenir à un citoyen, ne mèneront pas bien loin un État. Sans doute il ne faut jamais faire une guerre impie; il ne faut jamais acheter la gloire au prix d'une injustice : mais ne savoir pas profiter de sa position pour honorer, agrandir, fortifier sa patrie, c'est plutôt dans un peuple un défaut de génie que le sentiment d'une vertu.

Qu'arriva-t-il de cette conduite des Spartiates? La Macédoine domina bientôt la Grèce; Philippe dicta des lois à l'assemblée des amphictyons. D'une part, ce faible empire de la Laconie, qui ne tenait qu'à la renommée des armes, et que ne soutenait point une force réelle, s'évanouit. Épaminondas parut : les Lacédémoniens, battus à Leuctres, furent obligés de venir se justifier longuement devant leur vainqueur; ils entendirent ce mot cruel : « Nous avons « mis fin à votre courte éloquence! » *Nos brevi eloquentiæ vestræ finem imposuimus*. Les Spartiates durent s'apercevoir alors combien il eût été avantageux pour eux de n'avoir fait qu'un État de toutes les villes grecques, d'avoir compté Épaminondas au nombre de leurs généraux et de leurs citoyens. Le secret de leur faiblesse une fois connu, tout fut perdu sans retour; et Philopœmen acheva ce qu'Épaminondas avait commencé.

C'est ici qu'il faut remarquer un mémorable exemple de la supériorité que les lettres donnent à un peuple sur un autre, quand ce peuple a d'ailleurs montré les vertus guerrières. On peut dire que les batailles de Leuctres et de Mantinée effacèrent le nom de Sparte de la terre; tandis qu'Athènes, prise par les Lacédémoniens et ravagée par Sylla, n'en conserva pas moins l'empire. Elle vit accourir dans son sein ces Romains qui l'avaient vaincue, et qui se firent une gloire de passer pour ses fils : l'un prenait le surnom d'Atticus; l'autre se disait le disciple de Platon et de Démosthène. Les muses latines, Lucrèce, Horace et Virgile, chantent incessamment la reine de la Grèce. « J'accorde aux morts le

salut des vivants, » s'écrie le plus grand des Césars, pardonnant à Athènes coupable. Adrien veut joindre à son titre d'empereur le titre d'archonte d'Athènes, et multiplie les chefs-d'œuvre dans la patrie de Périclès; Constantin le grand est si flatté que les Athéniens lui aient élevé une statue, qu'il comble la ville de largesses; Julien verse des larmes en quittant l'Académie et quand il triomphe, il croit devoir sa victoire à la Minerve de Phidias. Les Chrysostome, les Basile, les Cyrille, viennent, comme les Cicéron et les Atticus, étudier l'éloquence à sa source; jusque dans le moyen âge, Athènes est appelée l'*École des sciences et du génie*. Quand l'Europe se réveille de la barbarie, son premier cri est pour Athènes. « Qu'est-elle devenue? » demande-t-on de toutes parts. Et quand on apprend que ses ruines existent encore, on y court comme si l'on avait retrouvé les cendres d'une mère.

Quelle différence de cette renommée à celle qui ne tient qu'aux armes! Tandis que le nom d'Athènes est dans toutes les bouches, Sparte est entièrement oubliée; on la voit à peine, sous Tibère, plaider, et perdre une petite cause contre les Messéniens : on relit deux fois le passage de Tacite, pour bien s'assurer qu'il parle de la célèbre Lacédémone. Quelques siècles après, on trouve une garde lacédémonienne auprès de Caracalla; triste honneur, qui semble annoncer que les enfants de Lycurgue avaient conservé leur férocité. Enfin Sparte se transforme, sous le Bas-Empire, en une principauté ridicule, dont les chefs prennent le nom de *despotes*, ce nom devenu le titre des tyrans. Quelques pirates, qui se disent les véritables descendants des Lacédémoniens, font aujourd'hui toute la gloire de Sparte.

Je n'ai point assez vu les Grecs modernes pour oser avoir une opinion sur leur caractère. Je sais qu'il est très facile de calomnier les malheureux; rien n'est plus aisé que de dire, à l'abri de tout danger : « Que ne brisent-ils le joug sous lequel ils gémissent? » Chacun peut avoir, au coin du feu, ces hauts sentiments et cette fière énergie. D'ailleurs, les opinions tranchantes abondent dans un siècle où l'on ne doute de rien, hors de l'existence de Dieu; mais comme les jugements généraux que l'on porte sur les peuples sont assez souvent démentis par l'expérience, je n'aurai garde de prononcer. Je pense seulement qu'il y a encore beaucoup de génie dans la Grèce; je crois même que nos maîtres en tout genre sont encore là : comme je crois aussi que la nature humaine conserve

à Rome sa supériorité; ce qui ne veut pas dire que les hommes supérieurs soient maintenant à Rome.

Toutefois je crains bien que les Grecs ne soient pas sitôt disposés à rompre leurs chaînes. Quand ils seraient débarrassés de la tyrannie qui les opprime, ils ne perdront pas dans un instant la marque de leurs fers. Non seulement ils ont été broyés sous le poids du despotisme, mais il y a deux mille ans qu'ils existent comme un peuple vieilli et dégradé. Ils n'ont point été renouvelés, ainsi que le reste de l'Europe, par des nations barbares ; la nation même qui les a conquis a contribué à leur corruption. Cette nation n'a point apporté chez eux les mœurs rudes et sauvages des hommes du Nord, mais les coutumes voluptueuses des hommes du Midi. Sans parler du crime religieux que les Grecs auraient commis en abjurant leurs autels, ils n'auraient rien gagné à se soumettre au Coran. Il n'y a dans le livre de Mahomet ni principe de civilisation, ni précepte qui puisse élever le caractère : ce livre ne prêche ni la haine de la tyrannie, ni l'amour de la liberté. En suivant le culte de leurs maîtres, les Grecs auraient renoncé aux lettres et aux arts, pour devenir les soldats de la Destinée, et pour obéir aveuglément au caprice d'un chef absolu. Ils auraient passé leurs jours à ravager le monde, ou à dormir sur un tapis au milieu des femmes et des parfums.

La même impartialité qui m'oblige à parler des Grecs avec le respect que l'on doit au malheur m'aurait empêché de traiter les Turcs aussi sévèrement que je le fais, si je n'avais vu chez eux que les abus trop communs parmi les peuples vainqueurs : malheureusement, des soldats républicains ne sont pas des maîtres plus justes que les satellites d'un despote; et un proconsul n'était guère moins avide qu'un pacha [1]. Mais les Turcs ne sont pas des

1. Les Romains, comme les Turcs, réduisaient souvent les vaincus en esclavage. S'il faut dire tout ce que je pense, je crois que ce système est une des causes de la supériorité que les grands hommes d'Athènes et de Rome ont sur les grands hommes des temps modernes. Il est certain qu'on ne peut jouir de toutes les facultés de son esprit que lorsque l'on est débarrassé des soins matériels de la vie; et l'on n'est totalement débarrassé de ces soins que dans les pays où les arts, les métiers et les occupations domestiques sont abandonnés à des esclaves. Le service de l'homme payé qui vous quitte quand il lui plaît, et dont vous êtes obligé de supporter les négligences ou les vices, ne peut être comparé au service de l'homme dont la vie et la mort sont entre vos

oppresseurs ordinaires, quoiqu'ils aient trouvé des apologistes. Un proconsul pouvait être un monstre d'impudicité, d'avarice, de cruauté; mais tous les proconsuls ne se plaisaient pas, par système et par esprit de religion, à renverser les monuments de la civilisation et des arts, à couper des arbres, à détruire les moissons mêmes, et les générations entières : or, c'est ce que font les Turcs tous les jours de leur vie. Pourrait-on croire qu'il y ait au monde des tyrans assez absurdes pour s'opposer à toute amélioration dans les choses de première nécessité? Un pont s'écroule, on ne le relève pas. Un homme répare sa maison, on lui fait une avanie. J'ai vu des capitaines grecs s'exposer au naufrage avec des voiles déchirées, plutôt que de raccommoder ces voiles; tant ils craignaient de montrer leur aisance et leur industrie! Enfin, si j'avais reconnu dans les Turcs des citoyens libres et vertueux au sein de leur patrie, quoique peu généreux envers les nations conquises, j'aurais gardé le silence, et je me serais contenté de gémir intérieurement sur l'imperfection de la nature humaine : mais retrouver à la fois, dans le même homme, le tyran des Grecs et l'esclave du grand Seigneur, le bourreau d'un peuple sans défense, et la servile créature qu'un pacha peut dépouiller de ses biens, enfermer dans un sac de cuir et jeter au fond de la mer : c'est trop aussi; et je ne connais point de bête brute que je ne préfère à un pareil homme.

On voit que je ne me livrais point, sur le cap Sunium, à des idées romanesques, idées que la beauté de la scène aurait pu cependant faire naître. Près de quitter la Grèce, je me retraçais naturellement l'histoire de ce pays; je cherchais à découvrir dans l'ancienne prospérité de Sparte et d'Athènes la cause de leur malheur actuel, et dans leur sort présent, les germes de leur future destinée. Le brisement de la mer, qui augmentait par degrés contre le rocher, m'avertit que le vent s'était levé, et qu'il était temps de continuer mon voyage. Je réveillai Joseph et son compagnon. Nous descendîmes au bateau. Nos matelots avaient déjà fait

mains. Il est encore certain que l'habitude du commandement donne à l'esprit une élévation, et aux manières une noblesse que l'on ne prend jamais dans l'égalité bourgeoise de nos villes. Mais ne regrettons point cette supériorité des anciens, puisqu'il fallait l'acheter aux dépens de la liberté de l'espèce humaine; et bénissons à jamais le christianisme qui a brisé les fers de l'esclave.

les préparatifs du départ. Nous poussâmes au large; et la brise, qui était de terre, nous emporta rapidement vers Zéa. A mesure que nous nous éloignions, les colones de Sunium paraissaient plus belles au-dessus des flots : on les apercevait parfaitement sur l'azur du ciel, à cause de leur extrême blancheur et de la sérénité de la nuit. Nous étions déjà assez loin du cap, que notre oreille était encore frappée du bouillonnement des vagues au pied du roc, du murmure des vents dans les genévriers, et du chant des grillons, qui habitent seuls aujourd'hui les ruines du temple : ce furent les derniers bruits que j'entendis sur la terre de la Grèce.

DEUXIÈME PARTIE

VOYAGE DE L'ARCHIPEL, DE L'ANATOLIE, ET DE CONSTANTINOPLE

Je changeais de théâtre : les îles que j'allais traverser étaient, dans l'antiquité, une espèce de pont jeté sur la mer pour joindre la Grèce d'Asie à la véritable Grèce. Libres ou sujettes, attachées à la fortune de Sparte ou d'Athènes, aux destinées des Perses, à celles d'Alexandre et de ses successeurs, elles tombèrent sous le joug romain. Tour à tour arrachées au Bas-Empire par les Vénitiens, les Génois, les Catalans, les Napolitains, elles eurent des princes particuliers, et même des ducs qui prirent le titre général de ducs de l'Archipel. Enfin, les soudans de l'Asie descendirent vers la Méditerranée; et, pour annoncer à celle-ci sa future destinée, ils se firent apporter de l'eau de la mer, du sable, et une rame. Les îles furent néanmoins subjuguées les dernières; mais enfin elles subirent le sort commun; et la bannière latine, chassée de proche en proche par le Croissant, ne s'arrêta que sur le rivage de Corfou.

De cette lutte des Grecs, des Turcs et des Latins, il résulta que les îles de l'Archipel furent très connues dans le moyen âge : elles étaient sur la route de toutes ces flottes qui portaient des armées ou des pèlerins à Jérusalem, à Constantinople, en Égypte, en Barbarie: elles devinrent les stations de tous ces vaisseaux génois et vénitiens qui renouvelèrent le commerce des Indes par le port d'Alexandrie : aussi retrouve-t-on les noms de Chio, de Lesbos, de Rhodes, à chaque page de *la Byzantine;* et tandis qu'Athènes et Lacédémone étaient oubliées, on savait la fortune du plus petit écueil de l'Archipel.

De plus, les Voyages à ces îles sont sans nombre, et remontent jusqu'au VIIe siècle : il n'y a pas un pèlerinage en terre sainte qui ne commence par une description de quelques rochers de la Grèce. Dès l'an 1555, Belon donna en français ses *Observations de plusieurs singularités retrouvées en Grèce;* le *Voyage* de Tournefort est entre les mains de tout le monde; la *Description exacte des îles de l'Archipel*, par le Flamand Dapper, est un travail excellent; et il n'est personne qui ne connaisse les *Tableaux* de M. de Choiseul.

Notre traversée fut heureuse. Le 30 août, à huit heures du matin, nous entrâmes dans le port de Zéa : il est vaste, mais d'un aspect désert et sombre, à cause de la hauteur des terres dont il est environné. On n'aperçoit sous les rochers du rivage que quelques chapelles en ruines et les magasins de la douane. Le village de Zéa est bâti sur la montagne à une lieue du côté du levant, et il occupe l'emplacement de l'ancienne Carthée. Je n'aperçus en arrivant que trois ou quatre felouques grecques, et je perdis tout espoir de retrouver mon navire autrichien. Je laissai Joseph au port, et je me rendis au village avec le jeune Athénien. La montée est rude et sauvage : cette première vue d'une île de l'Archipel ne me charma pas infiniment; mais j'étais accoutumé aux mécomptes.

Zéa, bâti en amphithéâtre sur le penchant inégal d'une montagne, n'est qu'un village malpropre et désagréable, mais assez peuplé; les ânes, les cochons, les poules, vous y disputent le passage des rues; il y a une si grande multitude de coqs, et ces coqs chantent si souvent et si haut, qu'on en est véritablement étourdi. Je me rendis chez M. Pengali, vice-consul français à Zéa; je lui dis qui j'étais, d'où je venais, où je désirais aller, et je le priai de noliser une barque pour me porter à Chio ou à Smyrne.

M. Pengali me reçut avec toute la cordialité possible : son fils descendit au port; il y trouva un caïque qui retournait à Tino, et qui devait mettre à la voile le lendemain : je résolus d'en profiter : cela m'avançait toujours un peu sur ma route.

Le vice-consul voulut me donner l'hospitalité, au moins pour le reste de la journée. Il avait quatre filles, et l'aînée était au moment de se marier; on faisait déjà les préparatifs de la noce; je passai donc des ruines du temple de Sunium à un festin. C'est une singulière destinée que celle du voyageur. Le matin il quitte un hôte dans les larmes; le soir il en trouve un autre dans la joie; il

devient le dépositaire de mille secrets : Ibraïm m'avait conté à Sparte tous les accidents de la maladie du petit Turc; j'appris à Zéa l'histoire du genre de M. Pengali. Au fond, y a-t-il rien de plus aimable que cette naïve hospitalité? N'êtes-vous pas trop heureux qu'on veuille bien vous accueillir ainsi, dans des lieux où vous ne trouveriez pas le moindre secours? La confiance que vous inspirez, l'ouverture de cœur qu'on vous montre, le plaisir que vous paraissez faire et que vous faites, sont certainement des jouissances très douces. Une autre chose me touchait encore beaucoup : c'était la simplicité avec laquelle on me chargeait de diverses commissions pour la France, pour Constantinople, pour l'Égypte. On me demandait des services comme on m'en rendait; mes hôtes étaient persuadés que je ne les oublierais point, et qu'ils étaient devenus mes amis. Je sacrifiai sur-le-champ à M. Pengali les ruines d'Ioulis, où j'étais d'abord résolu d'aller, et je me déterminai, comme Ulysse, à prendre part aux festins d'Aristonoüs.

Zéa, l'ancienne Céos, fut célèbre dans l'antiquité par une coutume qui existait aussi chez les Celtes, et que l'on a retrouvée parmi les sauvages de l'Amérique : les vieillards de Céos se donnaient la mort. Aristée, dont Virgile a chanté les abeilles, ou un autre Aristée, roi d'Arcadie, se retira à Céos. Ce fut lui qui obtint de Jupiter les vents étésiens, pour modérer l'ardeur de la canicule. Érasistrate le médecin et Ariston le philosophe étaient de la ville d'Ioulis, ainsi que Simonide et Bacchylides : nous avons encore d'assez mauvais vers du dernier dans les *Poetæ Græci minores*. Simonide fut un beau génie; mais son esprit était plus élevé que son cœur. Il chanta Hipparque qui l'avait comblé de bienfaits, et il chanta encore les assassins de ce prince. Ce fut apparemment pour donner cet exemple de vertu que les justes dieux du paganisme avaient préservé Simonide de la chute d'une maison. Il faut s'accommoder aux temps, dit le sage : aussitôt les ingrats secouent le poids de la reconnaissance, les ambitieux abandonnent le vaincu, les poltrons se rangent au parti du vainqueur. Merveilleuse sagesse humaine, dont les maximes, toujours superflues pour le courage et la vertu, ne servent que de prétexte au vice, et de refuge aux lâchetés du cœur!

Le commerce de Zéa consiste aujourd'hui dans les glands du velani[1], que l'on emploie dans les teintures. La gaze de soie en

1. Espèce de chêne.

usage chez les anciens avait été inventée à Céos [1]; les poètes, pour peindre sa transparence et sa finesse, l'appelaient du *vent tissu*. Zéa fournit encore de la soie : « Les bourgeois de Zéa s'attroupent « ordinairement pour filer de la soie, dit Tournefort; et ils « s'asseyent sur les bords de leurs terrasses, afin de laisser tomber « leurs fuseaux jusqu'au bas de la rue, qu'ils retirent ensuite en « roulant le fil. Nous trouvâmes l'évêque grec en cette posture : il « demanda quelles gens nous étions, et nous fit dire que nos occu- « pations étaient bien frivoles, si nous ne cherchions que des « plantes et de vieux marbres. Nous répondîmes que nous serions « plus édifiés de lui voir à la main les œuvres de saint Chrysos- « tome ou de saint Basile, que le fuseau. »

J'avais continué à prendre du quinquina trois fois par jour : la fièvre n'était point revenue; mais j'étais resté très faible, et j'avais toujours une main et une joue noircies par le coup de soleil. J'étais donc un convive très gai de cœur, mais fort triste de figure. Pour n'avoir pas l'air d'un parent malheureux, je m'ébaudissais à la noce. Mon hôte me donnait l'exemple du courage : il souffrait dans ce moment même des maux cruels [2]; et, au milieu du chant de ses filles, la douleur lui arrachait quelquefois des cris. Tout cela faisait un mélange de choses extrêmement bizarres; ce passage subit du silence des ruines au bruit d'un mariage était étrange. Tant de tumulte à la porte du repos éternel! tant de joie auprès du grand deuil de la Grèce! Une idée me faisait rire : je me représentais mes amis occupés de moi en France; je les voyais me suivre en pensée, s'exagérer mes fatigues, s'inquiéter de mes périls : ils auraient été bien surpris, s'ils m'eussent aperçu tout à coup, le visage à demi brûlé, assistant dans une des Cyclades à une noce de village, applaudissant aux chansons de mesdemoiselles Pengali, qui chantaient en grec :

Ah! vous dirai-je, maman, etc.;

tandis que M. Pengali poussait des cris, que les coqs s'égosillaient, et que les souvenirs d'Ioulis, d'Aristée, de Simonide, étaient com-

1. Je suis l'opinion commune; mais il est possible que Pline et Solin se soient trompés. D'après le témoignage de Tibulle, d'Horace, etc., la gaze de soie se faisait à Cos, et non pas à Céos.

2. M. Pengali était malheureusement attaqué de la pierre.

plètement effacés. C'est ainsi qu'en débarquant à Tunis, après une traversée de cinquante-huit jours, qui fut une espèce de naufrage continuel, je tombai chez M. Devoise au milieu du carnaval : au lieu d'aller méditer sur les ruines de Carthage, je fus obligé de courir au bal, de m'habiller en Turc, et de me prêter à toutes les folies d'une troupe d'officiers américains, pleins de gaieté et de jeunesse.

Le changement de scène, à mon départ de Zéa, fut aussi brusque qu'il l'avait été à mon arrivée dans cette île. A onze heures du soir je quittai la joyeuse famille : je descendis au port; je m'embarquai de nuit, par un gros temps, dans un caïque dont l'équipage consistait en deux mousses et trois matelots. Joseph, très brave à terre, n'était pas aussi courageux sur la mer. Il me fit beaucoup de réprésentations inutiles; il lui fallut me suivre, et achever de courir ma fortune. Nous allions vent largue; notre esquif, penché sous le poids de la voile, avait la quille à fleur d'eau; les coups de la lame étaient violents; les courants de l'Eubée rendaient encore la mer plus houleuse; le temps était couvert; nous marchions à la lueur des éclairs et à la lumière phosphorique des vagues. Je ne prétends point faire valoir mes travaux, qui sont très peu de chose; mais j'espère cependant que quand on me verra m'arracher à mon pays et à mes amis, supporter la fièvre et les fatigues, traverser les mers de la Grèce dans de petits bateaux, recevoir les coups de fusil des Bédouins, et tout cela par respect pour le public, et pour donner à ce public un ouvrage moins imparfait que le *Génie du Christianisme;* j'espère, dis-je, qu'on me saura quelque gré de mes efforts.

Quoi qu'en dise la fable de l'Aigle et du Corbeau, rien ne porte bonheur comme d'imiter un grand homme; j'avais fait le César : *Quid times? Cæsarem vehis;* et j'arrivai où je voulais arriver. Nous touchâmes à Tino, le 31, à six heures du matin; je trouvai à l'instant même une felouque hydriotte qui partait pour Smyrne, et qui devait seulement relâcher quelques heures à Chio. Le caïque me mit à bord de la felouque, et je ne descendis pas même à terre.

Tino, autrefois Ténos, n'est séparée d'Andros que par un étroit canal : c'est une île haute qui repose sur un rocher de marbre. Les Vénitiens la possédèrent longtemps; elle n'est célèbre dans l'antiquité que par ses serpents : la vipère avait pris son nom de

cette île[1]. M. de Choiseul a fait une description charmante des femmes de Tino; ses vues du port de San-Nicolo m'ont paru d'une rare exactitude.

La mer, comme disent les marins, était tombée, et le ciel s'était éclairci : je déjeunai sur le pont en attendant qu'on levât l'ancre; je découvrais à différentes distances toutes les Cyclades : Scyros, où Achille passa son enfance; Délos, célèbre par la naissance de Diane et d'Apollon, par son palmier, par ses fêtes; Naxos, qui me rappelait Ariadne, Thésée, Bacchus, et quelques pages charmantes des *Études de la Nature*. Mais toutes ces îles, si riantes autrefois, ou peut-être si embellies par l'imagination des poètes, n'offrent aujourd'hui que des côtes désolées et arides. De tristes villages s'élèvent en pain de sucre sur des rochers : ils sont dominés par des châteaux plus tristes encore, et quelquefois environnés d'une double ou triple enceinte de murailles : on y vit dans la frayeur perpétuelle des Turcs et des pirates. Comme ces villages fortifiés tombent cependant en ruines, ils font naître à la fois, dans l'esprit du voyageur, l'idée de toutes les misères. Rousseau dit quelque part qu'il eût voulu être exilé dans une des îles de l'Archipel. L'éloquent sophiste se fût bientôt repenti de son choix. Séparé de ses admirateurs, relégué au milieu de quelques Grecs grossiers et perfides, il n'aurait trouvé, dans des vallons brûlés par le soleil, ni fleurs, ni ruisseaux, ni ombrages; il n'aurait vu autour de lui que des bouquets d'oliviers, des rochers rougeâtres, tapissés de sauge et de baume sauvage : je doute qu'il eût désiré longtemps continuer ses promenades, au bruit du vent et de la mer le long d'une côte inhabitée.

Nous appareillâmes à midi. Le vent du nord nous porta assez rapidement sur Scio! mais nous fûmes obligés de courir des bordées, entre l'île et la côte d'Asie, pour embouquer le canal. Nous voyions des terres et des îles tout autour de nous, les unes rondes et élevées comme Samos, les autres longues et basses comme les caps du golfe d'Éphèse : ces terres et ces îles étaient différemment colorées, selon le degré d'éloignement. Notre felouque, très légère et très élégante, portait une grande et unique voile, taillée comme l'aile d'un oiseau de mer. Ce petit bâtiment était la propriété d'une

1. Une espèce de vipère nommée *tenia* était originaire de Ténos. L'île fut appelée dans l'origine *Ophissa* et *Hydrussa*, à cause de ses serpents.

famille : cette famille était composée du père, de la mère, du frère, et de six garçons. Le père était le capitaine; le frère, le pilote; et les fils étaient les matelots : la mère préparait le repas. Je n'ai rien vu de plus gai, de plus propre et de plus leste que cet équipage de frères. La felouque était lavée, soignée et parée comme une maison chérie; elle avait un grand chapelet sur la poupe, avec une image de la Panagia surmontée d'une branche d'olivier. C'est une chose assez commune dans l'Orient, de voir une famille mettre ainsi toute sa fortune dans un vaisseau, changer de climats sans quitter ses foyers, et se soustraire à l'esclavage en menant sur la mer la vie des Scythes.

Nous vînmes mouiller pendant la nuit au port de Chio, « fortunée patrie d'Homère, » dit Fénelon dans les *Aventures d'Aristonoüs*, chef-d'œuvre d'harmonie et de goût antique. Je m'étais profondément endormi, et Joseph ne me réveilla qu'à sept heures du matin. J'étais couché sur le pont ; quand je vins à ouvrir les yeux, je me crus transporté dans le pays des fées; je me trouvais au milieu d'un port plein de vaisseaux, ayant devant moi une ville charmante, dominée par des monts dont les arêtes étaient couvertes d'oliviers, de palmiers, de lentisques et de térébinthes. Une foule de Grecs, de Francs et de Turcs étaient répandus sur les quais, et l'on entendait le son des cloches[1].

Je descendis à terre, et je m'informai s'il n'y avait point de consul de notre nation dans cette île. On m'enseigna un chirurgien qui faisait les affaires des Français : il demeurait sur le port. J'allai lui rendre visite; il me reçut très poliment. Son fils me servit de cicerone pendant quelques heures, pour voir la ville, qui ressemble beaucoup à une ville vénitienne. Baudrand, Ferrari, Tournefort, Dapper, Chandler, M. de Choiseul, et mille autres géographes et voyageurs, ont parlé de l'île de Chio : je renvoie donc le lecteur à leurs ouvrages.

Je retournai à dix heures à la felouque; je déjeunai avec la famille : elle dansa et chanta sur le pont autour de moi, en buvant du vin de Chio, qui n'était pas du temps d'Anacréon. Un instrument peu harmonieux animait les pas et la voix de mes hôtes; il

1. Il n'y a que les paysans grecs de l'île de Chio qui aient, en Turquie, le privilège de sonner les cloches. Ils doivent ce privilège et plusieurs autres à la culture de l'arbre à mastic. Voyez le mémoire de M. Galland, dans l'ouvrage de M. de Choiseul.

n'a retenu de la lyre antique que le nom, et il est dégénéré comme ses maîtres : lady Craven en a fait la description.

Nous sortîmes du port le 1er septembre, à midi : la brise du nord commençait à s'élever, et elle devint en peu de temps très violente. Nous essayâmes d'abord de prendre la passe de l'ouest entre Chio et les îles Spalmodores [1], qui ferment le canal quand on fait voile pour Mételin ou pour Smyrne. Mais nous ne pûmes doubler le cap Delphino : nous portâmes à l'est, et nous allongeâmes la bordée jusque dans le port de Tchesmé. De là, revenant sur Chio, puis retournant sur le mont Mimas, nous parvînmes enfin à nous élever au cap Cara-Bouroun, à l'entrée du golfe de Smyrne. Il était dix heures du soir : le vent nous manqua, et nous passâmes la nuit en calme sous la côte d'Asie.

Le 2, à la pointe du jour, nous nous éloignâmes de terre à la rame, afin de profiter de l'imbat aussitôt qu'il commencerait à souffler : il parut de meilleure heure que de coutume. Nous eûmes bientôt passé les îles de Dourlach, et nous vînmes raser le château qui commande le fond du golfe ou le port de Smyrne. J'aperçus alors la ville dans le lointain, au travers d'une forêt de mâts de vaisseaux : elle paraissait sortir de la mer, car elle est placée sur une terre basse et unie, que dominent au sud-est des montagnes d'un aspect stérile. Joseph ne se possédait pas de joie : Smyrne était pour lui une seconde patrie ; le plaisir de ce pauvre garçon m'affligeait presque, en me faisant d'abord penser à mon pays ; en me montrant ensuite que l'axiome, *Ubi bene, ibi patria*, n'est que trop vrai pour la plupart des hommes.

Joseph, debout auprès de moi sur le pont, me nommait tout ce que je voyais, à mesure que nous avancions. Enfin, nous amenâmes la voile, et, laissant encore quelques temps filer notre felouque, nous donnâmes fond par six brasses, en dehors de la première ligne des vaisseaux. Je cherchai des yeux mon navire de Trieste, et je le reconnus à son pavillon. Il était mouillé près de l'échelle des Francs, ou du quai des Européens. Je m'embarquai avec Joseph dans un caïque qui vint le long de notre bord, et je me fis porter au bâtiment autrichien. Le capitaine et son second étaient à terre : les matelots me reconnurent, et me reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Ils m'apprirent que le vaisseau

1. *Olim Œnussæ.*

était arrivé à Smyrne le 18 août; que le capitaine avait louvoyé deux jours pour m'attendre entre Zéa et le cap Sunium, et que le vent l'avait ensuite forcé à continuer sa route. Ils ajoutèrent que mon domestique, par ordre du consul de France, m'avait arrêté un logement à l'auberge.

Je vis avec plaisir que mes anciens compagnons avaient été aussi heureux que moi dans leur voyage. Ils voulurent me descendre à terre : je passai donc dans la chaloupe du bâtiment, et bientôt nous abordâmes le quai. Une foule de porteurs s'empressèrent de me donner la main pour monter. Smyrne, où je voyais une multitude de chapeaux [1], m'offrait l'aspect d'une ville maritime d'Italie, dont un quartier serait habité par des Orientaux. Joseph me conduisit chez M. Chauderloz, qui occupait alors le consulat français de cette importante échelle. J'aurai souvent à répéter les éloges que j'ai déjà faits de l'hospitalité de nos consuls; je prie mes lecteurs de me le pardonner : car si ces redites les fatiguent, je ne puis toutefois cesser d'être reconnaissant. M. Chauderloz, frère de M. de la Clos, m'accueillit avec politesse; mais il ne me logea point chez lui, parce qu'il était malade, et que Smyrne offre d'ailleurs les ressources d'une grande ville européenne.

Nous arrangeâmes sur-le-champ toute la suite de mon voyage : j'avais résolu de me rendre à Constantinople par terre, afin d'y prendre des firmans, et de m'embarquer ensuite avec les pèlerins grecs pour la Syrie; mais je ne voulais pas suivre le chemin direct, et mon dessein était de visiter la plaine de Troie en traversant le mont Ida. Le neveu de M. Chauderloz, qui venait de faire une course à Éphèse, me dit que les défilés du Gargare étaient infestés de voleurs, et occupés par des agas plus dangereux encore que les brigands. Comme je tenais à mon projet, on envoya chercher un guide qui devait avoir conduit un Anglais aux Dardanelles par la route que je voulais tenir. Ce guide consentit en effet à m'accompagner, et à fournir les chevaux nécessaires, moyennant une somme assez considérable. M. Chauderloz promit de me donner un interprète et un janissaire expérimenté. Je vis alors que je

1. Le turban et le chapeau font la principale distinction des Francs et des Turcs : et, dans le langage du Levant, on compte par chapeaux et par turbans.

serais forcé de laisser une partie de mes malles au consulat, et de me contenter du plus strict nécessaire. Le jour du départ fut fixé au 4 septembre, c'est-à-dire, au surlendemain de mon arrivée à Smyrne.

Après avoir promis à M. Chauderloz de revenir dîner avec lui, je me rendis à mon auberge, où je trouvai Julien tout établi dans un appartement fort propre et meublé à l'européenne. Cette auberge, tenue par une veuve, jouissait d'une très belle vue sur le port : je ne me souviens plus de son nom. Je n'ai rien à dire de Smyrne après Tournefort, Chandler, Peyssonel, Dallaway, et tant d'autres; mais je ne puis me refuser au plaisir de citer un morceau du *Voyage* de M. de Choiseul :

« Les Grecs, sortis du quartier d'Éphèse nommé *Smyrna*, n'avaient « bâti que des hameaux au fond du golfe, qui depuis a porté le « nom de leur première patrie; Alexandre voulut les rassembler, « et leur fit construire une ville près la rivière Mélès. Antigone « commença cet ouvrage par ses ordres, et Lysimaque le finit.

« Une situation aussi heureuse que celle de Smyrne était digne « du fondateur d'Alexandrie, et devait assurer la prospérité de cet « établissement. Admise par les villes d'Ionie à partager les avan- « tages de leur confédération, cette ville devint bientôt le centre du « commerce de l'Asie Mineure : son luxe y attira tous les arts; elle « fut décorée d'édifices superbes, et remplie d'une foule d'étran- « gers qui venaient l'enrichir des productions de leur pays, « admirer ses merveilles, chanter avec poètes, et s'instruire avec « ses philosophes. Un dialecte plus doux prêtait un nouveau « charme à cette éloquence qui paraissait un attribut des Grecs. « La beauté du climat semblait influer sur celle des individus, qui « offraient aux artistes des modèles à l'aide desquels ils faisaient « connaître au reste du monde la nature et l'art réunis dans leur « perfection.

« Elle était une des villes qui revendiquaient l'honneur d'avoir « vu naître Homère : on montrait sur le bord du Mélès le lieu où « Crithéis sa mère lui avait donné le jour, et la caverne où il se « retirait pour composer ses vers immortels. Un monument élevé à « sa gloire, et qui portait son nom présentait au milieu de la ville « de vastes portiques sous lesquels se rassemblaient les citoyens; « enfin, leurs monnaies portaient son image, comme s'ils eussent « reconnu pour souverain le génie qui les honorait.

« Smyrne conserva les restes précieux de cette prospérité jusqu'à « l'époque où l'empire eut à lutter contre les barbares : elle fut « prise par les Turcs, reprise par les Grecs, toujours pillée, tou- « jours détruite. Au commencement du XIIIe siècle, il n'en existait « plus que les ruines et la citadelle, qui fut réparée par l'empereur « Jean Comnène, mort en 1224 : cette forteresse ne put résister « aux efforts des princes turcs, dont elle fut souvent la résidence, « malgré les chevaliers de Rhodes, qui, saisissant une circons- « tance favorable, parvinrent à y construire un fort et à s'y main- « tenir; mais Tamerlan prit en quatorze jours cette place, que « Bajazet bloquait depuis sept ans.

« Smyrne ne commença à sortir de ses ruines que lorsque les « Turcs furent entièrement maîtres de l'empire : alors sa situation « lui rendit les avantages que la guerre lui avait fait perdre; elle « redevint l'entrepôt du commerce de ces contrées. Les habitants, « rassurés, abandonnèrent le sommet de la montagne, et bâtirent « de nouvelles maisons sur le bord de la mer : ces constructions « modernes ont été faites avec les marbres de tous les monuments « anciens, dont il reste à peine des fragments; et l'on ne retrouve « plus que la place du stade et du théâtre. On chercherait vainement « à reconnaître les vestiges des fondations, ou quelques pans de « murailles qui s'aperçoivent entre la forteresse et l'emplacement « de la ville actuelle. »

Les tremblements de terre, les incendies et la peste ont maltraité la Smyrne moderne, comme les barbares ont détruit la Smyrne antique. Le dernier fléau que j'ai nommé a donné lieu à un dévouement qui mérite d'être remarqué entre les dévouements de tant d'autres missionnaires; l'histoire n'en sera pas suspecte; c'est un ministre anglican qui la rapporte. Frère Louis de Pavie, de l'ordre des récollets, supérieur et fondateur de l'hôpital Saint-Antoine, à Smyrne, fut attaqué de la peste : il fit vœu, si Dieu lui rendait la vie, de la consacrer au service des pestiférés. Arraché miraculeusement à la mort, frère Louis a rempli les conditions de son vœu. Les pestiférés qu'il a soignés sont sans nombre, et l'on a calculé qu'il a sauvé à peu près les deux tiers [1] des malheureux qu'il a secourus.

1. Voyez Dallaway. Le grand moyen employé par le frère Louis était d'envelopper le malade dans une chemise trempée d'huile.

Je n'avais donc rien à voir à Smyrne, si ce n'est ce Mélès que personne ne connaît, et dont trois ou quatre ravines se disputent le nom [1]. Mais une chose qui me frappa et qui me surprit, ce fut l'extrême douceur de l'air. Le ciel, moins pur que celui de l'Attique, avait cette teinte que les peintres appellent un *ton chaud*; c'est-à-dire qu'il était rempli d'une vapeur déliée, un peu rougie par la lumière. Quand la brise de mer venait à manquer, je sentais une langueur qui approchait de la défaillance : je reconnus la molle Ionie. Mon séjour à Smyrne me força à une nouvelle métamorphose; je fus obligé de reprendre les airs de la civilisation, de recevoir et de rendre des visites. Les négociants qui me firent l'honneur de me venir voir étaient riches; et quand j'allai les saluer à mon tour, je trouvai chez eux des femmes élégantes, qui semblaient avoir reçu le matin leurs modes de chez Leroi. Placé entre les ruines d'Athènes et les débris de Jérusalem, cet autre Paris où j'étais arrivé sur un bateau grec, et d'où j'allais sortir avec une caravane turque, coupait d'une manière piquante les scènes de mon voyage : c'était une espèce d'oasis civilisée, une Palmyre au milieu des déserts et de la barbarie. J'avoue néanmoins que, naturellement un peu sauvage, ce n'était pas ce qu'on appelle la société que j'étais venu chercher en Orient : il me tardait de voir des chameaux, et d'entendre le cri du cornac.

Le 5 au matin, tous les arrangements étant faits, le guide partit avec les chevaux : il alla m'attendre à Ménémen-Eskélessi, petit port de l'Anatolie. Ma dernière visite à Smyrne fut pour Joseph : *Quantum mutatus ab illo!* Était-ce bien là mon illustre drogman? Je le trouvai dans une chétive boutique, planant et battant sa vaisselle d'étain. Il avait cette même veste de velours bleu qu'il portait sur les ruines de Sparte et d'Athènes. Mais que lui servaient ces marques de sa gloire? que lui servait d'avoir vu les villes et les hommes, *mores hominum et urbes*? Il n'était pas même propriétaire

1. Chandler en fait pourtant une description assez poétique, quoiqu'il se moque des poètes et des peintres qui se sont avisés de donner des eaux à l'Ilissus. Il fait couler le Mélès derrière le château. La carte de Smyrne de M. de Choiseul marque aussi le cours du fleuve père d'Homère. Comment se fait-il qu'avec toute l'imagination qu'on me suppose, je n'aie pu voir en Grèce ce que tant d'illustres et graves voyageurs y ont vu? J'ai un maudit amour de la vérité, et une crainte de dire ce qui n'est pas, qui l'emportent en moi sur toute autre considération.

de son échoppe! J'aperçus dans un coin un maître à mine refrognée, qui parlait rudement à mon ancien compagnon. C'était pour cela que Joseph se rejouissait tant d'arriver! Je n'ai regretté que deux choses dans mon voyage : c'est de n'avoir pas été assez riche pour établir Joseph à Smyrne, et pour racheter un captif à Tunis. Je fis mes derniers adieux à mon pauvre camarade : il pleurait, et je n'étais guère moins attendri. Je lui écrivis mon nom sur un petit morceau de papier, dans lequel j'enveloppai des marques sincères de ma reconnaissance; de sorte que le maître de la boutique ne vit rien de ce qui se passait entre nous.

Le soir, après avoir remercié M. le consul de toutes ses civilités, je m'embarquai dans un bateau avec Julien, le drogman, les janissaires, et le neveu de M. Chauderloz, qui voulut bien m'accompagner jusqu'à l'échelle. Nous y abordâmes en peu de temps. Le guide était sur le rivage : j'embrassai mon jeune hôte, qui retournait à Smyrne; nous montâmes à cheval, et nous partîmes.

Il était minuit quand nous arrivâmes au kan de Ménémen. J'aperçus de loin une multitude de lumières éparses : c'était le repos d'une caravane. En approchant, je distinguai les chameaux, les uns couchés, les autres debout; ceux-ci chargés de leur fardeaux, ceux-là débarrassés de leurs bagages. Des chevaux et des ânes débridés mangeaient l'orge dans des seaux de cuir; quelques cavaliers se tenaient encore à cheval, et les femmes voilées n'étaient point descendues de leur dromadaires. Assis les jambes croisées sur des tapis, des marchands turcs étaient groupés autour des feux qui servaient aux esclaves à préparer le pilau; d'autres voyageurs fumaient leurs pipes à la porte du kan, mâchaient de l'opium, contaient des histoires. On brûlait le café dans les poêlons; des vivandières allaient de feux en feux, proposant des gâteaux de blé grué, des fruits et de la volaille, des chanteurs amusaient la foule; des imans faisaient des ablutions, se prosternaient, se relevaient, invoquaient le prophète; des chameliers dormaient étendus sur la terre. Le sol était jonché de ballots, de sacs de coton, de *couffes* de riz. Tous ces objets, tantôt distincts et vivement éclairés, tantôt confus et plongés dans une demi-ombre, selon la couleur et le mouvement des feux, offraient une véritable scène des *Mille et une Nuits*. Il n'y manquait que le calife Aroun al Raschild, le vizir Giaffar, et Mesrour, chef des eunuques.

Je me souvins alors, pour la première fois, que je foulais les

plaines de l'Asie, partie du monde qui n'avait point encore vu la trace de mes pas, hélas! ni ces chagrins que je partage avec tous les hommes. Je me sentis pénétré de respect pour cette vieille terre où le genre humain prit naissance, où les patriarches vécurent, où Tyr et Babylone s'élevèrent, où l'Éternel appela Cyrus et Alexandre, où Jésus-Christ accomplit le mystère de notre salut. Un monde étranger s'ouvrait devant moi : j'allais rencontrer des nations qui m'étaient inconnues, des mœurs diverses, des usages différents, d'autres animaux, d'autres plantes, un ciel nouveau, une nature nouvelle. Je passerais bientôt l'Hermus et le Granique; Sardes n'était pas loin ; je m'avançais vers Pergame et vers Troie : l'histoire me déroulait une autre page des révolutions de l'espèce humaine.

Je m'éloignai à mon grand regret de la caravane. Après deux heures de marche nous arrivâmes au bord de l'Hermus, que nous traversâmes dans un bac. C'est toujours le *turbidus Hermus* : je ne sais s'il roule encore de l'or. Je le regardai avec plaisir, car c'était le premier fleuve, proprement dit, que je rencontrais depuis que j'avais quitté l'Italie. Nous entrâmes à la pointe du jour dans une plaine bordée de montagnes peu élevées. Le pays offrait un aspect tout différent de celui de la Grèce : les cotonniers verts, le chaume jaunissant des blés, l'écorce variée des pastèques, diapraient agréablement la campagne; des chameaux paissaient çà et là avec les buffles. Nous laissions derrière nous Magnésie et le mont Sipylus : ainsi nous n'étions pas éloignés des champs de bataille où Agésilas humilia la puissance du grand roi, et où Scipion remporta sur Antiochus cette victoire qui ouvrit aux Romains le chemin de l'Asie.

Nous aperçûmes au loin sur notre gauche les ruines de Cyme, et nous avions Néon-Tichos à notre droite; j'étais tenté de descendre de cheval et de marcher à pied, par respect pour Homère, qui avait passé dans ces mêmes lieux.

« Quelque temps après, le mauvais état de ses affaires le disposa « à aller à Cyme. S'étant mis en route, il traversa la plaine de « l'Hermus, et arriva à Néon-Tichos, colonie de Cyme : elle fut « fondée huit ans après Cyme. On prétend qu'étant en cette ville « chez un armurier, il y récita ces vers, les premiers qu'il ait « faits : « O vous, citoyens de l'aimable fille de Cyme, qui habitez « au pied du mont Sardène, dont le sommet est ombragé de bois

« qui répandent la fraîcheur, et qui vous abreuvez de l'eau du « divin Hermus qu'enfanta Jupiter, respectez la misère d'un « étranger qui n'a pas une maison où il puisse trouver un asile. »

« L'Hermus coule près de Néon-Tichos, et le mont Sardène « domine l'un et l'autre. L'armurier s'appelait *Tychius :* ces vers « lui firent tant de plaisir, qu'il se détermina à le recevoir chez « lui. Plein de commisération pour un aveugle réduit à demander « son pain, il lui promit de partager avec lui ce qu'il avait. Mélé- « sigène étant entré dans son atelier, prit un siège, et en présence « de quelques citoyens de Néon-Tichos, il leur montra un échan- « tillon de ses poésies : c'était l'expédition d'Amphiaraus contre « Thèbes, et des hymnes en l'honneur des dieux. Chacun en dit son « sentiment; et Mélésigène ayant porté là-dessus son jugement, ses « auditeurs en furent dans l'admiration.

« Tant qu'il fut à Néon-Tichos, ses poésies lui fournirent les « moyens de subsister : on y montrait encore de mon temps le lieu « où il avait coutume de s'asseoir quand il récitait ses vers. Ce « lieu, qui était encore en grande vénération, était ombragé par « un peuplier qui avait commencé à croître dans le temps de son « arrivée[1]. »

Puisque Homère avait eu pour hôte un armurier à Néon-Tichos, je ne rougissais plus d'avoir eu pour interprète un marchand d'étain à Smyrne. Plût au ciel que la ressemblance fût en tout aussi complète, dussé-je acheter le génie d'Homère par tous les malheurs dont ce poète fut accablé !

Après quelques heures de marche nous franchîmes une des croupes du mont Sardène, et nous arrivâmes au bord du Pythicus. Nous fîmes halte, pour laisser passer une caravane qui traversait le fleuve. Les chameaux, attachés à la queue les uns des autres, n'avançaient dans l'eau qu'en résistant; ils allongeaient le cou, et étaient tirés par l'âne qui marche à la tête de la caravane. Les marchands et les chevaux étaient arrêtés en face de nous, de l'autre côté de la rivière; et l'on voyait une femme turque, assise à l'écart, qui se cachait dans son voile.

Nous passâmes le Pythicus à notre tour, au-dessous d'un méchant pont de pierre, et à onze heures nous gagnâmes un kan où nous laissâmes reposer les chevaux.

1. *Vie d'Homère*, traduction de M. Larcher.

A cinq heures du soir nous nous remimes en route. Les terres étaient hautes, et assez bien cultivées. Nous voyions la mer à gauche. Je remarquai, pour la première fois, des tentes de Turcomans : elles étaient faites de peaux de brebis noires, ce qui me fit souvenir des Hébreux et des pasteurs arabes. Nous descendîmes dans la plaine de Myrine, qui s'étend jusqu'au golfe d'Élée. Un vieux château, du nom de *Guzel-Hissar*, s'élevait sur une des pointes de la montagne que nous venions de quitter. Nous campâmes, à dix heures du soir, au milieu de la plaine. On étendit à terre une couverture que j'avais achetée à Smyrne. Je me couchai dessus, et je m'endormis. En me réveillant quelques heures après, je vis les étoiles briller au-dessus de ma tête, et j'entendis le cri du chamelier qui conduisait une caravane éloignée. Le 5, nous montâmes à cheval avant le jour. Nous cheminâmes par une plaine cultivée : nous traversâmes le Caïcus à une lieue de Pergame, et à neuf heures du matin nous entrâmes dans la ville. Elle est bâtie au pied d'une montagne. Tandis que le guide conduisait les chevaux au kan, j'allai voir les ruines de la citadelle. Je trouvai les débris de trois enceintes de murailles, les restes d'un théâtre et d'un temple (peut-être celui de Minerve Porte-Victoire). Je remarquai quelques fragments agréables de sculpture, entre autres une frise ornée de guirlandes que soutiennent des têtes de bœuf et des aigles. Pergame était au-dessous de moi dans la direction du midi : elle ressemble à un camp de baraques rouges. Au couchant se déroule une grande plaine terminée par la mer; au levant s'étend une autre plaine bordée au loin par des montagnes; au midi, et au pied de la ville, je voyais d'abord des cimetières plantés de cyprès; puis une bande de terre cultivée en orge et en coton : ensuite deux grands *tumulus* : après cela venait une lisière plantée d'arbres; et enfin une longue et haute colline qui arrêtait l'œil. Je découvrais aussi au nord-est quelques-uns des replis du Sélinus et du Cétius, et à l'est, l'amphithéâtre dans le creux d'un vallon. La ville, quand je descendis de la citadelle, m'offrit les restes d'un aqueduc et les débris du *Lycée*. Les savants du pays prétendent que la fameuse bibliothèque était renfermée dans ce dernier monument.

Mais si jamais description fut superflue, c'est celle que je viens de faire. Il n'y a guère plus de cinq à six mois que M. de Choiseul a publié la suite de son *Voyage*. Ce second volume, où l'on reconnaît les progrès d'un talent que le travail, le temps et le malheur

ont perfectionné, donne les détails les plus exacts et les plus curieux sur les monuments de Pergame et sur l'histoire de ses princes. Je ne me permettrai donc qu'une réflexion. Ce nom des Attales, cher aux arts et aux lettres, semble avoir été fatal aux rois : Attale, troisième du nom, mourut presque fou, et légua ses meubles aux Romains : *Populus romanus, bonorum meorum hæres esto.* Et ces républicains, qui regardaient apparemment les peuples comme des meubles, s'emparèrent du royaume d'Attale. On trouve un autre Attale, jouet d'Alaric, et dont le nom est devenu proverbial pour exprimer un fantôme de roi. Quand on ne sait pas porter la pourpre, il ne faut pas l'accepter : mieux vaut alors le sayon de poil de chèvre.

Nous sortîmes de Pergame le soir à sept heures; et, faisant route au nord, nous nous arrêtâmes à onze heures du soir pour coucher au milieu d'une plaine. Le 6, à quatre heures du matin, nous reprîmes notre chemin, et nous continuâmes de marcher dans la plaine, qui, aux arbres près, ressemble à la Lombardie. Je fus saisi d'un accès de sommeil si violent, qu'il me fut impossible de le vaincre : et je tombai par-dessus la tête de mon cheval. J'aurais dû me rompre le cou; j'en fus quitte pour une légère contusion. Vers les sept heures nous nous trouvâmes sur un sol inégal, formé par des monticules. Nous descendîmes ensuite dans un bassin charmant, planté de mûriers, d'oliviers, de peupliers, et de pins en parasol (*pinus pinea*). En général, toute cette terre de l'Asie me parut fort supérieure à la terre de la Grèce. Nous arrivâmes d'assez bonne heure à la Somma, méchante ville turque, où nous passâmes la journée.

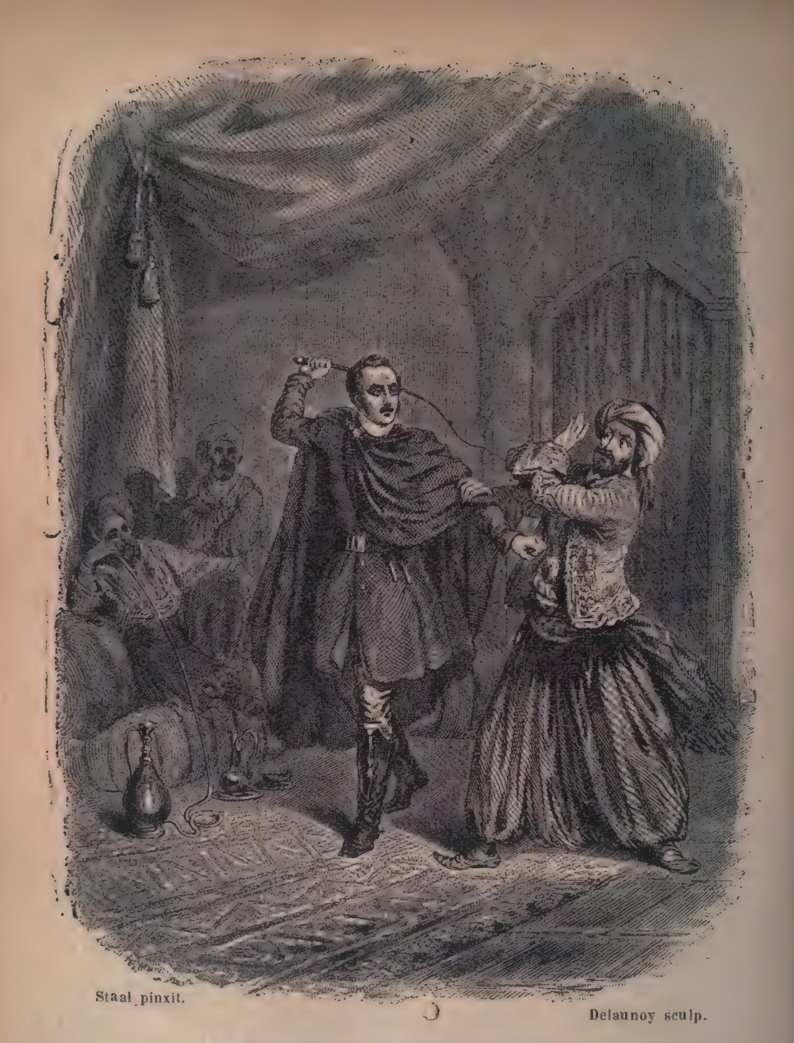
Je ne comprenais plus rien à notre marche. Je n'étais plus sur les traces des voyageurs, qui tous, allant à Burse ou revenant de cette ville, passent beaucoup plus à l'est, par le chemin de Constantinople. D'un autre côté, pour attaquer le revers du mont Ida, il me semblait que nous eussions dû nous rendre de Pergame à Adramytti, d'où, longeant la côte, ou franchissant le Gargare, nous fussions descendus dans la plaine de Troie. Au lieu de suivre cette route, nous avions marché sur une ligne qui passait précisément entre le chemin des Dardanelles et celui de Constantinople. Je commençai à soupçonner quelque supercherie de la part du guide, d'autant plus que je l'avais vu souvent causer avec le janissaire. J'envoyai Julien chercher le drogman; je demandai à

celui-ci par quel hasard nous nous trouvions à la Somma. Le drogman me parut embarrassé; il me répondit que nous allions à Kircagach; qu'il était impossible de traverser la montagne; que nous y serions infailliblement égorgés; que notre troupe n'était pas assez nombreuse pour hasarder un pareil voyage, et qu'il était bien plus expédient d'aller rejoindre le chemin de Constantinople.

Cette réponse me mit en colère; je vis clairement que le drogman et le janissaire, soit par peur, soit par d'autres motifs, étaient entrés dans un complot pour me détourner de mon chemin. Je fis appeler le guide, et je lui reprochai son infidélité. Je lui dis que, puisqu'il trouvait la route de Troie impraticable, il aurait dû le déclarer à Smyrne; qu'il était un poltron, tout Turc qu'il était; que je n'abandonnerais pas ainsi mes projets, selon sa peur ou ses caprices; que mon marché était fait pour être conduit aux Dardanelles, et que j'irais aux Dardanelles.

A ces paroles, que le drogman traduisit très fidèlement, le guide entra en fureur; il s'écria : Allah! Allah! secoua sa barbe de rage, déclara que j'avais beau dire et beau faire, qu'il me mènerait à Kircagach; et que nous verrions qui, d'un chrétien ou d'un Turc, aurait raison auprès de l'aga. Sans Julien, je crois que j'aurais assommé cet homme.

Kircagach étant une riche et grande ville, à trois lieues de la Somma, j'espérais y trouver un agent français qui ferait mettre ce Turc à la raison. Le 7, à quatre heures du matin, toute notre troupe était à cheval, selon l'ordre que j'en avais donné. Nous arrivâmes à Kircagach en moins de trois heures, et nous mîmes pied à terre à la porte d'un très beau kan. Le drogman s'informa à l'heure même s'il n'y avait point un consul français dans la ville. On lui indiqua la demeure d'un chirurgien italien : je me fis conduire chez le prétendu vice-consul, et je lui expliquai mon affaire. Il alla sur-le-champ en rendre compte au commandant : celui-ci m'ordonna de comparaître devant lui avec le guide. Je me rendis au tribunal de Son Excellence; j'étais précédé du drogman et du janissaire. L'aga était à demi couché dans l'angle d'un sopha, au fond d'une grande salle assez belle, dont le plancher était couvert de tapis. C'était un jeune homme d'une famille de vizirs. Il avait des armes suspendues au-dessus de sa tête; un de ses officiers était assis auprès de lui : il fumait d'un air dédaigneux



Staal pinxit. Delaunoy sculp.

Chateaubriand devant l'Aga.

une grande pipe persane, et poussait de temps en temps des éclats de rire immodérés en nous regardant. Cette réception me déplut. Le guide, le janissaire et le drogman ôtèrent leurs sandales à la porte, selon la coutume : ils allèrent baiser le bas de la robe de l'aga, et revinrent ensuite s'asseoir à la porte.

La chose ne se passa pas si tranquillement à mon égard : j'étais complètement armé, botté, éperonné; j'avais un fouet à la main. Les esclaves voulurent m'obliger à quitter mes bottes, mon fouet et mes armes. Je leur fis dire par le drogman qu'un Français suivait partout les usages de son pays. Je m'avançai brusquement dans la chambre. Un spahi me saisit par le bras gauche, et me tira de force en arrière. Je lui sanglai à travers le visage un coup de fouet qui l'obligea de lâcher prise. Il mit la main sur les pistolets qu'il portait à la ceinture : sans prendre garde à sa menace, j'allai m'asseoir à côté de l'aga, dont l'étonnement était risible. Je lui parlai français; je me plaignis de l'insolence de ses gens; je lui dis que ce n'était que par respect pour lui que je n'avais pas tué son janissaire; qu'il devait savoir que les Français étaient les premiers et les plus fidèles alliés du Grand Seigneur; que la gloire de leurs armes était assez répandue dans l'Orient, pour qu'on apprît à respecter leurs chapeaux, de même qu'ils honoraient les turbans sans les craindre; que j'avais bu le café avec des pachas qui m'avaient traité comme leur fils; que je n'étais pas venu à Kircagach pour qu'un esclave m'apprît à vivre et fût assez téméraire pour toucher la basque de mon habit.

L'aga, ébahi, m'écoutait comme s'il m'eût entendu : le drogman lui traduisit mon discours. Il répondit qu'il n'avait jamais vu de Français; qu'il m'avait pris pour un Franc, et que très certainement il allait me rendre justice. Il me fit apporter le café.

Rien n'était curieux à observer comme l'air stupéfait et la figure allongée des esclaves, qui me voyaient assis avec mes bottes poudreuses sur le divan, auprès de leur maître. La tranquillité étant rétablie, on expliqua mon affaire. Après avoir entendu les deux partis, l'aga rendit un arrêt auquel je ne m'attendais point du tout : il condamna le guide à me rendre une partie de mon argent; mais il déclara que, les chevaux étant fatigués, cinq hommes seuls ne pouvaient se hasarder dans le passage des montagnes; qu'en conséquence je devais, selon lui, prendre tranquillement la route de Constantinople.

Il y avait là-dedans un certain bon sens turc assez remarquable, surtout lorsqu'on considérait la jeunesse et le peu d'expérience du juge. Je fis dire à Son Excellence que son arrêt, d'ailleurs très juste, péchait par deux raisons : premièrement, parce que cinq hommes bien armés passaient partout; secondement, parce que le guide aurait dû faire ses réflexions à Smyrne, et ne pas prendre un engagement qu'il n'avait pas le courage de remplir. L'aga convint que ma dernière remarque était raisonnable, mais que, les chevaux étant fatigués et incapables de faire une aussi longue route, la *fatalité* m'obligeait de prendre un autre chemin.

Il eût été inutile de résister à la fatalité : tout était secrètement contre moi, le juge, le drogman, et mon janissaire. Le guide voulut faire des difficultés pour l'argent; mais on lui déclara que cent coups de bâton l'attendaient à la porte, s'il ne restituait pas une partie de la somme qu'il avait reçue. Il la tira avec une grande douleur du fond d'un petit sac de cuir, et s'approcha pour me la remettre : je la pris, et la lui rendis, en lui reprochant son manque de bonne foi et de loyauté. L'intérêt est le grand vice des musulmans, et la libéralité est la vertu qu'ils estiment davantage. Mon action leur parut sublime : on n'entendait qu'Allah! Allah! Je fus reconduit par tous les esclaves, et même par le spahi que j'avais frappé; ils s'attendaient à ce qu'ils appellent le *régal*. Je donnai deux pièces d'or au musulman battu; je crois qu'à ce prix il n'aurait pas fait les difficultés que Sancho faisait pour délivrer madame Dulcinée. Quant au reste de la troupe, on lui déclara de ma part qu'un Français ne faisait ni ne recevait de présents.

Voilà les soins que me coûtaient Ilion et la gloire d'Homère. Je me dis, pour me consoler, que je passerais nécessairement devant Troie en faisant voile avec les pèlerins, et que je pourrais engager le capitaine à me mettre à terre. Je ne songeai donc plus qu'à poursuivre promptement ma route.

J'allai rendre visite au chirurgien; il n'avait point reparu dans toute cette affaire du guide, soit qu'il n'eût aucun titre pour m'appuyer, soit qu'il craignît le commandant. Nous nous promenâmes ensemble dans la ville, qui est assez grande et bien peuplée. Je vis ce que je n'avais point encore rencontré ailleurs, de jeunes Grecques sans voiles, vives, jolies, accortes, et en apparence filles d'Ionie. Il est singulier que Kircagach, si connu dans tout le Levant pour la supériorité de son coton, ne se trouve dans

aucun voyageur[1] et n'existe sur aucune carte. C'est une de ces villes que les Turcs appellent *sacrées* : elle est attachée à la grande mosquée de Constantinople; les pachas ne peuvent y entrer. J'ai parlé de la bonté et de la singularité de son miel, à propos de celui du mont Hymette.

Nous quittâmes Kircagach à trois heures de l'après-midi, et nous prîmes la route de Constantinople. Nous nous dirigions au nord, à travers un pays planté de cotonniers. Nous gravîmes une petite montagne; nous descendîmes dans une autre plaine, et nous vînmes, à cinq heures et demie du soir, coucher au kan de Kelembé. C'est vraisemblablement ce même lieu que Spon nomme *Basculembéi*; Tournefort, *Baskelambai*; et Thévenot, *Dgelembé*. Cette géographie turque est fort obscure dans les voyageurs. Chacun ayant suivi l'orthographe que lui dictait son oreille, on a encore une peine infinie à faire la concordance des noms anciens et des noms modernes dans l'Anatolie. D'Anville n'est pas complet à cet égard; et malheureusement la carte de la Propontide, levée par ordre de M. de Choiseul, ne dessine que les côtes de la mer de Marmara.

J'allai me promener aux environs du village; le ciel était nébuleux, et l'air froid comme en France. C'était la première fois que je remarquais cette espèce de ciel dans l'Orient. Telle est la puissance de la patrie; j'époulvais un plaisir secret à contempler ce ciel grisâtre et attristé, au lieu de ce ciel pur que j'avais eu si longtemps sur ma tête.

Si, dans sa course déplorée,
Il succombe au dernier sommeil,
Sans revoir la douce contrée
Où brilla son premier soleil;
Là, son dernier soupir s'adresse;
Là, son expirante tendresse

1. M. de Choiseul est le seul qui la nomme. Tournefort parle d'une montagne appelée *Kircagan*. Paul Lucas, Pococke, Chandler, Spon, Smith, Dallaway, ne disent rien de Kircagach. D'Anville la passe sous silence. Les Mémoires de Peyssonel n'en parlent pas. Si elle se trouve dans quelques-uns des innombrables voyages en Orient, c'est d'une manière très obscure et qui échappe entièrement à ma mémoire.
(*Note des deux premières éditions.*)
Kircagach se trouve, dit-on, sur une carte d'Arrowsmith.

Veut que ses os soient ramenés :
D'une région étrangère
La terre serait moins légère
A ses mânes abandonnés!

Le 8, au lever du jour, nous quittâmes notre gîte, et nous commençâmes à gravir une région montueuse qui serait couverte d'une admirable forêt de chênes, de pins, de phyllyrea, d'andrachnés, de térébinthes, si les Turcs laissaient croître quelque chose; mais ils mettent le feu aux jeunes plants, et mutilent les gros arbres. Ce peuple détruit tout, c'est un véritable fléau[1]. Les villages, dans ces montagnes, sont pauvres; mais les troupeaux sont assez communs, et très variés. Vous voyez dans la même cour des bœufs, des buffles, des moutons, des chèvres, des chevaux, des ânes, des mulets, mêlés à des poules, à des dindons, à des canards, à des oies. Quelques oiseaux sauvages, tels que les cigognes et les alouettes, vivent familièrement avec ces animaux domestiques; au milieu de ces hôtes paisibles règne le chameau, le plus paisible de tous.

Nous vînmes dîner à Geujouck; ensuite, continuant notre route, nous bûmes le café au haut de la montagne de Zebec; nous couchâmes à Chia-Ouse. Tournefort et Spon nomment sur cette route un lieu appelé *Courougonlgi.*

Nous traversâmes le 9 des montagnes plus élevées que celles que nous avions passées la veille. Wheler prétend qu'elles forment la chaîne du mont Timnus. Nous dînâmes à Manda-Fora. Spon et Tournefort écrivent Mandagoia : on y voit quelques colonnes antiques. C'est ordinairement la couchée, mais nous passâmes outre, et nous nous arrêtâmes à neuf heures du soir au café d'Émir-Capi, maison isolée au milieu des bois. Nous avions fait une route de treize heures : le maître du lieu venait d'expirer. Il était était étendu sur sa natte; on l'en ôta bien vite pour me la donner : elle était encore tiède, et déjà tous les amis du mort avaient déserté la maison. Une espèce de valet qui restait seul m'assura bien que son maître n'était pas mort de maladie contagieuse; je fis donc déployer ma couverture sur la natte, je me couchai et m'endor-

1. Tournefort dit qu'on met le feu à ces forêts pour augmenter les pâturages; ce qui est très absurde de la part des Turcs, car le bois manque dans toute la Turquie, et les pâturages y sont abondants.

mis. D'autres dormiront à leur tour sur mon dernier lit, et ne penseront pas plus à moi que je ne pensais au Turc qui m'avait cédé sa place : « On jette un peu de terre sur la tête, et en voilà « pour jamais [1]. »

Le 10, après six heures de marche, nous arrivâmes pour déjeuner au joli village de Souséverlé. C'est peut-être le Sousurluck de Thévenot; et très certainement c'est le Sousighirli de Spon, et le Sousonghirli de Tournefort, c'est-à-dire le village des Buffles d'Eau. Il est situé à la fin et sur le revers des montagnes que nous venions de passer. A cinq cents pas du village coule une rivière, et de l'autre côté de cette rivière s'étend une belle et vaste plaine. Cette rivière de Sousonghirli n'est autre chose que le Granique, et cette plaine inconnue est la plaine de la Mysie [2].

Quelle est donc la magie de la gloire! Un voyageur va traverser un fleuve qui n'a rien de remarquable : on lui dit que ce fleuve se nomme *Sousonghirli*; il passe, et continue sa route; mais si quelqu'un lui crie : C'est le Granique! il recule, ouvre des yeux étonnés, demeure les regards attachés sur le cours de l'eau, comme si cette eau avait un pouvoir magique, ou comme si quelque voix extraordinaire se faisait entendre sur la rive. Et c'est un seul homme qui immortalise ainsi un petit fleuve dans un désert! Ici tombe un empire immense; ici s'élève un empire encore plus grand; l'Océan indien entend la chute du trône qui s'écroule près des mers de la Propontide; le Gange voit accourir le Léopard aux quatre ailes [3], qui triomphe au bord du Granique, Babylone, que le roi bâtit dans l'éclat de sa puissance [4], ouvre ses portes pour recevoir un nouveau maître; Tyr, reine des vaisseaux [5], s'abaisse, et sa rivale sort des sables d'Alexandrie.

Alexandre commit des crimes : sa tête n'avait pu résister à l'eni-

1. Pascal.

2. Je ne sais d'après quel mémoire ou quel voyageur d'Anville donne au Granique le nom d'*Ousvola*. La manière dont mon oreille a entendu prononcer le nom de ce fleuve, *Souséverlé*, se rapproche plus du nom écrit par d'Anville que Sousonghirli ou Sousurluck.

(*Note des deux premières éditions.*)

Spon et Tournefort prennent comme moi le Sousonghirli pour le Granique.

3. Daniel.

4. *Id.*

5. Isaïe.

vrement de ses succès; mais par quelle magnanimité ne racheta-t-il pas les erreurs de sa vie! Ses crimes furent toujours expiés par ses pleurs : tout, chez Alexandre, sortait des entrailles. Il finit et commença sa carrière par deux mots sublimes. Partant pour combattre Darius, il distribue ses États à ses capitaines : « Que vous « réservez-vous donc? » s'écrient ceux-ci étonnés. « L'espérance! » — « A qui laissez-vous l'empire? » lui disent les mêmes capitaines, comme il expirait. — « Au plus digne! » Plaçons entre ces deux mots la conquête du monde, achevée avec trente-cinq mille hommes en moins de dix ans, et convenons que si quelque homme a ressemblé à un dieu parmi les hommes, c'était Alexandre. Sa mort prématurée ajoute même quelque chose de divin à sa mémoire; car nous le voyons toujours jeune, beau, triomphant, sans aucune de ces infirmités de corps, sans aucun de ces revers de fortune, que l'âge et le temps amènent. Cette divinité s'évanouit, et les mortels ne peuvent soutenir le poids de son ouvrage. « Son empire, dit le prophète, est donné aux quatre vents du « ciel[1] (2). »

Nous nous arrêtâmes pendant trois heures à Sousonghirli, et je les passai tout entières à contempler le Granique. Il est très encaissé; son bord occidental est raide et escarpé; l'eau brillante et limpide coule sur un fond de sable. Cette eau, dans l'endroit où je l'ai vue, n'a guère plus de quarante pieds de largeur, sur trois et demi de profondeur; mais au printemps elle s'élève et roule avec impétuosité.

Nous quittâmes Sousonghirli à deux heures de l'après-dîner : nous traversâmes le Granique, et nous nous avançâmes dans la plaine de la Mikalicie[2] qui était comprise dans la Mysie des anciens. Nous vînmes coucher à Tehutitsi, qui est peut-être le Squeticui de Tournefort. Le kan se trouvant rempli de voyageurs, nous nous établîmes sous de grands saules plantés en quinconce.

Le 11, nous partîmes au lever du jour, et laissant à droite la route de Burse, nous continuâmes à marcher dans une plaine couverte de joncs terrestres, où je remarquai les restes d'un aqueduc.

Nous arrivâmes à neuf heures du matin à Mikalitza, grande ville

1. Daniel.
2. Tournefort écrit *Michalicie.*

turque, triste et délabrée, située sur une rivière à laquelle elle donne son nom. Je ne sais si cette rivière n'est point celle qui sort du lac Abouilla : ce qu'il y a de certain, c'est qu'on découvre au loin un lac dans la plaine. Dans ce cas, la rivière de Mikalitza serait le Rhyndaque, autrefois le Lycus, qui prenait sa source dans le Stagnum Artynia; d'autant plus qu'elle a précisément à son embouchure la petite île (Besbicos), indiquée par les anciens. La ville de Mikalitza n'est pas très éloignée du Lopodion de Nicétas, qui est le Loupadi de Spon, le Lopadi, Loubat et Ouloubat de Tournefort. Rien n'est plus fatigant pour un voyageur que cette confusion dans la nomenclature des lieux; et si j'ai commis à ce propos des erreurs presque inévitables, je prie le lecteur de se souvenir que des hommes plus habiles que moi s'y sont trompés [1].

Nous abandonnâmes Mikalitza à midi, et nous descendîmes, en suivant le bord oriental de la rivière, vers des terres élevées qui forment la côte de la mer de Marmara, autrefois la Propontide. J'aperçus sur ma droite de superbes plaines, un grand lac, et dans le lointain la chaîne de l'Olympe : tout ce pays est magnifique. Après avoir chevauché une heure et demie, nous traversâmes la rivière sur un pont de bois, et nous parvînmes au défilé des hauteurs que nous avions devant nous. Là, nous trouvâmes l'échelle ou le port de Mikalitza; je congédiai mon fripon de guide, et je retins mon passage sur une barque turque, prête à partir pour Constantinople.

A quatre heures de l'après-midi, nous commençâmes à descendre la rivière : il y a seize lieues de l'échelle de Mikalitza à la mer. La rivière était devenue un fleuve à peu près de la largeur de la Seine; elle coulait entre des monticules verts qui baignent leur pied dans les flots. La forme antique de notre galère, le vêtement oriental des passagers, les cinq matelots demi-nus qui nous

1. Pendant que je fais tous ces calculs, il peut exister telle géographie, tel ouvrage, où les points que je traite sont éclaircis. Cela ne fait pas que j'aie négligé ce que je devais savoir. Je dois connaître les grandes autorités : mais comment exiger que j'aie lu les nouveautés qui paraissent en Europe tous les ans? Je n'en ai malheureusement que trop lu. Parmi les ouvrages modernes sur la géographie, je dois remarquer toutefois le *Précis de la géographie universelle*, de M. Malte-Brun, ouvrage excellent, où l'on trouve une érudition très rare, une critique sage, des aperçus nouveaux, un style clair, spirituel, et toujours approprié au sujet.

tiraient à la cordelle, la beauté de la rivière, la solitude des coteaux, rendaient cette navigation pittoresque et agréable.

A mesure que nous approchions de la mer, la rivière formait derrière nous un long canal, au fond duquel on apercevait les hauteurs d'où nous sortions, et dont les plans inclinés étaient colorés par un soleil couchant qu'on ne voyait pas. Des cygnes voguaient devant nous, et des hérons allaient chercher à terre leur retraite accoutumée. Cela me rappelait assez bien les fleuves et les scènes de l'Amérique, lorsque le soir je quittais mon canot d'écorce, et que j'allumais du feu sur un rivage inconnu. Tout à coup les collines entre lesquelles nous circulions venant à se replier à droite et à gauche, la mer s'ouvrit devant nous. Au pied des deux promontoires s'étendait une terre basse, à demi noyée, formée par les alluvions du fleuve. Nous vînmes mouiller sous cette terre marécageuse, près d'une cabane, dernier kan de l'Anatolie.

Le 12, à quatre heures du matin, nous levâmes l'ancre; le vent était doux et favorable; et nous nous trouvâmes en moins d'une demi-heure à l'extrémité des eaux du fleuve. Le spectacle mérite d'être décrit. L'aurore se levait à notre droite par-dessus les terres du continent; à notre gauche s'étendait la mer de Marmara; la proue de notre barque regardait une île; le ciel à l'orient était d'un rouge vif, qui pâlissait à mesure que la lumière croissait; l'étoile du matin brillait dans cette lumière empourprée; et au-dessous de cette belle étoile on distinguait à peine le croissant de la lune, comme le trait du pinceau le plus délié : un ancien aurait dit que Vénus, Diane et l'Aurore venaient lui annoncer le plus brillant des dieux. Ce tableau changeait à mesure que je le contemplais : bientôt des espèces de rayons roses et verts, partant d'un centre commun, montèrent du levant au zénith : ces couleurs s'effacèrent, se ranimèrent, s'effacèrent de nouveau, jusqu'à ce que le soleil paraissant sur l'horizon confondît toutes les nuances du ciel dans une universelle blancheur légèrement dorée.

Nous fîmes route au nord, laissant à notre droite les côtes de l'Anatolie : le vent tomba une heure après le lever du soleil, et nous avançâmes à la rame. Le calme dura toute la journée. Le coucher du soleil fut froid, rouge, et sans accidents de lumière : l'horizon opposé était grisâtre, la mer plombée, et sans oiseaux; les côtes lointaines paraissaient azurées, mais elles n'avaient aucun éclat. Le crépuscule dura peu, et fut remplacé subitement par

la nuit. A neuf heures, le vent se leva du côté de l'est, et nous fîmes bonne route. Le 13, au retour de l'aube, nous nous trouvâmes sous la côte d'Europe, en travers du port Saint-Étienne : cette côte était basse et nue. Il y avait deux mois, jour pour jour et presque heure pour heure, que j'étais sorti de la capitale des peuples civilisés, et j'allais entrer dans la capitale des peuples barbares. Que de choses n'avais-je point vues dans ce court espace de temps! Combien ces deux mois m'avaient vieilli!

A six heures et demie, nous passâmes devant la Poudrière, monument blanc et long, construit à l'italienne. Derrière ce monument s'étendait la terre d'Europe : elle paraissait plate et uniforme. Des villages, annoncés par quelques arbres, étaient semés çà et là; c'était un paysage de la Beauce après la moisson. Par-dessus la pointe de cette terre, qui se courbait en croissant devant nous, on découvrait quelques minarets de Constantinople.

A huit heures, un caïque vint à notre bord : comme nous étions presque arrêtés par le calme, je quittai la felouque, et je m'embarquai avec mes gens dans le petit bateau. Nous rasâmes la pointe d'Europe, où s'élève le château des Sept-Tours, vieille fortification gothique qui tombe en ruine. Constantinople, et surtout la côte d'Asie, étaient noyées dans le brouillard : les cyprès et les minarets que j'apercevais à travers cette vapeur présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du sérail, le vent du nord se leva, et balaya en moins de quelques minutes la brume répandue sur le tableau ; je me trouvai tout à coup au milieu du palais du commandeur des croyants : ce fut le coup de baguette d'un génie. Devant moi le canal de la mer Noire serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe : j'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari ; la terre d'Europe était à ma gauche; elle formait, en se creusant, une large baie pleine de grands navires à l'ancre, et traversée p r d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentait en regard et en amphithéâtre Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari ; les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux, qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges; la mer qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur : voilà ce que j'admirais. On n'exa-

gère point quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers [1].

Nous abordâmes à Galata : je remarquai sur-le-champ le mouvement des quais, et la foule des porteurs, des marchands et des mariniers : ceux-ci annonçaient par la couleur diverse de leurs visages, par la différence de leur langage, de leurs habits, de leurs robes, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière des deux mondes. L'absence presque totale des femmes, le manque de voitures à roues, et les meutes de chiens sans maîtres, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guère qu'en babouches, qu'on n'entend point de bruit de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteau, le silence est continuel. Vous voyez autour de vous une foule muette, qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Les cimetières sans murs, et placés au milieu des rues, sont des bois magnifiques de cyprès : les colombes font leurs nids dans ces cyprès, et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques qui n'ont de rapport, ni avec les hommes modernes, ni avec les monuments nouveaux dont ils sont environnés : on dirait qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort. Les tristes sons d'une mandoline sortent quelquefois du fond d'un café, et vous apercevez d'infâmes enfants qui exécutent des danses honteuses devant des espèces de singes assis en rond sur de petites tables. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, Capitole de la servitude : c'est là qu'un gardien sacré conserve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du temple, et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien

1. Je préfère pourtant la baie de Naples.

ne peut les soustraire au sacrifice ; ils sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie.

On a tant de relations de Constantinople, que ce serait folie à moi de prétendre encore en parler[1]. Il y a plusieurs auberges à Péra qui ressemblent à celles des autres de l'Europe : les porteurs qui s'emparèrent de mes bagages me conduisirent à l'une de ces auberges. Je me rendis de là au palais de France. J'avais eu l'honneur de voir à Paris M. le général Sébastiani, ambassadeur de France à la Porte : non seulement il voulut bien exiger que je mangeasse tous les jours au palais, mais ce ne fut que sur mes instantes prières qu'il me permit de rester à l'auberge. MM. Franchini frères, premiers drogmans de l'ambassade, m'obtinrent, par l'ordre du général, les firmans nécessaires pour mon voyage de Jérusalem ; monsieur l'ambassadeur y joignit des lettres adressées au père gardien de terre sainte, et à nos consuls en Égypte et en Syrie. Craignant que je ne vinsse à manquer d'argent, il me permit de tirer sur lui des lettres de change à vue, partout où je pourrais en avoir besoin ; enfin, joignant à ces services du premier ordre les attentions de la politesse, il voulut lui-même me faire voir Constantinople, et il se donna la peine de m'accompagner aux monuments les plus remarquables. Messieurs ses aides de camp et la légation entière me comblèrent de tant de civilités que j'en étais véritablement confus : c'est un devoir pour moi de leur témoigner ici toute ma gratitude.

Je ne sais comment parler d'une autre personne que j'aurais dû nommer la première. Son extrême bonté était accompagnée d'une grâce touchante et triste qui semblait être un pressentiment de l'avenir : elle était pourtant heureuse, et une circonstance particulière augmentait encore son bonheur. Moi-même j'ai pris part à cette joie qui devait se changer en deuil. Quand je quittai Constantinople, madame Sébastiani était pleine de santé, d'espérance et de jeunesse ; et je n'avais pas encore revu notre pays,

1. On peut consulter Étienne de Byzance ; Gyllius, *de Topographia, Constantinopoleos* ; Du Cange, *Constantinopolis christiana* ; Porther, *Observations on the religion, etc., of the Turks* ; Mouradgea d'Ohson, *Tableau de l'empire ottoman* ; Dallaway, *Constantinople ancienne et moderne* ; Paul Lucas Thévenot, Tournefort ; enfin le *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore, etc., etc.*

qu'elle ne pouvait déjà plus entendre l'expression de ma reconnaissance :

. . . . Troja infelice sepultum
Detinet extremo terra aliena solo.

Il y avait dans ce moment même à Constantinople une députation des pères de terre sainte; ils étaient venus réclamer la protection de l'ambassadeur contre la tyrannie des commandants de Jérusalem. Les pères me donnèrent des lettres de recommandation pour Jaffa. Par un autre bonheur, le bâtiment qui portait les pèlerins Grecs en Syrie se trouvait prêt à partir. Il était en rade, et il devait mettre à la voile au premier bon vent; de sorte que, si mon voyage de la Troade avait réussi, j'aurais manqué celui de la Palestine. Le marché fut bientôt conclu avec le capitaine (3). Monsieur l'ambassadeur fit porter à bord les provisions les plus recherchées. Il me donna pour interprète un Grec appelé *Jean*, domestique de MM. Franchini. Comblé d'attentions, de vœux et de souhaits, le 18 septembre à midi je fus conduit sur le vaisseau des pèlerins.

J'avoue que si j'étais fâché de quitter des hôtes d'une bienveillance et d'une politesse aussi rares, j'étais cependant bien aise de sortir de Constantinople. Les sentiments qu'on éprouve malgré soi dans cette ville gâtent sa beauté : quand on songe que ces campagnes n'ont été habitées autrefois que par des Grecs du Bas-Empire, et qu'elles sont occupées aujourd'hui par des Turcs, on est choqué du contraste entre les peuples et les lieux; il semble que des esclaves aussi vils et des tyrans aussi cruels n'auraient jamais dû déshonorer un séjour aussi magnifique. J'étais arrivé à Constantinople le jour même d'une révolution : les rebelles de la Romélie s'étaient avancés jusqu'aux portes de la ville. Obligé de céder à l'orage, Sélim avait exilé et renvoyé des ministres désagréables aux janissaires : on attendait à chaque instant que le bruit du canon annonçât la chute des têtes proscrites. Quand je contemplais les arbres et le palais du sérail, je ne pouvais me défendre de prendre en pitié le maître de ce vaste empire[1]. Oh! que les despotes sont misérables au milieu de leur bonheur, faibles au milieu de leur puissance! Qu'ils sont à plaindre de faire

1. La fin malheureuse de Sélim n'a que trop justifié cette pitié.

couler les pleurs de tant d'hommes, sans être sûrs eux-mêmes de n'en jamais répandre, sans pouvoir jouir du sommeil dont ils privent l'infortuné!

Le séjour de Constantinople me pesait. Je n'aime à visiter que les lieux embellis par les vertus ou par les arts, et je ne trouvais dans cette patrie des Phocas et des Bajazet ni les unes ni les autres. Mes souhaits furent bientôt remplis, car nous levâmes l'ancre le jour même de mon embarquement, à quatre heures du soir. Nous déployâmes la voile au vent du nord, et nous voguâmes vers Jérusalem sous la bannière de la croix, qui flottait aux mâts de notre vaisseau.

TROISIÈME PARTIE

VOYAGE DE RHODES, DE JAFFA, DE BETHLÉEM, ET DE LA MER MORTE

Nous étions sur le vaisseau à peu près deux cents passagers, hommes, femmes, enfants et vieillards. On voyait autant de nattes rangées en ordre des deux côtés de l'entrepont. Une bande de papier, collée contre le bord du vaisseau, indiquait le nom du propriétaire de la natte. Chaque pèlerin avait suspendu à son chevet son bourdon, son chapelet et une petite croix. La chambre du capitaine était occupée par les papas conducteurs de la troupe. A l'entrée de cette chambre, on avait ménagé deux antichambres. J'avais l'honneur de loger dans un de ces trous noirs, d'environ six pieds carrés, avec mes deux domestiques; une famille occupait vis-à-vis de moi l'autre appartement. Dans cette espèce de république, chacun faisait son ménage à volonté : les femmes soignaient leurs enfants, les hommes fumaient ou préparaient leur dîner, les papas causaient ensemble. On entendait de tous côtés le son des mandolines, des violons et des lyres. On chantait, on dansait, on riait, on priait. Tout le monde était dans la joie. On me disait : Jérusalem, en me montrant le midi; et je répondais : Jérusalem! Enfin, sans la peur, nous eussions été les plus heureuses gens du monde; mais au moindre vent les matelots pliaient les voiles, les pèlerins criaient : *Christos, kyrie eleison!* L'orage passé, nous reprenions notre audace.

Au reste, je n'ai point remarqué le désordre dont parlent quelques voyageurs. Nous étions au contraire fort décents et forts réguliers. Dès le premier soir de notre départ, deux papas firent la

prière, à laquelle tout le monde assista avec beaucoup de recueillement. On bénit le vaisseau, cérémonie qui se renouvelait à chaque orage. Les chants de l'Église grecque ont assez de douceur, mais peu de gravité. J'observai une chose singulière : un enfant commençait le verset d'un psaume dans un ton aigu, et le soutenait ainsi sur une seule note, tandis qu'un papas chantait le même verset sur un air différent et en canon, c'est-à-dire, commençant la phrase lorsque l'enfant en avait déjà passé le milieu. Ils ont un admirable *Kyrie eleison* : ce n'est qu'une note tenue par différentes voix, les unes graves, les autres aiguës, exécutant, *andante* et *mezza voce*, l'octave, la quinte et la tierce. L'effet de ce *Kyrie* est surprenant pour la tristesse et la majesté : c'est sans doute un reste de l'ancien chant de la primitive Église. Je soupçonne l'autre psalmodie d'appartenir à ce chant moderne introduit dans le rit grec vers le IVe siècle, et dont saint Augustin avait bien raison de se plaindre.

Dès le lendemain de notre départ, la fièvre me reprit avec assez de violence : je fus obligé de rester couché sur ma natte. Nous traversâmes rapidement la mer de Marmara (la Propontide). Nous passâmes devant la presqu'île de Cyzique, et à l'embouchure d'Ægos-Potamos. Nous rasâmes les promontoires de Sestos et d'Abydos : Alexandre et son armée, Xerxès et sa flotte, les Athéniens et les Spartiates, Héro et Léandre, ne purent vaincre le mal de tête qui m'accablait; mais lorsque, le 21 septembre à six heures du matin, on me vint dire que nous allions doubler la château des Dardanelles, la fièvre fut chassée par les souvenirs de Troie. Je me traînai sur le pont; mes premiers regards tombèrent sur un haut promontoire couronné par neuf moulins : c'était le cap Sigée. Au pied du cap je distinguais deux *tumulus*, les tombeaux d'Achille et de Patrocle. L'embouchure du Simoïs était à la gauche du château neuf d'Asie; plus loin, derrière nous, en remontant vers l'Hellespont, paraissaient le cap Rhétée et le tombeau d'Ajax. Dans l'enfoncement s'élevait la chaîne du mont Ida, dont les pentes, vues du point où j'étais, paraissaient douces et d'une couleur harmonieuse. Ténédos était devant la proue du vaisseau : *Est in conspectu Tenedos*.

Je promenais mes yeux sur ce tableau, et les ramenais malgré moi à la tombe d'Achille. Je répétais ces vers du poète :

« L'armée des Grecs belliqueux élève sur le rivage un monu-

« ment vaste et admiré; monument que l'on aperçoit de loin en « passant sur la mer, et qui attirera les regards des générations « présentes et des races futures. »

'Αμφ' αὐτοῖσι δ' ἔπειτα μέγαν καὶ ἀμύμονα τύμβον
Χεύαμεν 'Αργείων ἱερὸς στρατὸς αἰχμητάων,
'Ακτῇ ἐπὶ προὐχούσῃ, ἐπὶ πλατεῖ 'Ελλησπόντῳ·
Ὥς κεν τηλεφανὴς ἐκ ποντόφιν ἀνδράσιν εἴη
Τοῖς οἳ νῦν γεγάασι καὶ οἳ μετόπισθεν ἔσονται.

Odyss., lib. XXIV.

Les pyramides des rois égyptiens sont peu de chose, comparées à la gloire de cette tombe de gazon que chanta Homère et autour de laquelle courut Alexandre.

J'éprouvai dans ce moment un effet remarquable de la puissance des sentiments et de l'influence de l'âme sur le corps. J'étais monté sur le pont avec la fièvre : le mal de tête cessa subitement; je sentis renaître mes forces, et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, toutes les forces de mon esprit. Il est vrai que vingt-quatre heures après la fièvre était revenue.

Je n'ai rien à me reprocher : j'avais eu le dessein de me rendre par l'Anatolie à la plaine de Troie, et l'on a vu ce qui me força à renoncer à mon projet; j'y voulus aborder par mer, et le capitaine du vaisseau refusa obstinément de me mettre à terre, quoiqu'il y fût obligé par notre traité[1]. Dans le premier moment, ces contrariétés me firent beaucoup de peine, mais aujourd'hui je m'en console. J'ai tant été trompé en Grèce, que le même sort m'attendait peut-être à Troie. Du moins j'ai conservé toutes mes illusions sur le Simoïs; j'ai de plus le bonheur d'avoir salué une terre sacrée, d'avoir vu les flots qui la baignent, et le soleil qui l'éclaire.

Je m'étonne que les voyageurs, en parlant de la plaine de Troie, négligent presque toujours les souvenirs de l'*Énéide*. Troie a pourtant fait la gloire de Virgile, comme elle a fait celle d'Homère. C'est une rare destinée pour un pays, d'avoir inspiré les plus beaux chants des deux plus grands poètes du monde. Tandis que je voyais fuir les rivages d'Ilion, je cherchais à me rappeler les vers qui peignent si bien la flotte grecque sortant de Ténédos, et s'avançant, *per silentia lunæ*, à ces bords solitaires qui

1. Voyez ce traité sous la note 3, à la fin de ce volume.

passaient tour à tour sous mes yeux. Bientôt des cris affreux succédaient au silence de la nuit, et les flammes du palais de Priam éclairaient cette mer, où notre vaisseau voguait paisiblement.

La muse d'Euripide, s'emparant aussi de ces douleurs, prolongea les scènes de deuil sur ces rivages tragiques.

LE CHŒUR.

« Hécube, voyez-vous Andromaque qui s'avance sur un char étranger?
« Son fils, le fils d'Hector, le jeune Astyanax, suit le sein maternel.

HÉCUBE.

« O femme infortunée, en quels lieux êtes-vous conduite, entourée des
« armes d'Hector et des dépouilles de la Phrygie?

ANDROMAQUE.

« O douleurs!

HÉCUBE.

« Mes enfants!

ANDROMAQUE.

« Infortunée!

HÉCUBE.

« Et mes enfants!...

ANDROMAQUE.

« Accours, mon époux!...

HÉCUBE.

« Oui, viens, fléau des Grecs! Oh! le premier de mes enfants! rends
« à Priam, dans les enfers, celle qui, sur la terre, lui fut si tendrement
« unie.

LE CHŒUR.

« Il ne nous reste que nos regrets, et les larmes que nous versons
« sur ces ruines. Les douleurs ont succédé aux douleurs... Troie a subi
« le joug de l'esclavage.

HÉCUBE.

« Ainsi le palais où je devins mère est tombé!

LE CHŒUR.

« O mes enfants, votre patrie est changée en désert! etc.[1] »

Tandis que je m'occupais des douleurs d'Hécube, les descendants des Grecs avaient encore l'air, sur notre vaisseau, de se réjouir de la mort de Priam. Deux matelots se mirent à danser sur le pont, au son d'une lyre et d'un tambourin : ils exécutaient une espèce de pantomine. Tantôt ils levaient les bras au ciel, tantôt ils appuyaient une de leurs mains sur le côté, étendant l'autre main

1. *Les Troyennes*. (Théâtre des Grecs, traduction française.)

comme un orateur qui prononce une harangue. Ils portaient ensuite cette même main au cœur, au front, et aux yeux. Tout cela était entremêlé d'attitudes plus ou moins bizarres, sans caractère décidé, et assez semblables aux contorsions des Sauvages. On peut voir, au sujet des danses des Grecs modernes, les lettres de M. Guys et de madame Chénier. A cette pantomine succéda une ronde, où la chaîne, passant et repassant par différents points, rappelait assez bien les sujets de ces bas-reliefs où l'on voit des danses antiques. Heureusement l'ombre des voiles du vaisseau me dérobait un peu la figure et le vêtement des acteurs, et je pouvais transformer mes sales matelots en bergers de Sicile et d'Arcadie.

Le vent continuant à nous être favorable, nous franchîmes rapidement le canal qui sépare l'île de Ténédos du continent et nous longeâmes la côte de l'Anatolie jusqu'au cap Baba, autrefois *Lectum promontorium*. Nous portâmes alors à l'ouest, pour doubler, à l'entrée de la nuit, la pointe de l'île de Lesbos. Ce fut à Lesbos que naquirent Sapho et Alcée, et que la tête d'Orphée vint aborder en répétant le nom d'Eurydice.

Ah! miseram Eurydicen, anima fugiente, vocabat.

Le 22 au matin, la tramontane se leva avec une violence extraordinaire. Nous devions mouiller à Chio, pour prendre d'autres pèlerins; mais, par la frayeur et la mauvaise manœuvre du capitaine, nous fûmes obligés d'aller jeter l'ancre au port de Tchesmé, sur un fond de roc assez dangereux, près d'un grand vaisseau égyptien naufragé.

Ce port d'Asie a quelque chose de fatal. La flotte turque y fut brûlée, en 1770, par le comte Orlow; et les Romains y détruisirent les galères d'Antiochus, l'an 191 avant notre ère, si toutefois le Cyssus des anciens est le Tchesmé des modernes. M. de Choiseul a donné un plan et une vue de ce port. Le lecteur se souvient peut-être que j'étais presque entré à Tchesmé en faisant voile pour Smyrne, le 1er septembre, vingt et un jours avant mon second passage dans l'Archipel.

Nous attendîmes, le 22 et le 23, les pèlerins de l'île de Chio. Jean descendit à terre, et me fit une ample provision de grenades de Tchesmé : elles ont une grande réputation dans le Levant, quoiqu'elles soient inférieures à celles de Jaffa. Mais je viens de

nommer Jean, et cela me rappelle que je n'ai point encore parlé au lecteur de ce nouvel interprète, successeur du bon Joseph. C'était l'homme le plus mystérieux que j'aie jamais rencontré : deux petits yeux enfoncés dans la tête et comme cachés par un nez fort saillant, deux moustaches rouges, une habitude continuelle de sourire, quelque chose de souple dans le maintien, donneront d'abord une idée de sa personne. Quand il avait un mot à me dire, il commençait par s'avancer de côté, et, après avoir fait un long détour, il venait presque en rampant me chuchoter dans l'oreille la chose du monde la moins secrète. Aussitôt que je l'apercevais, je lui criais : Marchez droit et parlez haut; conseil qu'on pourrait adresser à bien des gens. Jean avait des intelligences avec les principaux papas : il racontait de moi des choses étranges; il me faisait des compliments de la part des pèlerins qui demeuraient à fond de cale, et que je n'avais pas remarqués. Au moment des repas, il n'avait jamais d'appétit, tant il était au-dessus des besoins vulgaires; mais aussitôt que Julien avait achevé de dîner, ce pauvre Jean descendait dans la chaloupe où l'on tenait mes provisions, et, sous prétexte de mettre de l'ordre dans les paniers, il engloutissait des morceaux de jambon, dévorait une volaille, avalait une bouteille de vin, et tout cela avec une telle rapidité qu'on ne voyait pas le mouvement de ses lèvres. Il revenait ensuite d'un air triste me demander si j'avais besoin de ses services. Je lui conseillais de ne pas se laisser aller au chagrin et de prendre un peu de nourriture, sans quoi il courait le risque de tomber malade. Le Grec me croyait sa dupe; et cela lui faisait tant de plaisir, que je le lui laissais croire. Malgré ces petits défauts, Jean était au fond un très honnête homme, et il méritait la confiance que ses maîtres lui accordaient. Au reste, je n'ai tracé ce portrait, et quelques autres, que pour satisfaire au goût de ces lecteurs qui aiment à connaître les personnages avec lesquels on les fait vivre. Pour moi, si j'avais eu le talent de ces sortes de caricatures, j'aurais cherché soigneusement à l'étouffer; tout ce qui fait grimacer la nature de l'homme me semble peu digne d'estime : on sent bien que je n'enveloppe pas dans cet arrêt la bonne plaisanterie, la raillerie fine, la grande ironie du style oratoire, et le haut comique.

Dans la nuit du 22 au 23, le bâtiment chassa sur son ancre, et nous pensâmes nous perdre sur les débris du vaisseau d'Alexandrie, naufragé auprès de nous. Les pèlerins de Chio arrivèrent le

23 à midi : ils étaient au nombre de seize. A dix heures du soir nous appareillâmes par une fort belle nuit, avec un vent d'est modéré, qui remonta au nord le 24, au lever du jour.

Nous passâmes entre Nicaria et Samos. Cette dernière île fut célèbre par sa fertilité, par ses tyrans, et surtout par la naissance de Pythagore. Le bel épisode de *Télémaque* a effacé tout ce que les poètes nous ont dit de Samos. Nous nous engageâmes dans le canal que forment les Sporades, Pathmos, Leria, Cos, etc., et les rivages de l'Asie. Là serpentait le Méandre, là s'élevaient Éphèse, Milet, Halicarnasse, Cnide : je saluais pour la dernière fois la patrie d'Homère, d'Hérodote, d'Hippocrate, de Thalès, d'Aspasie; mais je n'apercevais ni le temple d'Éphèse, ni le tombeau de Mausole, ni la Vénus de Cnide; et sans les travaux de Pococke, de Wood, de Spon, de Choiseul, je n'aurais pu, sous un nom moderne et sans gloire, reconnaître le promontoire de Mycale.

Le 25, à six heures du matin, nous jetâmes l'ancre au port de Rhodes, afin de prendre un pilote pour la côte de Syrie. Je descendis à terre, et je me fis conduire chez M. Magallon, consul français. Toujours même réception, même hospitalité, même politesse. M. Magallon était malade; il voulut cependant me présenter au commandant turc, très bon homme, qui me donna un chevreau noir, et me permit de me promener où je voudrais. Je lui montrai un firman qu'il mit sur sa tête, en me déclarant qu'il portait ainsi tous les amis du Grand Seigneur.

Il me tardait de sortir de cette audience, pour jeter du moins un regard sur cette fameuse Rhodes, où je ne devais passer qu'un moment.

Ici commençait pour moi une antiquité qui formait le passage entre l'antiquité grecque que je quittais, et l'antiquité hébraïque dont j'allais chercher les souvenirs. Les monuments des chevaliers de Rhodes ranimèrent ma curiosité, un peu fatiguée des ruines de Sparte et d'Athènes. Des lois sages sur le commerce[1], quelques vers de Pindare sur l'épouse du Soleil et la fille de Vénus[2], des poètes comiques, des peintres, des monuments plus grands que beaux, voilà, je crois, tout ce que rappelle au voyageur

1. On peut consulter Leunclavius, dans son *Traité du droit maritime des Grecs et des Romains*. La belle ordonnance de Louis XIV sur la marine conserve plusieurs dispositions des lois rhodiennes.

2. La nymphe Rhodos.

la Rhodes antique. Les Rhodiens étaient braves : il est assez singulier qu'ils se soient rendus célèbres dans les armes pour avoir soutenu un siège avec gloire, comme les chevaliers leurs successeurs. Rhodes, honorée de la présence de Cicéron et de Pompée, fut souillée par le séjour de Tibère. Les Perses s'emparèrent de Rhodes sous le règne d'Honorius. Elle fut prise ensuite par les généraux des califes, l'an 647 de notre ère, et reprise par Anastase, empereur d'Orient. Les Vénitiens s'y établirent en 1203; Jean Ducas l'enleva aux Vénitiens. Les Turcs la conquirent sur les Grecs. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem s'en saisirent en 1304, 1308 ou 1319. Ils la gardèrent à peu près deux siècles, et la rendirent à Soliman II le 25 décembre 1522. On peut consulter, sur Rhodes, Coronelli, Dapper, Savary, et M. de Choiseul.

Rhodes m'offrait à chaque pas des traces de nos mœurs et des souvenirs de ma patrie. Je retrouvais une petite France au milieu de la Grèce :

> Precedo, et parvam Trojam simulataque magnis
> Pergama. . . . .
> Agnosco.

Je parcourais une longue rue, appelée encore *La rue des Chevaliers*. Elle est bordée de maisons gothiques; les murs de ces maisons sont parsemés de devises gauloises, et des armoiries de nos familles historiques. Je remarquai les lis de France couronnés, et aussi frais que s'ils sortaient de la main du sculpteur. Les Turcs, qui ont mutilé partout les monuments de la Grèce, ont épargné ceux de la chevalerie : l'honneur chrétien a étonné la bravoure infidèle, et les Saladin ont respecté les Couci.

Au bout de la rue des Chevaliers on trouve trois arceaux gothiques qui conduisent au palais du grand maître. Ce palais sert aujourd'hui de prison. Un couvent à demi ruiné, et desservi par deux moines, est tout ce qui rappelle à Rhodes cette religion qui y fit tant de miracles. Les pères me conduisirent à leur chapelle. On y voit une Vierge gothique, peinte sur bois; elle tient son enfant dans ses bras : les armes du grand maître d'Aubusson sont gravées au bas du tableau. Cette antiquité curieuse fut découverte, il y a quelques années, par un esclave qui cultivait le jardin du couvent. Il y a dans la chapelle un second autel dédié à saint Louis, dont on retrouve l'image dans tout l'Orient, et dont j'ai vu le lit de

mort à Carthage. Je laissai quelques aumônes à cet autel, en priant les pères de dire une messe pour mon bon voyage, comme si j'avais prévu les dangers que je courrais sur les côtes de Rhodes à mon retour d'Égypte.

Le port marchand de Rhodes serait assez sûr si l'on rétablissait les anciens ouvrages qui le défendaient. Au fond de ce port s'élève un mur flanqué de deux tours. Ces deux tours, selon la tradition du pays, ont remplacé les deux rochers qui servaient de base au colosse. On sait que les vaisseaux ne passaient point entre les jambes de ce colosse, et je n'en parle que pour ne rien oublier.

Assez près de ce premier port se trouve la darse des galères et le chantier de construction. On y bâtissait alors une frégate de trente canons, avec des sapins tirés des montagnes de l'île; ce qui m'a paru digne de remarque.

Les rivages de Rhodes, du côté de la Caramanie (la Doride et la Carie), sont à peu près au niveau de la mer; mais l'île s'élève dans l'intérieur, et l'on remarque surtout une haute montagne, aplatie à sa cime, citée par tous les géographes de l'antiquité. Il reste encore à Linde quelques vestiges du temple de Minerve. Camire et Ialyse ont disparu. Rhodes fournissait autrefois de l'huile à toute l'Anatolie; elle n'en a pas aujourd'hui assez pour sa propre consommation. Elle exporte encore un peu de blé. Les vignes donnent un vin très bon, qui ressemble à ceux du Rhône : les plants en ont peut-être été apportés du Dauphiné par les chevaliers de cette langue, d'autant plus qu'on appelle ces vins, comme en Chypre, *vins de Commanderie.*

Nos géographies nous disent que l'on fabrique à Rhodes des velours et des tapisseries très estimés : quelques toiles grossières, dont on fait des meubles aussi grossiers, sont, dans ce genre, le seul produit de l'industrie des Rhodiens. Ce peuple, dont les colonies fondèrent autrefois Naples et Agrigente, occupe à peine aujourd'hui un coin de son île déserte. Un aga, avec une centaine de janissaires dégénérés, suffisent pour garder un troupeau d'esclaves soumis. On ne conçoit pas comment l'ordre de Malte n'a jamais essayé de rentrer dans ses anciens domaines : rien n'était plus aisé que de s'emparer de l'île de Rhodes; il eût été facile aux chevaliers d'en relever les fortifications, qui sont encore assez bonnes : ils n'en auraient point été chassés de nouveau, car les Turcs, qui les premiers en Europe ouvrirent la tranchée devant

une place, sont maintenant le dernier des peuples dans l'art des sièges.

Je quittai M. Magallon le 25 à quatre heures du soir, après lui avoir laissé des lettres qu'il me promit de faire passer à Constantinople, par la Caramanie. Je rejoignis dans un caïque notre bâtiment, déjà sous voile avec son pilote côtier : ce pilote était un Allemand établi à Rhodes depuis plusieurs années. Nous fîmes route pour reconnaître le cap à la pointe de la Caramanie, autrefois le promontoire de la Chimère en Lycie. Rhodes offrait au loin, derrière nous, une chaîne de côtes bleuâtres, sous un ciel d'or. On distinguait dans cette chaîne deux montagnes carrées, qui paraissaient taillées pour porter des châteaux, et qui ressemblaient assez par leur coupe aux Acropolis de Corinthe, d'Athènes et de Pergame.

Le 26 fut un jour malheureux. Le calme nous arrêta sous le continent de l'Asie, presque en face du cap Chélidonia, qui forme la pointe du golfe de Satalie. Je voyais à notre gauche les pics élevés du Cragus, et je me rappelais les vers des poètes sur la froide Lycie. Je ne savais pas que je maudirais un jour les sommets de ce Taurus que je me plaisais à regarder, et que j'aimais à compter parmi les montagnes célèbres dont j'avais aperçu la cime. Les courants étaient violents, et nous portaient en dehors, comme nous le reconnûmes le jour d'après. Le vaisseau, qui était sur son lest, fatiguait beaucoup aux roulis : nous cassâmes la tête du grand mât, et la vergue de la seconde voile du mât de misaine. Pour des marins aussi peu expérimentés, c'était un très grand malheur.

C'est véritablement une chose surprenante que de voir naviguer des Grecs. Le pilote est assis, les jambes croisées, la pipe à la bouche; il tient la barre du gouvernail, laquelle, pour être de niveau avec la main qui la dirige, rase le plancher de la poupe. Devant ce pilote à demi couché, et qui n'a par conséquent aucune force, est une boussole qu'il ne connaît point, et qu'il ne regarde pas. A la moindre apparence de danger, on déploie sur le pont des cartes françaises et italiennes; tout l'équipage se couche à plat ventre, le capitaine à la tête; on examine la carte, on en suit les dessins avec le doigt; on tâche de reconnaître l'endroit où l'on est; chacun donne son avis : on finit par ne rien entendre à tout ce grimoire des Francs; on reploie la carte; on amène les voiles, ou

l'on fait vent arrière : alors on reprend la pipe et le chapelet; on se recommande à la Providence, et l'on attend l'événement. Il y a tel bâtiment qui parcourt ainsi deux ou trois cents lieues hors de sa route, et qui aborde en Afrique, au lieu d'arriver en Syrie; mais tout cela n'empêche pas l'équipage de danser au premier rayon du soleil. Les anciens Grecs n'étaient, sous plusieurs rapports, que des enfants aimables et crédules, qui passaient de la tristesse à la joie avec une extrême mobilité; les Grecs modernes ont conservé une partie de ce caractère : heureux du moins de trouver dans leur légèreté une ressource contre leurs misères!

Le vent du nord reprit son cours vers les huit heures du soir, et l'espoir de toucher bientôt au terme du voyage ranima la gaieté des pèlerins. Notre pilote allemand nous annonça qu'au lever du jour nous apercevrions le cap Saint-Iphane, dans l'île de Chypre. On ne songea plus qu'à jouir de la vie. Tous les soupers furent apportés sur le pont; on était divisé par groupes; chacun envoyait à son voisin la chose qui manquait à ce voisin. J'avais adopté la famille qui logeait devant moi, à la porte de la chambre du capitaine; elle était composée d'une femme, de deux enfants, et d'un vieillard, père de la jeune pèlerine. Ce vieillard accomplissait pour la troisième fois le voyage de Jérusalem; il n'avait jamais vu de pèlerin latin, et ce bon homme pleurait de joie en me regardant : je soupai donc avec cette famille. Je n'ai guère vu de scènes plus agréables et plus pittoresques. Le vent était frais; la mer, belle; la nuit, sereine. La lune avait l'air de se balancer entre les mâts et les cordages du vaisseau; tantôt elle paraissait hors des voiles, et tout le navire était éclairé; tantôt elle se cachait sous les voiles, et les groupes des pèlerins rentraient dans l'ombre. Qui n'aurait béni la religion, en songeant que ces deux cents hommes, si heureux dans ce moment, étaient pourtant des esclaves courbés sous un joug odieux? Ils allaient au tombeau de Jésus-Christ oublier la gloire passée de leur patrie, et se consoler de leurs maux présents. Et que de douleurs secrètes ne déposeraient-ils pas bientôt à la crèche du Sauveur! Chaque flot qui poussait le vaisseau vers le saint rivage emportait une de nos peines.

Le 27 au matin, à la grande surprise du pilote, nous nous trouvâmes en pleine mer, et nous n'apercevions aucune terre. Le calme survint : la consternation était générale. Où étions-nous? étions-nous en dehors ou en dedans de l'île de Chypre? On passa

toute la journée dans cette singulière contestation. Parler de faire le point ou de prendre hauteur eût été de l'hébreu pour nos marins. Quand la brise se leva vers le soir, ce fut un autre embarras. Quelle aire de vent devions-nous tenir? Le pilote, qui se croyait entre la côte septentrionale de l'île de Chypre et le golfe de Satalie, voulait mettre le cap au midi, pour reconnaître la première; mais il fût résulté de là que, si nous avions dépassé l'île, nous serions allés, par cette pointe de compas, droit en Égypte. Le capitaine prétendait qu'il fallait porter au nord, afin de retrouver la côte de la Caramanie : c'était retourner sur nos pas : d'ailleurs le vent était contraire pour cette route. On me demanda mon avis; car, dans les cas un peu difficiles, les Grecs et les Turcs ont toujours recours aux Francs. Je conseillai de cingler à l'est, par une raison évidente : nous étions en dedans ou en dehors de l'île de Chypre; or, dans ces deux cas, en courant au levant, nous faisions bonne route. De plus, si nous étions en dedans de l'île, nous ne pouvions manquer de voir la terre à droite ou à gauche en très peu de temps, soit au cap Anémur en Caramanie, ou au cap Cornachitti en Chypre. Nous en serions quitte pour doubler la pointe orientale de cette île, et pour descendre ensuite le long de la côte de Syrie.

Cet avis parut le meilleur, et nous mîmes la proue à l'est. Le 28, à cinq heures du matin, à notre grande joie, nous eûmes connaissance du cap de Gatte, dans l'île de Chypre; il nous restait au nord, à environ huit ou dix lieues. Ainsi, nous nous trouvions en dehors de l'île, et nous étions dans la vraie direction de Jaffa. Les courants nous avaient portés au large, vers le sud-ouest.

Le vent tomba à midi. Le calme continua le reste de la journée, et se prolongea jusqu'au 29. Nous reçûmes à bord trois nouveaux passagers, deux bergeronnettes et une hirondelle. Je ne sais ce qui avait pu engager les premières à quitter les troupeaux; quant à la dernière, elle allait peut-être en Syrie, et elle venait peut-être de France. J'étais bien tenté de lui demander des nouvelles de ce toit paternel que j'avais quitté depuis si longtemps [1]. Je me rappelle que dans mon enfance je passais des heures entières à voir, avec je ne sais quel plaisir triste, voltiger les hirondelles en automne; un secret instinct me disait que je serais voyageur comme ces oiseaux.

1. Voyez *les Martyrs.*

Ils se réunissaient, à la fin du mois de septembre, dans les joncs d'un grand étang : là, poussant des cris et exécutant mille évolutions sur les eaux, ils semblaient essayer leurs ailes et se préparer à de longs pèlerinages. Pourquoi, de tous les souvenirs de l'existence, préférons-nous ceux qui remontent vers notre berceau ? Les jouissances de l'amour-propre, les illusions de la jeunesse, ne se présentent point avec charme à la mémoire ; nous y trouvons au contraire de l'aridité ou de l'amertume ; mais les plus petites circonstances réveillent au fond du cœur les émotions du premier âge, et toujours avec un attrait nouveau. Au bord des lacs de l'Amérique, dans un désert inconnu qui ne raconte rien au voyageur, dans une terre qui n'a pour elle que la grandeur de sa solitude, une hirondelle suffisait pour me retracer les scènes des premiers jours de ma vie, comme elle me les a rappelées sur la mer de Syrie, à la vue d'une terre antique, retentissante de la voie des siècles et des traditions de l'histoire.

Les courants nous ramenaient maintenant sur l'île de Chypre. Nous découvrîmes ses côtes sablonneuses, basses, et en apparence arides. La mythologie avait placé dans ces lieux ses fables les plus riantes [1] :

> Ipsa Paphum sublimis abit, sedesque revisit
> Læta suas, ubi templum illi, centumque Sabæo
> Thure calent aræ, sertisque recentibus halant (4).

Il vaut mieux, pour l'île de Chypre, s'en tenir à la poésie qu'à l'histoire, à moins qu'on ne prenne plaisir à se rappeler une des plus criantes injustices des Romains, et une expédition honteuse de Caton. Mais c'est une singulière chose à se représenter, que les temples d'Amathonte et d'Idalie convertis en donjons dans le moyen âge. Un gentilhomme français était roi de Paphos, et des barons couverts de leurs hoquetons étaient cantonnés dans les sanctuaires de Cupidon et des Grâces. On ne peut voir dans l'*Archipel* de Drapper toute l'histoire de Chypre : l'abbé Mariti a fait connaître les révolutions modernes et l'état actuel de cette île, encore importante aujourd'hui par sa position.

Le temps était si beau et l'air si doux, que tous les passagers restaient la nuit sur le pont. J'avais disputé un petit coin du

1. Voyez *les Martyrs*.

gaillard d'arrière à deux gros caloyers qui ne me l'avaient cédé qu'en grommelant. C'était là que je dormais. Le 30 septembre, à six heures du matin, lorsque je fus éveillé par un bruit confus de voix : j'ouvris les yeux, et j'aperçus les pèlerins qui regardaient vers la proue du vaisseau. Je demandai ce que c'était; on me cria : *Signor, il Carmelo!* le Carmel! Le vent s'était levé la veille à huit heures du soir, et dans la nuit nous étions arrivés à la vue des côtes de Syrie. Comme j'étais couché tout habillé, je fus bientôt debout, m'enquérant de la montagne sacrée. Chacun s'empressait de me la montrer de la main, mais je n'apercevais rien, à cause du soleil qui commençait à se lever en face de nous. Ce moment avait quelque chose de religieux et d'auguste; tous les pèlerins, le chapelet à la main, étaient restés en silence dans la même attitude, attendant l'apparition de la terre sainte; le chef des papas priait à haute voix : on n'entendait que cette prière et le bruit de la course du vaisseau, que le vent le plus favorable poussait sur une mer brillante. De temps en temps un cri s'élevait de la proue quand on revoyait le Carmel. J'aperçus enfin moi-même cette montagne, comme une tache ronde au-dessous des rayons du soleil. Je me mis alors à genoux à la manière des Latins. Je ne sentis point cette espèce de trouble que j'éprouvai en découvrant les côtes de la Grèce : mais la vue du berceau des Israélites et de la patrie des chrétiens me remplit de crainte et de respect. J'allais descendre sur la terre des prodiges, aux sources de la plus étonnante poésie, aux lieux où, même humainement parlant, s'est passé le plus grand événement qui ait jamais changé la face du monde, je veux dire la venue du Messie; j'allais aborder à ces rives que visitèrent comme moi Godefroi de Bouillon, Raimond de Saint-Gilles, Tancrède le Brave, Hugues le Grand, Richard Cœur de Lion, et ce saint Louis dont les vertus furent admirées des infidèles. Obscur pèlerin, comment oserais-je fouler un sol consacré par tant de pèlerins illustres?

A mesure que nous avancions et que le soleil montait dans le ciel, les terres se découvraient devant nous. La dernière pointe que nous apercevions au loin, à notre gauche vers le nord, était la pointe de Tyr; venaient ensuite le cap Blanc, Saint-Jean d'Acre, le mont Carmel, avec Caïfe à ses pieds; Tartoura, autrefois Doréa; le Château-Pèlerin, et Césarée, dont on voit les ruines. Jaffa devait être sous la proue même du vaisseau, mais on ne le distinguait

point encore; ensuite la côte s'abaissait insensiblement jusqu'à un dernier cap au midi, où elle semblait s'évanouir : là commencent les rivages de l'ancienne Palestine, qui vont rejoindre ceux de l'Égypte, et qui sont presque au niveau de la mer. La terre, dont nous pouvions être à huit ou dix lieues, paraissait généralement blanche, avec des ondulations noires, produites par des ombres; rien ne formait saillie dans la ligne oblique qu'elle traçait du nord au midi : le mont Carmel même ne se détachait point sur le plan; tout était uniforme et mal teint. L'effet général était à peu près celui des montagnes du Bourbonnais, quand on les regarde des hauteurs de Tarare. Une file de nuages blancs et dentelés suivait à l'horizon la direction des terres, et semblait en répéter l'aspect dans le ciel.

Le vent nous manqua à midi; il se leva de nouveau à quatre heures; mais, par l'ignorance du pilote, nous dépassâmes le but. Nous voguions à pleines voiles sur Gaza, lorsque des pèlerins reconnurent, à l'inspection de la côte, la méprise de notre Allemand : il fallut virer de bord; tout cela fit perdre du temps, et la nuit survint. Nous approchions cependant de Jaffa : on voyait même les feux de la ville, lorsque, le vent du nord-ouest venant à souffler avec une nouvelle force, la peur s'empara du capitaine; il n'osa chercher la rade de nuit : tout à coup il tourna la proue au large, et regagna la haute mer.

J'étais appuyé sur la poupe, et je regardais avec un vrai chagrin s'éloigner la terre. Au bout d'une demi-heure, j'aperçus comme la réverbération lointaine d'un incendie sur la cime d'une chaîne de montagnes : ces montagnes étaient celles de la Judée. La lune, qui produisait l'effet dont j'étais frappé, montra bientôt son disque large et rougissant au-dessus de Jérusalem. Une main secourable semblait élever ce phare au sommet de Sion, pour nous guider à la Cité sainte. Malheureusement nous ne suivîmes pas comme les mages l'astre salutaire, et sa clarté ne nous servit qu'à fuir le port que nous avions tant désiré.

Le lendemain, mercredi 1er octobre, au point du jour, nous nous trouvâmes affalés à la côte, presque en face de Césarée : il nous fallut remonter au midi, le long de la terre. Heureusement le vent était bon, quoique faible. Dans le lointain s'élevait l'amphithéâtre des montagnes de la Judée. Du pied de ces montagnes, une vaste plaine descendait jusqu'à la mer. On y voyait à peine quel-

ques traces de cultures, et pour toute habitation un château gothique en ruine, surmonté d'un minaret croulant et abandonné. Au bord de la mer, la terre se terminait par des falaises jaunes ondées de noir, qui surplombaient une grève où nous voyions et où nous entendions se briser les flots. L'Arabe, errant sur cette côte, suit d'un œil avide le vaisseau qui passe à l'horizon; il attend la dépouille du naufragé au même bord où Jésus-Christ ordonnait de nourrir ceux qui ont faim, et de vêtir ceux qui sont nus.

A deux heures de l'après-midi nous revîmes enfin Jaffa. On nous avait aperçus de la ville. Un bateau se détacha du port, et s'avança au-devant de nous. Je profitai de ce bateau pour envoyer Jean à terre. Je lui remis la lettre de recommandation que les commissaires de terre sainte m'avaient donnée à Constantinople, et qui était adressée aux pères de Jaffa. J'écrivis en même temps un mot à ces pères.

Une heure après le départ de Jean, nous vînmes jeter l'ancre devant Jaffa, la ville nous restant au sud-est, et le minaret de la mosquée à l'est quart sud-est. Je marque ici les rumbs du compas, par une raison assez importante : les vaisseaux latins mouillent ordinairement plus au large; ils sont alors sur un banc de rochers qui peut couper les câbles; tandis que les bâtiments grecs, en se rapprochant de la terre, se trouvent sur un fond moins dangereux, entre la darse de Jaffa et le banc de rochers.

Jaffa ne présente qu'un méchant amas de maisons rassemblées en rond, et disposées en amphithéâtre sur la pente d'une côte élevée. Les malheurs que cette ville a si souvent éprouvés y ont multiplié les ruines. Un mur qui, par ses deux points, vient aboutir à la mer, l'enveloppe du côté de terre, et la met à l'abri d'un coup de main.

Des caïques s'avancèrent bientôt de toutes parts pour chercher les pèlerins : le vêtement, les traits, le teint, l'air de visage, la langue des patrons de ces caïques, m'annoncèrent sur-le-champ la race arabe, et la frontière du désert. Le débarquement des passagers s'exécuta sans tumulte, quoique avec un empressement très légitime. Cette foule de vieillards, d'hommes, de femmes et d'enfants ne fit point entendre, en mettant le pied sur la terre sainte, ces cris, ces pleurs, ces lamentations dont on s'est plu à faire des peintures imaginaires et ridicules. On était fort calme; et, de tous les pèlerins, j'étais certainement le plus ému.

Je vis enfin venir un bateau dans lequel je distinguai mon domestique grec, accompagné de trois religieux. Ceux-ci me reconnurent à mon habit franc, et me firent des salutations de la main, de l'air le plus affectueux. Ils arrivèrent bientôt à bord. Quoique ces pères fussent Espagnols, et qu'ils parlassent un italien difficile à entendre, nous nous serrâmes la main comme de véritables compatriotes. Je descendis avec eux dans la chaloupe; nous entrâmes dans le port par une ouverture pratiquée entre des rochers, et dangereuse même pour un caïque. Les Arabes du rivage s'avancèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, afin de nous charger sur leurs épaules. Il se passa là une scène assez plaisante : mon domestique était vêtu d'une redingote blanchâtre: le blanc étant la couleur de distinction chez les Arabes, ils jugèrent que mon domestique était le cheik. Ils se saisirent de lui, et l'emportèrent en triomphe malgré ses protestations, tandis que, grâce à mon habit bleu, je me sauvais obscurément sur le dos d'un mendiant déguenillé.

Nous nous rendîmes à l'hospice des pères, simple maison de bois bâtie sur le port, et jouissant d'une belle vue de la mer. Mes hôtes me conduisirent d'abord à la chapelle, que je trouvai illuminée, et où ils remercièrent Dieu de leur avoir envoyé un frère : touchantes institutions chrétiennes, par qui le voyageur trouve des amis et des secours dans les pays les plus barbares; institutions dont j'ai parlé ailleurs, et qui ne seront jamais assez admirées.

Les trois religieux qui étaient venus me chercher à bord se nommaient *Jean Truylos Penna*, *Alexandre Roma*, et *Martin Alexano* : ils composaient alors tout l'hospice, le curé, dom Juan de la Conception, étant absent.

En sortant de la Chapelle, les pères m'installèrent dans ma cellule, où il y avait une table, un lit, de l'encre, du papier, de l'eau fraîche, et du linge blanc. Il faut descendre d'un bâtiment grec chargé de deux cents pèlerins, pour sentir le prix de tout cela. A huit heures du soir, nous passâmes au réfectoire. Nous y trouvâmes deux autres pères venus de Rama et partant pour Constantinople, le père Manuel Sancia, et le père François Munoz. On dit en commun le *Benedicite*, précédé du *De profundis*; souvenir de la mort que le christianisme mêle à tous les actes de la vie pour les rendre plus graves, comme les anciens le mêlaient à leurs ban-

quets pour rendre leurs plaisirs plus piquants. On me servit, sur une petite table propre et isolée, de la volaille, du poisson, d'excellents fruits, tels que des grenades, des pastèques, des raisins, et des dattes dans leur primeur; j'avais à discrétion le vin de Chypre et le café du Levant. Tandis que j'étais comblé de biens, les pères mangeait un peu de poisson sans sel et sans huile. Ils étaient gais avec modestie, familiers avec politesse; point de questions inutiles, point de vaine curiosité. Tous les propos roulaient sur mon voyage, sur les mesures à prendre pour me le faire achever en sûreté : « Car, me disaient-ils, nous répondons maintenant de vous à votre patrie. » Ils avaient déjà dépêché un exprès au cheik des Arabes de la montagne de Judée, et un autre au père procureur de Rama. « Nous vous recevons, me disait le « père François Munoz, avec un cœur *limpido e bianco.* » Il était inutile que ce religieux espagnol m'assurât de la sincérité de ses sentiments; je les aurais facilement devinés à la pieuse franchise de son front et de ses regards.

Cette réception, si chrétienne et si charitable dans une terre où le christianisme et la charité ont pris naissance; cette hospitalité apostolique dans un lieu où le premier des apôtres prêcha l'Évangile, me touchaient jusqu'au cœur : je me rappelais que d'autre missionnaires m'avaient reçu avec la même cordialité dans les déserts de l'Amérique. Les religieux de terre sainte ont d'autant plus de mérite, qu'en prodiguant aux pèlerins de Jérusalem la charité de Jésus-Christ, ils ont gardé pour eux la croix qui fut plantée sur ces mêmes bords. Ce père au cœur *limpido e bianco* m'assurait encore qu'il trouvait la vie qu'il menait depuis cinquante ans *un vero paradiso*. Veut-on savoir ce que c'est que ce paradis? Tous les jours une avanie, la menace des coups de bâton, de fers et de la mort! Ce religieux, à la dernière fête de Pâques, ayant lavé des linges de l'autel, l'eau imprégnée d'amidon coula en dehors de l'hospice, et blanchit une pierre. Un Turc passe, voit cette pierre, et va déclarer au cadi que les pères ont réparé leur maison. Le cadi se transporte sur les lieux, décide que la pierre, qui était noire, est devenue blanche; et, sans écouter les religieux, il les oblige à payer dix bourses. La veille même de mon arrivée à Jaffa, le père procureur de l'hospice avait été menacé de la corde par un domestique de l'aga en présence de l'aga même. Celui-ci se contenta de rouler paisiblement sa moustache, sans daigner dire un mot favorable au

chien. Voilà le véritable paradis de ces moines, qui, selon quelques voyageurs, sont de petits souverains en terre sainte, et jouissent des plus grands honneurs.

A dix heures du soir, mes hôtes me reconduisirent par un long corridor à ma cellule. Les flots se brisaient avec fracas contre les rochers du port : la fenêtre fermée, on eût dit d'une tempête; la fenêtre ouverte, on voyait un beau ciel, une lune paisible, une mer calme, et le vaisseau des pèlerins mouillé au large. Les pères sourirent de la surprise que me causa ce contraste. Je leur dis en mauvais latin : *Ecce monachis similitudo mundi; quantumcumque mare fremitum reddat eis placidæ semper undæ videntur, omnia tranquillitas serenis animis.*

Je passai une partie de la nuit à contempler cette mer de Tyr, que l'Écriture appelle la *grande Mer*, et qui porta les flottes du roi-prophète quand elles allaient chercher les cèdres du Liban et la pourpre de Sidon; cette mer où Léviathan laisse des traces comme des abîmes [1]; cette mer à qui le Seigneur donna des barrières et des portes [2]; cette mer qui vit Dieu et qui s'enfuit [3]. Ce n'étaient là ni l'Océan sauvage du Canada, ni les flots riants de la Grèce. Au midi s'étendait l'Égypte, où le Seigneur était entré sur un nuage léger, pour sécher les canaux du Nil, et renverser les idoles [4] : au nord s'élevait la reine des cités, dont les marchands étaient des princes [5] : *Ululate, naves maris, quia devastata est fortitudo vestra! Attrita est civitas vanitatis, clausa est omnis domus nullo introeunte... quia hæc erunt in medio terræ... quomodo si paucæ olivæ remanserunt excutiantur ex olea, et racemi, cum fuerit finita vindemia.* « Hurlez, vaisseaux de la mer, parce que votre force est « détruite... La ville des vanités est abattue; toutes les maisons en « sont fermées, et personne n'y entre plus... Ce qui restera « d'hommes en ces lieux... sera comme quelques olives demeurées « sur l'arbre après la récolte, comme quelques raisins suspendus « au cep après la vendange. » Voilà d'autres antiquités expliquées par un autre poète : Isaïe succède à Homère.

Et ce n'était pas tout encore; car la mer que je contemplais

1. Job.
2. *Id.*
3. *Ps.*
4. Is., cap. XIV, I.
5. Is., cap. XXIII, 14; XXIV, 10, 13.

baignait, à ma droite, les campagnes de la Galilée, et, à ma gauche, la plaine d'Ascalon : dans les premières je retrouvais les traditions de la vie patriarcale et de la nativité du Sauveur ; dans la seconde je rencontrais les souvenirs des croisades et les ombres des héros de *Jérusalem* :

Grande e mirabil cosa era il vedere.
Quando quel campo e questo a fronte venne :
Come spiegate in ordine le schierre,
Di mover già, già d'assalire accenne :
Sparse al vento ondeggiando ir le bandiere,
E ventolar sui gran cimier le penne :
Abiti, fregi, imprese, arme e colori
D'Oro e di ferro al sol lampi e fulgori.

« Quel grand et admirable spectacle, de voir les deux camps s'avancer front contre front, les bataillons se déployer en ordre, impatients de marcher, impatients de combattre ! Les bannières ondoyantes flottent dans les airs, et le vent agite les panaches sur les hauts cimiers. Les habits, les franges, les devises, les couleurs, les armes d'or et de fer resplendissent aux feux du soleil. »

J.-B. Rousseau nous peint ensuite le succès de cette journée :

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon ;
Et du vent du midi la dévorante haleine
N'a consumé qu'à peine
Leurs ossements blanchis dans les champs d'Ascalon.

Ce fut à regret que je m'arrachai au spectacle de cette mer qui réveille tant de souvenirs ; mais il fallut céder au sommeil.

Le père Juan de la Conception, curé de Jaffa et président de l'hospice, arriva le lendemain matin, 2 octobre. Je voulais parcourir la ville et rendre visite à l'aga, qui m'avait envoyé complimenter ; le président me détourna de ce dessein :

« Vous ne connaissez pas ces gens-ci, me dit-il ; ce que vous « prenez pour une politesse est un espionnage. On n'est venu vous « saluer que pour savoir qui vous êtes, si vous êtes riche, si on « peut vous dépouiller. Voulez-vous voir l'aga ? Il faudra d'abord « lui porter des présents : il ne manquera pas de vous donner « malgré vous une escorte pour Jérusalem, l'aga de Rama « augmentera cette escorte ; les Arabes, persuadés qu'un riche

« Franc va en pèlerinage au Saint-Sépulcre, augmenteront les « droits de Caffaro, ou vous attaqueront. A la porte de Jérusalem, « vous trouverez le camp du pacha de Damas, qui est venu lever « les contributions, avant de conduire la caravane à la Mecque : « votre appareil donnera de l'ombrage à ce pacha, et vous exposera « à des avanies. Arrivé à Jérusalem, on vous demandera trois ou « quatre mille piastres pour l'escorte. Le peuple, instruit de votre « arrivée, vous assiégera de telle manière, qu'eussiez-vous des « millions, vous ne satisferiez pas son avidité. Les rues seront « obstruées sur votre passage, et vous ne pourrez entrer aux saints « lieux sans courir les risques d'être déchiré. Croyez-moi, demain « nous nous déguiserons en pèlerins, et nous irons ensemble à « Rama; là je recevrai la réponse de mes exprès, si elle est favo- « rable, vous partirez dans la nuit, vous arriverez sain et sauf, à « peu de frais, à Jérusalem. »

Le père appuya son raisonnement de mille exemples, et en particulier de celui d'un évêque polonais, à qui un trop grand air de richesse pensa coûter la vie, il y a deux ans. Je ne rapporte ceci que pour montrer à quel degré la corruption, l'amour de l'or, l'anarchie et la barbarie sont poussés dans ce pays.

Je m'abandonnai donc à l'expérience de mes hôtes, et je me renfermai dans l'hospice, où je passai une agréable journée dans des entretiens paisibles. J'y reçus la visite de M. Contessini, qui aspirait au vice-consulat de Jaffa, et de MM. Damiens père et fils, Français d'origine, jadis établis auprès de Djezzar, à Saint-Jean d'Acre. Ils me racontèrent des choses curieuses sur les derniers événements de la Syrie; ils me parlèrent de la renommée que l'empereur et nos armes ont laissée au désert. Les hommes sont encore plus sensibles à la réputation de leur pays hors de leur pays, que sous le toit paternel; et l'on a vu les émigrés français réclamer leur part des victoires qui semblaient les condamner à un exil éternel [1].

Je passai cinq jours à Jaffa à mon retour de Jérusalem, et je l'examinai dans le plus grand détail : je ne devrais donc en parler qu'à cette époque; mais, pour suivre l'ordre de ma marche, je pla-

1. Jacques II, qui perdait un royaume, exprima le même sentiment au combat de la Hogue. On peut voir à ce sujet de très beaux vers dans le poème de la *Navigation*.

cerai ici mes observations; d'ailleurs, après la description des saints lieux, il est probable que les lecteurs ne prendraient pas un grand intérêt à celle de Jaffa.

Jaffa s'appelait autrefois *Joppé*, ce qui signifie belle ou agréable, *pulchritudo aut decor*, dit Adrichomius. D'Anville dérive le nom actuel de Jaffa d'une forme primitive de Joppé, qui est Japho [1]. Je remarquerai qu'il y avait dans le pays des Hébreux une autre cité du nom de *Jaffa*, qui fut prise par les Romains : ce nom a peut-être été transporté ensuite à Joppé. S'il faut en croire les interprètes et Pline lui-même, l'origine de cette ville remonterait à une haute antiquité, puisque Joppé aurait été bâtie avant le déluge. On dit que ce fut à Joppé que Noé entra dans l'arche. Après la retraite des eaux, le patriarche donna en partage à Sem, son fils aîné, toutes les terres dépendantes de la ville fondée par son troisième fils Japhet. Enfin Joppé, selon les traditions du pays, garde la sépulture du second père du genre humain.

Selon Pococke, Shaw, et peut-être d'Anville, Joppé tomba en partage à Éphraïm, et forma la partie occidentale de cette tribu, avec Ramlé et Lydda. Mais d'autres auteurs, entre autres Adrichomius, Roger, etc., placent Joppé sous la tribu de Dan. Les Grecs étendirent leurs fables jusqu'à ces rivages. Ils disaient que Joppé tirait son nom d'une fille d'Éole. Ils plaçaient dans le voisinage de cette ville l'aventure de Persée et d'Andromède. Scaurus, selon Pline, apporta de Joppé à Rome les os du monstre marin suscité par Neptune. Pausanias prétend qu'on voyait près de Joppé une fontaine où Persée lava le sang dont le monstre l'avait couvert; d'où il arriva que l'eau de cette fontaine demeura teinte d'une couleur rouge. Enfin saint Jérôme raconte que de son temps on montrait encore à Joppé le rocher et l'anneau auxquels Andromède fut attachée.

Ce fut à Joppé qu'abordèrent les flottes d'Hyram, chargées de cèdres pour le Temple, et que s'embarqua le prophète Jonas lorsqu'il fuyait devant la face du Seigneur. Joppé tomba cinq fois entre les mains des Égyptiens, des Assyriens, et des différents peuples qui firent la guerre aux Juifs avant l'arrivée des Romains

1. Je sais qu'on prononce en Syrie *Yâfa*, et M. de Volney l'écrit ainsi; mais je ne sais point l'arabe; je n'ai d'ailleurs aucune autorité pour réformer l'orthographe de d'Anville et de tant d'autres savants écrivains.

en Asie. Elle devint une des onze toparchies où l'idole Ascarlen était adorée. Judas Machabée brûla cette ville, dont les habitants avaient massacré deux cents Juifs. Saint Pierre y ressuscita Tabithe, et y reçut chez Simon le corroyeur les hommes venus de Césarée. Au commencement des troubles de la Judée, Joppé fut détruite par Cestius. Des pirates en ayant relevé les murs, Vespasien la saccagea de nouveau, et mit garnison dans la citadelle.

On a vu que Joppé existait encore environ deux siècles après, du temps de saint Jérôme, qui la nomme *Japho*. Elle passa avec toute la Syrie sous le joug des Sarrasins. On la retrouve dans les historiens des croisades. L'Anonyme qui commence la collection *Gesta Dei per Francos*, raconte que, l'armée des croisés étant sous les murs de Jérusalem, Godefroi de Bouillon envoya Raymond Pilet, Achard de Mommellou et Guillaume de Sabran pour garder les vaisseaux génois et pisans arrivés au port de Jaffa : *Qui fideliter custodirent homines et naves in portu Japhæi*. Benjamin de Tudèle en parle à peu près à cette époque sous le nom de *Gapha : Quinque abhinc leucis est Gapha, olim Japho, aliis* Joppe *dicta, ad mare sita; ubi unus tantum Judæus, isque lanæ inficiendæ artifex est*. Saladin reprit Jaffa sur les croisés, et Richard Cœur de Lion l'enleva à Saladin. Les Sarrasins y rentrèrent, et massacrèrent les chrétiens. Mais, lors du premier voyage de saint Louis en Orient, elle n'était plus au pouvoir des infidèles; car elle était tenue par Gautier de Brienne, qui prenait le titre de comte de Japhe, selon l'orthographe du sire de Joinville.

« Et quand le comte de Japhe vit que le roy venoit, il assorta et « mist son chastel de Japhe en tel point, qu'il ressembloit bien « une bonne ville deffensable. Car à chascun creneau de son « chastel il y avoit bien cinq cents hommes, à tout chascun une « targe et ung penoncel à ses armes. Laquelle chose estoit fort « belle à veoir. Car ses armes estoient de fin or, à une croix de « gueules patées faicte moult richement. Nous nous logeasmes « aux champs tout à l'entour d'icelui chastel de Japhe, qui estoit « seant rez de la mer, et en une isle. Et fist commancer le roy à « faire fermer et edifier une bourge tout à l'entour du chastel, dès « l'une des mers jusques à l'aultre, en ce qu'il y avoit de terre. »

Ce fut à Jaffa que la reine, femme de saint Louis, accoucha d'une fille nommée *Blanche;* et saint Louis reçut dans la même ville la nouvelle de la mort de sa mère. Il se jeta à genoux, et s'écria :

« Je vous rends grâce, mon Dieu, de ce que vous m'avez presté « madame ma chere mere tant qu'il a plu à vostre volonté; et de « ce que maintenant, selon vostre bon plaisir, vous l'avez retirée « à vous. Il est vrai que je l'aimois sur toutes les créatures du « monde, et elle le meritoit; mais puisque vous me l'avez ostée, « votre nom soit beni eternellement! »

Jaffa, sous la domination des chrétiens, avait un évêque suffragant du siège de Césarée. Quand les chevaliers eurent été contraints d'abandonner entièrement la terre sainte, Jaffa retomba avec toute la Palestine sous le joug des soudans d'Égypte, et ensuite sous la domination des Turcs.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours on retrouve Joppé ou Jaffa dans tous les voyages à Jérusalem; mais la ville, telle qu'on la voit aujourd'hui, n'a guère plus d'un siècle d'existence, puisque Monconys, qui visita la Palestine en 1647, ne trouva à Jaffa qu'un château, et trois cavernes creusées dans le roc. Thévenot ajoute que les moines de terre sainte avaient élevé devant les cavernes des baraques de bois, et que les Turcs contraignirent les pères de les démolir. Cela explique un passage de la relation d'un religieux vénitien. Ce religieux raconte qu'à leur arrivée à Jaffa on renfermait les pèlerins dans une caverne. Breve, Opdam, Deshayes, Nicole le Huen, Barthélemy de Salignac, Duloir, Zuallart, le père Roger, et Pierre de la Vallée, sont unanimes sur le peu d'étendue et la misère de Jaffa.

On peut voir dans M. de Volney ce qui concerne la moderne Jaffa, l'histoire des sièges qu'elle a soufferts pendant les guerres de Dâher et d'Aly-Bey, ainsi que les autres détails sur la bonté de ses fruits, l'agrément de ses jardins, etc. J'ajouterai quelques remarques.

Indépendamment des deux fontaines de Jaffa citées par les voyageurs, on trouve des eaux douces le long de la mer, en remontant vers Gaza; il suffit de creuser avec la main dans le sable pour faire sourdre au bord même de la vague une eau fraîche : j'ai fait moi-même, avec M. Contessini, cette curieuse expérience, depuis l'angle méridional de la ville jusqu'à la demeure d'un santon, que l'on voit à quelque distance sur la côte.

Jaffa, déjà si maltraitée dans les guerres de Dâber, a beaucoup souffert par les derniers événements. Les Français, commandés par l'empereur, la prirent d'assaut en 1799. Lorsque nos soldats

furent retournés en Égypte, les Anglais, unis aux troupes du grand vizir, bâtirent un bastion à l'angle sud-est de la ville. Abou-Marra, favori du grand vizir, fut nommé commandant de la ville. Djezzar, pacha d'Acre, ennemi du grand vizir, vint mettre le siège devant Jaffa après le départ de l'armée ottomane. Abou-Marra se défendit vaillamment pendant neuf mois, et trouva moyen de s'échapper par mer. Les ruines qu'on voit à l'orient de la ville sont les fruits de ce siège. Après la mort de Djezzar, Abou-Marra fut nommé pacha de Gelda, sur la mer Rouge. Le nouveau pacha prit sa route à travers la Palestine : par une de ses révoltes si communes en Turquie, il s'arrêta dans Jaffa, et refusa de se rendre à son pachalic. Le pacha d'Acre, Suleiman-Pacha, second successeur de Djezzar [1], reçut ordre d'attaquer le rebelle, et Jaffa fut assiégée de nouveau. Après une assez faible résistance, Abou-Marra se réfugia auprès de Mahamet-Pacha-Adem, alors élevé au pachalic de Damas.

J'espère qu'on voudra bien pardonner l'aridité de ces détails, à cause de l'importance que Jaffa avait autrefois, et de celle qu'elle a acquis dans ces derniers temps.

J'attendais avec impatience le moment de mon départ pour Jérusalem. Le 3 octobre, à quatre heures de l'après-midi, mes domestiques se revêtirent de sayons de poils de chèvre, fabriqués dans la haute Égypte, et tels que les portent les Bédouins; je mis par-dessus mon habit une robe semblable à celle de Jean et de Julien, et nous montâmes sur de petits chevaux. Des bâts nous servaient de selles; nous avions les pieds passés dans des cordes en guise d'étriers. Le président de l'hospice marchait à notre tête, comme un simple frère; un Arabe presque nu nous montrait le chemin, et un autre Arabe nous suivait, chassant devant lui un âne chargé de nos bagages. Nous sortîmes par les derrières du couvent, et nous gagnâmes la porte de la ville, du côté du midi, à travers les décombres des maisons détruites dans les derniers sièges. Nous cheminâmes d'abord au milieu des jardins, qui devaient être charmants autrefois : le père Nerey et M. de Volney en ont fait l'éloge. Ces jardins ont été ravagés par les différents partis qui se sont disputé les ruines de Jaffa : mais il y reste encore des grenadiers, des figuiers de Pharaon, des citronniers, quelques palmiers,

1. Le successeur immédiat de Djezzar s'appelait *Ismael-Pacha*. Il s'était saisi de l'autorité à la mort de Djezzar.

des buissons de nopals, et de pommiers, que l'on cultive aussi dans les environs de Gaza, et même au couvent du mont Sinaï.

Nous nous avançâmes dans la plaine de Saron, dont l'Écriture loue la beauté [1]. Quand le père Neret y passa, au mois d'avril 1713, elle était couverte de tulipes. « La variété de leur couleur, dit-il, « forme un agréable parterre. » Les fleurs qui couvrent au printemps cette campagne célèbre sont les roses blanches et roses, le narcisse, l'anémone, les lis blancs et jaunes, les giroflées, et une espèce d'immortelle très odorante. La plaine s'étend le long de la mer, depuis Gaza au midi jusqu'au mont Carmel au nord. Elle est bornée au levant par les montagnes de Judée et de Samarie. Elle n'est pas d'un niveau égal : elle forme quatre plateaux, qui sont séparés les uns des autres par un cordon de pierres nues et dépouillées. Le sol est une arène fine, blanche et rouge, et qui paraît, quoique sablonneuse, d'une extrême fertilité. Mais, grâce au despotisme musulman, ce sol n'offre de toutes parts que des chardons, des herbes sèches et flétries, entremêlées de chétives plantations de coton, de doura, d'orge et de froment. Çà et là paraissent quelques villages toujours en ruine, quelques bouquets d'oliviers et de sycomores. A moitié chemin de Rama à Jaffa, on trouve un puits indiqué par tous les voyageurs : l'abbé Mariti en fait l'histoire, afin d'avoir le plaisir d'opposer l'utilité d'un santon turc à l'inutilité d'un religieux chrétien. Près de ce puits on remarque un bois d'oliviers plantés en quinconce, et dont la tradition fait remonter l'origine au temps de Godefroi de Bouillon. On découvre de ce lieu Rama ou Ramlé, situé dans un endroit charmant, à l'extrémité d'un des plateaux ou des plis de la plaine. Avant d'y entrer nous quittâmes le chemin pour visiter une citerne, ouvrage de la mère de Constantin [2]. On y descend par vingt-sept marches; elle a trente-trois pas de long sur trente de large; elle est composée de vingt-quatre arches, et reçoit les pluies par vingt-quatre ouvertures. De là, à travers une forêt de nopals, nous

1. Voyez *les Martyrs*.

2. Si l'on en croyait les traditions du pays, sainte Hélène aurait élevé tous les monuments de la Palestine, ce qui ne se peut accorder avec le grand âge de cette princesse quand elle fit le pèlerinage de Jérusalem. Mais il est certain cependant, par le témoignage unanime d'Eusèbe, de saint Jérôme, et de tous les historiens ecclésiastiques, qu'Hélène boucantir puissamment au rétablissement des saints lieux.

nous rendîmes à la tour des Quarante Martyrs, aujourd'hui le minaret d'une mosquée abandonnée, autrefois le clocher d'un monastère dont il reste d'assez belles ruines : ces ruines consistent en des espèces de portiques assez semblables à ceux des écuries de Mécène à Tibur; ils sont remplis de figuiers sauvages. On veut que Joseph, la Vierge et l'Enfant se soient arrêtés dans ce lieu lors de la fuite en Égypte : ce lieu certainement serait charmant pour y peindre le repos de la sainte Famille; le génie de Claude Lorrain semble avoir deviné ce paysage, à en juger par son admirable tableau du palais Doria à Rome.

Sur la porte de la tour, on lit une incription arabe rapportée par M. de Volney : tout près de là est une antiquité miraculeuse décrite par Muratori.

Après avoir visité ces ruines, nous passâmes près d'un moulin abandonné : M. de Volney le cite comme le seul qu'il eût vu en Syrie; il y en a plusieurs autres aujourd'hui. Nous descendîmes à Rama, et nous arrivâmes à l'hospice des moines de terre sainte. Ce couvent avait été saccagé cinq années auparavant, et l'on me montra le tombeau d'un des frères qui périt dans cette occasion. Les religieux venaient enfin d'obtenir, avec beaucoup de peine, la permission de faire à leur monastère les réparations les plus urgentes.

De bonnes nouvelles m'attendaient à Rama : j'y trouvai un drogman du couvent de Jérusalem, que le gardien envoyait au-devant de moi. Le chef arabe que les pères avaient fait avertir, et qui me devait servir d'escorte, rôdait à quelque distance dans la campagne; car l'aga de Rama ne permettait pas aux Bédouins d'entrer dans la ville. La tribu la plus puissante des montagnes de Judée fait sa résidence au village de Jérémie; elle ouvre et ferme à volonté le chemin de Jérusalem aux voyageurs. Le cheik de cette tribu était mort depuis très peu de temps, il avait laissé son fils Utman sous la tutelle de son oncle Abou-Gosh : celui-ci avait deux frères, Djiaber et Ibraïm-Habd-el-Rouman, qui m'accompagnèrent à mon retour.

Il fut convenu que je partirais au milieu de la nuit. Comme le jour n'était pas encore à sa fin, nous soupâmes sur les terrasses qui forment le toit du couvent. Les monastères de terre sainte ressemblent à des forteresses lourdes et écrasées, et ne rappellent en aucune façon les monastères de l'Europe. Nous jouissions d'une

vue charmante : les maisons de Rama sont des cahutes de plâtre, surmontées d'un petit dôme tel que celui d'une mosquée ou d'un tombeau de santon; elles semblent placées dans un bois d'oliviers, de figuiers, de grenadiers, et sont entourées de grands nopals qui affectent des formes bizarres, et entassent en désordre les unes sur les autres leurs palettes épineuses. Du milieu de ce groupe confus d'arbres et de maisons s'élancent les plus beaux palmiers de l'Idumée. Il y en avait un surtout dans la cour du couvent que je ne me lassais point d'admirer : il montait en colonne à la hauteur de plus de trente pieds, puis épanouissait avec grâce ses rameaux recourbés, au-dessous desquels les dattes à moitié mûres pendaient comme des cristaux de corail.

Rama est l'ancienne Arimathie, patrie de cet homme juste qui eut la gloire d'ensevelir le Sauveur. Ce fut à Lod, Lydda ou Diospolis, village à une demi-lieue de Rama, que saint Pierre opéra le miracle de la guérison du paralytique. Pour ce qui concerne Rama, considérée sous les rapports du commerce, on peut consulter les *Mémoires* du baron de Tott, et le *Voyage* de M. de Volney.

Nous sortîmes de Rama le 4 octobre, à minuit. Le père président nous conduisit par des chemins détournés à l'endroit où nous attendait Abou-Gosh, et retourna ensuite à son couvent. Notre troupe était composée du chef arabe, du drogman de Jérusalem, de mes deux domestiques, et du Bédouin de Jaffa, qui conduisait l'âne chargé du bagage. Nous gardions toujours la robe et la contenance de pauvres pèlerins latins, mais nous étions armés sous nos habits.

Après avoir chevauché une heure sur un terrain inégal, nous arrivâmes à quelques masures placées au haut d'une éminence rocailleuse. Nous franchîmes un des ressauts de la plaine, et, au bout d'une autre heure de marche, nous parvînmes à la première ondulation des montagnes de Judée. Nous tournâmes par un ravin raboteux autour d'un monticule isolé et aride. Au sommet de ce tertre on entrevoyait un village en ruine, et les pierres éparses d'un cimetière abandonné : ce village porte le nom du *Latroun* ou du Larron : c'est la patrie du criminel qui se repentit sur la croix et qui fit faire au Christ son dernier acte de miséricorde. Trois milles plus loin, nous entrâmes dans les montagnes. Nous suivions le lit desséché d'un torrent : la lune, diminuée d'une moitié, éclai-

rait à peine nos pas dans ces profondeurs; les sangliers faisaient entendre autour de nous un cri singulièrement sauvage. Je compris, à la désolation de ces bords, comment la fille de Jephté voulait pleurer sur la montagne de Judée, et pourquoi les prophètes allaient gémir sur les hauts lieux. Quand le jour fut venu, nous nous trouvâmes au milieu d'un labyrinthe de montagnes de forme conique, à peu près semblables entre elles, et enchaînées l'une à l'autre par la base. La roche qui formait le fond de ces montagnes perçait la terre. Ses bandes ou ses corniches parallèles étaient disposées comme les gradins d'un amphithéâtre romain, ou comme ces murs en échelons avec lesquels on soutient les vignes dans les vallées de la Savoie [1]. A chaque redan du rocher croissaient des touffes de chênes nains, des buis et des lauriers-roses. Dans le fond des ravins s'élevaient des oliviers; et quelquefois ces arbres formaient des bois entiers sur le flanc des montagnes. Nous entendîmes crier divers oiseaux, entre autres des geais. Parvenus au plus haut point de cette chaîne, nous découvrîmes derrière nous (au midi et à l'occident) la plaine de Saron jusqu'à Jaffa, et l'horizon de la mer jusqu'à Gaza; devant nous (au nord et au levant) s'ouvrait le vallon de Saint-Jérémie; et, dans la même direction, sur le haut d'un rocher, on apercevait au loin une vieille forteresse appelée le *Château des Machabées*. On croit que l'auteur des *Lamentations* vint au monde dans le village qui a retenu son nom au milieu de ces montagnes [2] : il est certain que la tristesse de ces lieux semble respirer dans les cantiques du prophète des douleurs.

Cependant, en approchant de Saint-Jérémie, je fus un peu consolé par un spectacle inattendu. Des troupeaux de chèvres à oreilles tombantes, des moutons à large queue, des ânes qui rappelaient par leur beauté l'onagre des Écritures, sortaient du village au lever de l'aurore. Des femmes arabes faisaient sécher des raisins dans les vignes; quelques-unes avaient le visage couvert d'un voile, et portaient sur leur tête un vase plein d'eau, comme les filles de Madian. La fumée du hameau montait en vapeur blanche aux premiers rayons du jour; on entendait des voix confuses, des chants, des cris de joie : cette scène formait un contraste

1. On les soutenait autrefois de la même manière en Judée.
2. Cette tradition du pays ne tient pas contre la critique.

réable avec la désolation du lieu et les souvenirs de la nuit. Notre chef arabe avait reçu d'avance le droit que la tribu exige des voyageurs, et nous passâmes sans obstacle. Tout à coup je fus frappé de ces mots prononcés distinctement en français : « En avant! Marche! » Je tournai la tête, et j'aperçus une troupe de petits Arabes tout nus qui faisaient l'exercice avec des bâtons de palmier. Je ne sais quel vieux souvenir de ma première vie me tourmente; et quand on me parle d'un soldat français, le cœur me bat : mais voir de petits Bédouins dans les montagnes de la Judée imiter nos exercices militaires et garder le souvenir de notre valeur; les entendre prononcer ces mots qui sont, pour ainsi dire les mots d'ordre de nos armées, et les seuls que sachent nos grenadiers, il y aurait eu de quoi toucher un homme moins amoureux que moi de la gloire de sa patrie. Je ne fus pas si effrayé que Robinson quand il entendit parler son perroquet, mais je ne fus pas moins charmé que ce fameux voyageur. Je donnai quelques médins au petit bataillon, en lui disant : « En avant! Marche! » Et afin de ne rien oublier, je lui criai : « Dieu le veut! Dieu le veut! » comme les compagnons de Godefroi et de saint Louis.

De la vallée de Jérémie nous descendîmes dans celle de Térébinthe. Elle est plus profonde et plus étroite que la première. On y voit des vignes, et quelques roseaux de doura. Nous arrivâmes au torrent où David enfant prit les cinq pierres dont il frappa le géant Goliath. Nous passâmes ce torrent sur un pont de pierre, le seul qu'on rencontre dans ces lieux déserts : le torrent conservait encore un peu d'eau stagnante. Tout près de là, à main gauche, sous un village appelé *Kaloni*, je remarquai parmi des ruines plus modernes les débris d'une fabrique antique. L'abbé Mariti attribue ce monument à je ne sais quels moines. Pour un voyageur italien, l'erreur est grossière. Si l'architecture de ce monument n'est pas hébraïque, elle est certainement romaine : l'aplomb, la taille et le volume des pierres ne laissent aucun doute à ce sujet.

Après avoir passé le torrent, on découvre le village de Keriet-Lefta au bord d'un autre torrent desséché qui ressemble à un grand chemin poudreux. El-Biré se montre au loin au sommet d'une haute montagne, sur la route de Nablous, Nabolos, ou Nabolosa, la Sichem du royaume d'Israël, et la Néapolis des Hérodes. Nous continuâmes à nous enfoncer dans un désert, où des figuiers

sauvages clairsemés étalaient au vent du midi leurs feuilles noircies. La terre, qui jusqu'alors avait conservé quelque verdure, se dépouilla, les flancs des montagnes s'élargirent, et prirent à la fois un air plus grand et plus stérile. Bientôt toute végétation cessa : les mousses même disparurent. L'amphithéâtre des montagnes se teignit d'une couleur rouge et ardente. Nous gravîmes pendant une heure ces régions attristées, pour atteindre un col élevé que nous voyions devant nous. Parvenus à ce passage, nous cheminâmes pendant une autre heure sur un plateau nu, semé de pierres roulantes. Tout à coup, à l'extrémité de ce plateau, j'aperçus une ligne de murs gothiques flanqués de tours carrées, et derrière lesquels s'élevaient quelques pointes d'édifices. Au pied de ces murs paraissait un camp de cavalerie turque dans toute la pompe orientale. Le guide s'écria : « El Cods ! » La Sainte (Jérusalem) ! et il s'enfuit au grand galop [1].

Je conçois maintenant ce que les historiens et les voyageurs rapportent de la surprise des croisés et des pèlerins, à la première vue de Jérusalem [2].

1. Abou-Gosh, quoique sujet du Grand Seigneur, avait peur d'être *avanisé* et bâtonné par le pacha de Damas, dont nous apercevions le camp.

2. *O bone Jesu! ut castra tua viderunt hujus terrenæ* Jerusalem *muros, quantos exitus aquarum oculi eorum deduxerunt! Et mox terræ procumbentia, sonitu oris et nutu inclinati corporis sanctum Sepulchrum tuum salutaverunt; et te, qui in eo jacuisti, ut sedentem in dextera Patris, ulventurum Judicem omnium, adoraverunt.* (Rob., *Monachus*, lib. IX.)

Ubi vero ad locum ventum est, unde ipsam turritam Jerusalem *possent admirari, quis quam multas ediderint lacrymas digne recenseat? Quis affectus illos convenienter exprimat? Extorquebat gaudium suspiria, et singultus generabat immensa lætitia. Omnes visa* Jerusalem, *substiterunt, et adoraverunt, e flexo poplite terram sanctam deosculati sunt : omnes nudis pedibus ambularent, nisi metus hostilis eos armatos incedere debere præciperet. Ibant, et flebant; et qui orandi gratia convenerant, pugnaturi prius arma deferebant. Fleverunt igitur super illam, super quam et Christus illorum fleverat : et mirum in modum, super quam flebant, feria tertia, octavo idus junii, obsederunt : obsederunt, inquam, non tamquam novercam privigni sed quasi matrem filii.* (Baldric., *Hist. Jerosel.*, lib. IV.)

Le Tasse a imité ce passage :

Ecco apparir Gierusalem si vede;
Ecco additar Gierusalem si scorge :
Ecco da mille voci unitamente
Gierusalemme salutar si sente, etc., etc.

Je puis assurer que quiconque a eu comme moi la patience de lire à peu près deux cents relations modernes de la terre sainte, les compilations rabbiniques, et les passages des anciens sur la Judée, ne connaît rien du tout encore. Je restai les yeux fixés sur Jérusalem, mesurant la hauteur de ses murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire, depuis Abraham jusqu'à Godefroi de Bouillon, pensant au monde entier changé par la mission du Fils de l'Homme, et cherchant vainement ce temple dont *il ne reste pas pierre sur pierre.* Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert qui semble respirer encore la grandeur de Jéhovah, et les épouvantements de la mort[1].

Les cris du drogman, qui me disait de serrer notre troupe parce que nous allions entrer dans le camp, me tirèrent de la stupeur où la vue des lieux saints m'avait jeté. Nous passâmes au milieu des tentes; ces tentes étaient de peaux de brebis noires : il y avait quelques pavillons de toile rayée, entre autres celui du pacha. Les chevaux sellés et bridés étaient attachés à des piquets. Je fus surpris de voir quatre pièces d'artillerie à cheval; elles étaient bien montées, et le charronnage m'en a paru anglais. Notre mince équipage et nos robes de pèlerins excitaient la risée des soldats. Comme nous approchions de la porte de la ville, le pacha sortait de Jérusalem. Je fus obligé d'ôter promptement le mouchoir que j'avais jeté sur mon chapeau pour me défendre du soleil, dans la crainte de m'attirer une disgrâce pareille à celle du pauvre Joseph à Tripolítza.

Nous entrâmes dans Jérusalem par la porte des Pèlerins. Auprès de cette porte s'élève la tour de David, plus connue sous le nom de *la Tour des Pisans*. Nous payâmes le tribut, et nous suivîmes la rue qui se présentait devant nous : puis, tournant à gauche, entre des espèces de prisons de plâtre qu'on appelle des maisons, nous arrivâmes, à midi 22 minutes, au monastère des pères latins. Il était envahi par les soldats d'Abdallah, qui se faisaient donner tout ce qu'ils trouvaient à leur convenance.

Les strophes qui suivent sont admirables :

Al grand piacer che quella prima vista
Dolcemente spirò nell' altrui petto,
Alta contrizion successe, etc.

1. Nos anciennes Bibles françaises appellent la mort *le roi des épouvantements.*

Il faut être dans la position des pères de terre sainte pour comprendre le plaisir que leur causa mon arrivée. Ils se crurent sauvés par la présence d'un seul Français. Je remis au père Bonaventure de Nola, gardien du couvent, une lettre de M. le général Sébastiani. « Monsieur, me dit le gardien, c'est la Providence qui « vous amène. Vous avez des firmans de route? Permettez-nous de « les envoyer au pacha; il saura qu'un Français est descendu au « couvent; il nous croira spécialement protégés par l'empereur. « L'année dernière, il nous contraignit de payer soixante mille « piastres; d'après l'usage, nous ne lui en devons que quatre mille, « encore à titre de simple présent. Il veut cette année nous arra- « cher la même somme, et il nous menace de se porter aux der- « nières extrémités si nous la refusons. Nous serons obligés de « vendre les vases sacrés; car depuis quatre ans nous ne recevons « plus aucune aumône de l'Europe : si cela continue, nous nous « verrons forcés d'abandonner la terre sainte, et de livrer aux « mahométans le tombeau de Jésus-Christ. »

Je me trouvai trop heureux de pouvoir rendre ce léger service au gardien. Je le priai toutefois de me laisser aller au Jourdain avant d'envoyer les firmans, pour ne pas augmenter les difficultés d'un voyage toujours dangereux : Abdallah aurait pu me faire assassiner en route, et rejeter le tout sur les Arabes.

Le Père Clément Perès, procureur général du couvent, homme très instruit, d'un esprit fin, orné et agréable, me conduisit à la chambre d'honneur des pèlerins. On y déposa mes bagages, et je me préparai à quitter Jérusalem quelques heures après y être entré. J'avais cependant plus besoin de repos que de guerroyer avec les Arabes de la mer Morte. Il y avait longtemps que je courais la terre et la mer pour arriver aux saints lieux : à peine touchais-je au but de mon voyage, que je m'en éloignais de nouveau. Mais je crus devoir ce sacrifice à des religieux qui font eux-mêmes un perpétuel sacrifice de leurs biens et de leur vie. D'ailleurs j'aurais pu concilier l'intérêt des pères et ma sûreté en renonçant à voir le Jourdain; et il ne tenait qu'à moi de mettre des bornes à ma curiosité.

Tandis que j'attendais l'instant du départ, les religieux se mirent à chanter dans l'église du monastère. Je demandai la cause de ces chants, et j'appris que l'on célébrait la fête du patron de l'ordre. Je me souvins alors que nous étions au 4 octobre, le jour

de la Saint-François, jour de ma naissance et de ma fête. Je courus au chœur, et j'offris des vœux pour le repos de celle qui m'avait autrefois donné la vie à pareil jour : *Paries liberos in dolore.* Je regarde comme un bonheur que ma première prière à Jérusalem n'ait pas été pour moi. Je considérais avec respect ces religieux qui chantaient les louanges du Seigneur à trois cents pas du tombeau de Jésus-Christ; je me sentais touché à la vue de cette faible mais invincible milice restée seule à la garde du Saint-Sépulcre, quand les rois l'ont abandonnée :

> Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle!

Le père gardien envoya chercher un Turc, appelé *Ali-Aga*, pour me conduire à Bethléem. Cet Ali-Aga était fils d'un aga de Rama, qui avait eu la tête tranchée sous la tyrannie de Djezzar. Ali était né à Jéricho, aujourd'hui Rihha, et il se disait gouverneur de ce village. C'était un homme de tête et de courage, dont j'eus beaucoup à me louer. Il commença d'abord par nous faire quitter à moi et à mes domestiques le vêtement arabe, pour reprendre l'habit français : cet habit, naguère si méprisé des Orientaux, inspire aujourd'hui le respect et la crainte. La valeur française est rentrée en possession de la renommée qu'elle avait autrefois dans ce pays : ce furent des chevaliers de France qui rétablirent le royaume de Jérusalem, comme ce sont des soldats de France qui ont cueilli les dernières palmes de l'Idumée. Les Turcs vous montrent à la fois et la *Tour* de Baudouin et le *camp* de l'empereur : on voit au Calvaire l'épée de Godefroi de Bouillon, qui, dans son vieux fourreau, semble encore garder le Saint-Sépulcre.

On nous amena à cinq heures du soir trois bons chevaux, Michel, drogman du couvent, se joignit à nous; Ali se mit à notre tête, et nous partîmes pour Bethléem, où nous devions coucher et prendre une escorte de six Arabes. J'avais lu que le gardien de Saint-Sauveur est le seul Franc qui ait le privilège de monter à cheval à Jérusalem, et j'étais un peu surpris de galoper sur une jument arabe; mais j'ai su depuis que tout voyageur en peut faire autant pour son argent. Nous sortîmes de Jérusalem par la porte de Damas; puis tournant à gauche et traversant les ravins au pied du mont Sion, nous gravîmes une montagne sur le plateau de laquelle nous cheminâmes pendant une heure. Nous laissions Jérusalem au nord derrière nous; nous avions au couchant les

montagnes de Judée, et au levant, par delà la mer Morte, les montagnes d'Arabie. Nous passâmes le couvent de Saint-Élie. On ne manque pas de faire remarquer, sous un olivier et sur un rocher au bord du chemin, l'endroit où ce prophète se reposait lorsqu'il allait à Jérusalem. A une lieue plus loin, nous entrâmes dans le champ de Rama, où l'on trouve le tombeau de Rachel. C'est un édifice carré, surmonté d'un petit dôme : il jouit des privilèges d'une mosquée; les Turcs, ainsi que les Arabes, honorent les familles des patriarches. Les traditions des chrétiens s'accordent à placer le sépulcre de Rachel dans ce lieu : la critique historique est favorable à cette opinion; mais, malgré Thévenot, Monconys, Roger et tant d'autres, je ne puis reconnaître un monument antique dans ce qu'on appelle aujourd'hui le *Tombeau de Rachel* : c'est évidemment une fabrique turque consacrée à un santon.

Nous aperçûmes dans la montagne (car la nuit était venue) les lumières du village de Rama. Le silence était profond autour de nous. Ce fut sans doute dans une pareille nuit que l'on entendit tout à coup la voix de Rachel : *Vox in Rama audita est, ploratus; et ululatus multus Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.* Ici la mère d'Astyanax et celle d'Euryale sont vaincues : Homère et Virgile cèdent la palme de la douleur à Jérémie.

Nous arrivâmes par un chemin étroit et scabreux à Bethléem. Nous frappâmes à la porte du couvent; l'alarme se mit parmi les religieux, parce que notre visite était inattendue, et que le turban d'Ali inspira d'abord l'épouvante; mais tout fut bientôt expliqué.

Bethléem reçut son nom d'Abraham, et Bethléem signifie la *Maison de pain*. Elle fut surnommée *Ephrata* (fructueuse), du nom de la femme de Caleb, pour la distinguer d'une autre Bethléem de la tribu de Zabulon. Elle appartenait à la tribu de Juda; elle porta aussi le nom de *Cité de David*; elle était la patrie de ce monarque, et il y garda les troupeaux dans son enfance. Abissan, septième juge d'Israël; Élimelech, Obed, Jessé et Booz naquirent comme David à Bethléem; et c'est là qu'il faut placer l'admirable églogue de Ruth. Saint Mathias, apôtre, eut aussi le bonheur de recevoir le jour dans la cité où le Messie vint au monde.

Les premiers fidèles avaient élevé un oratoire sur la crèche du Sauveur. Adrien le fit renverser pour y placer une statue d'Adonis. Sainte Hélène détruisit l'idole, et bâtit au même lieu une église dont l'architecture se mêle aujourd'hui aux différentes parties

ajoutées par les princes chrétiens. Tout le monde sait que saint Jérôme se retira à Bethléem. Bethléem, conquise par les croisés, retomba avec Jérusalem sous le joug infidèle; mais elle a toujours été l'objet de la vénération des pèlerins. De saints religieux, se dévouant à un martyre perpétuel, l'ont gardée pendant sept siècles. Quant à la Bethléem moderne, à son sol, à ses productions, à ses habitants, on peut consulter M. de Volney. Je n'ai pourtant point remarqué dans la vallée de Bethléem la fécondité qu'on lui attribue : il est vrai que, sous le gouvernement turc, le terrain le plus fertile devient désert en peu d'années.

Le 5 octobre, à quatre heures du matin, je commençai la revue des monuments de Bethléem. Quoique ces monuments aient été souvent décrits, le sujet par lui-même est si intéressant, que je ne puis me dispenser d'entrer dans quelques détails.

Le couvent de Bethléem tient à l'église par une cour fermée de hautes murailles. Nous traversâmes cette cour, et une petite porte latérale nous donna passage dans l'église. Cette église est certainement d'une haute antiquité, et, quoique souvent détruite et souvent réparée, elle conserve les marques de son origine grecque. Sa forme est celle d'une croix. La longue nef, ou, si l'on veut, le pied de la croix, est ornée de quarante-huit colonnes d'ordre corinthien, placées sur quatre lignes. Ces colonnes ont deux pieds six pouces de diamètre près la base, et dix-huit pieds de hauteur, y compris la base et le chapiteau. Comme la voûte de cette nef manque, les colonnes ne portent rien qu'une frise de bois qui remplace l'architrave et tient lieu de l'entablement entier. Une charpente à jour prend sa naissance au haut des murs, et s'élève en dôme pour porter un toit qui n'existe plus, ou qui n'a jamais été achevé. On dit que cette charpente est de bois de cèdre; mais c'est une erreur. Les murs sont percés de grandes fenêtres : ils étaient ornés autrefois de tableaux en mosaïque et de passages de l'Évangile, écrits en caractères grecs et latins : on en voit encore des traces. La plupart de ces inscriptions sont rapportées par Quaresmius. L'abbé Mariti relève avec aigreur une méprise de ce savant religieux, touchant une date : un très habile homme peut se tromper; mais celui qui en avertit le plublic sans égard et sans politesse prouve moins sa science que sa vanité.

Les restes des mosaïques que l'on aperçoit çà et là, et quelques tableaux peints sur bois, sont intéressants pour l'histoire de l'art :

ils présentent en général des figures de face, droites, roides, sans mouvement et sans ombre; mais l'effet en est majestueux, et le caractère noble et sévère. Je n'ai pu, en examinant ces peintures, m'empêcher de penser au respectable M. d'Agincourt, qui fait à Rome l'*Histoire des arts du dessin dans le moyen âge*[1], et qui trouverait à Bethléem de grands secours.

La secte chrétienne des Arméniens est en possession de la nef que je viens de décrire. Cette nef est séparée des trois autres branches de la croix par un mur, de sorte que l'église n'a plus d'unité. Quand vous avez passé ce mur, vous vous trouvez en face du sanctuaire ou du chœur, qui occupe le haut de la croix. Ce chœur est élevé de trois degrés au-dessus de la nef. On y voit un autel dédié aux mages. Sur le pavé, au bas de cet autel, on remarque une étoile de marbre : la tradition veut que cette étoile corresponde au point du ciel où s'arrêta l'étoile miraculeuse qui conduisit les trois rois. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'endroit où naquit le Sauveur du monde se trouve perpendiculairement au-dessous de cette étoile de marbre, dans l'église souterraine de la Crèche. Je parlerai de celle-ci dans un moment. Les Grecs occupent le sanctuaire des Mages, ainsi que les deux autres nefs formées par les deux extrémités de la traverse de la croix. Ces deux dernières nefs sont vides et sans autels.

Deux escaliers tournants, composés chacun de quinze degrés, s'ouvrent aux deux côtés du chœur de l'église extérieure et descendent à l'église souterraine, placée sous ce chœur. Celle-ci est le lieu à jamais révéré de la nativité du Sauveur. Avant d'y entrer, le supérieur me mit un cierge à la main et me fit une courte exhortation. Cette sainte grotte est irrégulière, parce qu'elle occupe l'emplacement irrégulier de l'étable et de la crèche. Elle a trente-sept pieds et demi de long, onze pieds trois pouces de large, et neuf pieds de haut. Elle est taillée dans le roc : les parois de ce roc sont revêtues de marbre, et le pavé de la grotte est également d'un marbre précieux. Ces embellissements sont attribués à sainte Hélène. L'église ne tire aucun jour du dehors, et n'est éclairée que par la lumière de trente-deux lampes envoyées par différents

1. Nous jouissons enfin des premières livraisons de cet excellent ouvrage fruit d'un travail de trente années et des recherches les plus curieuses.

princes chrétiens. Tout au fond de la grotte, du côté de l'orient, est la place où la Vierge enfanta le Rédempteur des hommes. Cette place est marquée par un marbre blanc incrusté de jaspe et entouré d'un cercle d'argent, radié en forme de soleil. On lit ces mots alentour :

HIC DE VIRGINE MARIA
JESUS CHRISTUS NATUS EST.

Une table de marbre, qui sert d'autel, est appuyée contre le rocher, et s'élève au-dessus de l'endroit où le Messie vint à la lumière. Cet autel est éclairé par trois lampes, dont la plus belle a été donnée par Louis XIII.

A sept pas de là, vers le midi, après avoir passé l'entrée d'un des escaliers qui montent à l'église supérieure, vous trouvez la crèche. On y descend par deux degrés, car elle n'est pas de niveau avec le reste de la grotte. C'est une voûte peu élevée, enfoncée dans le rocher. Un bloc de marbre blanc, exhaussé d'un pied au-dessus du sol, et creusé en forme de berceau, indique l'endroit même où le souverain du ciel fut couché sur la paille.

« Joseph partit aussi de la ville de Nazareth qui est en Galilée, et « vint en Judée à la ville de David, appelée *Bethléem*, parce qu'il « était de la maison de la famille de David,

« Pour se faire enregistrer avec Marie son épouse, qui était « grosse.

« Pendant qu'ils étaient en ce lieu, il arriva que le temps auquel « elle devait accoucher s'accomplit;

« Et elle enfanta son fils premier-né; et l'ayant emmailloté elle « le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place « pour eux dans l'hôtellerie[1]. »

A deux pas, vis-à-vis la crèche, est un autel qui occupe la place où Marie était assise lorsqu'elle présenta l'enfant des douleurs aux adorations des mages.

« Jésus étant donc né dans Bethléem, ville de la tribu de Juda, « du temps du roi Hérode, des mages vinrent de l'Orient en Jéru- « salem.

« Et ils demandèrent : Où est le roi des Juifs qui est nouvelle-

1. Saint-Luc.

« ment né? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous « sommes venus l'adorer.

. . . .

« Et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait « devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'en- « fant, elle s'y arrêta.

« Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent tout transportés de joie;

« Et entrant dans la maison ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa « mère, et se prosternant en terre il l'adorèrent; puis ouvrant leurs « trésors, ils lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la « myrrhe[1]. »

Rien n'est plus agréable et plus dévot que cette église souterraine. Elle est enrichie de tableaux des écoles italienne et espagnole. Ces tableaux représentent les mystères de ces lieux, des Vierges et des Enfants d'après Raphaël, des Annonciations, l'Adoration des Mages, la Venue des Pasteurs, et tous ces miracles mêlés de grandeur et d'innocence. Les ornements ordinaires de la crèche sont le satin bleu brodé en argent. L'encens fume sans cesse devant le berceau du Sauveur. J'ai entendu un orgue, fort bien touché jouer à la messe les airs les plus doux et les plus tendres des meilleurs compositeurs d'Italie. Ces concerts charment l'Arabe chrétien, qui, laissant paître ses chameaux, vient, comme les antiques bergers de Bethléem, adorer le Roi des rois dans sa crèche. J'ai vu cet habitant du désert communier à l'autel des Mages avec une ferveur, une piété, une religion, inconnues des chrétiens de l'Occident. « Nul endroit dans l'univers, dit le père « Néret, n'inspire plus de dévotion...... L'abord continuel des « caravanes de toutes les nations chrétiennes... les prières publi- « ques, les prosternations... la richesse même des présents que les « princes chrétiens y ont envoyés... tout cela excite en votre âme « des choses qui se font sentir beaucoup mieux qu'on ne peut les « exprimer. »

Ajoutons qu'un contraste extraordinaire rend encore ces choses plus frappantes; car en sortant de la grotte, où vous avez retrouvé la richesse, les arts, la religion des peuples civilisés, vous êtes transporté dans une solitude profonde, au milieu des masures arabes, parmi des Sauvages demi-nus et des musulmans sans foi,

1. Saint Math.

Ces lieux sont pourtant ceux-là mêmes où s'opérèrent tant de merveilles; mais cette terre sainte n'ose plus faire éclater au dehors son allégresse, et les souvenirs de sa gloire sont renfermés dans son sein.

Nous descendîmes de la grotte de la Nativité dans la chapelle souterraine où la tradition place la sépulture des Innocents : « Hérode envoya tuer à Bethléem, et en tout le pays d'alentour, « tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous : alors s'accom- « plit ce qui avait été dit par le prophète Jérémie : *Vox in Rama « audita est.* »

La chapelle des Innocents nous conduisit à la grotte de saint Jérôme : on y voit le sépulcre de ce docteur de l'Église, celui de saint Eusèbe, et les tombeaux de sainte Paule et de sainte Eustochie.

Saint Jérôme passa la plus grande partie de sa vie dans cette grotte. C'est de là qu'il vit la chute de l'empire romain; ce fut là qu'il reçut ces praticiens fugitifs qui, après avoir possédé les palais de la terre, s'estimèrent heureux de partager la cellule d'un cénobite. La paix du saint et les troubles du monde font un merveilleux effet dans les lettres du savant interprète de l'Écriture.

Sainte Paule et sainte Eustochie sa fille étaient deux grandes dames romaines de la famille des Gracques et des Scipions. Elles quittèrent les délices de Rome pour venir vivre et mourir à Bethléem dans la pratique des vertus monastiques. Leur épitaphe, faite, par saint Jérôme, n'est pas assez bonne et est trop connue pour que je la rapporte ici :

Scipio, quam genuit, etc.

On voit dans l'oratoire de saint Jérôme un tableau où ce saint conserve l'air de tête qu'il a pris sous le pinceau du Carrache et du Dominiquin. Un autre tableau offre les images de Paule et d'Eustochie. Ces deux héritières de Scipion sont représentées mortes et couchées dans le même cercueil. Par une idée touchante, le peintre a donné aux deux saintes une ressemblance parfaite; on distingue seulement la fille de la mère à sa jeunesse et à son voile blanc : l'une a marché plus longtemps et l'autre plus vite dans la vie; et elles sont arrivées au port au même moment.

Dans les nombreux tableaux que l'on voit aux lieux saints, et

qu'aucun voyageur n'a décrits [1], j'ai cru quelquefois reconnaître la touche mystique et le ton inspiré de Murillo : il serait assez singulier qu'un grand maître eût à la crèche ou au tombeau du Sauveur quelque chef-d'œuvre inconnu.

Nous remontâmes au couvent. J'examinai la campagne du haut d'une terrasse. Bethléem est bâtie sur un monticule qui domine une longue vallée. Cette vallée s'étend de l'est à l'ouest : la colline du midi est couverte d'oliviers clairsemés sur un terrain rougeâtre, hérissé de cailloux; la colline du nord porte des figuiers sur un sol semblable à celui de l'autre colline. On découvre çà et là quelques ruines, entre autres les débris d'une tour qu'on appelle la *Tour de Sainte-Paule*. Je rentrai dans le monastère, qui doit une partie de sa richesse à Baudoin, roi de Jérusalem et successeur de Godefroi de Bouillon : c'est une véritable forteresse, et ses murs sont si épais qu'ils soutiendraient aisément un siège contre les Turcs.

L'escorte arabe étant arrivée, je me préparai à partir pour la mer Morte. En déjeunant avec les religieux, qui formaient un cercle autour de moi, ils m'apprirent qu'il y avait au couvent un père, Français de nation. On l'envoya chercher : Il vint les yeux baissés, les deux mains dans ses manches, marchant d'un air sérieux; il me donna un salut froid et court. Je n'ai jamais entendu chez l'étranger le son d'une voix française sans être ému :

> Ὦ φίλτατον φώνημα! φεῦ τὸ καὶ λαβεῖν
> Πρόσφθεγμα τοιοῦδ' ἀνδρὸς ἐν χρόνῳ μακρῷ!
> Après un si long temps. . . . .
> Oh! que cette parole à mon oreille est chère!

Je fis quelques questions à ce religieux. Il me dit qu'il s'appelait le *père Clément*; qu'il était des environs de Mayenne; que, se trouvant dans un monastère en Bretagne, il avait été déporté en Espagne avec une centaine de prêtres comme lui; qu'ayant reçu l'hospitalité dans un couvent de son ordre, ses supérieurs l'avaient ensuite envoyé missionnaire en terre sainte. Je lui demandai s'il n'avait point envie de revoir sa patrie, et s'il vouliat écrire à sa famille. Voici sa réponse mot pour mot : « Qui est ce qui se sou-
« vient encore de moi en France? Sais-je si j'ai encore des frères
« et des sœurs? J'espère obtenir, par le mérite de la crèche du

1. Villamont avait été frappé de la beauté d'un saint Jérôme.

« Sauveur, la force de mourir ici, sans importuner personne et « sans songer à un pays où je suis oublié. »

Le père Clément fut obligé de se retirer : ma présence avait réveillé dans son cœur des sentiments qu'il cherchait à éteindre. Telles sont les destinées humaines : un Français gémit aujourd'hui sur la perte de son pays aux mêmes bords dont les souvenirs inspirèrent autrefois le plus beau des cantiques sur l'amour de la patrie :

Super flumina Babylonis, etc.

Mais ces fils d'Aaron, qui suspendirent leurs harpes aux saules de Babylone, ne rentrèrent pas tous dans la cité de David; ces filles de Judée, qui s'écriaient sur le bord de l'Euphrate :

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux! etc.,

ces compagnes d'Esther ne revirent pas toutes Emmaus et Bethel : plusieurs laissèrent leurs dépouilles aux champs de la captivité.

A dix heures du matin nous montâmes à cheval, et nous sortîmes de Bethléem. Six Arabes bethléémites à pied, armés de poignards et de longs fusils à mèche, formaient notre escorte. Ils marchaient trois en avant et trois en arrière de nos chevaux. Nous avions ajouté à notre cavalerie un âne qui portait l'eau et les provisions. Nous prîmes la route du monastère de Saint-Saba, d'où nous devions ensuite descendre à la mer Morte, et revenir par le Jourdain.

Nous suivîmes d'abord le vallon de Bethléem, qui s'étend au levant, comme je l'ai dit. Nous passâmes une croupe de montagnes où l'on voit sur la droite une vigne nouvellement plantée, chose assez rare dans le pays pour que je l'aie remarquée. Nous arrivâmes à une grotte appelée la *Grotte des Pasteurs*. Les Arabes l'appellent encore *Dta-el-Natour*, le Village des Bergers. On prétend qu'Abraham faisait paître ses troupeaux dans ce lieu, et que les bergers de Judée furent avertis dans ce même lieu de la naissance du Sauveur.

« Or, il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit « dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs trou« peaux.

« Et tout d'un coup un ange du Seigneur se présenta à eux, et

« une lumière divine les environna, ce qui les remplit d'une « extrême crainte.

« Alors l'ange leur dit : Ne craignez point, car je viens vous « apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une « grande joie.

« C'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un « Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur.

« Et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : Vous trou- « verez un enfant emmailloté, couché dans une crèche.

« Au même instant il se joignit à l'ange une grande troupe de « l'armée céleste, louant Dieu et disant :

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux « hommes de bonne volonté, chéris de Dieu! »

La piété des fidèles a transformé cette grotte en une chapelle. Elle devait être autrefois très ornée : j'y ai remarqué trois chapiteaux d'ordre corinthien, et deux autres d'ordre ionique. La découverte de ces derniers était une véritable merveille; car on ne trouve plus guère après le siècle d'Hélène que l'éternel corinthien.

En sortant de cette grotte, et marchant toujours à l'Orient, une pointe de compas au midi, nous quittâmes les montagnes Rouges pour entrer dans une chaîne de montagnes blanchâtres. Nos chevaux enfonçaient dans une terre molle et crayeuse, formée des débris d'une roche calcaire. Cette terre était si horriblement dépouillée qu'elle n'avait pas même une écorce de mousse. On voyait seulement croître çà et là quelques touffes de plantes épineuses aussi pâles que le sol qui les produit, et qui semblent couvertes de poussière comme les arbres de nos grands chemins pendant l'été.

En tournant une des croupes de ces montagnes, nous aperçûmes deux camps de Bédouins : l'un formé de sept tentes de peaux de brebis noires disposées en carré long, ouvert à l'extrémité orientale; l'autre composé d'une douzaine de tentes plantées en cercle. Quelques chameaux et des cavales erraient dans les environs.

Il était trop tard pour reculer : il fallut faire bonne contenance, et traverser le second camp. Tout se passa bien d'abord : les Arabes touchèrent la main des Bethléémites et la barbe d'Ali-Aga. Mais à peine avions-nous franchi les dernières tentes, qu'un Bédouin arrêta l'âne qui portait nos vivres. Les Bethléémites voulurent le repousser; l'Arabe appela ses frères à son secours. Ceux-

ci sautent à cheval : on s'arme, on nous enveloppe. Ali parvint à calmer tout ce bruit pour quelque argent. Ces Bédouins exigèrent un droit de passage : ils prennent apparemment le désert pour un grand chemin; chacun est maître chez soi. Ceci n'était que le prélude d'une scène plus violente.

Une lieue plus loin, en descendant le revers d'une montagne, nous découvrîmes la cime de deux hautes tours qui s'élevaient dans une vallée profonde : c'était le couvent de Saint-Saba. Comme nous approchions, une nouvelle troupe d'Arabes, cachée au fond d'un ravin, se jeta sur notre escorte en poussant des hurlements. Dans un instant nous vîmes voler les pierres, briller les poignards, ajuster les fusils. Ali se précipita dans la mêlée; nous courons pour lui prêter secours : il saisit le chef des Bédouins par la barbe, l'entraîne sous le ventre de son cheval, et le menace de l'écraser s'il ne fait finir cette querelle. Pendant le tumulte un religieux grec criait de son côté et gesticulait du haut d'une tour; il cherchait inutilement à mettre la paix. Nous étions tous arrivés à la porte de Saint-Saba. Les frères, en dedans, tournaient la clef, mais avec lenteur; car ils craignaient que dans ce désordre on ne pillât le monastère. Le janissaire, fatigué de ces délais, entrait en fureur contre les religieux et contre les Arabes. Enfin il tira son sabre, et allait abattre la tête du chef des Bédouins, qu'il tenait toujours par la barbe avec une force surprenante, lorsque le couvent s'ouvrit. Nous nous précipitâmes tous pêle-mêle dans une cour, et la porte se referma sur nous. L'affaire devint alors plus sérieuse : nous n'étions point dans l'intérieur du couvent; il y avait une autre cour à passer, et la porte de cette cour n'était point ouverte. Nous étions renfermés dans un espace étroit, où nous nous blessions avec nos armes, et où nos chevaux, animés par le bruit, étaient devenus furieux. Ali prétendit avoir détourné un coup de poignard qu'un Arabe me portait par derrière, et il montrait sa main ensanglantée; mais Ali, très brave homme d'ailleurs, aimait l'argent, comme tous les Turcs. La dernière porte du monastère s'ouvrit; le chef des religieux parut, dit quelques mots, et le bruit cessa. Nous apprîmes alors le sujet de la contestation.

Les derniers Arabes qui nous avaient attaqués appartenaient à une tribu qui prétendait avoir seule le droit de conduire les étrangers à Saint-Saba. Les Bethléémites, qui désiraient avoir le prix de l'escorte, et qui ont une réputation de courage à soutenir, n'avaient

pas voulu céder. Le supérieur du monastère avait promis que je satisferais les Bédouins, et l'affaire s'était arrangée. Je ne leur voulais rien donner, pour les punir. Ali-Aga me représenta que si je tenais à cette résolution, nous ne pourrions jamais arriver au Jourdain; que ces Arabes iraient appeler les autres tribus; que nous serions infailliblement massacrés; que c'était la raison pour laquelle il n'avait pas voulu tuer le chef; car, une fois le sang versé, nous n'aurions eu d'autre parti à prendre que de retourner promptement à Jérusalem.

Je doute que les couvents de Scété soient placés dans des lieux plus tristes et plus désolés que le couvent de Saint-Saba. Il est bâti dans la ravine même du torrent de Cédron, qui peut avoir trois ou quatre cents pieds de profondeur dans cet endroit. Ce torrent est à sec, et ne roule qu'au printemps une eau fangeuse et rougie. L'église occupe une petite éminence dans le fond du lit. De là les bâtiments du monastère s'élèvent par des escaliers perpendiculaires et des passages creusés dans le roc, sur le flanc de la ravine, et parviennent ainsi jusqu'à la croupe de la montagne, où ils se terminent par deux tours carrées. L'une de ces tours est hors du couvent; elle servait autrefois de poste avancé pour surveiller les Arabes. Du haut de ces tours, on découvre les sommets stériles des montagnes de Judée; au-dessous de soi, l'œil plonge dans le ravin desséché du torrent de Cédron, où l'on voit des grottes qu'habitèrent jadis les premiers anachorètes. Des colombes bleues nichent aujourd'hui dans ces grottes, comme pour rappeler, par leurs gémissements, leur innocence et leur douceur, les saints qui peuplaient autrefois ces rochers. Je ne dois point oublier un palmier qui croît dans un mur, sur une des terrasses du couvent; je suis persuadé que tous les voyageurs le remarqueront comme moi : il faut être environné d'une stérilité aussi affreuse pour sentir le prix d'une touffe de verdure.

Quant à la partie historique du couvent de Saint-Saba, le lecteur peut avoir recours à la lettre du père Néret et à la *Vie des Pères du Désert*. On montre aujourd'hui dans ce monastère trois ou quatre mille têtes de morts, qui sont celles des religieux massacrés par les infidèles. Les moines me laissèrent un quart d'heure tout seul avec ces reliques : ils semblaient avoir deviné que mon dessein était de peindre un jour la situation de l'âme des solitaires de la Thébaïde. Mais je ne me rappelle pas encore sans un

sentiment pénible qu'un caloyer voulut me parler de politique, et me raconter les secrets de la cour de Russie. « Hélas! mon père, lui « dis-je, où chercherez-vous la paix, si vous ne la trouvez pas ici? »

Nous quittâmes le couvent à trois heures de l'après-midi; nous remontâmes le torrent de Cédron; ensuite, traversant la ravine, nous reprîmes notre route au levant. Nous découvrîmes Jérusalem par une ouverture des montagnes. Je ne savais trop ce que j'apercevais; je croyais voir un amas de rochers brisés : l'apparition subite de cette cité des désolations au milieu d'une solitude désolée avait quelque chose d'effrayant; c'était véritablement la reine du désert.

Nous avançions : l'aspect des montagnes était toujours le même, c'est-à-dire blanc poudreux, sans ombre, sans arbre, sans herbe et sans mousse. A quatre heures et demie, nous descendîmes de la haute chaîne de ces montagnes sur une chaîne moins élevée. Nous cheminâmes pendant cinquante minutes sur un plateau assez égal. Nous parvînmes enfin au dernier rang des monts qui bordent à l'occident la vallée du Jourdain et les eaux de la mer Morte. Le soleil était près de se coucher : nous mîmes pied à terre pour laisser reposer les chevaux, et je contemplai à loisir le lac, la vallée et le fleuve.

Quand on parle d'une vallée, on se représente une vallée cultivée ou inculte : cultivée, elle est couverte de moissons, de vignes, de villages, de troupeaux; inculte, elle offre des herbages ou des forêts; si elle est arrosée par un fleuve, ce fleuve a des replis; les collines qui forment cette vallée ont elles-mêmes des sinuosités dont les perspectives attirent agréablement les regards.

Ici, rien de tout cela : qu'on se figure deux longues chaînes de montagnes, courant parallèlement du septentrion au midi, sans détours, sans sinuosités. La chaîne du levant, appelée *montagne d'Arabie*, est la plus élevée; vue à la distance de huit ou dix lieues, on dirait un grand mur perpendiculaire, tout à fait semblable au Jura par sa forme, et par sa couleur azurée : on ne distingue pas un sommet, pas la moindre cime; seulement on aperçoit çà et là de légères inflexions, comme si la main du peintre qui a tracé cette ligne horizontale sur le ciel eût tremblé dans quelques endroits[1].

1. Toutes ces descriptions de la mer Morte et du Jourdain se retrouvent

La chaine du couchant appartient aux montagnes de Judée. Moins élevée et plus inégale que la chaîne de l'est, elle en diffère encore par sa nature : elle présente de grands monceaux de craie et de sable qui imitent la forme de faisceaux d'armes, de drapeaux ployés, ou de tentes d'un camp assis au bord d'une plaine. Du côté de l'Arabie, ce sont au contraire de noirs rochers à pic, qui répandent au loin leur ombre sur les eaux de la mer Morte. Le plus petit oiseau du ciel ne trouverait pas dans ces rochers un brin d'herbe pour se nourrir; tout y annonce la patrie d'un peuple réprouvé; tout semble y respirer l'horreur et l'inceste d'où sortirent Ammon et Moab.

La vallée comprise entre ces deux chaînes de montagnes offre un sol semblable au fond d'une mer depuis longtemps retirée; des plages de sel, une vase desséchée, des sables mouvants et comme sillonnés par les flots. Çà et là des arbustes chétifs croissent péniblement sur cette terre privée de vie; leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nourris, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fumée. Au lieu de villages, on aperçoit les ruines de quelques tours. Au milieu de la vallée passe un fleuve décoloré; il se traîne à regret vers le lac empesté qui l'engloutit. On ne distingue son cours au milieu de l'arène que par les saules et les roseaux qui le bordent : l'Arabe se cache dans ces roseaux pour attaquer le voyageur et dépouiller le pèlerin.

Tels sont ces lieux, fameux par les bénédictions et par les malédictions du ciel : ce fleuve est le Jourdain; ce lac est la mer Morte; elle paraît brillante, mais les villes coupables qu'elle cache dans son sein semblent avoir empoisonné ses flots. Ses abîmes solitaires ne peuvent nourrir aucun être vivant[1]; jamais vaisseau n'a pressé ses ondes[2]; ses grèves sont sans oiseaux, sans arbres, sans verdure; et son eau, d'une amertume affreuse, est si pesante, que les vents les plus impétueux peuvent à peine la soulever.

dans *les Martyrs*, livre XIX; mais comme le sujet est important, et que j'ai ajouté dans *l'Itinéraire* plusieurs traits à ces descriptions, je n'ai pas craint de les répéter.

1. Je suis l'opinion générale. On va voir qu'elle n'est peut-être pas fondée.

2. Strabon, Pline et Diodore de Sicile parlent de radeaux avec lesquels les Arabes vont recueillir l'asphalte. Diodore décrit ces radeaux : ils étaient faits avec des nattes de joncs entrelacés. (Diod., liv. XIX.) Tacite fait mention d'un bateau, mais il se trompe visiblement.

Quand on voyage dans la Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère; chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts, attestent le prodige; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

Nous descendîmes de la croupe de la montagne afin d'aller passer la nuit au bord de la mer Morte, pour remonter ensuite au Jourdain. En entrant dans la vallée, notre petite troupe se resserra : nos Bethléémites préparèrent leurs fusils, et marchèrent en avant avec précaution. Nous nous trouvions sur le chemin des Arabes du désert, qui vont chercher du sel au lac, et qui font une guerre impitoyable au voyageur. Les mœurs des Bédouins commencent à s'altérer, par une trop grande fréquentation avec les Turcs et les Européens. Ils prostituent maintenant leurs filles et leurs épouses, et égorgent le voyageur qu'ils se contentaient autrefois de dépouiller.

Nous marchâmes ainsi pendant deux heures le pistolet à la main, comme en pays ennemi. Nous suivions, entre les dunes de sable, les fissures qui s'étaient formées dans une vase cuite aux rayons du soleil. Une croûte de sel recouvrait l'arène, et présentait comme un champ de neige, d'où s'élevaient quelques arbustes rachitiques. Nous arrivâmes tout à coup au lac, je dis tout à coup parce que je m'en croyais encore assez éloigné. Aucun bruit, aucune fraîcheur ne m'avait annoncé l'approche des eaux. La grève semée de pierres était brûlante, le flot était sans mouvement et absolument mort sur la rive.

Il était nuit close : la première chose que je fis en mettant pied à terre fut d'entrer dans le lac jusqu'aux genoux, et de porter l'eau à ma bouche. Il me fut impossible de l'y retenir. La salure en est beaucoup plus forte que celle de la mer, et elle produit sur les

lèvres l'effet d'une forte solution d'alun. Mes bottes furent à peine séchées, qu'elles se couvrirent de sel; nos vêtements et nos mains furent en moins de trois heures imprégnés de ce minéral. Galien avait déjà remarqué ces effets, et Pococke en a confirmé l'existence.

Nous établîmes notre camp au bord du lac, et les Bethléémites firent du feu pour préparer le café. Ils ne manquaient pas de bois car le rivage était encombré de branches de tamarin apportées par les Arabes. Outre le sel que ceux-ci trouvent tout formé dans cet endroit, ils le tirent encore de l'eau par ébullition. Telle est la force de l'habitude, nos Bethléémites avaient marché avec beaucoup de prudence dans la campagne, et ils ne craignirent point d'allumer un feu qui pouvait bien plus aisément les trahir. L'un deux se servit d'un moyen singulier pour faire prendre le bois : il enfourcha le bûcher, et s'abaissa sur le feu; sa tunique s'enfla par la fumée, alors il se releva brusquement : l'air aspiré par cette espèce de pompe fit sortir du foyer une flamme brillante. Après avoir bu le café, mes compagnons s'endormirent, et je restai seul éveillé avec nos Arabes.

Vers minuit j'entendis quelque bruit sur le lac. Les Bethléémites me dirent que c'étaient des légions de petits poissons qui viennent sauter au rivage. Ceci contredirait l'opinion généralement adoptée, que la mer Morte ne produit aucun être vivant. Pococke, étant à Jérusalem, avait entendu dire qu'un missionnaire avait vu des poissons dans le lac Asphaltite. Hasselquist et Maundrell découvrirent des coquillages sur la rive. M. Seetzen, qui voyage encore en Arabie, n'a remarqué dans la mer Morte ni hélices ni moules; mais il a trouvé quelques escargots.

Pococke fit analyser une bouteille d'eau de cette mer. En 1778, MM. Lavoisier, Macquer et Sage renouvelèrent cette analyse; ils prouvèrent que l'eau contenait, par quintal, quarante-quatre livres six onces de sel, savoir : six livres quatre onces de sel marin ordinaire, et trente-huit livres deux onces de sel marin à base terreuse. Dernièrement M. Gordon a fait faire à Londres la même expérience. « La pesanteur spécifique des eaux (dit M. Malte-Brun « dans ses *Annales*) est de 1,211, celle de l'eau douce étant 1,000 : « elles sont parfaitement transparentes. Les réactifs y démontrent « la présence de l'acide marin et de l'acide sulfurique; il n'y a « point d'alumine : elles ne sont point saturées de sel marin; elles

« ne changent point les couleurs, telles que le tournesol ou la vio-
« lette. Elles tiennent en dissolution les substances suivantes, et
« dans les proportions que nous allons indiquer :

Muriate de chaux		3,920
—	de magnésie	10,246
—	de soude	10,360
Sulfate de chaux		0,054
		24,580 sur 100.

« Ces substances étrangères forment donc environ un quart de son « poids à l'état de dessiccation parfaite; mais desséchées seulement « à 180 degrés (Fahrenheit), elles en forment 41 pour 100. M. Gor- « don, qui a apporté la bouteille d'eau soumise à l'analyse, a lui- « même constaté que les hommes y flottent, sans avoir appris à « nager. »

Je possède un vase de fer-blanc rempli de l'eau que j'ai prise moi-même dans la mer Morte. Je ne l'ai point encore ouvert; mais au poids et au bruit je juge que le fluide est un peu diminué. Mon projet était d'essayer l'expérience que Pococke propose, c'est-à-dire de mettre de petits poissons de mer dans cette eau, et d'examiner s'ils y pourraient vivre : d'autres occupations m'ayant empêché de tenter plus tôt cet essai, je crains à présent qu'il ne soit trop tard.

La lune, en se levant à deux heures du matin, amena une forte brise qui ne rafraîchit pas l'air, mais qui agita un peu le lac. Le flot chargé de sel retombait bientôt par son poids, et battait à peine la rive. Un bruit lugubre sortit de ce lac de mort, comme les clameurs étouffées du peuple abîmé dans ses eaux.

L'aurore parut sur la montagne d'Arabie en face de nous. La mer Morte et la vallée du Jourdain se teignirent d'une couleur admirable; mais une si riche apparence ne servait qu'à mieux faire paraître la désolation du fond.

Le lac fameux qui occupe l'emplacement de Sodome et de Gomorrhe est nommé *mer Morte* ou *mer Salée* dans l'Écriture; *Asphaltite*, par les Grecs et les Latins; *Almotenah* et *Bahar-Loth*, par les Arabes; *Ula-Degnisi*, par les Turcs. Je ne puis être du sentiment de ceux qui supposent que la mer Morte n'est que le cratère d'un volcan. J'ai vu le Vésuve, la Solfatare, le Monte-Nuovo dans le lac Fusin, le pic des Açores, le Mamelife vis-à-vis de Carthage, les volcans éteints d'Auvergne; j'ai partout remarqué les mêmes

caractères, c'est-à-dire, des montagnes creusées en entonnoir, des laves, et des cendres où l'action du feu ne se peut méconnaître. La mer Morte, au contraire, est un lac assez long, courbé en arc, encaissé entre deux chaînes de montagnes qui n'ont entre elles aucune cohérence de forme, aucune homogénéité de sol. Elles ne se rejoignent point aux deux extrémités du lac : elles continuent, d'un côté, à border la vallée du Jourdain en se rapprochant vers le nord jusqu'au lac de Tibériade; et, de l'autre, elles vont, en s'écartant, se perdre au midi dans les sables de l'Yémen. Il est vrai qu'on trouve du bitume, des eaux chaudes et des pierres phosphoriques dans la chaîne des montagnes d'Arabie; mais je n'en ai point vu dans la chaîne opposée. D'ailleurs la présence des eaux thermales, du soufre et de l'asphalte, ne suffit point pour attester l'existence antérieure d'un volcan. C'est dire assez que, quant aux villes abîmées, je m'en tiens au sens de l'Écriture, sans appeler la physique à mon secours. D'ailleurs, en adoptant l'idée du professeur Michaëlis et du savant Busching dans son *Mémoire sur la mer Morte*, la physique peut encore être admise dans la catastrophe des villes coupables, sans blesser la religion. Sodome était bâtie sur une carrière de bitume, comme on le sait par le témoignage de Moïse et de Josèphe, qui parlent des puits de bitume de la vallée de Siddim. La foudre alluma ce gouffre; et les villes s'enfoncèrent dans l'incendie souterrain. M. Malte-Brun conjecture très ingénieusement que Sodome et Gomorrhe pouvaient être elles-mêmes bâties en pierres bitumeuses, et s'être enflammées au feu du ciel.

Strabon parle de treize villes englouties dans le lac Asphaltite; Étienne de Byzance en compte huit; la *Genèse* en place cinq *in valle silvestri*, Sodome, Gomorrhe, Adam, Seboim, et Bala ou Ségor; mais elle ne marque que les deux premières comme détruites par la colère de Dieu : le *Deutéronome* en cite quatre : Sodome, Gomorrhe, Adam et Seboim; la *Sagesse* en compte cinq sans les désigner : *Descendente igne in Pentapolim*.

Jacques Cerbus ayant remarqué que sept grands courants d'eau tombent dans la mer Morte, Reland en conclut que cette mer devait se dégager de la superfluité de ses eaux par des canaux souterrains; Sandy et quelques autres voyageurs ont énoncé la même opinion : mais elle est aujourd'hui abandonnée, d'après les observations du docteur Halley sur l'évaporation; observations admises par Shaw, qui trouve pourtant que le Jourdain roule par jour à la

mer Morte six millions quatre-vingt-dix mille tonnes d'eau, sans compter les eaux de l'Arnon et de sept autres torrents. Plusieurs voyageurs, entre autres Troïlo et d'Arvieux, disent avoir remarqué des débris de murailles et de palais dans les eaux de la mer Morte. Ce rapport semble confirmé par Maundrell et par le père Nau. Les anciens sont plus positifs à ce sujet : Josèphe, qui se sert d'une expression poétique, dit qu'on apercevait au bord du lac les *ombres* des cités détruites. Strabon donne soixante stades de tour aux ruines de Sodome; Tacite parle de ces débris : je ne sais s'ils existent encore, je ne les ai point vus; mais comme le lac s'élève ou se retire selon les saisons, il peut cacher ou découvrir tour à tour les squelettes des villes réprouvées.

Les autres merveilles racontées de la mer Morte ont disparu devant un examen plus sévère. On sait aujourd'hui que les corps y plongent ou y surnagent, suivant les lois de la pesanteur de ces corps et de la pesanteur des eaux du lac. Les vapeurs empestées qui devaient sortir de son sein se réduisent à une forte odeur de marine, à des fumées qui annoncent ou suivent l'émersion de l'asphalte, et à des brouillards, à la vérité malsains comme tous les brouillards. Si jamais les Turcs le permettaient, et qu'on pût transporter une barque de Jaffa à la mer Morte, on ferait certainement des découvertes curieuses sur ce lac. Les anciens le connaissaient beaucoup mieux que nous, comme on le voit par Aristote, Strabon, Diodore de Sicile, Pline, Tacite, Solin, Josèphe, Galien, Dioscoride, Étienne de Byzance. Nos vieilles cartes tracent aussi la forme de ce lac d'une manière plus satisfaisante que les cartes modernes. Personne jusqu'à présent n'en a fait le tour, si ce n'est Daniel, abbé de Saint-Saba. Nau nous a conservé dans son Voyage le récit de ce solitaire. Nous apprenons par ce récit « que la mer « Morte, à sa fin, est comme séparée en deux, et qu'il y a un che- « min par où on la traverse n'ayant de l'eau qu'à mi-jambes, au « moins en été; que là, la terre s'élève et borne un autre petit lac, « de figure ronde un peu ovale, entouré de plaines et de montagnes « de sel; que les campagnes des environs sont peuplées d'Arabes « sans nombre, etc. » Nyembourg dit à peu près les mêmes choses; l'abbé Mariti et M. de Volney ont fait usage de ces documents. Quand nous aurons le Voyage de M. Seetzen, nous serons vraisemblablement mieux instruits.

Il n'y a presque point de lecteurs qui n'aient entendu parler du

fameux arbre de Sodome : cet arbre doit porter une pomme agréable à l'œil, mais amère au goût et pleine de cendres. Tacite, dans le cinquième livre de son *Histoire*, et Josèphe, dans sa *Guerre des Juifs*, sont, je crois, les deux premiers auteurs qui aient fait mention des fruits singuliers de la mer Morte. Foulcher de Chartres, qui voyageait en Palestine vers l'an 1100, vit la pomme trompeuse, et la compara aux plaisirs du monde. Depuis cette époque, les uns, comme Ceverius de Vera, Baumgarten (*Peregrinationis in Ægyptum, etc.*), Pierre de la Vallée (*Viaggi*), Troïlo, et quelques missionnaires, confirment le récit de Foulcher; d'autres, comme Reland, le père Néret, Maundrell, inclinent à croire que ce fruit n'est qu'une image poétique de nos fausses joies, *mala mentis gaudia*; d'autres enfin, tels que Pococke, Shaw, etc., doutent absolument de son existence.

Amman semble trancher la difficulté; il décrit l'arbre, qui, selon lui, ressemble à une aubépine : « Le fruit, dit-il, est une « petite pomme d'une belle couleur, etc. »

Le botaniste Hasselquist survient; il dérange tout cela. La pomme de Sodome n'est plus le fruit d'un arbre ni d'un arbrisseau, mais c'est la production du *solanum melongena* de Linné. « On en trouve, dit-il, quantité près de Jéricho, dans les « vallées qui sont près du Jourdain, dans le voisinage de la mer « Morte : il est vrai qu'ils sont quelquefois remplis de poussière. « Mais cela n'arrive que lorsque le fruit est attaqué par un insecte « (*tenthredo*), qui convertit tout le dedans en poussière, ne « laissant que la peau entière, sans lui rien faire perdre de sa « couleur. »

Qui ne croirait après cela la question décidée sur l'autorité d'Hasselquist, et sur celle beaucoup plus grande de Linné, dans sa *Flora Palæstina*? Pas du tout : M. Seetzen, savant aussi, et le plus moderne de tous ces voyageurs, puisqu'il est encore en Arabie, ne s'accorde point avec Hasselquist sur le *solanum Sodomæum*. « Je vis, dit-il, pendant mon séjour à Karrak, chez le curé « grec de cette ville, une espèce de coton ressemblant à la soie : « Ce coton, me dit-il, vient dans la plaine El-Gor, à la partie orien- « tale de la mer Morte, sur un arbre pareil au figuier, et qui porte « le nom d'*Aoescha-èz*; on le trouve dans un fruit ressemblant à la « grenade. J'ai pensé que ces fruits, qui n'ont point de chair « intérieurement, et qui sont inconnus dans tout le reste de

« la Palestine, pourraient bien être les fameuses pommes de « Sodome. »

Me voilà bien embarrassé, car je crois aussi avoir trouvé le fruit tant recherché : l'arbuste qui le porte croît partout à deux ou trois lieues de l'embouchure du Jourdain ; il est épineux, et ses feuilles sont grêles et menues ; il ressemble beaucoup à l'arbuste décrit par Amman ; son fruit est tout à fait semblable, en couleur et en forme, au petit limon d'Égypte. Lorsque ce fruit n'est pas encore mûr, il est enflé d'une sève corrosive et salée ; quand il est desséché, il donne une semence noirâtre qu'on peut comparer à des cendres, et dont le goût ressemble à un poivre amer. J'ai cueilli une demi-douzaine de ces fruits ; j'en possède encore quatre desséchés, bien conservés, et qui peuvent mériter l'attention des naturalistes.

J'employai deux heures entières (5 octobre) à errer au bord de la mer Morte, malgré les Bethléémites, qui me pressaient de quitter cet endroit dangereux. Je voulais voir le Jourdain à l'endroit où il se jette dans le lac, point essentiel qui n'a encore été reconnu que par Hasselquist ; mais les Arabes refusèrent de m'y conduire, parce que le fleuve, à une lieue environ de son embouchure, fait un détour sur la gauche, et se rapproche de la montagne d'Arabie. Il fallut donc me contenter de marcher vers la courbure du fleuve la plus rapprochée de nous. Nous levâmes le camp, et nous cheminâmes pendant une heure et demie, avec une peine excessive, dans une arène blanche et fine. Nous avancions vers un petit bois d'arbres de baume et de tamarins, qu'à mon grand étonnement je voyais s'élever du milieu d'un sol stérile. Tout à coup les Bethléémites s'arrêtèrent, et me montrèrent de la main, au fond d'une ravine, quelque chose que je n'avais pas aperçu. Sans pouvoir dire ce que c'était, j'entrevoyais comme une espèce de sable en mouvement sur l'immobilité du sol. Je m'approchai de ce singulier objet, et je vis un fleuve jaune que j'avais peine à distinguer de l'arène de ses deux rives. Il était profondément encaissé, et roulait avec lenteur une onde épaissie : c'était le Jourdain.

J'avais vu les grands fleuves de l'Amérique avec ce plaisir qu'inspirent la solitude et la nature ; j'avais visité le Tibre avec empressement, et recherché avec le même intérêt l'Eurotas et le Céphise ; mais je ne puis dire ce que j'éprouvai à la vue du Jourdain. Non seulement ce fleuve me rappelait une antiquité fameuse

et un des plus beaux noms que jamais la plus belle poésie ait confiés à la mémoire des hommes, mais ses rives m'offraient encore le théâtre des miracles de ma religion. La Judée est le seul pays de la terre qui retrace au voyageur le souvenir des affaires humaines et des choses du ciel, et qui fasse naître au fond de l'âme, par ce mélange, un sentiment et des pensées qu'aucun autre lieu ne peut inspirer.

Les Bethléémites se dépouillèrent, et se plongèrent dans le Jourdain. Je n'osai les imiter, à cause de la fièvre qui me tourmentait toujours; mais je me mis à genoux sur le bord avec mes deux domestiques et le drogman du monastère. Ayant oublié d'apporter une Bible, nous ne pûmes réciter les passages de l'Évangile relatifs au lieu où nous étions; mais le drogman, qui connaissait les coutumes, psalmodia l'*Ave, maris stella*. Nous y répondîmes comme des matelots au terme de leur voyage : le sire de Joinville n'était pas plus habile que nous. Je puisai ensuite de l'eau du fleuve dans un vase de cuir : elle ne me parut pas aussi douce que du sucre, ainsi que le dit un bon missionnaire; je la trouvai, au contraire, un peu saumâtre; mais, quoique j'en busse en grande quantité, elle ne me fit aucun mal : je crois qu'elle serait fort agréable si elle était purgée du sable qu'elle charrie.

Ali-Aga fit lui-même des ablutions : le Jourdain est un fleuve sacré pour les Turcs et les Arabes, qui conservent plusieurs traditions hébraïques et chrétiennes, les unes dérivées d'Ismaël, dont les Arabes habitent encore le pays, les autres introduites chez les Turcs à travers les fables du Coran.

Selon d'Anville, les Arabes donnent au Jourdain le nom de *Nahar-el-Arden*; selon le père Roger, ils le nomment *Nahar-el-Chiria*. L'abbé Mariti fait prendre à ce nom la forme italienne de *Scheria*, et M. de Volney écrit *El-Charia*.

Saint Jérome dans son traité *de Situ et Nominibus locorum Hebraicorum*, espèce de traduction des *Topiques* d'Eusèbe, trouve le nom de Jourdain dans la réunion des noms des deux sources, *Jor* et *Dan*, de ce fleuve; mais il varie ailleurs sur cette opinion; d'autres la rejettent, sur l'autorité de Josèphe, de Pline et d'Eusèbe, qui placent l'unique source du Jourdain à Panéades, au pied du mont Hémon dans l'Anti-Liban. La Roque traite à fond cette question dans son *Voyage de Syrie* : l'abbé Mariti n'a fait que le

répéter, en citant de plus un passage de Guillaume de Tyr, pour prouver que Dan et Panéades étaient la même ville : c'est ce que l'on savait. Il faut remarquer avec Reland (*Palestina ex monumentis veteribus illustrata*), contre l'opinion de saint Jérôme, que le nom du fleuve sacré n'est pas en hébreu *Jordan*, mais *Jorden* : qu'en admettant même la première manière de lire, on explique Jordan par fleuve du Jugement; Jor, que saint Jérôme traduit par ῥέεθρον, *fluvius*, et Dan, que l'on rend par *judicans, sive judicium* : étymologie si juste qu'elle rendrait improbable l'opinion des deux fontaines Jor et Dan, si d'ailleurs la géographie laissait quelque doute à ce sujet.

A environ deux lieues de l'endroit où nous étions arrêtés, j'aperçus plus haut, sur le cours du fleuve, un bocage d'une grande étendue. Je le voulus visiter; car je calculai que c'était à peu près là, en face de Jéricho, que les Israélites passèrent le fleuve, que la manne cessa de tomber, que les Hébreux goûtèrent les premiers fruits de la terre promise, que Naaman fut guéri de la lèpre, et qu'enfin Jésus-Christ reçut le baptême de la main de saint Jean-Baptiste. Nous marchâmes vers cet endroit pendant quelque temps : mais comme nous en approchions, nous entendîmes des voix d'hommes dans le bocage. Malheureusement la voix de l'homme, qui vous rassure partout, et que vous aimeriez à entendre au bord du Jourdain, est précisement ce qui vous alarme dans ces déserts. Les Bethléémites et le drogman voulaient à l'instant s'éloigner. Je leur déclarai que je n'étais pas venu si loin pour m'en retourner si vite; que je consentais à ne pas remonter plus haut, mais que je voulais revoir le fleuve en face de l'endroit où nous nous trouvions.

On se conforma à regret à ma déclaration, et nous revînmes au Jourdain, qu'un détour avait éloigné de nous sur la droite. Je lui trouvai la même largeur et la même profondeur qu'à une lieue plus bas, c'est-à-dire, six à sept pieds de profondeur sous la rive, et à peu près cinquante pas de largeur.

Les guides m'importunaient pour partir; Ali-Aga même murmurait. Après avoir achevé de prendre les notes qui me parurent les plus importantes, je cédai au désir de la caravane; je saluai pour la dernière fois le Jourdain; je pris une bouteille de son eau et quelques roseaux de sa rive. Nous commençâmes à nous éloigner, pour gagner le village de Rihha [1], l'ancienne Jéricho,

1. Il est remarquable que ce nom, qui signifie *parfum*. est presque

sous la montagne de Judée. A peine avions-nous fait un quart de lieue dans la vallée, que nous aperçûmes sur le sable des traces nombreuses de pas d'hommes et de chevaux. Ali proposa de serrer notre troupe, afin d'empêcher les Arabes de nous compter. « S'ils « peuvent nous prendre, dit-il, à notre ordre et à nos vêtements, « pour des *soldats chrétiens*, ils n'oseront pas nous attaquer. » Quel éloge de la bravoure de nos armées!

Nos soupçons étaient fondés. Nous découvrîmes bientôt derrière nous, au bord du Jourdain, une troupe d'une trentaine d'Arabes qui nous observaient. Nous fîmes marcher en avant notre *infanterie*, c'est-à-dire, nos six Bethléémites, et nous couvrîmes leur retraite avec notre *cavalerie* ; nous mîmes nos *bagages* au milieu : malheureusement l'âne qui les portait était rétif, et n'avançait qu'à force de coups. Le cheval du drogman ayant mis le pied dans un guêpier, les guêpes se jetèrent sur lui, et le pauvre Michel, emporté par sa monture, jetait des cris pitoyables; Jean, tout Grec qu'il était, faisait bonne contenance; Ali était brave comme un janissaire de Mahomet II. Quant à Julien, il n'était jamais étonné; le monde avait passé sous ses yeux sans qu'il l'eût regardé; il se croyait toujours dans la rue Saint-Honoré, et me disait du plus grand sang-froid du monde, en menant son cheval au petit pas : « Monsieur, est-ce qu'il n'y a pas de police dans ce pays-ci pour « réprimer ces gens-là? »

Après nous avoir regardés longtemps, les Arabes firent quelques mouvements vers nous; puis, à notre grand étonnement, ils rentrèrent dans les buissons qui bordent le fleuve. Ali avait raison : ils nous prirent sans doute pour des soldats chrétiens. Nous arrivâmes sans accident à Jéricho.

L'abbé Mariti a très bien recueilli les faits historiques touchant cette ville célèbre[1]; il a aussi parlé des productions de Jéricho, de la manière d'extraire l'huile de zaccon, etc. : il serait donc inutile de le répéter, à moins de faire, comme tant d'autres, un Voyage avec des Voyages. On sait aussi que les environs de Jéricho sont ornés d'une source dont les eaux, autrefois amères, furent adoucies par un miracle d'Élisée. Cette source est située à deux milles au-dessus

celui de la femme qui reçut les espions de l'armée de Josué à Jéricho. Elle s'appelait *Rahab*.

1. Il en a cependant oublié quelques-uns, tels que le don fait par Antoine à Cléopâtre du territoire de Jéricho, etc.

de la ville, au pied de la montagne où Jésus-Christ pria et jeûna pendant quarante jours. Elle se divise en deux bras. On voit sur ses bords quelques champs de doura, des groupes d'acacias, l'arbre qui donne le baume de Judée[1], et des arbustes qui ressemblent au lilas pour la feuille, mais dont je n'ai pas vu la fleur. Il n'y a plus de roses ni de palmiers à Jéricho, et je n'ai pu y manger les nicolaï d'Auguste : ces dattes, au temps de Belon, étaient fort dégénérées. Un vieil acacia protège la source; un autre arbre se penche un peu plus bas sur le ruisseau qui sort de cette source, et forme sur ce ruisseau un pont naturel.

J'ai dit qu'Ali-Aga était né dans le village de Rihba (Jéricho), et qu'il en était gouverneur. Il me conduisit dans ses États, où je ne pouvais manquer d'être bien reçu de ses sujets : en effet, ils vinrent complimenter leur souverain. Il voulut me faire entrer dans une vieille masure qu'il appelait son *château*; je refusai cet honneur, préférant dîner au bord de la source d'Élisée, nommée aujourd'hui *source du Roi*. En traversant le village, nous vîmes un jeune Arabe assis à l'écart, la tête ornée de plumes, et paré comme dans un jour de fête. Tous ceux qui passaient devant lui s'arrêtaient pour le baiser au front et aux joues : on me dit que c'était un nouveau marié. Nous nous arrêtâmes à la source d'Élisée. On égorgea un agneau, qu'on mit rôtir tout entier à un grand bûcher au bord de l'eau; un Arabe fit griller des gerbes de doura. Quand le festin fut préparé, nous nous assîmes en rond autour d'un plateau de bois, et chacun déchira avec ses mains une partie de la victime.

On aime à distinguer dans ces usages quelques traces des mœurs des anciens jours, et à retrouver chez les descendants d'Ismaël des souvenirs d'Abraham et de Jacob.

Les Arabes, partout où je les ai vus, en Judée, en Égypte, et même en Barbarie, m'ont paru d'une taille plutôt grande que petite. Leur démarche est fière. Ils sont bien faits et légers. Ils ont la tête ovale, le front haut et arqué, le nez aquilin, les yeux grands et coupés en amandes, le regard humide et singulièrement doux : rien n'annoncerait chez eux le Sauvage s'ils avaient toujours la bouche fermée; mais aussitôt qu'ils viennent à parler, on entend

1. Il ne faut pas le confondre avec le fameux baumier, qui n'existe plus à Jéricho. Il paraît que celui-ci a péri vers le VIIe siècle, car Arculfe ne le trouva plus. (*De Loc. Sanct. ap. Ven. Bed.*)

une langue bruyante et fortement aspirée, on aperçoit de longues dents éblouissantes de blancheur, comme celles des chacals et des onces : différents en cela du Sauvage américain, dont la férocité est dans le regard, et l'expression humaine dans la bouche.

Les femmes arabes ont la taille plus haute en proportion que celle des hommes. Leur port est noble; et, par la régularité de leurs traits, la beauté de leurs formes et la disposition de leurs voiles, elles rappellent un peu les statues des prêtresses et des Muses. Ceci doit s'entendre avec restriction : ces belles statues sont souvent drapées avec des lambeaux; l'air de misère, de saleté et de souffrance dégrade ces formes si pures; un teint cuivré cache la régularité des traits; en un mot, pour voir ces femmes telles que je viens de les dépeindre, il faut les contempler d'un peu loin, se contenter de l'ensemble, et ne pas entrer dans les détails.

La plupart des Arabes portent une tunique nouée autour des reins par une ceinture. Tantôt ils ôtent un bras de la manche de cette tunique, et ils sont alors drapés à la manière antique; tantôt ils s'enveloppent dans une couverture de laine blanche, qui leur sert de toge, de manteau ou de voile, selon qu'ils la roulent autour d'eux, la suspendent à leurs épaules, ou la jettent sur leur tête. Ils marchent pieds nus. Ils sont armés d'un poignard, d'une lance ou d'un long fusil. Les tribus voyagent en caravane, les chameaux cheminent à la file. Le chameau de tête est attaché par une corde de bourre de palmier au cou d'un âne, qui est le guide de la troupe : celui-ci, comme chef, est exempt de tout fardeau, et jouit de divers privilèges; chez les tribus riches les chameaux sont ornés de franges, de banderoles et de plumes.

Les juments, selon la noblesse de leurs races, sont traitées avec plus ou moins d'honneurs, mais toujours avec une rigueur extrême. On ne met point les chevaux à l'ombre; on les laisse exposés à toute l'ardeur du soleil, attachés en terre à des piquets par les quatre pieds, de manière à les rendre immobiles; on ne leur ôte jamais la selle; souvent ils ne boivent qu'une seule fois, et ne mangent qu'un peu d'orge en vingt-quatre heures. Un traitement si rude, loin de les faire dépérir, leur donne la sobriété, la patience et la vitesse. J'ai souvent admiré un cheval arabe ainsi enchaîné dans le sable brûlant, les crins descendant épars, la tête baissée entre ses jambes pour trouver un peu d'ombre, et laissant tomber de son œil sauvage un regard oblique sur son maître. Avez-vous

dégagé ses pieds des entraves, vous êtes-vous élancé sur son dos, *il écume, il frémit, il dévore la terre; la trompette sonne, il dit : Allons*[1] ! et vous reconnaissez le cheval de Job.

Tout ce qu'on dit de la passion des Arabes pour les contes est vrai, et j'en vais citer un exemple : Pendant la nuit que nous venions de passer sur la grève de la mer Morte, nos Bethléémites étaient assis autour de leur bûcher, leurs fusils couchés à terre à leurs côtés, les chevaux attachés à des piquets, formant un second cercle en dehors. Après avoir bu le café et parlé beaucoup ensemble, ces Arabes tombèrent dans le silence, à l'exception du cheik. Je voyais à la lueur du feu ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnait à son vêtement en continuant son récit. Ses compagnons l'écoutaient dans une attention profonde, tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt poussant un cri d'admiration, tantôt répétant avec emphase les gestes du conteur; quelques têtes de chevaux qui s'avançaient au-dessus de la troupe, et qui se dessinaient dans l'ombre, achevaient de donner à ce tableau le caractère le plus pittoresque, surtout lorsqu'on y joignait un coin du paysage de la mer Morte et des montagnes de Judée.

Si j'avais étudié avec tant d'intérêt au bord de leurs lacs les hordes américaines, quelle autre espèce de Sauvages ne contemplais-je pas ici. J'avais sous les yeux les descendants de la race primitive des hommes; je les voyais avec les mêmes mœurs qu'ils ont conservées depuis les jours d'Agar et d'Ismaël; je les voyais dans le même désert qui leur fut assigné par Dieu en héritage : *Moratus est in solitudine, habitativitque in deserto Pharan.* Je les rencontrais dans la vallée du Jourdain, au pied des montagnes de Samarie, sur les chemins d'Habron, dans les lieux où la voix de Josué arrêta le soleil, dans les champs de Gomorrhe encore fumants de la colère de Jéhovah, et que consolèrent ensuite les merveilles miséricordieuses de Jésus-Christ.

Ce qui distingue surtout les Arabes des peuples du nouveau monde, c'est qu'à travers la rudesse des premiers on sent pourtant quelque chose de délicat dans leurs mœurs : on sent qu'ils sont nés dans cet Orient d'où sont sortis tous les arts, toutes les sciences, toutes les religions. Caché aux extrémités de l'Occident,

1. *Fervens et fremens sorbet terram; ubi audierit buccinam dicit : Vah!*

dans un canton détourné de l'Univers, le Canadien habite des vallées ombragées par des forêts éternelles, et arrosées par des fleuves immenses; l'Arabe, pour ainsi dire jeté sur le grand chemin du monde, entre l'Afrique et l'Asie, erre dans les brillantes régions de l'aurore, sur un sol sans arbres et sans eau. Il faut, parmi les tribus des descendants d'Ismaël, des maîtres, des serviteurs, des animaux domestiques, une liberté soumise à des lois. Chez les hordes américaines, l'homme est encore tout seul avec sa fière et cruelle indépendance : au lieu de la couverture de laine, il a la peau d'ours; au lieu de la lance, la flèche; au lieu du poignard, la massue; il ne connaît point et il dédaignerait la datte, la pastèque, le lait de chameau : il veut à ses festins de la chair et du sang. Il n'a point tissu le poil de chèvre pour se mettre à l'abri sous des tentes : l'orme tombé de vétusté fournit l'écorce à sa hutte. Il n'a point dompté le cheval pour poursuivre la gazelle : il prend lui-même l'original à la course. Il ne tient point par son origine à de grandes nations civilisées; on ne rencontre point le nom de ses ancêtres dans les fastes des empires : les contemporains de ses aïeux sont de vieux chênes encore debout. Monuments de la nature, et non de l'histoire, les tombeaux de ses pères s'élèvent inconnus dans des forêts ignorées. En un mot, tout annonce chez l'Américain le Sauvage qui n'est point encore parvenu à l'état de civilisation; tout indique chez l'Arabe l'homme civilisé retombé dans l'état sauvage.

Nous quittâmes la source d'Élisée le 6, à trois heures de l'après-midi, pour retourner à Jérusalem. Nous laissâmes à droite le mont de la *Quarantaine*, qui s'élève au-dessus de Jéricho, précisément en face du mont Abarim, d'où Moïse, avant de mourir, aperçut la terre de promission. En rentrant dans la montagne de Judée, nous vîmes les restes d'un aqueduc romain. L'abbé Mariti, poursuivi par le souvenir des moines, veut encore que cet aqueduc ait appartenu à une ancienne communauté, ou qu'il ait servi à arroser les terres voisines, lorsqu'on cultivait la canne à sucre dans la plaine de Jéricho. Si la seule inspection de l'ouvrage ne suffisait pas pour détruire cette idée bizarre, on pourrait consulter Adrichomius (*Theatrum Terræ Sanctæ*), l'*Elucidatio historica Terræ Sanctæ* de Quaresmius, et la plupart des voyageurs déjà cités. Le chemin que nous suivions dans la montagne, était large et quelquefois pavé; c'est peut-être une ancienne voie romaine. Nous passâmes au pied

d'une montagne couronnée autrefois par un château gothique, qui protégeait et fermait le chemin. Après cette montagne, nous descendîmes dans une vallée noire et profonde, appelée en hébreu *Adommin* ou *le lieu du sang*. Il y avait là une petite cité de la tribu de Juda, et ce fut dans cet endroit solitaire que le Samaritain secourut le voyageur blessé. Nous y rencontrâmes la cavalerie du pacha, qui allait faire de l'autre côté du Jourdain l'expédition dont j'aurai occasion de parler. Heureusement la nuit nous déroba à la vue de cette soldatesque. Nous passâmes à Bahurim, où David, fuyant devant Absalon, faillit d'être lapidé par Seméi. Un peu plus loin, nous mîmes pied à terre à la fontaine où Jésus-Christ avait coutume de se reposer avec les apôtres, en revenant de Jéricho. Nous commençâmes à gravir les revers de la montagne des Oliviers; nous traversâmes le village de Béthanie, où l'on montre les ruines de la maison de Marthe et le sépulcre de Lazare. Ensuite nous descendîmes la montagne des Oliviers, qui domine Jérusalem, et nous traversâmes le torrent de Cédron, dans la vallée de Josaphat. Un sentier qui circule au pied du temple, et s'élève sur le mont Sion, nous conduisit à la porte des Pèlerins, en faisant le tour entier de la ville. Il était minuit. Ali-Aga se fit ouvrir. Les six Arabes retournèrent à Bethléem. Nous rentrâmes au couvent. Mille bruits fâcheux s'étaient déjà répandus sur notre compte : on disait que nous avions été tués par les Arabes, ou par la cavalerie du pacha; on me blâmait d'avoir entrepris ce voyage avec une escorte aussi faible; chose qu'on rejetait sur le caractère imprudent des Français. Les événements qui suivirent prouvèrent pourtant que, si je n'avais pas pris ce parti et mis à profit les premières heures de mon arrivée à Jérusalem, je n'aurais jamais pu pénétrer jusqu'au Jourdain [1].

1. On m'a conté qu'un Anglais, habillé en Arabe, était allé seul, deux ou trois fois, de Jérusalem à la mer Morte. Cela est très possible, et je crois même que l'on court moins de risques ainsi qu'avec une escorte de dix ou douze hommes.

QUATRIÈME PARTIE

VOYAGE DE JÉRUSALEM

Je m'occupai pendant quelques heures à crayonner des notes sur les lieux que je venais de voir; manière de vivre que je suivis tout le temps que je demeurai à Jérusalem, courant le jour et écrivant la nuit. Le père procureur entra chez moi le 7 octobre de très grand matin; il m'apprit la suite des démêlés du pacha et du père gardien. Nous convînmes de ce que nous avions à faire. On envoya mes firmans à Abdallah. Il s'emporta, cria, menaça, et finit cependant par exiger des religieux une somme un peu moins considérable. Je regrette bien de ne pouvoir donner la copie d'une lettre écrite par le père Bonaventure de Nola à M. le général Sébastiani; je tiens cette copie du père Bonaventure lui-même. On y verrait, avec l'histoire du pacha, des choses aussi honorables pour la France que pour M. le général Sébastiani. Mais je ne pourrais publier cette lettre sans la permission de celui à qui elle est écrite, et malheureusement l'absence du général m'ôte tout moyen d'obtenir cette permission.

Il fallait tout le désir que j'avais d'être utile aux pères de terre sainte pour m'occuper d'autre chose que de visiter le Saint-Sépulcre. Je sortis du couvent le même jour, à neuf heures du matin, accompagné de deux religieux, d'un drogman, de mon domestique, et d'un janissaire. Je me rendis à pied à l'église qui renferme le tombeau de Jésus-Christ.

Tous les voyageurs ont décrit cette église, la plus vénérable de la terre, soit que l'on pense en philosophe ou en chrétien. Ici j'éprouve un véritable embarras. Dois-je offrir la peinture exacte des lieux

saints? Mais alors je ne puis que répéter ce que l'on a dit avant moi : jamais sujet ne fut peut-être moins connu des lecteurs modernes, et toutefois jamais sujet ne fut plus complètement épuisé. Dois-je omettre le tableau de ces lieux sacrés? Mais ne sera-ce pas enlever la partie la plus essentielle de mon voyage, et en faire disparaître ce qui en est et la fin et le but? Après avoir balancé longtemps, je me suis déterminé à décrire les principales stations de Jérusalem, par les considérations suivantes :

1° Personne ne lit aujourd'hui les anciens pèlerinages à Jérusalem; et ce qui est très usé paraîtra vraisemblablement tout neuf à la plupart des lecteurs;

2° L'église du Saint-Sépulcre n'existe plus; elle a été incendiée de fond en comble depuis mon retour de Judée; je suis, pour ainsi dire, le dernier voyageur qui l'ait vue; et j'en serai, par cette raison même, le dernier historien.

Mais comme je n'ai point la prétention de refaire un tableau déjà très bien fait, je profiterai des travaux de mes devanciers, prenant soin seulement de les éclaircir par des observations.

Parmi ces travaux, j'aurais choisi de préférence ceux des voyageurs protestants, à cause de l'esprit du siècle : nous sommes toujours prêts à rejeter aujourd'hui ce que nous croyons sortir d'une source trop religieuse. Malheureusement je n'ai rien trouvé de satisfaisant sur le Saint-Sépulcre dans Pococke, Shaw, Maundrell, Hasselquist et quelques autres.

Les savants et les voyageurs qui ont écrit en latin touchant les antiquités de Jérusalem, tels que Adamannus, Bède, Brocard, Willibaldus, Breydenbach, Sanut, Ludolphe, Reland [1], Andrichomius, Quaresmius, Baumgarten, Fureri, Bochart, Arias-Montanus, Reuvich, Hese, Cotovic [2], m'obligeraient à des traductions qui, en dernier résultat, n'apprendraient rien de nouveau au lecteur [3]. Je

1. Son ouvrage, *Palestina ex monumentis veteribus illustrata*, est un miracle d'érudition.

2. Sa description du Saint-Sépulcre va jusqu'à donner en entier les hymnes que les pèlerins chantaient à chaque station.

3. Il y a aussi une description de Jérusalem en arménien, et une autre en grec moderne; j'ai vu la dernière. Les descriptions très anciennes, comme celles de Sanut, de Ludolphe, de Brocard, de Breydenbach, de Willibaldus ou Guillebaud, d'Adamannus, ou plutôt d'Arculfe, et du vénérable Bède, sont curieuses, parce qu'en les lisant on peut juger des changements survenus depuis à l'église du Saint-Sépulcre; mais elles seraient inutiles quant au monument moderne.

m'en suis donc tenu aux voyageurs français[1]; et parmi ces derniers, j'ai préféré la description du Saint-Sépulcre par Deshayes; voici pourquoi :

Belon (1550), assez célèbre d'ailleurs comme naturaliste, dit à peine un mot du Saint-Sépulcre : son style en outre a trop vieilli. D'autres auteurs, plus anciens encore que lui, ou ses contemporains, tels que Cachernois (1490), Regnault (1522), Salignac (1522), Le Huen (1525), Gassot (1536), Renaud (1548), Postel (1553), Giraudet (1575), se servent également d'une langue trop éloignée de celle que nous parlons[2].

Villamont (1588) se noie dans les détails, et il n'a ni méthode ni critique. Le père Boucher (1610) est si pieusement exagéré, qu'il est impossible de le citer. Bernard (1616) écrit avec assez de sagesse, quoiqu'il n'eût que vingt ans à l'époque de son voyage; mais il est diffus, plat et obscur. Le père Pacifique (1622) est vulgaire, et sa narration est trop abrégée. Monconys (1647) ne s'occupe que de recettes de médecine. Doubdan (1651) est clair, savant, très digne d'être consulté, mais long, et sujet à s'appesantir sur les petites choses. Le frère Roger (1653), attaché pendant cinq années aux service des lieux saints, a de la science, de la critique, un style vif et animé : sa description du Saint-Sépulcre est trop longue; c'est ce qui me l'a fait exclure. Thévenot (1656), un de nos voyageurs les plus connus, a parfaitement parlé de l'église de Saint-Sauveur; et j'engage les lecteurs à consulter son ouvrage (*Voyage au Levant*, chapitre XXXIX) mais il ne s'éloigne guère de Deshayes. Le père Nau, jésuite (1674), joignit à la connaissance des langues de l'Orient l'avantage d'accomplir le voyage de Jérusalem avec le marquis de Nointel, notre ambassadeur à Constantinople, et le même à qui nous devons les premiers dessins d'Athènes : c'est bien dommage que le savant jésuite soit d'une intolérable prolixité. La lettre du père Neret, dans les *Lettres édifiantes*, est excellente de tout point; mais elle omet trop de choses. J'en dis autant de du Loiret de la Roque (1688). Quant aux voya-

1. De Vera, en espagnol, est très concis, et pourtant très clair. Zuallardo, en italien, est confus et vague. Pierre de la Vallée est charmant, à cause de la grâce particulière de son style et de ses singulières aventures, mais il ne fait point autorité.

2. Quelques-uns de ces auteurs ont écrit en latin, mais on a d'anciennes versions françaises de leurs ouvrages.

geurs tout à fait modernes, Muller, Vanzow, Korte Bscheider, Mariti, Volney, Niebuhr, Brown, ils se taisent presque entièrement sur les saints lieux.

Deshayes (1621), envoyé par Louis XIII en Palestine, m'a donc paru mériter qu'on s'attachât à son récit :

1° Parce que les Turcs s'empressèrent de montrer eux-mêmes Jérusalem à cet ambassadeur, et qu'il serait entré jusque dans la mosquée du Temple s'il l'avait voulu;

2° Parce qu'il est si clair et si précis dans le style un peu vieilli de son secrétaire, que Paul Lucas l'a copié mot à mot, sans avertir du plagiat, selon sa coutume;

3° Parce que d'Anville (et c'est la raison péremptoire) a pris la carte de Deshayes pour l'objet d'une dissertation qui est peut-être le chef-d'œuvre de notre célèbre géographe [1]. Deshayes va nous donner ainsi le matériel de l'église du Saint-Sépulcre : j'y joindrai ensuite mes observations [2].

« Le Saint-Sépulcre et la plupart des saints lieux sont servis par « des religieux cordeliers, qui y sont envoyés de trois ans en « trois ans; et, encore qu'il y en ait de toutes nations, ils passent « néanmoins tous pour Français ou pour Vénitiens, et ne sub- « sistent que parce qu'ils sont sous la protection du roi. Il y a près « de soixante ans, qu'ils demeuraient hors de la ville, sur le mont « de Sion, au même lieu où Notre-Seigneur fit la Cène avec ses « apôtres; mais leur église ayant été convertie en mosquée, ils ont « toujours depuis demeuré dans la ville sur le mont Giron, où est « leur couvent, que l'on appelle *Saint-Sauveur*. C'est où leur gar- « dien demeure avec le corps de la famille, qui pourvoit de reli- « gieux en tous les lieux de la terre sainte où il est besoin qu'il y « en ait.

« L'église du Saint-Sépulcre n'est éloignée de ce couvent que de « deux cents pas. Elle comprend le Saint-Sépulcre, le mont Cal- « vaire, et plusieurs autres lieux saints. Ce fut sainte Hélène qui

1. C'était l'opinion du savant M. de Sainte-Croix. La dissertation de d'Anville porte le nom de *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*. Elle est fort rare, mais je la donne à la fin de cet *Itinéraire*.

2. Je n'ai point rejeté dans les notes à la fin du volume cette longue citation de Deshayes, parce qu'elle est trop importante, et que son déplacement rendrait ensuite inintelligible ce que je dis moi-même de l'église du Saint-Sépulcre.

« en fit bâtir une partie pour couvrir le Saint-Sépulcre; mais les « princes chrétiens qui vinrent après la firent augmenter pour y « comprendre le mont Calvaire, qui n'est qu'à cinquante pas du « Saint-Sépulcre.

« Anciennement le mont Calvaire était hors de la ville, ainsi « que je l'ai déjà dit : c'était le lieu où l'on exécutait les criminels « condamnés à mort; et, afin que tout le peuple y pût assister, il y « avait un grande place entre le mont et la muraille de la ville. Le « reste du mont était environné de jardins, dont l'un appartenait « à Joseph d'Arimathie, disciple secret de Jésus-Christ, où il avait « fait faire un sépulcre pour lui, dans lequel fut mis le corps de « Notre-Seigneur. La coutume parmi les Juifs n'était pas d'en- « terrer les corps comme nous faisons en chrétienté : chacun, « selon ses moyens, faisait pratiquer dans quelque roche une « forme de petit cabinet où l'on mettait le corps, que l'on étendait « sur une table du rocher même; et puis on refermait ce lieu avec « une pierre que l'on mettait devant la porte, qui n'avait d'ordi- « naire que quatre pieds de haut.

« L'Église du Saint-Sépulcre est fort irrégulière; car l'on s'est « assujetti aux lieux que l'on voulait enfermer dedans. Elle est à « peu près faite en croix, ayant six vingts pas de long, sans « compter la descente de l'Invention de la sainte Croix, et soixante « et dix de large. Il y a trois dômes, dont celui qui couvre le Saint- « Sépulcre sert de nef à l'église. Il a trente pas de diamètre, et est « ouvert par en haut comme la rotonde de Rome. Il est vrai qu'il « n'y a point de voûte : la couverture en est soutenue seulement « par de grands chevrons de cèdre, qui ont été apportés du mont « Liban. L'on entrait autrefois en cette église par trois portes; « mais aujourd'hui il n'y en a plus qu'une, dont les Turcs gardent « soigneusement les clefs, de crainte que les pèlerins n'y entrent « sans payer les neuf sequins, ou trente-six livres, à quoi ils sont « taxés; j'entends ceux qui viennent de chrétienté, car pour les « chrétiens sujets du Grand Seigneur, ils n'en payent pas la « moitié. Cette porte est toujours fermée, et il n'y a qu'une petite « fenêtre traversée d'un barreau de fer, par où ceux de dehors « donnent des vivres à ceux qui sont dedans, lesquels sont de huit « nations différentes.

« La première est celle des Latins ou Romains, que représentent « les religieux cordeliers. Ils gardent le Saint-Sépulcre; le lieu du

« mont Calvaire où Notre-Seigneur fut attaché à la croix; l'endroit « où la sainte croix fut trouvée; la pierre de l'*onction*, et la cha- « pelle où Notre-Seigneur apparut à la Vierge après sa résurrection.

« La seconde nation est celle des Grecs, qui ont le chœur de « l'église, où ils officient, au milieu duquel il y a un petit cercle de « marbre, dont ils estiment que le centre soit le milieu de la terre.

« La troisième nation est celle des Abyssins; ils tiennent la « chapelle où est la colonne d'*Impropere*.

« La quatrième nation est celle des Cophtes, qui sont les chré- « tiens d'Égypte; ils ont un petit oratoire proche du Saint-Sépulcre.

« La cinquième est celle des Arméniens; ils ont la chapelle de « Sainte-Hélène, et celle où les habits de Notre-Seigneur furent « partagés et joués.

« La sixième nation est celle des Nestoriens ou Jacobites, qui sont « venus de Chaldée et de Syrie; ils ont une petite chapelle proche « du lieu où Notre-Seigneur apparut à la Madeleine, en forme de « jardinier, qui pour cela est appelée *la chapelle de la Madeleine*.

« La septième nation est celle des Géorgiens, qui habitent entre « la mer Majeure et la mer Caspienne; ils tiennent le lieu du mont « Calvaire où fut dressée la croix, et la prison où demeura Notre- « Seigneur, en attendant que l'on eût fait le trou pour la placer.

« La huitième nation est celle des Maronites, qui habitent le « mont Liban; ils reconnaissent le pape comme nous faisons.

« Chaque nation, outre ces lieux que tous ceux qui sont dedans « peuvent visiter, a encore quelque endroit particulier dans les « voûtes et dans les coins de cette église qui lui sert de retraite, et « où elle fait l'office selon son usage; car les prêtres et religieux « qui y entrent demeurent d'ordinaire deux mois sans en sortir, « jusqu'à ce que du couvent qu'ils ont dans la ville l'on y en envoie « d'autres pour servir en leur place. Il serait malaisé d'y demeurer « longuement sans être malade, parce qu'il y a fort peu d'air, et « que les voûtes et les murailles rendent une fraîcheur assez mal- « saine : néanmoins nous y trouvâmes un bon ermite, qui a pris « l'habit de saint François, qui y a demeuré vingt ans sans en « sortir, encore qu'il y ait tellement à travailler, pour entretenir « deux cents lampes, et pour nettoyer et parer tous les lieux saints, « qu'il ne saurait reposer plus de quatre heures par jour.

« En entrant dans l'église, on rencontre la pierre de l'*onction*, « sur laquelle le corps de Notre-Seigneur fut oint de myrrhe et

« d'aloès avant que d'être mis dans le sépulcre. Quelques-uns « disent qu'elle est du même rocher du mont Calvaire, et les « autres tiennent qu'elle fut apportée dans ce lieu par Joseph et « Nicodème, disciples secrets de Jésus-Christ, qui lui rendirent ce « pieux office, et qu'elle tire sur le vert. Quoi qu'il en soit, à cause « de l'indiscrétion de quelques pèlerins qui la rompaient, l'on a été « contraint de la couvrir de marbre blanc, et de l'entourer d'un « petit balustre de fer, de peur que l'on ne marche dessus. Elle a « huit pieds moins trois pouces de long, et deux pieds moins un « pouce de large; et au-dessus il y a huit lampes qui brûlent con- « tinuellement.

« Le Saint-Sépulcre est à trente pas de cette pierre, justement au « milieu du grand dôme dont j'ai parlé : c'est comme un petit « cabinet qui a été creusé et pratiqué dans une roche vive, à la « pointe du ciseau. La porte qui regarde l'orient n'a que quatre « pieds de haut et deux et un quart de large, de sorte qu'il se faut « grandement baisser pour y entrer. Le dedans du sépulcre est « presque carré. Il a six pieds moins un pouce de long, et six « pieds moins deux pouces de large; et, depuis le bas jusqu'à la « voûte, huit pieds un pouce. Il y a une table solide de la même « pierre, qui fut laissée en creusant le reste. Elle a deux pieds « quatre pouces et demi de haut, et contient la moitié du sépulcre; « car elle a six pieds moins un pouce de long, et deux pieds deux « tiers et demi de large. Ce fut sur cette table que le corps de « Notre-Seigneur fut mis, ayant la tête vers l'occident et les pieds « à l'orient : mais, à cause de la superstitieuse dévotion des Orien- « taux, qui croient qu'ayant laissé leurs cheveux sur cette pierre, « Dieu ne les abandonnerait jamais; et aussi parce que les pèlerins « en rompaient des morceaux, l'on a été contraint de la couvrir de « marbre blanc, sur lequel on célèbre aujourd'hui la messe : il y a « continuellement quarante-quatre lampes qui brûlent dans ce « saint lieu; et afin d'en faire exhaler la fumée, l'on a fait trois « trous à la voûte. Le dehors du sépulcre est aussi revêtu de « tables de marbre et de plusieurs colonnes, avec un dôme au- « dessus.

« A l'entrée de la porte du sépulcre, il y a une pierre d'un pied « et demi en carré, et relevée d'un pied qui est du même roc, « laquelle servait pour appuyer la grosse pierre qui bouchait la « porte du sépulcre; c'était sur cette pierre qu'était l'ange lorsqu'il

« parla aux Maries; et tant à cause de ce mystère que pour ne pas « entrer d'abord dans le Saint-Sépulcre, les premiers chrétiens « firent une petite chapelle au-devant, qui est appelée *la chapelle* « *de l'Ange*.

« A douze pas du Saint-Sépulcre, en tirant vers le septentrion, « l'on rencontre une grande pierre de marbre gris, qui peut avoir « quatre pieds de diamètre, que l'on a mise là pour marquer le lieu « où Notre-Seigneur se fit voir à la Madeleine, en forme de jardi- « nier.

« Plus avant est la chapelle de l'Apparition, où l'on tient par « tradition que Notre-Seigneur apparut premièrement à la Vierge, « après sa résurrection. C'est le lieu où les religieux cordeliers « font leur office, et où ils se retirent : car de là ils entrent en des « chambres qui n'ont point d'autre issue que par cette chapelle.

« Continuant à faire le tour de l'église, l'on trouve une petite « chapelle voûtée, qui a sept pieds de long et six de large, que l'on « appelle autrement *la Prison de Notre-Seigneur*, parce qu'il fut « mis dans ce lieu en attendant que l'on eût fait le trou pour « planter la croix. Cette chapelle est à l'opposite du mont Calvaire; « de sorte que ces deux lieux sont comme la croisée de l'église; car « le mont est au midi, et la chapelle au septentrion.

« Assez proche de là est une autre chapelle de cinq pas de long « et de trois de large, qui est au même lieu où Notre-Seigneur fut « dépouillé par les soldats avant que d'être attaché à la croix, et où « ses vêtements furent joués et partagés.

« En sortant de cette chapelle, on rencontre à main gauche un « grand escalier qui perce la muraille de l'église, pour descendre « dans une espèce de cave qui est creusée dans le roc. Après avoir « descendu trente marches, il y a une chapelle, à main gauche, que « l'on appelle vulgairement *la chapelle Sainte-Hélène*, à cause « qu'elle était là en prière pendant qu'elle faisait chercher la « sainte croix. L'on descend encore onze marches jusqu'à l'endroit « où elle fut trouvée avec les clous, la couronne d'épines et le « fer de la lance, qui avaient été cachés en ce lieu plus de « trois cents ans.

« Proche du haut de ce degré, en tirant vers le mont Calvaire, « est une chapelle qui a quatre pas de long et deux et demi de « large, sous l'autel de laquelle l'on voit une colonne de marbre « gris, marqueté de taches noires, qui a deux pieds de haut et un

« de diamètre. Elle est appelée *la colonne d'Impropere*, parce que « l'on y fit asseoir Notre-Seigneur pour le couronner d'épines.

« L'on rencontre à dix pas de cette chapelle un petit degré fort « étroit, dont les marches sont de bois au commencement, et de « pierre à la fin. Il y en a vingt en tout, par lesquelles on va sur le « mont Calvaire. Ce lieu, qui était autrefois si ignominieux, ayant « été sanctifié par le sang de Notre-Seigneur, les premiers chré- « tiens en eurent un soin particulier; et, après avoir ôté toutes les « immondices et toute la terre qui était dessus, ils l'enfermèrent « de murailles : de sorte que c'est à présent comme une chapelle « haute, qui est enclose dans cette grande église. Elle est revêtue « de marbre par dedans, et séparée en deux par une arcade. Ce qui « est vers le septentrion est l'endroit où Notre-Seigneur fut « attaché à la croix. Il y a toujours trente-deux lampes ardentes « qui sont entretenues par les cordeliers, qui célèbrent aussi tous « les jours la messe en ce saint lieu.

« En l'autre partie, qui est au midi, fut plantée la sainte croix. « On voit encore le trou qui est creusé dans le roc environ un « pied et demi, outre la terre qui était dessus. Le lieu où étaient « les croix des deux larrons est proche de là. Celle du bon larron « était au septentrion, et l'autre au midi; de manière que le pre- « mier était à la main droite de Notre-Seigneur, qui avait la face « tournée vers l'occident, et le dos du côté de Jérusalem, qui était « à l'orient. Il y a continuellement cinquante lampes ardentes « pour honorer ce saint lieu.

« Au-dessous de cette chapelle sont les sépultures de Godefroi « de Bouillon et de Baudoin son frère, où on lit ces inscriptions :

HIC JACET INCLYTUS DUX GODEFRIDUS DE
BULION, QUI TOTAM ISTAM TERRAM AC-
QUISIVIT CULTUI CHRISTIANO, CUJUS ANIMA
REGNET CUM CHRISTO. AMEN.

REX BALDUINUS, JUDAS ALTER MACHABEUS,
SPES PATRIÆ, VIGOR ECCLESIÆ, VIRTUS UTRIUSQUE,
QUEM FORMIDABANT, CUI DONA TRIBUTA FEREBANT
CEDAR ET ÆGYPTUS, DAN AC HOMICIDA DAMASCUS.
PROH DOLOR! IN MODICO CLAUDITUR HOC TUMULO [1].

1. Outre ces deux tombeaux, on en voit quatre autres à moitié brisés. Sur un de ces tombeaux on lit encore, mais avec beaucoup de peine, une épitaphe rapportée par Cotovic.

« Le mont de Calvaire est la dernière station de l'église du « Saint-Sépulcre; car à vingt pas de là l'on rencontre la pierre de « l'*onction*, qui est justement à l'entrée de l'église. »

Deshayes ayant ainsi décrit par ordre les stations de tant de lieux vénérables, il ne me reste à présent qu'à montrer l'ensemble de ces lieux aux lecteurs.

On voit d'abord que l'église du Saint-Sépulcre se compose de trois églises : celle du Saint-Sépulcre, celle du Calvaire, et celle de l'Invention de la sainte Croix.

L'église proprement dite du Saint-Sépulcre est bâtie dans la vallée du mont Calvaire, et sur le terrain où l'on sait que Jésus-Christ fut enseveli. Cette église forme une croix; la chapelle même du Saint-Sépulcre n'est en effet que la grande nef de l'édifice : elle est circulaire comme le Panthéon à Rome, et ne reçoit le jour que par un dôme au-dessous duquel se trouve le Saint-Sépulcre. Seize colonnes de marbre ornent le pourtour de cette rotonde; elles soutiennent, en décrivant dix-sept arcades, une galerie supérieure, également composée de seize colonnes et de dix-sept arcades, plus petites que les colonnes et les arcades qui les portent. Des niches correspondantes aux arcades s'élèvent au-dessus de la frise de la dernière galerie, et le dôme prend sa naissance sur l'arc de ces niches. Celles-ci étaient autrefois décorées de mosaïques représentant les douze apôtres, sainte Hélène, l'empereur Constantin, et trois autres portraits inconnus.

Le chœur de l'église du Saint-Sépulcre est à l'orient de la nef du tombeau : il est double comme dans les anciennes basiliques; c'est-à-dire qu'il a d'abord une enceinte avec des stalles pour les prêtres, ensuite un sanctuaire reculé, et élevé de deux degrés au-dessus du premier. Autour de ce double sanctuaire règnent les ailes du chœur; et dans ces ailes sont placées les chapelles décrites par Deshayes.

C'est aussi dans l'aile droite, derrière le chœur, que s'ouvrent les deux escaliers qui conduisent, l'un à l'église du Calvaire, l'autre à l'église de l'Invention de la sainte Croix : le premier monte à la cime du Calvaire; le second descend sous le Calvaire même : en effet la croix fut élevée sur le sommet du Golgotha, et retrouvée sous cette montagne. Ainsi, pour nous résumer, l'église du Saint-Sépulcre est bâtie au pied du Calvaire : elle touche par sa partie orientale à ce monticule sous lequel on a bâti deux autres

églises, qui tiennent par des murailles et des escaliers voûtés au principal monument.

L'architecture de l'église est évidemment du siècle de Constantin : l'ordre corinthien domine partout. Les piliers sont lourds ou maigres, et leur diamètre est presqne toujours sans proportion avec leur hauteur. Quelques colonnes accouplées qui portent la frise du chœur sont toutefois d'un assez bon style. L'église étant haute et développée, les corniches se profilent à l'œil avec assez de grandeur; mais comme depuis environ soixante ans on a surbaissé l'arcade qui sépare le chœur de la nef, le rayon horizontal est brisé, et l'on ne jouit plus de l'ensemble de la voûte.

L'église n'a point de péristyle : on entre par deux portes latérales; il n'y en a plus qu'une d'ouverte. Ainsi le monument ne paraît pas avoir eu de décorations extérieures. Il est masqué d'ailleurs par les masures et par les couvents grecs qui sont accolés aux murailles.

Le petit monument de marbre qui couvre le Saint-Sépulcre a la forme d'un catafalque orné d'arceaux demi-gothiques engagés dans les côtés-pleins de ce catafalque : il s'élève élégamment sous le dôme qui l'éclaire; mais il est gâté par une chapelle massive que les Arméniens ont obtenu la permission de bâtir à l'une de ses extrémités. L'intérieur du catafalque offre un tombeau de marbre blanc fort simple, appuyé d'un côté au mur du monument, et et servant d'autel aux religieux catholiques : c'est le tombeau de Jésus-Christ.

L'origine de l'église du Saint-Sépulcre est d'une haute antiquité. L'auteur de l'*Epitome* des guerres sacrées (*Epitome bellorum sacrorum*) prétend que, quarante-six ans après la destruction de Jérusalem par Vespasien et Titus, les chrétiens obtinrent d'Adrien la permission de bâtir, ou plutôt de rebâtir un temple sur le tombeau de leur Dieu, et d'enfermer dans la nouvelle cité les autres lieux révérés des chrétiens. Il ajoute que ce temple fut agrandi et réparé par Hélène, mère de Constantin. Quaresmius combat cette opinion, « parce que, dit-il, les fidèles, jusqu'au règne de Cons-« tantin, n'eurent pas la permission d'élever de pareils temples. » Le savant religieux oublie qu'avant la persécution de Dioclétien les chrétiens possédaient de nombreuses églises, et célébraient publiquement leurs mystères. Lactance et Eusèbe vantent à cette époque la richesse et le bonheur des fidèles.

D'autres auteurs dignes de foi, Sozomène, dans le second livre de son *Histoire*; saint Jérôme, dans ses *Épîtres* à Paulin et à Ruffin; Sévère, livre II; Nicéphore, livre XVIII; et Eusèbe, dans la *Vie de Constantin*, nous apprennent que les païens entourèrent d'un mur les saints lieux; qu'ils élevèrent sur le tombeau de Jésus-Christ une statue à Jupiter, et une autre statue à Vénus sur le Calvaire; qu'ils consacrèrent un bois à Adonis sur le berceau du Sauveur. Ces témoignages démontrent également l'antiquité du vrai culte à Jérusalem par la profanation même des lieux sacrés, et prouvent que les chrétiens avaient des sanctuaires dans ces lieux.

Quoi qu'il en soit, la fondation de l'église du Saint-Sépulcre remonte au moins au règne de Constantin : il nous reste une lettre de ce prince, qui ordonne à Macaire, évêque de Jérusalem, d'élever une église sur le lieu où s'accomplit le grand mystère du salut. Eusèbe nous a conservé cette lettre. L'évêque de Césarée fait ensuite la description de l'église nouvelle, dont la dédicace dura huit jours. Si le récit d'Eusèbe avait besoin d'être appuyé par des témoignages étrangers, on aurait ceux de Cyrille, évêque de Jérusalem (*Catéch.*, 1-10-13), de Théodoret, et même de l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, en 333 : *Ibidem, jussu Constantini imperatoris, basilica facta est miræ pulchritudinis.*

Cette église fut ravagée par Cosroës II, roi de Perse, environ trois siècles après qu'elle eut été bâtie par Constantin. Héraclius reconquit la vraie croix, et Modeste, évêque de Jérusalem, rétablit l'église du Saint-Sépulcre. Quelque temps après, le calife Omar s'empara de Jérusalem; mais il laissa aux chrétiens le libre exercice de leur culte. Vers l'an 1009, Hequem ou Hakem, qui régnait en Égypte, porta la désolation au tombeau de Jésus-Christ. Les uns veulent que la mère de ce prince, qui était chrétienne, ait fait encore relever les murs de l'église abattue; les autres disent que le fils du calife d'Égypte, à la sollicitation de l'empereur Argyropile, permit aux fidèles d'enfermer les saints lieux dans un monument nouveau. Mais comme à l'époque du règne de Hakem les chrétiens de Jérusalem n'étaient ni assez riches ni assez habiles pour bâtir l'édifice qui couvre aujourd'hui le Calvaire[1]; comme, malgré un passage très suspect de Guillaume de

1. On prétend que Marie, femme de Hakem et mère du nouveau calife en fit les frais, et qu'elle fut aidée dans cette pieuse entreprise par Constantin Monomaque.

Tyr, rien n'indique que les croisés aient fait construire à Jérusalem une église du Saint-Sépulcre, il est probable que l'église fondée par Constantin a toujours subsisté telle qu'elle est, du moins quant aux murailles du bâtiment. La seule inspection de l'architecture de ce bâtiment suffirait pour démontrer la vérité de ce que j'avance.

Les croisés s'étant emparés de Jérusalem le 15 juillet 1099, arrachèrent le tombeau de Jésus-Christ des mains des infidèles. Il demeura quatre-vingt-huit ans sous la puissance des successeurs de Godefroi de Bouillon. Lorsque Jérusalem retomba sous le joug musulman, les Syriens rachetèrent à prix d'or l'église du Saint-Sépulcre, et des moines vinrent défendre avec leurs prières des lieux inutilement confiés aux armes des rois : c'est ainsi qu'à travers mille révolutions la foi des premiers chrétiens nous avait conservé un temple qu'il était donné à notre siècle de voir périr.

Les premiers voyageurs étaient bien heureux; ils n'étaient point obligés d'entrer dans toutes ces critiques : premièrement, parce qu'ils trouvaient dans leurs lecteurs la religion qui ne dispute jamais avec la vérité; secondement, parce que tout le monde était persuadé que le seul moyen de voir un pays tel qu'il est, c'est de le voir avec ses traditions et ses souvenirs. C'est en effet la Bible et l'Évangile à la main que l'on doit parcourir la terre sainte. Si l'on veut y porter un esprit de contention et de chicane, la Judée ne vaut pas la peine qu'on l'aille chercher si loin. Que dirait-on d'un homme qui, parcourant la Grèce et l'Italie, ne s'occuperait qu'à contredire Homère et Virgile? Voilà pourtant comme on voyage aujourd'hui : effet sensible de notre amour-propre, qui veut nous faire passer pour habiles en nous rendant dédaigneux.

Les lecteurs chrétiens demanderont peut-être à présent quels furent les sentiments que j'éprouvai en entrant dans ce lieu redoutable; je ne puis réellement le dire. Tant de choses se présentaient à la fois à mon esprit, que je ne m'arrêtais à aucune idée particulière. Je restai près d'une demi-heure à genoux dans la petite chambre du Saint-Sépulcre, les regards attachés sur la pierre sans pouvoir les en arracher. L'un des deux religieux qui me conduisaient demeurait prosterné auprès de moi, le front sur le marbre; l'autre, l'Évangile à la main, me lisait à la lueur des lampes les passages relatifs au saint tombeau. Entre chaque verset il récitait une prière : *Domine Jesu Christe, qui in hora diei*

vespertina de cruce depositus, in brachiis dulcissimæ Matris tuæ reclinatus fuisti, horaque ultima in hoc sanctissimo monumento corpus tuum examine contulisti, etc. Tout ce que je puis assurer, c'est qu'à la vue de ce sépulcre triomphant je ne sentis que ma faiblesse; et quand mon guide s'écria avec saint Paul : *Ubi est, Mors, victoria tua? Ubi est, Mors, stimulus tuus?* je prêtai l'oreille, comme si la Mort allait répondre qu'elle était vaincue et enchaînée dans ce monument.

Nous parcourûmes les stations jusqu'au sommet du Calvaire. Où trouver dans l'antiquité rien d'aussi touchant, rien d'aussi merveilleux que les dernières scènes de l'Évangile? Ce ne sont point ici les aventures bizarres d'une divinité étrangère à l'humanité : c'est l'histoire la plus pathétique, histoire qui non seulement fait couler des larmes par sa beauté, mais dont les conséquences, appliquées à l'univers, ont changé la face de la terre. Je venais de visiter les monuments de la Grèce, et j'étais encore tout rempli de leur grandeur; mais qu'ils avaient été loin de m'inspirer ce que j'éprouvais à la vue des lieux saints!

L'église du Saint-Sépulcre, composée de plusieurs églises, bâtie sur un terrain inégal, éclairée par une multitude de lampes, est singulièrement mystérieuse; il y règne une obscurité favorable à la piété et au recueillement de l'âme. Les prêtres chrétiens des différentes sectes habitent les différentes parties de l'édifice. Du haut des arcades, où il se sont nichés comme des colombes, du fond des chapelles et des souterrains, ils font entendre leurs cantiques à toutes les heures du jour et de la nuit; l'orgue du religieux latin, les cymbales du prêtre abyssin, la voix du caloyer grec, la prière du solitaire arménien, l'espèce de plainte du moine cophte, frappent tour à tour ou tout à la fois votre oreille; vous ne savez d'où partent ces concerts; vous respirez l'odeur de l'encens sans apercevoir la main qui le brûle : seulement vous voyez passer, s'enfoncer derrière des colonnes, se perdre dans l'ombre du temple, le pontife qui va célébrer les plus redoutables mystères aux lieux mêmes où ils se sont accomplis.

Je ne sortis point de l'enceinte sacrée sans m'arrêter aux monuments de Godefroi et de Baudouin : ils font face à la porte de l'église, et sont appuyés contre le mur du chœur. Je saluai les cendres de ces rois chevaliers, qui méritèrent de reposer près du grand sépulcre qu'ils avaient délivré. Ces cendres sont des cendres

françaises, et les seules qui soient ensevelies à l'ombre du tombeau de Jésus-Christ. Quel titre d'honneur pour ma patrie !

Je retournai au couvent à onze heures, et j'en sortis de nouveau à midi, pour suivre la *Voie douloureuse* : on appelle ainsi le chemin que parcourut le Sauveur du monde en se rendant de la maison de Pilate au Calvaire.

La maison de Pilate[1] est une ruine d'où l'on découvre le vaste emplacement du temple de Salomon, et la mosquée bâtie sur cet emplacement.

Jésus-Christ ayant été battu de verges, couronné d'épines, et revêtu d'une casaque de pourpre, fut présenté aux Juifs par Pilate : *Ecce homo*, s'écria le juge; et l'on voit encore la fenêtre d'où il prononça ces paroles mémorables.

Selon la tradition latine à Jérusalem, la couronne de Jésus-Christ fut prise sur l'arbre épineux, *lycium spinosum*. Mais le savant botaniste Hasselquist croit qu'on employa pour cette couronne le *nabka* des Arabes. La raison qu'il en donne mérite d'être rapportée :

« Il y a toute apparence, dit l'auteur, que le nabka fournit la « couronne que l'on mit sur la tête de Notre-Seigneur : il est « commun dans l'Orient. On ne pouvait choisir une plante plus « propre à cet usage, car elle est armée de piquants; ses branches « sont souples et pliantes, et sa feuille est d'un vert foncé comme « celle du lierre. Peut-être les ennemis de Jésus-Christ choisirent- « ils, pour ajouter l'insulte au châtiment, une plante approchante « de celle dont on se servait pour couronner les empereurs et les « généraux d'armée. »

Une autre tradition conserve à Jérusalem la sentence prononcée par Pilate contre le Sauveur du monde :

Jesum Nazarenum, subversorem gentis, contemptorem Cæsaris, et falsum Messiam, ut majorum suæ gentis testimonio probatum est, ducite ad communis supplicii locum, et eum in ludibriis regiæ majestatis in medio duorum latronum cruci affigite. I, lictor, expedi cruces.

A cent vingt pas de l'arc de l'*Ecce Homo*, on me montra, à gauche, les ruines d'une église consacrée autrefois à Notre-Dame des Douleurs. Ce fut dans cet endroit que Marie, chassée d'abord

1. Le gouverneur de Jérusalem demeurait autrefois dans cette maison : mais on n'y loge plus que ses chevaux parmi les débris. Voyez l'Introduction, sur la vérité des traditions religieuses à Jérusalem.

par les gardes, rencontra son Fils chargé de la croix. Ce fait n'est point rapporté dans les Évangiles, mais il est cru généralement, sur l'autorité de saint Boniface et de saint Anselme. Saint Boniface dit que la vierge tomba comme demi-morte, et qu'elle ne put prononcer un seul mot : *Nec verbum dicere potuit.* Saint Anselme assure que le Christ la salua par ces mots : *Salve, mater*. Comme on retrouve Marie au pied de la croix [1], ce récit des Pères n'a rien que de très probable; la foi ne s'oppose point à ces traditions : elles montrent à quel point la merveilleuse et sublime histoire de la Passion s'est gravée dans la mémoire des hommes. Dix-huit siècles écoulés, des persécutions sans fin, des révolutions éternelles, des ruines toujours croissantes, n'ont pu effacer ou cacher la trace d'une mère qui vint pleurer sur son fils.

Cinquante pas plus loin, nous trouvâmes l'endroit où Simon le Cyrénen aida Jésus-Christ à porter sa croix.

« Comme ils le menaient à mort, ils prirent un homme de « Cyrène, appelé *Simon*, qui revenait des champs, et le chargèrent « de la croix, la lui faisant porter après Jésus [2]. »

Ici le chemin, qui se dirigeait est et ouest, fait un coude et tourne au nord; je vis à main droite le lieu où se tenait Lazare le pauvre, et en face, de l'autre côté de la rue, la maison du mauvais riche.

« Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin, « et qui se traitait magnifiquement tous les jours.

« Il y avait aussi un pauvre appelé *Lazare*, tout couvert d'ul- « cères, couché à sa porte, qui eût bien voulu se rassasier des « miettes qui tombaient de la table du riche; mais personne ne lui « en donnait, et les chiens venaient lui lécher ses plaies.

« Or, il arriva que le pauvre mourut, et fut emporté par les « anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et eut « l'enfer pour sépulcre. »

Saint Chrysostome, saint Ambroise et saint Cyrille ont cru que l'histoire du Lazare et du mauvais riche n'était point une simple parabole, mais un fait réel et connu. Les Juifs même nous ont conservé le nom du mauvais riche, qu'ils appellent *Nabal*.

Après avoir passé la maison du mauvais riche, on tourne à

1. *In Joan.*
2. Saint-Luc.

droite, et l'on reprend la direction du couchant. A l'entrée de cette rue qui monte au Calvaire, le Christ rencontra les saintes femmes qui pleuraient.

« Or, il était suivi d'une grande multitude de peuple et de « femmes qui se frappaient la poitrine et qui le pleuraient.

« Mais Jésus se tournant vers elles leur dit : Filles de Jérusalem, « ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos « enfants [1]. »

A cent dix pas de là on montre l'emplacement de la maison de Véronique, et le lieu où cette pieuse femme essuya le visage du Sauveur. Le premier nom de cette femme était Bérénice; il fut changé dans la suite en celui de *Vera-Icon*, vraie image, par la transposition de deux lettres : en outre, la transmutation du *b* en *v* est très fréquente dans les langues anciennes.

Après avoir fait une centaine de pas, on trouve la porte Judiciaire : c'était la porte par où sortaient les criminels qu'on exécutait sur le Golgotha. Le Golgotha, aujourd'hui renfermé dans la nouvelle cité, était hors de l'enceinte de l'ancienne Jérusalem.

De la porte Judiciaire au haut du Calvaire on compte à peu près deux cents pas : là se termine la voie Douloureuse, qui peut avoir en tout un mille de longueur. Nous avons vu que le Calvaire est maintenant compris dans l'église du Saint-Sépulcre. Si ceux qui lisent la Passion dans l'Évangile sont frappés d'une sainte tristesse et d'une admiration profonde, qu'est-ce donc que d'en suivre les scènes au pied de la montagne de Sion, à la vue du temple, et dans les murs mêmes de Jérusalem!

Après la description de la voie Douloureuse et de l'église du Saint-Sépulcre, je ne dirai qu'un mot des autres lieux de dévotion que l'on trouve dans l'enceinte de la ville. Je me contenterai de les nommer dans l'ordre où je les ai parcourus pendant mon séjour à Jérusalem.

1° La maison d'Anne le pontife, près de la porte de David, au pied du mont Sion, en dedans du mur de la ville : les Arméniens possèdent l'église bâtie sur les ruines de cette maison.

2° Le lieu de l'apparition du Sauveur à Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques, et Marie Salomé, entre le château et la porte du mont Sion.

1. Saint Luc.

3° La maison de Simon le pharisien. Madeleine y confessa ses erreurs. C'est une église totalement ruinée, à l'orient de la ville.

4° Le monastère de sainte Anne, mère de la sainte Vierge; et la grotte de la Conception immaculée, sous l'église du monastère. Ce monastère est converti en mosquée, mais on y entre pour quelques médins. Sous les rois chrétiens, il était habité par des religieuses. Il n'est pas loin de la maison de Simon.

5° La prison de saint Pierre, près du Calvaire. Ce sont de vieilles murailles, où l'on montre des crampons de fer.

6° La maison de Zébédée, assez près de la prison de saint Pierre, grande église qui appartient au patriarche grec.

7° La maison de Marie, mère de Jean-Marc, où saint Pierre se retira lorsqu'il eut été délivré par l'ange. C'est une église desservie par les Syriens.

8° Le lieu du martyre de saint Jacques le Majeur. C'est le couvent des Arméniens. L'église en est fort riche et fort élégante. Je parlerai bientôt du patriarche arménien.

Le lecteur a maintenant sous les yeux le tableau complet des monuments chrétiens dans Jérusalem. Nous allons à présent visiter les dehors de la ville sainte.

J'avais employé deux heures à parcourir à pied la voie Douloureuse. J'eus soin chaque jour de revoir ce chemin sacré, ainsi que l'église du Calvaire, afin qu'aucune circonstance essentielle n'échappât à ma mémoire. Il était donc deux heures quand j'achevai, le 7 octobre, ma première revue des saints lieux. Je montai alors à cheval avec Ali-Aga, le drogman Michel, et mes domestiques. Nous sortîmes par la porte de Jaffa, pour faire le tour complet de Jérusalem. Nous étions couverts d'armes, habillés à la française, et très décidés à ne souffrir aucune insulte. On voit que les temps sont bien changés, grâce au renom de nos victoires : car l'ambassadeur Deshayes, sous Louis XIII, eut toutes les peines du monde à obtenir la permission d'entrer à Jérusalem avec son épée.

Nous tournâmes à gauche en sortant de la porte de la ville; nous marchâmes au midi, et nous passâmes la piscine de Bersabée, fossé large et profond, mais sans eau; ensuite nous gravîmes la montagne de Sion, dont une partie se trouve hors de Jérusalem.

Je suppose que ce nom de Sion réveille dans la mémoire des lecteurs un grand souvenir; qu'ils sont curieux de connaître cette

montagne si mystérieuse dans l'Écriture, si célèbre dans les cantiques de Salomon; cette montagne objet des bénédictions ou des larmes des prophètes, et dont Racine a soupiré les malheurs.

C'est un monticule d'un aspect jaunâtre et stérile, ouvert en forme de croissant du côté de Jérusalem, à peu près de la hauteur de Montmartre, mais plus arrondi au sommet. Ce sommet sacré est marqué par trois monuments ou plutôt par trois ruines : la maison de Caïphe, le Saint-Cénacle, et le tombeau ou le palais de David. Du haut de la montagne vous voyez au midi la vallée de Ben-Hinnon; par delà cette vallée le Champ du Sang acheté des trente deniers de Judas, le mont du Mauvais Conseil, les tombeaux des juges, et tout le désert vers Habron et Bethléem. Au nord le mur de Jérusalem, qui passe sur la cime de Sion, vous empêche de voir la ville; celle-ci va toujours en s'inclinant vers la vallée de Josaphat.

La maison de Caïphe est aujourd'hui une église desservie par les Arméniens; le tombeau de David est une petite salle voûtée, où l'on trouve trois sépulcres de pierres noirâtres; le Saint-Cénacle est une mosquée et un hôpital turc : c'étaient autrefois une église et un monastère occupés par les pères de terre sainte. Ce dernier sanctuaire est également fameux dans l'ancien et dans le nouveau *Testament* : David y bâtit son palais et son tombeau; il y garda pendant trois mois l'arche d'alliance; Jésus-Christ y fit la dernière pâque, et y institua le sacrement d'Eucharistie; il y apparut à ses disciples le jour de sa résurrection; le Saint-Esprit y descendit sur les apôtres. Le Saint-Cénacle devint le premier temple chrétien que le monde ait vu; saint Jacques le Mineur y fut consacré premier évêque de Jérusalem, et saint Pierre y tint le premier concile de l'Église; enfin ce fut de ce lieu que les apôtres partirent, pauvres et nus, pour monter sur tous les trônes de la terre : *Docete omnes gentes!*

L'historien Josèphe nous a laissé une description magnifique du palais et du tombeau de David. Benjamin de Tudèle fait au sujet de ce tombeau un conte assez curieux (5).

En descendant de la montagne de Sion du côté du levant, nous arrivâmes à la vallée, à la fontaine et à la piscine de Siloé, où Jésus-Christ rendit la vue à l'aveugle. La fontaine sort d'un rocher; elle coule en silence, *cum silentio*, selon le témoignage de Jérémie, ce qui contredit un passage de saint Jérôme; elle a une espèce de

flux et de reflux, tantôt versant ses eaux comme la fontaine de Vaucluse, tantôt les retenant et les laissant à peine couler. Les lévites répandaient l'eau de Siloé sur l'autel à la fête des Tabernacles, en chantant : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.* Milton invoque cette source au commencement de son poème, au lieu de la fontaine Castalie :

. . . . Or if Sion-hill.
Delight thee more, and Siloa's brook that flow'd
Fast by the oracle of God, etc. ;

beaux vers que Delille a magnifiquement rendus :

Toi donc qui, célébrant les merveilles des cieux,
Prends loin de l'Hélicon un vol audacieux;
Soit que, te retenant sous ses palmiers antiques,
Sion avec plaisir répète tes cantiques;
. . . .
Soit que, chantant le jour où Dieu donna sa loi,
Le Sina sous tes pieds tressaille encor d'effroi;
Soit que, près du saint lieu d'où partent ses oracles,
Les flots du Siloé te disent ses miracles:
Muse sainte, soutiens mon vol présomptueux!

Les uns racontent que cette fontaine sortit tout à coup de la terre pour apaiser la soif d'Isaïe, lorsque ce prophète fut seié en deux avec une scie de bois, par l'ordre de Manassès; les autres prétendent qu'on la vit paraître sous le règne d'Ézéchias, dont nous avons l'admirable cantique :

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant, etc.

Selon Josèphe, cette source miraculeuse coulait pour l'armée de Titus, et refusait ses eaux aux Juifs coupables. La piscine, ou plutôt les deux piscines du même nom, sont tout auprès de la source. Elles servent aujourd'hui à laver le linge comme autrefois, et nous y vîmes des femmes qui nous dirent des injures en s'enfuyant. L'eau de la fontaine est saumâtre, et assez désagréable au goût; on s'y baigne les yeux, en mémoire du miracle de l'aveugle-né.

Près de là on montre l'endroit où le prophète Isaïe subit le supplice dont j'ai parlé. On y voit aussi un village appelé *Siloan*;

au pied de ce village est une autre fontaine que l'Écriture nomme *Rogel* : en face de cette fontaine, au pied de la montagne de Sion, se trouve une troisième fontaine qui porte le nom de *Marie*. On croit que la Vierge y venait chercher de l'eau, comme les filles de Laban au puits dont Jacob ôta la pierre : *Ecce Rachel veniebat cum ovibus patris sui*, etc. La fontaine de la Vierge mêle ses eaux à celles de la fontaine de Siloé.

Ici, comme le remarque saint Jérôme, on est à la racine du mont Moria, sous les murs du temple, à peu près en face de la porte Sterquilinaire. Nous avançâmes jusqu'à l'angle oriental du mur de la ville, et nous entrâmes dans la vallée de Josaphat. Elle court du nord au midi, entre la montagne des Oliviers et le mont Moria. Le torrent de Cédron passe au milieu. Ce torrent est à sec une partie de l'année; dans les orages ou dans les printemps pluvieux, il roule une eau rougie.

La vallée de Josaphat est encore appelée dans l'Écriture *vallée de Savé*, *vallée du Roi*, *vallée de Melchisédech*[1]. Ce fut dans la vallée de Melchisédech que le roi de Sodome chercha Abraham, pour le féliciter de la victoire remportée sur les cinq rois. Moloch et Béelphégor furent adorés dans cette même vallée. Elle prit dans la suite le nom de *Josaphat*, parce que le roi de ce nom y fit élever son tombeau. La vallée de Josaphat semble avoir toujours servi de cimetière à Jérusalem; on y rencontre les monuments des siècles les plus reculés et des temps les plus modernes : les Juifs viennent y mourir des quatre parties du monde; un étranger leur vend au poids de l'or un peu de terre pour couvrir leurs corps dans le champ de leurs aïeux. Les cèdres dont Salomon planta cette vallée[2], l'ombre du temple dont elle était couverte, le torrent qui la traversait[3], les cantiques de deuil que David y composa, les lamentations que Jérémie y fit entendre, la rendaient propre à la tristesse et à la paix des tombeaux. En commençant sa Passion

1. Sur tout cela il y a différentes opinions. La vallée du Roi pourrait bien être vers les montagnes du Jourdain, et cette position conviendrait même davantage à l'histoire d'Abraham.

2. Josèphe raconte que Salomon fit couvrir de cèdres les montagnes de la Judée.

3. Cédron est un mot hébreu qui signifie noirceur et tristesse. On observe qu'il y a faute dans l'évangile de saint Jean, qui nomme ce torrent, *torrent des Cèdres*. L'erreur vient d'un oméga, écrit au lieu d'un omicron : κέδρων, au lieu de κέδρον.

dans ce lieu solitaire, Jésus-Christ le consacra de nouveau aux douleurs : ce David innocent y versa, pour effacer nos crimes, les larmes que le David coupable y répandit pour expier ses propres erreurs. Il y a peu de noms qui réveillent dans l'imagination des pensées à la fois plus touchantes et plus formidables que celui de la vallée de Josaphat, vallée si pleine de mystères, que, selon le prophète Joël, tous les hommes y doivent comparaître un jour devant le juge redoutable : *Congregabo omnes gentes, et deducam eas in vallem Josaphat et disceptabo cum eis ibi.* « Il est raisonnable, « dit le père Nau, que l'honneur de Jésus-Christ soit réparé publi- « quement dans le lieu où il lui a été ravi par tant d'opprobres et « d'ignominies, et qu'il juge justement les hommes où ils l'ont « jugé si injustement. »

L'aspect de la vallée de Josaphat est désolé : le côté occidental est une haute falaise de craie qui soutient les murs gothiques de la ville, au-dessus desquels on aperçoit Jérusalem ; le côté oriental est formé par le mont des Oliviers et par la montagne du Scandale, *mons Offensionis*, ainsi nommée de l'idolâtrie de Salomon. Ces deux montagnes, qui se touchent, sont presque nues, et d'une couleur rouge et sombre : sur leurs flancs déserts on voit çà et là quelques vignes noires et brûlées, quelques bouquets d'oliviers sauvages, des friches couvertes d'hysope, des chapelles, des oratoires et des mosquées en ruine. Au fond de la vallée on découvre un pont d'une seule arche, jeté sur la ravine du torrent de Cédron. Les pierres du cimetière des Juifs se montrent comme un amas de débris au pied de la montagne du Scandale, sous le village arabe de Siloan : on a peine à distinguer les masures de ce village des sépulcres dont elles sont environnées. Trois monuments antiques, les tombeaux de Zacharie, de Josaphat et d'Absalon, se font remarquer dans ce champ de destruction. A la tristesse de Jérusalem, dont il ne s'élève aucune fumée, dont il ne sort aucun bruit ; à la solitude des montagnes, où l'on n'aperçoit pas un être vivant ; au désordre de toutes ces tombes fracassées, brisées, demi-ouvertes, on dirait que la trompette du jugement s'est déjà fait entendre, et que les morts vont se lever dans la vallée de Josaphat.

Au bord même, et presque à la naissance du torrent de Cédron, nous entrâmes dans le jardin des Oliviers ; il appartient aux pères latins, qui l'ont acheté de leurs propres deniers : on y voit huit gros oliviers d'une extrême décrépitude. L'olivier est pour ainsi

dire immortel, parce qu'il renaît de sa souche : on conservait dans la citadelle d'Athènes un olivier dont l'origine remontait à la fondation de la ville. Les oliviers du jardin de ce nom à Jérusalem sont au moins du temps du Bas-Empire; en voici la preuve : en Turquie, tout olivier trouvé debout par les musulmans, lorsqu'ils envahirent l'Asie, ne paie qu'un médin au fisc, tandis que l'olivier planté depuis la conquête doit au Grand Seigneur la moitié de ses fruits [1] : or les huit oliviers dont nous parlons ne sont taxés qu'à huit médins.

Nous descendîmes de cheval à l'entrée de ce jardin, pour visiter à pied les Stations de la montagne. Le village de Gethsémani était à quelque distance du jardin des Oliviers. On le confond aujourd'hui avec ce jardin, comme le remarquent Thévenot et Roger.

Nous entrâmes d'abord dans le sépulcre de la Vierge. C'est une église souterraine, où l'on descend par cinquante degrés assez beaux : elle est partagée entre toutes les sectes chrétiennes : les Turcs même ont un oratoire dans ce lieu; les catholiques possèdent le tombeau de Marie. Quoique la Vierge ne soit pas morte à Jérusalem, elle fut (selon l'opinion de plusieurs Pères) miraculeusement ensevelie à Gethsémani par les apôtres. Euthymius raconte l'histoire de ces merveilleuses funérailles. Saint Thomas ayant fait ouvrir le cercueil, on n'y trouva plus qu'une robe virginale, simple et pauvre vêtement de cette reine de gloire que les anges avaient enlevée aux cieux. Les tombeaux de saint Joseph, de saint Joachim et de sainte Anne se voient aussi dans cette église souterraine.

Sortis du sépulcre de la Vierge, nous allâmes voir, dans le jardin des Oliviers, la grotte où le Sauveur répandit une sueur de sang, en prononçant ces paroles : *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste.*

Cette grotte est irrégulière; on y a pratiqué des autels. A quelques pas en dehors on voit la place où Judas trahit son maître par un baiser. A quelle espèce de douleur Jésus-Christ consentit à descendre! Il éprouva ces affreux dégoûts de la vie, que la vertu même a de la peine à surmonter. Et à l'instant où un ange est obligé de sortir du ciel pour soutenir la divinité défaillante sous le fardeau

1. Cette loi est aussi absurde que la plupart des autres lois en Turquie : chose bizarre, d'épargner le vaincu au moment de la conquête, lorsque la violence peut amener l'injustice, et d'accabler le sujet en pleine paix!

des misères de l'homme, cette divinité miséricordieuse est trahie par l'homme (6)!

En quittant la grotte du calice d'amertume, et gravissant un chemin tortueux semé de cailloux, le drogman nous arrêta près d'une roche d'où l'on prétend que Jésus-Christ regarda la ville coupable, en pleurant sur la désolation prochaine de Sion. Baronius observe que Titus planta ses tentes à l'endroit même où le Sauveur avait prédit la ruine de Jérusalem. Doubdan, qui combat cette opinion sans citer Baronius, croit que la sixième légion romaine campa au sommet de la montagne des Oliviers, et non pas sur le penchant de la montagne. Cette critique est trop sévère, et la remarque de Baronius n'en est ni moins belle ni moins juste (7).

De la roche de la Prédiction nous montâmes à des grottes qui sont à la droite du chemin. On les appelle les *Tombeaux des Prophètes*; elles n'ont rien de remarquable, et l'on ne sait trop de quels prophètes elles peuvent garder les cendres.

Un peu au-dessus de ces grottes nous trouvâmes une espèce de citerne composée de douze arcades : ce fut là que les apôtres composèrent le premier symbole de notre croyance. Tandis que le monde entier adorait à la face du soleil mille divinités honteuses, douze pêcheurs, cachés dans les entrailles de la terre, dressaient la profession de foi du genre humain, et reconnaissaient l'unité du Dieu créateur de ces astres à la lumière desquels on n'osait encore proclamer son existence. Si quelque Romain de la cour d'Auguste, passant auprès de ce souterrain, eût aperçu les douze Juifs qui composaient cette œuvre sublime, quel mépris il eût témoigné pour cette troupe superstitieuse! Avec quel dédain il eût parlé de ces premiers fidèles! Et pourtant ils allaient renverser les temples de ce Romain, détruire la religion de ses pères, changer les lois, la politique, la morale, la raison, et jusqu'aux pensées des hommes. Ne désespérons donc jamais du salut des peuples. Les chrétiens gémissent aujourd'hui sur la tiédeur de la foi : qui sait si Dieu n'a point planté dans une aire inconnue le grain de sénevé qui doit multiplier dans les champs? Peut-être cet espoir de salut est-il sous nos yeux sans que nous nous y arrêtions; peut-être nous paraît-il aussi absurde que ridicule. Mais qui aurait jamais pu croire à la folie de la Croix?

On monte encore un peu plus haut, et l'on rencontre les ruines

ou plutôt l'emplacement désert d'une chapelle : une tradition constante enseigne que Jésus-Christ récita dans cet endroit l'*Oraison dominicale*.

« Un jour, comme il était en prière en un certain lieu, après « qu'il eut cessé de prier, un de ses disciples lui dit : Seigneur, « apprenez-nous à prier, ainsi que Jean l'a appris à ses disciples.

« Et il leur dit : Lorsque vous prierez, dites : Père, que votre nom soit sanctifié, etc.[1] »

Ainsi furent composées presque au même lieu la profession de foi de tous les hommes et la prière de tous les hommes.

A trente pas de là, en tirant un peu vers le nord, est un olivier au pied duquel le Fils du souverain Arbitre prédit le jugement universel (8).

Enfin, on fait encore une cinquantaine de pas sur la montagne, et l'on arrive à une petite mosquée de forme octogone, reste d'une église élevée jadis à l'endroit même où Jésus Christ monta au ciel après sa résurrection. On distingue sur le rocher l'empreinte du pied gauche d'un homme; le vestige du pied droit s'y voyait aussi autrefois : la plupart des pèlerins disent que les Turcs ont enlevé ce second vestige, pour le placer dans la mosquée du Temple, mais le père Roger affirme positivement qu'il n'y est pas. Je me tais, par respect, sans pourtant être convaincu, devant des autorités considérables : saint Augustin, saint Jérôme, saint Paulin, Sulpice Sévère, le vénérable Bède, la tradition, tous les voyageurs anciens et modernes, assurent que cette trace marque un pas de Jésus-Christ. En examinant cette trace, on en a conclu que le Sauveur avait le visage tourné vers le nord au moment de son ascension, comme pour renier ce midi infesté d'erreurs, pour appeler à la foi les barbares qui devaient renverser les temples des faux dieux, créer de nouvelles nations, et planter l'étendard de la croix sur les murs de Jérusalem.

Plusieurs Pères de l'Église ont cru que Jésus-Christ s'éleva aux cieux au milieu des âmes des patriaches et des prophètes, délivrées par lui des chaînes de la mort : sa mère et cent vingt disciples furent témoins de son ascension. Il étendit les bras comme Moïse, dit saint Grégoire de Nazianze, et présenta ses disciples à son père; ensuite il croisa ses mains puissantes, en les abaissant sur la tête

1. Saint Luc.

de ses bien-aimés[1], et c'était de cette manière que Jacob avait béni les fils de Joseph; puis, quittant la terre avec une majesté admirable, il monta lentement vers les demeures éternelles, et se perdit dans une nue éclatante[2].

Sainte Hélène avait fait bâtir une église où l'on trouve aujourd'hui la mosquée octogone. Saint Jérôme nous apprend qu'on n'avait jamais pu fermer la voûte de cette église à l'endroit où Jésus-Christ prit sa route à travers les airs. Le vénérable Bède assure que de son temps, la veille de l'Ascension, on voyait, pendant la nuit, la montagne des Oliviers couverte de feux. Rien n'oblige à croire ces traditions, que je rapporte seulement pour faire connaître l'histoire et les mœurs; mais si Descartes et Newton eussent philosophiquement douté de ces merveilles, Racine et Milton ne les auraient pas poétiquement répétées.

Telle est l'histoire évangélique expliquée par les monuments. Nous l'avons vue commencer à Bethléem, marcher au dénoûment chez Pilate, arriver à la catastrophe au Calvaire, et se terminer sur la montagne des Oliviers. Le lieu même de l'ascension n'est pas tout à fait à la cime de la montagne, mais à deux ou trois cents pas au-dessous du plus haut sommet (9).

Nous descendîmes de la montagne des Oliviers, et, remontant à cheval, nous continuâmes notre route. Nous laissâmes derrière nous la vallée de Josaphat, et nous marchâmes par des chemins escarpés jusqu'à l'angle septentrional de la ville; de là, tournant à l'ouest, et longeant le mur qui fait face au nord, nous arrivâmes à la grotte où Jérémie composa ses *Lamentations*. Nous n'étions pas loin des sépulcres des rois; mais nous renonçâmes à les voir ce jour-là, parce qu'il était trop tard. Nous revînmes chercher la porte de Jaffa, par laquelle nous étions sortis de Jérusalem. Il était sept heures précises quand nous rentrâmes au couvent.

Notre course avait duré cinq heures. A pied, et en suivant l'enceinte des murs, il faut à peine une heure pour faire le tour de Jérusalem.

Le 8 octobre, à cinq heures du matin, j'entrepris avec Ali-Aga et le drogman Michel la revue de l'intérieur de la ville. Il faut nous arrêter ici pour jeter un regard sur l'histoire de Jérusalem.

1. Tertull.
2. Ludolph.

Jérusalem fut fondée l'an du monde 2023, par le grand prêtre Melchisédech; il la nomma *Salem*, c'est-à-dire la Paix; elle n'occupait alors que les deux montagnes de Mora et d'Acra.

Cinquante ans après sa fondation, elle fut prise par les Jébuséens, descendant de Jébus, fils de Chanaan. Ils bâtirent sur le mont Sion une forteresse à laquelle ils donnèrent le nom de *Jébus* leur père : la ville prit alors le nom de *Jérusalem*, ce qui signifie *Vision de paix*. Toute l'Écriture en fait un magnifique éloge : *Jérusalem, civitas Dei, luce splendida fulgebis. Omnes nationes terræ adorabunt te*, etc.[1].

Josué s'empara de la ville basse de Jérusalem, la première année de son entrée dans la terre promise : il fit mourir le roi Adonisédech, et les quatre rois d'Ébron, de Jérimol, de Lachis et d'Églon. Les Jébuséens demeurèrent les maîtres de la ville haute, ou de la citadelle de Jébus. Ils n'en furent chassés que par David, huit cent vingt-quatre ans après leur entrée dans la cité de Melchisédech.

David fit augmenter la forteresse de Jébus, et lui donna son propre nom. Il fit aussi bâtir sur la montagne de Sion un palais et un tabernacle, afin d'y déposer l'arche d'alliance.

Salomon augmenta la cité sainte : il éleva ce premier temple dont l'Écriture et l'historien Josèphe racontent les merveilles, et pour lequel Salomon lui-même composa de si beaux cantiques.

Cinq ans après la mort de Salomon, Sésac, roi d'Égypte, attaqua Roboam, prit et pilla Jérusalem.

Elle fut encore saccagée cent cinquante ans après par Joas, roi d'Israël.

Envahie de nouveau par les Assyriens, Manassès, roi de Juda, fut emmené captif à Babylone. Enfin, sous le règne de Sédécias, Nabuchodonosor renversa Jérusalem de fond en comble, brûla le temple, et transporta les Juifs à Babylone. *Sion quasi ager arabatur*, dit Jérémie; *Hierusalem ut : ... lapidum erat.* Saint Jérôme, pour peindre la solitude de cette ville désolée, dit qu'on n'y voyait pas voler un seul oiseau.

Le premier temple fut détruit quatre cent soixante-dix ans six mois et dix jours après sa fondation par Salomon, l'an du monde 3513, environ six cents ans avant Jésus-Christ : quatre cent soixante-dix-sept ans s'étaient écoulés depuis David jusqu'à Sédécias, et la ville avait été gouvernée par dix-sept rois.

1. Tobie

Après les soixante et dix ans de captivité, Zorobabel commença à rebâtir le temple et la ville. Cet ouvrage, interrompu pendant quelques années, fut successivement achevé par Esdras et Néhémie.

Alexandre passa à Jérusalem l'an du monde 3583, et offrit des sacrifices dans le temple.

Ptolémée, fils de Lagus, se rendit maître de Jérusalem; mais elle fut très bien traitée par Ptolémée Philadephe, qui fit au temple de magnifiques présents.

Antiochus le Grand reprit la Judée sur les rois d'Égypte, et la remit ensuite à Ptolémée Évergète. Antiochus Épiphane saccagea de nouveau Jérusalem, et plaça dans le temple l'idole de Jupiter Olympien.

Les Machabées rendirent la liberté à leur pays, et le défendirent contre les rois de l'Asie.

Malheureusement Aristobule et Hircan se disputèrent la couronne; ils eurent recours aux Romains, qui, par la mort de Mithridate, étaient devenus les maîtres de l'Orient. Pompée accourut à Jérusalem : introduit dans la ville, il assiège et prend le temple. Crassus ne tarda pas à piller ce monument auguste, que Pompée vainqueur avait respecté.

Hircan, protégé de César, s'était maintenu dans la grande sacrificature. Antigone, fils d'Aristobule, empoisonné par les Pompéiens, fait la guerre à son oncle Hircan, et appelle les Parthes à son secours. Ceux-ci fondent sur la Judée, entrent dans Jérusalem, et emmènent Hircan prisonnier.

Hérode le Grand, fils d'Antipater, officier distingué de la cour d'Hircan, s'empare du royaume de Judée par la faveur des Romains. Antigone, que le sort des armes fait tomber entre les mains d'Hérode, est envoyé à Antoine. Le dernier descendant des Machabées, le roi légitime de Jérusalem, est attaché à un poteau, battu de verges et mis à mort, par l'ordre d'un citoyen romain.

Hérode, demeuré seul maître de Jérusalem, la remplit de monuments superbes, dont je parlerai dans un autre lieu. Ce fut sous le règne de ce prince que Jésus-Christ vint au monde.

Archélaüs, fils d'Hérode et de Mariamne, succéda à son père, tandis qu'Hérode Antipas, fils aussi du grand Hérode, eut la tétrarchie de la Galilée et de la Pérée. Celui-ci fit trancher la tête à saint Jean-Baptiste, et renvoya Jésus-Christ à Pilate. Cet Hérode le tétrarque fut exilé à Lyon par Caligula.

Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand, obtint le royaume de Judée; mais son frère Hérode, roi de Chalcide, eut tout pouvoir sur le temple, le trésor sacré, et la grande sacrificature.

Après la mort d'Agrippa, la Judée fut réduite en province romaine. Les Juifs s'étant révoltés contre leurs maîtres, Titus assiégea et prit Jérusalem. Deux cent mille Juifs moururent de faim pendant ce siège. Depuis le 14 avril jusqu'au 1er de juillet de l'an 71 de notre ère, cent quinze mille huit cent quatre-vingt cadavres sortirent par une seule porte de Jérusalem [1]. On mangea le cuir des souliers et des boucliers; on en vint à se nourrir de foin, et des ordures que l'on chercha dans les égouts de la ville : une mère dévora son enfant. Les assiégés avalaient leur or; le soldat romain, qui s'en aperçut, égorgeait les prisonniers, et cherchait ensuite le trésor recélé dans les entrailles de ces malheureux. Onze cent mille Juifs périrent dans la ville de Jérusalem, et deux cent trente-huit mille quatre cent soixante dans le reste de la Judée. Je ne comprends dans ce calcul ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards emportés par la faim, les séditions et les flammes. Enfin il y eut quatre-vingt-dix-neuf mille deux cents prisonniers de guerre; les uns furent condamnés aux travaux publics; les autres furent réservés aux triomphe de Titus : ils parurent dans les amphithéâtres de l'Europe et de l'Asie, où ils s'entre-tuèrent pour amuser la populace du monde romain. Ceux qui n'avaient pas atteint l'âge de dix-sept ans furent mis à l'encan avec les femmes; on en donnait trente pour un denier. Le sang du Juste avait été vendu trente deniers à Jérusalem, et le peuple avait crié : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros*. Dieu entendit ce vœu des Juifs, et pour la dernière fois il exauça leur prière : après quoi il détourna ses regards de la terre promise, et choisit un nouveau peuple.

Le Temple fut brûlé trente-huit ans après la mort de Jésus-Christ; de sorte qu'un grand nombre de ceux qui avaient entendu la prédiction du Sauveur purent en voir l'accomplissement.

Le reste de la nation juive s'étant soulevé de nouveau, Adrien acheva de détruire ce que Titus avait laissé debout dans l'ancienne

1. N'est-il pas singulier qu'un critique m'ait reproché tous ces calculs, comme s'ils étaient de moi, et comme si je faisais autre chose que de suivre ici les historiens de l'antiquité, entre autres Josèphe? L'abbé Guénée et plusieurs savants ont prouvé, au reste, que ces calculs ne sont point exagérés.

Jérusalem. Il éleva sur les ruines de la cité de David une autre ville, à laquelle il donna le nom d'*Ælia Capitolina*; il en défendit l'entrée aux Juifs sous peine de mort, et fit sculpter un pourceau sur la porte qui conduisait à Bethléem. Saint Grégoire de Nazianze assure cependant que les Juifs avaient la permission d'entrer à Ælia une fois par an, pour y pleurer; saint Jérôme ajoute qu'on leur vendait au poids de l'or le droit de verser des larmes sur les cendres de leur patrie.

Cinq cent quatre-vingt-cinq mille Juifs, au rapport de Dion, moururent de la main du soldat dans cette guerre d'Adrien. Une multitude d'esclaves de l'un et de l'autre sexe fut vendue aux foires de Gaza et de Membré; on rasa cinquante châteaux et neuf cent quatre-vingt-cinq bourgades.

Adrien bâtit sa ville nouvelle précisément dans la place qu'elle occupe aujourd'hui; et, par une providence particulière, comme l'observe Doubdan, il enferma le mont Calvaire dans l'enceinte des murailles. A l'époque de la persécution de Dioclétien, le nom même de Jérusalem était si totalement oublié, qu'un martyr ayant répondu à un gouverneur romain qu'il était de Jérusalem, ce gouverneur s'imagina que le martyr parlait de quelque ville factieuse bâtie secrètement par les chrétiens. Vers la fin du VIIe siècle, Jérusalem portait le nom d'*Ælia*, comme on le voit par le *Voyage* d'Arculfe, de la rédaction d'Adamannus, ou de celle du vénérable Bède.

Quelques mouvements paraissent avoir eu lieu dans la Judée, sous les empereurs Antonin, Septime Sévère et Caracalla. Jérusalem, devenue païenne dans ses vieilles années, reconnut enfin le Dieu qu'elle avait rejeté. Constantin et sa mère renversèrent les idoles élevées sur le sépulcre du Sauveur, et consacrèrent les saint lieux par des édifices qu'on y voit encore.

Ce fut en vain que Julien, trente-sept ans après, rassembla les Juifs à Jérusalem, pour y rebâtir le Temple : les hommes travaillaient à cet ouvrage avec des hottes, des bêches, et des pelles d'argent; les femmes emportaient la terre dans le pan de leurs plus belles robes : mais des globes de feu sortant des fondements à demi creusés, dispersèrent les ouvriers, et ne permirent pas d'achever l'entreprise.

Nous trouvons une révolte des Juifs sous Justinien, l'an 501 de Jésus-Christ. Ce fut aussi sous cet empereur que l'Église de Jérusalem fut élevée à la dignité patriarcale.

Toujours destinée à lutter contre l'idolâtrie et à vaincre les fausses religions, Jérusalem fut prise par Cosroës, roi des Perses, l'an 613 de Jésus-Christ. Les Juifs répandus dans la Judée achetèrent de ce prince quatre-vingt-dix mille prisonniers chrétiens, et les égorgèrent.

Héraclius battit Cosroës en 627, reconquit la vraie croix que le roi des Perses avait enlevée, et la reporta à Jérusalem.

Neuf ans après, le calife Omar, troisième successeur de Mahomet, s'empara de Jérusalem, après l'avoir assiégée pendant quatre mois : la Palestine, ainsi que l'Égypte, passa sous le joug du vainqueur.

Omar fut assassiné à Jérusalem en 643. L'établissement de plusieurs califats en Arabie et en Syrie, la chute de la dynastie des Ommiades et l'élévation de celle des Abassides, remplirent la Judée de troubles et de malheurs pendant plus de deux cents ans.

Ahmed, Turc Toulounide, qui, de gouverneur de l'Égypte, en était devenu le souverain, fit la conquête de Jérusalem en 868; mais, son fils ayant été défait par les califes de Bagdad, la Cité sainte retourna sous la puissance de ces califes l'an 905 de notre ère.

Un nouveau Turc, nommé *Mahomet-Ikhschid*, s'étant, à son tour, emparé de l'Égypte, porta ses armes au dehors, et soumit Jérusalem, l'an 936 de Jésus-Christ.

Les Fatimites, sortis des sables de Cyrène en 968, chassèrent les Ikhschidites de l'Égypte, et conquirent plusieurs villes de la Palestine.

Un autre Turc, du nom d'*Ortok*, favorisé par les Seljoucides d'Alep, se rendit maître de Jérusalem en 984, et ses enfants y régnèrent après lui.

Mostali, calife d'Égypte, obligea les Ortokides à sortir de Jérusalem.

Hakem ou Haquem, successeur d'Aziz, second calife fatimite, persécuta les chrétiens à Jérusalem, vers l'an 996, comme je l'ai déjà raconté en parlant de l'église du Saint-Sépulcre. Ce calife mourut en 1021.

Meleschah, Turc Seljoucide, prit la sainte Cité en 1076, et fit ravager tout le pays. Les Ortokides qui avaient été chassés de Jérusalem par le calife Mostali, y rentrèrent, et s'y maintinrent

contre Redouan, prince d'Alep. Mais ils en furent expulsés de nouveau par les Fatimites en 1076 : ceux-ci régnaient encore lorsque les croisés parurent sur les frontières de la Palestine.

Les écrivains du XVIII[e] siècle se sont plu à représenter les croisades sous un jour odieux. J'ai réclamé un des premiers contre cette ignorance ou cette injustice[1]. Les croisades ne furent des folies, comme on affectait de les appeler, ni dans leur principe, ni dans leur résultat. Les chrétiens n'étaient point les agresseurs. Si les sujets d'Omar, partis de Jérusalem, après avoir fait le tour de l'Afrique, fondirent sur la Sicile, sur l'Espagne, sur la France même, où Charles Martel les extermina, pourquoi des sujets de Philippe I[er], sortis de la France, n'auraient-ils pas fait le tour de l'Asie pour se venger des descendants d'Omar jusque dans Jérusalem? C'est un grand spectacle sans doute que ces deux armées de l'Europe et de l'Asie marchant en sens contraire autour de la Méditerranée, et venant, chacune sous la bannière de sa religion, attaquer Mahomet et Jésus-Christ au milieu de leurs adorateurs. N'apercevoir dans les croisades que des pèlerins armés qui courent délivrer un tombeau en Palestine, c'est montrer une vue très bornée en histoire. Il s'agissait non seulement de la délivrance de ce tombeau sacré, mais encore de savoir qui devait l'emporter sur la terre, ou d'un culte ennemi de la civilisation, favorable par système à l'ignorance, au despotisme, à l'esclavage, ou d'un culte qui a fait revire chez les modernes le génie de la docte antiquité, et aboli la servitude. Il suffit de lire le discours du pape Urbain II au concile de Clermont, pour se convaincre que les chefs de ces entreprises guerrières n'avaient pas les petites idées qu'on leurs suppose, et qu'ils pensaient à sauver le monde d'une inondation de nouveaux barbares. L'esprit du mahométisme est la persécution et la conquête; l'Évangile, au contraire, ne prêche que la tolérance et la paix. Aussi les chrétiens supportèrent-ils pendant sept cent soixante-quatre ans tous les maux que le fanatisme des Sarrasins leur voulut faire souffrir; ils tâchèrent seulement d'intéresser en leur faveur Charlemagne : mais ni les Espagnes soumises, ni la France envahie, ni la Grèce et les deux Siciles ravagées, ni l'Afrique entière tombée dans les fers, ne purent déterminer pendant près de huit siècles les chrétiens à prendre les armes. Si enfin

1. Voir le *Génie du Christianisme.*

les cris de tant de victimes égorgées en Orient, si les progrès des barbares, déjà aux portes de Constantinople, réveillèrent la chrétienté, et la firent courir à sa propre défense, qui oserait dire que la cause des guerres sacrées fut injuste? Où en serions-nous si nos pères n'eussent repoussé la force par la force? Que l'on contemple la Grèce, et l'on apprendra ce que devient un peuple sous le joug des musulmans. Ceux qui s'applaudissent tant aujourd'hui du progrès des lumières auraient-ils donc voulu voir régner parmi nous une religion qui a brûlé la bibliothèque d'Alexandrie, qui se fait un mérite de fouler aux pieds les hommes, et de mépriser souverainement les lettres et les arts?

Les croisades, en affaiblissant les hordes mahométanes au centre même de l'Asie, nous ont empêchés de devenir la proie des Turcs et des Arabes. Elles ont fait plus : elles nous ont sauvés de nos propres révolutions; elles ont suspendu, par la *paix de Dieu*, nos guerres intestines; elles ont ouvert une issue à cet excès de population qui tôt ou tard cause la ruine des États : remarque que le père Maimbourg a faite, et que M. de Bonald a développée.

Quant aux autres résultats des croisades, on commence à convenir que ces entreprises guerrières ont été favorables au progrès des lettres et de la civilisation. Robertson a parfaitement traité ce sujet dans son *Histoire du commerce des anciens aux Indes orientales*. J'ajouterai qu'il ne faut pas, dans ces calculs, omettre la renommée que les armes européennes ont obtenue dans les expéditions d'outre-mer. Le temps de ces expéditions est le temps héroïque de notre histoire; c'est celui qui a donné naissance à notre poésie épique. Tout ce qui répand du merveilleux sur une nation ne doit point être méprisé par cette nation même. On voudrait en vain se le dissimuler, il y a quelque chose dans notre cœur qui nous fait aimer la gloire; l'homme ne se compose pas absolument de calculs positifs pour son bien et pour son mal, ce serait trop le ravaler; c'est en entretenant les Romains de l'*éternité* de leur ville qu'on les a menés à la conquête du monde, et qu'on leur a fait laisser dans l'histoire un nom éternel.

Godefroy parut donc sur les frontières de la Palestine, l'an 1099 de Jésus-Christ; il était entouré de Baudouin, d'Eustache, de Tancrède, de Raimond de Toulouse, des comtes de Flandre et de Normandie, de l'Étolde, qui sauta le premier sur les murs de Jérusalem; de Guicher, déjà célèbre pour avoir coupé un lion par

la moitié; de Gaston de Foix, de Gérard de Roussillon, de Raimbaud d'Orange, de Saint-Pol, de Lambert : Pierre l'Hermite marchait avec son bâton de pèlerin à la tête de ces chevaliers. Ils s'emparèrent d'abord de Rama; ils entrèrent ensuite dans Emmaüs, tandis que Tancrède et Baudouin du Bourg pénétraient à Bethléem. Jérusalem fut bientôt assiégée, et l'étendard de la croix flotta sur ses murs un vendredi 15, et, selon d'autres, 12 de juillet 1099, à trois heures de l'après-midi.

Je parlerai du siège de cette ville lorsque j'examinerai le théâtre de la *Jérusalem délivrée*. Godefroy fut élu par ses frères d'armes roi de la cité conquise. C'était le temps où de simples chevaliers sautaient de la brèche sur le trône : le casque apprend à porter le diadème; et la main blessée qui mania la pique s'enveloppe noblement dans la pourpre. Godefroy refusa de mettre sur sa tête la couronne brillante qu'on lui offrait, « ne voulant point, dit-il, « porter une couronne d'or où Jésus-Christ avait porté une cou- « ronne d'épines. »

Naplouse ouvrit ses portes, l'armée du soudan d'Égypte fut battue à Ascalon. Robert, moine, pour peindre la défaite de cette armée, se sert précisément de la comparaison employée par J.-B. Rousseau; comparaison d'ailleurs empruntée de la *Bible :*

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon.

Il est probable que Godefroy mourut à Jaffa, dont il avait fait relever les murs. Il eut pour successeur Baudouin son frère, comte d'Édesse. Celui-ci expira au milieu de ses victoires, et laissa, en 1118, le royaume à Baudouin du Bourg, son neveu.

Mélisandre, fille aînée de Baudouin II, épousa Foulques d'Anjou, et porta le royaume de Jérusalem dans la maison de son mari, vers l'an 1130. Foulques étant mort d'une chute de cheval en 1140, son fils Baudouin III lui succéda. La deuxième croisade, prêchée par saint Bernard, conduite par Louis VII et par l'empereur Conrad, eut lieu sous le règne de Baudoin III. Après avoir occupé le trône pendant vingt ans, Baudouin laissa la couronne à son frère Amaury, qui la porta onze années. Amaury eut pour successeur son fils Baudouin, quatrième du nom.

On vit alors paraître Saladin, qui, battu d'abord et ensuite vic-

torieux, finit par arracher les lieux saints à leurs nouveaux maîtres.

Baudouin avait donné sa sœur Sibylle, veuve de Guillaume Longue-Épée, en mariage à Gui de Lusignan. Les grands du royaume, jaloux de ce choix, se divisèrent. Baudouin IV, ayant fini ses jours en 1184, eut pour héritier son neveu Baudoin V, fils de Sibylle et de Guillaume Longue-Épée. Le jeune roi, qui n'avait que huit ans, succomba en 1186 sous une violente maladie. Sa mère Sibylle fit donner la couronne à Gui de Lusignan, son second mari. Le comte de Tripoli trahit le nouveau monarque, qui tomba entre les mains de Saladin à la bataille de Tibériade.

Après avoir achevé la conquête des villes maritimes de la Palestine, le soudan assiégea Jérusalem ; il la prit l'an 1188 de notre ère. Chaque homme fut obligé de donner pour rançon dix besants d'or : quatorze mille habitants demeurèrent esclaves, faute de pouvoir payer cette somme. Saladin ne voulut point entrer dans la mosquée du Temple, convertie en église par les chrétiens, sans en avoir fait laver les murs avec de l'eau de rose. Cinq cents chameaux, dit Sanut, suffirent à peine pour porter toute l'eau de rose employée dans cette occasion : ce conte est digne de l'Orient. Les soldats de Saladin abattirent une croix d'or qui s'élevait au-dessus du temple, la traînèrent par les rues jusqu'au sommet de la montagne de Sion, où ils la brisèrent. Une seule église fut épargnée, et ce fut l'église du Saint-Sépulcre : les Syriens la rachetèrent pour une grosse somme d'argent.

La couronne de ce royaume à demi perdu passa à Isabelle, fille d'Amaury Ier, sœur de Sibylle décédée, et femme d'Esfroy de Turenne. Philippe-Auguste et Richard Cœur de Lion arrivèrent trop tard pour sauver la ville sainte ; mais ils prirent Ptolémaïs ou Saint-Jean d'Acre. La valeur de Richard fut si renommée, que, longtemps après la mort de ce prince, quand un cheval tressaillait sans cause, les Sarrasins disaient qu'il avait vu l'ombre de Richard. Saladin mourut peu de temps après la prise de Ptolémaïs : il ordonna que l'on portât un linceul au bout d'une lance le jour de ses funérailles, et qu'un héraut criât à haute voix :

SALADIN,
DOMPTEUR DE L'ASIE,
DE TOUTES LES RICHESSES QU'IL A CONQUISES,
N'EMPORTE QUE CE LINCEUL.

Richard, rival de gloire de Saladin, après avoir quitté la Palestine, vint se faire renfermer dans une tour en Allemagne. Sa prison donna lieu à des aventures que l'histoire a rejetées, mais que les troubadours ont conservées dans leurs ballades.

L'an 1242, l'émir de Damas Saleh-Ismaël, qui faisait la guerre à Nedjmeddin, soudan d'Égypte, et qui était entré dans Jérusalem, remit cette ville entre les mains des princes latins. Le soudan envoya les Karismiens assiéger la capitale de la Judée. Ils la reprirent, et en massacrèrent tous les habitants : ils la pillèrent encore une fois l'année suivante, avant de la rendre au soudan Saley-Ayoub, successeur de Nedjmeddin.

Pendant le cours de ces événements, la couronne de Jérusalem avait passé d'Isabelle à Henri, comte de Champagne, son nouvel époux; et de celui-ci à Amaury, frère de Lusignan, qui épousa en quatrièmes noces la même Isabelle. Il en eut un fils qui mourut en bas âge. Marie, fille d'Isabelle, et de son premier mari Conrad, marquis de Montferrat, devint l'héritière d'un royaume imaginaire. Jean, comte de Brienne, épousa Marie. Il en eut une fille, Isabelle-Yolande, mariée depuis à l'empereur Frédéric II. Celui-ci, arrivé à Tyr, fit la paix avec le soudan d'Égypte. Les conditions du traité furent que Jérusalem serait partagée entre les chrétiens et les musulmans. Frédéric II vint en conséquence prendre la couronne de Godefroy sur l'autel du Saint-Sépulcre, la mit sur sa tête, et repassa bientôt en Europe. Il est probable que les Sarrasins ne tinrent pas les engagements qu'ils avaient pris avec Frédéric, puisque nous voyons, vingt ans après, en 1242, Nedjmeddin saccager Jérusalem, comme je l'ai dit plus haut. Saint-Louis arrive en Orient sept ans après ce dernier malheur. Il est remarquable que ce prince, prisonnier en Égypte, vit massacrer sous ses yeux les derniers héritiers de la famille de Saladin (10).

Il est certain que les mamelucks Baharites, après avoir trempé leurs mains dans le sang de leur maître, eurent un moment la pensée de briser les fers de saint Louis, et de faire de leur prisonnier leur soudan, tant ils avaient été frappés de ses vertus! Saint Louis dit au sire de Joinville qu'il eût accepté cette couronne, si les infidèles la lui avaient décernée. Rien peut-être ne fait mieux connaître ce prince, qui n'avait pas moins de grandeur d'âme que de piété, et en qui la religion n'excluait point les pensées royales.

Les mamelucks changèrent de sentiment : Moas, Almansor-

Nuradin-Ali, Sefeidin-Modfar, succédèrent tour à tour au trône d'Égypte, et le fameux Bibars-Bondoc-Dari devint soudan en 1263. Il ravagea la partie de la Palestine qui n'était pas soumise à ses armes, et fit réparer Jérusalem. Kelaoum, héritier de Bondoc-Dari en 1281, poussa les chrétiens de place en place, et Khalil, son fils, leur enleva Tyr et Ptolémaïs; enfin, en 1291, ils furent entièrement chassés de la terre sainte, après s'être maintenus cent quatre-vingt-douze ans dans leurs conquêtes, et après avoir régné quatre-vingt-huit ans à Jérusalem.

Le vain titre de roi de Jérusalem fut transporté dans la maison de Sicile par le frère de saint Louis, Charles, comte de Provence et d'Anjou, qui réunit sur sa tête les droits du roi de Chypre et de la princesse Marie, fille de Frédéric, prince d'Antioche. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, devenus les chevaliers de Rhodes et de Malte, les chevaliers Teutoniques, conquérants du nord de l'Europe et fondateurs du royaume de Prusse, sont aujourd'hui les seuls restes de ces croisés qui firent trembler l'Afrique et l'Asie, et occupèrent les trônes de Jérusalem, de Chypre et de Constantinople.

Il y a encore des personnes qui se persuadent, sur l'autorité de quelques plaisanteries usées, que le royaume de Jérusalem était un misérable petit vallon, peu digne du nom pompeux dont on l'avait décoré : c'était un très vaste et très grand pays. L'Écriture entière, les auteurs païens, comme Hécatée d'Abdère, Théophraste, Strabon même, Pausanias, Galien, Dioscoride, Pline, Tacite, Solin, Ammien Marcellin; les écrivains juifs, tels que Josèphe, les compilateurs du *Talmud* et de la *Misna*; les historiens et les géographes arabes, Massudi, Ibn-Haukal, Ibn-al-Quadi, Hamdoullah, Abulfeda, Edrisi, etc.; les voyageurs en Palestine, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, rendent unanimement témoignage à la fertilité de la Judée. L'abbé Guénée a discuté ces autorités avec une clarté et une critique admirables [1]. Faudrait-il s'étonner d'ailleurs qu'une terre féconde fût devenue stérile après tant de dévastations? Jérusalem a été prise et saccagée dix-sept fois; des millions d'hommes ont été égorgés dans son enceinte, et ce massacre dure pour ainsi dire encore; nulle autre ville n'a éprouvé un pareil sort. Cette punition, si longue et presque surnaturelle, annonce un crime

1. Dans les quatre *Mémoires* dont je parlerai.

sans exemple, et qu'aucun châtiment ne peut expier. Dans cette contrée, devenue la proie du fer et de la flamme, les champs incultes ont perdu la fécondité qu'ils devaient aux sueurs de l'homme; les sources ont été ensevelies sous des éboulements; la terre des montagnes, n'étant plus soutenue par l'industrie du vigneron, a été entraînée au fond des vallées, et les collines, jadis couvertes de bois de sycomores, n'ont plus offert que des sommets arides (11).

Les chrétiens ayant donc perdu ce royaume en 1291, les soudans Baharites demeurèrent en possession de leur conquête jusqu'en 1382. A cette époque, les mamelucks circassiens usurpèrent l'autorité en Égypte, et donnèrent une nouvelle forme de gouvernement à la Palestine. Si les soudans circassiens sont ceux qui avaient établi une poste aux pigeons et les relais pour apporter au Caire la neige du mont Liban, il faut convenir que, pour des barbares, ils connaissaient assez bien les agréments de la vie. Sélim mit fin à tant de révolutions en s'emparant, en 1716, de l'Égypte et de la Syrie.

C'est cette Jérusalem des Turcs, cette dix-septième ombre de la Jérusalem primitive, que nous allons maintenant examiner.

En sortant du couvent, nous nous rendîmes à la citadelle. On ne permettait autrefois à personne de la visiter; aujourd'hui qu'elle est en ruine, on y entre pour quelques piastres. D'Anville prouve que ce château, appelé par les chrétiens *le Château* ou *la Tour des Pisans*, est bâti sur les ruines de l'ancien château de David, et qu'il occupe la place de la tour Psephina. Il n'a rien de remarquable : c'est une forteresse gothique, telle qu'il en existe partout, avec des cours intérieures, des fossés, des chemins couverts, etc. On me montra une salle abandonnée, remplie de vieux casques. Quelques-uns de ces casques avaient la forme d'un bonnet égyptien : je remarquai encore des tubes de fer, de la longueur et de la grosseur d'un canon de fusil, dont j'ignore l'usage. Je m'étais intrigué secrètement pour acheter deux ou trois de ces antiquailles; je ne sais plus quel hasard fit manquer ma négociation.

Le donjon du château découvre Jérusalem du couchant à l'orient, comme le mont des Oliviers la voit de l'orient au couchant. Le paysage qui environne la ville est affreux : ce sont de toutes parts des montagnes nues, arrondies à leur cime, ou terminées en plateau; plusieurs d'entre elles, à de grandes distances, portent

des ruines de tours ou des mosquées délabrées. Ces montagnes ne sont pas tellement serrées qu'elles ne présentent des intervalles par où l'œil va chercher d'autres perspectives; mais ces ouvertures ne laissent voir que d'arrière-plans de rochers aussi arides que les premiers plans.

Ce fut du haut de la tour de David que le roi-prophète découvrit Bethsabée se baignant dans les jardins d'Urie. La passion qu'il conçut pour cette femme lui inspira dans la suite ces magnifiques *Psaumes de la Pénitence :*

« Seigneur, ne me reprenez point dans votre fureur, et ne me « châtiez pas dans votre colère... Ayez pitié de moi selon l'étendue « de votre miséricorde... Mes jours se sont évanouis comme la « fumée... Je suis devenu semblable au pélican des déserts... Sei- « gneur, je crie vers vous du fond de l'abîme, etc. »

On ignore pourquoi le château de Jérusalem porte le nom de *Château des Pisans*. D'Anville, qui forme à ce sujet diverses conjectures, a laissé échapper un passage de Belon assez curieux :

« Il convient à un chacun qui veut entrer au Sepulcre, bailler « neuf ducats, et n'y a personne qui en soit exempt, ne pauvres, « ne riches. Aussi celui qui a prins la gabelle du Sepulcre à ferme, « paye huit mille ducats au seigneur; qui est la cause pourquoi « les rentiers rançonnent les pelerins, ou bien ils n'y entreront « point. Les cordeliers et les caloyers grecs, et autres manieres de « religieux chrestiens, ne payent rien pour y entrer. Les Turcs le « gardent en grande reverence, et y entrent avec grande devotion. « L'on dit que les *Pisans* imposerent cette somme de neuf ducats « lorsqu'ils estoient seigneurs en Jerusalem, et qu'elle a esté ainsi « maintenue depuis leur temps. »

La citadelle des Pisans [1] était gardée, quand je la vis, par une espèce d'aga demi-nègre : il y tenait ses femmes renfermées, et il faisait bien, à en juger par l'empressement qu'elles mettaient à se montrer dans cette triste ruine. Au reste, je n'aperçus pas un canon, et je ne sais si le recul d'une seule pièce ne ferait pas crouler tous ces vieux créneaux.

Nous sortîmes du château après l'avoir examiné pendant une heure; nous prîmes une rue qui se dirige de l'ouest à l'est, et

1. Elle portait aussi le nom de *Neblosa* vers la fin du XIII[e] siècle, comme on le voit par un passage de Brocard.

qu'on appelle la *rue du Bazar*; c'est la grande rue et le beau quartier de Jérusalem Mais quelle désolation et quelle misère! N'anticipons pas sur la description générale. Nous ne rencontrions personne, car la plupart des habitants s'étaient retirés dans la montagne, à l'arrivée du pacha. La porte de quelques boutiques abandonnées était ouverte; on aperçoit par cette porte de petites chambres de sept ou huit pieds carrés, où le maître, alors en fuite, mange, couche et dort sur la seule natte qui compose son ameublement.

A la droite du Bazar, entre le temple et le pied de la montagne de Sion, nous entrâmes dans le quartier des Juifs. Ceux-ci, fortifiés par leur misère, avaient bravé l'assaut du pacha : ils étaient là tous en guenilles, assis dans la poussière de Sion, cherchant les insectes qui les dévoraient, et les yeux attachés sur le temple. Le drogman me fit entrer dans une espèce d'école : je voulus acheter le *Pentateuque* hébreu dans lequel un rabbin montrait à lire à un enfant; mais le rabbin ne voulut jamais me le vendre. On a observé que les Juifs étrangers qui se fixent à Jérusalem vivent peu de temps. Quant à ceux de la Palestine, ils sont si pauvres, qu'ils envoient chaque année faire des quêtes parmi leurs frères en Égypte et en Barbarie.

J'avais commencé d'assez longues recherches sur l'état des Juifs à Jérusalem, depuis la ruine de cette ville par Titus jusqu'à nos jours; j'étais entré dans une discussion importante touchant la fertilité de la Judée : à la publication des derniers volumes des *Mémoires de l'Académic des inscriptions*, j'ai supprimé mon travail. On trouve dans ces volumes quatre *Mémoires* de l'abbé Guénée, qui ne laissent rien à désirer sur les deux sujets que je me proposais de traiter. Ces *Mémoires* sont de véritables chefs-d'œuvre de clarté, de critique et d'érudition. L'auteur des *Lettres de quelques Juifs portugais* est un de ces hommes dont les cabales littéraires ont étouffé la renommée durant sa vie, mais dont la réputation croîtra dans la postérité. Je renvoie le lecteur curieux à ces excellents *Mémoires;* il les trouvera aisément, puisqu'ils viennent d'être publiés, et qu'ils existent dans une collection qui n'est pas rare. Je n'ai point la prétention de surpasser les maîtres; je sais jeter au feu le fruit de mes études, et reconnaître qu'on a fait mieux que moi [1].

1. J'aurais pu piller les *Mémoires* de l'abbé Guénée, sans en rien dire,

Du quartier des Juifs nous nous rendîmes à la maison de Pilate, afin d'examiner par une fenêtre la mosquée du Temple; il est défendu à tout chrétien, sous peine de mort, d'entrer dans le parvis qui environne cette mosquée : je me réserve à en faire la description lorsque je parlerai des monuments de Jérusalem. A quelque distance du prétoire de Pilate, nous trouvâmes la piscine Probatique et le palais d'Hérode : ce dernier est une ruine dont les fondations appartiennent à l'antiquité.

Un ancien hôpital chrétien, aujourd'hui consacré au soulagement des Turcs, attira notre attention. On nous y montra une immense chaudière appelée la *chaudière de sainte Hélène*. Chaque musulman qui se présentait autrefois à cet hôpital recevait deux petits pains et des légumes cuits à l'huile; le vendredi, on ajoutait à cette distribution du riz accommodé au miel ou au raisiné : tout cela n'a plus lieu; à peine reste-t-il quelque trace de cette charité évangélique, dont les émanations s'étaient comme attachées aux murs de cet hôpital.

Nous traversâmes de nouveau la ville, et, revenant chercher la porte de Sion, Ali-Aga me fit monter avec lui sur les murs : le drogman n'osa pas nous y suivre. Je trouvai quelques vieux canons de vingt-quatre ajustés sur des affûts sans roues, et placés aux embrasures d'un bastion gothique. Un garde qui fumait sa pipe dans un coin voulut crier; Ali le menaça de le jeter dans le fossé s'il ne se taisait, et il se tut : je lui donnai une piastre.

Les murs de Jérusalem, dont j'ai fait trois fois le tour à pied, présentent quatre faces aux quatre vents; ils forment un carré long, dont le grand côté court d'orient en occident, deux pointes de la boussole au midi. D'Anville a prouvé par les mesures et les positions locales que l'ancienne Jérusalem n'était pas beaucoup

à l'exemple de tant d'auteurs qui se donnent l'air d'avoir puisé dans les sources, quand ils n'ont fait que dépouiller des savants dont ils taisent le nom. Ces fraudes sont très faciles aujourd'hui, car dans ce siècle de lumière, l'ignorance est grande. On commence par écrire sans avoir rien lu, et l'on continue ainsi toute sa vie. Les véritables gens de lettres gémissent en voyant cette nuée de jeunes auteurs qui auraient peut-être du talent s'ils avaient quelques études. Il faudrait se souvenir que Boileau lisait Longin dans l'original, et que Racine savait par cœur le Sophocle et l'Euripide grecs. Dieu nous ramène au siècle des pédants! Trente Vadius ne feront jamais autant de mal aux lettres qu'un écolier en bonnet de docteur (12).

plus vaste que la moderne : elle occupait quasi le même emplacement, si ce n'est qu'elle enfermait toute la montagne de Sion, et qu'elle laissait dehors le Calvaire. On ne doit pas prendre à la lettre le texte de Josèphe, lorsque cet historien assure que les murs de la cité s'avançaient, au nord, jusqu'aux sépulcres des rois : le nombre des stades s'y oppose; d'ailleurs, on pourrait dire encore que les murailles touchent aujourd'hui à ces sépulcres; car elles n'en sont pas éloignées de cinq cents pas.

Le mur d'enceinte qui existe aujourd'hui est l'ouvrage de Soliman, fils de Sélim [1], comme le prouvent les inscriptions turques placées dans ce mur. On prétend que le dessein de Soliman était d'enclore la montagne de Sion dans la circonvallation de Jérusalem, et qu'il fit mourir l'architecte pour n'avoir pas suivi ses ordres. Ces murailles, flanquées de tours carrées, peuvent avoir à la plate-forme des bastions une trentaine de pieds de largeur, et cent vingt pieds d'élévation; elles n'ont d'autres fossés que les vallées qui environnent la ville. Six pièces de douze, tirées à barbette, en poussant seulement quelques gabions, sans ouvrir de tranchée, y feraient dans une nuit une brèche praticable; mais on sait que les Turcs se défendent très bien derrière un mur, par le moyen des épaulements. Jérusalem est dominée de toutes parts ; pour la rendre tenable contre une armée régulière, il faudrait faire de grands ouvrages avancés à l'ouest et au nord, et bâtir une citadelle sur la montagne des Oliviers.

Dans cet amas de décombres, qu'on appelle une ville, il a plu aux gens du pays de donner des noms de rues à des passages déserts. Ces divisions sont assez curieuses, et méritent d'être rapportées, d'autant plus qu'aucun voyageur n'en a parlé; toutefois les pères Roger, Nau, etc., nomment quelques portes en arabe. Je commence par ces dernières :

Bab el-Kzalil, la porte du Bien-Aimé : elle s'ouvre à l'ouest. On sort par cette porte pour aller à Bethléem, Hébron et Saint-Jean du Désert. Nau écrit *Bab-el-Khalil*, et traduit, porte d'Abraham : c'est la porte de Jaffa de Deshayes, la porte des Pèlerins, et quelquefois la porte de Damas des autres voyageurs.

Bab-el-Nabi-Dahoud, la porte du prophète David : elle est au midi, sur le sommet de la montagne de Sion, presque en face du tom-

1. En 1534.

beau de David et du Saint-Cénacle. Nau écrit *Bab-sidi-Daod*. Elle est nommée *Porte de Sion* par Deshayes, Doubdam, Roger, Cotovic, Bénard, etc.

Bab-el-Maugrarbé, la porte des Maugrabins ou des Barbaresques : elle se trouve entre le levant et le midi, sur la vallée d'Annon, presque au coin du temple, et en regard du village de Siloan. Nau écrit *Bab-el-Megarebe*. C'est la porte Sterquilinaire ou des ordures, par où les Juifs amenèrent Jésus-Christ à Pilate, après l'avoir pris au jardin des Oliviers.

Bab-el-Darahie, la porte Dorée ; elle est au levant, et donne sur le parvis du temple. Les Turcs l'ont murée : une prédiction leur annonce que les chrétiens prendront un jour la ville par cette porte ; on croit que Jésus-Christ entra à Jérusalem par cette même porte le jour des Rameaux.

Bab-el-Sidi-Mariam, la porte de la Sainte Vierge, à l'orient, vis-à-vis la montagne des Oliviers. Nau l'appelle en arabe *Heutta*. Toutes les relations de la terre sainte la nomment *porte de Saint-Étienne* ou *de Marie*, parce qu'elle fut témoin du martyre de saint Étienne, et qu'elle conduit au Sépulcre de la Vierge. Du temps des Juifs, elle se nommait *la porte des Troupeaux*.

Bal-el-Zahara, la porte de l'Aurore ou du Cerceau, *Cerchiolino* : elle regarde le septentrion, et conduit à la grotte des Lamentations de Jérémie. Les meilleurs plans de Jérusalem s'accordent à nommer cette porte, porte *d'Éphraïm* ou *d'Hérode*. Cotovic la supprime, et la confond avec la porte de Damas ; il écrit : *Porta Damascena, sive Effraïm* ; mais son plan, trop petit et très défectueux, ne se peut comparer à celui de Deshayes, ni encore moins à celui de Shaw. Le plan du Voyage espagnol de Vera est très beau, mais chargé et inexact. Nau ne donne point le nom arabe de la porte d'Éphraïm ; il est peut-être le seul voyageur qui l'appelle *porte des Turcomans*. La porte d'Éphraïm et la porte Sterquilinaire ou du fumier sont les deux petites portes de Jérusalem.

Bab-el-Hamond ou *Bab-el-Cham*, la porte de la Colonne ou de Damas : elle est tournée au nord-ouest, et mène aux sépulcres des rois à Naplouse ou Sichem, à Saint-Jean d'Acre et à Damas. Nau écrit *Bab-el-Amond*. Quand Simon le Cyrénéen rencontra Jésus-Christ chargé de la croix, il venait de la porte de Damas. Les pèlerins entraient anciennement par cette porte, maintenant ils entrent par celle de Jaffa ou de Bethléem ; d'où il est arrivé qu'on

a transporté les noms de la porte de Damas à la porte de Jaffa ou des Pèlerins. Cette observation n'a point encore été faite, et je la consigne ici pour expliquer une confusion de lieux qui embarrasse quelquefois dans les récits des voyageurs.

Venons maintenant au détail des rues. Les trois principales se nomment :

Harat-bab-el-Hamond, la rue de la Porte de la Colonne : elle traverse la ville du nord au midi.

Souk-el-Kebiz, la rue du Grand-Bazar : elle court du couchant au levant.

Harat-el-Allam, la Voie Douloureuse : elle commence à la porte de la Vierge, passe au prétoire de Pilate, et va finir au Calvaire.

On trouve ensuite sept autres petites rues :

Harat-el-Mulsmin, la rue des Turcs.

Harat-el-Nassara, la rue des Chrétiens : elle va du Saint-Sépulcre au couvent latin.

Harat-el-Asman, la rue des Arméniens, au levant du château.

Harat-el-Youd, la rue des Juifs : les boucheries de la ville sont dans cette rue.

Harat-bab-Hotta, la rue près du Temple.

Harat-el-Zahara. Mon drogman me traduisait ces mots par *strada Comparita*. Je ne sais trop ce que cela veut dire. Il m'assurait encore que les *rebelles* et les *méchantes gens* demeuraient dans cette rue.

Harat-el-Maugrarbé, rue des Maugrabins. Ces Maugrabins, comme je l'ai dit, sont les Occidentaux ou Barbaresques. On compte parmi eux quelques descendants des Maures chassés d'Espagne par Ferdinand et Isabelle. Ces bannis furent reçus dans la ville sainte avec une grande charité; on leur fit bâtir une mosquée : on leur distribue encore aujourd'hui du pain, des fruits, et quelque argent. Les héritiers des fiers Abencérages, les élégants architectes de l'Alhambra, sont devenus à Jérusalem des portiers qu'on recherche à cause de leur intelligence, et des courriers estimés pour leur légèreté. Que diraient Saladin et Richard si, revenant tout à coup au monde, ils trouvaient les chevaliers maures transformés en concierges au Saint-Sépulcre, et les chevaliers chrétiens représentés par des frères quêteurs.

A l'époque du voyage de Benjamin de Tudèle, c'est-à-dire sous les rois français de Jérusalem, la ville avait trois enceintes de

murailles, et quatre portes que Benjamin appelle *porta Somnus Abrahæ*, *porta David*, *porta Sion*, *porta Jehosaphat*. Quant aux trois enceintes, elles ne s'accordent guère avec ce que nous savons du local de Jérusalem lors de la prise de cette ville par Saladin. Benjamin trouva plusieurs Juifs établis dans le quartier de la Tour de David : ils y avaient le privilège exclusif de la teinture des draps et des laines, moyennant une somme qu'ils payaient tous les ans au roi.

Les lecteurs qui voudront comparer la Jérusalem moderne avec la Jérusalem antique peuvent avoir recours à d'Anville, dans sa *Dissertation sur l'ancienne Jérusalem*, à Reland, et au père Lami, *De sancta Civitate et Templo*.

Nous rentrâmes au couvent vers neuf heures. Après avoir déjeuné, j'allai faire une visite au patriarche grec et au patriarche arménien, qui m'avaient envoyé saluer par leurs drogmans.

Le couvent grec touche à l'église du Saint-Sépulcre. De la terrasse de ce couvent on découvre un assez vaste enclos, où croissent deux ou trois oliviers, un palmier et quelques cyprès : la maison des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem occupait autrefois ce terrain abandonné. Le patriarche grec me parut un très bon homme. Il était dans ce moment aussi tourmenté par le pacha que le gardien de Saint-Sauveur. Nous parlâmes de la Grèce : je lui demandai s'il possédait quelques manuscrits; on me fit voir des Rituels et des Traités des Pères. Après avoir bu le café et reçu trois ou quatre chapelets, je passai chez le patriarche arménien.

Celui-ci s'appelait *Arsenios*, de la ville de Césarée en Cappadoce; il était métropolitain de Scythopoli, et procureur patriarcal de Jérusalem; il m'écrivit lui-même son nom et ses titres en caractères syriaques sur un petit billet que j'ai encore. Je ne trouvai point chez lui l'air de souffrance et d'oppression que j'avais remarqué chez les malheureux Grecs, esclaves partout. Le couvent arménien est agréable; l'église, charmante, et d'une propreté rare. Le patriarche, qui ressemblait à un riche Turc, était enveloppé dans des robes de soie, et assis sur des coussins. Je bus d'excellent café de Moka. On m'apporta des confitures, de l'eau fraîche, des serviettes blanches; on brûla du bois d'aloès, et je fus parfumé d'essence de rose au point de m'en trouver incommodé. Arsenios me parla des Turcs avec mépris. Il m'assura que l'Asie entière attendait l'arrivée des Français; que s'il paraissait un seul

soldat de ma nation dans son pays, le soulèvement serait général. On ne saurait croire à quel point les esprits fermentent dans l'Orient[1]. J'ai vu Ali-Aga se fâcher à Jéricho contre un Arabe qui se moquait de lui, et qui lui disait que si l'empereur avait voulu prendre Jérusalem, il y serait entré aussi aisément qu'un chameau dans un champ de doura. Les peuples de l'Orient sont beaucoup plus familiarisés que nous avec les idées d'invasion. Ils ont vu passer tous les hommes qui ont changé la face de la terre : Sésostris, Cyrus, Alexandre, Mahomet, et le dernier conquérant de l'Europe. Accoutumés à suivre les destinées d'un maître, ils n'ont point de loi qui les attache à des idées d'ordre et de modération politique : tuer quand on est le plus fort leur semble un droit légitime; ils s'y soumettent ou l'exercent avec la même indifférence. Ils appartiennent essentiellement à l'épée; ils aiment tous les prodiges qu'elle opère : le glaive est pour eux la baguette d'un génie qui élève et détruit les empires. La liberté, ils l'ignorent; les propriétés, ils n'en ont point : la force est leur dieu. Quand ils sont longtemps sans voir paraître ces conquérants exécuteurs des hautes justices du ciel, ils ont l'air de soldats sans chef, de citoyens sans législateur, et d'une famille sans père.

Mes deux visites durèrent à peu près une heure. De là j'entrai dans l'église du Saint-Sépulcre; le Turc qui en ouvre les portes avait été prévenu de se tenir prêt à me recevoir : je payai de nouveau à Mahomet le droit d'adorer Jésus-Christ. J'étudiai une seconde fois, et plus à loisir, les monuments de cette vénérable église. Je montai dans la galerie, où je rencontrai le moine cophte et l'évêque abyssin : ils sont très pauvres, et leur simplicité rappelle les beaux temps de l'Évangile. Ces prêtres, demi-sauvages, le teint brûlé par les feux du tropique, portant pour seule marque de leur dignité une robe de toile bleue, et n'ayant point d'autre abri que le Saint-Sépulcre, me touchèrent bien plus que le chef des papas grecs et le patriarche arménien. Je défierais l'imagination la moins religieuse de n'être pas émue à cette rencontre de tant de peuples au tombeau de Jésus-Christ, à ces prières prononcées dans cent langages divers, au lieu même où les apôtres reçurent du Saint-Esprit le don de parler toutes les langues de la terre.

1. M. Seetzen, qui passa à Jérusalem quelques mois avant moi, et qui a voyagé plus tard dans l'Arabie, dit, dans sa lettre à M. de Zach, que les habitants du pays ne firent que lui parler des armées françaises. (*Ann. des Voyages*, par M. Malte-Brun.)

Je sortis à une heure du Saint-Sépulcre, et nous rentrâmes au couvent. Les soldats du pacha avaient envahi l'hospice, ainsi que je l'ai déjà raconté, et ils y vivaient à discrétion. En retournant à ma cellule, et traversant le corridor avec le drogman Michel, je rencontrai deux jeunes spahis armés de pied en cap, et faisant un bruit étrange : il est vrai qu'ils n'étaient pas bien redoutables, car, à la honte de Mahomet, ils étaient ivres à tomber. Aussitôt qu'ils m'aperçurent, ils me fermèrent le passage en jetant de grands éclats de rire. Je m'arrêtai pour attendre la fin de ces jeux. Jusque-là il n'y avait point de mal; mais bientôt un de ces Tartares, passant derrière moi, me prit la tête, me la courba de force, tandis que son camarade, baissant le collet de mon habit, me frappait le cou avec le dos de son sabre nu. Le drogman se mit à beugler. Je me débarrassai des mains des spahis; je sautai à la gorge de celui qui m'avait saisi par la tête : d'une main lui arrachant la barbe, et de l'autre l'étranglant contre le mur, je le fis devenir noir comme mon chapeau; après quoi je le lâchai, lui ayant rendu jeu pour jeu et insulte pour insulte. L'autre spahi, chargé de vin et étourdi de mon action, ne songea point à venger la plus grande avanie que l'on puisse faire à un Turc, celle de le prendre par la barbe. Je me retirai dans ma chambre, et je me préparai à tout événement. Le père gardien n'était pas trop fâché que j'eusse un peu corrigé ses persécuteurs; mais il craignait quelque catastrophe : un Turc humilié n'est jamais dangereux, et nous n'entendîmes parler de rien.

Je dînai à deux heures, et je sortis à trois avec ma petite troupe accoutumée. Je visitai les sépulcres des rois; de là, faisant à pied le tour de la ville, je m'arrêtai aux tombeaux d'Absalon, de Josaphat et de Zacharie, dans la vallée de Josaphat. J'ai dit que les sépulcres des rois étaient en dehors de la porte d'Éphraïm, vers le nord, à trois ou quatre portées de fusil de la grotte de Jérémie. Parlons des monuments de Jérusalem.

J'en distingue de six espèces :

1° Les monuments purement hébreux; 2° les monuments grecs et romains du temps des païens; 3° les monuments grecs et romains sous le christianisme; 4° les monuments arabes ou moresques; 5° les monuments gothiques sous les rois français; 6° les monuments turcs.

Venons aux premiers.

On ne voit plus aucune trace de ceux-ci à Jérusalem, si ce n'est à la piscine Probatique; car je mets les sépulcres des rois et les tombeaux d'Absalon, de Josaphat et de Zacharie, au nombre des monuments grecs et romains exécutés par les Juifs.

Il est difficile de se faire une idée nette du premier et même du second temple, d'après ce qu'en dit l'Écriture et d'après la description de Josèphe; mais on entrevoit deux choses : les Juifs avaient le goût du sombre et du grand dans leurs édifices, comme les Égyptiens; ils aimaient les petits détails et les ornements recherchés, soit dans les gravures des pierres, soit dans les ornements en bois, en bronze ou en or (13).

Le temple de Salomon ayant été détruit par les Syriens, le second temple, rebâti par Hérode l'Ascalonite, rentra dans l'ordre de ces ouvrages moitié juifs moitié grecs, dont je vais bientôt parler.

Il ne nous reste donc rien de l'architecture primitive des Juifs à Jérusalem, hors la piscine Probatique. On la voit encore près de la porte Saint-Étienne, et elle bornait le temple au septentrion. C'est un réservoir long de cent cinquante pieds, et large de quarante. L'excavation de ce réservoir est soutenue par des murs, et ces murs sont ainsi composés : un lit de grosses pierres jointes ensemble par des crampons de fer; une maçonnerie mêlée, appliquée sur ces grosses pierres; une couche de cailloutage collée sur cette maçonnerie; un enduit répandu sur ce cailloutage. Les quatre lits sont perpendiculaires au sol, et non pas horizontaux : l'enduit était du côté de l'eau, et les grosses pierres s'appuyaient et s'appuient encore contre la terre.

Cette piscine est maintenant desséchée et à demi comblée; il y croît quelques grenadiers et une espèce de tamarin sauvage, dont la verdure est bleuâtre : l'angle de l'ouest est tout rempli de nopals. On remarque aussi dans le côté occidental deux arcades qui donnent naissance à deux voûtes : c'était peut-être un aqueduc qui conduisait l'eau dans l'intérieur du temple.

Josèphe appelle cette piscine *Stagnum Salomonis*, l'Évangile la nomme *Probatique*, parce qu'on y purifiait les brebis destinées aux sacrifices. Ce fut au bord de cette piscine que Jésus-Christ dit au paralytique :

« Levez-vous et emportez votre lit. »

Voilà tout ce qui reste aujourd'hui de la Jérusalem de David et de Salomon.

Les monuments de la Jérusalem grecque et romaine sont plus nombreux, et forment une classe nouvelle et fort singulière dans les arts. Je commence par les tombeaux de la vallée de Josaphat et de la vallée de Siloé.

Quand on a passé le pont du torrent de Cédron, on trouve au pied du *mons Offensionis* le sépulcre d'Absalon. C'est une masse carrée, mesurant huit pas sur chaque face; elle est formée d'une seule roche, laquelle roche a été taillée dans la montagne voisine, dont elle n'est séparée que de quinze pieds. L'ornement de ce sépulcre consiste en vingt-quatre colonnes d'ordre dorique sans cannelure, six sur chaque front du monument. Ces colonnes sont à demi engagées, et forment partie intégrante du bloc, ayant été prises dans l'épaisseur de la masse. Sur les chapiteaux règne la frise avec le triglyphe. Au-dessus de cette frise s'élève un socle qui porte une pyramide triangulaire, trop élevée pour la hauteur totale du tombeau. Cette pyramide est d'un autre morceau que le corps du monument.

Le sépulcre de Zacharie ressemble beaucoup à celui-ci; il est taillé dans le roc de la même manière, et se termine en une pointe un peu recourbée, comme le bonnet phrygien ou comme un monument chinois. Le sépulcre de Josaphat est une grotte dont la porte, d'un assez bon goût, fait le principal ornement. Enfin, le sépulcre où se cacha l'apôtre saint Jacques présente sur la vallée de Siloé un portique agréable. Les quatre colonnes qui composent ce portique ne posent point sur le sol, mais elles sont placées à une certaine hauteur dans le rocher, ainsi que la colonnade du Louvre sur le premier étage du palais.

La tradition, comme on le voit, assigne des noms à ces tombeaux. Arculfe, dans Adamannus (*de Locis Sanctis*, lib. I, cap. X); Vilalpandus (*Antiquæ Jerusalem Descriptio*), Adrichomius (*Sententia de loco sepulcri Absalon*), Quaresmius (tom. II, cap. IV et V), et plusieurs autres, ont ou parlé de ces noms, ou épuisé sur ce sujet la critique de l'histoire. Mais quand la tradition ne serait pas ici démentie par les faits, l'architecture de ces monuments prouverait que leur origine ne remonte pas à la première antiquité judaïque.

S'il fallait absolument fixer l'époque où ces mausolées ont été construits, je la placerais vers le temps de l'alliance des Juifs et des Lacédémoniens, sous les premiers Machabées. Le dorique

dominait encore dans la Grèce : le corinthien n'envahit l'architecture qu'un demi-siècle après, lorsque les Romains commencèrent à s'étendre dans le Péloponèse et dans l'Asie [1].

Mais, en naturalisant à Jérusalem l'architecture de Corinthe et d'Athènes, les Juifs y mêlèrent les formes de leur propre style. Les sépulcres de la vallée de Josaphat, et surtout les tombeaux dont je vais bientôt parler, offrent l'alliance visible du goût de l'Égypte et du goût de la Grèce. Il résulta de cette alliance une sorte de monuments indécis, qui forment pour ainsi dire le passage entre les Pyramides et le Parthénon; monuments où l'on distingue un génie sombre, hardi, gigantesque, et une imagination riante, sage et modérée [2]. On va voir un bel exemple de cette vérité dans les sépulcres des rois.

En sortant de Jérusalem par la porte d'Éphraïm, on marche pendant un demi-mille sur le plateau d'un rocher rougeâtre, où croissent quelques oliviers. On rencontre ensuite au milieu d'un champ une excavation assez semblable aux travaux abandonnés d'une ancienne carrière. Un chemin large et en pente douce vous conduit au fond de cette excavation où l'on entre par une arcade. On se trouve alors au milieu d'une salle découverte, taillée dans le roc. Cette salle a trente pieds de long sur trente pieds de large, et les parois du rocher peuvent avoir douze à quinze pieds d'élévation.

Au centre de la muraille du midi, vous apercevez une grande porte carrée, d'ordre dorique, creusée de plusieurs pieds de profondeur dans le roc. Une frise un peu capricieuse, mais d'une délicatesse exquise, est sculptée au-dessus de la porte : c'est d'abord un triglyphe, suivi d'une métope ornée d'un simple anneau; ensuite vient une grappe de raisin entre deux couronnes et deux palmes. Le triglyphe se représente, et la ligne se reproduisait sans doute, de la même manière le long du rocher; mais elle est actuellement effacée. A dix-huit pouces de cette frise règne un feuillage entremêlé de pommes de pin et d'un autre fruit que je n'ai pu recon-

1. Aussi trouvons-nous à cette dernière époque un portique corinthien dans le temple rebâti par Hérode, des colonnes avec des inscriptions grecques et latines, des portes de cuivre de Corinthe, etc. *.

2. C'est ainsi que, sous François Ier, l'architecture grecque se mêla au style gothique, et produisit des ouvrages charmants.

* Joseph. *de Bell. Judaic.*, lib. VI, cap. XIV.

naître, mais qui ressemble à un petit citron d'Égypte. Cette dernière décoration suivait parallèlement la frise, et descendait ensuite perpendiculairement le long des deux côtés de la porte.

Dans l'enfoncement et dans l'angle à gauche de cette grande porte s'ouvre un canal où l'on marchait autrefois debout, mais où l'on se glisse aujourd'hui en rampant. Il aboutit par une pente assez roide, ainsi que dans la grande pyramide, à une chambre carrée, creusée dans le roc avec le marteau et le ciseau. Des trous de six pieds de long sur trois pieds de large sont pratiqués dans les murailles, ou plutôt dans les parois de cette chambre, pour y placer des cercueils. Trois portes voûtées conduisent de cette première chambre dans sept autres demeures sépulcrales d'inégale grandeur, toutes formées dans le roc vif, et dont il est difficile de comprendre le dessin, surtout à la lueur des flambeaux. Une de ces grottes, plus basse que les autres, et où l'on descend par six degrés, semble avoir renfermé les principaux cercueils. Ceux-ci étaient généralement disposés de la manière suivante : le plus considérable était au fond de la grotte, en face de la porte d'entrée, dans la niche ou dans l'étui qu'on lui avait préparé; des deux côtés de la porte, deux petites voûtes étaient réservées pour les morts les moins illustres, et comme pour les gardes de ces rois qui n'avaient plus besoin de leur secours. Les cercueils, dont on ne voit que les fragments, étaient de pierre, et ornés d'élégantes arabesques.

Ce qu'on admire le plus dans ces tombeaux, ce sont les portes des chambres sépulcrales; elles sont de la même pierre que la grotte, ainsi que les gonds et les pivots sur lesquels elles tournent. Presque tous les voyageurs ont cru qu'elles avaient été taillées dans le roc même; mais cela est visiblement impossible, comme le prouve très bien le père Nau. Thévenot assure « qu'en grattant un « peu la poussière on aperçoit la jointure des pierres, qui y ont été « mises après que les portes ont été posées avec leurs pivots dans « les trous. » J'ai cependant gratté la poussière, et je n'ai point vu ces marques au bas de la seule porte qui reste debout : toutes les autres sont brisées, et jetées en dedans des grottes.

En entrant dans ces palais de la mort, je fus tenté de les prendre pour des bains d'architecture romaine, tels que ceux de l'antre de la Sibylle, près du lac Averne. Je ne parle ici que de l'effet général, pour me faire comprendre; car je savais très bien que

j'étais dans des tombeaux. Arculfe (*apud Adamann.*), qui les a décrits avec une grande exactitude (*Sepulcra sunt in naturali collis rupe*, etc.), avait vu des ossements dans les cercueils. Plusieurs siècles après, Villamont y trouva pareillement des cendres qu'on y cherche vainement aujourd'hui. Ce monument souterrain était annoncé au dehors par trois pyramides, dont une existait encore du temps de Vilalpandus. Je ne sais ce qu'il faut croire de Zuellard et d'Appart, qui décrivent des ouvrages extérieurs et des péristyles.

Une question s'élève sur ces sépucres nommés *Sépulcres des rois*. De quels rois s'agit-il? D'après un passage des *Paralipomènes*, et d'après quelques autres endroits de l'Écriture, on voit que les tombeaux des rois de Juda étaient dans la ville de Jérusalem : *Dormiitque Achaz cum patribus suis, et sepelierunt eum in civitate Jerusalem*. David avait son sépulcre sur la montagne de Sion; d'ailleurs le ciseau grec se fait reconnaître dans les ornements des sépulcres des rois.

Josèphe, auquel il faut avoir recours, cite trois mausolées fameux.

Le premier était le tombeau des Machabées, élevé par Simon leur frère : « Il était, dit Josèphe de marbre blanc et poli, si élevé « qu'on le peut voir de fort loin. Il y a tout alentour des voûtes en « forme de portiques, dont chacune des colonnes qui le sou- « tiennent est d'une seule pierre. Et pour marquer ces sept per- « sonnes, il y ajouta sept pyramides d'une très grande hauteur, et « d'une merveilleuse beauté [1]. »

Le premier livre des *Machabées* donne à peu près les mêmes détails sur ce tombeau. Il ajoute qu'on l'avait construit à Modin, et qu'on le voyait en naviguant sur la mer : *Ab omnibus navigantibus mare*. Modin était une ville bâtie près de Diospolis, sur une montagne de la tribu de Juda. Du temps d'Eusèbe, et même du temps de saint Jérôme, le monument des Machabées existait encore. Les sépulcres des rois, à la porte de Jérusalem, malgré leurs sept chambres funèbres et les pyramides qui les couronnaient, ne peuvent donc avoir appartenu aux princes asmonéens.

Josèphe nous apprend ensuite qu'Hélène, reine d'Adiabène, avait fait élever, à deux stades de Jérusalem, trois pyramides funèbres,

1. *Antiq. Judaï.*

et que ses os et ceux de son fils Izate y furent renfermés par les soins de Manabaze[1]. Le même historien, dans un autre ouvrage[2], en traçant les limites de la Cité sainte, dit que les murs passaient au septentrion, vis-à-vis le sépulcre d'Hélène. Tout cela convient parfaitement aux sépulcres des rois, qui, selon Vilalpandus, étaient ornés de trois pyramides, et qui se trouvent encore au nord de Jérusalem, à la distance marquée par Josèphe. Saint Jérôme parle aussi de ce sépulcre. Les savants qui se sont occupés du monument que j'examine ont laissé échapper un passage curieux de Pausanias[3]; il est vrai qu'on ne pense guère à Pausanias à propos de Jérusalem. Quoi qu'il en soit, voici le passage; la version latine et le texte de Gédoyn sont fidèles :

« Le second tombeau était à Jérusalem... C'était la sépulture « d'une femme juive, nommée *Hélène*. La porte du tombeau, qui « était de marbre comme tout le reste, s'ouvrait d'elle-même à « certain jour de l'année et à certaine heure, par le moyen d'une « machine, et se refermait peu de temps après. En tout autre « temps si vous aviez voulu l'ouvrir, vous l'auriez plutôt rompue. »

Cette porte, qui s'ouvrait et se refermait d'elle-même par une machine, semblerait, à la merveille près, rappeler les portes extraordinaires des sépulcres des rois. Suidas et Étienne de Byzance parlent d'un Voyage de Phénicie et de Syrie publié par Pausanias. Si nous avions cet ouvrage, nous y aurions sans doute trouvé de grands éclaircissements sur le sujet que nous traitons.

Les passages réunis de l'historien juif et du voyageur grec sembleraient donc prouver assez bien que les sépulcres des rois ne sont que le tombeau d'Hélène; mais on est arrêté dans cette conjecture par la connaissance d'un troisième monument.

Josèphe parle de certaines grottes qu'il nomme les *Cavernes royales*, selon la traduction littérale d'Arnauld d'Andilly : malheureusement il n'en fait point la description; il les place au septentrion de la ville sainte, tout auprès du tombeau d'Hélène.

Reste donc à savoir quel fut le prince qui fit creuser ces

1. *Antiq. Judaï.*
2. *De Bell. Jud.*
3. J'ai vu depuis que l'abbé Guénée l'a indiqué dans les excellents mémoires dont j'ai parlé. Il dit qu'il se propose d'examiner ce passage dans un autre Mémoire : il le dit, mais il n'y revient plus : c'est bien dommage.

cavernes de la mort, comment elles étaient ornées, et de quels rois elles gardaient les cendres. Josèphe, qui compte avec tant de soin les ouvrages entrepris ou achevés par Hérode le Grand, ne met point les sépulcres des rois au nombre de ces ouvrages; il nous apprend même qu'Hérode, étant mort à Jéricho, fut enterré avec une grande magnificence à Hérodium. Ainsi, les cavernes royales ne sont point le lieu de la sépulture de ce prince; mais un mot échappé ailleurs à l'historien pourrait répandre quelques lumière sur cette discussion.

En parlant du mur que Titus fit élever pour serrer de plus près Jérusalem, Josèphe dit que ce mur, revenant vers la région boréale, renfermait le *sépulcre d'Hérode*. C'est la position des cavernes royales. Celles-ci auraient donc porté également le nom de *Cavernes royales* et de *Sépulcre d'Hérode*. Dans ce cas, cet Hérode ne serait point Hérode l'Ascalonite, mais Hérode le Tétrarque. Ce dernier prince était presque aussi magnifique que son père : il avait fait bâtir deux villes, Séphoris et Tibériade; et quoiqu'il fût exilé à Lyon par Caligula [1], il pouvait très bien s'être préparé un cercueil dans sa patrie : Philippe son frère lui avait donné le modèle de ces édifices funèbres.

Nous ne savons rien des monuments dont Agrippa embellit Jérusalem.

Voilà ce que j'ai pu trouver de plus satisfaisant sur cette question; j'ai cru devoir la traiter à fond, parce qu'elle a jusqu'ici été plutôt embrouillée qu'éclaircie par les critiques. Les anciens pèlerins, qui avaient vu le sépulcre d'Hélène, l'ont confondu avec les cavernes royales. Les voyageurs modernes, qui n'ont point retrouvé le tombeau de la reine d'Adiabène, ont donné le nom de ce tombeau aux sépultures des princes de la maison d'Hérode. Il est résulté de tous ces rapports une étrange confusion : confusion augmentée par l'érudition des écrivains pieux qui ont voulu ensevelir les rois de Juda dans les grottes royales, et qui n'ont pas manqué d'autorité.

La critique de l'art ainsi que les faits historiques nous obligent à ranger les sépulcres des rois dans la classe des monuments grecs à Jérusalem. Ces sépulcres étaient très nombreux, et la postérité d'Hérode finit assez vite; de sorte que plusieurs cercueils

1. Joseph., *Ant. Jud.*, lib. XVIII; Strab. lib XVIII

auraient attendu vainement leurs maîtres : il ne manquait plus, pour connaître toute la vanité de notre nature, que de voir les tombeaux d'hommes qui ne sont pas nés. Rien, au reste, ne forme un constraste plus singulier que la frise charmante sculptée par le ciseau de la Grèce sur la porte de ces chambres formidables où reposaient les cendres des Hérodes. Les idées les plus tragiques s'attachent à la mémoire de ces princes; ils ne nous sont bien connus que par le meurtre de Mariamne, le massacre des Innocents, la mort de saint Jean-Baptiste, et la condamnation de Jésus-Christ. On ne s'attend donc point à trouver leurs tombeaux embellis de guirlandes légères, au milieu du site effrayant de Jérusalem, non loin du temple où Jéhovah rendait ses terribles oracles, et près de la grotte où Jérémie composa ses *Lamentations*.

M. Cassas a très bien représenté ces monuments dans son *Voyage pittoresque de la Syrie* : je ne connais point l'ouvrage plus récent de M. Mayer. La plupart des voyages en terre sainte sont accompagnés de gravures et de vignettes. Il faut distinguer celles de la Relation du père Roger, qui pourraient bien être de Claude Mellan.

Les autres édifices des temps romains à Jérusalem, tels que le théâtre et l'amphithéâtre, les tours Antonia, Hippicos, Phasaële et Psephima, n'existent plus, ou du moins on n'en connaît que des ruines informes.

Nous passons maintenant à la troisième sorte des monuments de Jérusalem, aux monuments du christianisme avant l'invasion des Sarrasins. Je n'en ai plus rien à dire, puisque je les ai décrits en rendant compte des saints lieux. Je ferai seulement une remarque : comme ces monuments doivent leur origine à des chrétiens qui n'étaient pas Juifs, ils ne conservent rien du caractère demi-égyptien, demi-grec, que j'ai observé dans les ouvrages des princes asmonéens et des Hérodes; ce sont de simples églises grecques, du temps de la décadence de l'art.

La quatrième espèce de monuments à Jérusalem est celle des monuments qui appartiennent au temps de la prise de cette ville par le calife Omar, successeur d'Abubeker, et chef de la race des Ommiades. Les Arabes qui avaient suivi les étendards du calife s'emparèrent de l'Égypte; de là, s'avançant le long des côtes de l'Afrique, ils passèrent en Espagne, et remplirent de palais enchantés Grenade et Cordoue. C'est donc au règne d'Omar qu'il

faut faire remonter l'origine de cette architecture arabe dont l'Alhambra est le chef-d'œuvre, comme le Parthénon est le miracle du génie de la Grèce. La mosquée du Temple, commencée à Jérusalem par Omar, agrandie par Abd-el-Maleck, et rebâtie sur un nouveau plan par El-Oulid, est un monument très curieux pour l'histoire de l'art chez les Arabes. On ne sait point encore d'après quel modèle furent élevées ces demeures des fées, dont l'Espagne nous offre les ruines. On me saura peut-être gré de dire quelques mots sur un sujet si neuf, et jusqu'à présent si peu étudié.

Le premier temple de Salomon ayant été renversé six cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, il fut relevé après les soixante-dix ans de la captivité, par Josué, fils de Josédé, et Zorobabel, fils de Salathiel. Hérode l'Ascalonite rebâtit en entier ce second temple. Il y employa onze mille ouvriers pendant neuf ans. Les travaux en furent prodigieux, et ils ne furent achevés que longtemps après la mort d'Hérode. Les Juifs ayant comblé des précipices et coupé le sommet d'une montagne, firent enfin cette vaste esplanade où s'élevait le Temple à l'orient de Jérusalem, sur les vallées de Siloé et de Josaphat.

Quarante jours après sa naissance, Jésus-Christ fut présenté dans ce second temple; la Vierge y fut purifiée. A douze ans le fils de l'Homme y enseigna les docteurs; il en chassa les marchands; il y fut inutilement tenté par le démon; il y remit les péchés à la femme adultère; il y proposa la parabole du bon Pasteur, celle des deux Enfants, celle des Vignerons, et celle du Banquet nuptial. Ce fut dans ce même temple qu'il entra au milieu des palmes et des branches d'olivier, le jour de la fête des Rameaux; enfin il y prononça le *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo*; il y fit l'éloge du denier de la veuve.

Titus ayant pris Jérusalem la deuxième année du règne de Vespasien, il ne resta pas pierre sur pierre du temple où Jésus-Christ avait fait tant de choses glorieuses, et dont il avait prédit la ruine. Lorsque Omar s'empara de Jérusalem, il paraît que l'espace du temple, à l'exception d'une très petite partie, avait été abandonné par les chrétiens. Saïdebn-Batrik [1], historien arabe, raconte que le calife s'adressa au patriarche Sophronius, et lui demanda quel

1. C'est Eutychius, patriarche d'Alexandrie. Nous avons ses *Annales arabes*, imprimées à Oxford, avec une version latine.

serait le lieu le plus propre de Jérusalem pour y bâtir une mosquée. Sophronius le conduisit sur les ruines du temple de Salomon.

Omar, satisfait d'établir sa mosquée dans une enceinte si fameuse, fit déblayer les terres, et découvrir une grande roche où Dieu avait dû parler à Jacob. La mosquée nouvelle prit le nom de cette roche, *Gâmeat-el-Sakhra*, et devint pour les musulmans presque aussi sacrée que les mosquées de la Mecque et de Médine. Le calife Abd-el-Malek en augmenta les bâtiments, et renferma la roche dans l'enceinte des murailles. Son successeur, le calife El-Oulid, embellit encore El-Sakhra, et la couvrit d'un dôme de cuivre doré, dépouille d'une église de Balbeck. Dans la suite, les croisés convertirent le temple de Mahomet en un sanctuaire de Jésus-Christ; et lorsque Saladin reprit Jérusalem, il rendit ce temple à sa destination primitive.

Mais quelle est l'architecture de cette mosquée, type ou modèle primitif de l'élégante architecture des Maures? C'est ce qu'il est très difficile de dire. Les Arabes, par une suite de leurs mœurs despotiques et jalouses, ont réservé les décorations pour l'intérieur de leurs monuments; et il y a peine de mort contre tout chrétien qui non seulement entrerait dans Gâmeat-el-Sakhra, mais qui mettrait seulement le pied dans le parvis qui l'environne. Quel dommage que l'ambassadeur Deshayes, par un vain scrupule diplomatique, ait refusé de voir cette mosquée, où les Turcs lui proposaient de l'introduire! J'en vais décrire l'extérieur :

On voit la grande place de la mosquée, autrefois la place du temple, par une fenêtre de la maison de Pilate.

Cette place forme un parvis qui peut avoir cinq cents pas de longueur sur quatre cent soixante de largeur. Les murailles de la ville ferment ce parvis à l'orient et au midi. Il est borné à l'occident par des maisons turques, et au nord par les ruines du prétoire de Pilate et du palais d'Hérode.

Douze portiques, placés à des distances inégales les uns des autres, et tout à fait irréguliers comme les cloîtres de l'Alhambra, donnent entrée sur ce parvis. Ils sont composés de trois ou quatre arcades, et quelquefois ces arcades en soutiennent un second rang; ce qui imite assez bien l'effet d'un double aqueduc. Le plus considérable de tous ces portiques correspond à l'ancienne *Porta Speciosa*, connue des chrétiens par un miracle de saint Pierre. Il y a des lampes sous ces portiques.

Au milieu de ce parvis on en trouve un plus petit, qui s'élève de six à sept pieds, comme une terrasse sans balustres, au-dessus du précédent. Ce second parvis a, selon l'opinion commune, deux cents pas de long sur cent cinquante de large; on y monte de quatre côtés par un escalier de marbre; chaque escalier est composé de huit degrés.

Au centre de ce parvis supérieur s'élève la fameuse mosquée de la Roche. Tout auprès de la mosquée est une citerne qui tire son eau de l'ancienne fontaine Scellée[1], et où les Turcs font leurs ablutions avant la prière. Quelques vieux oliviers et des cyprès clairsemés sont répandus çà et là sur les deux parvis.

Le temple est octogone : une lanterne également à huit faces, et percée d'une fenêtre sur chaque face, couronne le monument. Cette lanterne est recouverte d'un dôme. Ce dôme était autrefois de cuivre doré, il est de plomb aujourd'hui; une flèche d'un assez bon goût, terminée par un croissant, surmonte tout l'édifice, qui ressemble à une tente arabe élevée au milieu du désert. Le père Roger donne trente-deux pas à chaque côté de l'octogone, deux cent cinquante-deux pas de circuit à la mosquée en dehors, et dix-huit ou vingt toises d'élévation au monument entier.

Les murs sont revêtus extérieurement de petits carreaux ou de briques peintes de diverses couleurs; ces briques sont chargées d'arabesques et de versets du Coran écrits en lettres d'or. Les huit fenêtres de la lanterne sont ornées de vitraux ronds et coloriés. Ici nous trouvons déjà quelques traits originaux des édifices moresques de l'Espagne : les légers portiques des parvis et les briques peintes de la mosquée rappellent diverses parties du Généralife, de l'Alhambra, et de la cathédrale de Cordoue.

Quant à l'intérieur de cette mosquée, je ne l'ai point vu. Je fus bien tenté de risquer tout pour satisfaire mon amour des arts; mais la crainte de causer la perte des chrétiens de Jérusalem m'arrêta. Guillaume de Tyr et Deshayes disent quelque chose de l'intérieur de la mosquée de la Roche; le père Roger en fait une description fort détaillée, et vraisemblablement très fidèle (14).

Cependant elle ne suffit pas pour prouver que l'intérieur de la mosquée de Jérusalem a des rapports avec l'intérieur des monuments moresques en Espagne. Cela dépend absolument de la

1. *Fons signatus.*

manière dont les colonnes sont disposées dans le monument: et c'est ce que le père Roger ne dit pas. Portent-elles de petites arcades ? sont-elles accouplées, groupées, isolées, comme à Cordoue et à Grenade? Mais si les dehors de cette mosquée ont déjà tant de ressemblance avec quelques parties de l'Alhambra, n'est-il pas à présumer que les dedans conservent le même goût d'architecture? Je le croirais d'autant plus facilement, que les marbres et les colonnes de cet édifice ont été dérobés aux églises chrétiennes, et qu'ils doivent offrir ce mélange d'ordres et de proportions que l'on remarque dans la cathédrale de Cordoue.

Ajoutons une observation à ces conjectures. La mosquée abandonnée que l'on voit près du Caire paraît être du même style que la mosquée de Jérusalem : or, cette mosquée du Caire est évidemment l'original de la mosquée de Cordoue. Celle-ci fut bâtie par des princes, derniers descendants de la dynastie des Ommiades; et Omar, chef de leur famille, avait fondé la mosquée de Jérusalem.

Ces monuments vraiment arabes appartiennent donc à la première dynastie des califes, et au génie de la nation en général : ils ne sont donc pas, comme on l'a cru jusqu'ici, le fruit du talent particulier des Maures de l'Andalousie, puisque j'ai trouvé les modèles de ces monuments dans l'Orient.

Cela prouvé, j'irai plus loin. Je crois apercevoir dans l'architecture égyptienne, si pesante, si majestueuse, si vaste, si durable, le germe de cette architecture sarrasine, si légère, si riante, si petite, si fragile : le minaret est l'imitation de l'obélisque; les moresques sont des hiéroglyphes, dessinés, au lieu d'hiéroglyphes gravés. Quant à ces forêts de colonnes qui composent l'intérieur des mosquées arabes, et qui portent une voûte plate, les temples de Memphis, de Denderah, de Thèbes, de Méroé, offraient encore des exemples de ce genre de construction. Placés sur la frontière de Metzraïm, les descendants d'Ismaël ont eu nécessairement l'imagination frappée des merveilles des Pharaons : ils n'ont rien emprunté des Grecs, qu'ils n'ont point connus, mais ils ont cherché à copier les arts d'une nation fameuse qu'ils avaient sans cesse sous les yeux. Peuples vagabonds, conquérants, voyageurs, ils ont imité en courant l'immuable Égypte : ils se sont fait des obélisques de bois doré et des hiéroglyphes de plâtre, qu'ils pouvaient emporter avec leurs tentes sur le dos de leurs chameaux.

Je n'ignore pas que ce système, si c'en est un, est sujet à quel-

ques objections, et même à des objections historiques. Je sais que le palais de Zehra, bâti par Abdoulraham auprès de Cordoue, fut élevé sur le plan d'un architecte de Constantinople, et que les colonnes de ce palais furent taillées en Grèce; je sais qu'il existe une architecture née dans la corruption de l'art, qu'on peut appeler *architecture justinienne*, et que cette architecture a quelques rapports avec les ouvrages des Maures; je sais enfin que des hommes d'un excellent goût et d'un grand savoir, tels que le respectable M. d'Agincourt et l'auteur du magnifique *Voyage en Espagne*, M. de Laborde, pensent que toute architecture est fille de la Grèce; mais, quelles que soient ces difficultés et ces autorités puissantes, j'avoue qu'elles ne me font point changer d'opinion. Un plan envoyé par un architecte de Constantinople, des colonnes taillées sur les rives du Bosphore, des ouvriers grecs travaillant à une mosquée, ne prouvent rien : on ne peut tirer d'un fait particulier une conséquence générale. J'ai vu à Constantinople l'architecture justinienne. Elle a, j'en conviens, quelque ressemblance avec l'architecture des monuments sarrasins, comme le rétrécissement de la voûte dans les arcades, etc. Toutefois elle conserve une raison, une froideur, une solidité qu'on ne remarque point dans la fantaisie arabe. D'ailleurs cette architecture justinienne me semble être elle-même l'architecture égyptienne rentrée dans l'architecture grecque. Cette nouvelle invasion de l'art de Memphis fut produite par l'établissement du christianisme : les solitaires qui peuplèrent les déserts de la Thébaïde, et dont les opinions gouvernaient le monde, introduisirent dans les églises, dans les monastères, et jusque dans les palais, ces portiques dégénérés appelés *cloîtres*, où respire le génie de l'Orient. Remarquons, à l'appui de ceci, que la véritable détérioration de l'art chez les Grecs commence précisément à l'époque de la translation du siège de l'empire romain à Constantinople : ce qui prouve que l'architecture grecque n'enfanta pas l'architecture orientale, mais que l'architecture orientale se glissa dans l'architecture grecque par le voisinage des lieux.

J'incline donc à croire que toute architecture est sortie de l'Égypte, même l'architecture gothique; car rien n'est venu du Nord, hors le fer et la dévastation. Mais cette architecture égyptienne s'est modifiée selon le génie des peuples : elle ne changea guère chez les premiers Hébreux, où elle se débarrassa seulement des monstres et des dieux de l'idolâtrie. En Grèce, où

elle fut introduite par Cécrops et Inachus, elle s'épura, et devint le modèle de tous les genres de beautés. Elle parvint à Rome par les Toscans, colonie égyptienne. Elle y conserva sa grandeur, mais elle n'atteignit jamais sa perfection comme à Athènes. Des apôtres accourus de l'Orient la portèrent aux barbares du Nord ; sans perdre parmi ces peuples son caractère religieux et sombre, elle s'éleva avec les forêts des Gaules et de la Germanie; elle présenta la singulière union de la force, de la majesté, de la tristesse dans l'ensemble, et de la légèreté la plus extraordinaire dans les détails. Enfin, elle prit chez les Arabes les traits dont nous avons parlé, architecture du désert, enchantée comme les oasis, magique comme les histoires contées sous la tente, mais que les vents peuvent emporter avec le sable qui lui servit de premier fondement.

Je pourrais appuyer mon opinion d'un million de faits historiques; je pourrais montrer que les premiers temples de la Grèce, tels que celui de Jupiter à Onga, près d'Amyclée, étaient de véritables temples égyptiens; que la sculpture elle-même était égyptienne à Argos, à Sparte, à Athènes, du temps de Dédale et dans les siècles héroïques. Mais j'ai peur d'avoir poussé trop loin cette digression, et il est plus que temps de passer aux monuments gothiques de Jérusalem.

Ceux-ci se réduisent à quelques tombeaux. Les monuments de Godefroy et de Baudoin sont deux cercueils de pierres portés sur quatre petits piliers. Les épitaphes qu'on a lues dans la description de Deshayes sont écrites sur ces cercueils en lettres gothiques. Tout cela en soi-même est fort peu de chose; cependant je fus très frappé par l'aspect de ces tombeaux, en entrant au Saint-Sépulcre : leurs formes étrangères, sur un sol étranger, m'annoncèrent d'autres hommes, d'autres mœurs, d'autres pays; je me crus transporté dans un de nos vieux monastères : j'étais comme l'O-Taïtien quand il reconnut en France un arbre de sa patrie. Je contemplai avec vénération ces mausolées gothiques qui renfermaient des chevaliers français, des pèlerins devenus rois, des héros de la *Jérusalem délivrée*; je me rappelai les paroles que le Tasse met dans la bouche de Godefroy :

> Chi sia di noi, ch' esser sepulto schivi,
> Ove i membri di Dio fur già sepulti?

Quant aux monuments turcs, derniers témoins qui attestent à

Jérusalem les révolutions des empires, ils ne valent pas la peine qu'on s'y arrête : j'en ai parlé seulement pour avertir qu'il ne faut pas du tout confondre les ouvrages des Tartares avec les travaux des Maures. Au fond, il est plus vrai de dire que les Turcs ignorent absolument l'architecture; ils n'ont fait qu'enlaidir les édifices grecs et les édifices arabes, en les couronnant de dômes massifs et de pavillons chinois. Quelques bazars et des oratoires de santons sont tout ce que les nouveaux tyrans de Jérusalem ont ajouté à cette ville infortunée.

Le lecteur connaît maintenant les divers monuments de la cité sainte.

En revenant de visiter les sépulcres des rois, qui ont donné lieu aux descriptions précédentes, je passai par la vallée de Josaphat. Le soleil se couchait derrière Jérusalem; il dorait de ses derniers rayons cet amas de ruines et les montagnes de la Judée. Je renvoyai mes compagnons par la porte Saint-Étienne, et je ne gardai avec moi que le janissaire. Je m'assis au pied du tombeau de Josaphat, le visage tourné vers le temple : je tirai de ma poche un volume de Racine, et je relus *Athalie*.

A ces premiers vers :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel, etc.,

il m'est impossible de dire ce que j'éprouvai. Je crus entendre les cantiques de Salomon et la voix des prophètes; l'antique Jérusalem se leva devant moi; les ombres de Joad, d'Athalie, de Josabeth sortirent du tombeau; il me sembla que je ne connaissais que depuis ce moment le génie de Racine. Quelle poésie! puisque je la trouvais digne du lieu où j'étais! On ne saurait s'imaginer ce qu'est *Athalie* lue sur le tombeau du *saint roi Josaphat*, au bord du torrent de Cédron, et devant les ruines du temple. Mais qu'est-il devenu ce temple *orné partout de festons magnifiques?*

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
Quel est dans ce lieu saint ce pontife égorgé?
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide :
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé,
Ton encens à ses yeux est un encens souillé....
Où menez-vous ces enfants et ces femmes?
Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités :

Temple, renverse-toi; cèdres, jetez des flammes,
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS.

O saint temple!

JOSABETH.

O David!

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

La plume tombe des mains : on est honteux de barbouiller encore du papier, après qu'un homme a écrit de pareils vers.

Je passai une partie de la journée du 9 au couvent, pour m'occuper des détails de la vie privée à Jérusalem; je n'avais plus rien d'essentiel à voir, soit au dedans, soit au dehors de la ville, si ce n'est le puits de Néhémie, où l'on cacha le feu sacré au temps de la captivité, les sépulcres des juges, et quelques autres lieux; je les visitai le soir du 9. Comme ils n'ont rien de remarquable, excepté les noms qu'ils portent, ce n'est pas la peine d'en entretenir le lecteur.

Je viens donc à ces petits détails qui piquent la curiosité, en raison de la grandeur des lieux dont on parle. On ne se peut figurer qu'on vive à Athènes et à Sparte comme chez soi. Jérusalem surtout, dont le nom réveille le souvenir de tant de mystères, effraye l'imagination; il semble que tout doive être extraordinaire dans cette ville extraordinaire. Voyons ce qu'il en est, et commençons par la description du couvent des Pères latins.

On y pénètre par une rue voûtée qui se lie à une autre voûte assez longue et très obscure. Au bout de cette voûte on rencontre une cour fermée par le bûcher, le cellier et le pressoir du couvent. On aperçoit à droite, dans cette cour, un escalier de douze à quinze marches; cet escalier monte à un cloître qui règne au-dessus du cellier, du bûcher et du pressoir, et qui, par conséquent, a vue sur la cour d'entrée. A l'orient de ce cloître, s'ouvre un vestibule qui communique à l'église : elle est assez jolie; elle a un chœur garni de stalles, une nef éclairée par un dôme, un autel à la romaine, et un petit jeu d'orgues : tout cela renfermé dans un espace de vingt pieds de longueur sur douze de largeur.

Une autre porte, placée à l'occident du cloître dont j'ai parlé, conduit dans l'intérieur du couvent. « Ce couvent, dit un pèlerin [1] « dans sa description aussi exacte que naïve, ce couvent est fort irré- « gulier, bâti à l'antique, et de plusieurs pièces rapportées, hautes « et basses; les officines petites et dérobées, les chambres pauvres « et obscures, plusieurs petites courcelles, deux petits jardins, « dont le plus grand peut avoir quinze ou seize perches, et tenant « aux remparts de la ville. Vers la partie occidentale est une autre « cour, et quelques petits logements pour les pèlerins. Toute la « récréation qu'on peut avoir dans ce lieu, c'est que, montant sur « la terrasse de l'église, on découvre toute la ville, qui va toujours « en descendant jusqu'à la vallée de Josaphat : on voit l'église du « Saint-Sépulcre, le parvis du temple de Salomon, et plus loin, du « même côté d'orient, la montagne des Olives : au midi le château « de la ville et le chemin de Bethléem, et au nord la grotte de « Jérémie. Voilà en peu de paroles le plan et le tableau de ce « couvent, qui ressent extrêmement la simplicité et la pauvreté de « celui qui, en ce même lieu, *propter nos egenus factus est, cum* « *esset dives*. (II *Cor*., VIII.) »

La chambre que j'occupais s'appelle *la grande Chambre des Pèlerins*. Elle donnait sur une cour solitaire, environnée de murs de toutes parts. Les meubles consistaient en un lit d'hôpital avec des rideaux de serge verte, une table et un coffre; mes domestiques occupaient deux cellules assez loin de moi. Une cruche pleine d'eau et une lampe à l'italienne complétaient mon ménage. La chambre, assez grande, était obscure, et ne tirait de jour que par une fenêtre qui s'ouvrait sur la cour dont j'ai parlé. Treize pèlerins avaient écrit leurs noms sur la porte, en dedans de la chambre : le premier s'appelait *Charles Lombard*, et il se trouvait à Jérusalem en 1669; le dernier est *John Gordon*, et la date de son passage est de 1804 [2]. Je n'ai reconnu que trois noms français parmi ces treize voyageurs.

Les pélerins ne mangent point avec les Pères comme à Jaffa. On les sert à part, et ils font la dépense qu'ils veulent. S'ils sont pauvres, on les nourrit; s'ils sont riches, ils payent ce qu'on achète pour eux : le couvent n'en retire pas une obole. Le loge-

1. Doubdan.
2. C'est apparemment le même M. Gordon qui a fait analyser à Londres une bouteille d'eau de la mer Morte.

ment, le lit, le linge, la lumière, le feu, sont toujours pour rien, et à titre d'hospitalité.

On avait mis un cuisinier à mes ordres. Je ne dînais presque jamais qu'à la nuit, au retour de mes courses. On me servait d'abord un potage à l'huile et aux lentilles, ensuite du veau aux concombres ou aux oignons, du chevreau grillé, ou du mouton au riz. On ne mange point de bœuf, et la viande de buffle a un goût sauvage. Pour rôti, j'avais des pigeons, et quelquefois des perdrix de l'espèce blanche, appelée *perdrix du désert*. Le gibier est fort commun dans la plaine de Rama et dans les montagnes de Judée : il consiste en perdrix, bécasses, lièvres, sangliers et gazelles. La caille d'Arabie qui nourrit les Israélites est presque inconnue à Jérusalem; cependant on en trouve quelques-unes dans la vallée du Jourdain. Pour légumes on m'a continuellement fourni des lentilles, des fèves, des concombres et des oignons.

Le vin de Jérusalem est excellent : il a la couleur et le goût de nos vins de Roussillon. Les coteaux qui le fournissent sont encore ceux d'Engaddi, près de Bethléem. Quant aux fruits, je mangeai, comme à Jaffa, de gros raisins, des dattes, des grenades, des pastèques, des pommes, et des figues de la seconde saison : celles du sycomore ou figuier de Pharaon étaient passées. Le pain, fait au couvent, était bon et savoureux.

Venons au prix de ces divers comestibles.

Le quintal de Jérusalem est composé de cent rolts; le rolt, de neuf cents drachmes.

Le rolt vaut deux oques et un quart, ce qui revient à peu près à huit livres de France.

Le mouton se vend deux piastres dix paras le rolt. La piastre turque, continuellement altérée par les beys et les pachas d'Égypte, ne s'élève pas en Syrie à plus de trente-trois sous quatre deniers, et le para à plus de dix deniers. Or, le rolt étant à peu près de huit livres, la livre de viande de mouton, à Jérusalem, revient à neuf sous quatre deniers et demi.

Le veau ne coûte qu'une piastre le rolt; le chevreau, une piastre et quelques paras.

Un très grand veau se vend trente ou trente-cinq piastres; un grand mouton, dix ou quinze piastres; une chèvre, six ou huit.

Le prix de la mesure de blé varie de huit à neuf piastres.

L'huile revient à trois piastres le rolt.

Les légumes sont fort chers : on les apporte à Jérusalem de Jaffa et des villages voisins.

Cette année, 1806, le raisin de vendange s'éleva jusqu'à vingt-sept piastres le quintal.

Passons à quelques autres détails.

Un homme qui ne voudrait point descendre aux kans, ni demeurer chez le Pères de terre sainte, pourrait louer une ou plusieurs chambres dans une maison à Jérusalem; mais il n'y serait pas en sûreté de la vie. Selon la petitesse où la grandeur, la pauvreté ou la richesse de la maison, chaque chambre coûterait, par mois, depuis deux jusqu'à vingt piastres. Une maison entière, où l'on trouverait une assez grande salle et une quinzaine de trous qu'on appelle des chambres, se payerait par an cinq mille piastres.

Un maître ouvrier, maçon, menuisier, charpentier, reçoit deux piastres par jour, et il faut le nourir : la journée d'un garçon ouvrier coûte une piastre.

Il n'y a point de mesure fixe pour la terre; le plus souvent on achète à vue le morceau que l'on désire : on estime le fonds sur ce que ce morceau peut produire en fruit, blé ou vigne.

La charrue n'a point de roues; elle est armée d'un petit fer qui effleure à peine la terre : on laboure avec des bœufs.

On récolte de l'orge, du froment, du doura, du maïs et du coton. On sème le sésame dans le même champ où l'on cultive le coton.

Un mulet coûte cent ou deux cents piastres, selon sa beauté : un âne vaut depuis quinze jusqu'à cinquante piastres. On donne quatre-vingts ou cent piastres pour un cheval commun, moins estimé en général que l'âne ou le mulet; mais un cheval d'une race arabe bien connue est sans prix. Le pacha de Damas, Abdallah-Pacha, venait d'en acheter un trois mille piastres. L'histoire d'une jument fait souvent l'entretien du pays. On racontait, lorsque j'étais à Jérusalem, les prouesses d'une de ces cavales merveilleuses. Le Bédouin qui la montait, poursuivi par les sbires du gouverneur, s'était précipité avec elle du sommet des montagnes qui dominent Jéricho. La jument était descendue au grand galop, presque perpendiculairement, sans broncher, laissant les soldats dans l'admiration et l'épouvante de cette fuite. Mais la pauvre gazelle creva en entrant à Jéricho, et le Bédouin, qui ne voulut point l'abondonner, fut pris pleurant sur le corps de sa compagne.

Cette jument a un frère dans le désert; il est si fameux, que les Arabes savent toujours où il a passé, où il est, ce qu'il fait, comment il se porte. Ali-Aga m'a religieusement montré dans les montagnes, près de Jéricho, la marque des pas de la jument morte en voulant sauver son maître : un Macédonien n'aurait pas regardé avec plus de respect la trace des pas de Bucéphale.

Parlons à présent des pèlerins. Les relations modernes ont un peu exagéré les richesses que les pèlerins doivent répandre à leur passage dans la terre sainte. Et d'abord, de quels pèlerins s'agit-il? Ce n'est pas des pèlerins latins, car il n'y en a plus, et l'on en convient généralement. Dans l'espace du dernier siècle, les Pères de Saint-Sauveur n'ont peut-être pas vu deux cents voyageurs catholiques, y compris les religieux de leurs ordres et les missionnaires au Levant. Que les pèlerins latins n'ont jamais été nombreux, on le peut prouver par mille exemples. Thévenot raconte qu'en 1656 il se trouva, lui vingt-deuxième, au Saint-Sépulcre. Très souvent les pèlerins ne montaient pas au nombre de douze, puisqu'on était obligé de prendre des religieux pour compléter ce nombre dans la cérémonie du lavement des pieds, le mercredi saint [1]. En effet, en 1589, soixante-dix-neuf ans avant Thévenot, Villamont ne rencontra que six pèlerins francs à Jérusalem [2]. Si en 1589, au moment où la religion était si florissante, on ne vit que sept pèlerins latins en Palestine, qu'on juge combien il y en devait avoir en 1806! Mon arrivée au couvent de Saint-Sauveur fut un véritable événement. M. Seetzen, qui s'y trouvait à Pâques de la même année, c'est-à-dire sept mois avant moi, dit qu'il était le seul catholique [3].

Les richesses dont le Saint-Sépulcre doit regorger n'étant point apportées à Jérusalem par les pèlerins catholiques, le sont donc par des pèlerins juifs, grecs et arméniens? Dans ce cas-là même je crois les calculs très enflés.

La plus grande dépense des pèlerins consiste dans les droits qu'ils sont obligés de payer aux Turcs et aux Arabes, soit pour l'entrée des saints lieux, soit pour les caffari ou permissions de passage. Or, tous ces objets réunis ne montent qu'à soixante-cinq piastres vingt-neuf paras. Si vous portez la piastre à son maximum,

1. Thév., ch. XLII, p. 391.
2. Liv. II, ch. XIX, p. 250.
3. *Ann. des Voy.*, par M. Malte-Brun, t. II de la collect., ch. XXVII, p. 345.

à cinquante sous de France, et le para à cinq liards ou quinze deniers, cela vous donnera cent soixante-quatre livres six sous trois deniers; si vous calculez la piastre à son minimum, c'est-à-dire à trente-trois sous de France et quatre deniers, et le para à trois liards et un denier, vous aurez cent huit livres neuf sous six deniers. Voici le compte tel que je le tiens du père procureur du couvent de Saint-Sauveur. Je le laisse en italien, que tout le monde entend aujourd'hui, avec les noms propres des Turcs, etc. ; caractères originaux qui attestent leur authenticité :

Spesa solita che fa un pelerino en la sua intrata da Giaffa sin a Gerusalemme, a nel ritorno a Giaffa[1].

				Piast.	Par.
Caffari.	In Giaffa dopo il suo sbarco, Caffaro.			5	20
	In Giaffa prima del imbarco al suo ritorno.			5	20
	Cavalcatura sin a Rama, e portar al Aravo[2], che accompagna sin a Gerusalemme.			1	20
	Pago al Aravo che accompagna.	5	»	10	30
	Al vilano che accompagna da Gerasma.	5	30		
	Cavalcatura per venire da Rama, ed altra per ritornare. . .			10	»
	Caffari nella strada 1 16 cadi medni 20 ».			1	16
	Intrata nel SS^mo^ Sepulcro. Al Meheah governatore. E stader del tempio.			26	38
	Intrata nella città Ciohadari del cadi e governatore. Sbirro. E portinaro.			»	15
	Primo e secundo drogomano.			3	30
				65	29

Si le pèlerin allait au Jourdain, il faudrait ajouter à ces frais la somme de douze piastres.

Enfin j'ai pensé que, dans une discussion de faits, il y a des lecteurs qui verraient avec plaisir les détails de ma propre dépense à Jérusalem. Si l'on considère que j'avais des chevaux, des janissaires, des escortes à mes ordres; que je vivais comme à Paris quand à la nourriture, aux temps des repas, etc. ; que j'entrais sans cesse au Saint-Sépulcre à des heures inusitées; que je revoyais dix

1. Les comptes suivants varient un peu dans leurs sommes totales, parce que la piastre éprouve chaque jour un mouvement en Syrie, tandis que le para reste fixe : d'où il arrive que la piastre n'est pas toujours composée du même nombre de paras.

2. Aravo pour Arabo. Changement de lettres très commun dans la langue franque, dans le grec moderne et dans le grec ancien.

fois les mêmes lieux, payais dix fois les droits, les caffari et mille autres exactions des Turcs, on s'étonnera que j'en aie été quitte à si bon marché. Je donne les comptes originaux avec les fautes d'orthographe du drogman Michel : ils ont cela de curieux qu'ils conservent pour ainsi dire l'air du pays. On y voit tous mes mouvements répétés, les noms propres de plusieurs personnages, le prix de divers objets, etc. Enfin, ces comptes sont des témoins fidèles de la sincérité de mon récit. On verra même que j'ai négligé beaucoup de choses dans ma relation, et que j'ai visité Jérusalem avec plus de soin encore que je ne l'ai dit.

Dépense à Jaffa :

	Piast.	Par.
Per un messo a Gerusalemme	7	20
Altro messo a Rama	3	
Altro per avisare agli Aravi	1	20
Orso in Rama per gli cavalli	2	
Per il cavallo del servitore di Giaffa in Rama	2	20
Gaffaro alli Aravi	2	30
Al cavaliero che adato il gov^re di Rama	15	
Per il cavalle che porto Sua Ecc^a a Gerusalemme	15	
Regallo alli servitorj de gli cavalli	3	
Regallo al Mucaro Menum	5	
Tutto p^s	57	16

Dépense à Jérusalem :

Spesa fatta per il sig^e dal giorno del suo arrivo a Gierusalemme ali 4 di ottobre 1806.

	Piast.	Par.
Il giorno del suo arrivo, per cavaleria da Rama, a Gierusalemme	015	
Compania per li Arabi, 6 isolote per testa	013	20
Cad... a 10 M^r	000	30
Al Mucaro	001	20
Cavalcatura per Michelle andare, e ritornar da Rama	008	20
4 Cavalli per andare a Betlemme e al Giordano	080	
Al portinaro della città	001	25
Apertura del S^mo-Sepolcro	001	25
Regallo alli portinari del S^mo-Sepolcro 7 persone	030	
Alli figlio, che chiamano li Turchi per aprire la porta	01	25
Al Chavas del governatore per avere acompagniato il sig^e dentro della città, et fuori a cavallo	008	
Item. A un Dalati, cioe, guardia del Zambarakgi Pari	004	

	Piast.	Par.
Per 5 cavalli per andare al monte Olibette, e altri luogni, et seconda volte al Potzo di Jeremia, e la madona.	016	30
Al genisero per companiare il sig[e] a Betlemme.	003	20
Item. Al genisero per avere andato col sig[e] per la città. . . .	001	35
12 ottobre per la apertura del S[mo]-Sepolcro	001	
	189	10

Spese fatte da Michel, per ordine del sig[e].

	Piast.	Par.
In vari luoghi.		
In tabaco per li villani, et la compania nel viagio per il Giordano, e per li villani di S[n] Saba.	006	20
In candelle per S[n] Saba, e servitori.	006	
Per li sacrestani greci, e altri.	006	20
Regallo nella casa della Madona, e serolio, e nella case di Simione, e nel convento dell Suriani, e nel spitale di S[ta] Elena, e nella casa di Anas, e nella singoga delli Ebrei. .	009	10
Item. Regallo nel convento delli Armeni di S[n] Giacomo, alli servitori, sacrestino, e genisari.	028	
Regallo nel Sepolcro della Madona alli sacrestani, e nel monte Olibette.	005	10
Al servitore del governatore il negro, e nel castello.	005	20
Per lavare la robba del sig[e] e suoi servitori.	003	
Alli poveri in tutto il giro.	005	15
Regallo nel convento delli Greci in chiesa al sacrestano, e alli servitori, et alli geniseri.	018	
4 cavalcature per il sig[e], suo dragomano, suo servitore, e Michelle da Gierusalemme fino a Giaffa, e quella di Michelle per andare, e ritornare la seconda volta.	046	
Compania a 6 isolote, ogni persona delli sig[ri].	013	20
Villano.	003	
Cafarro.	004	24
Regallo alli geniseri.	020	
Regallo a Goch di S[n] Geremia.	050	
Regallo alli dragomani.	030	
Regallo al communiere.	010	
Al Portinaro Malia.	005	
Àl Spenditare.	005	
In Bellemme una cavalcatura per la provisione del Giordano, orzo 4 Arabi, due villani : regallo alli capi, e servitori. .	172	
Ali-Agha figlio d'Apugiahfar.	150	
Item. Zbirri, poveri, e guardie nel calare al S[mo]-Sepolcro l'ultimo giorno.	010	
	612	19
A Mechele Casar 80 : Alcucsnaro 20.	100	
	712	19

Il faut donc d'abord réduire ce grand nombre de pèlerins, du moins quant aux catholiques, à très peu de chose, ou à rien du tout : car sept, douze, vingt, trente, même cent pèlerins, ne valent pas la peine d'être comptés.

Mais si cette douzaine de pèlerins qui paraissaient chaque année au Saint-Sépulcre, il y a un ou deux siècles, étaient de pauvres voyageurs, les Pères de terre sainte ne pouvaient guère s'enrichir de leur dépouille. Écoutons le sincère Doubdan :

« Les religieux qui y demeurent (au couvent de Saint-Sauveur) « militants sous la règle de saint François, y gardent une pau- « vreté très étroite, et ne vivent que des aumônes et charités qu'on « leur envoie de la chrétienté, et que les pèlerins leur donnent, « chacun selon ses facultés : mais comme ils sont éloignés de leur « pays, et savent les grandes dépenses qui leur restent à faire pour « le retour, aussi n'y laissent-ils pas de grandes aumônes, ce qui « n'empêche pas qu'ils n'y soient reçus et traités avec grande « charité[1]. »

Ainsi les pèlerins de terre sainte qui doivent laisser des trésors à Jérusalem ne sont point des pèlerins catholiques; ainsi la partie de ces trésors qui devient l'héritage des couvents ne tombe point entre les mains des religieux latins. Si ces religieux reçoivent des aumônes de l'Europe, ces aumônes, loin de les enrichir, ne suffisent pas à la conservation des lieux saints, qui croulent de toutes parts, et qui seront bientôt abandonnés, faute de secours. La pauvreté de ces religieux est donc prouvée par le témoignage unanime des voyageurs. J'ai déjà parlé de leurs souffrances; s'il en faut d'autres preuves, les voici :

« Tout ainsi, dit le père Roger, que ce fut un religieux fran- « çais qui eut possession des saints lieux de Jérusalem, aussi « le premier religieux qui a souffert le martyre fut un Français « nommé *frère Limin*, de la province de Touraine, lequel fut déca- « pité au grand Caire. Peu de temps après, frère Jacques et frère « Jérémie furent mis à mort hors des portes de Jérusalem. Frère « Conrad d'Alis Barthélemy, du mont Politian, de la province de « Toscane, fut fendu en deux, depuis la tête jusqu'en bas, dans le « grand Caire. Frère Jean d'Éther, Espagnol de la province de « Castille fut taillé en pièces par le bacha de Casa. Sept religieux

1. Ch. XLVII, p. 376.

« furent décapités par le sultan d'Égypte. Deux religieux furent « écorchés tout vifs en Syrie.

« L'an 1637, les Arabes martyrisèrent toute la communauté « des frères qui étaient au sacré mont de Sion, au nombre de « douze. Quelque temps après, seize religieux, tant clercs que « laïques, furent menés de Jérusalem en prison à Damas (ce fut « lorsque Chypre fut prise par le roi d'Alexandrie), et y demeu-« rèrent cinq ans, tant que l'un après l'autre y moururent de « nécessité. Frère Cosme de Saint-François fut tué par les Turcs à « la porte du Saint-Sépulcre, où il prêchait la foi chrétienne. « Deux autres frères, à Damas, reçurent tant de coups de bâton, « qu'ils moururent sur la place. Six religieux furent mis à mort « par les Arabes, une nuit qu'ils étaient à matines au couvent bâti « à Anathot, en la maison du prophète Jérémie, qu'ils brûlèrent « ensuite. Ce serait abuser de la patience du lecteur, de déduire « en particulier les souffrances et les persécutions que nos pauvres « religieux ont souffertes depuis qu'ils ont eu en garde les saints « lieux, ce qui continue avec augmentation, depuis l'an 1627 que « nos religieux y ont été établis, comme on pourra connaître par « les choses qui suivent, etc.[1]. »

L'ambassadeur Deshayes tient le même langage sur les persécutions que les Turcs font éprouver aux Pères de terre sainte.

« Les pauvres religieux qui les servent sont aussi réduits « aucunes fois à de si grandes extrémités, faute d'être assistés de « la chrétienté, que leur condition est déplorable. Ils n'ont pour « tout revenu que les aumônes qu'on leur envoie, qui ne suffisent « pas pour faire la moitié de la dépense à laquelle ils sont obligés; « car, outre leur nourriture et le grand nombre de luminaires « qu'ils entretiennent, il faut qu'ils donnent continuellement aux « Turcs, s'ils veulent vivre en paix; et quand ils n'ont pas le « moyen de satisfaire à leur avarice, il faut qu'ils entrent en « prison.

« Jérusalem est tellement éloignée de Constantinople, que « l'ambassadeur du roi qui y réside ne saurait avoir nouvelles « des oppressions qu'on leur fait, que longtemps après. Cependant « ils souffrent et endurent, s'ils n'ont de l'argent pour se rédimer; « et bien souvent les Turcs ne se contentent pas de les travailler

1. *Description de la Terre Sainte*, p. 436.

« en leurs personnes, mais encore ils convertissent leurs églises « en mosquées[1]. »

Je pourrais composer des volumes entiers de témoignages semblables, consignés dans les Voyages en Palestine; je n'en produirai plus qu'un, et il sera sans réplique.

Je le trouve, ce témoignage, dans un monument d'iniquité et d'oppression peut-être unique sur la terre, monument d'une autorité d'autant plus grande, qu'il était fait pour demeurer dans un éternel oubli.

Les Pères m'avaient permis d'examiner la bibliothèque et les archives de leur couvent. Malheureusement ces archives et cette bibliothèque furent dispersées il y a près d'un siècle : un pacha fit mettre aux fers les religieux, et les emmena captifs à Damas. Quelques papiers échappèrent à la dévastation, en particulier les firmans que les Pères ont obtenus, soit de la Porte, soit des souverains de l'Égypte, pour se défendre contre l'oppression des peuples et des gouverneurs.

Ce carton curieux est intitulé :

Registro delli Capitolazioni, Cattiscerifi, Baratti, Comandamenti, Ogetti, Attestazioni, Sentenze, Ordini dei Bascia' Giudici e Polizze, che si trovano nell' Archivio di questa Procura generale di terra santa.

Sous la lettre H, nº 1, pag. 369, on lit :

Instrumento del re saraceno Muzafar contiene : che non sia dimandato del vino da i religiosi franchi. Dato alli 13 della luna di Regeb del anno 414.

Sous le nº 2 :

Instrumento del re saraceno Matamad contiene : che li religiosi franchi non siano molestati. Dato alli 2 di Sciaval del anno 501.

Sous le nº 5, pag. 370 :

Instrumento con la sua copia del re saraceno Amed Ciakmak contiene che li religiosi franchi non paghino a quei ministri, che non vengono per gli affari dei frati... possino sepelire i loro morti, possino fare vino provizione..... non siano obligati a montare cavalli per forza in Rama; non diano visitare loco possessioni : che nessuno pretenda d' esser drogloromanno, se non alcuno appoggio. Dato alli 10 di Sefer 609.

1. *Voyage du Levant*, p. 409.

Plusieurs firmans commencent ainsi :

Copia autenticata d'un commendamento ottenuto ad instanza dell' ambasciadore di Francia, etc.

On voit donc les malheureux Pères, gardiens du tombeau de Jésus-Christ, uniquement occupés, pendant plusieurs siècles, à se défendre, jour par jour, de tous les genres d'insultes et de tyrannie. Il faut qu'ils obtiennent la permission de se nourrir, d'ensevelir leurs morts, etc.; tantôt on les force de monter à cheval, sans nécessité, afin de leur faire payer des droits; tantôt un Turc se déclare leur drogman malgré eux, et exige un salaire de la communauté. On épuise contre ces infortunés moines les inventions les plus bizarres du despotisme oriental [1]. En vain ils obtiennent à prix d'argent des ordres qui semblent les mettre à couvert de tant d'avanies; ces ordres ne sont point exécutés : chaque année voit une oppression nouvelle, et exige un nouveau firman. Le commandant prévaricateur, le prince, protecteur en apparence, sont deux tyrans qui s'entendent, l'un pour commettre une injustice avant que la loi soit faite, l'autre pour vendre à prix d'or une loi qui n'est donnée que quand le crime est commis. Le registre des firmans des Pères est un livre bien précieux, bien digne à tous égards de la bibliothèque de ces apôtres, qui, au milieu des tribulations, gardent avec une constance invincible le tombeau de Jésus-Christ. Les Pères ne connaissaient pas la valeur de ce catalogue évangélique; ils ne croyaient pas qu'il pût m'intéresser; ils n'y voyaient rien de curieux : souffrir leur est si naturel, qu'ils s'étonnaient de mon étonnement. J'avoue que mon admiration pour tant de malheurs si courageusement supportés était grande et sincère; mais combien aussi j'étais touché en retrouvant sans cesse cette formule : *Copie d'un firman obtenu à la sollicitation de M. l'ambassadeur de France, etc.!* Honneur à un pays qui, du sein de l'Europe, veille jusqu'au fond de l'Asie à la défense du misérable, et protège le faible contre le fort! Jamais ma patrie ne m'a semblé plus belle et plus glorieuse que lorsque j'ai retrouvé les actes de sa bienfaisance cachés à Jérusalem, dans le registre où sont inscrites les souffrances ignorées et les iniquités inconnues de l'opprimé et de l'oppresseur.

1. On voulut une fois massacrer deux religieux à Jérusalem, parce qu'un chat était tombé dans la citerne du couvent. (*Roger*, p. 330.)

J'espère que mes sentiments particuliers ne m'aveugleront jamais au point de méconnaître la vérité : il y a quelque chose qui marche avant toutes les opinions; c'est la justice. Si un philosophe faisait aujourd'hui un bon ouvrage; s'il faisait quelque chose de mieux, une bonne action; s'il montrait des sentiments nobles et élevés, moi chrétien, je lui applaudirais avec franchise. Et pourquoi un philosophe n'en agirait-il pas ainsi avec un chrétien? Faut-il, parce qu'un homme porte un froc, une longue barbe, une ceinture de corde, ne lui tenir compte d'aucun sacrifice? Quant à moi, j'irais chercher une vertu aux entrailles de la terre, chez un adorateur de Wishnou ou du grand Lama, afin d'avoir le bonheur de l'admirer : les actions généreuses sont trop rares aujourd'hui pour ne pas les honorer sous quelque habit qu'on les découvre, et pour regarder de si près à la robe du prêtre ou au manteau du philosophe.

CINQUIÈME PARTIE

SUITE DU VOYAGE DE JÉRUSALEM

Le 10, de grand matin, je sortis de Jérusalem par la porte d'Éphraïm, toujours accompagné du fidèle Ali, dans le dessein d'examiner les champs de bataille immortalisés par le Tasse. Arrivé au nord de la ville, entre la grotte de Jérémie et les sépulcres des rois, j'ouvris la *Jérusalem délivrée*; et je fus sur-le-champ frappé de la vérité de l'exposition du Tasse :

Gerusalem sovra due colli è posta, etc.

Je me servirai d'une traduction qui dispense de l'original :

« Solime est assise sur deux collines opposées, et de hauteur « inégale; un vallon les sépare, et partage la ville : elle a de trois « côtés un accès difficile. Le quatrième s'élève d'une manière « douce et presque insensible; c'est le côté du nord : des fossés « profonds et de hautes murailles l'environnent et la défendent.

« Au dedans sont des citernes et des sources d'eau vive; les « dehors n'offrent qu'une terre aride et nue; aucune fontaine, « aucun ruisseau, ne l'arrosent; jamais on n'y vit éclore de fleurs; « jamais arbre, de son superbe ombrage, n'y forma un asile « contre les rayons du soleil. Seulement, à plus de six milles de « distance, s'élève un bois dont l'ombre funeste répand l'horreur « et la tristesse.

« Du côté que le soleil éclaire de ses premiers rayons, le Jour- « dain roule ses ondes illustres et fortunées. A l'occident, la mer « Méditerranée mugit sur le sable qui l'arrête et la captive. Au « nord est Béthel, qui éleva des autels au veau d'or, et l'infidèle

« Samarie. Bethléem, le berceau d'un Dieu, est du côté qu'attris-
« tent les pluies et les orages. »

Rien de plus net, de plus clair, de plus précis que cette description; elle eût été faite sur les lieux, qu'elle ne serait pas plus exacte. La forêt, placée à six milles du camp, du côté de l'Arabie, n'est point une invention du poète : Guillaume de Tyr parle du bois où le Tasse fait naître tant de merveilles. Godefroy y trouva des poutres et des solives pour la construction de ses machines de guerre. On verra combien le Tasse avait étudié les originaux, quand je traduirai les historiens des croisades.

E'l capitano
Poi ch' intorno ha mirato, ai suoi discende.

« Cependant Godefroy; après avoir tout reconnu, tout examiné,
« va rejoindre les siens : il sait qu'en vain il attaquerait Solime
« par les côtés escarpés et d'un difficile abord. Il fait dresser les
« tentes vis-à-vis la porte septentrionale, et dans la plaine qu'elle
« regarde : de là il les prolonge jusques au-dessous de la tour angu-
« laire.

« Dans cet espace il renferme presque le tiers de la ville.
« Jamais il n'aurait pu en embrasser toute l'enceinte : mais il
« ferme tout accès aux secours, et fait occuper tous les passages. »

On est absolument sur les lieux. Le camp s'étend depuis la porte de Damas jusqu'à la tour angulaire, à la naissance du torrent de Cédron et de la vallée de Josaphat. Le terrain entre la ville et le camp est tel que le Tasse l'a représenté, assez uni, et propre à devenir un champ de bataille au pied des murs de Solime. Aladin est assis avec Herminie sur une tour bâtie entre deux portes, d'où ils découvrent les combats de la plaine et le camp des chrétiens. Cette tour existe avec plusieurs autres entre la porte de Damas et la porte d'Éphraïm.

Au second livre, on reconnaît, dans l'épisode d'Olinde et de Sophronie, deux descriptions de lieux très exactes :

Nel tempio de' cristiani occulto giace, etc.

« Dans le temple des chrétiens, au fond d'un souterrain inconnu,
« s'élève un autel; sur cet autel est l'image de celle que ce peuple
« révère comme une déesse, et comme la mère d'un Dieu mort et
« enseveli. »



Staal pinxit. Delannoy sculp.

Herminie attendant le messager qu'elle a envoyé à Tancrède.

C'est l'église appelée aujourd'hui le *Sépulcre de la Vierge;* elle est dans la vallée de Josaphat, et j'en ai parlé plus haut, page 25. Le Tasse, par un privilège accordé aux poètes, met cette église dans l'intérieur de Jérusalem.

La mosquée où l'image de la Vierge est placée d'après le conseil du magicien, est évidemment la mosquée du Temple :

> Io là, donde riceve
> L'alta vostra meschita e l' aura e 'l die, etc.

« La nuit, j'ai monté au sommet de la mosquée, et, par l'ouver-
« ture qui reçoit la clarté du jour, je me suis fait une route
« inconnue à tout autre. »

Le premier choc des aventuriers, le combat singulier d'Argant, d'Othon, de Tancrède, de Raimond de Toulouse, a lieu devant la porte d'Éphraïm. Quand Armide arrive de Damas, elle entre, dit le poète, par l'extrémité du camp. En effet, c'était près de la porte de Damas que se devaient trouver, du côté de l'ouest, les dernières tentes des chrétiens.

Je place l'admirable scène de la fuite d'Herminie vers l'extrémité septentrionale de la vallée de Josaphat. Lorsque l'amante de Tancrède a franchi la porte de Jérusalem avec son fidèle écuyer, *elle s'enfonce dans des vallons, et prend des sentiers obliques et détournés.* (Cant. VI, stanz. 96.) Elle n'est donc pas sortie par la porte d'Éphraïm; car le chemin qui conduit de cette porte au camp des croisés passe sur un terrain tout uni : elle a préféré s'échapper par la porte de l'orient, porte moins suspecte et moins gardée.

Herminie arrive dans un lieu profond et solitaire : *In solitaria ed ima parte.* Elle s'arrête, et charge son écuyer d'aller parler à Tancrède : ce lieu profond et solitaire est très bien marqué au haut de la vallée de Josaphat, avant de tourner l'angle septentrional de la ville. Là, Herminie pouvait attendre en sûreté le retour de son messager; mais elle ne peut résister à son impatience : elle monte sur la hauteur, et découvre les tentes lointaines. En effet, en sortant de la ravine du torrent de Cédron, et marchant au nord, on devait apercevoir, à main gauche, le camp des chrétiens. Viennent alors ces stances admirables.

> Era la notte, etc.

« La nuit régnait encore : aucun nuage n'obscurcissait son front

« chargé d'étoiles; la lune naissante répandait sa douce clarté : « l'amoureuse beauté prend le ciel à témoin de sa flamme; le « silence et les champs sont les confidents muets de sa peine.

« Elle porte ses regards sur les tentes des chrétiens : O camp « des Latins, dit-elle, objet cher à ma vue! Quel air on y res- « pire! Comme il ranime mes sens et les récrée! Ah! si jamais le « ciel donne un asile à ma vie agitée, je ne le trouverai que dans « cette enceinte : non, ce n'est qu'au milieu des armes que « m'attend le repos!

« O camp des chrétiens, reçois la triste Herminie! Qu'elle « obtienne dans ton sein cette pitié qu'Amour lui promit; cette « pitié que jadis, captive, elle trouva dans l'âme de son généreux « vainqueur! Je ne redemande point mes États, je ne redemande « point le sceptre qui m'a été ravi : ô chrétiens, je serai trop heu- « reuse si je puis seulement servir sous vos drapeaux!

« Ainsi parlait Herminie. Hélas! elle ne prévoit pas les maux « que lui apprête la fortune! Des rayons de lumière réfléchis sur « ses armes vont au loin frapper les regards : son habillement « blanc, ce tigre d'argent qui brille sur son casque, annoncent « Clorinde.

« Non loin de là est une garde avancée : à la tête sont deux « frères, Alcandre et Polipherne. »

Alcandre et Polipherne devaient être placés à peu près vers les sépulcres des rois. On doit regretter que le Tasse n'ait pas décrit ces demeures souterraines; le caractère de son génie l'appelait à la peinture d'un pareil monument.

Il n'est pas aussi aisé de déterminer le lieu où la fugitive Herminie rencontre le pasteur au bord du fleuve : cependant, comme il n'y a qu'un fleuve dans le pays, qu'Herminie est sortie de Jérusalem par la porte d'orient, il est probable que le Tasse a voulu placer cette scène charmante au bord du Jourdain. Il est inconcevable, j'en conviens, qu'il n'ait pas nommé ce fleuve; mais il est certain que ce grand poète ne s'est pas assez attaché aux souvenirs de l'Écriture, dont Milton a tiré tant de beautés.

Quant au lac et au château où la magicienne Armide enferme les chevaliers qu'elle a séduits, le Tasse déclare lui-même que ce lac est la mer Morte :

> Alfin giungemmo al loco, ove già scesse
> Fiamma dal cielo, etc.

Un des plus beaux endroits du poème, c'est l'attaque du camp des chrétiens par Soliman. Le sultan marche la nuit au travers des plus épaisses ténèbres; car, selon l'expression sublime du poète :

> Votò Pluton gli abissi, e la sua notte
> Tutta versò dalle Tartar e grotte.

Le camp est assailli du côté du couchant; Godefroy, qui occupe le centre de l'armée vers le nord, n'est averti qu'assez tard du combat qui se livre à l'aile droite. Soliman n'a pas pu se jeter sur l'aile gauche, quoiqu'elle soit plus près du désert, parce qu'il y a des ravines profondes de ce côté. Les Arabes, cachés pendant le jour dans la vallée de Térébinthe, en sont sortis avec les ombres, pour tenter la délivrance de Solime.

Soliman vaincu prend seul le chemin de Gaza. Ismen le rencontre et le fait monter sur un char, qu'il environne d'un nuage. Ils traversent ensemble le camp des chrétiens, et arrivent à la montagne de Solime. Cet épisode, admirable d'ailleurs, est conforme aux localités jusqu'à l'extérieur du château de David, près la porte de Jaffa ou de Bethléem; mais il y a erreur dans le reste. Le poète a confondu ou s'est plu à confondre la tour de David avec la tour Antonia : celle-ci était bâtie loin de là, au bas de la ville, à l'angle septentrional du temple.

Quand on est sur les lieux, on croit voir les soldats de Godefroy partir de la porte d'Éphraïm, tourner à l'orient, descendre dans la vallée de Josaphat, et aller, comme de pieux et paisibles pèlerins, prier l'Éternel sur la montagne des Oliviers. Remarquons que cette procession chrétienne rappèlle d'une manière sensible la pompe des Panathénées, conduite à Éleusis au milieu des soldats d'Alcibiade. Le Tasse, qui avait tout lu, qui imite sans cesse Virgile, Homère et les autres poètes de l'antiquité, a mis ici en beaux vers une des plus belles scènes de l'histoire. Ajoutons que cette procession est d'ailleurs un fait historique raconté par l'Anonyme, Robert moine, et Guillaume de Tyr.

Nous venons au premier assaut. Les machines sont plantées devant les murs du septentrion Le Tasse est exact ici jusqu'au scrupule :

> No era il fosso di palustre limo.
> (Che nol consente il loco) o d' acqua molle.

C'est la pure vérité. Le fossé au septentrion est un fossé sec, ou plutôt une ravine naturelle, comme les autres fos de la ville.

Dans les circonstances de ce premier assaut, le poète a suivi son génie, sans s'appuyer sur l'histoire; et, comme il lui convenait de ne pas marcher aussi vite que le chroniqueur, il suppose que la principale machine fut brûlée par les infidèles, et qu'il fallut recommencer le travail. Il est certain que les assiégés mirent le feu à une des tours des assiégeants. Le Tasse a étendu cet accident, selon le besoin de sa fable.

Bientôt s'engage le terrible combat de Tancrède et de Clorinde, fiction la plus pathétique qui soit jamais sortie du cerveau d'un poète. Le lieu de la scène est aisé à trouver. Clorinde ne peut rentrer avec Argant par la porte Dorée; elle est donc sous le temple, dans la vallée de Siloé. Tancrède la poursuit; le combat commence; Clorinde mourante demande le baptême; Tancrède, plus infortuné que sa victime, va puiser de l'eau à une source voisine; par cette source le lieu est déterminé :

> Poco quindi lontan nel sen del monte
> Scaturia mormorando un picciol rio.

C'est la fontaine de Siloé, ou plutôt la source de Marie, qui jaillit ainsi du pied de la montagne de Sion.

Je ne sais si la peinture de la sécheresse, dans le treizième chant, n'est pas le morceau du poème le mieux écrit : Le Tasse y marche l'égal d'Homère et de Virgile. Ce morceau, travaillé avec soin, a une fermeté et une pureté de style qui manquent quelquefois aux autres parties de l'ouvrage :

> Spenta è del cielo ogni benigna lampa, etc.

« Jamais le soleil ne se lève que couvert de vapeurs sanglantes, « sinistre présage d'un jour malheureux : jamais il ne se couche, « que des taches rougeâtres ne menacent d'un aussi triste lende- « main. Toujours le mal présent est aigri par l'affreuse certitude « du mal qui doit le suivre.

« Sous les rayons brûlants, la fleur tombe desséchée; la feuille « pâlit, l'herbe languit altérée; la terre s'ouvre, et les sources « tarissent. Tout éprouve la colère céleste; et les nues stériles, « répandues dans les airs, n'y sont plus que des vapeurs enflam- « mées.



Staal pinxit. Delannoy sculp.

Mort de Clorinde.

« Le ciel semble une noire fournaise : les yeux ne trouvent plus « où se reposer : le zéphir se tait, enchaîné dans ses grottes obscu- « res ; l'air est immobile : quelquefois seulement la brûlante haleine « d'un vent qui souffle du côté du rivage maure, l'agite et l'en- « flamme encore davantage.

« Les ombres de la nuit sont embrasées de la chaleur du jour : « son voile est allumé du feu des comètes, et chargé d'exhalaisons « funestes. O terre malheureuse ! le ciel te refuse sa rosée ; les « herbes et les fleurs mourantes attendent en vain les pleurs de « l'aurore.

« Le doux sommeil ne vient plus sur les ailes de la nuit verser « ses pavots aux mortels languissants. D'une voix éteinte, ils « implorent ses faveurs et ne peuvent les obtenir. La soif, le plus « cruel de tous les fléaux, consume les chrétiens : le tyran de la « Judée a infecté toutes les fontaines de mortels poisons, et leurs « eaux funestes ne portent plus que les maladies et la mort.

« Le Siloé, qui, toujours pur, leur avait offert le trésor de ses « ondes, appauvri maintenant, roule lentement sur des sables qu'il « mouille à peine : quelle ressource, hélas ! l'Éridan débordé, le « Gange, le Nil même, lorsqu'il franchit ses rives et couvre « l'Égypte de ses eaux fécondes, suffiraient à peine à leurs désirs.

« Dans l'ardeur qui les dévore, leur imagination leur rappelle « ces ruisseaux argentés qu'ils ont vus couler au travers des « gazons, ces sources qu'ils ont vues jaillir du sein d'un rocher et « serpenter dans des prairies : ces tableaux jadis si riants ne servent « plus qu'à nourrir leurs regrets et à redoubler leur désespoir

« Ces robustes guerriers qui ont vaincu la nature et ses obs- « tacles ; qui jamais n'ont ployé sous leur pesante armure, que « n'ont pu dompter le fer ni l'appareil de la mort ; faibles mainte- « nant, sans courage et sans vigueur, pressent la terre de leur « poids inutile : un feu secret circule dans leurs veines, les mine « et les consume.

« Le coursier, jadis si fier, languit auprès d'une herbe aride et « sans saveur ; ses pieds chancellent, sa tête superbe tombe négli- « gemment penchée ; il ne sent plus l'aiguillon de la gloire, il ne « se souvient plus des palmes qu'il a cueillies : ces riches dépouil- « les, dont il était autrefois si orgueilleux, ne sont plus pour lui « qu'un odieux et vil fardeau.

« Le chien fidèle oublie son maître et son asile ; il languit

« étendu sur la poussière, et, toujours haletant, il cherche en vain « à calmer le feu dont il est embrasé ; l'air lourd et brûlant pèse « sur les poumons qu'il devait rafraîchir. »

Voilà de la grande, de la haute poésie. Cette peinture, si bien imitée dans *Paul et Virginie*, a le double mérite de convenir au ciel de la Judée, et d'être fondée sur l'histoire : les chrétiens éprouvèrent une pareille sécheresse au siège de Jérusalem. Robert nous en a laissé une description que je ferai connaître aux lecteurs.

Au quatorzième chant, nous chercherons un fleuve qui coule auprès d'Ascalon, et au fond duquel demeure l'ermite qui révéla à Ubalde et au chevalier danois les destinées de Renaud. Ce fleuve est le torrent d'Ascalon, ou un autre torrent plus au nord, qui n'a été connu qu'au temps des croisades, comme le témoigne d'Anville.

Quant à la navigation des deux chevaliers, l'ordre géographique y est merveilleusement suivi. Partant d'un port entre Jaffa et Ascalon, et descendant vers l'Égypte, ils durent voir successivement Ascalon, Gaza, Raphia et Damiette. Le poète marque la route au couchant, quoiqu'elle fût d'abord au midi ; mais il ne pouvait entrer dans ce détail. En dernier résultat, je vois que tous les poètes épiques ont été des hommes très instruits ; surtout ils étaient nourris des ouvrages de ceux qui les avaient précédés dans la carrière de l'épopée : Virgile traduit Homère ; le Tasse imite à chaque stance quelque passage d'Homère, de Virgile, de Lucain, de Stace ; Milton prend partout, et joint à ses propres trésors les trésors de ses devanciers.

Le seizième chant, qui renferme la peinture des jardins d'Armide, ne fournit rien à notre sujet. Au dix-septième chant nous trouvons la description de Gaza, et le dénombrement de l'armée égyptienne : sujet épique traité de main de maître et où le Tasse montre une connaissance parfaite de la géographie et de l'histoire. Lorsque je passai de Jaffa à Alexandrie, notre saïque descendit jusqu'en face de Gaza, dont la vue me rappela ces vers de *la Jérusalem* :

« Aux frontières de la Palestine, sur le chemin qui conduit à « Péluse, Gaza voit au pied de ses murs expirer la mer et son « courroux : autour d'elle s'étendent d'immenses solitudes et des « sables arides. Le vent qui règne sur les flots exerce aussi son « empire sur cette mobile arène ; et le voyageur voit sa route incertaine flotter et se perdre au gré des tempêtes. »

Le dernier assaut, au dix-neuvième chant, est absolument conforme à l'histoire. Godefroy fit attaquer la ville par trois endroits. Le vieux comte de Toulouse battit les murailles entre le couchant et le midi, en face du château de la ville, près de la porte de Jaffa. Godefroy força au nord la porte d'Éphraïm. Tancrède s'attacha à la tour angulaire, qui prit dans la suite le nom de *tour de Tancrède.*

Le Tasse suit pareillement les chroniques dans les circonstances et le résultat de l'assaut. Ismen, accompagné de deux sorcières, est tué par une pierre lancée d'une machine : deux magiciennes furent en effet écrasées sur le mur à la prise de Jérusalem. Godefroy lève les yeux, et voit les guerriers célestes qui combattent pour lui de toutes parts. C'est une belle imitation d'Homère et de Virgile, mais c'est encore une tradition du temps des croisades : « Les morts y entrèrent avec les vivants, dit le père Nau ; car plu-« sieurs des illustres croisés qui étaient morts en diverses occasions « devant que d'arriver, et entre autres Ahdémar, ce vertueux et zélé « évêque du Puy en Auvergne, y parurent sur les murailles, « comme s'il eût manqué à la gloire qu'ils possédaient dans la « Jérusalem céleste, celle de visiter la terrestre, et d'adorer le Fils de « Dieu dans le trône de ses ignominies et de ses souffrances, comme « ils l'adoraient dans celui de sa majesté et de sa puissance. »

La ville fut prise, ainsi que le raconte le poète, au moyen de ponts qui s'élançaient des machines et s'abattaient sur les remparts. Godefroy et Gaston de Foix avaient donné le plan de ces machines, construites par des matelots pisans et génois. Ainsi dans cet assaut, où le Tasse a déployé l'ardeur de son génie chevaleresque, tout est vrai, hors ce qui regarde Renaud : comme ce héros est de pure invention, ses actions doivent être imaginaires. Il n'y avait point de guerrier appelé *Renaud d'Este* au siège de Jérusalem : le premier chrétien qui s'élança sur les murs ne fut point un chevalier du nom de *Renaud*, mais l'Étolde, gentilhomme flamand de la suite de Godefroy. Il fut suivi de Guicher et de Godefroy lui-même. La stance où le Tasse peint l'étendard de la croix ombrageant les tours de Jérusalem délivrée est sublime :

« L'étendard triomphant se déploie dans les airs : les vents res-« pectueux soufflent plus mollement ; le soleil plus serein le dore « de ses rayons : les traits et les flèches se détournent ou reculent « à son aspect. Sion et la colline semblent s'incliner, et lui offrir « l'hommage de leur joie. »

Tous les historiens des croisades parlent de la piété de Godefroy de la générosité de Tancrède, de la justice et de la prudence du comte de Saint-Gilles; Anne Comnène elle-même fait l'éloge de ce dernier : le poète nous a donc peint les héros que nous connaissons. Quand il invente des caractères, il est du moins fidèle aux mœurs. Argant est le véritable mameluck.

L'altro è Circasso Argante, uom che straniero...

« L'autre, c'est Argant le Circassien : aventurier inconnu à la « cour d'Égypte, il s'y est assis au rang des satrapes. Sa valeur l'a « porté aux premiers honneurs de la guerre. Impatient, inexorable, « farouche, infatigable, invincible dans les combats, contempteur « de tous les dieux, son épée est sa raison et sa loi. »

Soliman est un vrai sultan des premiers temps de l'empire turc. Le poète, qui ne néglige aucun souvenir, fait du sultan de Nicée un des ancêtres du grand Saladin; et l'on voit qu'il a eu l'intention de peindre Saladin lui-même sous les traits de son aïeul. Si jamais l'ouvrage de dom Berthereau voyait le jour, on connaîtrait mieux les héros musulmans de la *Jérusalem*. Dom Berthereau avait traduit les auteurs arabes qui se sont occupés de l'histoire des croisés. Cette précieuse traduction devait faire partie de la collection des historiens de France.

Je ne saurais guère assigner le lieu où le féroce Argant est tué par le généreux Tancrède; mais il le faut chercher dans les vallées, entre le couchant et le septentrion. On ne le peut placer à l'orient de la tour angulaire qu'assiégeait Tancrède; car alors Herminie n'eût pas rencontré le héros blessé, lorsqu'elle revenait de Gaza avec Vafrin.

Quant à la dernière action du poème, qui, selon la vérité, se passa près d'Ascalon, le Tasse, avec un jugement exquis, l'a transportée sous les murs de Jérusalem. Dans l'histoire, cette action est très peu de chose; dans le poème, c'est une bataille supérieure à celles de Virgile, et égale aux plus grands combats d'Homère.

Je vais maintenant donner le siège de Jérusalem, tiré de nos vieilles chroniques : les lecteurs pourront comparer le poème et l'histoire.

Le moine Robert est de tous les historiens des croisades celui qu'on cite le plus souvent. L'anonyme de la collection *Gesta Dei per Francos* est plus ancien; mais son récit est trop sec. Guillaume

de Tyr pèche par le défaut contraire. Il faut s'arrêter au moine Robert : sa latinité est affectée, il copie les tours des poètes ; mais, par cette raison même, au milieu de ses jeux de mots et de ses pointes[1], il est moins barbare que ses contemporains : il a d'ailleurs une certaine critique et une imagination brillante.

« L'armée se rangea dans cet ordre autour de Jérusalem : le « comte de Flandre et le comte de Normandie déployèrent leurs « tentes du côté du septentrion, non loin de l'église bâtie sur le « lieu où saint Étienne, premier martyr, fut lapidé[2] ; Godefroy et « Tancrède se placèrent à l'occident ; le comte de Saint-Gilles campa « au midi, sur la montagne de Sion[3], autour de l'église de Marie, « mère du Sauveur, autrefois la maison où le Seigneur fit la cène « avec ses disciples. Les tentes ainsi disposées, tandis que les « troupes, fatiguées de la route, se reposaient, et construisaient « les machines propres au combat, Raymond Pilet[4], Raymond de « Turenne, sortirent du camp avec plusieurs autres pour visiter « les lieux voisins, dans la crainte que les ennemis ne vinssent « les surprendre avant que les croisés fussent préparés. Ils rencon- « trèrent sur leur route trois cents Arabes ; ils en tuèrent plusieurs, « et leur prirent trente chevaux. Le second jour de la troisième « semaine, 13 juin 1099, les Français attaquèrent Jérusalem ; mais « ils ne purent la prendre ce jour-là. Cependant leur travail ne fut « pas infructueux ; il renversèrent l'avant-mur, et appliquèrent les « échelles au mur principal. S'ils en avaient eu une assez grande « quantité, ce premier effort eût été le dernier. Ceux qui montè- « rent sur les échelles combattirent longtemps l'ennemi à coups « d'épée et de javelot. Beaucoup des nôtres succombèrent dans cet

1. *Papa Urbanus urbano sermone peroravit, etc.* ; *Vallis speciosa et spatiosa, etc.* ; c'est le goût du temps. Nos vieilles hymnes sont remplies de ces jeux de mots : *Quo carne carnis conditor, etc.*

2. Le texte porte : *Juxta ecclesiam sancti Stephani protomartyris, etc.* J'ai traduit *non loin*, parce que cette église n'est point au septentrion, mais à l'orient de Jérusalem ; et tous les autres historien des croisades disent que les comtes de Normandie et de Flandre se placèrent entre l'orient et le septentrion.

3. Le texte porte : *Scilicet in monte Sion.* Cela prouve que la Jérusalem rebâtie par Adrien n'enveloppait pas la montagne de Sion dans son entier, et que le local de la ville était absolument tel qu'on le voit aujourd'hui.

4. *Piletus* ; on lit ailleurs *Pilitus* et *Pelez*.

« assaut; mais la perte fut plus considérable du côté des Sarrasins.
« La nuit mit fin à l'action, et donna du repos aux deux partis.
« Toutefois l'inutilité de ce premier effort occasionna à notre armée
« un long travail et beaucoup de peine; car nos troupes demeu-
« rèrent sans pain pendant l'espace de dix jours, jusqu'à ce que
« nos vaisseaux fussent arrivés au port de Jaffa. En outre, elles
« souffrirent excessivement de la soif; la fontaine de Siloé, qui est
« au pied de la montagne de Sion, pouvait à peine fournir de l'eau
« aux hommes, et l'on était obligé de mener boire les chevaux et les
« autres animaux à six milles du camp, et de les faire accompa-
« gner par une nombreuse escorte. . . . .

« Cependant la flotte arrivée à Jaffa procura des vivres aux
« assiégeants, mais ils ne souffrirent pas moins de la soif; elle fut
« si grande durant le siège, que les soldats creusaient la terre, et
« pressaient les mottes humides contre leur bouche; ils léchaient
« aussi les pierres mouillées de rosée; ils buvaient une eau fétide
« qui avait séjourné dans des peaux fraîches de buffles et de
« divers animaux; plusieurs s'abstenaient de manger, espérant
« tempérer la soif par la faim. . . . .

« Pendant ce temps-là les généraux faisaient apporter de fort
« loin de grosses pièces de bois pour construire des machines et
« des tours. Lorsque ces tours furent achevées, Godefroy plaça la
« sienne à l'orient de la ville; le comte de Saint-Gilles en établit
« une autre toute semblable au midi. Les dispositions ainsi faites,
« le cinquième jour de la semaine, les croisés jeûnèrent, et distri-
« buèrent des aumônes aux pauvres; le sixième jour, qui était le
« douzième de juillet, l'aurore se leva brillante; les guerriers
« d'élite montèrent dans les tours, et dressèrent les échelles contre
« les murs de Jérusalem. Les enfants illégitimes de la ville sainte
« s'étonnèrent et frémirent[1], en se voyant assiégés par une si
« grande multitude. Mais, comme ils étaient de tous côtés mena-
« cés de leur dernière heure, que la mort était suspendue sur leurs
« têtes, certains de succomber, il ne songèrent plus qu'à vendre
« cher le reste de leur vie. Cependant Godefroy se montrait sur le

1. *Stupent et contremiscunt adulterini cives urbis eximiæ.* L'expression est belle et vraie; car non seulement les Sarrasins étaient, en leur qualité d'étrangers, des *citoyens adultères*, des enfants impurs de Jérusalem, mais ils pouvaient encore s'appeler *adulterini*, à cause de leur mère Agar, et relativement à la postérité légitime d'Israël par Sara.

« haut de sa tour, non comme un fantassin, mais comme un « archer. Le Seigneur dirigeait sa main dans le combat; et toutes « les flèches qu'elle lançait perçaient l'ennemi de part en part. « Auprès de ce guerrier étaient Baudoin et Eustache ses frères, « de même que deux lions auprès d'un lion : ils recevaient les « coups terribles des pierres et des dards, et les renvoyaient avec « usure à l'ennemi.

« Tandis que l'on combattait ainsi sur les murs de la ville, on « faisait une procession autour de ces mêmes murs, avec les croix, « les reliques et les autels sacrés [1]. L'avantage demeura incertain « pendant une partie du jour; mais, à l'heure où le Sauveur du « monde rendit l'esprit, un guerrier nommé l'*Étolde*, qui combat- « tait dans la tour de Godefroy, saute le premier sur les remparts « de la ville : Guicher le suit, ce Guicher qui avait terrassé un « lion : Godefroy s'élance le troisième, et tous les autres chevaliers « se précipitent sur les pas de leur chef. Alors les arcs et les « flèches sont abandonnées; on saisit l'épée. A cette vue, les « ennemis désertent les murailles, et se jettent en bas dans la ville; « les soldats du Christ les poursuivent avec de grands cris.

« Le comte de Saint-Gilles, qui de son côté faisait des efforts pour « approcher ses machines de la ville, entendit ces clameurs. Pour- « quoi, dit-il à ses soldats, demeurons-nous ici? Les Français sont « maîtres de Jérusalem; ils la font retentir de leurs voix et de leurs « coups. Alors il s'avance promptement vers la porte qui est « auprès du château de David; il appelle ceux qui étaient dans ce « château, et les somme de se rendre. Aussitôt que l'émir eut « reconnu le comte de Saint-Gilles, il lui ouvrit la porte, et se « confia à la foi de ce vénérable guerrier.

« Mais Godefroy avec les Français s'efforçait de venger le sang « chrétien répandu dans l'enceinte de Jérusalem, et voulait punir « les infidèles des outrages qu'ils avaient fait souffrir aux pèlerins. « Jamais dans aucun combat il ne parut aussi terrible, pas même « lorsqu'il combattit le géant [2], sur le pont d'Antioche; Guicher et « plusieurs milliers de guerriers choisis fendaient les Sarrasins

1. *Sacra altaria*. Ceci a l'air de ne pouvoir se dire que d'une cérémonie païenne; mais il y avait apparemment dans le camp des chrétiens des autels portatifs.

2. C'était un Sarrasin d'une taille gigantesque, que Godefroy fendit en deux d'un seul coup d'épée, sur le pont d'Antioche.

« depuis la tête jusqu'à la ceinture, ou les coupaient par le milieu « du corps. Nul de nos soldats ne se montrait timide, car personne « ne résistait [1]. Les ennemis ne cherchaient qu'à fuir, mais la fuite « pour eux était impossible; en se précipitant en foule, ils s'em- « barrassaient les uns les autres. Le petit nombre qui parvint à « s'échapper s'enferma dans le temple de Salomon, et s'y défendit « assez longtemps. Comme le jour commençait à baisser, nos sol- « dats envahirent le temple; pleins de fureur, ils massacrèrent « tous ceux qui s'y trouvèrent. Le carnage fut tel, que les cadavres « mutilés étaient entraînés par les flots de sang jusque dans le « parvis; les mains et les bras coupés flottaient sur ce sang, et « allaient s'unir à des corps auxquels ils n'avaient point appar- « tenu. »

En achevant de décrire les lieux célébrés par le Tasse, je me trouve heureux d'avoir pu rendre le premier à un poète immortel le même honneur que d'autres avant moi ont rendu à Homère et à Virgile. Quiconque est sensible à la beauté, à l'art, à l'intérêt d'une composition poétique, à la richesse des détails, à la vérité des caractères, à la générosité des sentiments, doit faire de *la Jérusalem délivrée* sa lecture favorite. C'est surtout le poème des soldats : il respire la valeur et la gloire; et, comme je l'ai dit dans *les Martyrs*, il semble écrit au milieu des camps sur un bouclier.

Je passai environ cinq heures à examiner le théâtre des combats du Tasse. Ce théâtre n'occupe guère plus d'une demi-lieue de terrain, et le poète a si bien marqué les divers lieux de son action, qu'il ne faut qu'un coup d'œil pour les reconnaître.

Comme nous rentrions dans la ville par la vallée de Josaphat, nous rencontrâmes la cavalerie du pacha qui revenait de son expédition. On ne se peut figurer l'air de triomphe et de joie de cette troupe, victorieuse des moutons, des chèvres, des ânes et des chevaux de quelques pauvres Arabes du Jourdain.

C'est ici le lieu de parler du gouvernement de Jérusalem.

Il y a d'abord :

1° Un *mosalam* ou *sangiachey*, commandant pour le militaire;

2° Un *moula cady* ou ministre de la police;

3° Un *moufty*, chef des santons et des gens de loi;

(Quand ce moufty est un fanatique, ou un méchant homme,

1. La réflexion est singulière.

comme celui qui se trouvait à Jérusalem de mon temps, c'est de toutes les autorités la plus tyrannique pour les chrétiens.)

4° Un *mouteleny* ou douanier de la mosquée de Salomon;

5° Un *sousbachi* ou prévôt de la ville.

Ces tyrans subalternes relèvent tous, à l'exception du moufty, d'un premier tyran ; et ce premier tyran est le pacha de Damas.

Jérusalem est attachée, on ne sait pourquoi, au pachalic de Damas; si ce n'est à cause du système destructeur que les Turcs suivent naturellement et comme par instinct. Séparée de Damas par des montagnes, plus encore par les Arabes qui infestent les déserts, Jérusalem ne peut pas porter toujours ses plaintes au pacha lorsque des gouverneurs l'oppriment. Il serait plus simple qu'elle dépendît du pachalic d'Acre, qui se trouve dans le voisinage : les Francs et les Pères latins se mettraient sous la protection des consuls qui résident dans les ports de Syrie; les Grecs et les Turcs pourraient faire entendre leurs voix. Mais c'est précisément ce qu'on cherche à éviter; on veut un esclavage muet, et non pas d'insolents opprimés qui oseraient dire qu'on les écrase. Jérusalem est donc livrée à un gouverneur presque indépendant : il peut faire impunément le mal qu'il lui plaît, sauf à en compter ensuite avec le pacha. On sait que tout supérieur en Turquie a le droit de déléguer ses pouvoirs à un inférieur; et ses pouvoirs s'étendent toujours sur la propriété et la vie. Pour quelques bourses, un janissaire devient un petit aga; et cet aga, selon son bon plaisir, peut vous tuer ou vous permettre de racheter votre tête. Les bourreaux se multiplient ainsi dans tous les villages de la Judée. La seule chose qu'en entende dans ce pays, la seule justice dont il soit question, c'est : *Il payera dix*, *vingt*, *trente bourses*; *on lui donnera cinq cents coups de bâton*; *on lui coupera la tête.* Un acte d'injustice force à une injustice plus grande. Si l'on dépouille un paysan, on se met dans la nécessité de dépouiller son voisin; car, pour échapper à l'hypocrite intégrité du pacha, il faut avoir, par un second crime, de quoi payer l'impunité du premier.

On croit peut-être que le pacha, en parcourant son gouvernement, porte remède à ces maux, et venge les peuples : le pacha est lui-même le plus grand fléau des habitants de Jérusalem. On redoute son arrivée comme celle d'un chef ennemi : on ferme les boutiques; on se cache dans des souterrains; on feint d'être mourant sur sa natte, ou l'on fuit dans la montagne.

Je puis attester la vérité de ces faits, puisque je me suis trouvé à Jérusalem au moment de l'arrivée du pacha. Abdallah est d'une avarice sordide, comme presque tous les musulmans : en sa qualité de chef de la caravane de la Mecque, et sous prétexte d'avoir de l'argent pour mieux protéger les pèlerins, il se croit en droit de multiplier les exactions. Il n'y a point de moyens qu'il n'invente. Un de ceux qu'il emploie le plus souvent, c'est de fixer un maximum fort bas pour les comestibles. Le peuple crie à la merveille, mais les marchands ferment leurs boutiques. La disette commence; le pacha fait traiter secrètement avec les marchands; il leur donne, pour un certain nombre de bourses, la permission de vendre au taux qu'ils voudront. Les marchands cherchent à retrouver l'argent qu'ils ont donné au pacha : ils portent les denrées à un prix extraordinaire; et le peuple, mourant de faim une seconde fois, est obligé, pour vivre, de se dépouiller de son dernier vêtement.

J'ai vu ce même Abdallah commettre une vexation plus ingénieuse encore. J'ai dit qu'il avait envoyé sa cavalerie piller des Arabes cultivateurs, de l'autre côté du Jourdain. Ces bonnes gens, qui avaient payé le miri, et qui ne se croyaient point en guerre, furent surpris au milieu de leurs tentes et de leurs troupeaux. On leur vola deux mille deux cents chèvres et moutons, quatre-vingt-quatorze veaux, mille ânes et six juments de première race : les chameaux seuls échappèrent[1]; un sheik les appela de loin, et ils le suivirent : ces fidèles enfants du désert allèrent porter leur lait à leurs maîtres dans la montagne, comme s'ils avaient deviné que ces maîtres n'avaient plus d'autre nourriture.

Un Européen ne pourrait guère imaginer ce que le pacha fit de ce butin. Il mit à chaque animal un prix excédant deux fois sa valeur. Il estima chaque chèvre et chaque mouton à vingt piastres, chaque veau à quatre-vingts. On envoya les bêtes ainsi taxées aux bouchers, aux différents particuliers de Jérusalem, et aux chefs des villages voisins; il fallait les prendre et les payer, sous peine de mort. J'avoue que si je n'avais pas vu de mes yeux cette double iniquité, elle me paraîtrait tout à fait incroyable. Quant aux ânes et aux chevaux, ils demeurèrent aux cavaliers; car, par une singulière convention entre ces voleurs, les animaux à pied fourchu

1. On en prit cependant vingt-six.

appartiennent au pacha dans les épaves, et toutes les autres bêtes sont le partage des soldats.

Après avoir épuisé Jérusalem, le pacha se retire. Mais, afin de ne pas payer les gardes de la ville, et pour augmenter l'escorte de la caravane de la Mecque, il emmène avec lui les soldats. Le gouverneur reste seul avec une douzaine de sbires, qui ne peuvent suffire à la police intérieure, encore moins à celle du pays. L'année qui précéda celle de mon voyage, il fut obligé de se cacher lui-même dans sa maison, pour échapper à des bandes de voleurs qui passaient par-dessus les murs de Jérusalem, et qui furent au moment de piller la ville.

A peine le pacha a-t-il disparu, qu'un autre mal, suite de son oppression, commence. Les villages dévastés se soulèvent; ils s'attaquent les uns les autres, pour exercer des vengeances héréditaires. Toutes les communications sont interrompues : l'agriculture périt; le paysan va pendant la nuit ravager la vigne et couper l'olivier de son ennemi. Le pacha revient l'année suivante; il exige le même tribut dans un pays où la population est diminuée. Il faut qu'il redouble d'oppression, et qu'il extermine des peuplades entières. Peu à peu le désert s'étend; on ne voit plus que de loin à loin des masures en ruine, et à la porte de ces masures des cimetières toujours croissants : chaque année voit périr une cabane et une famille; et bientôt il ne reste que le cimetière pour indiquer le lieu où le village s'élevait.

Rentré au couvent à dix heures du matin, j'achevai de visiter la bibliothèque. Outre le registre des firmans dont j'ai parlé, je trouvai un manuscrit autographe du savant Quaresmius. Ce manuscrit latin a pour objet, comme les ouvrages imprimés du même auteur, des recherches sur la terre sainte. Quelques autres cartons contenaient des papiers turcs et arabes, relatifs aux affaires du couvent, des lettres de la congrégation, des mélanges, etc.; je vis aussi des traités des Pères de l'Église, plusieurs pèlerinages à Jérusalem, l'ouvrage de l'abbé Mariti, et l'excellent Voyage de M. de Volney. Le père Clément Pérès avait cru découvrir de légères inexactitudes dans ce dernier voyage; il les avait marquées sur des feuilles volantes, et il me fit présent de ces notes.

J'avais tout vu à Jérusalem, je connaissais désormais l'intérieur et l'extérieur de cette ville, et même beaucoup mieux que je ne connais le dedans et les dehors de Paris. Je commençai donc à

songer à mon départ. Les Pères de terre sainte voulurent me faire un honneur que je n'avais ni demandé ni mérité. En considération des faibles services que, selon eux, j'avais rendus à la religion, ils me prièrent d'accepter l'ordre du Saint-Sépulcre. Cet ordre, très ancien dans la chrétienté, sans même en faire remonter l'origine à sainte Hélène, était autrefois assez répandu en Europe. On ne le retrouve plus guère aujourd'hui qu'en Pologne et en Espagne : le gardien du Saint-Sépulcre a seul le droit de le conférer.

Nous sortîmes à une heure du couvent, et nous nous rendîmes à l'église du Saint-Sépulcre. Nous entrâmes dans la chapelle qui appartient aux Pères latins : on en ferma soigneusement les portes, de peur que les Turcs n'aperçussent les armes, ce qui coûterait la vie aux religieux. Le gardien se revêtit de ses habits pontificaux ; on alluma les lampes et les cierges ; tous les frères présents formèrent un cercle autour de moi, les bras croisés sur la poitrine. Tandis qu'ils chantaient à voix basse le *Veni Creator*, le gardien monta à l'autel, et je me mis à genoux à ses pieds. On tira du trésor du Saint-Sépulcre les éperons et l'épée de Godefroy de Bouillon : deux religieux debout, à mes côtés, tenaient les dépouilles vénérables. L'officiant récita les prières accoutumées, et me fit les questions d'usage. Ensuite il me chaussa les éperons, me frappa trois fois l'épaule avec l'épée, en me donnant l'accolade. Les religieux entonnèrent le *Te Deum*, tandis que le gardien prononçait cette oraison sur ma tête :

« Seigneur, Dieu tout-puissant, répands ta grâce et tes bénédic-
« tions sur ce tien serviteur, etc. »

Tout cela n'est que le souvenir de mœurs qui n'existent plus. Mais que l'on songe que j'étais à Jérusalem, dans l'église du Calvaire, à douze pas du tombeau de Jésus-Christ, à trente du tombeau de Godefroy de Bouillon ; que je venais de chausser l'éperon du libérateur du Saint-Sépulcre, de toucher cette longue et large épée de fer qu'avait maniée une main si noble et si loyale ; que l'on se rappelle ces circonstances, ma vie aventureuse, mes courses sur la terre et sur la mer, et l'on croira sans peine que je devais être ému. Cette cérémonie, au reste, ne pouvait être tout à fait vaine : j'étais Français ; Godefroy de Bouillon était Français : ses veilles armes, en me touchant, m'avaient communiqué un nouvel amour pour la gloire et l'honneur de ma patrie. Je n'étais pas sans

doute *sans reproche*; mais tout Français peut se dire *sans peur*.

On me délivra mon brevet, revêtu de la signature du gardien et du sceau du couvent. Avec ce brillant diplôme de chevalier, on me donna mon humble patente de pèlerin. Je les conserve, comme un monument de mon passage dans la terre du vieux voyageur Jacob.

Maintenant que je vais quitter la Palestine, il faut que le lecteur se transporte avec moi hors des murailles de Jérusalem, pour jeter un dernier regard sur cette ville extraordinaire.

Arrêtons-nous d'abord à la grotte de Jérémie, près des sépulcres des rois. Cette grotte est assez vaste, et la voûte en est soutenue par un pilier de pierre. C'est là, dit-on, que le prophète fit entendre ses Lamentations; elles ont l'air d'avoir été composées à la vue de la moderne Jérusalem, tant elles peignent naturellement l'état de cette ville désolée.

« Comment cette ville, si pleine de peuple, est-elle maintenant si « solitaire et si désolée? La maîtresse des nations est devenue « comme veuve : la reine des provinces a été assujettie au tribut.

« Les rues de Sion pleurent, parce qu'il n'y a plus personne qui « vienne à ses solennités : toutes ses portes sont détruites; ses « prêtres ne font que gémir; ses vierges sont toutes défigurées de « douleur, et elle est plongée dans l'amertume.

« O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il « y a une douleur comme la mienne!

« Le Seigneur a résolu d'abattre la muraille de la fille de Sion : « il a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa main que tout ne « fût renversé : le boulevard est tombé d'une manière déplorable, « et le mur a été détruit de même.

« Ses portes sont enfoncées dans la terre; il en a rompu et brisé « les barres; il a banni son roi et ses princes parmi les nations : il « n'y a plus de loi; et ses prophètes n'ont point reçu de visions « prophétiques du Seigneur.

« Mes yeux se sont affaiblis à force de verser des larmes, le « trouble a saisi mes entrailles : mon cœur s'est répandu en terre « en voyant la ruine de la fille de mon peuple, en voyant les petits « enfants et ceux qui étaient encore à la mamelle tomber morts « dans la place de la ville.

« A qui vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem? A qui dirai-je « que vous ressemblez?

« Tous ceux qui passaient par le chemin, ont frappé des mains

« en vous voyant; ils ont sifflé la fille de Jérusalem en branlant la « tête, et en disant : Est-ce là cette ville d'une beauté si parfaite, « qui était la joie de toute la terre? »

Vue de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem présente un plan incliné, sur un sol qui descend du couchant au levant. Une muraille crénelée, fortifiée par des tours et par un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au dehors une partie de la montagne de Sion, qu'elle embrassait autrefois.

Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près; mais au levant, le long de la vallée de Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres l'enceinte qui règne autour de la mosquée bâtie sur les débris du temple, et le terrain presque abandonné où s'élevaient le château Antonia et le second palais d'Hérode.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminées et sans fenêtres; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout serait à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès, et les buissons de nopals, ne rompaient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierre, renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monuments confus d'un cimetière au milieu d'un désert.

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées, qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière, ou parmi des cailloux roulants. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère; et souvent ces boutiques mêmes sont fermées, dans la crainte du passage d'un cadi. Personne dans les rues, personne aux portes de la ville; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits les fruits de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat; dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruine : à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son

semblable que d'immoler un agneau. Pour tout bruit, dans la cité déicide, on entend par intervalles le galop de la cavale du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du Bédouin, ou qui va piller le Fellah.

Au milieu de cette désolation extraordinaire, il faut s'arrêter un moment pour contempler des choses plus extraordinaires encore. Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendants trouvent dans leur foi de quoi surmonter tant d'horreurs et de misères. Là vivent des religieux chrétiens que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitements, ni menaces de la mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du Saint-Sépulcre. Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche est riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protègent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfants, les troupeaux, se réfugient dans les cloîtres de ces solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie, et de renverser d'aussi faibles remparts? la charité des moines; ils se privent des dernières ressources de la vie pour racheter leurs suppliants. Turcs, Arabes, Grecs, chrétiens, schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres religieux, qui ne peuvent se défendre eux-mêmes. C'est ici qu'il faut reconnaître, avec Bossuet, « que des mains levées « vers le ciel enfoncent plus de bataillons que des mains armées « de javelots. »

Tandis que la nouvelle Jérusalem sort ainsi *du désert, brillante de clarté*, jetez les yeux entre la montagne de Sion et le temple; voyez cet autre petit peuple qui vit séparé du reste des habitants de la cité Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre; il souffre toutes les avanies sans demander justice; il se laisse accabler de coups sans soupirer : on lui demande sa tête, il la présente au cimeterre. Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira, pendant la nuit, l'enterrer furtivement dans la vallée de Josaphat, à l'ombre du temple de Salomon. Pénétrez dans la demeure de ce peuple, vous le trouverez dans une affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux à des enfants qui, à leur tour, le feront lire à leurs

enfants. Ce qu'il faisait il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit les Juifs dispersés sur la terre, selon la parole de Dieu, on est surpris, sans doute; mais, pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem; il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays : il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer. Écrasés par la Croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes; cachés près du temple, dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains, ont disparu de la terre; et un petit peuple, dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélange dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caratère est ici. Et qu'y a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que cette rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem au pied du Calvaire : la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de Jésus-Christ ressuscité; la seconde se consolant auprès du seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles!

Je remerciai les Pères de leur hospitalité; je leur souhaitai bien sincèrement un bonheur qu'ils n'attendent guère ici-bas : prêt à les quitter, j'éprouvais une véritable tristesse. Je ne connais point de martyre comparable à celui de ces infortunés religieux; l'état où ils vivent ressemble à celui où l'on était, en France, sous le règne de la Terreur. J'allais rentrer dans ma patrie, embrasser mes parents, revoir mes amis, retrouver les douceurs de la vie; et ces Pères, qui avaient aussi des parents, des amis, une patrie, demeuraient exilés dans cette terre d'esclavage. Tous n'ont pas la force d'âme qui rend insensible aux chagrins; j'ai entendu des regrets qui m'ont fait connaître l'étendue du sacrifice. Jésus-Christ à ces mêmes bords n'a-t-il pas trouvé le calice amer? Et pourtant il l'a bu jusqu'à la lie.

Le 12 octobre, je montai à cheval avec Ali-Aga, Jean, Julien, et le drogman Michel. Nous sortîmes de la ville au coucher du soleil, par la porte des Pèlerins. Nous traversâmes le camp du pacha. Je m'arrêtai avant de descendre dans la vallée de Térébinthe, pour regarder encore Jérusalem. Je distinguai par-dessus les murs le

dôme de l'église du Saint-Sépulcre. Il ne sera plus salué par le pèlerin, car il n'existe plus, et le tombeau de Jésus-Christ est maintenant exposé aux injures de l'air. Autrefois la chrétienté entière serait accourue pour réparer le sacré monument; aujourd'hui personne n'y pense, et la moindre aumône employée à cette œuvre méritoire paraîtrait une ridicule superstition. Après avoir contemplé pendant quelque temps Jérusalem, je m'enfonçai dans les montagnes. Il était six heures vingt-neuf minutes lorsque je perdis de vue la cité sainte : le navigateur marque ainsi le moment où disparaît à ses yeux une terre lointaine qu'il ne reverra jamais.

Nous trouvâmes au fond de la vallée de Térébinthe les chefs des Arabes de Jérémie, Abou-Gosh et Giaber : ils nous attendaient. Nous arrivâmes à Jérémie vers minuit : il fallut manger un agneau qu'Abou-Gosh nous avait fait préparer. Je voulus lui donner quelque argent; il le refusa, et me pria seulement de lui envoyer deux *couffes* de riz de Damiette quand je serais en Égypte : je le lui promis de grand cœur, et pourtant je ne me souvins de ma promesse qu'à l'instant même où je m'embarquais pour Tunis. Aussitôt que nos communications avec le Levant seront rétablies, Abou-Gosh recevra certainement son riz de Damiette; il verra qu'un Français peut manquer de mémoire, mais jamais de parole. J'espère que les petits Bédouins de Jérémie monteront la garde autour de mon présent, et qu'ils diront encore : « En avant! marche! »

J'arrivai à Jaffa le 13, à midi.

SIXIÈME PARTIE

VOYAGE D'ÉGYPTE

Je me trouvai fort embarrassé à mon retour à Jaffa : il n'y avait pas un seul vaisseau dans le port. Je flottais entre le dessein d'aller m'embarquer à Saint-Jean d'Acre, et celui de me rendre en Égypte par terre. J'aurais beaucoup mieux aimé exécuter ce dernier projet, mais il était impraticable. Cinq partis armés se disputaient alors les bords du Nil : Ibraïm-Bey dans la haute Égypte, deux autres petits beys indépendants, le pacha de la Porte au Caire, une troupe d'Albanais révoltés, El-Fy-Bey dans la basse Égypte. Ces différents partis infestaient les chemins; et les Arabes profitant de la confusion, achevaient de fermer tous les passages.

La Providence vint à mon secours. Le surlendemain de mon arrivée à Jaffa, comme je me préparais à partir pour Saint-Jean d'Acre, on vit entrer dans le port une saïque. Cette saïque de l'échelle de Tripoli de Syrie était sur son lest, et s'enquérait d'un chargement. Les Pères envoyèrent chercher le capitaine : il consentit à me porter à Alexandrie, et nous eûmes bientôt conclu notre traité. J'ai conservé ce petit traité, écrit en arabe. M. Langlès, si connu par son érudition dans les langues orientales, l'a jugé digne d'être mis sous les yeux des savants, à cause de plusieurs singularités. Il a eu la complaisance de le traduire lui-même, et j'ai fait graver l'original :

LUI (Dieu.)

« Le but de cet écrit et le motif qui l'a fait tracer est que, le jour

« et la date désignés ci-après [1], nous soussignés avons loué notre « bâtiment au porteur de ce traité, le signor Francesko (François), « pour aller de l'échelle d'Yâfâ à Alexandrie, à condition qu'il « n'entrera dans aucun autre port, et qu'il ira droit à Alexandrie, « à moins qu'il ne soit forcé par la mauvais temps de surgir dans « quelque échelle. Le nolis de ce bâtiment est de quatre cent « quatre-vingts *ghrouch* (piastres) au lion, lesquels valent chacun « quarante pârah [2]. Il est aussi convenu entre eux que le nolis « susdit ne sera acquitté que lorsqu'ils seront entrés à Alexandrie. « Arrêté et convenu entre eux, et cela devant les témoins sous- « signés. Témoins :

« Le seid (le sieur) Mousthafa êl Bâbâ; le seid Hhocéin Chetmâ. « — Le reis (patron) Hhannâ Demitry (Jean Démétrius), de Tripoli « de Syrie, affirme la vérité du contenu de cet écrit.

« Le reis (patron) Hhannâ a touché, sur le montant du nolis ci- « dessus énoncé, la somme de cent quatre-vingts *ghrouch* au lion; « le reste, c'est-à-dire les trois cents autres *ghrouch*, lui seront « payés à Alexandrie; et comme ils servent d'assurance pour le « susdit bâtiment depuis Yâfâ jusqu'à Alexandrie, ils restent dans « la bourse du signor Francesko, pour cette seule raison. Il est « convenu, en outre, que le patron leur fournira, à un juste prix, « de l'eau, du feu pour faire la cuisine, et du sel, ainsi que toutes « les provisions dont ils pourraient manquer, et les vivres. »

Ce ne fut pas sans un véritable regret que je quittai mes vénérables hôtes le 16 octobre. Un des Pères me donna des lettres de recommandation pour l'Espagne; car mon projet était, après avoir vu Carthage, de finir mes courses par les ruines de l'Alhambra. Ainsi ces religieux, qui restaient exposés à tous les outrages,

1. Le jour et la date, c'est-à-dire l'année, *yeoùm*, *oùé*, *târikh*, ont été oubliés. Outre cette omission, nous avons remarqué plusieurs fautes d'orthographe assez graves, dont on trouvera la rectification au bas du *fac-simile* de l'original arabe.

(*Note de M. Langlès.*)

2. Quoiqu'on ait employé ici le mot arabe *fadhdhah*, qui signifie proprement de l'argent, ce mot désigne ici la très petite pièce de monnaie connue en Égypte sous le nom de *pârah* ou *meydyn*, évaluée à 8 deniers 4/7 dans l'*Annuaire de la République française*, publié au Caire en l'an IX. Suivant le même ouvrage, p. 60, la piastre turque, le *ghrouch* de 40 *pârah*, vaut 1 liv. 8 sous 6 deniers 6/7.

(*Note de M. Langlès.*)

songeaient encore à m'être utiles au delà des mers et dans leur propre patrie.

Avant de quitter Jaffa, j'écrivis à M. Pillavoine, consul de France à Saint-Jean d'Acre, la lettre suivante :

Jaffa, ce 16 octobre 1806.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous envoyer la lettre de recommandation « que M. l'ambassadeur de France à Constantinople m'avait remise « pour vous. La saison étant déjà très avancée, et mes affaires me « rappelant dans notre commune patrie, je me vois forcé de partir « pour Alexandrie. Je perds à regret l'occasion de faire votre con« naissance. J'ai visité Jérusalem ; j'ai été témoin des vexations que « le pacha de Damas fait éprouver aux religieux de terre sainte. Je « leur ai conseillé, comme vous, la résistance. Malheureusement « ils ont connu trop tard tout l'intérêt que l'empereur prend à « leur sort. Ils ont donc encore cédé en partie aux demandes « d'Abdallah : il faut espérer qu'ils auront plus de fermeté l'année « prochaine. D'ailleurs, il m'a paru qu'ils n'avaient manqué cette « année ni de prudence ni de courage.

« Vous trouverez, monsieur, deux autres lettres jointes à la « lettre de M. l'ambassadeur : l'une m'a été remise par M. Dubois, « négociant : je tiens l'autre du drogman de M. Vial, consul de « France à Modon.

« J'ose prendre encore, monsieur, la liberté de vous recom« mander M: D..., que j'ai vu ici. On m'a dit qu'il était honnête « homme, pauvre et malheureux : ce sont là trois grands titres à « la protection de la France.

« Agréez, monsieur, je vous prie, etc.

« F. A. DE CH.

Jean et Julien ayant porté nos bagages à bord, je m'embarquai le 16, à huit heures du soir. La mer était grosse, et le vent peu favorable. Je restai sur le pont aussi longtemps que je pus apercevoir les lumières de Jaffa. J'avoue que j'éprouvais un certain sentiment de plaisir, en pensant que je venais d'accomplir un pèlerinage que j'avais médité depuis si longtemps. J'espérais mettre bientôt à fin cette sainte aventure, dont la partie la plus hasardeuse me semblait achevée. Quand je songeais que j'avais traversé

presque seul le continent et les mers de la Grèce; que je me retrouvais encore seul, dans une petite barque, au fond de la Méditerranée, après avoir vu le Jourdain, la mer Morte et Jérusalem, je regardais mon retour par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne, comme la chose du monde la plus facile : je me trompais pourtant.

Je me retirai dans la chambre du capitaine, lorsque nous eûmes perdu de vue les lumières de Jaffa, et que j'eus salué pour la dernière fois les rivages de la terre sainte; mais le lendemain, à la pointe du jour, nous découvrîmes encore la côte en face de Gaza, car le capitaine avait fait route au midi. L'aurore nous amena une forte brise de l'orient, la mer devint belle, et nous mîmes le cap à l'ouest. Ainsi je suivais absolument le chemin qu'Ubalde et le Danois avaient parcouru pour aller délivrer Renaud. Mon bateau n'était guère plus grand que celui des deux chevaliers, et comme eux j'étais conduit par la Fortune. Ma navigation de Jaffa à Alexandrie ne dura que quatre jours, et jamais je n'ai fait sur les flots une course plus agréable et plus rapide. Le ciel fut constamment pur, le vent bon, la mer brillante. On ne changea pas une seule fois la voile. Cinq hommes composaient l'équipage de la saïque, y compris le capitaine; gens moins gais que mes Grecs de l'île de Tino, mais en apparence plus habiles. Des vivres frais, des grenades excellentes, du vin de Chypre, du café de la meilleure qualité, nous tenaient dans l'abondance et dans la joie. L'excès de ma prospérité aurait dû me causer des alarmes; mais, quand j'aurais eu l'anneau de Polycrate, je me serais bien gardé de le jeter à la mer, à cause du maudit esturgeon.

Il y a dans la vie du marin quelque chose d'aventureux qui nous plaît et qui nous attache. Ce passage continuel du calme à l'orage, ce changement rapide des terres et des cieux, tiennent éveillée l'imagination du navigateur. Il est lui-même, dans ses destinées, l'image de l'homme ici-bas, toujours se promettant de rester au port, et toujours déployant ses voiles; cherchant des îles enchantées où il n'arrive presque jamais, et dans lesquelles il s'ennuie s'il y touche; ne parlant que de repos, et n'aimant que les tempêtes; périssant au milieu d'un naufrage, ou mourant vieux nocher sur la rive, inconnu des jeunes navigateurs dont il regrette de ne pouvoir suivre le vaisseau.

Nous traversâmes le 17 et le 18 le golfe de Damiette : cette ville remplace à peu près l'ancienne Peluse. Quand un pays offre de grands et de nombreux souvenirs, la mémoire, pour se débarrasser des tableaux qui l'accablent, s'attache à un seul événement, c'est ce qui m'arriva en passant le golfe de Peluse : je commençai par remonter en pensée jusqu'aux premiers Pharaons, et je finis par ne pouvoir plus songer qu'à la mort de Pompée; c'est, selon moi, le plus beau morceau de Plutarque et d'Amyot son traducteur (15).

Le 19 à midi, après avoir été deux jours sans voir la terre, nous aperçûmes un promontoire assez élevé, appelé le cap Brûlos, et formant la pointe la plus septentrionale du Delta. J'ai déjà remarqué, au sujet du Granique, que l'illusion des noms est une chose prodigieuse : le cap Brûlos ne me présentait qu'un petit monceau de sable; mais c'était l'extrémité de ce quatrième continent, le seul qui me restât à connaître; c'était un coin de cette Égypte, berceau des sciences, mère des religions et des lois : je n'en pouvais détacher les yeux.

Le soir même, nous eûmes, comme disent les marins, connaissance de quelques palmiers qui se montraient dans le sud-ouest, et qui paraissaient sortir de la mer; on ne voyait point le sol qui les portait. Au sud, on remarquait une masse noirâtre et confuse, accompagnée de quelques arbres isolés : c'étaient les ruines d'un village, triste enseigne des destinées de l'Égypte.

Le 20, à cinq heures du matin, j'aperçus sur la surface verte et ridée de la mer une barre d'écume, et de l'autre côté de cette barre une eau pâle et tranquille. Le capitaine vint me frapper sur l'épaule, et me dit en langue franque : « *Nilo!* » Bientôt après nous entrâmes et nous courûmes dans ces eaux fameuses, dont je voulus boire, et que je trouvai salées. Des palmiers et un minaret nous annoncèrent l'emplacement de Rosette; mais le plan même de la terre était toujours invisible. Ces plages ressemblaient aux lagunes des Florides : l'aspect en était tout différent de celui des côtes de la Grèce et de la Syrie, et rappelait l'effet d'un horizon sous les tropiques.

A dix heures nous découvrîmes enfin, au-dessous de la cime des palmiers, une ligne de sable qui se prolongeait à l'ouest jusqu'au promontoire d'Aboukir, devant lequel il nous fallait passer pour arriver à Alexandrie. Nous nous trouvions alors en face même de l'embouchure du Nil, à Rosette, et nous allions traverser le Bogâz.

L'eau du fleuve était dans cet endroit d'un rouge tirant sur le violet, de la couleur d'une bruyère en automne : le Nil, dont la crue était finie, commençait à baisser depuis quelque temps. Une vingtaine de gerbes ou bateaux d'Alexandrie se tenaient à l'ancre dans le Bogâz, attendant un vent favorable pour franchir la barre et remonter à Rosette.

En cinglant toujours à l'ouest, nous parvînmes à l'extrémité du dégorgement de cette immense écluse. La ligne des eaux du fleuve et celle des eaux de la mer ne se confondaient point; elles étaient distinctes, séparées; elles écumaient en se rencontrant, et semblaient se servir mutuellement de rivages [1].

A cinq heures du soir, la côte, que nous avions toujours à notre gauche, changea d'aspect. Les palmiers paraissaient alignés sur la rive, comme ces avenues dont les châteaux de France sont décorés : la nature se plaît ainsi à rappeler les idées de la civilisation dans le pays où cette civilisation prit naissance, et où règnent aujourd'hui l'ignorance et la barbarie. Après avoir doublé la pointe d'Aboukir, nous fûmes peu à peu abandonnés du vent, et nous ne pûmes entrer que de nuit dans le port d'Alexandrie. Il était onze heures du soir quand nous jetâmes l'ancre dans le port marchand, au milieu des vaisseaux mouillés devant la ville. Je ne voulus point descendre à terre, et j'attendis le jour sur le pont de notre saïque.

J'eus tout le temps de me livrer à mes réflexions. J'entrevoyais à ma droite des vaisseaux, et le château qui remplace la tour du Phare; à ma gauche, l'horizon me semblait borné par des collines, des ruines et des obélisques, que je distinguais à peine au travers des ombres; devant moi s'étendait une ligne noire de murailles et de maisons confuses : on ne voyait à terre qu'une seule lumière, et l'on n'entendait aucun bruit. C'était là pourtant cette Alexandrie, rivale de Memphis et de Thèbes, qui compta trois millions d'habitants, qui fut le sanctuaire des Muses, et que les bruyantes orgies d'Antoine et de Cléopâtre faisaient retentir dans les ténèbres. Mais en vain je prêtais l'oreille, un talisman fatal plongeait dans le silence le peuple de la nouvelle Alexandrie : ce talisman, c'est le despotisme qui éteint toute joie, et qui ne permet pas même un

1. Voyez pour la description de l'Égypte tout le onzième livre des *Martyrs*.

cri à la douleur. Et quel bruit pourrait-il s'élever d'une ville dont un tiers au moins est abandonné, dont l'autre tiers est consacré aux sépulcres, et dont le tiers animé, au milieu de ces deux extrémités mortes, est une espèce de tronc palpitant qui n'a pas même la force de secouer ses chaînes entre des ruines et des tombeaux ?

Le 20, à huit heures du matin, la chaloupe de la saïque me porta à terre, et je me fis conduire chez M. Drovetti, consul de France à Alexandrie. Jusqu'à présent j'ai parlé de nos consuls dans le Levant avec la reconnaissance que je leur dois; ici j'irai plus loin, et je dirai que j'ai contracté avec M. Drovetti une liaison qui est devenue une véritable amitié. M. Drovetti, militaire distingué et né dans la belle Italie, me reçut avec cette simplicité qui caractérise le soldat, et cette chaleur qui tient à l'influence d'un heureux soleil. Je ne sais si, dans le désert où il habite, cet écrit lui tombera entre les mains; je le désire, afin qu'il apprenne que le temps n'affaiblit point chez moi les sentiments; que je n'ai point oublié l'attendrissement qu'il me montra lorsqu'il me dit adieu au rivage : attendrissement bien noble, quand on en essuie comme lui les marques avec une main mutilée au service de son pays! Je n'ai ni crédit, ni protecteurs, ni fortune; mais si j'en avais, je ne les emploierais pour personne avec plus de plaisir que pour M. Drovetti.

On ne s'attend point sans doute à me voir décrire l'Égypte : j'ai parlé avec quelque étendue des ruines d'Athènes, parce qu'après tout, elles ne sont bien connues que des amateurs des arts; je me suis livré à de grands détails sur Jérusalem, parce que Jérusalem était l'objet principal de mon voyage. Mais que dirais-je de l'Égypte? Qui ne l'a point vue aujourd'hui ? Le *Voyage* de M. de Volney en Égypte est un véritable chef-d'œuvre dans tout ce qui n'est pas érudition : l'érudition a été épuisée par Sicard, Norden, Pococke, Shaw, Niebuhr et quelques autres; les dessins de M. Denon et les grands tableaux de l'Institut d'Égypte ont transporté sous nos yeux les monuments de Thèbes et de Memphis; enfin, j'ai moi-même dit ailleurs tout ce que j'avais à dire sur l'Égypte. Le livre des *Martyrs* où j'ai parlé de cette vieille terre est plus complet touchant l'antiquité que les autres livres du même ouvrage. Je me bornerai donc à suivre, sans m'arrêter, les simples dates de mon journal.

M. Drovetti me donna un logement dans la maison du consulat, bâtie presque au bord de la mer, sur le port marchand. Puisque j'étais en Égypte, je ne pouvais pas en sortir sans avoir au moins vu le Nil et les Pyramides. Je priai M. Drovetti de me noliser un bâtiment autrichien pour Tunis, tandis que j'irais contempler le prodige d'un tombeau. Je trouvai à Alexandrie deux Français très distingués, attachés à la légation de M. de Lesseps, qui devait, je crois, prendre alors le consulat général de l'Égypte, et qui, si je ne me trompe, est resté depuis à Livourne : leur intention étant aussi d'aller au Caire, nous arrêtâmes une gerbe, où nous nous embarquâmes le 23 pour Rosette. M. Drovetti garda Julien, qui avait la fièvre, et me donna un janissaire : je renvoyai Jean à Constantinople, sur un vaisseau grec qui se préparait à faire voile.

Nous partîmes le soir d'Alexandrie, et nous arrivâmes dans la nuit au Bogâz de Rosette. Nous traversâmes la barre sans accident. Au lever du jour nous nous trouvâmes à l'entrée du fleuve : nous abordâmes le cap, à notre droite. Le Nil était dans toute sa beauté; il coulait à plein bord, sans couvrir ses rives; il laissait voir, le long de son cours, des plaines verdoyantes de riz, plantées de palmiers isolés qui représentaient des colonnes et des portiques. Nous nous rembarquâmes, et nous touchâmes bientôt à Rosette : ce fut alors que j'eus une première vue de ce magnifique Delta, où il ne manque qu'un gouvernement libre et un peuple heureux. Mais il n'est point de beau pays sans l'indépendance; le ciel le plus serein est odieux, si l'on est enchaîné sur la terre. Je ne trouvais dignes de ces plaines magnifiques que les souvenirs de la gloire de ma patrie : je voyais les restes des monuments [1] d'une civilisation nouvelle, apportée par le génie de la France sur les bords du Nil; je songeais en même temps que les lances de nos chevaliers et les baïonnettes de nos soldats avaient renvoyé deux fois la lumière d'un si brillant soleil; avec cette différence que les chevaliers, malheureux à la journée de Massoure, furent vengés par les soldats à la bataille des Pyramides. Au reste, quoique je fusse charmé de rencontrer une grande rivière et une fraîche verdure, je ne fus pas très étonné, car c'étaient absolument là mes fleuves de la

1. On voit encore en Égypte plusieurs fabriques élevées par les Français.

Louisiane et mes savanes américaines : j'aurais désiré retrouver aussi les forêts où je plaçai les premières illusions de ma vie.

M. de Saint-Marcel, consul de France à Rosette, nous reçut avec une grande politesse : M. Caffe, négociant français, et le plus obligeant des hommes, voulut nous accompagner jusqu'au Caire. Nous fîmes notre marché avec le patron d'une grande barque; il nous donna la chambre d'honneur; et, pour plus de sûreté, nous nous associâmes un chef albanais. M. de Choiseul a parfaitement représenté ces soldats d'Alexandre :

« Ces fiers Albanais seraient encore des héros, s'ils avaient un « Scanderberg à leur tête; mais ils ne sont plus que des brigands « dont l'extérieur annonce la férocité. Ils sont tous grands, lestes « et nerveux; leur vêtement consiste en des culottes fort amples, « un petit jupon, un gilet garni de plaques, de chaînes, et de plu- « sieurs rangs de grosses olives d'argent; ils portent des brode- « quins attachés avec des courroies qui montent quelquefois « jusqu'aux genoux, pour tenir sur les mollets des plaques qui en « prennent la forme, et les préservent du frottement du cheval. « Leurs manteaux, galonnés et tailladés de plusieurs couleurs, « achèvent de rendre cet habillement très pittoresque; ils n'ont « d'autre coiffure qu'une calotte de drap rouge, encore la quittent- « ils en courant au combat[1]. »

Les deux jours que nous passâmes à Rosette furent employés à visiter cette jolie ville arabe, ses jardins et sa forêt de palmiers. Savary a un peu exagéré les agréments de ce lieu; cependant il n'a pas menti autant qu'on l'a voulu faire croire. Le pathos de ses descriptions a nui à son autorité comme voyageur; mais c'est justice de dire que la vérité manque plus à son style qu'à son récit.

Le 26, à midi, nous entrâmes dans notre barque, où il y avait un grand nombre de passagers turcs et arabes. Nous courûmes au large, et nous commençâmes à remonter le Nil. Sur notre gauche, un marais verdoyant s'étendait à perte de vue; à notre droite, une lisière cultivée bordait le fleuve, et par delà cette lisière, on voyait le sable du désert. Des palmiers clairsemés indiquaient çà et là des villages, comme les arbres plantés autour des cabanes dans les plaines de la Flandre. Les maisons de ces villages sont faites de

1. *Voyage de la Grèce*. Le fond du vêtement des Albanais est blanc, et les galons sont rouges.

terre, et élevées sur des monticules artificiels : précaution inutile, puisque souvent, dans ces maisons, il n'y a personne à sauver de l'inondation du Nil. Une partie du Delta est en friche; des milliers de fellahs ont été massacrés par les Albanais; le reste a passé dans la haute Égypte.

Contrariés par le vent et par la rapidité du courant, nous employâmes sept mortelles journées à remonter de Rosette au Caire. Tantôt nos matelots nous tiraient à la cordelle, tantôt nous marchions à l'aide d'une brise du nord, qui ne soufflait qu'un moment. Nous nous arrêtions souvent pour prendre à bord des Albanais : il nous en arriva quatre dès le second jour de notre navigation, qui s'emparèrent de notre chambre : il fallut supporter leur brutalité et leur insolence. Au moindre bruit, ils montaient sur le pont, prenaient leurs fusils et, comme des insensés, avaient l'air de vouloir faire la guerre à des ennemis absents. Je les ai vus coucher en joue des enfants qui couraient sur la rive en demandant l'aumône : ces petits infortunés s'allaient cacher derrière les ruines de leurs cabanes, comme accoutumés à ces terribles jeux. Pendant ce temps-là nos marchands turcs descendaient à terre, s'asseyaient tranquillement sur leurs talons, tournaient le visage vers la Mecque, et faisaient, au milieu des champs, des espèces de culbutes religieuses. Nos Albanais, moitié musulmans, moitié chrétiens, criaient : « Mahomet ! et Vierge Marie ! » tiraient un chapelet de leur poche, prononçaient en français des mots obscènes, avalaient de grandes cruches de vin, lâchaient des coups de fusil en l'air, et marchaient sur le ventre des chrétiens et des musulmans.

Est-il donc possible que les lois puissent mettre autant de différence entre des hommes ! Quoi ! ces hordes de brigands albanais, ces stupides musulmans, ces fellahs si cruellement opprimés, habitent les mêmes lieux où vécut un peuple si industrieux, si paisible, si sage; un peuple dont Hérodote et surtout Diodore se sont plu à nous peindre les coutumes et les mœurs ! Y a-t-il, dans aucun poème, un plus beau tableau que celui-ci :

« Dans les premiers temps, les rois ne se conduisaient point en « Égypte comme chez les autres peuples, où ils font tout ce qu'ils « veulent, sans être obligés de suivre aucune règle ni de prendre « aucun conseil : tout leur était prescrit par les lois, non seulement « à l'égard de l'administration du royaume, mais encore par rap-

« port à leur conduite particulière. Ils ne pouvaient point se faire « servir par des esclaves achetés ou même nés dans leur maison; « mais on leur donnait les enfants des principaux d'entre les « prêtres, toujours au-dessus de vingt ans, et les mieux élevés de « la nation, afin que le roi, voyant jour et nuit autour de sa per- « sonne la jeunesse la plus considérable de l'Égypte, ne fît rien de « bas, et qui fût indigne de son rang. En effet, les princes ne se « jettent si aisément dans toutes sortes de vices que parce qu'ils « trouvent des ministres toujours prêts à servir leurs passions. Il « y avait surtout des heures du jour et de la nuit où le roi ne pou- « vait disposer de lui, et était obligé de remplir les devoirs mar- « qués par les lois. Au point du jour il devait lire les lettres qui lui « étaient adressées de tous côtés, afin qu'instruit par lui-même « des besoins de son royaume, il pût pourvoir à tout et remédier « à tout. Après avoir pris le bain, il se revêtait d'une robe précieuse « et des autres marques de la royauté, pour aller sacrifier aux « dieux. Quand les victimes avaient été amenées à l'autel, le « grand prêtre, debout et en présence de tout le peuple, demandait « aux dieux à haute voix qu'ils conservassent le roi, et répandis- « sent sur lui toute sorte de prospérités, parce qu'il gouvernait ses « sujets avec justice. Il insérait ensuite dans sa prière un dénom- « brement de toutes les vertus propres à un roi, en continuant « ainsi : Parce qu'il est maître de lui-même, magnanime, bienfai- « sant, doux envers les autres, ennemi du mensonge; ses punitions « n'égalent point les fautes, et ses récompenses passent les ser- « vices. Après avoir dit plusieurs choses semblables, il condamnait « les manquements où le roi était tombé par ignorance. Il est vrai « qu'il en disculpait le roi même; mais il chargait d'exécrations « les flatteurs, et tous ceux qui lui donnaient de mauvais conseils. « Le grand prêtre en usait de cette manière, parce que les avis « mêlés de louanges sont plus efficaces que les remontrances « amères, pour porter les rois à la crainte des dieux et à l'amour « de la vertu. Ensuite de cela le roi ayant sacrifié et consulté les « entrailles de la victime, le lecteur des livres sacrés lui lisait « quelques actions ou quelques paroles remarquables des grands « hommes, afin que le souverain de la république, ayant l'esprit « plein d'excellents principes, en fît usage dans les occasions qui « se présenteraient à lui. »

C'est bien dommage que l'illustre archevêque de Cambrai, au

lieu de peindre une Égypte imaginaire, n'ait pas emprunté ce tableau, en lui donnant les couleurs que son heureux génie aurait su y répandre. Faydit a raison sur ce seul point, si l'on peut avoir raison quand on manque absolument de décence, de bonne foi et de goût. Mais il aurait toujours fallu que Fénelon conservât, à tout prix, le fond des aventures par lui inventées, et racontées dans le style le plus antique : l'épisode de Termosiris *vaut seul un long poème* :

« Je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'aperçus tout à coup « un vieillard qui tenait un livre dans sa main. Ce vieillard avait « un grand front chauve et un peu ridé; une barbe blanche pen- « dait jusqu'à sa ceinture; sa taille était haute et majestueuse; son « teint était encore frais et vermeil; ses yeux étaient vifs et per- « çants; sa voix, douce; ses paroles, simples et aimables. Jamais « je n'ai vu un si vénérable vieillard : il s'appelait *Termosiris*... »

Nous passâmes par le canal de Ménouf, ce qui m'empêcha de voir le beau bois de palmiers qui se trouve sur la grande branche de l'ouest; mais les Arabes infestaient alors le bord occidental de cette branche qui touche au désert libyque. En sortant du canal de Ménouf, et continuant de remonter le fleuve, nous aperçûmes, à notre gauche, la crête du mont Moqattam, et à notre droite les hautes dunes de sable de la Libye. Bientôt, dans l'espace vide que laissait l'écartement de ces deux chaînes de montagnes, nous découvrîmes le sommet des Pyramides : nous en étions à plus de dix lieues. Pendant le reste de notre navigation, qui dura encore près de huit heures, je demeurai sur le pont à contempler ces tombeaux; ils paraissaient s'agrandir et monter dans le ciel à mesure que nous en approchions. Le Nil, qui était alors comme une petite mer ; le mélange des sables du désert et de la plus fraîche verdure; les palmiers, les sycomores, les dômes, les mosquées et les minarets du Caire; les pyramides lointaines de Sacarah, d'où le fleuve semblait sortir comme de ses immenses réservoirs; tout cela formait un tableau qui n'a point son égal sur la terre. « Mais, quelque « effort que fassent les hommes, dit Bossuet, leur néant paraît « partout : ces pyramides étaient des tombeaux ! encore les rois « qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et « ils n'ont pas joui de leur sépulcre. »

J'avoue pourtant qu'au premier aspect des Pyramides, je n'ai senti que de l'admiration. Je sais que la philosophie peut gémir

ou sourire, en songeant que le plus grand monument sorti de la main des hommes est un tombeau; mais pourquoi ne voir dans la pyramide de Chéops qu'un amas de pierres et un squelette? Ce n'est point par le sentiment de son néant que l'homme a élevé un tel sépulcre, c'est par l'instinct de son immortalité : ce sépulcre n'est point la borne qui annonce la fin d'une carrière d'un jour, c'est la borne qui marque l'entrée d'une vie sans terme; c'est une espèce de porte éternelle, bâtie sur les confins de l'éternité. « Tous ces « peuples (d'Égypte), dit Diodore de Sicile, regardant la durée de « la vie comme un temps très court et de peu d'importance, font au « contraire beaucoup d'attention à la longue mémoire que la vertu « laisse après elle : c'est pourquoi ils appellent les maisons des « vivants des hôtelleries par lesquelles on ne fait que passer; mais « ils donnent le nom de demeures éternelles aux tombeaux des « morts, d'où l'on ne sort plus. Ainsi les rois ont été comme indif- « férents sur la construction de leurs palais; et ils se sont épuisés « dans la construction de leurs tombeaux. »

On voudrait aujourd'hui que tous les monuments eussent une utilité physique, et l'on ne songe pas qu'il y a pour les peuples une utilité morale d'un ordre fort supérieur, vers laquelle tendaient les législations de l'antiquité. La vue d'un tombeau n'apprend-elle donc rien? Si elle enseigne quelque chose, pourquoi se plaindre qu'un roi ait voulu rendre la leçon perpétuelle? Les grands monuments font une partie essentielle de la gloire de toute société humaine. A moins de soutenir qu'il est égal pour une nation de laisser ou de ne pas laisser un nom dans l'histoire, on ne peut condamner ces édifices qui portent la mémoire d'un peuple au delà de sa propre existence, et le font vivre contemporain des générations qui viennent s'établir dans ses champs abandonnés. Qu'importe alors que ces édifices aient été des amphithéâtres ou des sépulcres? Tout est tombeau chez un peuple qui n'est plus. Quand l'homme a passé, les monuments de sa vie sont encore plus vains que ceux de sa mort : son mausolée est au moins utile à ses cendres; mais ses palais gardent-ils quelque chose de ses plaisirs?

Sans doute, à le prendre à la rigueur, une petite fosse suffit à tous, et six pieds de terre, comme le disait Matthieu Molé, feront toujours raison du plus grand homme du monde. Dieu peut être adoré sous un arbre comme sous le dôme de Saint-Pierre; on peut

vivre dans une chaumière comme au Louvre. Le vice de ce raisonnement est de transporter un ordre de choses dans un autre. D'ailleurs un peuple n'est pas plus heureux quand il vit ignorant des arts que quand il laisse des témoins éclatants de son génie. On ne croit plus à ces sociétés de bergers qui passent leurs jours dans l'innocence, en promenant leur doux loisir au fond des forêts. On sait que ces honnêtes bergers se font la guerre entre eux, pour manger les moutons de leurs voisins. Leurs grottes ne sont ni tapissées de vignes, ni embaumées du parfum des fleurs; on y est étouffé par la fumée, et suffoqué par l'odeur des laitages. En poésie et en philosophie, un petit peuple à demi barbare peut goûter tous les biens; mais l'impitoyable histoire le soumet aux calamités du reste des hommes. Ceux qui crient tant contre la gloire ne seraient-ils pas un peu amoureux de la renommée? Pour moi, loin de regarder comme un insensé le roi qui fit bâtir la grande pyramide, je le tiens au contraire pour un monarque d'un esprit magnanime. L'idée de vaincre le temps par un tombeau, de forcer les générations, les mœurs, les lois, les âges, à se briser au pied d'un cercueil, ne saurait être sortie d'une âme vulgaire. Si c'est là de l'orgueil, c'est du moins un grand orgueil. Une vanité comme celle de la grande pyramide, qui dure depuis trois ou quatre mille ans, pourrait bien à la longue se faire compter pour quelque chose.

Au reste, ces Pyramides me rappelèrent des monuments moins pompeux, mais qui toutefois étaient aussi des sépulcres; je veux parler de ces édifices de gazon qui couvrent les cendres des Indiens au bord de l'Ohio. Lorsque je les visitai, j'étais dans une situation d'âme bien différente de celle où je me trouvais en contemplant les mausolées des Pharaons : je commençais alors le voyage, et maintenant je le finis. Le monde, à ces deux époques de ma vie, s'est présenté à moi précisément sous l'image des deux déserts où j'ai vu ces deux espèces de tombeaux : des solitudes riantes, des sables arides.

Nous abordâmes à Boulacq, et nous louâmes des chevaux et des ânes pour le Caire. Cette ville, que dominent l'ancien château de Babylone et le mont Moqattam, présente un aspect assez pittoresque, à cause de la multitude des palmiers, des sycomores et des minarets qui s'élèvent de son enceinte. Nous y entrâmes par des voiries et par un faubourg détruit, au milieu des vautours qui dévoraient leur proie. Nous descendîmes à la contrée des Francs, espèce de

cul-de-sac dont on ferme l'entrée tous les soirs, comme les cloîtres extérieurs d'un couvent. Nous fûmes reçus par M.... [1], à qui M. Drovetti avait confié le soin des affaires des Français au Caire. Il nous prit sous sa protection, et envoya prévenir le pacha de notre arrivée : il fit en même temps avertir les cinq mamelucks français, afin qu'ils nous accompagnassent dans nos courses.

Ces mamelucks étaient attachés au service du pacha. Les grandes armées laissent toujours après elles quelques traîneurs : la nôtre perdit ainsi deux ou trois cents soldats, qui restèrent éparpillés en Égypte. Ils prirent parti sous différents beys, et furent bientôt renommés par leur bravoure. Tout le monde convenait que si ces déserteurs, au lieu de se diviser entre eux, s'étaient réunis, et avaient nommé un bey français, ils se seraient rendus maîtres du pays. Malheureusement ils manquèrent de chef, et périrent presque tous à la solde des maîtres qu'ils avaient choisis. Lorsque j'étais au Caire, Mahamed-Ali-Pacha pleurait encore la mort d'un de ces braves. Ce soldat, d'abord petit tambour dans un de nos régiments, était tombé entre les mains des Turcs par les chances de la guerre : devenu homme, il se trouva enrôlé dans les troupes du pacha. Mahamed, qui ne le connaissait point encore, le voyant charger un gros d'ennemis, s'écria : « Quel est cet homme? Ce ne peut-être qu'un Français ; » et c'était en effet un Français. Depuis ce moment il devint le favori de son maître, et il n'était bruit que de sa valeur. Il fut tué peu de temps avant mon arrivée en Égypte, dans une affaire où les cinq autres mamelucks perdirent leurs chevaux.

Ceux-ci étaient Gascons, Languedociens et Picards; leur chef s'avouait le fils d'un cordonnier de Toulouse. Le second en autorité après lui servait d'interprète à ses camarades. Il savait assez bien le turc et l'arabe, et disait toujours en français, *j'étions*, *j'allions*, *je faisions*. Un troisième, grand jeune homme maigre et pâle, avait vécu longtemps dans le désert avec les Bédouins, et il regrettait singulièrement cette vie. Il me contait que, quand il se trouvait seul dans les sables, sur un chameau, il lui prenait des

1. Par la plus grande fatalité, le nom de mon hôte, au Caire, s'est effacé sur mon journal, et je crains de ne l'avoir pas retenu correctement, ce qui fait que je n'ose l'écrire. Je ne me pardonnerais pas un pareil malheur, si ma mémoire était infidèle aux services, à l'obligeance et à la politesse de mon hôte, comme à son nom.

transports de joie dont il n'était pas le maître. Le pacha faisait un tel cas de ces cinq mamelucks, qu'il les préférait au reste de ses spahis : eux seuls retraçaient et surpassaient l'intrépidité de ces terribles cavaliers détruits par l'armée française à la journée des Pyramides. Nous sommes dans le siècle des merveilles; chaque Français semble être appelé aujourd'hui à jouer un rôle extraordinaire : cinq soldats, tirés des derniers rangs de notre armée, se trouvaient, en 1806, à peu près les maîtres au Caire. Rien n'était amusant et singulier comme de voir Abdallah de Toulouse prendre les cordons de son cafetan, en donner par le visage des Arabes et des Albanais qui l'importunaient, et nous ouvrir ainsi un large chemin dans les rues les plus populeuses. Au reste, ces rois par l'exil avaient adopté, à l'exemple d'Alexandre, les mœurs des peuples conquis; ils portaient de longues robes de soie, de beaux turbans blancs, de superbes armes; ils avaient un harem, des esclaves, des chevaux de première race; toutes choses que leurs pères n'ont point en Gascogne et en Picardie. Mais, au milieu des nattes, des tapis, des divans que je vis dans leur maison, je remarquai une dépouille de la patrie : c'était un uniforme haché de coups de sabre, qui couvrait le pied d'un lit fait à la française. Abdallah réservait peut-être ces honorables lambeaux pour la fin du songe, comme le berger devenu ministre :

> Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
> L'habit d'un gardeur de troupeaux,
> Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
> Et, je pense, aussi sa musette.

Le lendemain de notre arrivée au Caire, 1er novembre, nous montâmes au château, afin d'examiner le puits de Joseph, la mosquée, etc. Le fils du pacha habitait alors ce château. Nous présentâmes nos hommages à Son Excellence, qui pouvait avoir quatorze ou quinze ans. Nous la trouvâmes assise sur un tapis, dans un cabinet délabré, et entourée d'une douzaine de complaisants qui s'empressaient d'obéir à ses caprices. Je n'ai jamais vu un spectacle plus hideux. Le père de cet enfant était à peine maître du Caire, et ne possédait ni la haute ni la basse Égypte. C'était dans cet état de choses que douze misérables Sauvages nourrissaient des plus lâches flatteries un jeune barbare, enfermé pour sa sûreté dans un donjon. Et voilà le maître que les Égyptiens attendaient après tant de malheurs!

On dégradait donc, dans un coin de ce château, l'âme d'un enfant qui devait conduire des hommes; dans un autre coin, on frapait une monnaie du plus bas aloi. Et afin que les habitants du Caire reçussent sans murmurer l'or altéré et le chef corrompu qu'on leur préparait, les canons étaient pointés sur la ville.

J'aimais mieux porter ma vue au dehors, et admirer, du haut du château, le vaste tableau que présentaient au loin le Nil, les campagnes, le désert, et les Pyramides. Nous avions l'air de toucher à ces dernières, quoique nous en fussions éloignés de quatre lieues. A l'œil nu, je voyais parfaitement les assises des pierres, et la tête du sphinx qui sortait du sable; avec une lunette je comptais les gradins des angles de la grande pyramide, et je distinguais les yeux, la bouche et les oreilles du sphinx, tant ces masses sont prodigieuses!

Memphis avait existé dans les plaines qui s'étendent de l'autre côté du Nil jusqu'au désert où s'élèvent les Pyramides.

« Ces plaines heureuses, qu'on dit être le séjour des justes morts, « ne sont, à la lettre, que les belles campagnes qui sont aux « environs du lac Achéruse, auprès de Memphis, et qui sont par- « tagées par des champs et des étangs couverts de blé ou de lotos. « Ce n'est pas sans fondement qu'on a dit que les morts habitent « là; car c'est là qu'on termine les funérailles de la plupart des « Égyptiens, lorsque, après avoir fait traverser le Nil et le lac « d'Achéruse à leurs corps, on les dépose enfin dans les tombes qui « sont arrangées sous terre en cette campagne. Les cérémonies « qui se pratiquent encore aujourd'hui dans l'Égypte conviennent « à tout ce que les Grecs disent de l'enfer, comme à la barque qui « transporte les corps; à la pièce de monnaie qu'il faut donner au « nocher, nommé *Charon* en langue égyptienne; au temple de la « ténébreuse Hécate, placé à l'entrée de l'enfer; aux portes du « Cocyte et du Léthé, posées sur des gonds d'airain; à d'autres « portes, qui sont celles de la Vérité et de la Justice, qui est sans « tête[1]. »

Le 2, nous allâmes à Djizé et à l'île de Rhoda. Nous examinâmes le Nilomètre, au milieu des ruines de la maison de Mourad-Bey. Nous nous étions ainsi beaucoup rapprochés des Pyramides. A cette distance, elle paraissaient d'une hauteur démesurée : comme on les

1. *Diod.*, trad. de Terrasson.

apercevait à travers la verdure des rizières, le cours du fleuve, la cime des palmiers et des sycomores, elles avaient l'air de fabriques colossales, bâties dans un magnifique jardin. La lumière du soleil, d'une douceur admirable, colorait la chaîne aride du Moqattam, les sables libyques, l'horizon de Sacarah, et la plaine des tombeaux. Un vent frais chassait de petits nuages blancs vers la Nubie, et ridait la vaste nappe des flots du Nil. L'Égypte m'a paru le plus beau pays de la terre : j'aime jusqu'aux déserts qui la bordent, et qui ouvrent à l'imagination les champs de l'immensité.

Nous vîmes, en revenant de notre course, la mosquée abandonnée dont j'ai parlé au sujet de l'El-Sachra de Jérusalem, et qui me paraît être l'original de la cathédrale de Cordoue.

Je passai cinq autres jours au Caire, dans l'espoir de visiter les sépulcres des Pharaons; mais cela fut impossible. Par une singulière fatalité, l'eau du Nil n'était pas encore assez retirée pour aller à cheval aux Pyramides, ni assez haute pour s'en approcher en bateau. Nous envoyâmes sonder les gués et examiner la campagne : tous les Arabes s'accordèrent à dire qu'il fallait attendre encore trois semaines ou un mois avant de tenter le voyage. Un pareil délai m'aurait exposé à passer l'hiver en Égypte (car les vents de l'ouest allaient commencer); or cela ne convenait ni à mes affaires ni à ma fortune. Je ne m'étais déjà que trop arrêté sur ma route, et je m'exposai à ne jamais revoir la France, pour avoir voulu remonter au Caire. Il fallut donc me résoudre à ma destinée, retourner à Alexandrie, et me contenter d'avoir vu de mes yeux les Pyramides, sans les avoir touchées de mes mains. Je chargeai M. Caffe d'écrire mon nom sur ces grands tombeaux, selon l'usage, à la première occasion : l'on doit remplir tous les petits devoirs d'un pieux voyageur. N'aime-t-on pas à lire, sur les débris de la statue de Memnon, le nom des Romains qui l'ont entendue soupirer au lever de l'aurore? Ces Romains furent, comme nous, *étrangers dans la terre d'Égypte*, et nous passerons comme eux.

Au reste, je me serais très bien arrangé du séjour du Caire; c'est la seule ville qui m'ait donné l'idée d'une ville orientale telle qu'on se la représente ordinairement : aussi figure-t-elle dans *les Mille et une Nuits*. Elle conserve encore beaucoup de traces du passage des Français : les femmes s'y montrent avec moins de réserve qu'autrefois; on est absolument maître d'aller et d'entrer partout où l'on veut; l'habit européen, loin d'être un objet d'insulte,

est un titre de protection. Il y a un jardin assez joli, planté en palmiers avec des allées circulaires, qui sert de promenade publique : c'est l'ouvrage de nos soldats.

Avant de quitter le Caire, je fis présent à Abdallah d'un fusil de chasse à deux coups, de la manufacture de Lepage. Il me promit d'en faire usage à la première occasion. Je me séparai de mon hôte et de mes aimables compagnons de voyage. Je me rendis à Boulacq, où je m'embarquai avec M. Caffe pour Rosette. Nous étions les seuls passagers sur le bateau, et nous appareillâmes le 8 novembre, à sept heures du soir.

Nous descendîmes avec le cours du fleuve : nous nous engageâmes dans le canal de Ménouf. Le 10 au matin, en sortant du canal et rentrant dans la grande branche de Rosette, nous aperçûmes le côté occidendal du fleuve occupé par un camp d'Arabes. Le courant nous portait malgré nous de ce côté, et nous obligeait de serrer la rive. Une sentinelle cachée derrière un vieux mur cria à notre patron d'aborder. Celui-ci répondit qu'il était pressé de se rendre à sa destination, et que d'ailleurs il n'était point ennemi. Pendant ce colloque, nous étions arrivés à portée de pistolet du rivage, et le flot courait dans cette direction l'espace d'un mille. La sentinelle, voyant que nous poursuivions notre route, tira sur nous : cette première balle pensa tuer le pilote, qui riposta d'un coup d'escopette. Alors tout le camp accourut, borda la rive, et nous essuyâmes le feu de la ligne. Nous cheminions fort doucement, car nous avions le vent contraire : pour comble de guignon, nous échouâmes un moment. Nous étions sans armes ; on a vu que j'avais donné mon fusil à Abdallah. Je voulais faire descendre dans la chambre M. Caffe, que sa complaisance pour moi exposait à cette désagréable aventure ; mais, quoique père de famille et déjà sur l'âge, il s'obstina à rester sur le pont. Je remarquai la singulière prestesse d'un Arabe : il lâchait son coup de fusil, rechargeait son arme en courant, tirait de nouveau, et tout cela sans avoir perdu un pas sur la marche de la barque. Le courant nous porta enfin sur l'autre rive ; mais il nous jeta dans un camp d'Albanais révoltés, plus dangereux pour nous que les Arabes, car ils avaient du canon, et un boulet nous pouvait couler bas. Nous aperçûmes du mouvement à terre ; heureusement la nuit survint. Nous n'allumâmes point de feu, et nous fîmes silence. La Providence nous conduisit, sans autre accident, au milieu des partis ennemis

jusqu'à Rosette. Nous y arrivâmes le 11, à dix heures du matin.

J'y passai deux jours avec M. Caffe et M. de Saint-Marcel, et je partis le 13 pour Alexandrie. Je saluai l'Égypte, en la quittant, par ces beaux vers :

Mère antique des arts et des fables divines,
Toi dont la gloire, assise au milieu des ruines,
Étonne le génie et confond notre orgueil,
Égypte vénérable, où, du fond du cercueil,
Ta grandeur colossale insulte à nos chimères,
C'est ton peuple qui sut, à ces barques légères,
Dont rien ne dirigeait le cours audacieux,
Chercher des guides sûrs dans la voûte des cieux.
Quand le fleuve sacré qui féconde tes rives
T'apportait en tribut ses ondes fugitives,
Et, sur l'émail des prés égarant les poissons.
Du limon de ses flots nourrissait tes moissons,
Les hameaux, dispersés sur les hauteurs fertiles,
D'un nouvel Océan semblaient former les îles:
Les palmiers ranimés par la fraîcheur des eaux,
Sur l'onde salutaire abaissaient leurs rameaux;
Par les feux du Cancer Syène poursuivie
Dans ses sables brûlants sentait filtrer la vie;
Et, des murs de Péluse aux lieux où fut Memphis,
Mille canots flottaient sur la terre d'Isis.
Le faible papyrus, par des tissus fragiles,
Formait les flancs étroits de ces barques agiles,
Qui, des lieux séparés conservant les rapports,
Réunissaient l'Égypte en parcourant ses bords.
Mais lorsque dans les airs la Vierge triomphante
Ramenait vers le Nil son onde décroissante,
Quand les troupeaux bêlants et les épis dorés
S'emparaient à leur tour des champs désaltérés,
Alors d'autres vaisseaux à l'active industrie
Ouvraient des aquilons l'orageuse patrie.
. . . .
. . . .
Alors mille cités que décoraient les arts,
L'immense pyramide, et cent palais épars,
Du Nil enorgueilli couronnaient le rivage.
Dans les sables d'Ammon le porphyre sauvage,
En colonne hardie élancé dans les airs,
De sa pompe étrangère étonnait les déserts.
. . . .
O grandeur des mortels! ô temps impitoyable!
Les destins sont comblés : dans leur course immuable,

Les siècles ont détruit cet éclat passager
Que la superbe Égypte offrit à l'étranger[1].

J'arrivai le même jour, 13, à Alexandrie, à sept heures du soir.

M. Drovetti m'avait nolisé un bâtiment autrichien pour Tunis. Ce bâtiment, du port de cent vingt tonneaux, était commandé par un Ragusois; le second capitaine s'appelait *François Dinelli*, jeune Vénitien très expérimenté dans son art. Les préparatifs du voyage et les tempêtes nous retinrent au port pendant dix jours. J'employai ces dix jours à voir et à revoir Alexandrie.

J'ai cité, dans une note des *Martyrs*, un long passage de Strabon, qui donne les détails les plus satisfaisants sur l'ancienne Alexandrie; la nouvelle n'est pas moins connue, grâce à M. de Volney : ce voyageur en a tracé le tableau le plus complet et le plus fidèle. J'invite les lecteurs à recourir à ce tableau; il n'existe guère dans notre langue un meilleur morceau de description. Quant aux monuments d'Alexandrie, Pococke, Norden, Shaw, Thévenot, Paul Lucas, Tott, Niebuhr, Sonnini et cent autres, les ont examinés, comptés, mesurés. Je me contenterai donc de donner ici l'inscription de la colonne de Pompée. Je crois être le premier voyageur qui l'ait rapportée en France[2].

Le monde savant la doit à quelques officiers anglais; ils parvinrent à la relever en y appliquant du plâtre.

Pococke en avait copié quelques lettres; plusieurs autres voyageurs l'avaient aperçue : j'ai moi-même déchiffré distinctement à l'œil nu plusieurs traits, entre autres le commencement de ce mot Διοκ...., qui est décisif. Les gravures du plâtre ont fourni ces quatre lignes :

ΤΟ. ΩΤΑΤΟΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ
ΤΟΝ ΠΟΛΙΟΥΧΟΝ ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΑΣ
ΔΙΟΚ. Η. ΙΑΝΟΝ ΤΟΝ. ΤΟΝ
ΠΟ. ΕΠΑΡΧΟΣ ΑΙΓΥΠΤΟΥ

1. *La Navigation*, par M. Esménard.

Quand j'imprimais ces vers, il n'y a pas encore un an, je ne pensais pas qu'on dût appliquer sitôt à l'auteur ses propres paroles :

O temps impitoyable!
Les destins sont comblés!

(*Note de la troisième édition.*)

2. Je me trompais : M. Jaubert avait rapporté cette inscription en France avant moi. Le savant d'Ansse de Villoison l'a expliquée dans un

Il faut d'abord suppléer à la tête de l'inscription le mot ΠΡΟΣ. Après le premier point, ΣΟΦ; après le second, Λ; après le troisième, Τ; au quatrième, ΑΥΓΟΥΣ; au cinquième, enfin, il faut ajouter ΛΛΙΩΝ. On voit qu'il n'y a ici d'arbitraire que le mot ΑΥΓΟΥΣΤΟΝ, qui est d'ailleurs peu important. Ainsi on peut lire.

ΠΡΟΣ
ΤΟΝ ΣΟΦΩΤΑΤΟΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ
ΤΟΝ ΠΟΛΙΟΥΧΟΝ ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΑΣ
ΔΙΟΚΛΗΤΙΑΝΟΝ ΤΟΝ ΑΥΓΟΥΣΤΟΝ
ΠΟΛΛΙΩΝ ΕΠΑΡΧΟΣ ΑΙΓΥΠΤΟΥ

C'est-à-dire :

« Au très sage empereur, protecteur d'Alexandrie, Dioclétien Auguste; Pollion, préfet d'Égypte. »

Ainsi, tous les doutes sur la colonne de Pompée sont éclaircis [1]. Mais l'histoire garde-t-elle le silence sur ce sujet? Il me semble que, dans la vie d'un des Pères du désert, écrite en grec par un contemporain, on lit que, pendant un tremblement de terre qui eut lieu à Alexandrie, toutes les colonnes tombèrent, excepté celle de Dioclétien.

M. Boissonade à qui j'ai tant d'obligations, et dont j'ai mis la complaisance à de si grandes et de si longues épreuves, propose de supprimer le ΠΡΟΣ de ma leçon, qui n'est là que pour gouverner des accusatifs, et dont la place n'est point marquée sur la base de la colonne. Il sous-entend alors, comme dans une foule d'inscriptions rapportées par Chandler, Wheler, Spon, etc., ἐτίμησε, *honoravit*. M. Boissonade, qui est destiné à nous consoler de la perte ou de la vieillesse de tant de savants illustres, a évidemment raison.

J'eus encore à Alexandrie une de ces petites jouissances d'amour-propre dont les auteurs sont si jaloux, et qui m'avait déjà rendu si fier à Sparte. Un riche Turc, voyageur et astronome, nommé

article du *Magasin encyclopédique*, VIIIe année, t. V, p. 55. Cet article mérite d'être cité. Le docte helléniste propose une lecture un peu différente de la mienne (16).

1. Quant à l'inscription; car la colonne est elle-même bien plus ancienne que sa dédicace.

Aly-Bey el Abassy, ayant entendu prononcer mon nom, prétendit connaître mes ouvrages. J'allai lui faire une visite avec le consul. Aussitôt qu'il m'aperçut, il s'écria : *Ah ! mon cher Atala et ma chère René !* Aly-Bey me parut digne, dans ce moment, de descendre du grand Saladin. Je suis même encore un peu persuadé que c'est le Turc le plus savant et le plus poli qui soit au monde, quoiqu'il ne connaisse pas bien le genre des noms en français ; mais *non ego paucis offendar maculis*[1].

Si j'avais été enchanté de l'Égypte, Alexandrie me sembla le lieu le plus triste et le plus désolé de la terre. Du haut de la terrasse de la maison du consul, je n'apercevais qu'une mer nue qui se brisait sur des côtes basses encore plus nues, des ports presque vides, et le désert libyque s'enfonçant à l'horizon du midi : ce désert semblait, pour ainsi dire, accroître et prolonger la surface jaune et aplanie des flots : on aurait cru voir une seule mer, dont une moitié était agitée et bruyante, et dont l'autre moitié était immobile et silencieuse. Partout la nouvelle Alexandrie mêlant ses ruines aux ruines de l'ancienne cité ; un Arabe galopant sur un âne au milieu des débris ; quelques chiens maigres dévorant des carcasses de chameaux sur la grève ; les pavillons des consuls européens flottant au-dessus de leurs demeures, et déployant, au milieu des tombeaux, des couleurs ennemies : tel était le spectacle.

Quelquefois je montais à cheval avec M. Drovetti, et nous allions nous promener à la vieille ville, à Nécropolis, ou dans le désert. La plante qui donne la soude couvrait à peine un sable aride ; des chacals fuyaient devant nous ; une espèce de grillon faisait entendre sa voix grêle et importune : il rappelait péniblement à la mémoire le foyer du laboureur, dans cette solitude où jamais une fumée champêtre ne vous appelle à la tente de l'Arabe. Ces lieux sont d'autant plus tristes, que les Anglais ont noyé le vaste bassin qui servait comme de jardin à Alexandrie : l'œil ne rencontre plus que du sable, des eaux, et l'éternelle colonne de Pompée.

M. Drovetti avait fait bâtir, sur la plate-forme de sa maison, une volière en forme de tente, où il nourrissait des cailles et des perdrix de diverses espèces. Nous passions les heures à nous pro-

1. Voilà ce que c'est que la gloire ! On m'a dit que cet Aly-Bey était Espagnol de naissance, et qu'il occupait aujourd'hui une place en Espagne. Belle leçon pour ma vanité.

mener dans cette volière, et à parler de la France. La conclusion de tous nos discours était qu'il fallait chercher au plus tôt quelque petite retraite dans notre patrie, pour y renfermer nos longues espérances. Un jour, après un grand raisonnement sur le repos, je me tournai vers la mer, et je montrai à mon hôte le vaisseau, battu du vent, sur lequel j'allais bientôt m'embarquer. Ce n'est pas, après tout, que le désir du repos ne soit naturel à l'homme; mais le but qui nous paraît le moins élevé n'est pas toujours le plus facile à atteindre, et souvent la chaumière fuit devant nos vœux comme le palais.

Le ciel fut toujours couvert pendant mon séjour à Alexandrie; le mer, sombre et orageuse. Je m'endormais et me réveillais au gémissement continuel des flots qui se brisaient presque au pied de la maison du consul. J'aurais pu m'appliquer les réflexions d'Eudore, s'il est permis de se citer soi-même :

« Le triste murmure de la mer est le premier son qui ait frappé « mon oreille en venant à la vie. A combien de rivages n'ai-je pas « vu depuis se briser les mêmes flots que je contemple ici? Qui « m'eût dit, il y a quelques années, que j'entendrais gémir sur les « côtes d'Italie, sur les grèves des Bataves, des Bretons, des « Gaulois, ces vagues que je voyais se dérouler sur les beaux « sables de la Messénie? Quel sera le terme de mes pèlerinages? « Heureux si la mort m'eût surpris avant d'avoir commencé mes « courses sur la terre, et lorsque je n'avais d'aventures à conter « à personne! »

Pendant mon séjour forcé à Alexandrie, je reçus plusieurs lettres de M. Caffe, mon brave compagnon de voyage sur le Nil. Je n'en citerai qu'une; elle contient quelques détails touchant les affaires de l'Égypte à cette époque :

« Rosette, le 14 février 1806.

« Monsieur,

« Quoique nous soyons au 14 du courant, j'ai l'honneur de vous « écrire encore, bien persuadé qu'à la reçue de celle-ci vous « serez encore à Alexandrie. Ayant travaillé à mes expéditions pour « Paris, au nombre de quatre, je prends la liberté de vous les « recommander, et d'avoir la complaisance, à votre heureuse « arrivée, de vouloir bien les faire remettre à leur adresse.

« Mahamed-Aga, aujourd'hui trésorier de Mahamed-Ali, pacha

« du Caire, est arrivé vers le midi : l'on a débité qu'il demande « cinq cents bourses de contribution sur le riz nouveau. Voilà, « mon cher monsieur, comme les affaires vont de mal en pis.

« Le village où les mamelucks ont battu les Albanais, et que les « uns et les autres ont dépouillé, s'appelle *Neklé*; celui où nous « avons été attaqués par les Arabes porte le nom de *Saffi*.

« J'ai toujours du regret de n'avoir pas eu la satisfaction de vous « voir avant votre départ; vous m'avez privé par là d'une grande « consolation, etc.

« Votre très humble, etc.

« L.-E. CAFFE. »

Le 23 novembre, à midi, le vent étant devenu favorable, je me rendis à bord du vaisseau avec mon domestique français. J'avais, comme je l'ai dit, renvoyé mon domestique grec à Constantinople. J'embrassai M. Drovetti sur le rivage, et nous nous promîmes amitié et souvenance : j'acquitte aujourd'hui ma dette.

Notre navire était à l'ancre dans le grand port d'Alexandrie, où les vaisseaux francs sont admis aujourd'hui comme les vaisseaux turcs; révolution due à nos armes. Je trouvai à bord un rabbin de Jérusalem, un Barbaresque, et deux pauvres Maures de Maroc, peut-être descendants des Abencerages, qui revenaient du pèlerinage de la Mecque : ils me demandaient leur passage par charité. Je reçus les enfants de Jacob et de Mahomet au nom de Jésus-Christ : au fond, je n'avais pas grand mérite; car j'allai me mettre en tête que ces malheureux me porteraient bonheur, et que ma fortune passerait en fraude, cachée parmi leurs misères.

Nous levâmes l'ancre à deux heures. Un pilote nous mit hors du port. Le vent était faible, et de la partie du midi. Nous restâmes trois jours à la vue de la colonne de Pompée, que nous découvrions à l'horizon. Le soir du troisième jour, nous entendîmes le coup de canon de retraite du port d'Alexandrie. Ce fut comme le signal de notre départ définitif; car le vent du nord se leva et nous fîmes voile à l'occident.

Nous essayâmes d'abord de traverser le grand canal de Libye; mais le vent du nord, qui déjà n'était pas très favorable, passa au nord-ouest le 29 novembre, et nous fûmes obligés de courir des bordées entre la Crète et la côte d'Afrique.

Le 1er décembre, le vent, se fixant à l'ouest, nous barra absolu-

ment le chemin. Peu à peu il descendit au sud-ouest, et se changea en une tempête qui ne cessa qu'à notre arrivée à Tunis. Notre navigation ne fut plus qu'une espèce de continuel naufrage de quarante-deux jours; ce qui est un peu long. Le 3, nous amenâmes toutes les voiles, et nous commençâmes à fuir devant la lame. Nous fûmes portés ainsi, avec une extrême violence, jusque sur les côtes de la Caramanie. Là, pendant quatre jours entiers, je vis à loisir les tristes et hauts sommets du Cragus, enveloppés de nuages. Nous battions la mer çà et là, tâchant, à la moindre variation du vent, de nous éloigner de la terre. Nous eûmes un moment la pensée d'entrer au port de Château-Rouge; mais le capitaine, qui était d'une timidité extrême, n'osa risquer le mouillage. La nuit du 8 fut très pénible. Une rafale subite du midi nous chassa vers l'île de Rhodes; la lame était si courte et si mauvaise, qu'elle fatiguait singulièrement le vaisseau. Nous découvrîmes une petite felouque grecque à demi submergée, et à laquelle nous ne pûmes donner aucun secours. Elle passa à une encablure de notre poupe. Les quatre hommes qui la conduisaient étaient à genoux sur le pont; ils avaient suspendu un fanal à leur mât, et ils poussaient des cris que nous apportaient les vents. Le lendemain matin, nous ne revîmes plus cette felouque.

Le vent ayant sauté au nord, nous mîmes la misaine dehors, et nous tâchâmes de nous soutenir sur la côte méridionale de l'île de Rhodes. Nous avançâmes jusqu'à l'île de Scarpanto. Le 10, le vent retomba à l'ouest, et nous perdîmes tout espoir de continuer notre route. Je désirais que le capitaine renonçât à passer le canal de Libye, et qu'il se jetât dans l'Archipel, où nous avions l'espoir de trouver d'autres vents : mais il craignait de s'aventurer au milieu des îles. Il y avait déjà dix-sept jours que nous étions en mer. Pour occuper mon temps, je copiais et mettais en ordre les notes de ce voyage et les descriptions des *Martyrs*. La nuit, je me promenais sur le pont avec le second capitaine Dinelli. Les nuits passées au milieu des vagues, sur un vaisseau battu de la tempête, ne sont point stériles pour l'âme, car les nobles pensées naissent des grands spectacles. Les étoiles qui se montrent fugitives entre les nuages brisés, les flots étincelants autour de vous, les coups de la lame qui font sortir un bruit sourd des flancs du navire, le gémissement du vent dans les mâts, tout vous annonce que vous êtes hors de la puissance de l'homme, et que vous ne

dépendez plus que de la volonté de Dieu. L'incertitude de votre avenir donne aux objets leur véritable prix; et la terre, contemplée du milieu d'une mer orageuse, ressemble à la vie considérée par un homme qui va mourir.

Après avoir mesuré vingt fois les même vagues, nous nous retrouvâmes le 12 devant l'île de Scarpanto. Cette île, jadis appelée *Carpathos*, et *Crapathos* par Homère, donna son nom à la mer Carpathienne. Quelques vers de Virgile font aujourd'hui toute sa célébrité :

Est in Carpathio Neptuni gurgite vates
Cæruleus Proteus, etc.
Protée, ô mon cher fils! peut seul finir tes maux,
C'est lui que nous voyons, sur les mers qu'il habite,
Atteler à son char les monstres d'Amphitrite;
Pallène est sa patrie, et dans ce même jour
Vers ces bords fortunés il hâte son retour.
Les Nymphes, les Tritons, tous, jusqu'au vieux Nérée,
Respectent de ce dieu la science sacrée;
Ses regards pénétrants, son vaste souvenir,
Embrassent le présent, le passé, l'avenir :
Précieuse faveur du dieu puissant des ondes,
Dont il paît les troupeaux dans les plaines profondes.

Je n'irai point, si je puis, demeurer dans l'île de Protée, malgré les beaux vers des Géorgiques françaises et latines. Il me semble encore voir les tristes villages d'Anchinates, d'Oro, de Saint-Hélie, que nous découvrions avec des lunettes marines dans les montagnes de l'île. Je n'ai point, comme Ménélas et comme Aristée, perdu mon royaume ou mes abeilles; je n'ai rien à attendre de l'avenir et je laisse au fils de Neptune des secrets qui ne peuvent m'intéresser.

Le 12, à six heures du soir, le vent se tournant au midi, j'engageai le capitaine à passer en dedans de l'île de Crète. Il y consentit avec peine. A neuf heures il dit, selon sa coutume : *Ho paura*! et il alla se coucher. M. Dinelli prit sur lui de franchir le canal formé par l'île de Scarpanto et celle de Coxo. Nous y entrâmes avec un vent violent du sud-ouest. Au lever du jour, nous nous trouvâmes au milieu d'un archipel d'îlots et d'écueils qui blanchissaient de toutes parts. Nous prîmes le parti de nous jeter dans le port de l'île de Stampalie, qui était devant nous.

Ce triste port n'avait ni vaisseaux dans ses eaux, ni maisons sur

ses rivages. On apercevait seulement un village suspendu, comme de coutume, au sommet d'un rocher. Nous mouillâmes sous la côte; je descendis à terre avec le capitaine. Tandis qu'il montait au village, j'examinai l'intérieur de l'île. Je ne vis partout que des bruyères, des eaux errantes qui coulaient sur la mousse, et la mer qui se brisait sur une ceinture de rochers. Les anciens appelèrent pourtant cette île la *Table des Dieux*, Θεῶν τράπεζα, à cause des fleurs dont elle était semée. Elle est plus connue sous le nom d'*Astypalée*; on y trouvait un temple d'Achille. Il y a peut-être des gens fort heureux dans le misérable hameau de Stampalie, des gens qui ne sont peut-être jamais sortis de leur île, et qui n'ont jamais entendu parler de nos révolutions. Je me demandais si j'aurais voulu de ce bonheur; mais je n'étais déjà plus qu'un vieux pilote incapable de répondre affirmativement à cette question, et dont les songes sont enfants des vents et des tempêtes.

Nos matelots embarquèrent de l'eau; le capitaine revint avec des poulets et un cochon vivant. Une felouque candiote entra dans le port; à peine eut-elle jeté l'ancre auprès de nous, que l'équipage se mit à danser autour du gouvernail : *O Græcia vana!*

Le vent continuant toujours de souffler du midi, nous appareillâmes le 16, à neuf heures du matin. Nous passâmes au sud de l'île de Nanfia, et le soir, au coucher du soleil, nous aperçûmes la Crète. Le lendemain 17, faisant route au nord-ouest, nous découvrîmes le mont Ida : son sommet, enveloppé de neige, ressemblait à une immense coupole. Nous portâmes sur l'île de Cérigo, et nous fûmes assez heureux pour la passer le 18. Le 19, je revis les côtes de la Grèce, et je saluai le Ténare. Un orage du sud-est s'éleva à notre grande joie, et en cinq jours nous arrivâmes dans les eaux de l'île de Malte. Nous la découvrîmes la veille de Noël; mais, le jour de Noël même, le vent se rangeant à l'ouest-nord-ouest, nous chassa au midi de Lampedouse. Nous restâmes dix-huit jours sur la côte orientale du royaume de Tunis, entre la vie et la mort. Je n'oublierai de ma vie la journée du 28. Nous étions à la vue de la Pantalerie : un calme profond survint tout à coup à midi; le ciel, éclairé d'une lumière blafarde, était menaçant. Vers le coucher du soleil, une nuit si profonde tomba du ciel, qu'elle justifia à mes yeux la belle expression de Virgile : *Ponto nox incubat atra.* Nous entendîmes ensuite un bruit affreux. Un ouragan fondit sur le navire, et le fit pirouetter comme une plume sur un bassin d'eau.

Dans un instant la mer fut bouleversée de telle sorte, que sa surface n'offrait qu'une nappe d'écume. Le vaisseau, qui n'obéissait plus au gouvernail, était comme un point ténébreux au milieu de cette terrible blancheur; le tourbillon semblait nous soulever, et nous arracher des flots; nous tournions en tout sens, plongeant tour à tour la poupe et la proue dans les vagues. Le retour de la lumière nous montra notre danger. Nous touchions presque à l'île de Lampedouse. Le même coup de vent fit périr, sur l'île de Malte, deux vaisseaux de guerre anglais, dont les gazettes du temps ont parlé. M. Dinelli regardant le naufrage comme inévitable, j'écrivis un billet ainsi conçu : « F.-A. de Chateaubriand, naufragé sur « l'île de Lampedouse le 28 décembre 1806, en revenant de la terre « sainte. » J'enfermai ce billet dans une bouteille vide, avec le dessein de la jeter à la mer au dernier moment.

La Providence nous sauva. Un léger changement dans le vent nous fit tomber au midi de Lampedouse, et nous nous trouvâmes dans une mer libre. Le vent remontant toujours au nord, nous hasardâmes de mettre une voile, et nous courûmes sur la petite syrte. Le fond de cette syrte va toujours s'élevant jusqu'au rivage; de sorte qu'en marchant la sonde à la main, on vient mouiller à telle brasse que l'on veut. Le peu de profondeur de l'eau y rend la mer calme au milieu des plus grands vents; et cette plage, si dangereuse pour les barques des anciens, est une espèce de port en pleine mer pour les vaisseaux modernes.

Nous jetâmes l'ancre devant les îles Kerkeni, tout auprès de la ligne des pêcheries. J'étais si las de cette longue traversée, que j'aurais bien voulu débarquer à Sfax, et me rendre de là à Tunis par terre; mais le capitaine n'osa chercher le port de Sfax, dont l'entrée est en effet dangereuse. Nous restâmes huit jours à l'ancre dans la petite syrte, où je vis commencer l'année 1807. Sous combien d'astres et dans combien de fortunes diverses j'avais déjà vu se renouveler pour moi les années, qui passent si vite ou qui sont si longues! Qu'ils étaient loin de moi ces temps de mon enfance, où je recevais avec un cœur palpitant de joie la bénédiction et les présents paternels! Comme ce premier jour de l'année était attendu! Et maintenant, sur un vaisseau étranger, au milieu de la mer, à la vue d'une terre barbare, ce premier jour s'envolait pour moi, sans témoins, sans plaisirs, sans les embrassements de la famille, sans ces tendres souhaits de bonheur qu'une mère forme

pour son fils avec tant de sincérité! Ce jour, né du sein des tempêtes, ne laissait tomber sur mon front que des soucis, des regrets, et des cheveux blancs.

Toutefois nous crûmes devoir chômer sa fête, non comme la fête d'un hôte agréable, mais comme celle d'une vieille connaissance. On égorgea le reste des poulets, à l'exception d'un brave coq, notre horloge fidèle, qui n'avait cessé de veiller et de chanter au milieu des plus grands périls. Le rabbin, le Barbaresque et les deux Maures sortirent de la cale du vaisseau, et vinrent recevoir leurs étrennes à notre banquet. C'était là mon repas de famille! Nous bûmes à la France : nous n'étions pas loin de l'île des Lothophages, où les compagnons d'Ulysse oublièrent leur patrie : je ne connais point de fruits assez doux pour me faire oublier la mienne.

Nous touchions presque aux îles Kerkeni, les *Cercinæ* des anciens. Du temps de Strabon, il y avait des pêcheries en avant de ces îles, comme aujourd'hui. Les *Cercinæ* furent témoins de deux grands coups de la fortune; car elles virent passer tour à tour Annibal et Marius fugitifs. Nous étions assez près d'Africa (*Turis Annibalis*), où le premier de ces deux grands hommes fut obligé de s'embarquer, pour échapper à l'ingratitude des Carthaginois. Sfax est une ville moderne : selon le docteur Shaw, elle tire son nom du mot *sfakouse*, à cause de la grande quantité de concombres qui croissent dans son territoire.

Le 6 janvier 1807, la tempête étant enfin apaisée, nous quittâmes la petite syrte, nous remontâmes la côte de Tunis pendant trois jours, et le 10 nous doublâmes le cap Bon, l'objet de toutes nos espérances. Le 11, nous mouillâmes sous le cap de Carthage. Le 12, nous jetâmes l'ancre devant la Goulette, échelle ou port de Tunis. On envoya la chaloupe à terre; j'écrivis à M. Devoise, consul français auprès du bey. Je craignais de subir encore une quarantaine; mais M. Devoise m'obtint la permission de débarquer le 18. Ce fut avec une vraie joie que je quittai le vaisseau. Je louai des chevaux à la Goulette; je fis le tour du lac, et j'arrivai à cinq heures du soir chez mon nouvel hôte.

SEPTIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

VOYAGE DE TUNIS, ET RETOUR EN FRANCE

Je trouvai chez M. et Mme Devoise l'hospitalité la plus généreuse et la société la plus aimable : ils eurent la bonté de me garder six semaines au sein de leur famille; et je jouis enfin d'un repos dont j'avais un extrême besoin. On approchait du carnaval, et l'on ne songeait qu'à rire, en dépit des Maures. Les cendres de Didon et les ruines de Carthage entendaient le son d'un violon français. On ne s'embarrassait ni de Scipion, ni d'Annibal, ni de Marius, ni de Caton d'Utique, qu'on eût fait boire (car il aimait le vin) s'il se fût avisé de venir gourmander l'assemblée. Saint Louis seul eût été respecté, en sa qualité de Français ; mais le bon et grand roi n'eût pas trouvé mauvais que ses sujets s'amusassent dans le même lieu où il avait tant souffert.

Le caractère national ne peut s'effacer. Nos marins disent que, dans les colonies nouvelles, les Espagnols commencent par bâtir une église ; les Anglais, une taverne ; et les Français, un fort : et j'ajoute, une salle de bal. Je me trouvais en Amérique, sur la frontière du pays des Sauvages : j'appris qu'à la première journée je rencontrerais parmi les Indiens un de mes compatriotes. Arrivé chez les Cayougas, tribu qui faisait partie de la nation des Iroquois, mon guide me conduisit dans une forêt. Au milieu de cette forêt on voyait une espèce de grange ; je trouvai dans cette grange une vingtaine de Sauvages, hommes et femmes, barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête, et des anneaux passés dans les narines. Un

petit Français, poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, raclait un violon de poche, et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois. M. Violet (c'était son nom) était maître de danse chez les Sauvages. On lui payait ses leçons en peaux de castors et en jambons d'ours : il avait été marmiton au service du général Rochambeau pendant la guerre d'Amérique. Demeuré à New-York après le départ de notre armée, il résolut d'enseigner les beaux-arts aux Américains. Ses vues s'étant agrandies avec ses succès, le nouvel Orphée porta la civilisation jusque chez les hordes errantes du nouveau monde. En me parlant des Indiens, il me disait toujours : « Ces messieurs Sauvages et ces dames Sauvagesses. » Il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers : en effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet, tenant son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal; il criait en iroquois : *A vos places*! Et toute la troupe sautait comme une bande de démons. Voilà ce que c'est que le génie des peuples.

Nous dansâmes donc aussi sur les débris de Carthage. Ayant vécu à Tunis absolument comme en France, je ne suivrai plus les dates de mon journal. Je traiterai les sujets d'une manière générale, et selon l'ordre dans lequel ils s'offriront à ma mémoire. Mais, avant de parler de Carthage et de ses ruines, je dois nommer les différentes personnes que j'ai connues en Barbarie. Outre M. le consul de France, je voyais souvent M. Lessing, consul de Hollande; son beau-frère, M. Humberg, officier-ingénieur hollandais, commandait à la Goulette. C'est avec le dernier que j'ai visité les ruines de Carthage; j'ai eu infiniment à me louer de sa complaisance et de sa politesse. Je rencontrai aussi M. Lear, consul des États-Unis. J'avais été autrefois recommandé en Amérique au général Washington. M. Lear avait occupé une place auprès de ce grand homme : il voulut bien, en mémoire de mon illustre patron, me faire donner passage sur un schooner des États-Unis. Ce schooner me déposa en Espagne, comme je le dirai à la fin de cet Itinéraire. Enfin, je vis à Tunis, tant à la légation que dans la ville, plusieurs jeunes Français à qui mon nom n'était pas tout à fait étranger. Je ne dois point oublier les restes de l'intéressante famille de M. Andanson.

Si la multitude des récits fatigue l'écrivain qui veut parler aujourd'hui de l'Égypte et de la Judée, il éprouve, au sujet des

antiquités de l'Afrique, un embarras tout contraire, par la disette des documents. Ce n'est pas qu'on manque de Voyages en Barbarie : je connais une trentaine de Relations des royaumes de Maroc, d'Alger et de Tunis. Toutefois ces relations sont insuffisantes. Parmi les anciens Voyages, il faut distinguer l'*Africa illustrata* de Grammaye, et le savant ouvrage de Shaw. Les *Missions* des Pères de la Trinité et des Pères de la Merci renferment des miracles de charité : mais elles ne parlent point, et ne doivent point parler, des Romains et des Carthaginois. Les Mémoires imprimés à la suite des Voyages de Paul Lucas ne contiennent que le récit d'une guerre civile à Tunis. Shaw aurait pu suppléer à tout, s'il avait étendu ses recherches à l'histoire; malheureusement, il ne la considère que sous les rapports géographiques. Il touche à peine, en passant, les antiquités : Carthage, par exemple, n'occupe pas, dans ses observations, plus de place que Tunis. Parmi les voyageurs tout à fait modernes, lady Montague, l'abbé Poiret, M. Desfontaines, disent quelques mots de Carthage, mais sans s'y arrêter aucunement. On a publié à Milan, en 1806, l'année même de mon voyage, un ouvrage sous ce titre : *Ragguaglio di alcuni monumenti di antichita ed arti, raccolti negli ultimi viaggi d'un dilettante* [1].

Je crois qu'il est question de Carthage dans ce livre : j'en ai retrouvé la note trop tard pour le faire venir d'Italie. On peut donc dire que le sujet que je vais traiter est neuf; j'ouvrirai la route; les habiles viendront après moi.

Avant de parler de Carthage, qui est ici le seul objet intéressant, il faut commencer par nous débarrasser de Tunis. Cette ville conserve à peu près son nom antique. Les Grecs et les Latins l'appelaient *Tunes*, et Diodore lui donne l'épithète de *Blanche*, Λευκόν, parce qu'elle est bâtie sur une colline crayeuse : elle est à douze milles des ruines de Carthage, et presque au bord d'un lac dont l'eau est salée. Ce lac communique avec la mer, au moyen d'un canal appelé *la Goulette*, et ce canal est défendu par un fort. Les vaisseaux marchands mouillent devant ce fort, où ils se mettent à l'abri derrière la jetée de la Goulette, en payant un droit d'ancrage considérable.

Le lac de Tunis pouvait servir de port aux flottes des anciens;

1. Voyez la Préface de la 3e édition.

aujourd'hui une de nos barques a bien de la peine à le traverser sans échouer. Il faut avoir soin de suivre le principal canal qu'indiquent des pieux plantés dans la vase. Abulfeda marque dans ce lac une île qui sert maintenant de lazaret. Les voyageurs ont parlé des flamants ou phénicoptères qui animent cette grande flaque d'eau, d'ailleurs assez triste. Quand ces beaux oiseaux volent à l'encontre du soleil, tendant le cou en avant, et allongeant les pieds en arrière, ils ont l'air de flèches empennées avec des plumes couleur de rose.

Des bords du lac, pour arriver à Tunis, il faut traverser un terrain qui sert de promenade aux Francs. La ville est murée; elle peut avoir une lieue de tour, en y comprenant le faubourg extérieur, Bled-el-Had-rah. Les maisons en sont basses; les rues, étroites; les boutiques, pauvres; les mosquées, chétives. Le peuple, qui se montre peu au dehors, a quelque chose de hagard et de sauvage. On rencontre sous les portes de la ville ce qu'on appelle des *siddi* ou des *saints :* ce sont des négresses et des nègres tout nus, dévorés par la vermine, vautrés dans leurs ordures, et mangeant insolemment le pain de la charité. Ces sales créatures sont sous la protection immédiate de Mahomet. Des marchands européens, des Turcs enrôlés à Smyrne, des Maures dégénérés, des renégats et des captifs, composent le reste de la population.

La campagne aux environs de Tunis est agréable : elle présente de grandes plaines semées de blé, et bordées de collines qu'ombragent des oliviers et des caroubiers. Un aqueduc moderne, d'un bon effet, traverse une vallée derrière la ville. Le bey a sa maison de campagne au fond de cette vallée. De Tunis même on découvre, au midi, les collines dont j'ai parlé. On voit à l'orient les montagnes du Mamélife : montagnes singulièrement déchirées, d'une figure bizarre, et au pied desquelles se trouvent les eaux chaudes connues des anciens. A l'ouest et au nord, on aperçoit la mer, le port de la Goulette, et les ruines de Carthage.

Les Tunisiens sont cependant moins cruels et plus civilisés que les peuples d'Alger. Ils ont recueilli les Maures d'Andalousie, qui habitent le village de Tub-Urbo, à six lieues de Tunis, sur la Me-Jerdah [1]. Le bey actuel est un homme habile : il cherche à se tirer

1. La Bagrada de l'antiquité, au bord de laquelle Régulus tua le fameux serpent.

de la dépendance d'Alger, à laquelle Tunis est soumise depuis la conquête qu'en firent les Algériens en 1757. Ce prince parle italien, cause avec esprit, et entend mieux la politique de l'Europe que la plupart des Orientaux. On sait au reste que Tunis fut attaquée par saint Louis en 1270, et prise par Charles-Quint en 1535. Comme la mort de saint Louis se lie à l'histoire de Carthage, j'en parlerai ailleurs. Quant à Charles-Quint, il défit le fameux Barberousse, et rétablit le roi de Tunis sur son trône, en l'obligeant toutefois à payer un tribut à l'Espagne : on peut consulter à ce sujet l'ouvrage de Robertson [1]. Charles-Quint garda le fort de la Goulette mais les Turcs le reprirent en 1574.

Je ne dis rien de la Tunis des anciens, parce qu'on va la voir figurer à l'instant dans les guerres de Rome et de Carthage.

Au reste, on m'a fait présent à Tunis d'un manuscrit qui traite de l'état actuel de ce royaume, de son gouvernement, de son commerce, de son revenu, de ses armées, de ses caravanes. Je n'ai point voulu profiter de ce manuscrit; je n'en connais point l'auteur; mais, quel qu'il soit, il est juste qu'il recueille l'honneur de son travail. Je donnerai cet excellent *Mémoire* à la fin de l'*Itinéraire* [2]. Je passe maintenant à l'histoire et aux ruines de Carthage.

L'an 883 avant notre ère, Didon, obligée de fuir sa terre natale, vint aborder en Afrique. Carthage, fondée par l'épouse de Sichée, dut ainsi sa naissance à l'une de ces aventures tragiques qui marquent le berceau des peuples, et qui sont comme le germe et le présage des maux, fruits plus ou moins tardifs de toute société humaine. On connaît l'heureux anachronisme de l'*Énéide*. Tel est le privilège du génie, que les poétiques malheurs de Didon sont devenus une partie de la gloire de Carthage. A la vue des ruines de cette cité, on cherche les flammes du bûcher funèbre; on croit entendre les imprécations d'une femme abandonnée; on admire ces puissants mensonges qui peuvent occuper l'imagination, dans des lieux remplis des plus grands souvenirs de l'histoire. Certes, lorsqu'une reine expirante appelle dans les murs de Carthage les divinités ennemies de Rome, et les dieux vengeurs de l'hospitalité; lorsque Vénus, sourde aux prières de l'amour, exauce les

1. *Histoire de Charles-Quint*, liv. V.

2. Ce mémoire méritait bien de fixer l'attention des critiques, et personne ne l'a remarqué. (*Note de la troisième édition.*)

vœux de la haine, qu'elle refuse à Didon en descendant d'Énée, et lui accorde Annibal : de telles merveilles, exprimées dans un merveilleux langage, ne peuvent plus être passées sous silence. L'histoire prend alors son rang parmi les Muses, et la fiction devient aussi grave que la vérité.

Après la mort de Didon, la nouvelle colonie adopta un gouvernement dont Aristote a vanté les lois. Des pouvoirs balancés avec art entre les deux premiers magistrats, les nobles et le peuple, eurent cela de particulier qu'ils subsistèrent pendant sept siècles sans se détruire : à peine furent-ils ébranlés par des séditions populaires et par quelques conspirations des grands. Comme les guerres civiles, source des crimes publics, sont cependant mères des vertus particulières, la république gagna plus qu'elle ne perdit à ces orages. Si ses destinées sur la terre ne furent pas aussi longues que celles de sa rivale, du moins à Carthage la liberté ne succomba qu'avec la patrie.

Mais comme les nations les plus libres sont aussi les plus passionnées, nous trouvons, avant la première guerre punique, les Carthaginois engagés dans des guerres honteuses. Ils donnèrent des chaînes à ces peuples de la Bétique, dont le courage ne sauva pas la vertu; ils s'allièrent avec Xerxès, et perdirent une bataille contre Gélon, le même jour que les Lacédémoniens succombèrent aux Thermopyles. Les hommes malgré leurs préjugés, font un tel cas des sentiments nobles, que personne ne songe aux quatre-vingt mille Carthaginois égorgés dans les champs de Sicile, tandis que le monde entier s'entretient des trois cents Spartiates morts pour obéir aux saintes lois de leur pays. C'est la grandeur de la cause, et non pas celle des moyens, qui conduit à la véritable renommée; et l'honneur a fait dans tous les temps la partie la plus solide de la gloire.

Après avoir combattu tour à tour Agathocle en Afrique et Pyrrhus en Sicile, les Carthaginois en vinrent aux mains avec la république romaine. La cause de la première guerre punique fut légère, mais cette guerre amena Régulus aux portes de Carthage.

Les Romains, ne voulant point interrompre le cours des victoires de ce grand homme, ni envoyer les consuls Fulvius et M. Émilius prendre sa place, lui ordonnèrent de rester en Afrique, en qualité de proconsul. Il se plaignit de ces honneurs; il écrivit au sénat, et le pria instamment de lui ôter le commandement de

l'armée : une affaire importante aux yeux de Régulus demandait sa présence en Italie. Il avait un champ de sept arpents à Pupinium : le fermier de ce champ étant mort, le valet du fermier s'était enfui avec les bœufs et les instruments du labourage. Régulus représentait aux sénateurs que si sa ferme demeurait en friche, il lui serait impossible de faire vivre sa femme et ses enfants. Le sénat ordonna que le champ de Régulus serait cultivé aux frais de la république; qu'on tirerait du trésor l'argent nécessaire pour racheter les objets volés, et que les enfants et la femme du proconsul seraient, pendant son absence, nourris aux dépens du peuple romain. Dans une juste admiration de cette simplicité, Tite-Live s'écrie : « Oh! combien la vertu est préférable aux « richesses! Celles-ci passent avec ceux qui les possèdent; la pau- « vreté de Régulus est encore en vénération. »

Régulus, marchant de victoire en victoire, s'empara bientôt de Tunis : la prise de cette ville jeta la consternation parmi les Carthaginois; ils demandèrent la paix au proconsul. Ce laboureur romain prouva qu'il est plus facile de conduire la charrue après avoir remporté des victoires, que de diriger d'une main ferme une prospérité éclatante : le véritable grand homme est surtout fait pour briller dans le malheur; il semble égaré dans le succès, et paraît comme étranger à la fortune. Régulus proposa aux ennemis des conditions si dures, qu'ils se virent forcés de continuer la guerre.

Pendant ces négociations, la destinée amenait au travers des mers un homme qui devait changer le cours des événements : un Lacédémonien nommé *Xantippe* vient retarder la chute de Carthage; il livre bataille aux Romains sous les murs de Tunis, détruit leur armée, fait Régulus prisonnier, se rembarque, et disparaît sans laisser d'autres traces dans l'histoire[1].

Régulus, conduit à Carthage, éprouva les traitements les plus inhumains; on lui fit expier les durs triomphes de sa patrie. Ceux qui traînaient à leurs chars avec tant d'orgueil des rois tombés du trône, des femmes, des enfants en pleurs, pouvaient-ils espérer qu'on respectât dans les fers un citoyen de Rome?

La fortune redevint favorable aux Romains. Carthage demanda

1. Quelques auteurs accusent les Carthaginois de l'avoir fait périr par jalousie de sa gloire, mais cela n'est pas prouvé.

une seconde fois la paix; elle envoya des ambassadeurs en Italie : Régulus les accompagnait. Ses maîtres lui firent donner sa parole qu'il reviendrait prendre ses chaînes, si les négociations n'avaient pas une heureuse issue : on espérait qu'il plaiderait fortement en faveur d'une paix, qui lui devait rendre sa patrie.

Régulus, arrivé aux portes de Rome, refusa d'entrer dans la ville. Il y avait une ancienne loi qui défendait à tout étranger d'introduire dans le sénat les ambassadeurs d'un peuple ennemi : Régulus, se regardant comme un envoyé des Carthaginois, fit revivre en cette occasion l'antique usage. Les sénateurs furent donc obligés de s'assembler hors des murs de la cité. Régulus leur déclara qu'il venait, par l'ordre de ses maîtres, demander au peuple romain la paix ou l'échange des prisonniers.

Les ambassadeurs de Carthage, après avoir exposé l'objet de leur mission, se retirèrent : Régulus les voulut suivre; mais les sénateurs le prièrent de rester à la délibération.

Pressé de dire son avis, il représenta fortement toutes les raisons que Rome avait de continuer la guerre contre Carthage. Les sénateurs, admirant sa fermeté, désiraient sauver un tel citoyen : le grand pontife soutenait qu'on pouvait le dégager des serments qu'il avait faits.

« Suivez les conseils que je vous ai donnés, dit l'illustre captif, « d'une voix qui étonna l'assemblée, et oubliez Régulus. Je ne « demeurerai point dans Rome, après avoir été l'esclave de Car- « thage. Je n'attirerai point sur vous la colère des dieux. J'ai « promis aux ennemis de me remettre entre leurs mains, si vous « rejetiez la paix : je tiendrai mon serment. On ne trompe point « Jupiter par de vaines expiations; le sang des taureaux et des « brebis ne peut effacer un mensonge, et le sacrilège est puni tôt « ou tard

« Je n'ignore point le sort qui m'attend; mais un crime flétrirait « mon âme : la douleur ne brisera que mon corps. D'ailleurs il « n'est point de maux pour celui qui sait les souffrir : s'ils passent « les forces de la nature, la mort nous en délivre. Pères conscrits, « cessez de me plaindre : j'ai disposé de moi, et rien ne pourra me « faire changer de sentiments. Je retourne à Carthage; je fais mon « devoir, et je laisse faire aux dieux. »

Régulus mit le comble à sa magnanimité : afin de diminuer l'intérêt qu'on prenait à sa vie, et pour se débarrasser d'une com-

passion inutile, il dit aux sénateurs que les Carthaginois lui avaient fait boire un poison lent avant de sortir de prison : « Ainsi, ajouta-t-il, vous ne perdrez de moi que quelques instants, « qui ne valent pas la peine d'être achetés par un parjure. » Il se leva, s'éloigna de Rome sans proférer une parole de plus, tenant les yeux attachés à la terre, et repoussant sa femme et ses enfants, soit qu'il craignît d'être attendri par leurs adieux, soit que, comme esclave carthaginois, il se trouvât indigne des embrassements d'une matrone romaine. Il finit ses jours dans d'affreux supplices, si toutefois le silence de Polybe et de Diodore ne balance pas le récit des historiens latins. Régulus fut un exemple mémorable de ce que peuvent, sur une âme courageuse, la religion du serment et l'amour de la patrie. Que si l'orgueil eut peut-être un peu de part à la résolution de ce mâle génie, se punir ainsi d'avoir été vaincu, c'était être digne de la victoire.

Après vingt-quatre années de combats, un traité de paix mit fin à la première guerre punique. Mais les Romains n'étaient déjà plus ce peuple de laboureurs conduit par un sénat de rois, élevant des autels à la Modération et à la Petite Fortune : c'étaient des hommes qui se sentaient faits pour commander, et que l'ambition poussait incessamment à l'injustice. Sous un prétexte frivole, ils envahirent la Sardaigne, et s'applaudirent d'avoir fait, en pleine paix, une conquête sur les Carthaginois. Ils ne savaient pas que le vengeur de la foi violée était déjà aux portes de Sagonte, et que bientôt il paraîtrait sur les collines de Rome : ici commence la seconde guerre punique.

Annibal me paraît avoir été le plus grand capitaine de l'antiquité : si ce n'est pas celui que l'on aime le mieux, c'est celui qui étonne davantage. Il n'eut ni l'héroïsme d'Alexandre, ni les talents universels de César; mais il les surpassa l'un et l'autre comme homme de guerre. Ordinairement l'amour de la patrie ou de la gloire conduit les héros aux prodiges : Annibal seul est guidé par la haine. Livré à ce génie d'une nouvelle espèce, il part des extrémités de l'Espagne avec une armée composée de vingt peuples divers. Il franchit les Pyrénées et les Gaules, dompte les nations ennemies sur son passage, traverse les fleuves, arrive au pied des Alpes. Ces montagnes sans chemins, défendues par des barbares, opposent en vain leur barrière à Annibal. Il tombe de leurs sommets glacés sur l'Italie, écrase la première armée consulaire sur

les bords du Tésin, frappe un second coup à la Trébia, un troisième à Trasimène, et du quatrième coup de son épée il semble immoler Rome dans la plaine de Cannes. Pendant seize années il fait la guerre sans secours au sein de l'Italie; pendant seize années, il ne lui échappe qu'une de ces fautes qui décident du sort des empires, et qui paraissent si étrangères à la nature d'un grand homme, qu'on peut les attribuer raisonnablement à un dessein de la Providence.

Infatigable dans les périls, inépuisable dans les ressources, fin, ingénieux, éloquent, savant même, et auteur de plusieurs ouvrages, Annibal eut toutes les distinctions qui appartiennent à la supériorité de l'esprit et à la force du caractère; mais il manqua des hautes qualités du cœur : froid, cruel, sans entrailles, né pour renverser et non pour fonder des empires, il fut en magnanimité fort inférieur à son rival.

Le nom de Scipion l'Africain est un des beaux noms de l'histoire. L'ami des dieux, le généreux protecteur de l'infortune et de la beauté, Scipion a quelques traits de ressemblance avec nos anciens chevaliers. En lui commence cette urbanité romaine, ornement du génie de Cicéron, de Pompée, de César, et qui remplaça chez ces citoyens illustres la rusticité de Caton et de Fabricius.

Annibal et Scipion se rencontrèrent aux champs de Zama, l'un célèbre par ses victoires, l'autre fameux par ses vertus; dignes tous les deux de représenter leurs grandes patries, et de se disputer l'empire du monde.

Au départ de la flotte de Scipion pour l'Afrique, le rivage de la Sicile était bordé d'un peuple immense et d'une foule de soldats. Quatre cents vaisseaux de charge et cinquante trirèmes couvraient la rade de Lilybée. On distinguait à ses trois fanaux la galère de Lélius, amiral de la flotte. Les autres vaisseaux, selon leur grandeur, portaient une ou deux lumières. Les yeux du monde étaient attachés sur cette expédition, qui devait arracher Annibal de l'Italie, et décider enfin du sort de Rome et de Carthage. La cinquième et la sixième légion, qui s'étaient trouvées à la bataille de Cannes, brûlaient du désir de ravager les foyers du vainqueur. Le général surtout attirait les regards : sa piété envers les dieux, ses exploits en Espagne, où il avait vengé la mort de son oncle et de son père, le projet de rejeter la guerre en Afrique : projet que lui

seul avait conçu, contre l'opinion du grand Fabius; enfin, cette faveur que les hommes accordent aux entreprises hardies, à la gloire, à la beauté, à la jeunesse, faisaient de Scipion l'objet de tous les vœux comme de toutes les espérances.

Le jour du départ ne tarda pas d'arriver. Au lever de l'aurore, Scipion parut sur la poupe de la galère de Lélius, à la vue de la flotte, et de la multitude qui couvrait les hauteurs du rivage. Un héraut leva son sceptre, et fit faire silence :

« Dieux et déesses de la terre, s'écria Scipion, et vous, divinités « de la mer, accordez une heureuse issue à mon entreprise! que « mes desseins tournent à ma gloire et à celle du peuple romain! « Que, pleins de joie, nous retournions un jour dans nos foyers, « chargés des dépouilles de l'ennemi; et que Carthage éprouve les « malheurs dont elle avait menacé ma patrie! »

Cela dit, on égorge une victime; Scipion en jette les entrailles fumantes dans la mer : les voiles se déploient au son de la trompette; un vent favorable emporte la flotte entière loin des rivages de la Sicile.

Le lendemain du départ, on découvrit la terre d'Afrique et le promontoire de Mercure : la nuit survint, et la flotte fut obligée de jeter l'ancre. Au retour du soleil, Scipion, apercevant la côte, demanda le nom du promontoire le plus voisin des vaisseaux. « C'est le cap Beau », répondit le pilote. A ce nom d'heureux augure, le général, saluant la fortune de Rome, ordonna de tourner la proue de sa galère vers l'endroit désigné par les dieux.

Le débarquement s'accomplit sans obstacles; la consternation se répandit dans les villes et dans les campagnes; les chemins étaient couverts d'hommes, de femmes et d'enfants, qui fuyaient avec leurs troupeaux : on eût cru voir une de ces grandes migrations des peuples, quand des nations entières, par la colère ou par la volonté du ciel, abandonnent les tombeaux de leurs aïeux. L'épouvante saisit Carthage : on crie aux armes, on ferme les portes; on place des soldats sur les murs, comme si les Romains étaient déjà prêts à donner l'assaut.

Cependant Scipion avait envoyé sa flotte vers Utique; il marchait lui-même par terre à cette ville, dans le dessein de l'assiéger : Masinissa vint le rejoindre avec deux mille chevaux.

Ce roi numide, d'abord allié des Carthaginois, avait fait la guerre aux Romains en Espagne; par une suite d'aventures

extraordinaires, ayant perdu et recouvré plusieurs fois son royaume, il se trouvait fugitif quand Scipion débarqua en Afrique. Syphax, prince des Gétules, qui avait épousé Sophonisbe, fille d'Asdrubal, venait de s'emparer des États de Masinissa. Celui-ci se jeta dans les bras de Scipion, et les Romains lui durent en partie le succès de leurs armes.

Après quelques combats heureux, Scipion mit le siège devant Utique. Les Carthaginois, commandés par Asdrubal et par Syphax, formèrent deux camps séparés à la vue du camp romain. Scipion parvint à mettre le feu à ces deux camps, dont les tentes étaient faites de nattes et de roseaux, à la manière des Numides. Quarante mille hommes périrent ainsi dans une seule nuit. Le vainqueur, qui prit dans cette circonstance une quantité prodigieuse d'armes, les fit brûler en l'honneur de Vulcain.

Les Carthaginois ne se découragèrent point : ils ordonnèrent de grandes levées. Syphax, touché des larmes de Sophonisbe, demeura fidèle aux vaincus, et s'exposa de nouveau pour la patrie d'une femme qu'il aimait avec passion. Toujours favorisé du ciel, Scipion battit les armées ennemies, prit les villes de leur dépendance, s'empara de Tunis, et menaça Carthage d'une entière destruction. Entraîné par son fatal amour, Syphax osa reparaître devant les vainqueurs, avec un courage digne d'un meilleur sort. Abandonné des siens sur le champ de bataille, il se précipite seul dans les escadrons romains : il espérait que ses soldats, honteux d'abandonner leur roi, tourneraient la tête, et viendraient mourir avec lui : mais ces lâches continuèrent à fuir; et Syphax, dont le cheval fut tué d'un coup de pique, tomba vivant entre les mains de Masinissa.

C'était un grand sujet de joie pour ce dernier prince, de tenir prisonnier celui qui lui avait ravi la couronne : quelque temps après, le sort des armes mit aussi au pouvoir de Masinissa Sophonisbe, femme de Syphax. Elle se jette aux pieds du vainqueur.

« Je suis ta prisonnière : ainsi le veulent les dieux, ton courage « et la fortune; mais, par tes genoux que j'embrasse, par cette « main triomphante que tu me permets de toucher, je t'en supplie, « ô Masinissa, garde-moi pour ton esclave, sauve-moi de l'horreur « de devenir la proie d'un barbare. Hélas! il n'y a qu'un moment « que j'étais, ainsi que toi-même, environnée de la majesté des « rois! Songe que tu ne peux renier ton sang; que tu partages

« avec Syphax le nom de Numide. Mon époux sortit de ce palais « par la colère des dieux : puisses-tu y être entré sous de plus « heureux auspices ! Citoyenne de Carthage, fille d'Asdrubal, juge « de ce que je dois attendre d'un Romain. Si je ne puis rester dans « les fers d'un prince né sur le sol de ma patrie, si la mort peut « seule me soustraire au joug de l'étranger, donne-moi cette mort : « je la compterai au nombre de tes bienfaits. »

Masinissa fut touché des pleurs et du sort de Sophonisbe : elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et d'une incomparable beauté. Ses supplications, dit Tite-Live, étaient moins des prières que des caresses. Masinissa vaincu lui promit tout, et, non moins passionné que Syphax, il fit son épouse de sa prisonnière.

Syphax, chargé de fers, fut présenté à Scipion. Ce grand homme, qui naguère avait vu sur un trône celui qu'il contemplait à ses pieds, se sentit touché de compassion. Syphax avait été autrefois l'allié des Romains ; il rejeta la faute de sa défection sur Sophonisbe. « Les flambeaux de mon fatal hyménée, dit-il, ont réduit « mon palais en cendres ; mais une chose me console : la furie qui « a détruit ma maison est passée dans la couche de mon ennemi ; « elle réserve à Masinissa un sort pareil au mien. »

Syphax cachait ainsi, sous l'apparence de la haine, la jalousie qui lui arrachait ces paroles, car ce prince aimait encore Sophonisbe. Scipion n'était pas sans inquiétude ; il craignait que la fille d'Asdrubal ne prît sur Masinissa l'empire qu'elle avait eu sur Syphax. La passion de Masinissa paraissait déjà d'une violence extrême : il s'était hâté de célébrer ses noces avant d'avoir quitté les armes ; impatient de s'unir à Sophonisbe, il avait allumé les torches nuptiales devant les dieux domestiques de Syphax, devant ces dieux accoutumés à exaucer les vœux formés contre les Romains. Masinissa était revenu auprès de Scipion : celui-ci, en donnant des louanges au roi des Numides, lui fit quelques légers reproches de sa conduite envers Sophonisbe. Alors Masinissa rentra en lui-même, et, craignant de s'attirer la disgrâce des Romains, sacrifia son amour à son ambition. On l'entendit gémir au fond de sa tente, et se débattre contre ces sentiments généreux que l'homme n'arrache point de son cœur sans violence. Il fit appeler l'officier chargé de garder le poison du roi : ce poison servait aux princes africains à se délivrer de la vie quand ils étaient tombés dans un malheur sans remède : ainsi, la couronne, qui n'était point chez eux à l'abri

des révolutions de la fortune, était du moins à l'abri du mépris. Masinissa mêla le poison dans une coupe, pour l'envoyer à Sophonisbe. Puis, s'adressant à l'officier chargé du triste message : « Dis « à la reine que si j'avais été le maître, jamais Masinissa n'eût été « séparé de Sophonisbe. Les dieux des Romains en ordonnent « autrement. Je lui tiens du moins une de mes promesses : elle ne « tombera point vivante entre les mains de ses ennemis, si elle se « soumet à sa fortune en citoyenne de Carthage, en fille d'Asdrubal, « et en femme de Syphax et de Masinissa. »

L'officier entra chez Sophonisbe, et lui transmit l'ordre du roi. « Je reçois ce don nuptial avec joie, répondit-elle, puisqu'il est vrai « qu'un mari n'a pu faire à sa femme d'autre présent. Dis à ton « maître qu'en perdant la vie, j'aurais du moins conservé « l'honneur, si je n'eusse point épousé Masinissa la veille de ma « mort. » Elle avala le poison.

Ce fut dans ces conjonctures que les Carthaginois rappelèrent Annibal de l'Italie : il versa des larmes de rage, il accusa ses concitoyens, il s'en prit aux dieux, il se reprocha de n'avoir pas marché à Rome après la bataille de Cannes. Jamais homme, en quittant son pays pour aller en exil, n'éprouva plus de douleur qu'Annibal en s'arrachant d'une terre étrangère pour rentrer dans sa patrie.

Il débarqua sur la côte d'Afrique avec les vieux soldats qui avaient traversé, comme lui, les Espagnes, les Gaules, l'Italie; qui montraient plus de faisceaux ravis à des préteurs, à des généraux, à des consuls, que tous les magistrats de Rome n'en faisaient porter devant eux. Annibal avait été trente-six ans absent de sa patrie : il en était sorti enfant; il y revenait dans un âge avancé, ainsi qu'il le dit lui-même à Scipion. Quelles durent être les pensées de ce grand homme quand il revit Carthage, dont les murs et les habitants lui étaient presque étrangers! Deux de ses frères étaient morts; les compagnons de son enfance avaient disparu; les générations s'étaient succédé : les temples chargés de la dépouille des Romains furent sans doute les seuls lieux qu'Annibal put reconnaître dans cette Carthage nouvelle. Si ses concitoyens n'avaient pas été aveuglés par l'envie, avec quelle admiration ils auraient contemplé ce héros, qui, depuis trente ans, versait son sang pour eux dans une région lointaine, et les couvrait d'une gloire ineffaçable! Mais quand les services sont si éminents qu'ils

excèdent les bornes de la reconnaissance, ils ne sont payés que par l'ingratitude. Annibal eut le malheur d'être plus grand que le peuple chez lequel il était né, et son destin fut de vivre et de mourir en terre étrangère.

Il conduisit son armée à Zama. Scipion rapprocha son camp de celui d'Annibal. Le général carthaginois eut un pressentiment de l'infidélité de la fortune; car il demanda une entrevue au général romain, afin de lui proposer la paix. On fixa le lieu du rendez-vous. Quand les deux capitaines furent en présence, ils demeurèrent muets et saisis d'admiration l'un pour l'autre. Annibal prit enfin la parole :

« Scipion, les dieux ont voulu que votre père ait été le premier « des généraux ennemis à qui je me sois montré en Italie, les « armes à la main; ces mêmes dieux m'ordonnent de venir « aujourd'hui, désarmé, demander la paix à son fils. Vous avez vu « les Carthaginois campés aux portes de Rome : le bruit d'un « camp romain se fait entendre à présent jusque dans les murs « de Carthage. Sorti enfant de ma patrie, j'y rentre plein de « jours; une longue expérience de la bonne et de la mauvaise « fortune m'a appris à juger des choses par la raison, et non par « l'événement. Votre jeunesse, et le bonheur qui ne vous a point « encore abandonné, vous rendront peut-être ennemi du repos : « dans la prospérité on ne songe point aux revers. Vous avez l'âge « que j'avais à Cannes et à Trasimène. Voyez ce que j'ai été, et « connaissez, par mon exemple, l'inconstance du sort. Celui qui « vous parle en suppliant est ce même Annibal qui, campé entre le « Tibre et le Téveron, prêt à donner l'assaut à Rome, délibérait « sur ce qu'il ferait de votre patrie. J'ai porté l'épouvante dans les « champs de vos pères, et je suis réduit à vous prier d'épargner de « tels malheurs à mon pays. Rien n'est plus incertain que le succès « des armes : un moment peut vous ravir votre gloire et vos espé- « rances. Consentir à la paix, c'est rester vous-même l'arbitre de « vos destinées; combattre, c'est remettre votre sort entre les mains « des dieux. »

A ce discours étudié, Scipion répondit avec plus de franchise, mais moins d'éloquence : il rejeta comme insuffisantes les propositions de paix que lui faisait Annibal, et l'on ne songea plus qu'à combattre. Il est probable que l'intérêt de la patrie ne fut pas le seul motif qui porta le général romain à rompre avec le général

carthaginois, et que Scipion ne put se défendre du désir de se mesurer avec Annibal.

Le lendemain de cette entrevue, deux armées, composées de vétérans, conduites par les deux plus grands capitaines des deux plus grands peuples de la terre, s'avancèrent pour se disputer, non les murs de Rome et de Carthage, mais l'empire du monde, prix de ce dernier combat.

Scipion plaça les piquiers au premier rang, les princes au second, et les triaires au troisième. Il rompit ces lignes par des intervalles égaux, afin d'ouvrir un passage aux éléphants des Carthaginois. Des vélites répandus dans ces intervalles devaient, selon l'occasion, se replier derrière les soldats pesamment armés, ou lancer sur les éléphants une grêle de flèches et de javelots. Lélius couvrait l'aile gauche de l'armée avec la cavalerie latine, et Masinissa commandait à l'aile droite les chevaux numides.

Annibal rangea quatre-vingts éléphants sur le front de son armée, dont la première ligne était composée de Liguriens, de Gaulois, de Baléares et de Maures; les Carthaginois venaient au second rang; des Bruttiens formaient derrière eux une espèce de réserve, sur laquelle le général comptait peu. Annibal opposa sa cavalerie à la cavalerie des Romains, les Carthaginois à Lélius, et les Numides à Masinissa.

Les Romains sonnent les premiers la charge. Ils poussent en même temps de si grands cris, qu'une partie des éléphants effrayés se replie sur l'aile gauche de l'armée d'Annibal, et jette la confusion parmi les cavaliers numides. Masinissa aperçoit leur désordre, fond sur eux, et achève de les mettre en fuite. L'autre partie des éléphants qui s'étaient précipités sur les Romains est repoussée par les vélites, et cause, à l'aile droite des Carthaginois, le même accident qu'à l'aile gauche. Ainsi, dès le premier choc, Annibal demeura sans cavalerie, et découvert sur ses deux flancs : des raisons puissantes, que l'histoire n'a pas connues, l'empêchèrent sans doute de penser à la retraite.

L'infanterie en étant venue aux mains, les soldats de Scipion enfoncèrent facilement la première ligne de l'ennemi, qui n'était composée que de mercenaires. Les Romains et les Carthaginois se trouvèrent alors face à face. Les premiers, pour arriver aux seconds, étant obligés de passer sur des monceaux de cadavres, rompirent leur ligne, et furent au moment de perdre la victoire.

Scipion voit le danger, et change son ordre de bataille. Il fait passer les princes et les triaires au premier rang, et les place à la droite et à la gauche des piquiers ; il déborde par ce moyen le front de l'armée d'Annibal, qui avait déjà perdu sa cavalerie, et la première ligne de ses fantassins. Les vétérans carthaginois soutinrent la gloire qu'ils s'étaient acquise dans tant de batailles. On reconnaissait parmi eux, à leurs couronnes, de simples soldats qui avaient tué, de leurs propres mains, des généraux et des consuls. Mais la cavalerie romaine, revenant de la poursuite des ennemis, charge par derrière les vieux compagnons d'Annibal. Entourés de toutes parts, ils combattent jusqu'au dernier soupir, et n'abandonnent leurs drapeaux qu'avec la vie. Annibal lui-même, après avoir fait tout ce qu'on peut attendre d'un grand général et d'un soldat intrépide, se sauve avec quelques cavaliers.

Resté maître du champ de bataille, Scipion donna de grands éloges à l'habileté que son rival avait déployée dans les événements du combat. Était-ce générosité ou orgueil? Peut-être l'une et l'autre ; car le vainqueur était Scipion, et le vaincu Annibal.

La bataille de Zama mit fin à la seconde guerre punique. Carthage demanda la paix, et ne la reçut qu'à des conditions qui présageaient sa ruine prochaine. Annibal, n'osant se fier à la foi d'un peuple ingrat, abandonna sa patrie. Il erra dans les cours étrangères, cherchant partout des ennemis aux Romains, et partout poursuivi par eux; donnant à de faibles rois des conseils qu'ils étaient incapables de suivre, et apprenant par sa propre expérience qu'il ne faut porter chez les hôtes couronnés ni gloire ni malheur. On assure qu'il rencontra Scipion à Éphèse, et que, s'entretenant avec son vainqueur, celui-ci lui dit : « A votre avis, Annibal, quel « a été le premier capitaine du monde? — Alexandre, répondit le « Carthaginois. — Et le second? repartit Scipion. — Pyrrhus. — « Et le troisième? — Moi. — Que serait-ce donc, s'écria Scipion en « riant, si vous m'aviez-vaincu? — Je me serais placé, répondit « Annibal, avant Alexandre. » Mot qui prouve que l'illustre banni avait appris dans les cours l'art de la flatterie, et qu'il avait à la fois trop de modestie et trop d'orgueil.

Enfin, les Romains ne purent se résoudre à laisser vivre Annibal. Seul, proscrit et malheureux, il leur semblait balancer la fortune du Capitole. Ils étaient humiliés en pensant qu'il y avait au monde un homme qui les avait vaincus, et qui n'était point effrayé

de leur grandeur. Ils envoyèrent une ambassade jusqu'au fond de l'Asie, demander au roi Prusias la mort de son suppliant. Prusias eut la lâcheté d'abandonner Annibal. Alors ce grand homme avala du poison, en disant : « Délivrons les Romains de la crainte que leur « cause un vieillard exilé, désarmé et trahi. »

Scipion éprouva comme Annibal les peines attachées à la gloire. Il finit ses jours à Literne, dans un exil volontaire. On a remarqué qu'Annibal, Philopœmen et Scipion moururent à peu près dans le même temps, tous trois victimes de l'ingratitude de leur pays. L'Africain fit graver sur son tombeau cette inscription si connue :

INGRATE PATRIE,
TU N'AURAS PAS MES OS.

Mais, après tout, la proscription et l'exil, qui peuvent faire oublier des noms vulgaires, attirent les yeux sur les noms illustres : la vertu heureuse nous éblouit; elle charme nos regards lorsqu'elle est persécutée.

Carthage elle-même ne survécut pas longtemps à Annibal. Scipion Nasica et les sénateurs les plus sages voulaient conserver à Rome une rivale; mais on ne change point les destinées des empires. La haine aveugle du vieux Caton l'emporta; et les Romains, sous le prétexte le plus frivole, commencèrent la troisième guerre punique.

Ils employèrent d'abord une insigne perfidie pour dépouiller les ennemis de leur armes. Les Carthaginois, ayant en vain demandé la paix, résolurent de s'ensevelir sous les ruines de leur cité. Les consuls Marcius et Manilius parurent bientôt sous les murs de Carthage. Avant d'en former le siège, ils eurent recours à deux cérémonies formidables : l'évocation des divinités tutélaires de cette ville, et le dévouement de la patrie d'Annibal aux dieux infernaux.

« Dieu ou déesse qui protégez le peuple et la république de « Carthage, génie à qui la défense de cette ville est confiée, aban- « donnez vos anciennes demeures; venez habiter nos temples. « Puissent Rome et nos sacrifices vous être plus agréables que la « ville et les sacrifices des Carthaginois ! »

Passant ensuite à la formule de dévouement :

« Dieu Pluton, Jupiter malfaisant, dieux Mânes, frappez de « terreur la ville de Carthage; entraînez ses habitants aux enfers.

« Je vous dévoue la tête des ennemis, leurs biens, leurs villes, « leurs campagnes; remplissez mes vœux, et je vous immolerai « trois brebis noires. Terre, mère des hommes, et vous, Jupiter, je « vous atteste. »

Cependant les consuls furent repoussés avec vigueur. Le génie d'Annibal s'était réveillé dans la ville assiégée. Les femmes coupèrent leurs cheveux; elles en firent des cordes pour les arcs et pour les machines de guerre. Scipion, le second Africain, servait alors comme tribun dans l'armée romaine. Quelques vieillards qui avaient vu le premier Scipion en Afrique vivaient encore, entre autres le célèbre Masinissa. Ce roi numide, âgé de plus de quatre-vingts ans, invita le jeune Scipion à sa cour; c'est sur la supposition de cette entrevue[1] que Cicéron composa le beau morceau de sa *République*, connu sous le nom du *Songe de Scipion*. Il fait parler ainsi l'Émilien à Lélius, à Philus, à Manilius et à Scévola :

« J'aborde Masinissa. Le vieillard me reçoit dans ses bras, et « m'arrose de ses pleurs. Il lève les yeux au ciel et s'écrie : Soleil, « dieux célestes, je vous remercie! Je reçois, avant de mourir, « dans mon royaume et à mes foyers, le digne héritier de « l'homme vertueux et du grand capitaine toujours présent à ma « mémoire! »

« La nuit, plein des discours de Masinissa, je rêvai que l'Africain « s'offrait devant moi : je tremblais, saisi de respect et de crainte. « L'Africain me rassura, et me transporta avec lui au plus haut « du ciel, dans un lieu tout brillant d'étoiles. Il me dit :

« Abaissez vos regards, et voyez Carthage : je la forçai de se « soumettre au peuple romain; dans deux ans vous la détruirez de « fond en comble, et vous mériterez par vous-même le nom d'Afri- « cain, que vous ne tenez encore que de mon héritage... Sachez, « pour vous encourager à la vertu, qu'il est dans le ciel un lieu « destiné à l'homme juste. Ce qu'on appelle la vie sur la terre, « c'est la mort. On n'existe que dans la demeure éternelle des « âmes, et l'on ne parvient à cette demeure que par la sainteté, la « religion, la justice, le respect envers ses parents, et le dévoue- « ment à la patrie. Sachez surtout mépriser les récompenses des « mortels. Vous voyez d'ici combien cette terre est petite, combien

1. Scipion avait vu auparavant Masinissa. Sa dernière entrevue n'eut pas lieu, car Masinissa était mort quand Scipion arriva à sa cour.

« les plus vastes royaumes occupent peu de place sur le globe que « vous découvrez à peine, combien de solitudes et de mers divi- « sent les peuples entre eux! Quel serait donc l'objet de votre « ambition? Le nom d'un Romain a-t-il jamais franchi les som- « mets du Caucase ou les rivages du Gange? Que de peuples à « l'orient, à l'occident, au midi, au septentrion, n'entendront « jamais parler de l'Africain! Et ceux qui en parlent aujourd'hui, « combien de temps en parleront-ils? Ils vont mourir. Dans le « bouleversement des empires, dans ces grandes révolutions que « le temps amène, ma mémoire périra sans retour. O mon fils! ne « songez donc qu'aux sanctuaires divins où vous entendez cette « harmonie des sphères qui charme maintenant vos oreilles; « n'aspirez qu'à ces temples éternels préparés pour les grandes « âmes et pour ces génies sublimes qui, pendant la vie, se sont « élevés à la contemplation des choses du ciel. » L'Africain se tut, « et je m'éveillai. »

Cette noble fiction d'un consul romain, surnommé *le Père de la patrie*, ne déroge point à la gravité de l'histoire. Si l'histoire est faite pour conserver les grands noms et les pensées du génie, ces grands noms et ces pensées se trouvent ici[1].

Scipion l'Émilien, nommé consul par la faveur du peuple, eut ordre de continuer le siège de Carthage. Il surprit d'abord la ville basse, qui portait le nom de *Mégara* ou de *Magara*[2]. Il voulut ensuite fermer le port extérieur au moyen d'une chaussée. Les Carthaginois ouvrirent une autre entrée à ce port, et parurent en mer au grand étonnement des Romains. Ils auraient pu brûler la flotte de Scipion; mais l'heure de Carthage était venue, et le trouble s'était emparé des conseils de cette ville infortunée.

Elle fut défendue par un certain Asdrubal, homme cruel, qui commandait trente mille mercenaires, et qui traitait les citoyens avec autant de rigueur que les ennemis. L'hiver s'étant passé dans les entreprises que j'ai décrites, Scipion attaqua au printemps le port intérieur, appelé le *Cothon*.

Bientôt maître des murailles de ce port, il s'avança jusque dans la grande place de la ville. Trois rues s'ouvraient sur cette place, et montaient en pente jusqu'à la citadelle, connue sous le nom de

1. Ce songe est une imitation d'un passage de *la République de Platon*.
2. Je ne ferai la description de Carthage qu'en parlant de ses ruines.

Byrsa. Les habitants se défendirent dans les maisons de ces rues : Scipion fut obligé de les assiéger, et de prendre chaque maison tour à tour. Ce combat dura six jours et six nuits. Une partie des soldats romains forçait les retraites des Carthaginois, tandis qu'une autre partie était occupée à tirer avec des crocs les corps entassés dans les maisons ou précipités dans les rues. Beaucoup de vivants furent jetés pêle-mêle dans les fossés avec les morts.

Le septième jour, des députés parurent en habits de suppliants; ils se bornaient à demander la vie des citoyens réfugiés dans la citadelle. Scipion leur accorda leur demande, exceptant toutefois de cette grâce les déserteurs romains qui avaient passé du côté des Carthaginois. Cinquante mille personnes, hommes, femmes, enfants et vieillards, sortirent ainsi de Byrsa.

Au sommet de la citadelle s'élevait un temple consacré à Esculape. Les transfuges, au nombre de neuf cents, se retranchèrent dans ce temple. Asdrubal les commandait; il avait avec lui sa femme et ses deux enfants. Cette troupe désespérée soutint quelque temps les efforts des Romains : mais, chassée peu à peu des parvis du temple, elle se renferma dans le temple même. Alors Asdrubal, entraîné par l'amour de la vie, abandonnant secrètement ses compagnons d'infortune, sa femme et ses enfants, vint, un rameau d'olivier à la main, embrasser les genoux de Scipion. Scipion le fit aussitôt montrer aux transfuges. Ceux-ci, pleins de rage, mirent le feu au temple, en faisant contre Asdrubal d'horribles imprécations.

Comme les flammes commençaient à sortir de l'édifice, on vit paraître une femme couverte de ses plus beaux habits, et tenant par la main deux enfants : c'était la femme d'Asdrubal. Elle promène ses regards sur les ennemis qui entouraient la citadelle, et, reconnaissant Scipion : « Romain, s'écria-t-elle, je ne demande « point au ciel qu'il exerce sur toi sa vengeance : tu ne fais que « suivre les lois de la guerre : mais puisses-tu, avec les divinités « de mon pays, punir le perfide qui trahit sa femme, ses enfants, « sa patrie et ses dieux ! Et toi, Asdrubal, Rome déjà prépare le « châtiment de tes forfaits ! Indigne chef de Carthage, cours te « faire traîner au char de ton vainqueur, tandis que ce feu va « nous dérober, moi et mes enfants, à l'esclavage ! »

En achevant ces mots, elle égorge ses enfants, les jette dans les flammes, et s'y précipite après eux Tous les transfuges imitent son exemple.

Ainsi périt la patrie de Didon, de Sophonisbe et d'Annibal. Florus veut que l'on juge de la grandeur du désastre par l'embrasement, qui dura dix-sept jours entiers. Scipion versa des pleurs sur le sort de Carthage. A l'aspect de l'incendie qui consumait cette ville naguère si florissante, il songea aux révolutions des empires, et prononça ces vers d'Homère, en les appliquant aux destinées futures de Rome : « Un temps viendra, où l'on verra « périr et les sacrés murs d'Ilion, et le belliqueux Priam, et tout son peuple.» Corinthe fut détruite la même année que Carthage, et un enfant de Corinthe répéta, comme Scipion, un passage d'Homère, à la vue de sa patrie en cendres. Quel est donc cet homme que toute l'antiquité appelle à la chute des États et au spectacle des calamités des peuples, comme si rien ne pouvait être grand et tragique sans sa présence; comme si toutes les douleurs humaines étaient sous la protection et sous l'empire du chantre d'Ilion et d'Hector?

Carthage ne fut pas plutôt détruite, qu'un dieu vengeur sembla sortir de ses ruines : Rome perd ses mœurs; elle voit naître dans son sein des guerres civiles; et cette corruption et ces discordes commencent sur les rivages puniques. Et d'abord Scipion, destructeur de Carthage, meurt assassiné par la main de ses proches; les enfants de ce roi Masinissa, qui fit triompher les Romains, s'égorgent sur le tombeau de Sophonisbe; les dépouilles de Syphax servent à Jugurtha à pervertir et à vaincre les descendants de Régulus. « O cité vénale! s'écrie le prince africain en sortant du « Capitole : ô cité mûre pour ta ruine, si tu trouves un acheteur ! » Bientôt Jugurtha fait passer une armée romaine sous le joug, presque à la vue de Carthage, et renouvelle cette honteuse cérémonie, comme pour réjouir les mânes d'Annibal; il tombe enfin dans les mains de Marius, et perd l'esprit au milieu de la pompe triomphale. Les licteurs le dépouillent, lui arrachent ses pendants d'oreilles, le jettent nu dans une fosse, où ce roi justifie jusqu'à son dernier soupir ce qu'il avait dit de l'avidité des Romains.

Mais la victoire obtenue sur le descendant de Masinissa a fait naître entre Sylla et Marius cette jalousie qui va couvrir Rome de deuil. Obligé de fuir devant son rival, Marius vint chercher un asile parmi les tombeaux d'Hannon et d'Hamilcar. Un esclave de Sextilius, préfet d'Afrique, apporte à Marius l'ordre de quitter les débris qui lui servent de retraite : « Va dire à ton maître, répond

« le terrible consul, que tu as vu Marius fugitif assis sur les ruines « de Carthage. »

« Marius et Carthage, disent un historien et un poète, se conso- « laient mutuellement de leur sort; et, tombés l'un et l'autre, ils « pardonnaient aux dieux. »

Enfin la liberté de Rome expire aux pieds de Carthage détruite et enchaînée. La vengeance est complète : c'est un Scipion qui succombe en Afrique sous les coups de César, et son corps est le jouet des flots qui portèrent les vaisseaux triomphants de ses aïeux.

Mais Caton vit encore à Utique, et avec lui Rome et la liberté sont encore debout. César approche : Caton juge que les dieux de la patrie se sont retirés. Il demande son épée; un enfant la lui apporte; Caton la tire du fourreau, en touche la pointe, et dit : « Je suis mon maître! » Ensuite il se couche, et lit deux fois le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme, après quoi il s'endort. Le chant des oiseaux le réveille au point du jour : il pense alors qu'il est temps de changer une vie libre en une vie immortelle; il se donne un coup d'épée au-dessous de l'estomac : il tombe de son lit, se débat contre la mort. On accourt, on bande sa plaie : il revient de son évanouissement, déchire l'appareil, et arrache ses entrailles. Il aime mieux mourir pour une cause sainte, que de vivre sous un grand homme.

Le destin de Rome républicaine étant accompli, les hommes, les lois, ayant changé, le sort de Carthage changea pareillement. Déjà Tibérius Gracchus avait établi une colonie dans l'enceinte déserte de la ville de Didon; mais sans doute cette colonie n'y prospéra pas, puisque Marius ne trouva à Carthage que des cabanes et des ruines. Jules César, étant en Afrique, fit un songe : il crut voir pendant son sommeil une grande armée, qui l'appelait en répandant des pleurs. Dès lors il forma le projet de rebâtir Corinthe et Carthage, dont le rêve lui avait apparemment offert les guerriers. Auguste, qui partagea toutes les fureurs d'une révolution sanglante, et qui les répara toutes, accomplit le dessein de César. Carthage sortit de ses ruines, et Strabon assure que de son temps elle était déjà florissante. Elle devint la métropole de l'Afrique, et fut célèbre par sa politesse et par ses écoles. Elle vit naître tour à tour de grands et d'heureux génies. Tertullien lui adressa son *Apologétique* contre les gentils. Mais, toujours cruelle dans sa religion, Carthage persécuta les chrétiens innocents,

comme elle avait jadis brûlé des enfants en l'honneur de Saturne. Elle livra au martyre l'illustre Cyprien, qui faisait refleurir l'éloquence latine. Arnobe et Lactance se distinguèrent à Carthage : le dernier y mérita le surnom de *Cicéron chrétien.*

Soixante ans après, saint Augustin puisa dans la capitale de l'Afrique ce goût des voluptés, sur lequel, ainsi que le roi-prophète, il pleura le reste de sa vie. Sa belle imagination, touchée des fictions des poètes, aimait à chercher les restes du palais de Didon. Le désenchantement que l'âge amène, et le vide que suit les plaisirs, rappelèrent le fils de Monique à des pensées plus graves. Saint Ambroise acheva la victoire, et Augustin, devenu évêque d'Hippone, fut un modèle de vertu. Sa maison ressemblait à une espèce de monastère, où rien n'était affecté ni en pauvreté ni en richesse. Vêtu d'une manière modeste, mais propre et agréable, le vénérable prélat rejetait les habits somptueux, qui ne convenaient, disait-il, ni à son ministère, ni à son corps cassé de vieillesse, ni à ses cheveux blancs. Aucune femme n'entrait chez lui, pas même sa sœur, veuve et servante de Dieu. Les étrangers trouvaient à sa table une hospitalité libérale; mais, pour lui, il ne vivait que de fruits et de légumes. Il faisait sa principale occupation de l'assistance des pauvres et de la prédication de la parole de Dieu. Il fut surpris dans l'exercice de ses devoirs par les Vandales, qui vinrent mettre le siège devant Hippone l'an 431 de notre ère, et qui changèrent la face de l'Afrique.

Les barbares avaient déjà envahi les grandes provinces de l'empire; Rome même avait été saccagée par Alaric. Les Vandales, ou poussés par les Visigoths, ou appelés par le comte Boniface, passèrent enfin d'Espagne en Afrique. Ils étaient, selon Procope, de la race des Goths, et joignaient à leur férocité naturelle le fanatisme religieux. Convertis au christianisme, mais ariens de secte, ils persécutèrent les catholiques avec une rage inouïe. Leur cruauté fut sans exemple : quand ils étaient repoussés devant une ville, ils massacraient leurs prisonniers autour de cette ville. Laissant les cadavres exposés au soleil, ils chargeaient, pour ainsi dire, le vent de porter la peste dans les murs que leur rage n'avait pu frapper. L'Afrique fut épouvantée de cette race d'hommes, de géants demi-nus, qui faisaient des peuples vaincus des espèces de bêtes de somme, les chassaient par troupeaux devant eux, et les égorgeaient quand ils étaient las.

Genseric établit à Carthage le siège de son empire : il était digne de commander aux barbares que Dieu lui avait soumis. C'était un prince sombre, sujet à des accès de la plus noire mélancolie, et qui paraissait grand dans le naufrage général du monde civilisé, parce qu'il était monté sur des débris.

Au milieu de ses malheurs, une dernière vengeance était réservée à la ville de Didon. Genseric traverse la mer, et s'empare de Rome : il la livre à ses soldats pendant quatorze jours et quatorze nuits. Il se rembarque ensuite : la flotte du nouvel Annibal apporte à Carthage les dépouilles de Rome, comme la flotte de Scipion avait apporté à Rome les dépouilles de Carthage. Tous les vaisseaux de Genseric, dit Procope, arrivèrent heureusement en Afrique, excepté celui qui portait les dieux. Solidement établi dans son nouvel empire, Genseric en sortait tous les ans pour ravager l'Italie, la Sicile, l'Illyrie et la Grèce. Les aveugles conquérants de cette époque sentaient intérieurement qu'ils n'étaient rien en eux-mêmes, qu'ils n'étaient que des instruments d'un conseil éternel. De là les noms qu'ils se donnaient de *Fléau de Dieu*, de *Ravageur de l'espèce humaine;* de là cette fureur de détruire dont ils se sentaient tourmentés, cette soif du sang qu'ils ne pouvaient éteindre; de là cette combinaison de toutes choses pour leur succès, bassesse des hommes, absence de courage, de vertus, de talents, de génie : car rien ne devait mettre d'obstacles à l'accomplissement des arrêts du ciel. La flotte de Genseric était prête; ses soldats étaient embarqués : où allait-il ? Il ne le savait pas lui-même. « Prince, lui dit « le pilote, quels peuples allez-vous attaquer ? — Ceux-là, répond « le barbare, que Dieu regarde à présent dans sa colère. »

Genseric mourut trente-neuf ans après avoir pris Carthage. C'était la seule ville d'Afrique dont il n'eût pas détruit les murs. Il eut pour successeur Honoric, l'un de ses fils.

Après un règne de huit ans, Honoric fut remplacé sur le trône, par son cousin Gondamond : celui-ci porta le sceptre treize années, et laissa la couronne à Transamond son frère.

Le règne de Transamond fut en tout de vingt-sept années. Ilderic, fils d'Honoric et petit-fils de Genseric, hérita du royaume de Carthage. Gélimer, parent d'Ilderic, conspira contre lui, et le fit jeter dans un cachot. L'empereur Justinien prit la défense du monarque détrôné, et Bélisaire passa en Afrique. Gélimer ne fit presque point de résistance. Le général romain entra victorieux

dans Carthage. Il se rendit au palais, où, par un jeu de la fortune, il mangea des viandes mêmes qui avaient été préparées pour Gélimer, et fut servi par les officiers de ce prince. Rien n'était changé à la cour, hors le maître; et c'est peu de chose quand il a cessé d'être heureux.

Bélisaire, au reste, était digne de ses succès. C'était un de ces hommes qui paraissent de loin à loin dans les jours du vice, pour interrompre le droit de prescription contre la vertu. Malheureusement ces nobles âmes qui brillent au milieu de la bassesse ne produisent aucune révolution. Elles ne sont point liées aux affaires humaines de leur temps; étrangères et isolées dans le présent, elles ne peuvent avoir aucune influence sur l'avenir. Le monde roule sur elles sans les entraîner; mais aussi elles ne peuvent arrêter le monde. Pour que les âmes d'une haute nature soient utiles à la société, il faut qu'elles naissent chez un peuple qui conserve le goût de l'ordre, de la religion et des mœurs, et dont le génie et le caractère soient en rapport avec sa position morale et politique. Dans le siècle de Bélisaire, les événements étaient grands et les hommes petits. C'est pourquoi les annales de ce siècle, bien que remplies de catastrophes tragiques, nous révoltent et nous fatiguent. Nous ne cherchons point, dans l'histoire, les révolutions qui maîtrisent et écrasent des hommes, mais les hommes qui commandent aux révolutions, et qui soient plus puissants que la fortune. L'univers bouleversé par les barbares ne nous inspire que de l'horreur et du mépris; nous sommes éternellement et justement occupés d'une petite querelle de Sparte et d'Athènes dans un petit coin de la Grèce.

Gélimer, prisonnier à Constantinople, servit au triomphe de Bélisaire. Bientôt après, ce monarque devint laboureur. En pareil cas, la philosophie peut consoler un homme d'une nature commune, mais elle ne fait qu'augmenter les regrets d'un cœur vraiment royal.

On sait que Justinien ne fit point crever les yeux à Bélisaire. Ce ne serait, après tout, qu'un bien petit événement dans la grande histoire de l'ingratitude humaine. Quant à Carthage, elle vit un prince sortir de ses murs pour aller s'asseoir sur le trône des Césars : ce fut cet Héraclius qui renversa le tyran Phocas. Les Arabes firent, en 647, leur première expédition en Afrique. Cette expédition fut suivie de quatre autres dans l'espace de cinquante

ans. Carthage tomba sous le joug musulman en 696. La plupart des habitants se sauvèrent en Espagne et en Sicile. Le patrice Jean, général de l'empereur Léonce, occupa la ville en 697, mais les Sarrasins y rentrèrent pour toujours en 698 ; et la fille de Tyr devint la proie des enfants d'Ismaël. Elle fut prise par Hassan, sous le califat d'Abd-el-Melike. On prétend que les nouveaux maîtres de Carthage en rasèrent jusqu'aux fondements. Cependant il en existait encore de grands débris au commencement du IXe siècle, s'il est vrai que des ambassadeurs de Charlemagne y découvrirent le corps de saint Cyprien. Vers la fin du même siècle, les infidèles formèrent une ligue contre les chrétiens, et ils avaient à leur tête, dit l'histoire, les *Sarrasins de Carthage*. Nous verrons aussi que saint Louis trouva une ville naissante dans les ruines de cette antique cité. Quoi qu'il en soit, elle n'offre plus aujourd'hui que les débris dont je vais parler. Elle n'est connue dans le pays que sous le nom de Bersach, qui semble être une corruption du nom de Byrsa. Quand on veut aller de Tunis à Carthage, il faut demander la tour d'Almenare ou *la torre* de Mastinacès ; *ventoso gloria curru* !

Il est assez difficile de bien comprendre, d'après le récit des historiens, le plan de l'ancienne Carthage. Polybe et Tite-Live avaient sans doute parlé fort au long du siège de cette ville, mais nous n'avons plus leurs descriptions. Nous sommes réduit aux abréviateurs latins, tels que Florus et Velléius Paterculus, qui n'entrent point dans le détail des lieux. Les géographes qui vinrent par la suite des temps ne connurent que la Carthage romaine. L'autorité la plus complète sur ce sujet est celle du Grec Appien, qui florissait près de trois siècles après l'événement, et qui, dans son style déclamatoire, manque de précision et de clarté. Rollin, qui le suit, en y mêlant peut-être mal à propos l'autorité de Strabon, m'épargnera la peine d'une traduction.

« Elle était située dans le fond d'un golfe, environnée de mer « en forme d'une presqu'île dont le col, c'est-à-dire l'isthme qui « la joignait au continent, était d'une lieue et un quart (vingt- « cinq stades). La presqu'île avait de circuit dix-huit lieues (trois « cent soixante stades). Du côté de l'occident, il en sortait une « longue pointe de terre, large à peu près de douze toises (un « demi-stade), qui, s'avançant dans la mer, la séparait d'avec le « marais, et était fermée de tous côtés de rochers et d'une simple

« muraille. Du côté du midi et du continent, où était la citadelle « appelé *Byrsa*, la ville était close d'une triple muraille, haute de « trente coudées, sans les parapets et les tours qui la flanquaient « tout alentour par d'égales distances, éloignées l'une de l'autre « de quatre-vingts toises. Chaque tour avait quatre étages, les « murailles n'en avaient que deux; elles étaient voûtées, et dans « le bas il y avait des étables pour mettre trois cents éléphants, « avec les choses nécessaires pour leur subsistance, et des écuries « au-dessus pour quatre mille chevaux, et les greniers pour leur « nourriture. Il s'y trouvait aussi de quoi y loger vingt mille fan- « tassins et quatre mille cavaliers. Enfin, tout cet appareil de « guerre était renfermé dans les seules murailles. Il n'y avait « qu'un endroit de la ville dont les murs fussent faibles et bas : « c'était un angle négligé qui commençait à la pointe de terre « dont nous avons parlé, et qui continuait jusqu'au port qui était « du côté du couchant. Il y en avait deux qui se communiquaient « l'un à l'autre, mais qui n'avaient qu'une seule entrée, large de « soixante-dix pieds, et fermée par des chaînes. Le premier était « pour les marchands, où l'on trouvait plusieurs et diverses « demeures pour les matelots. L'autre était le port intérieur, pour « les navires de guerre, au milieu duquel on voyait une île « nommée *Cothon*, bordée, aussi bien que le port, de grands quais « où il y avait des loges séparées pour mettre à couvert deux cent « vingt navires, et des magasins au-dessus, où l'on gardait tout « ce qui était nécessaire à l'armement et à l'équipement des vais- « seaux. L'entrée de chacune de ces loges, destinées à retirer les « vaisseaux, était ornée de deux colonnes de marbre d'ouvrage « ionique; de sorte que tant le port que l'île représentaient des « deux côtés deux magnifiques galeries. Dans cette île était le « palais de l'amiral; et, comme il était vis-à-vis de l'entrée du port, « il pouvait de là découvrir tout ce qui se passait dans la mer, « sans que de la mer on pût rien voir de ce qui se faisait dans « l'intérieur du port. Les marchands, de même, n'avaient aucune « vue sur les vaisseaux de guerre, les deux ports étant séparés par « une double muraille; et il y avait dans chacun une porte parti- « culière pour entrer dans la ville sans passer par l'autre port. On « peut donc distinguer trois parties dans Carthage : le port qui « était double, appelé quelquefois *Cothon*, à cause de la petite île « de ce nom; la citadelle, appelée *Byrsa;* la ville proprement dite,

« où demeuraient les habitants, qui environnait la citadelle, et « était nommée *Mégara.* »

Il ne resta vraisemblablement de cette première ville que les citernes publiques et particulières ; elles sont d'une beauté surprenante, et donnent une grande idée des monuments des Carthaginois ; mais je ne sais si l'aqueduc qui conduisait l'eau à ces citernes ne doit pas être attribué à la seconde Carthage. Je me fonde, pour la destruction entière de la cité de Didon, sur ce passage de Florus : « *Quanta urbs deleta sit, ut de cæteris taceam, vel ignium* « *mora probari potest. Quippe per continuos XVII dies vix potuit* « *incendium exstingui, quod domibus ac templis suis sponte hostes* « *immiserant; ut quatenus urbs eripi Romanis non poterat, trium-* « *phus arderet.* »

Appien ajoute que ce qui échappa aux flammes fut démoli par ordre du sénat romain. « Rome, dit Velléius Paterculus, déjà maî- « tresse du monde, ne se croyait pas en sûreté tant que subsiste- « terait le nom de Carthage, » *si nomen usquam maneret Carthaginis.*

Strabon, dans sa description courte et claire, mêle évidemment différentes parties de l'ancienne et de la nouvelle cité :

Καὶ Καρχήδων δὲ ἐπὶ χεῤῥόνησου τίνος ἵδρυται, ...
. . . . etc.

« Carthage, environnée de murs de toutes parts, occupe une « presqu'île de trois cents stades de tour, qu'elle a attachée à la « terre ferme par un isthme de soixante stades de largeur. Au « milieu de la ville s'élevait une colline sur la quelle était bâtie « une citadelle appelée *Byrsa.* Au sommet de cette citadelle on « voyait un temple consacré à Esculape, et des maisons couvraient « la pente de la colline. Les ports sont au pied de Byrsa, ainsi « que la petite île ronde appelée *Cothon*, autour de laquelle les « vaisseaux forment un cercle. »

Sur ce mot *Karchédôn* de l'original, j'observe, après quelques écrivains, que, selon Samuel Bochard, le nom phénicien de *Carthage* était *Cartha-Hadath* ou *Cartha-Hadtha*, c'est-à-dire la nouvelle ville. Les Grecs en firent *Karchêdôn*, et les Romains *Carthage.* Les noms des trois parties de la ville étaient également tirés du phénicien, *Magara*, de *magar*, magasin ; *Byrsa*, de *bosra*, forteresse; et *Cothon*, de *ratoun*, coupure ; car il n'est pas bien clair que le Cothon fût une île.

Après Strabon, nous ne savons plus rien de Carthage, sinon qu'elle était devenue une des plus grandes et des plus belles villes du monde. Pline pourtant se contente de dire : *Colonia Carthago, magnæ in vestigiis Carthaginis.* Pomponius Méla, avant Pline, ne paraît pas beaucoup plus favorable : *Jam quidem iterum opulenta, etiam nunc tamen priorum excidio rerum, quam ope præsentium clarior;* mais Solin dit : *Alterum post urbem Romam terrarum decus.* D'autres auteurs la nomment *la Grande* et *l'Heureuse : Carthago magna, felicitate reverenda.*

La nouvelle Carthage souffrit d'un incendie sous le règne de Marc-Aurèle; car on voit ce prince occupé à réparer les malheurs de la colonie.

Commode, qui mit une flotte en station à Carthage pour apporter à Rome les blés de l'Afrique, voulut changer le nom de *Carthage* en celui de *la ville Commodiane.* Cette folie de l'indigne fils d'un grand homme fut bientôt oubliée.

Les deux Gordiens, ayant été proclamés empereurs en Afrique, firent de Carthage la capitale du monde pendant leur règne d'un moment. Il paraît toutefois que les Carthaginois en témoignèrent peu de reconnaissance; car, selon Capitolin, ils se révoltèrent contre les Gordiens en faveur de Capélius. Zosime dit encore que ces mêmes Carthaginois reconnurent Sabinien pour leur maître, tandis que le jeune Gordien succédait dans Rome à Balbin et à Maxime. Quand on croirait, d'après Zonare, que Carthage fut favorable aux Gordiens, ces empereurs n'auraient pas eu le temps d'embellir beaucoup cette cité.

Plusieurs inscriptions rapportées par le savant docteur Shaw prouvent qu'Adrien, Aurélien et Septime Sévère élevèrent des monuments en différentes villes du Byzacium, et sans doute ils ne négligèrent pas la capitale de cette riche province.

Le tyran Maxence porta la flamme et le fer en Afrique, et triompha de Carthage comme de l'antique ennemie de Rome. On ne voit pas sans frissonner cette longue suite d'insensés qui, presque sans interruption, ont gouverné le monde depuis Tibère jusqu'à Constantin, et qui vont, après ce dernier prince, se joindre aux monstres de la Bysantine. Les peuples ne valaient guère mieux que les rois. Une effroyable convention semblait exister entre les nations et les souverains : ceux-ci pour tout oser, celles-là pour tout souffrir.

Ainsi, ce que nous savons des monuments de Carthage dans les siècles que nous venons de parcourir se réduit à très peu de chose : nous voyons seulement, par les écrits de Tertullien, de saint Cyprien, de Lactance, de saint Augustin, par les canons des conciles de Carthage et par les *Actes des Martyrs*, qu'il y avait à Carthage des amphithéâtres, des théâtres, des bains, des portiques. La ville ne fut jamais bien fortifiée, car Gordien le Vieux ne put s'y défendre; et, longtemps après, Genseric et Bélisaire y entrèrent sans difficulté.

J'ai entre les mains plusieurs monnaies des rois vandales, qui prouvent que les arts étaient tout à fait perdus sous le règne de ces rois : ainsi il n'est pas probable que Carthage ait reçu aucun embellissement de ses nouveaux maîtres. Nous savons au contraire que Genseric abattit les églises et les théâtres; tous les monuments païens furent renversés par ses ordres ; on cite entre autres le temple de Mémoire et la rue consacrée à la déesse Céleste. Cette rue était bordée de superbes édifices.

Justinien, après avoir arraché Carthage aux Vandales, y fit construire des portiques, des thermes, des églises et des monastères, comme on le voit dans le livre des *Édifices* de Procope. Cet historien parle encore d'une église bâtie par les Carthaginois, au bord de la mer, en l'honneur de saint Cyprien. Voilà ce que j'ai pu recueillir touchant les monuments d'une ville qui occupe un si haut rang dans l'histoire : passons maintenant à ses débris.

Le vaisseau sur lequel j'étais parti d'Alexandrie étant arrivé au port de Tunis, nous jetâmes l'ancre en face des ruines de Carthage : je les regardais sans pouvoir deviner ce que c'était; j'apercevais quelques cabanes de Maures, un ermitage musulman sur la pointe d'un cap avancé, des brebis paissant parmi des ruines, ruines si peu apparentes, que je les distinguais à peine du sol qui les portait : c'était là Carthage :

Devictæ Carthaginis arces
Procubuere; jacent infausto in littore turres
Eversæ. Quantum illa metus, quantum illa laborum
Urbs dedit insultans Latio et Laurentibus arvis!
Nunc passim, vix reliquias, vix nomina servans,
Obruitur, propriis non agnoscenda ruinis.

« Les murs de Carthage vaincue et ses tours renversées gisent « épars sur le rivage fatal. Quelle crainte cette ville n'a-t-elle pas

« jadis inspirée à Rome! quels efforts ne nous a-t-elle pas coûtés « lorsqu'elle nous insultait jusque dans le Latium et dans les champs « de Laurente! Maintenant on aperçoit à peine ses débris, elle con- « serve à peine son nom, et ne peut être reconnue à ses propres « ruines. »

Pour se retrouver dans ces ruines, il est nécessaire de suivre une marche méthodique. Je suppose donc que le lecteur parte avec moi du fort de la Goulette, lequel, comme on sait et comme je l'ai dit, est situé sur le canal par où le lac de Tunis se dégorge dans l mer. Chevauchant le long du rivage, en se dirigeant est-nord-est, vous trouvez, après une demi-heure de chemin, des salines qui remontent vers l'ouest jusqu'à un fragment de mur assez voisin des grandes citernes. Passant entre les salines et la mer, vous commencez à découvrir des jetées qui s'étendent assez loin sous les flots. La mer et les jetées sont à votre droite; à votre gauche, vous apercevez sur des hauteurs inégales beaucoup de débris; au pied de ces débris est un bassin de forme ronde assez profond, et qui communiquait autrefois avec la mer par un canal dont on voit encore la trace. Ce bassin doit être, selon moi, le Cothon, ou le port intérieur de Carthage. Les restes des immenses travaux que l'on aperçoit dans la mer indiqueraient, dans ce cas, le môle extérieur. Il me semble même qu'on peut distinguer quelques piles de la levée que Scipion fit construire, afin de fermer le port. J'ai remarqué aussi un second canal intérieur, qui sera, si l'on veut, la coupure faite par les Carthaginois lorsqu'ils ouvrirent un autre passage à leur flotte.

Ce sentiment est directement opposé à celui du docteur Shaw, qui place l'ancien port de Carthage au nord et au nord-ouest de la péninsule, dans le marais noyé appelé *El-Mersa*, ou le havre. Il suppose que ce port a été bouché par les vents du nord-est, et par le limon de la Bagrada. D'Anville, dans sa *Géographie ancienne*, et Belidor, dans son *Architecture hydraulique*, ont suivi cette opinion. Les voyageurs se sont soumis à ces grandes autorités. Je ne sais quelle est à cet égard l'opinion du savant italien dont je n'ai pas vu l'ouvrage[1].

J'avoue que je suis effrayé d'avoir à combattre des hommes d'un

1. J'ai indiqué cet ouvrage plus haut.
Son opinion paraît semblable à la mienne. Voyez la Préface de la 3e édition.

mérite aussi éminent que Shaw et d'Anville. L'un avait vu les lieux, et l'autre les avait devinés, si on me passe cette expression. Une chose cependant m'encourage : M. Humberg, commandant ingénieur à la Goulette, homme très habile, et qui réside depuis longtemps au milieu des ruines de Carthage, rejette absolument l'hypothèse du savant anglais. Il est certain qu'il faut se défier de ces prétendus changements de lieux, de ces accidents locaux, à l'aide desquels on explique les difficultés d'un plan qu'on n'entend pas. Je ne sais donc si la Bagrada a pu fermer l'ancien port de Carthage, comme le docteur Shaw le suppose, ni produire sur le rivage d'Utique toutes les révolutions qu'il indique. La partie élevée du terrain au nord et au nord-ouest de l'isthme de Carthage n'a pas, soit le long de la mer, soit dans l'El-Mersa, la moindre sinuosité qui pût servir d'abri à un bateau. Pour trouver le Cothon dans cette position, il faut avoir recours à une espèce de trou qui, de l'aveu de Shaw, n'occupe pas cent verges en carré. Sur la mer du sud-est, au contraire, vous rencontrez de longues levées, des voûtes qui peuvent avoir été les magasins, ou même les loges des galères; vous voyez des canaux creusés de mains d'homme, un bassin intérieur assez grand pour contenir les barques des anciens; et au milieu de ce bassin, une petite île.

L'histoire vient à mon secours. Scipion l'Africain était occupé à fortifier Tunis, lorsqu'il vit des vaisseaux sortir de Carthage pour attaquer la flotte romaine à Utique. (TITE-LIVE, liv. X.) Si le port de Carthage avait été au nord, de l'autre côté de l'isthme, Scipion, placé à Tunis, n'aurait pas pu découvrir les galères des Carthaginois; la terre cache dans cette partie le golfe d'Utique. Mais si l'on place le port au sud-est, Scipion vit et dut voir appareiller les ennemis.

Quand Scipion l'Émilien entreprit de fermer le port extérieur, il fit commencer la jetée à la pointe du cap de Carthage. (APP.) Or le cap de Carthage est à l'orient, sur la baie même de Tunis. Appien ajoute que cette pointe de terre était près du port; ce qui est vrai, si le port était au sud-est; ce qui est faux, si le port se trouvait au nord-ouest. Une chaussée, conduite de la plus longue pointe de l'isthme de Carthage pour enclore au nord-ouest ce qu'on appelle l'*El-Mersa*, est une chose absurde à supposer.

Enfin, après avoir pris le Cothon, Scipion attaqua Byrsa, ou la la citadelle (APPIEN); le Cothon était donc au-dessous de la cita-

delle : or, celle-ci était bâtie sur la plus haute colline de Carthage, colline que l'on voit entre le midi et l'orient. Le Cothon placé au nord-ouest aurait été trop éloigné de Byrsa, tandis que le bassin que j'indique est précisément au pied de la colline du sud-est.

Si je m'étends sur ce point plus qu'il n'est nécessaire à beaucoup de lecteurs, il y en a d'autres aussi qui prennent un vif intérêt aux souvenirs de l'histoire, et qui ne cherchent dans un ouvrage que des faits et des connaissances positives. N'est-il pas singulier que dans une ville aussi fameuse que Carthage, on en soit à chercher l'emplacement même de ses ports, et que ce qui fit sa principale gloire soit précisément ce qui est le plus oublié?

Shaw me semble avoir été plus heureux à l'égard du port marqué dans le premier livre de l'*Énéide*. Quelques savants ont cru que ce port était une création du poète; d'autres ont pensé que Virgile avait eu l'intention de représenter, ou le port d'Ithaque, ou celui de Carthagène, ou la baie de Naples; mais le chantre de Didon était trop scrupuleux sur la peinture des lieux pour se permettre une telle licence; il a décrit dans la plus exacte vérité un port à quelque distance de Carthage. Laissons parler le docteur Shaw :

« L'*Arvah-Reah*, l'Aquilaria des anciens, est à deux lieues à l'est-« nord-est de Seedy-Doude, un peu au sud du promontoire de « Mercure : ce fut là que Curion débarqua les troupes qui furent « ensuite taillées en pièces par Saburra. Il y a ici divers restes « d'antiquités, mais il n'y en a point qui méritent de l'attention. « La montagne située entre le bord de la mer et le village, où il « n'y a qu'un demi-mille de distance, est à vingt ou trente pieds « au-dessus du niveau de la mer, fort artistement taillée, et percée « en quelques endroits pour faire entrer l'air dans les voûtes que « l'on y a pratiquées : on voit encore dans ces voûtes, à des dis-« tances réglées, de grosses colonnes et des arches pour soutenir « la montagne. Ce sont ici les carrières dont parle Strabon, d'où « les habitants de Carthage, d'Utique et de plusieurs autres villes « voisines pouvaient tirer des pierres pour leurs bâtiments; et, « comme le dehors de la montagne est tout couvert d'arbres, que « les voûtes qu'on y a faites s'ouvrent du côté de la mer, qu'il y a « un grand rocher de chaque côté de cette ouverture vis-à-vis « laquelle est l'île d'Ægimurus, et que de plus on y trouve des

« sources qui sortent du roc, et des reposoirs pour les travailleurs, « on ne saurait presque douter, vu que les circonstances y répon- « dent si exactement, que ce ne soit ici la caverne que Virgile place « quelque part dans le golfe, et dont il fait la description dans les « vers suivants, quoiqu'il y ait des commentateurs qui ont cru que « ce n'est qu'une pure fiction du poète. »

Est in secessu longo locus : insula portum
Efficit objectu laterum, quibus omnis ab alto
Frangitur inque sinus scindit sese unda reductos.
Hinc atque hinc vastæ rupes geminique minantur
In cœlum scopuli, quorum sub vertice late
Æquora tuta silent : tum sylvis scena coruscis
Desuper, horrentique atrum nemus imminet umbra.
Fronte sub adversa scopulis pendentibus antrum;
Intus aquæ dulces, vivoque sedilia saxo,
Nympharum domus, etc.

(Virg., *Æneid.*, lib. I, v. 159-168.)

A présent que nous connaissons les ports, le reste ne nous retiendra pas longtemps. Je suppose que nous avons continué notre route le long de la mer jusqu'à l'angle d'où sort le promontoire de Carthage. Ce cap, selon le docteur Shaw, ne fut jamais compris dans la cité. Maintenant nous quittons la mer, et, tournant à gauche, nous parcourons en revenant au midi les ruines de la ville, disposées sur l'amphithéâtre des collines.

Nous trouvons d'abord les débris d'un très grand édifice qui semble avoir fait partie d'un palais et d'un théâtre. Au-dessus de cet édifice, en montant à l'ouest, on arrive aux belles citernes qui passent généralement pour être les seuls restes de Carthage : elles recevaient peut-être les eaux d'un aqueduc dont on voit des fragments dans la campagne. Cet aqueduc parcourait un espace de cinquante milles, et se rendait aux sources du Zawan[1] et de Zungar. Il y avait des temples au-dessus de ces sources : les plus grandes arches de l'aqueduc ont soixante-dix pieds de haut; et les piliers de ces arches emportent seize pieds sur chaque face. Les citernes sont immenses : elles forment une suite de voûtes qui prennent naissance les unes dans les autres, et qui sont bordées, dans toute leur longueur, par un corridor : c'est véritablement un magnifique ouvrage.

1. On prononce dans le pays *Zauvan*.

Pour aller des citernes publiques à la colline de Byrsa, on traverse un chemin raboteux. Au pied de la colline, on trouve un cimetière et un misérable village, peut-être le *Tents* de lady Montague [1]. Le sommet de l'Acropole offre un terrain uni, semé de petits morceaux de marbre, et qui est visiblement l'aire d'un palais ou d'un temple. Si l'on tient pour le palais, ce sera le palais de Didon; si l'on préfère le temple, il faudra reconnaître celui d'Esculape. Là, deux femmes se précipitèrent dans les flammes, l'une pour ne pas survivre à son déshonneur, l'autre, à sa patrie.

« Soleil, dont les regards embrassent l'univers;
Reine des dieux, témoin de mes affreux revers;
Triple Hécate, pour qui dans l'horreur des ténèbres
Retentissent les airs de hurlements funèbres;
Pâles filles du Styx; vous tous, lugubres dieux,
Dieux de Didon mourante, écoutez donc mes vœux!
S'il faut qu'enfin ce monstre, échappant au naufrage,
Soit poussé dans le port, jeté sur le rivage;
Si c'est l'arrêt du sort, la volonté des cieux,
Que du moins, assailli d'un peuple audacieux,
Errant dans les climats où son destin l'exile,
Implorant des secours, mendiant un asile,
Redemandant son fils arraché de ses bras,
De ses plus chers amis il pleure le trépas!...
Q'une honteuse paix suive une guerre affreuse!
Qu'au moment de régner, une mort malheureuse
L'enlève avant le temps! qu'il meure sans secours,
Et que son corps sanglant reste en proie aux vautours!
Voilà mon dernier vœu! Du courroux qui m'enflamme,
Ainsi le dernier cri s'échappe avec mon âme.
Et toi, mon peuple, et toi, prends son peuple en horreur
Didon au lit de mort te lègue sa fureur!
En tribut à ta reine offre un sang qu'elle abhorre :
C'est ainsi que mon ombre exige qu'on l'honore.
Sors de ma cendre, sors, prends la flamme et le fer,
Toi qui dois me venger des enfants de Teucer!
Que le peuple latin, que les fils de Carthage,
Opposés par les lieux, le soient plus par leur rage!
Que de leurs ports jaloux, que de leurs murs rivaux,
Soldats contre soldats, vaisseaux contre vaisseaux,
Courent ensanglanter et la mer et la terre!
Qu'une haine éternelle éternise la guerre! »
. . . .

1. Les *écuries des éléphants*, dont parle lady Montague, sont des chambres souterraines qui n'ont rien de remarquable.

A peine elle achevait, que du glaive cruel
Ses suivantes ont vu partir le coup mortel,
Ont vu sur le bûcher la reine défaillante,
Dans ses sanglantes mains l'épée encor fumante.

Du sommet de Byrsa l'œil embrasse les ruines de Carthage, qui sont plus nombreuses qu'on ne le pense généralement : elles ressemblent à celles de Sparte, n'ayant rien de bien conservé, mais occupant un espace considérable. Je les vis au mois de février; les figuiers, les oliviers et les caroubiers donnaient déjà leurs premières feuilles; de grandes angéliques et des acanthes formaient des touffes de verdure parmi les débris de marbre de toutes couleurs. Au loin je promenais mes regards sur l'isthme, sur une double mer, sur des îles lointaines, sur une campagne riante, sur des lacs bleuâtres, sur des montagnes azurées ; je découvrais des forêts, des vaisseaux, des aqueducs, des villages maures, des ermitages mahométans, des minarets, et les maisons blanches de Tunis. Des millions de sansonnets, réunis en bataillons et ressemblant à des nuages, volaient au-dessus de ma tête. Environné des plus grands et des plus touchants souvenirs, je pensais à Didon, à Sophonisbe, à la noble épouse d'Asdrubal; je contemplais les vastes plaines où sont ensevelies les légions d'Annibal, de Scipion et de César; mes yeux voulaient reconnaître l'emplacement d'Utique : hélas! les débris des palais de Tibère existent encore à Caprée, et l'on cherche en vain à Utique la place de la maison de Caton! Enfin, les terribles Vandales, les légers Maures passaient tour à tour devant ma mémoire, qui m'offrait pour dernier tableau saint Louis expirant sur les ruines de Carthage. Que le récit de la mort de ce prince termine cet *Itinéraire* : heureux de rentrer, pour ainsi dire, dans ma patrie, par un antique monument de ses vertus, et de finir au tombeau du roi de sainte mémoire ce long pèlerinage aux tombeaux des grands hommes.

Lorsque saint Louis entreprit son second voyage d'outre-mer, il n'était plus jeune. Sa santé affaiblie ne lui permettait ni de rester longtemps à cheval, ni de soutenir le poids d'une armure; mais Louis n'avait rien perdu de la vigueur de l'âme. Il assemble à Paris les grands du royaume; il leur fait la peinture des malheurs de la Palestine, et leur déclare qu'il est résolu d'aller au secours de ses frères les chrétiens. En même temps il reçoit la croix des mains du légat, et la donne à ses trois fils aînés.

Une foule de seigneurs se croisent avec lui : les rois de l'Europe se préparent à prendre la bannière. Charles de Sicile, Édouard d'Angleterre, Gaston de Béarn, les rois de Navarre et d'Aragon. Les femmes montrèrent le même zèle : la dame de Poitiers, la comtesse de Bretagne, Iolande de Bourgogne, Jeanne de Toulouse, Isabelle de France, Amicie de Courtenay, quittèrent la quenouille que filaient alors les reines, et suivirent leurs maris outremer.

Saint Louis fit son testament : il laissa à Agnès, la plus jeune de ses filles, dix mille francs pour se marier, et quatre mille francs à la reine Marguerite ; il nomma ensuite deux régents du royaume, Matthieu, abbé de Saint-Denis, et Simon, sire de Nesles ; après quoi il alla prendre l'oriflamme.

Cette bannière, que l'on commence à voir paraître dans nos armées, sous le règne de Louis le Gros, était un étendard de soie attaché au bout d'une lance : il était *d'un vermeil samit, à guise de gonfanon à trois queues, et avait autour des houpes de soie verte.* On le déposait en temps de paix sur l'autel de l'abbaye de Saint-Denis, parmi les tombeaux des rois, comme pour avertir que, de race en race, les Français étaient fidèles à Dieu, au prince et à l'honneur. Saint Louis prit cette bannière des mains de l'abbé, selon l'usage. Il reçut en même temps l'escarcelle[1] et le bourdon[2] du pèlerin, que l'on appelait alors *la consolation et la marque du voyage*[3] : coutume si ancienne dans la monarchie, que Charlemagne fut enterré avec l'escarcelle d'or qu'il avait habitude de porter lorsqu'il allait en Italie.

Louis pria au tombeau des martyrs, et mit son royaume sous la protection du patron de la France. Le lendemain de cette cérémonie, il se rendit pieds nus, avec ses fils, du Palais de Justice à l'église de Notre-Dame. Le soir du même jour il partit pour Vincennes, où il fit ses adieux à la reine Marguerite, *gentille, bonne reine, pleine de grand simplece*, dit Robert de Sainceriaux ; ensuite il quitta pour jamais ces vieux chênes, vénérables témoins de sa justice et de sa vertu.

« Maintefois ai vu que le saint homme roy s'alloit esbattre au

1. Une ceinture.
2. Un bâton.
3. *Solatia et indicia itineris.*

« bois de Vincennes, et s'asseyoit au pied d'un chesne, et nous « faisoit seoir auprès de lui; et tous ceux qui avoient affaire à lui « venoient lui parler, sans qu'aucun huissier leur donnast empes- « chement.... Aussi plusieurs fois ai vu qu'au temps d'esté le bon « roy venoit au jardin de Paris, vestu d'une cotte de camelot, d'un « surcot de tiretaine sans manches, et d'un mantel par-dessus de « sandal noir; et faisoit là estendre des tapis pour nous asseoir « auprès de lui, et là faisoit depescher son peuple diligemment « comme au bois de Vincennes[1]. »

Saint Louis s'embarqua à Aigues-Mortes le mardi 1er juillet 1270. Trois avis avaient été ouverts dans le conseil du roi avant de mettre à la voile : d'aborder à Saint-Jean d'Acre, d'attaquer l'Égypte, de faire une descente à Tunis. Malheureusement saint Louis se rangea au dernier avis, par une raison qui semblait assez décisive.

Tunis était alors sous la domination d'un prince que Geoffroy de Beaulieu et Guillaume de Nangis nomment *Omar-el-Muley-Moztanca*. Les historiens du temps ne disent point pourquoi ce prince feignit de vouloir embrasser la religion des chrétiens; mais il est assez probable qu'apprenant l'armement des croisés, et ne sachant où tomberait l'orage, il crut le détourner en envoyant des ambassadeurs en France, et flattant le saint roi d'une conversion à laquelle il ne pensait point. Cette tromperie de l'infidèle fut précisément ce qui attira sur lui la tempête qu'il prétendait conjurer. Louis pensa qu'il suffirait de donner à Omar une occasion de déclarer ses desseins, et qu'alors une grande partie de l'Afrique se ferait chrétienne, à l'exemple de son prince.

Une raison politique se joignait à ce motif religieux : les Tunisiens infestaient les mers; ils enlevaient les secours que l'on faisait passer aux princes chrétiens de la Palestine; ils fournissaient des chevaux, des armes et des soldats aux soudans d'Égypte; ils étaient le centre des liaisons que Bondoc-Dari entretenait avec les Maures de Maroc et de l'Espagne. Il importait donc de détruire ce repaire de brigands, pour rendre plus faciles les expéditions en terre sainte.

Saint Louis entra dans la baie de Tunis au mois de juillet 1270. En ce temps-là un prince maure avait entrepris de rebâtir Car-

1. Sire de Joinville.

thage : plusieurs maisons nouvelles s'élevaient déjà au milieu des ruines, et l'on voyait un château sur la colline de Byrsa. Les croisés furent frappés de la beauté du pays, couvert de bois d'oliviers. Omar ne vint point au-devant des Français; il les menaça au contraire de faire égorger tous les chrétiens de ses États, si l'on tentait le débarquement. Ces menaces n'empêchèrent point l'armée de descendre; elle campa dans l'isthme de Carthage, et l'aumônier d'un roi de France prit possession de la patrie d'Annibal en ces mots : *Je vous dis le ban de Nostre-Seigneur Jésus-Christ, et de Louys, roy de France son sergent.* Ce même lieu avait entendu parler le gétule, le tyrien, le latin, le vandale, le grec et l'arabe, et toujours les mêmes passions dans des langues diverses.

Saint Louis résolut de prendre Carthage avant d'assiéger Tunis, qui était alors une ville riche, commerçante et fortifiée. Il chassa les Sarrasins d'une tour qui défendait les citernes : le château fut emporté d'assaut, et la nouvelle cité suivit le sort de la forteresse. Les princesses qui accompagnaient leurs maris débarquèrent au port; et, par une de ces révolutions que les siècles amènent, les grandes dames de France s'établirent dans les ruines des palais de Didon.

Mais la prospérité semblait abandonner saint Louis dès qu'il avait passé les mers; comme s'il eût toujours été destiné à donner aux infidèles l'exemple de l'héroïsme dans le malheur. Il ne pouvait attaquer Tunis avant d'avoir reçu les secours que devait lui amener son frère, le roi de Sicile. Obligée de se retrancher dans l'isthme, l'armée fut attaquée d'une maladie contagieuse qui en peu de jours emporta la moitié des soldats. Le soleil de l'Afrique dévorait des hommes accoutumés à vivre sous un ciel plus doux. Afin d'augmenter la misère des croisés, les Maures élevaient un sable brûlant avec des machines : livrant au souffle du midi cette arène embrasée, ils imitaient pour les chrétiens les effets du kansim, ou du terrible vent du désert : ingénieuse et épouvantable invention, digne des solitudes qui en firent naître l'idée, et qui montre à quel point l'homme peut porter le génie de la destruction. Des combats continuels achevaient d'épuiser les forces de l'armée : les vivants ne suffisaient pas à enterrer les morts; on jetait les cadavres dans les fossés du camp, qui en furent bientôt comblés.

Déjà les comtes de Nemours, de Montmorency et de Vendôme n'étaient plus; le roi avait vu mourir dans ses bras son fils chéri,

le comte de Nevers. Il se sentit lui-même frappé. Il s'aperçut dès le premier moment que le coup était mortel; que ce coup abattrait facilement un corps usé par les fatigues de la guerre, par les soucis du trône, et par ces veilles religieuses et royales que Louis consacrait à son Dieu et à son peuple. Il tâcha néanmoins de dissimuler son mal, et de cacher la douleur qu'il ressentait de la perte de son fils. On le voyait, la mort sur le front, visiter les hôpitaux, comme un de ces pères de la Merci, consacrés dans les mêmes lieux à la rédemption des captifs et au salut des pestiférés. Des œuvres du saint il passait aux devoirs du roi, veillait à la sûreté du camp, montrait à l'ennemi un visage intrépide, ou, assis devant sa tente, rendait la justice à ses sujets comme sous le chêne de Vincennes.

Philippe, fils aîné et successeur de Louis, ne quittait point son père, qu'il voyait près de descendre au tombeau. Le roi fut enfin obligé de garder sa tente : alors, ne pouvant plus être lui-même utile à ses peuples, il tâcha de leur assurer le bonheur dans l'avenir, en adressant à Philippe cette instruction qu'aucun Français ne lira jamais sans verser des larmes. Il l'écrivit sur son lit de mort. Du Cange parle d'un manuscrit qui paraît avoir été l'original de cette instruction : l'écriture en était grande, mais altérée : elle annonçait la défaillance de la main qui avait tracé l'expression d'une âme si forte.

« Beau filz, la première chose que je t'enseigne et commande à « garder, si est que de tout ton cœur tu aimes Dieu, car sans ce, « nul homme ne peut estre sauvé. Et garde bien de faire chose qui « lui déplaise; car tu devrois plutost désirer à souffrir toutes « manieres de tourments, que de pecher mortellement.

« Si Dieu t'envoie adversité, reçois-la benignement, et lui en « rends grâce : et pense que tu l'as bien desservi, et que le tout te « tournera à ton preu. S'il te donne prosperité, si l'en remercie « très humblement, et garde que pour ce tu n'en sois pas pire par « orgueil, ne autrement. Car on ne doit pas guerroyer Dieu de ses « dons.

« Prends-toi bien garde que tu aies en ta compagnie prudes « gens et loyaux, qui ne soient point pleins de convoitises, soit « gens d'Église, de religion, seculiers ou autres. Fuis la com- « pagnie des mauvais, et t'efforce d'escouter les paroles de Dieu, et « les retiens en ton cueur.

« Aussi fais droicture et justice à chacun, tant aux pauvres « comme aux riches. Et à tes serviteurs sois loyal, liberal et roide « de paroles, à ce qu'ils te craignent et aiment comme leur « maistre. Et si aucune controversité ou action se meut, enquiers-« toi jusqu'à la vérité, soit tant pour toi que contre toi. Si tu es « averti d'avoir aucune chose d'autrui qui soit certaine, soit par « toi ou par tes predecesseurs, fais-la rendre incontinent.

« Regarde en toute diligence comment les gens et sujets vivent « en paix et en droicture dessous toi, par especial ès bonnes villes « et cités, et ailleurs. Maintiens tes franchises et libertés, esquelles « tes anciens les ont maintenues et gardées, et les tiens en faveur « et amour.

« Garde-toi d'esmouvoir guerre contre hommes chrestiens sans « grand conseil, et qu'autrement tu n'y puisses obvier. Si guerre « et débats y a entre tes sujets, apaise-les au plustost que tu pourras.

« Prends garde souvent à tes baillifs, prevosts et autres officiers, « et t'enquiers de leur gouvernement, afin que, si chose y a en eux « à reprendre, que tu le fasses.

« Et te supplie, mon enfant, que, en ma fin, tu ayes de moi « souvenance, et de ma pauvre ame; et me secoures par messes, « oraisons, prieres, aumosnes et bienfaits, par tout ton royaume. « Et m'octroye partage et portion en tous tes bienfaits, que tu « feras.

« Et je te donne toute benediction que jamais pere peut donner à « enfant, priant à toute la Trinité du paradis, le Père, le Fils et le « Saint-Esprit, qu'ils te gardent et défendent de tous maux; à ce « que nous puissions une fois, après cette mortelle vie, estre « devant Dieu ensemble, et lui rendre graces et louange sans fin. »

Tout homme près de mourir, détrompé sur les choses du monde, peut adresser de sages instructions à ses enfants; mais, quand ces instructions sont appuyées de l'exemple de toute une vie d'innocence; quand elles sortent de la bouche d'un grand prince, d'un guerrier intrépide, et du cœur le plus simple qui fut jamais; quand elles sont les dernières expressions d'une âme divine qui rentre aux éternelles demeures, alors heureux le peuple qui peut se glorifier en disant : « L'homme qui a écrit ces instructions était « le roi de mes pères! »

La maladie faisant des progrès, Louis demanda l'extrême-onction. Il répondit aux prières des agonisants avec une voix aussi

ferme que s'il eût donné des ordres sur un champ de bataille. Il se mit à genoux au pied de son lit pour recevoir le saint viatique, et on fut obligé de soutenir par les bras ce nouveau saint Jérôme, dans cette dernière communion. Depuis ce moment il mit fin aux pensées de la terre, et se crut acquitté envers ses peuples. Eh! quel monarque avait jamais mieux rempli ses devoirs! Sa charité s'étendit alors à tous les hommes : il pria pour les infidèles qui firent à la fois la gloire et le malheur de sa vie; il invoqua les saints patrons de la France, de cette France si chère à son âme royale. Le lundi matin, 25 août, sentant que son heure approchait, il se fit coucher sur un lit de cendres, où il demeura étendu les bras croisés sur la poitrine, et les yeux levés vers le ciel.

On n'a vu qu'une fois, et l'on ne reverra jamais un pareil spectacle : la flotte du roi de Sicile se montrait à l'horizon; la campagne et les collines étaient couvertes de l'armée des Maures. Au milieu des débris de Carthage le camp des chrétiens offrait l'image de la plus affreuse douleur : aucun bruit ne s'y faisait entendre, les soldats moribonds sortaient des hôpitaux, et se traînaient à travers les ruines, pour s'approcher de leur roi expirant. Louis était entouré de sa famille en larmes, des princes consternés, des princesses défaillantes. Les députés de l'empereur de Constantinople se trouvèrent présents à cette scène : ils purent raconter à la Grèce la merveille d'un trépas que Socrate aurait admiré. Du lit de cendres où saint Louis rendait le dernier soupir, on découvrait le rivage d'Utique : chacun pouvait faire la comparaison de la mort du philosophe stoïcien et du philosophe chrétien. Plus heureux que Caton, saint Louis ne fut point obligé de lire un traité de l'immortalité de l'âme, pour se convaincre de l'existence d'une vie future : il en trouvait la preuve invincible dans sa religion, ses vertus et ses malheurs. Enfin, vers les trois heures de l'après-midi, le roi, jetant un grand soupir, prononça distinctement ces paroles : « Seigneur, j'entrerai dans votre maison, et je vous adorerai dans « votre saint temple [1] »; et son âme s'envola dans le saint temple, qu'il était digne d'habiter.

On entend alors retentir la trompette des croisés de Sicile : leur flotte arrive pleine de joie et chargée d'inutiles secours. On ne répond point à leur signal. Charles d'Anjou s'étonne, et commence

1. *Psalm.*

à craindre quelque malheur. Il aborde au rivage, il voit des sentinelles, la pique renversée, exprimant encore moins leur douleur par ce deuil militaire que par l'abattement de leur visage. Il vole à la tente du roi son frère : il le trouve étendu mort sur la cendre. Il se jette sur les reliques sacrées, les arrose de ses larmes, baise avec respect les pieds du saint, et donne des marques de tendresse et de regrets qu'on n'aurait point attendues d'une âme si hautaine. Le visage de Louis avait encore toutes les couleurs de la vie, et ses lèvres même étaient vermeilles.

Charles obtint les entrailles de son frère, qu'il fit déposer à Montréal près de Salerne. Le cœur et les ossements du prince furent destinés à l'abbaye de Saint-Denis, mais les soldats ne voulurent point laisser partir avant eux ces restes chéris, disant que les cendres de leur souverain étaient le salut de l'armée. Il plut à Dieu d'attacher au tombeau du grand homme une vertu qui se manifesta par des miracles. La France, qui ne pouvait se consoler d'avoir perdu sur la terre un tel monarque, le déclara son protecteur dans le ciel. Louis, placé au rang des saints, devint ainsi pour la patrie une espèce de roi éternel. On s'empressa de lui élever des églises et des chapelles plus magnifiques que les simples palais où il avait passé sa vie. Les vieux chevaliers qui l'accompagnèrent à sa première croisade furent les premiers à reconnaître la nouvelle puissance de leur chef : « Et j'ay fait faire, « dit le sire de Joinville, un autel en l'honneur de Dieu et de monseigneur saint Loys. »

La mort de Louis, si touchante, si vertueuse, si tranquille, par où se termine l'histoire de Carthage, semble être un sacrifice de paix offert en expiation des fureurs, des passions et des crimes dont cette ville infortunée fut si longtemps le théâtre. Je n'ai plus rien à dire aux lecteurs ; il est temps qu'ils rentrent avec moi dans notre commune patrie.

Je quittai M. Devoise, qui m'avait si noblement donné l'hospitalité. Je m'embarquai sur le schooner américain, où, comme je l'ai dit, M. Lear m'avait fait obtenir un passage. Nous appareillâmes de la Goulette le lundi 9 mars 1807, et nous fîmes voile pour l'Espagne. Nous prîmes les ordres d'une frégate américaine dans la rade d'Alger. Je ne descendis point à terre : Alger est bâti dans une position charmante, sur une côte qui rappelle la belle colline du Pausilype. Nous reconnûmes l'Espagne le 19 à sept heures du

matin, vers le cap de Gatte, à la pointe du royaume de Grenade. Nous suivîmes le rivage, et nous passâmes devant Malaga. Enfin nous vînmes jeter l'ancre, le vendredi saint, 27 mars, dans la baie de Gibraltar.

Je descendis à Algésiras le lundi de Paques. J'en partis le 4 avril pour Cadix, où j'arrivai deux jours après, et où je fus reçu avec une extrême politesse par le consul et le vice-consul de France, MM. Leroi et Canclaux. De Cadix je me rendis à Cordoue : j'admirai la mosquée, qui fait aujourd'hui la cathédrale de cette ville. Je parcourus l'ancienne Bétique, où les poètes avaient placé le bonheur. Je remontai jusqu'à Andujar, et je revins sur mes pas pour voir Grenade. L'Alhambra me parut digne d'être regardé, même après les temples de la Grèce. La vallée de Grenade est délicieuse, et ressemble beaucoup à celle de Sparte : on conçoit que les Maures regrettent un pareil pays.

Je partis de Grenade pour Aranjuès; je traversai la patrie de l'illustre chevalier de la Manche, que je tiens pour le plus noble, le plus brave, le plus aimable et le moins fou des mortels. Je vis le Tage à Aranjuès, et j'arrivai le 21 avril à Madrid.

M. de Beauharnais, ambassadeur de France à la cour d'Espagne, me combla de bontés; il avait connu autrefois mon malheureux frère, mort sur l'échafaud avec son illustre aïeul [1]. Je quittai Madrid le 24. Je passai à l'Escurial, bâti par Philippe II sur les montagnes désertes de la Vieille-Castille. La cour vient chaque année s'établir dans ce monastère, comme pour donner à des solitaires morts au monde le spectacle de toutes les passions, et recevoir d'eux ces leçons dont les passions ne profitent jamais. C'est là que l'on voit encore la chapelle funèbre où les rois d'Espagne sont ensevelis dans des tombeaux pareils, disposés en échelons; de sorte que toute cette poussière est étiquetée et rangée en ordre comme les curiosités d'un muséum. Il y a des sépulcres vides pour les souverains qui ne sont point encore descendus dans ces lieux.

De l'Escurial je pris ma route pour Ségovie; l'aqueduc de cette ville est un des plus grands ouvrages des Romains; mais il faut laisser M. de la Borde nous décrire ces monuments dans son beau *voyage*. A Burgos, une superbe cathédrale gothique m'annonça l'approche de mon pays. Je n'oubliai point les cendres du Cid :

1. M. de Malesherbes.

Don Rodrigue surtout n'a trait à son visage
Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
. . . . Il adorait Chimène.

A Miranda, je saluai l'Èbre, qui vit le premier pas de cet Annibal dont j'avais si longtemps suivi les traces.

Je traversai Vittoria et les charmantes montagnes de la Biscaye. Le 3 de mai je mis le pied sur les terres de France : j'arrivai le 5 à Bayonne, après avoir fait le tour entier de la Méditerranée, visité Sparte, Athènes, Smyrne, Constantinople, Rhodes, Jérusalem, Alxandrie, le Caire, Carthage, Cordoue, Grenade et Madrid.

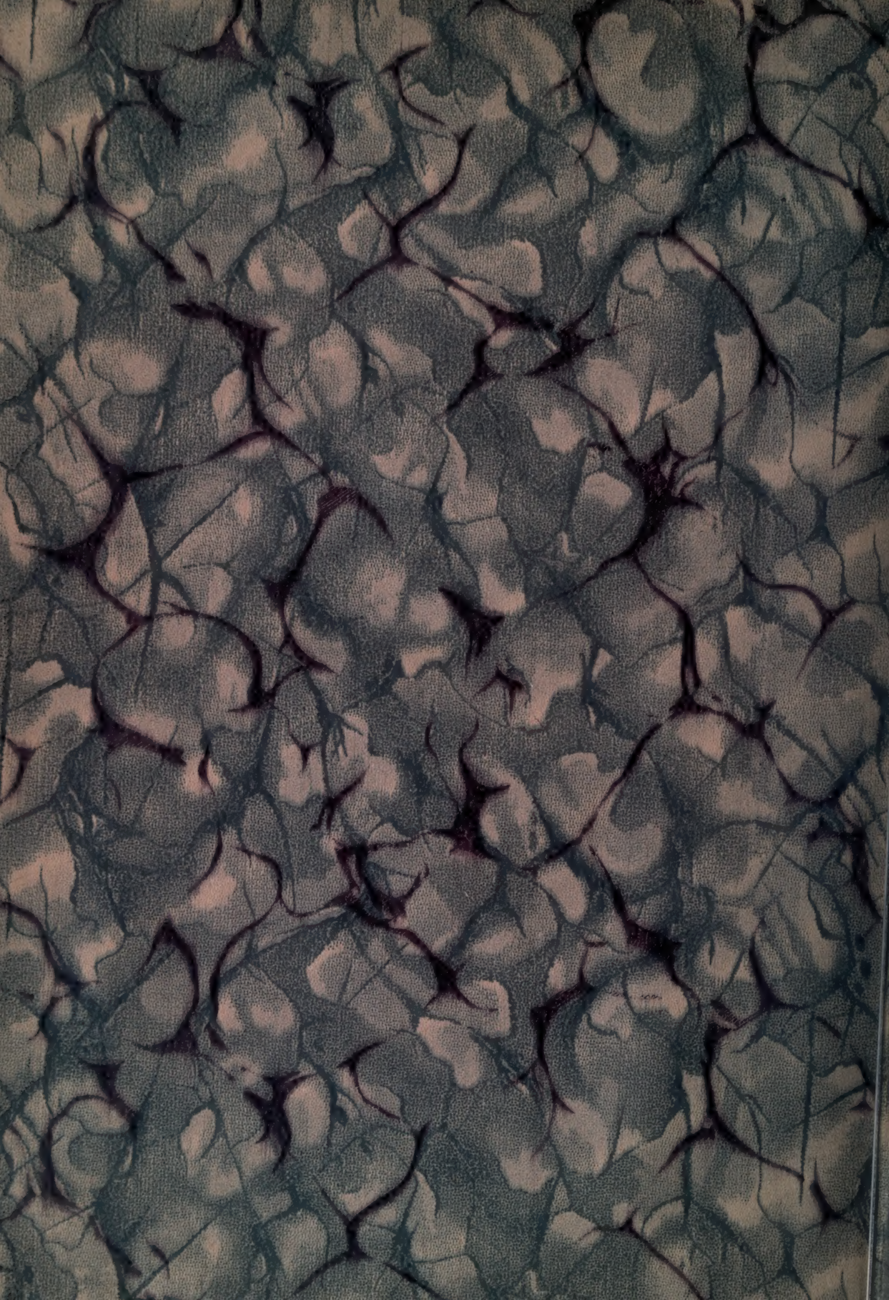
Quand les anciens pèlerins avaient accompli le voyage de la terre sainte, ils déposaient leur bourdon à Jérusalem, et prenaient pour le retour un bâton de palmier : je n'ai point rapporté dans mon pays un pareil symbole de gloire, et je n'ai point attaché à mes derniers travaux une importance qu'ils ne méritent pas. Il y a vingt ans que je me consacre à l'étude au milieu de tous les hasards et de tous les chagrins, *diversa exilia et desertas quærere terras* : un grand nombre de feuilles de mes livres ont été tracées sous la tente, dans les déserts, au milieu des flots; j'ai souvent tenu la plume sans savoir comment je prolongerais de quelques instants mon existence : ce sont là des droits à l'indulgence, et non des titres à la gloire. J'ai fait mes adieux aux Muses dans *les Martyrs*, et je les renouvelle dans ces mémoires, qui ne sont que la suite ou le commentaire de l'autre ouvrage. Si le ciel m'accorde un repos que je n'ai jamais goûté, je tâcherai d'élever en silence un monument à ma patrie; si la Providence me refuse ce repos, je ne dois songer qu'à mettre mes derniers jours à l'abri des soucis qui ont empoisonné les premiers. Je ne suis plus jeune; je n'ai plus l'amour du bruit; je sais que les lettres, dont le commerce est si doux quand il est secret, ne nous attirent au dehors que des orages : dans tous les cas, j'ai assez écrit si mon nom doit vivre; beaucoup trop s'il doit mourir.

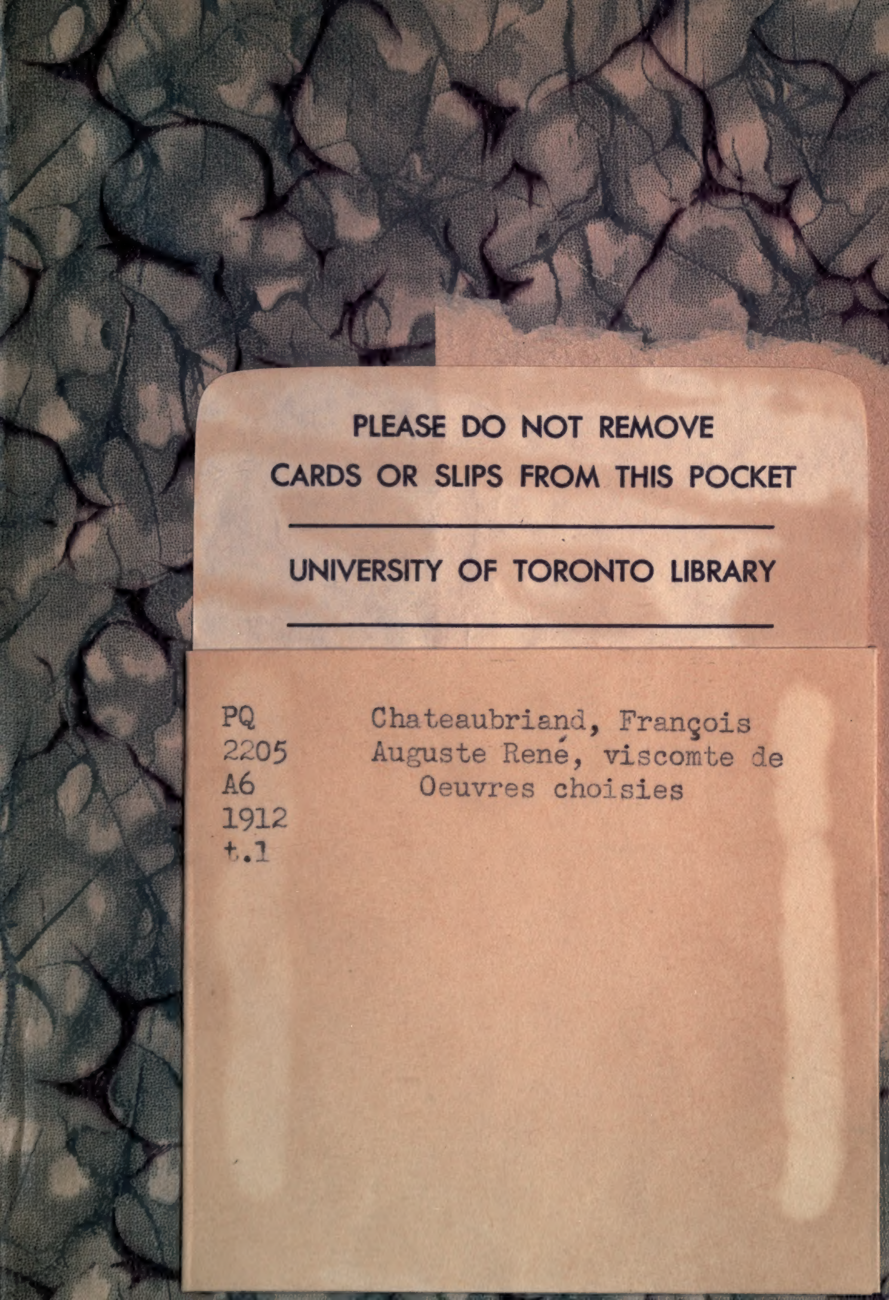
FIN DE *L'ITINÉRAIRE*

TABLE DES MATIÈRES

ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM ET DE JÉRUSALEM A PARIS

7535. — Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 4-26.




PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
PQ
2205
A6
1912
t.1
Chateaubriand, François
Auguste René, viscomte de
Oeuvres choisies

